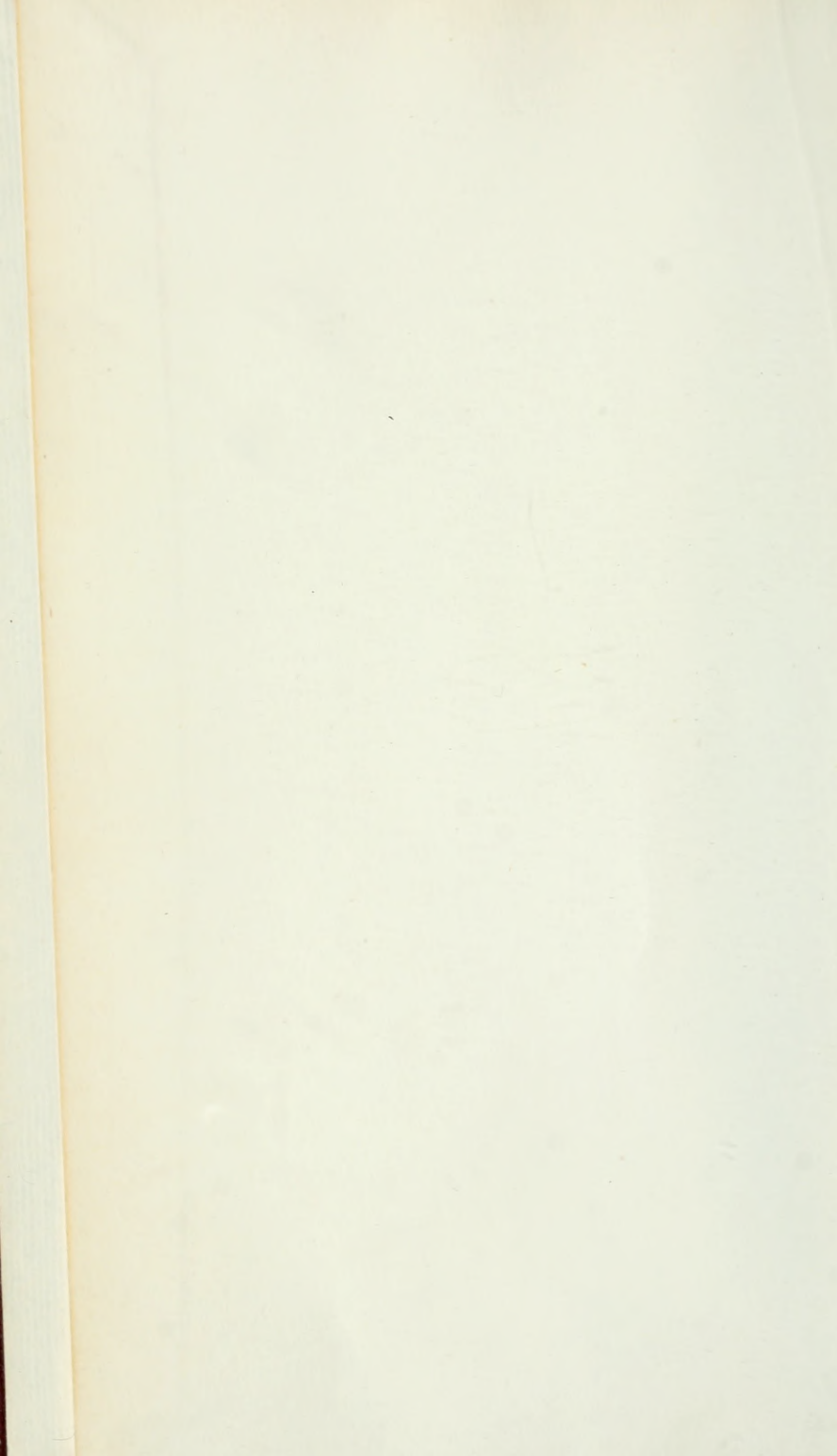
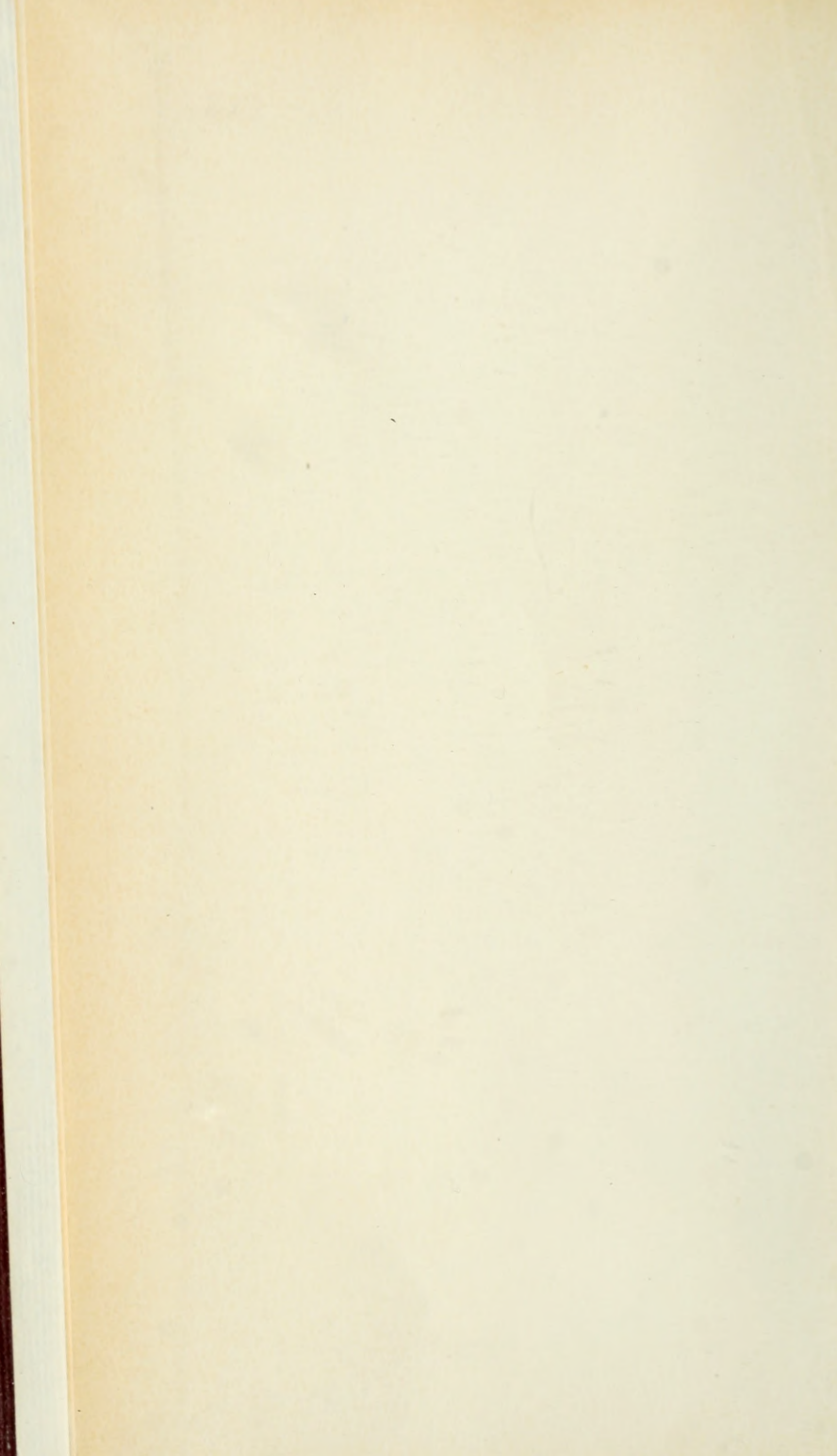




Digitized by the Internet Archive
in 2010





I

REVUE CELTIQUE

REVUE CHIMIQUE

P
LaCelt
R

REVUE CELTIQUE

FONDÉE
PAR
H. GAIDOZ
1870-1885

CONTINUÉE PAR
H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
1886-1910

DIRIGÉE PAR
J. LOTH

Professeur au Collège de France
Membre de l'Institut

AVEC LE CONCOURS DE

E. ERNAULT
Professeur honoraire
à la Faculté des Lettres
de Poitiers

M.-L. SJØSTEDT
Maître de conférences
à la Faculté des Lettres
de Rennes

J. VENDRYES
Professeur à la
Faculté des Lettres
de Paris

ET DE PLUSIEURS SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

ANNÉE 1929. — VOL. XLVI



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (6^e)
1929

1/1

REVENUE COLLECTION

DEPARTMENT OF REVENUE

687344

30.10.58

LE NOM
DE
GILDAS DANS L'ILE DE BRETAGNE
EN IRLANDE ET EN ARMORIQUE.

Dans le domaine cependant si touffu et confus de l'hagiographie, rien n'est plus étrange que la fortune de saint Gildas.

Dans l'île de Bretagne, il est célébré comme l'auteur d'un livre dont le titre, en réalité, nous est inconnu, mais qu'on est convenu d'intituler : *Liber querulus de Excidio et conquestu Britanniae* ou simplement *De Excidio et conquestu Britanniae*, ce qui en exprime assez bien le sujet. L'ouvrage est précieux, l'auteur étant Britton (j'emploie Britton au lieu de *Breton insulaire*), né vers l'an 500 environ, et pouvant par conséquent apporter quelque lumière au milieu des ténèbres de la période dramatique qui comprend les derniers temps de la domination romaine en Grande-Bretagne, les premiers établissements durables des Anglo-Saxons et le premier siècle de leurs luttes avec les Brittons.

Il y a peu de chose à tirer de l'œuvre au point de vue historique, comme je l'ai montré, en particulier, dans mes : *Mots latins dans les langues brittoniques avec une Introduction sur la romanisation de l'Île de Bretagne* (p. 13-14).

L'étude la plus complète et la plus judicieuse qui en ait été faite est assurément celle de mon confrère et ami Ferdinand Lot : *De la valeur historique du De Excidio et conquestu Britanniae de Gildas* (Extract from *Medieval studies in memory of Gertrude Schoepperle Loomis*). Paris et New York, 1927.

Le *De Excidio* n'en a pas moins joui d'une grande réputation dans les siècles qui ont suivi la mort de l'auteur. On lui a

attribué d'autres travaux plus ou moins authentiques sur lesquels je renvoie à Mommsen, *Mon. Germ. auctores antiquissimi* : t. XIII, *Chronica minora*, III, p. 89.

En Irlande, il est signalé parmi les apôtres qui ont suivi saint Patrice et il passe pour avoir été un maître en droit canonique.

Or, à part une mention dans le *Catalogus sanctorum Hiberniae secundum tempora* (VIII^e s.), dans les documents irlandais anciens, on ne trouve rien sur le personnage. En Galles, il est mêlé à des épisodes de vies de saints purement légendaires. Sa vie écrite dans la première moitié du XII^e s. et mise sous le nom de Caradoc de Llancarvan, publiée par Mommsen (*Mon. Germ. histor. Auct. Ant.*, t. XIII, *chronica min.* III, pp. 107-110) est sans aucune valeur historique. C'est une invention romanesque destinée à rehausser la gloire de l'abbaye de Glastonbury en Somersetshire comme le dit Ferdinand Lot, dans son excellente étude, la seule vraiment qui compte sur la *Vie de saint Gildas*, par un moine de Ruis, rédigée au XI^e siècle après 1038 (*Mélanges d'histoire bretonne*, pp. 207-267 ; texte, pp. 431-476). La partie insulaire de la vie par l'auteur breton paraît puisée à une source insulaire. Gildas serait né en *Are-Cluta*, c'est-à-dire, la région sur les bords de la Clyde, en brittonique *Clôtā*, vieux celt. * *Clouta*. Il y avait là un royaume britton indépendant qui se maintint victorieusement jusqu'au X^e s. contre les attaques des Pictes, des Scots et des Angles. La capitale était, en gallois *Al-Clut*, en irlandais *Ail-Cluaithe*, génitif *Alo-Cluaithe*, la pierre de la Clyde (*Petra Cloithe*¹), vieux celtique composé de *ali-* et *Clouta*. Il est question d'un combat sur le gué d'*Al-Clut* (*Kat yn ryt Alclut*) dans le Livre de Taliesin (Skene, *Four anc. Books of Wales*, II, p. 163). Cette forme archaïque, *are-Cluta* pour *are-Clôtā*, a dû être empruntée à quelque document insulaire disparu. Il est invraisemblable, en effet, que Gildas soit né dans la région

1. Adamnan, *Vita Columbae* ap. Stokes, *Thes. Palaebib.*, II, 274, l. 19 cf. Bède, *Hist. Eccl.*, 1 c. 12 : urbem *Alclwith* quod lingua eorum significat *Petram Cluith* Ann. de tigernach an 722 *Bilae mac Alpbine* rex *Al-Cluaithe* ; an 750 *Tendar mac Bile ri Alo-Cluaithe* (Ann. Cambriae : *Bel filius Elfin* ; *Tendubr fil. Beli*).

nord de l'île, car dans son *De Excidio*, il l'ignore et ne paraît bien connaître que le pays de Galles et la région voisine de la Dumnonia; or les écrivains gallois connaissaient parfaitement le pays des Brittons du Nord.

Le voyage de Gildas en Irlande paraît un fait réel. Les *Annales Cambriae* le placent en 565. Il y serait allé sur l'appel du roi *Ammericus* dans lequel on est unanime à reconnaître *Ainmire*, génitif *Ainmirech*, roi suprême d'Irlande de 565 à 568.

Ce qui est dit de sa famille est aussi puisé à une source insulaire, clairement légendaire. La forme du nom de lieu *Elmail*, en moyen gallois *Elvael*, aujourd'hui *Elvel* dans le sud du Radnorshire, est vieille-galloise mais peut ne pas être antérieure au x-xi^e siècle. Dans un document officiel du Book of Llandav, rédigé en 1032, on trouve *Elmail* et *Elvail*¹.

En Armorique, il semble que ce soit le contraire. Les lieux saints sous le vocable de Gildas paraissent très nombreux, mais il ressort d'une étude scrupuleuse et aussi complète qu'on peut le désirer de mon jeune et très regretté ami, René Largillière, sur : *La Topographie du culte de saint Gildas*², qu'avant la restauration, je serais tenté de dire la construction de l'abbaye de Ruis, nulle part il n'en est question.

Nulle part, non plus, avant le xi^e siècle, il n'est fait mention d'une abbaye à Ruis. Je tiens, en effet, pour une interpolation le chapitre 33 de la *Vita Gildæ*, d'après lequel un certain Daioc, abbé du monastère de Saint-Gildas, aurait fui hors de Bretagne, avec Taneth abbé de Locmenech (Locminé), lors des invasions scandinaves, vers 919 et aurait caché sous l'autel de son église huit des gros os du bienheureux Gildas dans un sarcophage. On les aurait retrouvés du temps de l'auteur. Les moines auraient emporté les autres reliques ainsi que les reliques de saint Patern, évêque de Vannes, avec les livres et les ornements.

1. Book of Llandav (éd. Gwenogfryn Evans), p. 254 (*Elvail*), p. 255 (*Elmail*).

2. Extrait des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1924.

De même les corps des saints furent dispersés hors de Bretagne dans diverses régions. Il n'y a de vrai dans ce chapitre que ce qui est dit de la dispersion des corps saints et des livres. On trouve, en effet, en France, en Angleterre, en Belgique, à Rome des manuscrits, à gloses bretonnes du ix^e-x^e siècle et, en Suisse, des manuscrits de vies de saints : pas un du ix^e et x^e s. en Bretagne. Mommsen tient aussi ce chapitre pour interpolé. M. F. Lot y avait vu plutôt un remaniement.

Dans le Cartulaire de Redon, le nom de Daioc est inconnu. Tanet y figure, dans de nombreux composés, dans des chartes du ix^e et du début du x^e siècle. Il est très significatif que dans ce cartulaire au ix^e et au début du x^e siècle, il soit question de donations de terres dans le voisinage de Ruis, et que jamais il ne soit question ni d'abbaye ni de moines à cet endroit. Il est même question dans deux chartes, l'une de 836, l'autre de 878 (Cartul., pp. 757, 183) de la donation d'Arzon en Ruis qui touche Ruis : *plebiculam quæ appellatur nomine Ardon Rouis*¹. Dans une charte de 1076 (Cart. p. 248) le duc Alan restitue à Saint-Sauveur de Redon Ardon que ses prédécesseurs lui avaient enlevé.

Le culte de saint Gildas ne paraît donc pas antérieur au x^e-xi^e siècle. Largillère a pu conclure (p. 25) que son extension est postérieure à la restauration de l'abbaye qui devint rapidement célèbre grâce aux dons des princes et nobles de Bretagne. Il y en a une raison plus profonde, c'est qu'il y a eu confusion, par fausse homonymie entre Gildas et un autre saint armoricain très populaire, dont le culte est fort ancien.

Il n'avait pas échappé à M. Ferdinand Lot que dans la vie même du saint par le moine de Saint-Gildas, Ruis ne jouait à peu près aucun rôle. C'est à peine s'il est fait mention de la fondation d'un monastère sur le mont de Ruis (*in monte Reuvisii*) : *Reuis* est une forme plus récente de *Rouuis*, forme du ix^e siècle. La vie du saint se passe à l'île de Houat (*Hoiata*)

1. Dans la charte de 836, il y a une addition : *Ardon Rouis id est Cruc Ardon* (le terre d'Arzon). Il s'agit du grand tumulus connu sous le nom de *Petit-Mont*. Ce ne peut être le grand tumulus de Tumiac dans la même commune, *Tumiac* est un nom remontant clairement à l'époque gallo-romaine et de plus d'origine gauloise : celt. *Toumbiāco-*.

où même il vient mourir, aux environs de Pontivy, à Castennec sur les bords du Blavet ; en Cornouaille dans la commune actuelle de Plozevet. Aussi F. Lot a-t-il été amené à se demander si Gildas, l'auteur du *De Excidio*, a jamais mis les pieds en Bretagne. On peut aller plus loin : le Gildas du *De Excidio* n'avait rien de commun, pas même, en réalité, le nom, avec notre saint armoricain *Gweltas* : tout d'abord, même dans la Vie par l'abbé Vitalis, le nom de Gildas se décline au nominatif *Gildas*, au génitif *Gildae* : *s* appartient au nominatif. Nous verrons qu'il en est de même en Grande Bretagne. Au contraire, *s* appartient au thème et se prononce toujours dans toute la Bretagne de langue bretonne dans *Gweltas*. Il y a plus : la forme vieille-bretonne de *Gweltas* ne peut commencer par *g* : au IX^e siècle on eût dit infailliblement *Weltas* : *W-* ne se change en *gw-*, en Bretagne armoricaine qu'au cours du X^e siècle ; nous en avons un grand nombre d'exemples dans des chartes authentiques du Cartulaire de Redon du IX^e siècle ; parmi les nombreux noms d'hommes et de lieux d'origine bretonne qui y figurent, à peine deux ou trois présentent la forme *gw*. D'autre part, un nom commençant par *ge* ne peut évoluer en *gwe* même si l'*e* représente une diptongue *ei* vieille-celtique : si on prend l'ensemble du territoire *bretonnant*, d'une forme *Geildassos-*, en supposant deux *-ss*, on eût eu *Goueltas* mais non *Gweltas*. *Gw-* avec coloration *ü* consonne en breton exige une forme plus ancienne *vě-* ou *vï-*¹ avec voyelle brève.

La fraude chez les moines de Ruis ou tout au moins la confusion voulue avec le célèbre auteur insulaire du *De Excidio* est évidente.

Il y a une petite partie du territoire breton où Gildas nous apparaît sous une forme mixte : *Gedas* avec un *g* palatal et même dans le Morbihan de langue française *Gida*, écrit *Guidas* ou même *Guedas*. C'est une forme en voie de francisation de la

1. En Tregorois, mais non en vannetais ni en Cornouaillais *wě-* donne *Gw-*. Les mots latins empruntés en *ve-* donnent partout *gw-* : latin *vēlum*, voile donne partout *gouel* ; même en supposant que *i* dans *Gildas* fût *ī* long représentant *ē* long = *ei* vieux celtique, on eût eu *goué-*. *Gellus* existe en Tréguier.

Après *a o*, dans *-lt* partout *l* se vocalise : *maout*, bélier, gallois *mollt* ; *caoter*, chaudron, gallois *callawr* = *caldarium*.

forme livresque *Gildas*, gén. *Gillae* ; on a en zone bretonnante, *Gedas* avec emprunt de *s* à *Güeltas*. Or, cette forme livresque évoluée ne se trouve en territoire bretonnant que dans le coin de Saint-Gildas de Ruys et les environs immédiats de Vannes. J'ai constaté moi-même qu'à Saint-Gildas on dit, en breton, suivant la phonétique de ce coin du haut vannetais : *Sā-Gedas* ; ailleurs, on dit : *San(t) Weltas*, ou *Veltas*. Une preuve saisissante qu'au x^e siècle même, son culte n'avait aucune racine sérieuse à Ruis, c'est que la paroisse de Saint-Gildas démembrée de Sarzeau a porté, jusqu'à une époque récente, le nom de Saint-Goustan, nom d'un moine né chez les Anglo-Saxons, enlevé par des pirates, racheté par Félix qui vivait de la vie érémitique à Ouessant avant d'être moine à Saint-Benoît-sur-Loire. Félix fut envoyé vers 1008 par son abbé Josselin, à la prière du duc de Bretagne, pour restaurer les monastères bretons détruits par les Scandinaves. C'est Vitalis qui était abbé de Ruis quand Gulstan mourut à Beauvoir-sur-Mer (Vendée) ¹.

H. Zimmer qui a fait preuve dans son *Nennius Vindicatus* d'une imagination ultra-celtique, a cru trouver une preuve du séjour de Gildas en Armorique dans une *saga* irlandaise ², tirée du Livre de Leinster, p. 245, xii^e s., portant le titre : *Do follsigud tána Bó Cualnge* (De la révélation de l'enlèvement des vaches de Cooley).

Senchán Torpeist, le chef des poètes et savants d'Irlande, qui vivait du temps de Gúaire Aidne, roi de Connacht, mort vers 659 après J.-C., convoqua tous les lettrés d'Irlande pour savoir s'ils savaient le *Táin Bó Cualnge* en entier.

Comme ils n'en savaient que des fragments, il demanda à ses élèves lequel d'entre eux, en retour de sa bénédiction, irait dans les terres de *Letha* pour apprendre le *Táin* que *le*

1. La vie de Goustan est purement légendaire. Le dernier chapitre de la *Vita Gildae* lui est consacré. Sur son culte en Armorique et en Galles, cf. J. Loth, *Les noms des saints bretons*, p. 49.

2. O' Curry l'avait fait connaître dans ses *Lectures on the ms. Materials of ancient Ir. History*, p. 22 et suiv. Mais c'est Zimmer qui en a fait ressortir l'intérêt et l'importance dans son analyse du T. B. C. (Kuhn's Zeitschrift, p. 426 et suiv.).

savant (*in súi*) avait emporté à l'est après le *culmenn*¹. Émire, petit-fils de Ninene, et Muirgein, fils de Senchán, partent pour l'Est. A la pierre de Fergus, à Énloch en Connacht, Muirgein resté seul chante un *lied* ; une épaisse nuée le dérobe à ses compagnons pendant trois jours et trois nuits. Fergus lui apparaît superbement vêtu et armé, et lui récite l'épopée en entier.

Pour Zimmer, nul doute que le savant, *in súi*², ne soit *Gildas sapiens*, résidant en *Letha*, c'est-à-dire en Armorique³. D'abord l'Armorique n'est pas précisément à l'Est de l'Irlande.

De plus, *le savant*, sans autre précision, est un terme bien vague et il semble qu'il n'eût pas été difficile à Senchán de le nommer, s'il avait eu lui-même à ce sujet quelque précision.

Ce qui est plus grave, c'est que Zimmer commet une singulière erreur en traduisant *Letha* par Armorique.

En irlandais ancien, *Letha* a souvent un autre sens. Dans le *Martyrologe d'Óengus le Culdee* (document écrit vers 800), *Letha* désigne l'Italie (Juin 27 ; Mars 26 ; *Longhaird Letha*, les Lombards d'Italie, pp. 166-248).

Dans l'hymne de Broccán, *Letha* est glosé par Rome (*Thes. pal. hib.*, II, p. 347, 82). Dans l'hymne de Fiacc, Patrice est laissé avec saint Germain *andes i ndeisciurt Letha*, au sud, dans la partie sud du *Letha*. Ici l'auteur a en vue le Latium. Le commentateur irlandais a entrevu la vérité. Après avoir dit qu'il s'agit de Germain d'Auxerre (Altissiodorus) et que la province est la Bourgogne, il ajoute que cette province a pu être en Italie, mais que plus véritablement (*verius*) elle est en Gaule (*Thes. pal.*, II, p. 311, 10).

Ici la confusion s'explique facilement. *Letha* a d'abord dési-

1. O' Curry traduisait *culmenn* par « peau de vache ». Windisch a adopté sa traduction. Mais M. O' Máille a prouvé que par *culmen* on désignait en Irlande la « Somme » d'Isidore de Séville (cf. *R. Celt.*, XXXIX, 408 et XLIV, 255).

2. *Súí*, génit. *suad* remonte à un vieux celt. nom. *su-vis* (= **su-vid-s*), gén. *su-vid-os*, qui sait bien, gall. moyen *hy-wyd*.

3. Windisch, *Die altirische Heldensage Táin Bó Cúalnge* in Text und Übersetzung, nach dem Buch von Leinster, mit einer Einleitung, 1905, pp. LII-LV.

gné vraisemblablement le continent, la Gaule, l'Italie même. Le vieux gallois *Litan* gl. *Latio* ; il y a eu un rapprochement fait avec le vieux celtique **litano-*, large, irl. *letban*, gallois *llydan*, breton *ledan*.

Quant au fait qu'Auxerre ait été placé en *Letava* (ou *Litava* ou *Letavia*), il s'explique facilement, si on songe qu'au v^e siècle, d'après un document officiel, la *Notitia dignitatum imperii*, l'Armorique s'étendait sur cinq provinces, parmi lesquelles la *Lugdunensis Senonia*. Or, dans cette province se trouvait la *Civitas Antissiodorum*, Auxerre.

Letavia ou *Litavia* a pris tous les sens d'Armorique, et a fini, comme *Armorica*, par se restreindre à la péninsule armoricaine¹.

Il me reste pour l'Armorique à mentionner une forme *Gildasius*, clairement faite sur *Gildas*, évidemment influencé par le breton *Gweltas*. On la trouve dans une vie de saint Gildas qui figure dans les *acta ss.* Jan., p. 956, reposant sur un manuscrit du xiii^e s. (Parisinus n^o 5318), vie sans aucune valeur (*sprevi*, dit Mommsen.)

Gildasius est inconnu dans les Iles Britanniques.

Dans l'île, *Gildas* n'a cessé d'être une forme savante et livresque ; mais *s* final a dans les textes latins toujours la valeur du nominatif. On ne trouve pas *Gildas* dans l'*Historia Brittonum* attribuée à Nennius. Le document le plus ancien où paraisse son nom est une lettre de saint Columba au pape Grégoire, écrite vers 600 (*Mon. Germ. epp.*, III, p. 156) : les formes sont *Gilda*, *Gildam*. Dans le fragment de *Pénitentiel* attribué à *Gildas* (*Mon. Germ., auct. antiqu.*, t. XIII, *chron. min.*, III, p. 89), on a au nominatif *Gildas*, gén. *Gildae*. C'est *Gildus* chez Bède, mort en 735 (*Hist. Eccl. gentis Angl.*, cap. xxii.). Dans un manuscrit du viii^e siècle du Martyrologe Hiéronymien d'Epternach, Mommsen a lu le génitif *Gildae* (*Mon. Germ., auct. ant.*, t. XIII, *chron. min.*, III, p. 89). *Gildas* y figure au rang des saints.

Dans des lettres d'Alcuin, écrites en 793, le nom passe à

1. Faute d'avoir connu les diverses valeurs d'*Armorica*, Baring-Gould et d'autres ont imaginé deux saints Germain : Germain l'Auxerrois et Germain l'Armoricain (cf. J. Loth, *Ann. de Bretagne*, t. XX, p. 954).

la deuxième déclinaison comme chez Bède : 'gén. *Gildi*, accus. *Gyldum* (Mommsen, *Mon. Germ. epp.*, III, p. 21).

L'ablatif *Gilda* (*a divo Gilda*) se trouve dans l'ouvrage d'Asser, *De rebus gestis Aelfredi magni*¹, écrit vers 894.

Dans le *De vita Teliavi* du *Book of Llandav*, le génitif est *Gildae* et dans la *Vita beati Ondocei* du même document, le nominatif est *Gildas* (éd. G. Evans², pp. 100, 138). Les vies reposent sur un manuscrit du XII^e s. et leur rédaction ne paraît guère antérieure, quoiqu'il y ait dans le *Book of Llandav* des documents beaucoup plus anciens : bon nombre de délimitations de terres que donnent les chartes sont sûrement, d'après leur langue, du IX^e et du X^e siècles.

Ce qui suffirait à prouver que le personnage de Gildas n'a rien de populaire ni de national en Galles, c'est que jamais son nom n'apparaît dans ce qu'on est convenu d'appeler les *Anciens poèmes gallois*, connus depuis Skene sous le titre de *Four ancient Books of Wales*. Ces poèmes où respire véritablement l'âme brittonne et qui donnent une haute idée de la culture et de l'art gallois, sont d'époque et de valeur diverses. Un poème lyrique connu sous le nom de *Gododîn*, vieux gallois *Guotodîn*, qui reflète le nom de la tribu septentrionale de Bretagne, les *Votadini* (Ptolémée, *Otadeni*)³ a pour sujet des événements militaires, remontant au VII^e-VIII^e s., quoique la rédaction, sous la forme qui nous est parvenue, ne puisse être antérieure au IX^e s. : la langue même est fortement rajeunie. Un poème du même cycle mais sensiblement différent, le *Gorchan Maelderw*, nous reporte par sa langue au X^e s.⁴

Une forme Gildas dès le VII^e-VIII^e siècle est aussi impossible en gallois et en irlandais qu'en breton-armoricain.

1. Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 490.

2. Gwenogfryn Evans, *The text of the Book of Llandav reproduced from the Groysaney manuscript*. Oxford, 1897.

3. J. Loth, *Remarques sur les Four ancient books of Wales*, *Rev. Celt.*, XXI, 28 et 328.

4. Pêle-mêle avec d'autres noms, *Gilda* paraît dans le roman gallois en prose, *Kulhwch et Olwen* dont le ms. est du XII^e siècle mais dont le fond remonte à des traditions populaires anciennes. Le *Songe de Ronabwy*, qui est de l'époque même du même manuscrit, a la forme livresque Gildas (J. Loth, *Les Mabinogion*², I, p. 267 ; p. 375).

Le groupe intervocalique *-ld-*, après la chute des voyelles finales, devient dans toutes les langues néo-celtiques *ll* : irlandais, gallois, cornique, breton *coll*, perte = vieux-celt. et indo-européen **coldo-*, gotique *balts*, boiteux ; irlandais *caill*, bois (gallois, cornique, breton *celli* au collectif) = v. celtique *caldi-*, indo-eur. < *ldi-* ; à un autre degré vocalique vieux-norrois *holt*, hauteur boisée, allemand *bölz* ; v. irl. *meall*, agréable, doux = *meldo*. ; vieil-irl. dérivé *meldach*, irl. moderne *meallach*¹.

Les voyelles finales brèves ou longues étaient tombées en irlandais comme en gallois vers la fin du VII^e siècle sans aucun doute. Les inscriptions oghamiques, en écriture conventionnelle formée de traits (basée sur l'alphabet latin), nous donnent un état de la langue plus archaïque que les textes irlandais les plus anciens. Dans les plus anciennes, dont quelques-unes peuvent remonter au IV^e siècle de notre ère, les voyelles finales, ne sont pas encore tombées : une d'entre elles nous donne le nominatif singulier féminin *iuigena*², avec *ā* long, plus anciennement *emi-genā*, irlandais moyen *ingen*, moderne *inghean*, jeune fille. Les voyelles finales sont tombées dans les plus récentes. Or, d'après l'écrivain irlandais qui a le plus profondément étudié la langue de ces inscriptions, Eoin MacNeill³, la langue des plus récentes est à la même étape phonétique que celle des noms conservés dans les textes les plus anciens, par exemple dans la *Vita Columbae* par Adamnan qui écrivait dans la seconde moitié du VII^e siècle. Il est mort en 704. Le manuscrit de la *Vita Columbae* a été écrit par Dorbbéne, élu à la chaire de Columba en 713. Dans ces noms la voyelle finale a disparu⁴.

D'autres documents sensiblement de la même époque nous

1. Whitley Stokes, *Urk. Spr.*, donne pour l'irlandais moyen *mold*, qui a sans doute été refait sur *meldach*.

2. Cf. *Avitoria filia Cunigui* dans une inscription brittonne chrétienne d'Egluys Cymun.

3. *Notes on the distribution, history, grammar and import of the Irish Ogham Inscriptions* (Proc. of the R. I. Ac., t. XXVII, C. Dublin, 1909, pp. 329-370), p. 173.

4. D'après Stokes, Dorbbéne aurait introduit dans sa transcription, parfois, des formes en usage de son temps (*Thes. pal.*, II, p. xxvi).

montrent la langue au point de vue des voyelles finales, dans le même état. Les inscriptions chrétiennes en vieil irlandais ne sont pas, en général, à ce point de vue, plus archaïques. On peut signaler cependant un génitif des thèmes en *o-* masculins conservé : *macci* (*Thesaurus pal.*, II, p. 288 l. 35).

Les inscriptions chrétiennes de Grande-Bretagne dont quelques-unes doivent remonter au *v^e* siècle et qui s'étendent du *v^e* au *vii-viii^e* siècle, ont le plus souvent des terminaisons latines ; elles sont pour la plupart au génitif (en sous-entendant corps ou tombe). L'inscription la plus ancienne et une des moins connues, est l'inscription incomplète où on lit *Bri-gomaglos*, nominatif masculin singulier d'en thème en *o-*, devenu en gallois moyen *Briavael* ¹. Comme les noms propres sont le plus souvent en brittonique comme en vieux-celtique, en gaoulois, des noms composés, on peut, dans une certaine mesure, juger de l'évolution des voyelles finales par l'état de la voyelle finale du premier terme. On voit déjà cette voyelle, au *vi^e* siècle, parfois affaiblie : *Vinnemagli*, *Vende-setli*, *Vendumagli* au lieu de *Vindo-magli*, *Vindo-setli* ; *Catamanus* représente *Catumano-s* (*catu-*, combat) dans une inscription qu'on peut placer dans les premières années du *vii^e* siècle ². Son fils Cadwallawn (v. gall. *Catguollaun*) est un personnage historique marquant. Allié au roi payen de Mercie Peanda, il bat et tue le roi Edwin et est maître un moment du royaume de Northumbrie, par sa victoire de Meicen en 630 ³. Chez Bède, son nom est *Caednualla*.

Dans des inscriptions que Hübner, pour des raisons paléographiques, place au *vii^e-viii^e* s., la voyelle finale du premier terme a disparu :

Conbevi pour *Cuno-bevi* ⁴.

Dans un certain nombre de cas, la voyelle finale du premier

1. L'inscription a été trouvée à *Vindolana*, une des stations du mur d'Hadrien, aujourd'hui Chesterholm ; cf. Mowat, *Építaphe britannique chrétienne* (Rev. Celt., 1890, p. 344).

2. *Catamanus rex sapientissimus opinatissimus omnium regum* (Hübner, *Inscr. Brit. Christ.*).

3. J. Loth, *Mabinogion* ², II, 239, note 2 ; p. 328.

4. Une inscription de l'an 720 donne *Yanert*, lire *Iduert* (*Yudnerth*).

terme est moins une voyelle affaiblie qu'une voyelle de résonance entre deux consonnes ou groupes de consonnes mises en présence par la chute de la voyelle ¹ du premier terme.

Un nom *Gildas* du VI^e siècle avec *ă* bref, eût évolué régulièrement en gallois, au plus tard, au cours du VII^e siècle, en *Gill*; et, en irlandais en *Gell* (*i* devenant *e* en irlandais sous l'influence de *a* de la syllabe suivante). Si on suppose *i* long, on eût eu dans les deux langues : *Gill*.

Une hypothèse reste possible. C'est que *Gildas* ait eu un *ā* long, c'est-à-dire que ce soit un nom masculin en *ā* long. J'ai prouvé l'existence, en celtique de ces noms que l'on croyait propres à l'italique, l'hellénique, le balto-slave (*Mémoires de la Société de ling. de Paris*, 1924, pp. 214 et suiv.). Mais ces noms suivaient exactement la déclinaison des thèmes féminins en *ā* long et ne prenaient pas, comme le grec ($\nu\epsilon\sigma\chi\iota\acute{\alpha}\nu\text{-}\zeta$) l'*s* des thèmes masculins en *o-*, *i-*, *u-*, brefs. Pour *Gildā-s*, il aurait pris par exception *-s* du nominatif.

Si on l'admet, que serait devenue cette forme *Gildā-s*? La terminaison *-ās* donne en irlandais (vieil irl., moyen irl., irl. moderne) *a*. On aurait donc eu d'abord *Gildā*, et si l'*i* est bref, *Geldā*.

On serait tenté, en conséquence, de voir dans *Gilla* du *Catalogus sanctorum Hiberniae secundum tempora*, document du VIII^e s., une évolution régulière de *Gildā-s* en supposant *i* long. On lit, en ce qui concerne les saints du second ordre, ceux qui vinrent après Patrice et ses auxiliaires (vivant de 544 à 598) : *diversas missas celebrabant et diversas regulas... a Davide episcopo et Gilla et a Doco Britonibus acceperunt* (Hiberni). Saint David est bien connu. Doco, mieux *Docco*, est un saint que les écrivains irlandais, ou s'occupant d'hagiographie irlandaise, Stokes, C. Plummer, Dom Gougoud ont méconnu,

1. Dans *Dumnawal* au X^e-XI^e siècle *a* est un souffle vocalique entre *n* et *w* de *Dubn-wal* (*Dübno-walo s*, plus tard *Dyfnwal*; en breton moyen *Donoal*. On a dans le ms. de Chartres (*Hist. Nenn.*) du IX^e-X^e s. *Urbagen* et dans le texte du ms. Harleian du X^e-XI^e *Urbeghen*. On a *Urbgen* au IX^e et plus tard *Uryen*). Le cas est différent lorsque, par exemple, le premier terme se termine par *io-* = *igo-* : *Briavael* = *Brigo-maglos*; ici *a* paraît une évolution de *o*.

si bien qu'ils ont corrigé *Doco* en *Cadoco*, saint britton entièrement différent. Or *Docco* était non seulement connu en Irlande, mais honoré en Galles, Cornwall et Armorique. C'est un des nombreux cas et un des plus frappants où l'hagio-onomastique, l'étude linguistique des noms propres celtiques, peut apporter à la critique historique en défaut, une aide décisive ¹.

Il est évident que, dans le passage cité, *Gilla* représente *Gildas* ². Et cependant, même en supposant, comme je viens de le faire, que *Gilla* remonte à *Gildās*, cette forme n'est pas, en réalité, régulière.

-*Ld*- intervocalique ne se fût pas vraisemblablement réduit à *ll* à pareille date. Cette évolution, d'après C. Marstrander, (vieil irl. *Gillae*), a commencé dans la seconde moitié du VIII^e siècle, mais elle ne se serait achevée que dans les dix premières années du IX^e siècle.

Au VIII^e siècle, *Gilla* ne s'explique que par une identification (inexacte mais vraisemblable néanmoins) avec le nom commun *gilla*, *gillae* ³, adolescent, page, serviteur. *Gilla* apparaît en tête des noms de moines, saints, chrétiens même simplement, dès le milieu du X^e siècle : *Gilla Christ*, chrétien (*servus Christi*); *Gilla coimded* (*servus Dei*). *Gilla*, *gillae* est un thème en -*io*, par conséquent nettement différent de *Gilda* (*Gildā-s*). L'absence de mouillement de *ll* (**Gillio*) ne peut guère s'expliquer que par un fait d'analogie ⁴.

1. Annales Ult. en 472. *Quies Docci episcopi sancti abbatis Britonum*. — Cf. J. Loth, *La vie la plus ancienne de saint Samson de Dol*.

2. Dans les *Lives of Irish saints* (C. Plummer, I, p. 83-85 : vie de saint Brendan en irlandais), le nom du saint est *Gillas*, génitif *Gillaei* (thème en *o-*). Il en est de même dans les *Lives of saints from the Book of Lismore*, p. 75 (du XIV^e s.). C'est une forme livresque faite sur *Gildas*. La vie de saint Brendan n'est pas plus ancienne que les vies du livre de Lismore.

3. Vieil irl. *gillae* (*Zeitschrift für celt. Philologie*, XII, 3, p. 319). On trouve même en moyen irl. des exemples de -*ld*- intact : *mealdach*, doux, agréable irl. mod. *mëallach* (cf. Pedersen, *Vergl. Gr.*, I, p. 114). En vieux gallois, -*ld*- est devenu *ll* : *callawr* de *caldārium*.

4. Cf. Pedersen, *Vergl. Gr.*, I, 350; II, 85. Si *Gilla*, nom du saint, remontait réellement à *Gildās*, l'analogie serait toute trouvée et on pourrait être sur la voie d'une étymologie que l'on a recherchée vainement, pour *gillæ* et *Gildas*. L'anglo-saxon *gilda* est possible.

Le commentateur de la strophe du 28 septembre du martyrologe d'*Oengus le Culdee* (éd. Stokes) a clairement fait cette assimilation (p. 212, 28) : *Dó Findia* (strophe *Dá Findio*) de *Finio* 7 *Gillae* : deux Findia, de Finio et Gillae : dans son esprit les deux Findia, sont Finio et *Gillae* (*in-araind atait isti duo sancti*, en Aran sont ces deux saints). Il ajoute même *Gillae* nomen sancti. Mais plus bas, il a recours à *Gilla*, compagnon, serviteur. D'ailleurs la forme *Gillae* est clairement le même mot que *gillae gilla* serviteur, jeune homme, compagnon.

L'identification de ce nom avec Gildas au VIII^e siècle, n'est pas en faveur de la théorie de Zimmer (*Göttingische Gelehrte Anzeigen* (891, p. 706) reprise par Pokorny, de l'origine norvégienne de *gillae*. Il est faux d'ailleurs, comme l'a démontré C. Marstrander, que *gillae* n'apparaisse pas dans les textes irlandais les plus anciens ; à la fin du VIII^e siècle, *gillae* faisait bien partie du trésor de la lexicographie irlandaise, c'est-à-dire à une époque où les Norvégiens n'avaient encore fait aucun établissement en Irlande et ne se signalaient que par des descentes accompagnées de meurtres et de pillages ¹.

En somme, dans aucun pays de langue celtique, Gildas n'est un personnage populaire, son culte même n'a laissé en Galles aucune trace ancienne. Il en est de même en Cornwall, et nous avons vu que son expansion en Armorique est due à une fausse identification avec un saint indigène.

C'est à ses écrits qu'il doit sa fortune. En Irlande, à en juger par la lettre de saint Columba au pape Grégoire I^{er} (dont j'ai fait mention plus haut) il passe pour un oracle en droit canonique, mais incontestablement ce qui l'a rendu célèbre chez les écrivains bretons, irlandais, anglo-saxons, anglo-normands, français, c'est son *De Excidio Britanniae*. Comme le dit excellemment Ferdinand Lot (*l. c.*, p. 38) : « Presque nulle historiquement, l'œuvre de Gildas a exercé cependant une

1. C. Marstrander croit cependant le mot d'origine étrangère, mais l'emprunt ne pourrait être postérieur à 700. Le mot viendrait ou d'un moyen latin *gilda*, *gildo*, vieux français *gella*, *gilde*, soldat mercenaire, *gelde*, *gilde*, f. bande de soldats, ou de l'anglo-saxon *gilda* (compagnon). Cette hypothèse me paraît se heurter à certaines difficultés.

influence profonde. Par son allure romanesque, imprécise, déclamatoire, elle a habitué les esprits, surtout ceux de ses compatriotes, à traiter l'histoire des Bretons comme un domaine où la chimère peut se déployer librement. Sans Gildas il n'y aurait eu sans doute ni Nennius ni Gaufrey de Monmouth. » Gildas est devenu si bien l'historien national des Bretons et son histoire est tellement enveloppée de nuages qu'en Angleterre au XII^e siècle, on lui attribue l'*Historia Brittonum* connue sous le nom de Nennius et qui va jusqu'au IX^e siècle. Guillaume de Malmesbury qui écrivait ses *Gesta regum* avant 1125, après avoir cité l'*Historia Brittonum*, dit formellement que les Bretons sont redevables à Gildas de leur notoriété parmi les nations. Henri de Huntingdon, Gaufrey de Monmoult donnent aussi l'*Historia* comme l'œuvre de Gildas. C'est aussi l'opinion de Giraldus Cambrensis. C'est sans doute à l'*Historia* que pense Geoffroy Gaimar dans son poème, *L'estorie des Engles*, dans ce vers :

Ke Gilde distre en la Geste ¹.

On ne sait même pas à quelle famille de mots rattacher le nom de Gildas en celtique.

J. LOTH.

1. Petrie, *Mon. hist. brit.* Préface, p. 63.

SOPRAVVIVENZE GALLICHE NELLE ALPI

1. Il valtellinese *briánz* « assenzio »

(gall.* BRIGANTIOS).

La varietà di nomi per l'artemisia nel gallico, quale ci risulta dagli autori antichi, da Dioscoride, da Apuleio e da Marcello, può essere considerata come un indizio palese della notorietà che nella Gallia la pianta godeva, in particolar modo quale farmaco popolare. Di fatti proveniva proprio dalla Gallia la specie decantata per le sue virtù medicinali dai Greci e dai Romani: il *συντονικόν* di Dioscoride¹ e l'*absinthium gallicum* di Plinio². Il gallico Marcello raccomanda di raccogliere l'erba con la mano sinistra prima dell'alba, affinché, cotta, abbia efficacia³; per Plinio la bevanda, che i Galli solevano

1. Dioscoride, *Mat. med.*, III, 25: « ὁ ἐπιγινώσκεις Συντονικόν καλοῦσιν »; *santonica* è detto nei glossari l'*absentio vulgaris* » (Goetz); la voce è storpiata in *centonica* in Matteo Silvatico (lat. del secolo XII¹⁰) è interpretata poi come un derivato di *sanctus*, donde *sanctonica*, *herba sancta*, *semen sanctum* (cfr. *semesanto* oppure *saint-tonica* del 1544 e *sentoniqua* del guascone antico, accanto a *santonina* divenuto *santolina* per dissim. già nelle vecchie nomenclature).

2. « Absinthii genera plura sunt, *Santonicum* appellatur e Galliae civitate » (XXVII, 6); anche Marcello conosce la specie *absinthium gallicum* (XV, 86); cf. inoltre l'*absinthium romanum* (Matteo Silv.), *absinthium ponticum* (Catone) e l'*absinthium galatium* o *absinthium capadotium* (Simon Januensis). Cfr. pure il franc. ant. *absinthe pontic*; il sicil. *assinziu ponziu*, l'istriano *santònegò*, il modenese *santunèna* (Reggio Em. *santunèna*) e il bolognese *inzeins'pung'hèn* (Penzig, I, 50 e 51).

3. « . . . hanc herbam (artemisiam), ubi nascitur, require et inventam mane ante ortum sinistra manu extrahes et ex ea nudos renes praecinges, quo facto singulari et praesentaneo remedio uteris » (XXVI, 41), cfr. l'antico nome *zoster* della Dacia e la nota 4, pag. 17.

preparare con la pianta, non era che un misero tentativo di sostituire il buon vino della sua regione¹.

Dioscoride ci tramanda il nome gallico *ponem* [πονέμ, III, 117], confermato pure da Apuleio (*De herb.*, X) insieme con l'altro nome *titumen* [« artemisia Galli *ponem*, alii *tilumen*, Itali... nominant »]. L'uno e l'altro nome sembrano invece sconosciuti a Marcello, per il quale la pianta in bocca gallica era detta *bricumum* [« artemisia herba est, quam Gallice *bricumum* appellant », XXVI, 41, 260]. I glossari ci conservano inoltre la variante *briginus* « artemisia » (Goetz). Questi, i dati delle fonti; non inutile quindi un tentativo di selezione.

Astraendo dai due tipi *ponem* e *tilumen*, a quale delle due forme, *bricumum* e *briginus*, è lecito dare la preferenza? Una radice BRIG- fu indubbiamente produttiva nel gallico. Sulla fede dell'irlandese *bríg* « forza » (corn. *bry*²) è stata rivendicata al gallico la base *BRIGOS³, con una rigogliosa discendenza nei dialetti romanzi. Mentre il nome di pianta *bricumum* nel gallico sarebbe isolato, la variante *briginus* potrebbe dunque trovare un appoggio in *BRIGOS « forza », in quanto l'artemisia era usata già anticamente come « CORROBORANTE » nella medicina popolare (cfr. *valentia* in Dioscoride, III, 117)⁴.

1. « Galli vini aridum genus adfectans ad vini similitudinem multiplices potus ». Plinio, *Hist. nat.*, XIV, 22.

2. Cfr. Pedersen, *Kelt. Gramm.*, I, 101 e II, 661.

3. Cfr. Thurneysen, *Keltoromanisches*, pag. 30; Dottin, *La langue gauloise*, pag. 237; v. Wartburg, *FEW*, I, pag. 542.

4. « Ἀρτεμισία μονόκλωνος· Ῥωμαῖοι οὐαλέντια, οἱ δὲ σερπούλλουμ, οἱ δὲ ἔρβα ἑτήγια, Ἕλληλοι πονέμ, Δακοὶ ζουόστηρ [ζωστήρ] »; cfr. pure *valentia* (Diefenbach; Rolland, *Flore popul.*, VII, pag. 61). In quanto al nome ζωστήρ della Dacia osservo che tanto Dioscoride quanto Plinio decantano le virtù ginecologiche della pianta [ἀρτεμισία, « c'est la plante d'Artemis » déesse de la lune et par suite de la menstruation; on sait que l'arnoise facilite grandement cette fonction des femmes », Rolland, VII, pag. 61]; donde le varie denominazioni mitologiche sorte sul modello di *Artemisia*: *dianaria herba*, *herba Dianae*, *veueria*, *parthenion*, *matrona* ecc. Allo stesso uso alludono i nomi medioevali *matricaria*, *matricalis*, *matricula* (cfr. *mater herbarum* e *matrum herba* degli erbari e il franc. ant. *miere des herbes*, provenz. ant. *erbo de la may'rè*, f., brett. *mam lezeu*. E a ζωστήρ della Dacia corrispondono esattamente anche nell'immagine il franc. ant. *ceinture de Saint-Jean*, il provenz. ant. *sintes de Saint-Jean*, f. pl. (Fabre, *Traicté de la peste*,

Ma una testimonianza antica della vitalità di BRIG- + suff. nel lessico gallico ci è conservata nel nome *brigantes*, di cui il gallico Marcello Empirico dà il seguente significato : « *vermiculi* qui cilia arare et exulcerare solent » (VIII, 127)¹. Anzi, essendo l'artemisia raccomandata dallo stesso Marcello contro i predetti *vermiculi* (XXVIII, 2)², si potrebbe pensare a un derivato dell' appellativo *brigantes* quale nome gallico della pianta sul tipo del francese d'oggi *verminette* = « artemisia »³, tanto più che quest' uso è rispecchiato dalla nomenclatura brettone della pianta (*louzaouen ar kest* « erba per i vermi »⁴) confermato pure dalla medicina popolare irlandese⁵. Ora, tenendo conto dei due nomi gallici *bricumum* « artemisia » e *brigantes* « vermiculi »⁶ di Marcello, come pure della

1629, p. 107), tolos. *cinto de San-Jan*, come pure il bavarese *gürtele, görtl, gertala, suwendgörtl* (H. Marzell, *Volkstüml. Pflanzennamen aus dem bayer. Schwaben. Ein Beitrag zur Volkskunde*, pag. 11, Marzell, *Unsere Heilpflanzen*, 1922, pag. 223, Höfler, *Volksm. Bot. d. Germanen*, pag. 76). È evidente l'intromissione dotta che tiene viva anche per mezzo della nomenclatura (« *calques linguistiques* ») la superstizione popolare.

1. Cfr. *Thes. ling. lat.*, s. v.; Zupitza, *Anzeiger f. indog. Sprach- u. Altertumsk.*, XIII, 51 f.; Walde, *LEW.* s. v.; J. Vendryes, *Revue celt.*, XXXVIII, pag. 67 e J. Loth, *ibid.*, pag. 303; per le sopravvivenze della base nel romanzo Thomas, *Journal Sav.*, 1920, pag. 20 e Jud, *Romania*, XLVI, pag. 475; cfr. v. Wartburg, *FEW*, s. v. BRIGANTES « milben ».

2. Ecco il testo : « Ad lumbricos depellendos satis commode facit *Santonica* herba, quae *absinthium* dicitur ». Columella consiglia l'uso della pianta (*herba santonica*) contro i vermi dei vitelli (*De re rust.*, VI, 25).

3. Le vecchie nomenclature hanno: *mors vermium* (Gesner, 1542), *semen vermium* (De Bosco, 1496), *semen lumbricorum* (Agricola, 1539), *semen contra vermes* (Fueldez, 1645); cfr. pure *mort de vers* (Duchesne, 1544), *mort aux vers* del 1548, col seguente commento del Rolland (VII, pag. 38) : « On fait mourir les vers qu'ont les enfants dans les intestins, au moyen de cette plante »; nomi, tutti questi, dell' *Absinthium marinum*.

In Rutebeuf, *Diç. de l'erberie*, I, 257, leggesi : « Pour la maladie des vers garir, la meilleur herbe c'est l'ermoize »; onde *herbe aux vers, erbo de bérmi* ecc.

4. Cfr. Henry, *Lex. étym. bret.*, pag. 65 e Rolland, *Flore popul.*, VII, pag. 63.

5. M. F. Moloney, *Irish Ethno-Botany and the Evolution of Medicine in Ireland*, 1919, pag. 30.

6. Le forme *tragantes, tagantes, gagantes*, risultanti dai glossari e dagli erbari quali nomi dell'assenzio, hanno la parvenza di storpiature grafiche

voce *briginus* « artemisia » dei glossari in rapporto con l'uso celtico tradizionale della pianta come vermicida, non mi pare difficile l'interpretazione del valtellinese *bríanz* « artemisia ». Il nome potrebbe infatti rispecchiare una base gallica *BRIGANTIOS¹. Dal Monti e dal Penzig il nome *bríanz* risulta limitato alla Valtellina, esso s'estende però anche alla Val Camonica (a Paisco, a Saviore e a Grevo). Nelle due vallate alpine questo tipo arcaico si trovò a riparo dall'ondata di *absinthium* e di *artemisia*, nomi diffusi fra il popolo dalla terminologia medico-botanica, e di *medicus* « artemisia »², creazione allusiva di nuovo alle virtù medicinali, che dalla pianura padana a ritroso dei fiumi venne occupando una larga zona alpina dall'Àdige al Tanaro.

La variante *bricumum* rappresenterebbe in tal caso una forma latinizzata da Marcello, non senza il concorso, forse, di *titumen*, l'altro nome gallico della pianta. Della forma *briginos* invece si sono perdute le tracce sul territorio una volta abitato dai Galli³, purchè non si voglia ammettere un'interpre-

di *brigantes* (cfr. Rolland, *Flore pop.*, VI, pag. 61). In *tragantes* è forse ricco (scibile l'immistione di *tragum*, il nome dell'*Artemisia dracuncululus* L.

1. In quanto alle sorti del -g-, cfr. Pedersen, *Kelt. Gram.*, I, pag. 533 e J. Hubschmid, *Drei Ortsnamen gallischen Ursprungs*, *Zeitsch. f. dt. Mundart* (Festschr. Bachmann), vol. XIX (1924), pag. 179 n. 4.

2. Ecco alcune forme: *meigu*, *mègu*, *bun meigu*, *erbumedgu* (a Sarzana), *mègu* (a Bardineto) nella Liguria; *erba meja*, *midighèt*, *bonnè*, *bumèje* (a Carpeneto) nel Piemonte; *medeghèt* (di Pavia), *medek* (di Brescia) nella Lombardia; *medegomaistro* (di Verona), *bonmaistro* nel Veneto; *medemaistro* (di Trento), *meidemaistro* (di Rovereto), *mèak*, *mèdak* (delle Giudicarie), *bonmaistro* (della Valsugana) nelle Alpi Tridentine; *medegh*, *mèdagb* (di Piacenza) nell'Emilia.

In qualche luogo fa capolino dunque un « *bonus medicus* » con accanto un « *bonus magister* », donde poi i due tipi fusi insieme in *medegomaistro* (che diventa *viedermaister* nella Valle di Non e *mèi de maistro*, interpretato dal popolo « meglio di m. » a Mezzolombardo), per rimanere il solo *mister* in una parte della Val Camonica e *majàster* a Bologna.

3. Non è improbabile che nel nome *bourghignon* di Ponts-de-Cé (Maine-et-Loire.) col senso di « *Tanacetum vulgare* » L. (cfr. Rolland, VII, pag. 76) sia nascosto il nome gallico sotto il velo dell'interpretazione popolare (quasi il « borgognogne »!). Non occorre aggiungere, per avvalorare l'ipotesi, esempi di nomi comuni all'artemisia e al tanaceto, due piante della stessa famiglia. Basta uno sguardo al Rolland (per es. *artemisia* = *tanacetum* nel secolo IX;

tazione dotta o semidotta della voce [*briginus* in nesso con *BRIGOS « forza », suggerita dal sinonimo *valentia*] e vederne salvata l'idea in *fortellus* oppure in *herba fortis* delle vecchie nomenclature. Il fatto che il tipo *fort* « assenzio » dell' antico francese è oggi limitato ai Vogesi, alla Savoia e alla Svizzera romanda (Vaud), nonché alla Val d'Aosta e alla valle di Susa nel Piemonte, mentre è sconosciuto a tutto il resto della Romania, potrebbe essere un buon indizio in favore di tale congettura. All' estremo margine orientale di *fortellus* « assenzio » è situata la voce *bridiánz*, mentre verso occidente ci risulta *brigeria* (1544) « assenzio »¹ dalla regione di Carcassonne; il legame di un' area gallica BRIG- + suff. « assenzio » è costituito dalla creazione *fortellus* (*herba fortis*), in cui per l'intervento dotto sopravvive l'idea?

2. L'alpino *siminú* (*simiú*)

« FESTUCA » e l'irland. antico *simiu* gl. FESTUCA.

La terminologia classica delle graminacee non coltivate è quanto mai oscura e confusa. Teofrasto, Dioscoride, Plinio, Catone, Columella e Apuleio ci hanno tramandato un bel numero di nomi², ma le descrizioni delle specie sono tal-

tagantes (VII, pag. 61) = *Artemisia vulgaris* e *tagante* (VII, pag. 74) = *Tanacetum vulgare*; nei dialetti moderni *herbe aux vers*, *verminette*, nomi riferiti a tutt'e due le piante). Per di più dal *Codice Salernitano* (Fonahn, 39) risulta che l'uso medicinale delle due piante era eguale: « *Tanacetum id est athanasia*; *Athanasia tanacetum idem est*; *hac utuntur Salernitani pro arthemisia et Hispani similiter.* »

1. Cfr. Rolland, *Flore pop.*, VII, 73.

2. Ecco i tipi principali: *σχοῖνος*, *μελαγχρανίς*, *βρόμος*, *ζειά*, *τίφη*, *δλωρα*, *αἰγίλωψ* (Theophrast. *Hist. plant.*, IV, 12; VIII, 9; IX, 7); cfr. Hoops, *Waldbäume und Kulturpflanzen*, pag. 407; *αἰγίλωψ*, *αἰγιλάδη*, *σιτόσπελλος*, *ἀκρόσπελλος*, *σίφων*, *βρόμος*, *σοῖνις*, *βοῦς*, *ἀρχίλωψ*, *ροινικοπτέρος*, *βορσιόσταχυς*, *ὀσθάλη*, *ἄφρωστις*, *αἰγικόν ἀμαξίτις*, *τευχίτης*; ecc. (Dioscoride, IV, 29, 43, 137); *festuca*, *aegilops*, *lolium murinum*, *pabulum murinum*, *doctylus*, *schoenus*, *gramen*, *teuchitis*, *agrostis* (Plinio, XVIII, 155; XXI, 103, 112-114; XXII, 135; XXIV, 182; XXV, 146; Apuleio, *herb.* 77; Catone, 105, 113; Columella, XII, 28).

mente manchevoli che i vari tentativi dei botanici di tener distinti i fili dell'arruffata matassa di nomi e di usi posson dirsi in gran parte falliti. Quando Plinio descrive, per es., l'*aegilops*, la gramigna dell'orzo¹, i cui semi misti a farina servivano a guarire le fistole dell'occhio (lat. *hordeolum*) si ha l'impressione che si tratti di esperienze ed osservazioni nella cerchia de' campagnoli del suo paese. Eppure Linneo ha identificato l'*aegilops* (ἀγιλωψ) di Dioscoride e di Plinio per una graminacea che manca affatto all'Italia alpina (*Aegilops ovata* L.), diffusa su un'area che va dall'Appennino tosco-emiliano (romagnolo *gran turmighèn*, toscano *grano delle formiche*) attraverso l'intera Penisola fino alla Sicilia e alla Sardegna (sardo *trigu de formigas*). Il testo pliniano rispecchia probabilmente la tradizione greca quale ci risulta da Dioscoride. E così non è ben chiaro quale valore botanico si possa attribuire al latino *gramen*, non quale termine generico, ma quale nome d'una graminacea selvatica particolare. Secondo Dioscoride *gramen* è sinonimo di *agrostis* (ἀγρωστis), l'erba che nell'Iberia era conosciuta sotto il nome di *aparia*² e nella Dacia sotto quello di *kotiata*. Altri autori riferiscono alla lor volta l'appellativo *gramen* più precisamente al *Cynodon dactylon* ed al *Triticum repens*, cosicché l'area romanza dei derivati di GRAMEN, designanti queste due piante (*graméña*, *gramaña*, *grameñón*, *gramón* ecc.), corrisponderebbe press'a poco all'antica.

Tutti gli autori, greci e latini, s'accordano invece nell'attribuire speciali virtù aromatiche alla specie *Schoenus nigricans*, dai Greci detta μελαγχρυχνίς (Teofrasto, IX, 7) per il piccolo seme nero contenuto nel frutto usato quale ingrediente aromatico nel vino.

Non meno confusa e intricata è la nomenclatura popolare. Il contadino però è più spicciativo: raccoglie alcune specie sotto il nome generico di « HERBA » o di « GRAMEN » (per es.

1. « ...item a similitudine appellatur etiam hoc nomine herba quae et *aegilops* dicitur, quae inter hordeum nata, ipsum enecat. » *Hist. nat.*, XVIII 44, 5.

2. Dioscoride, IV, 30: « ἀγρωστis... Ῥωμαῖοι γράμεν, ... Ἰσπανοὶ ἀπαρία », a cui Hübner (*MLI, Proleg.*, LXXX) osserva: « Vocabulum potest Latinum esse; ab *ap-* radice formatum sive Iberica sive Celtica ».

agrám) oppure estende il nome specifico CAREX (per es. nel derivato *caréza*) a numerose graminacee palustri del genere *cyperus*, *schoenus*, *scirpus* ecc. Ragione di più, questa uniformità lessicale, perchè l'attenzione si soffermi maggiormente sui pochi casi in cui è possibile intravedere una certa continuità della tradizione.

C'è un tipo *simión*, diffuso sporadicamente sopra una zona che si dilunga dall'Adige al Ticino e s'estende a sud fino alle Alpi Liguri per designare varie graminacee selvatiche quali la *Festuca ovina* [*simión* a Brentònico nella Val d'Adige] o il *Nardus stricta* [*samiòn* sul Monte Baldo, *sermiòn* e *sirmiòn* nel contado di Verona, *simiù* nella Val Camònica] o il *Bromus erectus* [sulle alture presso Genova *siminù*, a Molare *simiminù*] ¹. Nel greco e nel latino manca qualunque appoggio; l'isolamento di questi nomi induce, del resto, a volgere il pensiero piuttosto al gallico.

Il punto di partenza delle forme alpine sembra essere *SEMI(X)-ONE ed in realtà con una base analoga [*SEMIN-] potrebbero riconciliarsi alcune voci attestate dalle fonti e in parte tuttora vive nel celtico insulare quali nomi di graminacee affini. Trattasi anzitutto dell'irlandese antico *semin*, *simein* (a. 900), nome riferito a una specie di giunco di palude che, rivestito di sego, serviva per far candele ². Anzi se la parola *festula*, con cui è tradotto in un glossario l'irlandese *simin* (*seimin*), va corretta, come credo, in *festuca*, il significato del nome irlandese s'accorderebbe perfettamente con quello del nome alpino: *simión* = « FESTUCA ». Per di più a diminuire i dub-

1. I nomi della regione tridentina sono stati raccolti da me e confermati dal botanico Giovanni Pedrotti. Gli altri sono tolti dal Penzig, *Flora popolare italiana*, I, pag. 311, 312. Evidentemente la forma *simiù* della Val Camònica (I, 311) non va separata da *cimione* della Valtellina (I, 197), confermata pure dal Monti, *Vocab. città e diocesi di Como* nella forma *cimión* « festuca di rocce alpestri » (cfr. *cima* e *sima*). Il Mezzana corregge il ligure *cimmino* di Noli (Penzig, I, 79) in *siminù*, a cui aggiungo *simiminù* di Molare, comunicatomi privatamente da persona del luogo. Il tipo *semiòn* copre dunque un'area più vasta del tipo *sermiòn*, che sarà quindi posteriore e dovuto probabilmente a contaminazione con altra voce.

2. Devo queste forme alla premurosa cortesia del prof. Thurneysen a cui porgo qui il mio grazie.

bi concorre l'irlandese moderno *seimbin* (gen. *seimbne*) che in armonia col gaelico-scozzese *seimbean* significa « *Schoenus nigricans* », unagraminacea avente vari nomi comuni con la *festuca* (per es. *lisca*). Una tale congruenza semantica, unita all'analogia dei suoni, rende verosimile l'ipotesi d'un antico nesso fra i due gruppi per il tramite di un prototipo gallico scomparso.

3. Il piemontese-ligure *bosón* (*busómu*) in nesso col gallico *BUGION-.

Fra i nomi gallici di persona distribuiti dal Thurneysen per categorie si legge *Bugius*, -a', preceduti da *Vernio*, -illa, da *Betuus*, -ua e da *Eburus*, -ius, nomi di persona, tutti questi, derivati da nomi di pianta: *VERNA « alno », *BETW- « betulla », *EBUROS « tasso ». È lecito dunque pensare a un gallico *BUGIOS, -A « sorta di pianta »? E quale oppure quali piante si possono identificare sotto questo nome? Il celtico insulare reca qualche appoggio a una tale ipotesi? Da me interrogato, il Thurneysen non mancò di mettermi a disposizione cortesemente i seguenti nuovi dati: l'irlandese antico conosce un nome di pianta *buge* (nell' irland. med. *bugha*); non è facile però dire a quale specie esso sia stato riferito. I glossari danno come equivalente di *bugha* ora una varietà di « CENTAUREA », ora una specie di « GIACINTO », ora una campanula oppure altre piante dal fiore celeste o azzurro; cosicchè si può arguire che *büge* designasse varie piante aventi la caratteristica comune del colore blu e che l'appellativo, riferito a persone, servisse a metterne in rilievo il colore celeste degli occhi: *bugha* = « a kind called bluebell or bluebottle, a cyanus or hyacinth » (gloss. Peter O'Connel).

È quell'immagine tanto cara al popolo di cui si hanno numerosi esempi nel lessico botanico: *oculus Christi* (Rolland, VIII,

1. Oltre al semplice *Bugius*, -a (CIL, III, 3862; VIII, 2562; *Bugios* delle iscriz. su monete) sono attestati anche i composti *Verbugia* f. CIL III, 3593 (Holder, III, 182), *Ade-bugius* (Dijon), *Di-bugius* (CIL, III, 4595), cfr. pure *Thes, ling. lat.* s. v.

pag. 83), *ocle christi* (Cotgrave, 1650), nomi medioevali della celeste *Myosotis* e della *Salvia sclarea* dai fiorellini azzurri, ancor oggi la prima detta *iués dé l'enfant Jésus* nella Provenza, *oûy d'andje* nella Vallonia e *oggi de la madona* nel Comasco (l'erba *selestina* dei Bresciani), la seconda detta *lucina* nella Toscana, *erba di santa Lucia* nella Sicilia e « soldato azzurro » (*sudé bië*) nella Provenza ¹. Il costante rapporto tra il colore del fiore e l'occhio umano espresso nella nomenclatura botanica ² rispecchia evidentemente la credenza nella *signaturâ rerum*: l'azzurro del fiore, ritenuto quale indizio delle virtù medicinali che nelle piante si celano, ha dato origine all'uso di esse contro le malattie degli occhi (*similia similibus curantur*!). « La graine de l'orvale (= « *Salvia sclarea* ») — prescribe un vecchio ricetario — *mise dans l'œil enlève les grains de poussière* » (1584); e un altro: « la graine, appliquée avec miel, nettoye les taves et les mailles des yeux » (1660).

Ne consegue nel lessico quella tendenza alla personifica-

1. Cfr. Rolland, *Flore pop. France*, VIII, pag. 84 e 182; Penzig, *Flora pop. ital.*, I, pag. 307 e 436.

2. L' « *Erbario novo* » di Castore Durante da Gualdo, medico et cittadino romano, prescribe l'*enfrasia* contro le « cataratte e le caligini de gli occhi »: « *suffusos oculos juvat; et caligine mersos euphrasia, et vitiis oculorum ipsa omnibus affert auxilium; atque animo pariter dat gaudia et auget* » (pag. 163). Onde i nomi: *ocularia*, *ophthalmica* delle antiche nomenclature (Cordus, 1533) e *luminette*, *luminelle* del francese antico (Camus, *Op. salern.*, sec. xv^o), *ërbo de Sar-Clar* del provenzale (cfr. angl. *herb clary* nel Cotgrave = « *Salvia sclarea* » cfr. pure *Arch. roman.*, XII, pag. 284 e seg.), *louzaouen-ann-daoulagad* « erba degli occhi » del brettone, *erba per i aggi* del ligure (Porto Maurizio), *ocialina* del veneto (Belluno) ecc.

La *miosotide* gode pure fama nell'oculistica popolare; cfr. i nomi: *oculus Christi*, brettone *daoulagad ar Werc'hez* « occhi della vergine » (Rolland, VIII, pag. 85) *berba cœrulea*, *euphrasia cœrulea*, *pilosella flore cœruleo*, franc. *bluet*, *petit bluet*, ital. *erba celeste* ecc. Si ripetono gli stessi nomi per la *Veronica*, accompagnati dagli stessi usi nell'oculistica popolare: *berbe bleue* nel dipart. Orne, *yeux bleus* a Varangeville-s.-M. nel dipart. S.-Inf., *yeux de Jésus* a Dagny-Lambercy, nel dipart. Aisne, *oûys d'andje* nella Vallonia (cfr. Rolland, VIII, p. 145), *oci de la madona* nel contado di Treviso, *erba celestina* a Scandicci nella Toscana (cfr. Penzig, *Flora pop.*, I, p. 517 e 519); cfr. infine i nomi tedeschi *augentrost*, *augendienst*, *augenblümli*, *lichter tag*, *tageleuchte*; fiamm. e olland. *oogentroost*, *oogenklaar* (*klaerooghe* fiammingo antico, 1644) ecc. per l'eufrasia.

zione espressa, per es., dal nome « soldato azzurro » = salvia, e all'uso del nome di pianta nell'onomastica, di cui un esempio antico è dato dal gallico *Bugius* (-a).

In forma gallica il punto di partenza dovrebbe essere *BÜGION o *BOGION. Ed infatti nella regione alpina si sono conservati alcuni nomi di piante che potrebbero riconnettersi con questa base tanto per la ragione dei suoni quanto per il senso. Un tipo *bofóm* (*buzóm*)¹ è disseminato nelle zone montuose della Liguria e del Piemonte per designare varie piante dal fiore azzurro, fra cui una specie di CENTAUREA (Alessandria *busóm*, cfr. Penzig, I, pag. 107), in pieno accordo dunque con l'irlandese *bugha* gl. CYANUS, cioè *Centaurea cyanus* (in P. O'Connell). Ma la voce alpina *bofóm* è soprattutto vitale quale nome di alcune varietà di salvia selvatica (la *Salvia pratensis*, *Sclarea*, *Verbenaca*, *Horminum*) che in grazia del colore del fiore sono chiamate « BUON UOMO BLU » nel Vaud e nella Provenza (*bounomo pèr*, Vicat 1776 e *bouén omé blur*, Capoduro nel Rolland, VIII, pag. 182). Anzi questo « BUON UOMO », così geograficamente isolato, desta il sospetto che sia identico a quello sorto nell'area piemontese di *busóm* per etimologia popolare. Poichè, se è vero che il provenzale *bouen omé* « salvia selvatica » si riconnette col piemontese *bunóm* di San Martino (interpretato dal popolo « BUON UOMO ») con lo stesso senso di « salvia selvatica », è pur vero che *bunóm* non è facilmente separabile da *busóm*. Nel Piemonte le due forme convivono l'una accanto all'altra; la forma *busóm* [*buzómu*] s'estende invece attraverso il bacino della Stura fino alle alture intorno al Golfo Ligure². Se si pensa che la multiformità nella discen-

1. Nel De Bosco, *Luminare majus*, 1496 (fo 41, citato dal Rolland, VIII, pag. 188) fra i nomi della *Salvia Sclarea* accanto a *scarleça* (SCLARIDIA, SCLAREDIA, SCLAREDA, SCLAREGIA delle glosse, cfr. Goetz; *Zeitschr. f. deutsches Aterib.*, 1872, pag. 362; A. Thomas, *Rev. de phil. et de litt. anc.*, 1907, pag. 199-201; *sclareiam* nel Capitulare 70, 72, cfr. Fischer-Benzon, *Altdeutsche Gartenflora*, pag. 134, 182, 183, 188; oggi toscano *scarleggia*, veneto *skarleğa* e *skarlęza*, lomb. *sklareza*) è annoverato il nome *boçomo*, forma dialettale italianizzata dal De Bosco col segno -ç- equivalente, dunque, al -ç- di *scarleça* (= *scarleza*, *scarleggia*).

2. A Prazzo e a San Damiano *busóm*, *busón*, a Carpeneto *buzóm*, nella valle della Stura di Demonte *boufám*, a Oneglia *buzómu*, a San Bernardo

denza di *bullionns* e forse anche di *blandona* « verbasco » dei glossari (con la forma secondaria *blandom* nel Diefenbach) è dovuta in gran parte alla fortunata intrusione di « uomo » (franc. ant. *bonhomme*, Duchesne, 1544, Guérin, 1655, *fleur de bouillon* e *fleur de bonhomme*, *homme* (Savoia), *prud'homme* (Rhône, Isère « verbasco »)¹, è facile spiegare pure nel nostro caso l'alterazione della consonante finale [*busón* > *busóm*] e ad un tempo l'immistione di « buono » nella parte iniziale [*busóm* > *busóm*]. L'etimologia popolare avrebbe dunque prosperato nella pianura, senza raggiungere le antiche forme *busóm* ecc. della montagna.

Il tipo *bóza* [*BŪGIA, entro l'area di *téza* da -TEGIA] è vivo nel Bresciano per denominare una specie di veronica (gli « *uèls dé lo Sénto-Biérto* » dei campagnoli dell' Aveyron; cfr. *sklérík glaz*, *gloei glaz* del brettone; *blue eyes* dell' ingl., *katzenaügle* del tedesco) e la stessa voce nel Nizzardo² è riferita a una varietà di campanula (cfr. *bluict* del provenzale, *gobelets bleus* della Marna, *celestine* del Calvados e *yeux bleus* delle Ardenne)³.

E così ai vari nomi del colchico allusivi al colore (per es. *gàrò bleu* nella Loire-Inf.)⁴ si potrebbe aggiungere *bosèl* della Val Rendena, nome rimasto finora inesplicito. Se si pensa

busómi, contado di Genova *busómi* (cfr. Penzig, *Flora popol. ital.*, I, pag. 435-437). A Vezza d'Alba il Foppino ha raccolto *busám* (*Studi rom.*, X, pag. 57). Nel Rolland (VIII, pag. 188) quale sinonimo dialettale di *busóm* è annoverato il nome *erva de santa Lucia*, in uso di solito per designare piante con virtù oftalmiche.

1. Cfr. il mio studio sui nomi del verbasco (*Wörter und Sachen*, XI, 1928, pag. 10 specialm. nota 4) e Rolland, VIII, pag. 148.

Lo stesso passaggio si potrà ammettere per il provenz. antico *prnsomme* « salvia », donde *prudomme*, *prudomo*, *prud'homme* accanto a *bon homme*, *bonèn omé*; *bonombra* (Savoia); cfr. Rolland, VIII, pag. 179.

2. La fonte del Penzig (I, pag. 90), che ha *bossa*, è il Colla, *Herb. Pedemont.* (cfr. pure Rolland, VII, pag. 227); la forma va corretta in *bóza*, cfr. Lagomaggiore, *Flora popol. ligure* s. v.

3. Cfr. v. Wartburg, *FEW*. s. BLAO (I, pag. 399 a) e Rolland, VII, pag. 224.

4. Bertoldi, *I nomi romanzi del Colchicum autumnale* L. nella *Bibl. Arch. Roman.*, IV/2 pag. 208 e 35. Il tipo *bosèl* venne da me raccolto nella Rendena a Pinzolo, a Pelugo e S. Croce nel Bleggio.

inoltre al francese *bluette* (Bauhin, 1671) ¹, al tedesco *blau-beere* ed agli altri nomi del mirtillo dovuti al colore delle bacche ², si è tentati di vedere nell'emiliano *bofne* « mirtillo » ³ l'estremo frammento dell'area di BUGI + suff., sopravvissuto al margine meridionale del territorio gallico. Una tale congettura sembrerà tanto più plausibile in quanto entro la regione montuosa dell'Emilia l'appellativo ha dato origine al nome di luogo *Bosnasco*, villaggio dell'Appennino Ligure tra la vallata del Tidone e quella del Curone, toponimo che potrebbe essere dovuto a quell'impressione collettiva destata dalle plaghe boschive a mirtillo da cui sono ispirati anche altrove i toponimi *Giasfeneda* (Trentino), *Bacoléta* (Toscana) e *Gresaleys* (Svizzera rom.) ecc. ⁴ Il suffisso ligure *-asco* ha forse assunto in una parte del territorio alpino in bocca gallica la funzione collettiva del gallico *-ACUS* o del latino *-ETUM*? Il toponimo *Busnago* ⁵ nella medesima regione è da considerarsi quale equivalente di *Bosnasco* in forma integralmente gallica? Per quanto riguarda il territorio padano un buon sussidio potrebbero recare *Vergnasco* (nella Baraggia), *Val Vernasco* (una valletta laterale della Bormida), *Berlasco* (a oriente di *Bosnasco*), *Grignasco* (nella Val Sesia) ecc., purchè questi toponimi possano essere riconosciuti quali collettivi in *-asco* dai nomi gallici di piante VERNA « alno », BERULA « crescita », *AGRĪNIA « prugnola » ⁶.

1. Cfr. Rolland, *Flore pop.*, VII, pag. 267; v. Wartburg, *FEW.*, I, pag. 400 a, nota 8.

2. Alcuni nomi dovuti al colore delle coccole sono raccolti a pag. 44 e seg. del mio studio sulla nomenclatura popolare del mirtillo (cfr. *Italia dialettale*, I/1, 1925).

3. Cfr. C. Casali, *I nomi delle piante nel dialetto reggiano*, Reggio nell'Emilia, 1915, pag. 9: *bošne*, nome del mirtillo « usato esclusivamente nella parte montana », mentre *bàgg*, *bègg*, *bècc* e *mirtèll* sono nomi d'uso più generale, l'ultimo limitato alla città (cfr. ital. *mirtillo*).

4. Bertoldi, *Italia dialett.* I/1 (1925), pag. 13, nota 3; Olivieri, *Topon. Veneta*, pag. 163; S. Pieri, *Topon. Serchio* in *Suppl. V. Arch. glott. ital.*, pag. 79; Jaccard, *Essai de toponymie romande*, pag. 147; Rolland, *Flore pop.*, VII, pag. 238 e Jud, *Romania*, LII, pag. 338.

5. Holder (I, 629) ricostruisce una base *BUGIONIACUM che andrebbe in ogni caso sostituita da *BUGIONACUM. *Busnago* è situato a sud-ouest di Bergamo, fra Monza e Treviglio.

6. Cfr. v. Wartburg, *FEW.*, s. BERULA « crescita »; piemont. *berla*

Ma il più bel parallelo al nome di luogo *Bosnasco*, interpretato come « mirtilleto », sarebbe dato entro la stessa regione (il sistema fluviale della Trebbia) da *Amborzasco*, paesello sul torrente Gramizza, affluente di destra dell'Avéto, il cui nesso col tipo *amborza* « mirtillo ¹ » mi sembra evidente.

Non è infine improbabile che nel toponimo *Le Bofe* ², paesello sui Monti Biellesi (Valle dell'Elvo), si debba scorgere un'ultima sopravvivenza dell'antico nome botanico *bófa* « scarleggia ». E a chi esitasse ad ammettere la produttività nella toponomastica d'un nome indicante una pianta selvatica non legnosa qual'è la *Salvia sclarea*, basti ricordare il nome di luogo *Les Orvales* nella Svizzera romanda (in nesso con *orvale* « scarleggia ») ³, osservando inoltre che a tali formazioni toponimiche, dato l'antico uso dell'erba nell'oculistica popolare, poteva essere congiunto in origine anche un fine utilitario.

Vittorio BERTOLDI.

« *Veronica Beccabunga* », herle d'giari « *Saxifraga aizoides* (la *crassula serrata* di Bauhin, 1671), monferr. *berlandin* (a Casale, Mortara, Vercelli), *berlanda* = « *Bunias erucago* » (detta pure *cressèla* e *chersèla* a Venaria, mentre il crescione, *Nasturtium officinale*, è detto *chersòun*), cfr. O. Mattiolo, *Vegetali alimentari del Piemonte*, 1919, pag. 98; Penzig, *Flora pop.*, I, pag. 82.

In quanto alla base gallica *AGRINJA « prugnola » rimando alle osservazioni del Pedersen (*Litteris*, II, pag. 86) a proposito dell'articolo *AGRANIO del v. Wartburg, *FEW.*, I, pag. 54 a. Nella regione alpina la base è sopravvissuta, a parer mio, in *grignapòn* « lampone » della Valsassina (con *-pòn* dovuto al vicino *ampòn*) e torse pure in *angrinela* di Vermiglio, la *grinela* di Dimaro « frutto della *Rosa canina* », voci rimaste finora inesplicite (la prima è compresa nei materiali del Penzig, *Flora pop.* s. *Rubus idaeus*, le due ultime sono state raccolte dal Battisti, *Anzeiger Wiener Akademie*, *Phil. Kl.*, XVI, 1911, pag. 212, nota 7).

1. Cfr. Rolland, *Flore pop.*, VII, pag. 236; Jud, *Romania*, LII, pag. 337.

2. A poca distanza, sull'altra riva del torrente Elvo, è situato il villaggio *Bogèla* (pron. loc. *bofèla*); evidentemente un derivato di *Bofa*.

3. Il nome ricorre già nei glossari (Du Cange, Diefenbach, Mowat, ecc.) per indicare la *Salvia sclarea*; cfr. il franc. antico *orvale* (Duchesne, 1544), nel Clusius *orvale* (1601) a Malaga = *Physalis somnifera* (Rolland, VIII, 120), *orval* in Mizauld, *Jardin médicinal*, 1605, pag. 87 « scarleggia » *borvalle*, franc. del sec. XVI^o (Camus) = *Scrophularia nodosa* (Rolland, VIII, pag. 154). Un primo tentativo d'interpretazione semidotta è dato, a mio avviso, da *mieux vault qu'or* del franc. antico (Solerius, 1549) quale nome dell' *Ajuga reptans* (Rolland, *Flore pop.*, VIII, pag. 177) da « *aurum valet* » (VII, 154).

LE SYMBOLISME ASTRAL
DES STÈLES FUNÉRAIRES GALLO-ROMAINES
DES
VOSGES ET DE L'ILLYRIE

Beaucoup d'archéologues sont très sceptiques pour les théories sur les cultes astraux aux époques préhistoriques et leurs survivances aux temps gallo-romains. Cette méfiance est peut-être une réaction normale contre les tendances vraiment par trop fantaisistes qui ramenaient à peu près chaque cercle gravé sur un objet quelconque au culte du soleil. Aujourd'hui, je crois, on est tout près de tomber dans l'autre extrême et de négliger les symboles stellaires les plus évidents.

Sans doute la distinction entre symbole religieux et simple ornement décoratif est bien souvent fort délicate ; et cela d'autant plus que chaque symbole devient à la longue un simple thème décoratif. Mais un ornement n'a pas nécessairement une origine monogénique : il peut dériver, par exemple, de la technique de la fabrication tout aussi bien que du but pour lequel l'objet est déterminé¹. Deux motifs décoratifs tout à fait identiques peuvent avoir une origine absolument différente². C'est comme en toponymie où deux formes iden-

1. M. Rostovtzeff, *Mystic Italy*, New-York, 1928, souligne également ces difficultés : « Tout dépend ici de l'interprétation de monuments archéologiques. Ceux dont c'est le métier savent seuls combien cela est difficile, surtout s'il s'agit de monuments qui concernent des idées religieuses et des rites. Il est aisé d'y voir trop ou trop peu. » (Cité d'après *Rev. arch.*, 1928, II, p.168).

2. Dans mes *Stèles funéraires en forme de maison en Gaule*, 1927, p. 84, j'ai indiqué quatre origines différentes de la rosace sur les monuments des Vosges. J'aurais dû en ajouter une cinquième : la représentation d'une étoile.

tiques peuvent avoir une origine fort diverse et où deux autres qui n'ont absolument rien de commun dérivent parfois d'un même nom primitif.

En toponymie, sans les formes intermédiaires, il serait souvent impossible de remonter à la source : pour la genèse des thèmes décoratifs, les chaînons intermédiaires font défaut dans la majorité des cas. Rien ne saurait mieux montrer les difficultés du sujet que cette constatation.

Le développement typologique, exposé avec la plus grande netteté, n'emporte donc souvent aucune conviction.

Voilà la raison principale pour l'état peu satisfaisant où se trouvent aujourd'hui nos doctrines sur les cultes astraux à l'époque gallo-romaine : on ne nie pas absolument leur existence ; mais on hésite ; on exprime des réserves, des « si » et des « mais » ; on n'épargne pas ses points interrogatifs. C'est une situation équivoque, qui devrait être bannie du domaine de la science.

Pour dissiper un peu cette vague de brouillard nous allons exposer quelques observations nouvelles et bien établies. Nous ne faisons pas appel à la méthode typologique, qui sortirait de son domaine, dans de pareilles recherches. Quant au principe génétique, d'un emploi souverain en archéologie, nous ne saurions l'employer aujourd'hui, faute de matériel ¹. Mais nous soulignons doublement *l'importance du milieu où se rencontrent les formes que nous prétendons expliquer* ; on verra bientôt ce que nous entendons par là.

Des symboles à sens indubitablement astral à l'époque gallo-romaine, se rencontrent sur la céramique molettée d'Argonne ², au iv^e siècle. Devant l'évidence même, on ne pouvait plus nier ; mais on parlait alors d'influences orientales auxquelles ces symboles devaient leur existence chez nous ³. M. Unverzagt est le père de cette théorie que je me suis efforcé

1. Sur cette méthode génétique, cf. *Stèles-maisons*, p. 142.

2. E. Linckenheld, *Les symboles astraux sur la céramique à la molette de l'époque gallo-romaine*, dans *Bull. Soc. Amis d. Pays d. l. Sarre*, V, 1928, p. 225 et à part.

3. *Stèles-maisons*, surtout p. 86.

de ruiner dans le travail précité ¹. J'insistais surtout sur le fait bien établi que ces mêmes symboles, surtout la lunule et le cercle solaire, se rencontrent, déjà aux I^{er} et II^e siècles, sur des stèles funéraires indigènes (stèles-maisons), et cela surtout dans des régions qui étaient à l'abri de grandes voies par lesquelles la civilisation romaine a pénétré chez nous ². Si donc des symboles astraux étaient d'un emploi courant aux I^{er} et II^e siècles en Gaule, ils n'ont pas été introduits au IV^e siècle.

Nous étions moins heureux dans un autre point du problème. L'importance capitale des symboles astraux sur des stèles funéraires de forme autochtone dans les Vosges n'a pas été reconnue partout. Cela tient sans doute à la difficulté de démonstration : la méthode typologique aurait besoin de l'appui des trouvailles et la genèse des formes ne peut pas encore être établie sans lacunes ³ ; car nous ne faisons actuellement que réunir le matériel.

J'ai donné une liste de ces symboles sur les monuments funéraires de la Gaule ⁴, en me basant sur le *Corpus*

1. On rencontre, sur cette même céramique, et également au IV^e siècle, des bandes ornées avec des symboles indéniables du culte chrétien. MM. A. Blanchet et C. Jullian me les ont signalées. Cf. P. C. J. A. Boels, *Friesland...*, 1927, fig. 6, p. 104 (colombe, chrisme, calice, grappe de raisin, ne pourraient être expliqués autrement).

2. Les travaux de M. Unverzagt sur la céramique à la molette (« Raedchensigillata ») sont les suivants : *Terra Sigillata-Gefässe... mit Rädchenverzierung* (Röm.-germ. Korrespond. Blatt, 1912, p. 49). — *Materialien z. röm.-germ. Keramik*, fasc. III, 1919. — *Studien zur Sigillata mit Raedchenverzierung* (Præhist. Zeitschr., 1925, p. 123). Ces travaux sont d'une importance capitale pour toutes les questions qui se rattachent à ce genre de céramique, dont l'étude, en France, est à peine commencée.

3. Nous ne parlons pas ici de la technique à la molette, quoiqu'une assertion qui ne présentait qu'une conséquence logique de ma théorie ait déjà trouvé une confirmation dans des découvertes archéologiques. J'avais dit que la technique de la molette a dû matériellement persister, dans les forêts d'Argonne, du I^{er} siècle (fin de l'époque de La-Tène) jusqu'au IV^e siècle au moins. Mon ami Chenet (*Un alphabet gallo-romain*, *Rev. Étud. anc.*, 1927, p. 193) en a depuis apporté la preuve : « En Argonne, ce genre d'ornementation persiste pendant les II^e et III^e siècles, en parent pauvre, toujours sur la poterie commune. »

4. Nous avons cependant établi le développement de la rosace, en par-

des inscriptions latines et le *Recueil* d'Espérandieu ¹. Ces deux grands recueils sont lacuneux; celui d'Espérandieu ne veut donner que des monuments de sculpture; il écarte donc les simples stèles avec décoration très simple en forme de lignes, ou n'en donne que des spécimens. Par contre le *Corpus* qui veut être complet néglige trop souvent la forme des monuments; quant à la décoration, il la néglige presque toujours ². Mes listes étaient donc forcément très incomplètes, comme le montre celle que je présente aujourd'hui sur les monuments funéraires des Médiomatriques ornés de croissants (voir plus bas). Dans tous les cas, la fréquence de disques (solaires d'après nous) et de lunules sur les monuments funéraires des Vosges (entre Sarrebourg et Saverne) est tellement grande ³, que M. Espérandieu, qui, aujourd'hui, connaît le mieux, sous ce rapport, toutes les régions de l'ancienne Gaule, en était frappé: « La plupart de ces monuments, dit-il en parlant des nombreuses stèles-maisons du Musée de Saverne, sont décorées de trois disques ou rosaces disposés en triangle, tantôt seuls, tantôt combinés avec des lignes formant des dessins géométriques. *Ces disques ont certainement une signification symbolique qui m'échappe* » ⁴. On n'a qu'à voir les pages 244 et 245 du VII^e volume du *Recueil* pour constater ce fait.

Nous préférons insister sur un autre point. L'aire d'étendue de ces monuments curieux est la région la plus reculée, la moins accessible de tout l'Est de la Gaule: les hauteurs des Vosges entre Saverne, Phalzburg, Sarrebourg et le Donon. Les stèles mêmes, comme je l'ai expliqué ailleurs, datent du

tant du simple disque solaire, et cela en nous bornant aux monuments funéraires des Vosges: *Stèles-maisons*, p. 82 et pl. A.

1. *Stèles-maisons*, p. 79 et 80.

2. Hirschfeld et Bormann (rédacteurs du *Corpus*) attachaient toujours beaucoup d'importance à ces indications; par contre Domaszewski (XIII, 1 et 2) a négligé ces points. Pour la région trévire, pour laquelle le demi-cylindre est caractéristique, la même plainte a tout récemment été formulée, à l'adresse du *Corpus*, par J. B. Keune, le meilleur connaisseur des antiquités gallo-romaines de la région des Médiomatriques et de la Rhénanie. Cf. *Elsass-Lothringisches Jahrbuch*, VII, 1928, p. 213.

3. Joli exemple au musée de Saint-Germain, qui là, est vraiment à sa place (Espérandieu 4549).

4. *Recueil*, Tome VII, p. 245.

1^{er} siècle, donc d'une époque où, dans les Vosges, l'influence romaine était insignifiante, comme de nombreuses constatations archéologiques et le développement même des nécropoles l'ont prouvé ¹.

J'intercale la liste des monuments des Médiomatrices qui sont ornés d'un croissant.

N ^o	PROVENANCE	SYMBOLES REPRÉSENTÉS	BIBLIOGRAPHIE
1	La Horgne	Croissant	CIL, 4347
2	—	—	— 4439
3	—	—	— 4455
4	Durstel	—	— 4534
5	—	—	— 4536
6	Scarponne	—	— 4592
7	Trois-Saints	—	Espérandieu 4549
8	Région de Saverne	—	— 5710
9	Scarponne	—	Benoit, <i>Notice sur quelques antiquités de la Meurthe</i> , pl. 1, 6.
10	Saverne	Croissant et Rosace	Blaul, <i>Cab. d'archéolog. d'Als.</i> , II, 1910, p. 91 n ^o 30; CIL, 11667.

Les cultes orientaux et surtout leur étendue en Rhénanie et dans la *Gallia belgica* sont bien étudiés. Tout dernièrement, M. Lehner leur a consacré un travail important ². Il résulte de l'examen minutieux de tous les monuments, que l'influence de l'armée est restée faible; que les cultes orientaux *ne se répandent guère avant le III^e siècle*; qu'il n'y a aucune trace d'un fort apport de population civile, commerçants ou autres, venus d'Orient; qu'il n'y a aucune trace à aucune époque d'une influence orientale par l'intermédiaire de Marseille.

Ces constatations bien établies pour la Rhénanie, où tous les

1. *Stèles-maisons*, chap. V : Chronologie, p. 102.

2. *Bonn. Jahrb.*, 129, 1924, p. 36-91. On trouvera un résumé de ce travail dans un article de M. A. Grenier, publié dans la *Revue des Etudes Anciennes*, année 1927, p. 317.

rayons de la civilisation romaine se réunissent en un grand faisceau, on ne saurait plus parler d'influences et de cultes de l'Orient dans les coins les plus reculés des Vosges, et cela au 1^{er} et au 11^e siècle.

Ces disques énigmatiques sur des stèles autochtones des Vosges ne peuvent donc pas être considérés comme un apport romain. *Ces symboles* (l'état primitif de nos blocs funéraires nous empêche d'y voir un ornement) *sont donc* — dans l'état actuel de la science — *à considérer comme absolument autochtones* ¹.

Cet état de choses nous imposait le devoir d'étudier l'ornementation des monuments funéraires de régions anciennement celtiques qui ont une même situation géographique : régions reculées, montagneuses et boisées. J'ai choisi d'abord le *Noricum* et la *Pannonie* pour deux raisons :

1^o Dans ces deux provinces romaines, nous trouvons une population celtique qui s'était installée sur un fond préceltique, illyrien dans l'espèce. Mais l'immense majorité des noms de personnes sont celtiques, quoique la toponymie nous révèle encore des noms illyriens ². Situation analogue des Vosges : on n'a qu'à mettre les Ligures comme prédécesseurs des Celtes.

2^o Nous connaissons très bien aujourd'hui la marche de la

1. Je ne vois qu'un moyen de réfuter notre théorie : il faudrait prouver 1^o que ces rites (et symboles) appartiennent au fonds commun de la civilisation de La-Tène — ce qui en fin de compte corroborerait notre théorie ; et 2^o que ces symboles ont été adoptés, par la civilisation celtique, d'ailleurs, par exemple, des Etrusques. Pour la *technique* de la céramique molettée, on pourrait penser à un pareil emprunt : E. Pottier, *Les vases antiques du Louvre*, pl. 36, 38, vases d'Etrurie. Depuis les VII^e et VI^e siècles avant J.-C., cette pratique est constante en Etrurie. Elle passe ensuite en Campanie à partir du V^e siècle. Le *corpus vasorum antiquorum*, Collect. Louvre, pl. 26 à 30, donne des spécimens des III^e et II^e siècles avant J.-C. et on pourrait admettre que l'emploi de la molette a passé de là en Gaule. Ce sont les idées de M. Pottier, qui avait l'amabilité de me les exposer par lettre. Elles méritent la plus sérieuse attention des spécialistes de l'époque de La-Tène. Mais pour les symboles astraux, elles ne décident de rien, même si elles se confirmaient par des trouvailles.

2. Un bon résumé sur ces questions chez Walter Schmid, *XV. Bericht d. röm. german.-Kommission*, 1926, p. 183.

civilisation romaine dans ces régions et, en outre, nous disposons du matériel complet des monuments funéraires de l'époque romaine. Mes assertions, comme par le *Recueil* de M. Espérandieu pour la Gaule, pourront facilement être contrôlées par l'ouvrage de M. Schober : *Die römischen Grabsteine in Noricum und Pannonien* ¹.

Jetons un coup d'œil rapide sur la marche de la civilisation romaine dans ces deux provinces.

La frontière du Danube est l'œuvre d'Auguste.

Le *Noricum*, empire auparavant indépendant, était en des relations politiques et surtout économiques tellement étroites que la pénétration pacifique s'opérait longtemps avant l'annexion qui n'eut lieu que sous Claude ². Le *Noricum* devenait presque une partie de l'Italie : pendant les deux premiers siècles de l'empire romain il n'y eut que des cohortes et des *alae* comme garnison.

Jusque dans les vallées les plus éloignées, l'influence et la civilisation des nouveaux maîtres se font sentir. Mais la pénétration pacifique respectait les coutumes du pays : la mythologie en a conservé des traces ³.

1. D'origine illyrienne sont certainement les noms en -ocus (Schulze, *Zur Geschichte d. latein. Eigennamen*, p. 42) d'après Schober, *l. l.*, p. 11. — Le nombre des noms celtiques parmi les civils et parmi les troupes auxiliaires de l'armée romaine qui se recrutaient dans le pays même, est tellement grand, qu'on comprend que Nissen (*Ital. Landeskunde*), Montelius et Déchelette et beaucoup de savants français aient cru que les Celtes de l'Italie sont venus, non pas de la Gaule, mais des régions du nord-ouest des Alpes. Cf. v. Duhn, dans Ebert, *Reallexikon d. Vorgeschichte*, t. VI, 1926, p. 289. La théorie de Nissen doit cependant être abandonnée aujourd'hui. V. mes *Stèles-maisons*, p. 134, où le problème est esquissé. Les partisans n'ont-ils pas médité sur les noms des tribus celtiques dans l'Italie du Nord ? Sur les Boïens en particulier, voir maintenant W. Schmid, *l. l.*, 192.

Les trouvailles numismatiques reflètent la même image. Cf. la bibliographie chez Schmid, p. 194, n. 51, et *Sonderschriften d. österreich. archäolog. Instituts*, t. X, 1923 ; c'est un supplément indispensable du *Recueil* de M. Espérandieu.

2. D'après Schober, *l. l.*, p. 8 ; cf. Zippel, *Römische Geschichte, Herrschaft in Illyrien*, p. 105. — Le meilleur aperçu, encore aujourd'hui, c'est Mommsen, *Rom. Geschichte*, V, livre 8, chap. VI (p. 180 sq. de la 5^e édition). Schober n'y renvoie pas. Cf. aussi W. Schmid, *l. l.*, p. 189.

3. Mommsen considérait le fonds illyrien qui a persisté comme plus

La situation de la *Pannonie* est tout à fait différente. La Pannonie, la moitié septentrionale de l'Illyrie, était sous l'Empire un grand centre militaire — semblable à la rive gauche du Rhin moyen. La civilisation romaine reste attachée aux camps des légions, qui y restèrent continuellement.

Seulement sur la frontière du *Noricum* elle marche de pair avec la province voisine ¹. Mais dans les régions reculées du pays, la langue et les coutumes autochtones se maintenaient ².

Cette marche complètement différente de la civilisation romaine se reflète dans le développement des stèles funéraires des deux provinces : en Pannonie nous trouvons en grand nombre les types de monuments usités dans l'armée, tandis que les formes italiennes, comme l'autel funéraire, y sont très rares. Dans le *Noricum* c'est juste le contraire qui se constate ³.

Retournons maintenant aux stèles funéraires avec des symboles astraux. La représentation du soleil, dans une technique primitive, sera un simple disque; ce disque se transforme facilement en roue et en rosace, comme nous l'avons indiqué ailleurs ⁴. Pour des raisons de méthode, il serait faux de traiter maintenant les monuments funéraires ornés de rosaces : on pourrait toujours nous objecter que ces rosaces n'ont aucun caractère astral. Comme dans notre travail sur les thèmes décoratifs des stèles-maisons de la Gaule, nous commencerons donc par le croissant, où l'on est à l'abri d'une pareille objection.

Voici les monuments funéraires des deux provinces qui portent le croissant (d'après Schober).

important qu'il ne le fut. Nous savons qu'un groupe oriental de Boïens émigrèrent en Pannonie et y étaient encore fixés sous l'empire romain, par CIL, IX, 5363 : *Volcains... praef, ripae Danuvii et civitatum duarum Boior. et Azalior*. Cf. Déchelette-Piè, *Le Hradischt*, p. 26.

1. Ces contrées avaient primitivement appartenu au *Noricum* (Momm-
sen, *l. l.*, p. 188).

2. *Ibid.*, 188 et Schober, *l. l.*, p. 3.

3. Schober, *l. l.*, p. 3. On pourrait presque de nouveau parler d'un style des légions, comme le faisait Furtwängler (*Abhandl. bayerisch. Acad. d. Wissensch.* XXII, p. 502).

4. Cf. la note n° 2, p. 29.

Nos	PROVENANCE	SYMBOLES REPRÉSENTÉS	ÉPOQUE	BIBLIOGRAPHIE
1	Pusta-Somodor	Croissant avec étoile.	1 ^{er} siècle	Schober, <i>Grabsteine</i> , n° 93. <i>Arch. Ert.</i> , 1907, p. 296, fig. 6 ¹ .
2	—	Croissant avec étoile. En dessous deux poissons symétriquement l'un en face de l'autre.	—	Schober, n° 94, <i>Arch. Ert.</i> , 1907, p. 296, fig. 7.
3	—	Croissant ; au dessus cercle solaire.	pas indiqué	<i>Arch. Ert.</i> , 1907, p. 298, fig. 8.
4	Csakeberenyi	Croissant.	—	<i>Ibid.</i> p. 298, fig. 10.
5	Csobanka (Z)	Croissant ; en dessous deux bandes à angle droit.	1 ^{er} siècle	Schober, n° 95, fig. 39. CIL III, n° 3690.
6	Csobanka	—	Vers 100 après J.-C.	Schober, n° 96, fig. 40. Hampel, à deux, <i>műz. n.</i> 35, Taf. 20.
7	Csakberenyi	Portrait du défunt ; en dessus deux bandes à angle droit.	1 ^{er} siècle	Schober, n° 275, fig. 143.
8	Virunum (Helenenberg)	Croissant avec étoile.	1 ^{er} siècle 1 ^{re} moitié,	CIL III, n° 4847. Schober, n° 11, fig. 7.
9	Carnuntum (Petronell)	Croissant.	—	CIL III, n° 11229. Schober, n° 35, fig. 16.
10	Edenburg	—	1 ^{er} siècle	CIL III, n° 4250. Schober, n° 59.
11	Virunum	Croissant avec étoile.	1 ^{er} siècle, 1 ^{re} moitié	CIL III, n° 4849. Schober, n° 48, fig. 21.
12	— (Helenenberg)	Croissant.	—	CIL III, n° 4858. Schober, n° 89, fig. 37.
13	Inconnue	Croissant avec étoile.	1 ^{re} siècle	CIL III, n° 3687. Schober, n° 124.
14	Sarabantia	Croissant.	1 ^{er} siècle, 1 ^{re} moitié	<i>Oesterreich. Jahreshefte</i> , XII, 1909, p. 240, fig. 117. Schober, n° 270, fig. 139.

1. Titre complet : *Archaeologiai Érlesitö* (avec des résumés français et allemands, depuis quelques années).

M. Schober a minutieusement étudié ces monuments. D'après lui le n° 14 est à écarter, parce que le défunt était né en Cilicie ; c'est entendu ¹. De même le n° 10, provenant d'un *emporium*, où des marchands de la Syrie ont pu facilement s'établir, semble devoir être écarté ². Reste une douzaine de cas. Voici ce qu'il dit p. 223 *du milieu où ces stèles ont été trouvées* : « L'intérieur de la Pannonie, en dehors de l'influence des camps romains, montre un aspect spécial. Les nécropoles des petites agglomérations celtiques, situées près des grandes voies qui conduisent de Carnuntum, Brigetia. Aquincum et Vindobona vers l'intérieur du pays, offrent une image tout à fait homogène. *A la première époque, les types des stèles usités dans les camps manquent complètement.* Par contre, on y rencontre : 1° des types celto-romains... et 2° les stèles singulières qui ont pour *seul ornement des symboles de cultes orientaux* ». Ajoutons que pour M. Schober, les symboles des cultes orientaux sont les symboles astraux ³. Ces symboles se rencontrent en outre au Helenenberg, c'est-à-dire à cet endroit sacré des cultes indigènes où fut vénéré le dieu celtique Latobius, assimilé au Mars romain ⁴. *Dans ce milieu on cherchera, au I^{er} siècle; autre chose que des cultes syriaques.*

Nous avons donc, au I^{er} siècle, exactement la même image, en Pannonie et dans les Vosges : dans les régions à l'abri de l'influence romaine nous trouvons *et les formes indigènes des monuments et les signes astraux*. Par contre en Rhénanie, à l'ombre des camps, où soldats et commerçants de l'Orient vivent par milliers — *pas une seule fois on ne rencontre le croissant sur un monument funéraire* ⁵ — *exactement comme dans les camps romains de la Pannonie et dans tout le Noricum,*

1. Hofmann, *Oesterr. Jahreshefte*, XII, 1909, p. 240, rappelle le culte de Men, dieu de la lune en Phrygie.

2. Sur les marchands orientaux et syriens dans l'Occident. Cf. la bibliographie que j'ai indiquée dans mes *Symboles astraux sur la céramique à la molette*, 1928, p. 7, n. 2 à 9.

3. Il l'explique longuement p. 217 ; il se trouve d'accord avec MM. Unverzagt et Lehner.

4. Schneider, *Jahrb. d. Samml. d. Kaiserhauses*, XV, 1894, p. 122 (cité d'après Schober).

5. Voyez mes listes, *Stèles-maisons*, p. 79 et 80.

profondément pénétrés et altérés par la civilisation romaine.
Je ne crois pas qu'on puisse se dérober à la force de cette démonstration. Une objection doit cependant être écartée. Sur

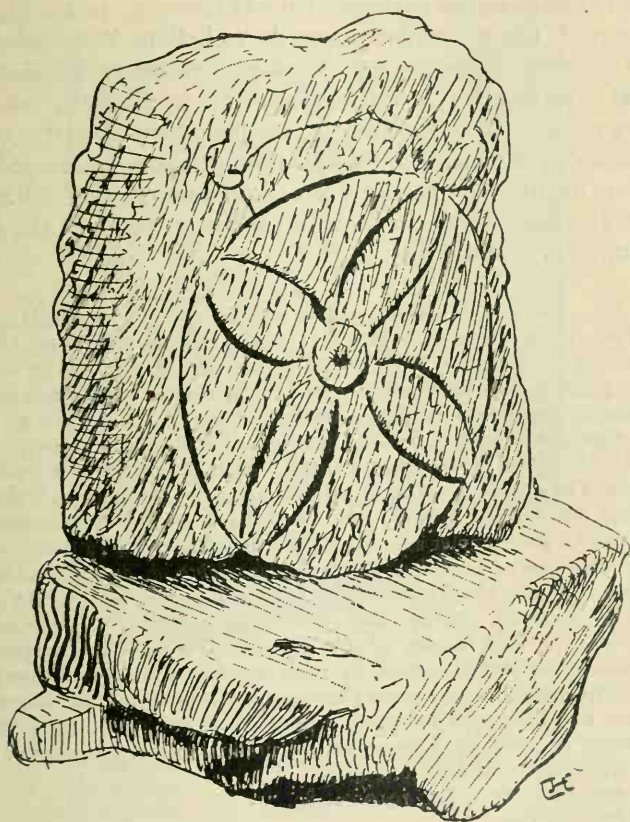


FIG. A.

A. — Stèle des Trois-Saints (Pays de Dabo, Moselle) ; encore en place.
Publiée par Linckenheld, *Symboles de cultes astraux*, 1927, p. 20.

plusieurs de nos stèles de la Pannonie on rencontre un symbole énigmatique de la forme suivante $\Gamma\Gamma$. (Il se trouve aussi sur deux ou trois pierres sans croissant de lune). On con-

naît le même signe en Espagne, dans les régions de Léon et de Burgos, où il se trouve normalement avec des disques solaires, des lunules et des étoiles ¹. C. Jullian y voit une expression des idées religieuses des Ibères ²; J. A. Brutails les rapprochait de signes analogues dans l'Orient, particulièrement en Syrie ³. On y a vu les portes du ciel. Pour M. Schober ce sont simplement des trous de serrure, symbolisés si l'on veut. Il est vrai que sur les stèles-portes de la Phrygie, où ces mêmes signes se rencontrent ⁴, on peut bien admettre cette explication, surtout aujourd'hui où nous savons que ces stèles-portes, du III^e siècle de notre ère, sont une création celtique, pour exprimer l'idée que le défunt habite sa tombe et la quitte au moment voulu ⁵.

1. Nous suivons ici Schober, p. 218, quoique nous ayons traité la même question dans nos *Stèles-maisons*, p. 111. Pour l'Espagne cf. *Institut d'Estudis Catalans*, I, p. 240, et *Archaeolog. Anzeiger*, 1910, p. 339, fig. 30. — Ces signes stellaires sont la source des croissants et rosaces qui se trouvent si souvent sur des stèles funéraires marocaines. C'est un des résultats les plus importants des recherches de MM. Bourilly et Laoust (*Stèles funéraires marocaines*, Collection *Hespéris*, fasc. 3, 1927, p. 40sq.). Auparavant on les disait importés d'Orient, de Phénicie en particulier, comme tous ceux de l'Afrique du Nord. Cf. Toutain, *Rev. Ét. Anciennes*, XIII, p. 174. — A l'intérieur de l'Espagne, il faut compter avec des Celtes. Bosch-Gimpera l'a encore souligné récemment (*Archaeolog. Anzeiger*, dans *Jahrb. d. deutsch. archäolog. Instituts*, 1923 24, p. 177). — A propos des stèles marocaines, Jullian écrit (*Rev. Ét. Anciennes*, 1928, p. 220) : « Nous retrouverons là ce que Colas a étudié dans le Pays basque, ce que Frankowski a étudié en Espagne, ce que nous avons signalé souvent ici même, des faits d'analogie, d'emprunts ou de survivance extraordinaires : mêmes types sculpturaux ou ornementaux par tout l'Occident européen, et pourtant d'aussi loin qu'on aperçoit, une tombe en pierre, et se retrouvant aujourd'hui encore. » Je regrette que les Vosges manquent dans cette liste.

2. *Rev. Étud. Anc.*, XII, 1910, p. 89.

3. *Ibid.*, p. 189.

4. Ramsay, *The cities and bishoprics of Phrygia*, p. 661. Cf. *Stèles-maisons*, p. 116. Trois autres exemplaires sont mentionnés par A. Jaulin, *Rev. archéol.*, 1894, I, p. 181. — Avant notre interprétation des stèles-portes, *Stèles-maisons*, p. 116, un exemple d'une porte sur les stèles funéraires de l'Occident nous venait de Phrygie. Cf. Drexel, *Röm. Mitteilungen*, XXXV, 1920, p. 50. Sur les interprétations antérieures, cf. Cumont, *Catalogue du Musée du Cinquantenaire*, 1914, p. 98.

5. Cf. nos *Stèles-maisons*, p. 114.

Pour renforcer sa démonstration que ces signes énigmatiques ne sont que des trous de serrure, M. Schober mentionne encore un sarcophage romain, où, dans la représentation de la porte

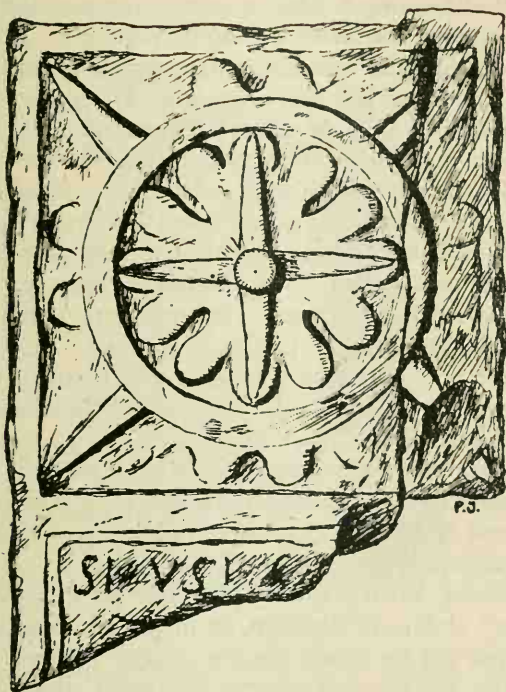


FIG. B.

B. — Stèle de Deutsch-Altenburg (= Carnuntum, Pannonie); au Museum Carnuntinum.

Publiée par Schober, *Röm. Grabsteine v. Noricum u. Pannonien*, 1923, n° 98 et CIL, III, 11267.

de l'Hadès, on reconnaît la serrure ¹ — rapprochement qui n'a pas la moindre valeur démonstrative. Plus importante est une observation d'après laquelle de véritables serrures ont été ren-

1. *Beschreibung der Berliner Skulpturen*, p. 344, n° 863.

contrées dans des sépultures romaines ¹. Je pourrais citer un analogue : dans les Vosges, dans la Forêt de la Lorraine, commune de Valérysthal, on a trouvé, dans une nécropole gallo-romaine, la plaque d'une serrure avec trou pour la clef, ainsi que la clef elle-même ². Mais nous n'insistons pas sur ces ressemblances, pour lesquelles, au moins pour le cas des Vosges, on doit chercher une explication dans un autre ordre d'idées ³. Tenons-nous en aux faits : on connaît, en Phrygie (et en Syrie), en Pannonie et en Espagne des monuments funéraires avec un symbole énigmatique et identique, au point de vue forme, à ce qu'il semble. Il est inadmissible, au point de vue méthodique, de faire dériver l'un de ces groupes de l'autre, *sans autre preuve que la similitude de ces figures*, dont le sens reste problématique. Il est à peu près certain qu'en Phrygie ce sont des trous de serrure; mais rien, absolument rien ne nous prouve qu'il en est de même en Espagne. La démonstration « orientaliste », entachée de vice de forme (méthode défectueuse), trouve sa complète réfutation dans l'examen *du milieu qui nous a conservé ces monuments*. Nous avons souligné le fait, que des régions reculées et non atteintes par la civilisation romaine nous ont fourni des pierres à symboles astraux. Eh bien, pour les « trous de serrure » il en est de même en Occident, c'est-à-dire en Illyrie (Pannonie) et en Espagne!

C'est décisif. Vient s'ajouter la preuve par la négative : en Rhénanie ⁴ et dans le Noricum, de même que dans la Pannonie occupée par les camps romains, aucun symbole astral ne se rencontre sur les monuments funéraires. Pour la rosace, comme nous l'avons déjà indiqué, la question est plus compliquée, parce que l'interprétation de ce thème est bien des

1. Abramič-Caludgo, *Jahreshefte d. österreich. archæolog. Instituts*, XII, 1909, c. 110, fig. 83.

2. T. Welter, *Annuaire lorrain*, XVIII, 1906, p. 386-88, et fig. 17-27 (avec un supplément de Keune, p. 403). Cf. Keune, *Westdeutsche Zeitschr.*, XV, 1896, p. 344; XVI, 1897, p. 316; XVIII, 1899, p. 373. — Mais cette coutume est aussi constatée ailleurs, p. e. en Rhénanie; cf. *Germania*, XI, 1927, I, p. 50, fig. 6, 9 et 9a.

3. Je pense traiter prochainement ces questions.

4. Nous avons déjà souligné cette constatation dans nos *Stèles-maisons*, p. 78.

fois douteuse. Souvent on ne pourrait même pas décider, si l'on se trouve en présence d'un signe ornemental ou symbolique. Il y a cependant des cas très clairs. Ce sont d'abord les disques ou rosaces qui accompagnent les lunules; exemple classique : le disque, en dessous du croissant, de la pierre de

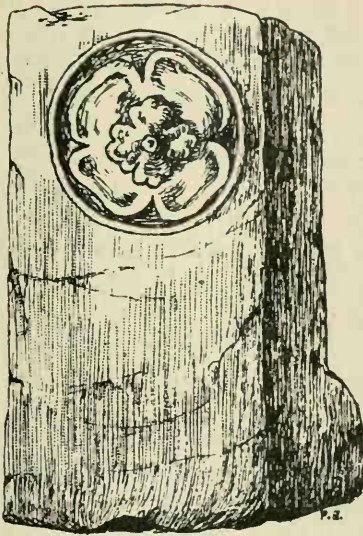


FIG. C.

C. — Stèle des Trois-Saints (Pays de Dabo, Moselle); au Musée de Saverne.

Publiée par de Morlet, *Bull. Soc. Conserv. Mon. histor.*, Alsace, II^e sér., I, 1862, 63, Pl. II, n^o 21. (Manque dans le *Recueil d'Espérandieu*.)

Walscheid, pays de Dabo, aujourd'hui au musée de Saint-Germain (Espérandieu 4549). Pour les disques qui sur des monuments funéraires de la région de Saverne ont provoqué l'étonnement de M. Espérandieu, on ne saurait leur trouver des pendants en Pannonie ou dans le Noricum.

Il y a un troisième groupe, où la forme de la rosace ressemble tellement à une image du Soleil, qu'on ne pouvait pas ne pas le reconnaître. Exemple classique de Wasselonne (Bas-

Rhin, au pied des Vosges) : une stèle-maison typique. « Au centre du triangle (du fronton) elle était ornée d'une rosace entourée de rayons en forme de Soleil », en dit la première description. Cette pierre importante qui forme le chaînon intermédiaire entre les groupes 2 et 4 a malheureusement péri dans l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg, en 1870 ¹.

Un quatrième groupe de rosaces mérite de retenir notre attention. Ce sont les rosaces monstres que je ne trouve de nouveau que dans les Vosges et en Pannonie. Notre liste contient les exemples les plus frappants de ces deux régions. Quant au sens, à la signification, il me paraît difficile d'y voir autre chose qu'une représentation du soleil. C'est l'interprétation que F. Cumont en a donnée ² : « Le bas-relief de Soueida (S. Reinach, *Rép. reliefs*, III, 529, 1) représente Maximien... et devant lui une grande rosace, figurant le soleil » ³.

ROSACES MONSTRES

A. Dans les Vosges :

1. CIL XII, 6007, au Musée de Nancy, n° 259. La pierre provient des Vosges (région de Phalzburg).
Une représentation : Journ. Soc. archéol. lorr., 1853, p. 93.
2. Exemple de la région de Saverne, au Musée de cette ville.
Décrit par Morlet, Bull. Soc. Conserv. Mon. histor. d'Alsace, 1863, p. 168 (Notre fig. C).
3. Plusieurs autres exemplaires, de la même provenance, se trouvent au Musée de Saverne (Cf. notre fig. A).

1. La description du Bull. Soc. Conserv. d. Monum. histor. d'Alsace, 1864-65, p. 95, est tout ce qui nous reste de ce monument important que j'aurais dû citer dans mes *Stèles-maisons*.

2. *Études syriennes*, p. 93.

3. Jullian avait fait, dès 1918, une observation analogue : « Les habitants du pays de Saverne ont la coutume de tracer cette roue (solaire) sur leurs tombes. Ceci est du reste une particularité. » (*Revue d'Etud. Anciennes*, 1918, p. 173).

4. Au cimetière gallo-romain des Trois-Saints (Dabo), il y a un exemplaire classique. Je l'ai décrit *Symboles astraux*, p. 20 et fig. 4 (sur ce cimetière v. E. Linckenheld, *Dreiheiligen*, dans *Elsassland*, VII, 1927, p. 199, et *Pays lorrain*, XX, 1928, p. 8).

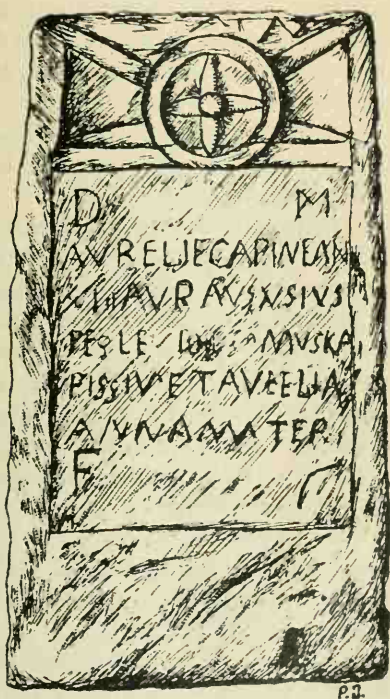


FIG. D.

D. — Stèle de Deutsch-Altenburg (= Carnuntum, Pannonie); au Museum Carnuntinum.

Publiée par Schober, *Röm. Grabsteine v. Noricum u. Pannonien*, 1923, n° 97. (Inédit auparavant.)

B. En Pannonie :

1. Schober, *Grabsteine*, n° 97, de Carnuntum. Rosace gigantesque; cf. fig. 41 de Schober.

2. Ibid., n° 98 = CIL III, 11267, tout à fait semblable. Même provenance (Notre fig. B).
3. Ibid., n° 99 et fig. 42. Tout à fait semblable; seulement la rosace est plutôt indiquée par des traits gravés (Notre fig. D).

Notre planche donne un dessin schématique de plusieurs de ces monuments qu'il serait difficile de chercher dans des publications que la plupart des lecteurs ne pourraient se procurer.

Cette nouvelle analogie entre deux milieux identiques (au triple point de vue ethnologique, chronologique et géographique) ne saurait surprendre : elle n'est que la conséquence de la première, signalée plus haut.

Il nous semble prématuré d'essayer une interprétation des cultes astraux combinés au culte des morts, surtout aujourd'hui où notre principal but doit être d'abord la preuve de l'existence des cultes astraux. Nous devons cependant, à l'époque où l'on s'efforce à réunir le matériel, observer que des rosaces et des cercles se rencontrent souvent sur des terres cuites de la Gaule, surtout sur des représentations de Vénus¹. Or, les Vénus se rencontrent très souvent dans des tombes de la Gaule romaine². Il y a là certainement une relation, sur la nature de laquelle nous serons fixés le jour où notre matériel sera complet.

Pour bien caractériser le milieu auquel nos monuments à symboles astraux appartiennent, deux remarques me paraissent nécessaires.

1° Le monnayage celtique a employé les rouelles et le croissant presque sur tout le territoire celtique. «L'œil trévière dérive certainement de la tête d'Apollon des statères de Philippe. La tête se dissout en ornements; l'œil résiste, et, avec un encadrement, forme une espèce de tête d'oiseau, surtout chez les

1. A. Blanchet, *Mém. Soc. Antiqu. d. France*, LI, 1891, pl. I, 1, 2, 3, 6, et pl. II, 15 et p. 122 et 126.

2. E. Linckenheld, *La Déesse-mère du Ballerstein*, *Rev. Ét. Anc.*, 1929, p. 161. — Sur les rouelles dans les tombes celtiques, cf. Déchelette, II, 1037 (époque de La-Tène III), avec références. — Cf. maintenant mon travail *Sucellus et Nantosvella*, sous presse (*Rev. Hist. d. Relig.*).

Véliocasses. Mais les derniers types trévires nous montrent, à la place de l'œil, une *rouelle*. On n'y voyait plus un œil, *pars pro toto*, mais un emblème culturel national. Le revers des mêmes statères de Philippe portait une *biga*, qui disparaît pro-

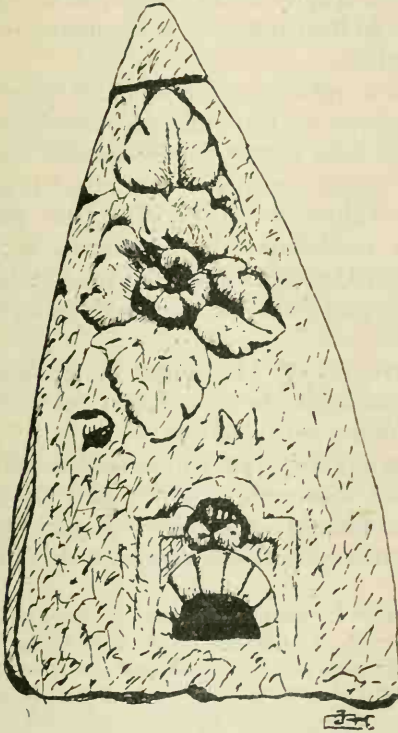


FIG. E.

E. — Stèle-maison des Trois-Saints (Pays de Dabo, Moselle) ; au Musée de Saverne.

Publiée par Espérandieu, *Recueil*, VII, p. 244.

gressivement : de toute la voiture il ne reste que la *roue*. Si d'une tête, sur l'avant, et d'une voiture, sur le revers, il ne reste que la roue, il est *absolument certain* que ce symbole disait quelque chose aux Celtes de cette époque. C'était le symbole du

Soleil »¹. Or nulle part, sur l'ancien territoire celtique, les lunules ne sont plus fréquentes que sur les monnaies dites « *Regenbogenschüsselchen* » du Noricum et de la Pannonie. « Le groupe (de ces monnaies), dit Déchelette-Piç², qui présente sur la face concave une sorte de croissant et un motif rayonnant... constitue d'après l'avis général, le monnayage le plus caractéristique du Noricum et de la Pannonie, où on le trouve aussi fréquemment. »

2. La lunule se rencontre dans le même milieu comme pendeloque; Dechelette-Piç en donne trois exemples³. M^{lle} Marg. Láng, dans son beau travail sur le costume des femmes en Pannonie à l'époque romaine⁴, mentionne plusieurs cas où « le croissant celtique » est employé, sur des stèles funéraires, comme pendeloque. Je ne connais aucune analogie dans les Vosges. Des rouelles s'y rencontrent également, portées en pendeloque; de même une amulette en forme de marteau⁵.

Nous n'essayerons pas d'expliquer la signification des symboles astraux sur les monuments funéraires : avant de construire, il faut réunir les matériaux.

Mais en guise de conclusion jetons rapidement un coup d'œil sur la Suisse où nous nous trouvons dans un milieu exactement pareil au point de vue ethnologique et géographique. M. Stähelin, sans s'occuper des Vosges ou de l'Illyrie du Nord

1. E. Linckeheld, *Les symboles astraux sur la céramique à la molette*, p. 17 du tiré à part. — M. A. Blanchet (*Mém. Soc. Antiqu. d. France*, 1891, p. 12) a le premier souligné la ressemblance des rosaces et disques sur les terres cuites avec les mêmes symboles représentés sur les monnaies gauloises.

2. Déchelette-Piç, *Le Hradischt*, p. 18. Cf. *ibid.*, n° 14, où se voit « une protubérance ovale, divisée en deux parties par un sillon médian ». Pichler (*Repertorium d. steirischen Münzkunde*, I, p. 146) la compare à deux croissants opposés. Cf. encore notre note 1, p. 35.

3. *Ibid.*, pl. XII, 41, 42, 43.

4. *Jahreshefte d. österr. archæolog. Instituts*, XIX-XX, 1919, p. 252. — Déchelette, II, p. 1297, a déjà mentionné les rouelles servant de pendeloques. Pour les Celtibères, cf. Deonna, *Rev. arch.*, 1918, I, p. 178.

5. Je sais bien qu'on a parlé ici d'influences mithriaques, p. e. Lehner, *Bonner Jahrb.*, fasc. 129, 1924, p. 83. Mais M. F. Cumont garde toujours une grande réserve. Cf. mon *Sucellus et Nantosvelta*.

(Pannonie), enregistre les monuments funéraires suivants avec symboles astraux ¹ :

1. CIL XIII, 5026, de Lousonna : dédicace en l'honneur du Soleil, de la Lune et du Génie. L'inscription date de la fin du II^e siècle et est à rapprocher de CIL XIII n° 4472 et 77 du Hérapel, et de Nähweiler (Bas-Rhin) CIL XIII n° 6058 ².

2. CIL XIII, 5130, de Aventicum (= Espérandieu VII, n° 5390) ; un croissant avec une étoile.

3. Pierre funéraire de Genève; Stähelin, fig. 153 : deux lunules, une de chaque côté de la tête.

4. Pierre funéraire de Bâle fragment. Dans le fronton, il y a un croissant.

5. CIL XIII, 5281. Fronton orné de rosaces et d'un croissant.

Nous n'attribuons à ces exemples aucun caractère de démonstration absolue; ils n'ont été énumérés qu'en guise d'appendice. *Mais pour les Vosges et la Pannonie*, par ce que nous avons exposé plus haut, *l'existence de cultes stellaires autochtones, étroitement liés au culte des morts* ³, est définitivement prouvée.

La théorie orientaliste perd du terrain : le Maroc lui a été enlevé ⁴ et reconnu comme zone d'influence ibérique; la Dalmatie ⁵, avec quelques stèles-portes, n'est plus considérée comme tributaire de la Phrygie. Enfin le nord de l'Illyrie et nos Vosges ont retrouvé leur indépendance.

Émile LINCKENHELD.

Sarrebourg (Moselle).

1. Stähelin, *Die Schweiz in römischer Zeit*, 1927, p. 486.

2. Linckenheld, *Stèles-maisons*, p. 80 et *Symboles astraux*, p. 17.

3. Notons encore une observation importante. D'après H. Seger (*Opuscula archaeologica O. Montelio dicata*, 1912, p. 222), il paraît qu'au début de l'âge du fer de nouvelles idées religieuses se répandent en Silésie; leur expression caractéristique est l'usage fréquent de symboles du Soleil. « Die Grabgefässe sind fowtan mit einer Fülle bezeichnungsreicher Derrstellungen geschmückt » dont le caractère solaire est indubitable.

4. Par MM. J. Bourilly et E. Lahoust; cf. note 29.

5. Cf. *Stèles-maisons*, p. 116 et note 32. *Evidemment nous ne parlons que des symboles astraux.*

MODERN WELSH VERSIONS
OF THE
SEVEN WISE MEN OF ROME.

INTRODUCTION.

In the introduction to my edition of *Chwedlen Seith Doethon Rufein* six Modern Welsh versions are referred to. To this should be added a seventh copy which occurs in Cwrtmawr MS. 20. The earliest of these versions, that of Elis Gruffydd written in 1527 and now at Cardiff (MS. 5), has been printed in the *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, Vol. II, pp. 201-229. The version which is printed in full below occurs in Llanover MS. B. 17 now at the National Library of Wales. This is in the hand of Llywelyn Siôn of Llangewydd, Glamorgan, and was written about the year 1590. A comparison with the Red Book of Hergest version will show that this belongs substantially to the same class. At the same time it can hardly be a mere copy of a medieval version. It seems rather to be based upon an English version. But though Llywelyn Siôn's copy adds nothing to our knowledge of the story itself, it is interesting as a particularly fine specimen of early modern prose, practically contemporary with the first edition of the Bible in Welsh. It is refreshingly free from the idiosyncracies of sixteenth century Welsh prose in idiom and orthography, and if Llywelyn Siôn was the author, which I see no reason to doubt, the work proves him to be a master of what may be called traditional Welsh prose.

An exhaustive study of the text is impossible here, but a few points may perhaps be noted by way of introduction. In the first place oral or dialectal peculiarities are obvious. The

spoken forms appear in words like *bysai*, *kwilydd*, *kwilyddio*, *kyfrwyddydd*, *diwarchblym*, *gwradwydd*, *gwsnaethv*, *meddignaethy*. The author's dialect is betrayed by his habit of omitting the consonantal *i* in words like *braichav*, *kino kinawa*, *dryllav*, *eillo*, *haibo*, *paidais*, *sainaw*. The same remark applies to *bathyades* (for *bytheiades*), *briddwydon*, *kynny* (for *cyunan*), *rydeg*, *yslys*. The author gives *braiddwyd* as the singular, which in normal spelling would be *breiddwyd*, now usually *brenddwyd*; but in the plural the diphthong *ei* is simplified orally and the sound is written *i* in the text. The form *rydeg* is still current (the usual Glamorgan form now is *ryteg* or *rytag*). The author uses (in story 14, *Tentamina*) the word *rygedfa* — *dwyn rygedfa*, «rush»; the word is still used in such expressions as *mynd ar rygedfa* in Glamorgan. It appears to be from *rydeg*. Again *yslys* for *ystlys* (which also occurs in this text) is the usual dialectal form, frequently pronounced *islis*.

The diphthong *aw* in final syllables, particularly in verbal terminations, is frequently written in the text where obviously it had long become *o* in the spoken language and even where it was often actually written *o*.

This seems to be due to the author's scholarship. The diphthong *ai* is regularly written by him in final syllables with one exception, the verb form *dawe* for *darwai*, now *denai* (in story 6, *Pnteus*). The same is true for *-au*, with the exception of *osgle* for *osglan* (in story 1, *Arbor*), and *llapre* (page 94). The standard diphthong *eu* is represented by the dialectal *oe* in the words *troelo* (*trenlio*) and *kroelon kroelonach* (*creulon*). With this may be compared the frequent use of the same dialectal variant in *Darn o'r Ffestival* (page 6). Indeed this text has orthographical peculiarities which also occur in the same work, namely the non-variation of *ai* to *ei* and *au* to *eu* in non-final syllables, such as *saithwyr*, *dechrauawdd*. Instead of the normal *eu* the diphthong *ae* is written in forms like *gwnaethvr* and *baenoeth*, while *au* for *ae* occurs in *auddfed* and *antbant*. The points already mentioned together with the somewhat indiscriminate use of the vowels *u* (*v*) and *y* (to represent the modern North Welsh *u* sound) practically exhaust the orthographical peculiarities of the writer. The *i* for normal *u* in words like *tia*, *dysgi*,

kariaidd, *trigarog*, *igain* may well be the correct representation of the dialectal pronunciation. It may be remarked in passing that in Southern dialects the *t* in the first example has colloquially become *tsh* or even *sh*, the assibilation being probably the consequence of the palatalisation of *t* by the following *i* sound. The form *igain* seems also to explain the modern colloquial *ician* with the dialectal *c* palatalised by the preceding *i* sound.

The preverb *yr yis* is usually written *idd i* and occasionally *ir*; this is probably to distinguish it from the article. But the normal form *ydd* is used a few times, while *yr* occurs at the beginning of story 11 (*Sapientes*). The conjunction now written *ac* is generally written *ag*, which is of course still the correct representation of the current pronunciation. The form *ac* occurs just before story 10 (*Vidua*) and story 12 (*Inclusa*). It is interesting to note that the letter *c* occurs only in *ch*, in the name *Catwn*, in the English word *rock* (p. 101b) and in the instances mentioned of *ac*. Otherwise the letter *k* is used throughout¹.

A few grammatical points may be mentioned. The prefixed pronoun, third person, is written *i* or *y*; the form *ei* never occurs. The infixed pronoun of the same person is usually *u* after the relative *a* even for the singular. In conjunction with the preposition *i* we find the form *yw*, now written *iw*, but *i* (for *i i*) also occurs at the beginning of page 86 of the MS. — *dyvod ar niab i ddangos*. But more interesting is the form *yddy* which occurs several times: *yddy rhab*, pp. 86, 89b, 101, *ydy ddangos*, p. 86, *yddy gwr*, p. 94 b, *yddy wraig*, p. 98, *yddy ystiwart*, p. 98 b, *yddy dad*, p. 103 b. This form is discussed in *Chwedlau Seith Doethou Rufein*, pp. 36-37. It is interesting to note that this form actually occurs in an awdl by Sefnyn (14th century); *Red Book Poetry*, col. 1261, ll. 14-15 —

Dwyn eurwas divas deuawt diweckry
ydy dirwely daear waelawt

The form *y sydd*, for earlier *yssydd*, is invariably given as *a sydd*. This of course is incorrect, but as *y sydd* is relative the

1. v. Sir John Morris-Jones's note in his *Welsh Grammar*, pp. 20-21.

writer obviously considered that the *y*, which is essentially part of the word *ysydd*, should properly be the relative *a*. He further wrongly uses the relative *a* before *pioedd* — *y gwr a bioedd y berllan*. p. 86 b; the relative of course is the *bi* in *bioedd*. The relative *a* is also incorrectly used in such construction as — *drwg a vy gan yr amherawdr*, p. 86, *ryvedd a vy ganto*, p. 80 b. In sentences of this type the adjective (it may also be a noun) is the complement and should never be followed by the relative *a*¹. The sure test is to put the verb in the present tense. If that is *yw* then *a* should never be used. If it is *sydd*, then *a* should be used. The correct construction occurs in page 97 c, *da vy ganto i gweled*.

An interesting survival of a common medieval construction is the omission of the preposition after verbs expressing motion. The examples are as follows: — *dauth hen wrach . . . ymyl y plas*, p. 85 b; *hi a ddauth . . . ymyl y drws*, p. 90 b; *aeth ef ymyl y drws*, p. 90 b; *yny ddauth hi ag ef ymyl y krogbrenn*, p. 96c; *dyvod a orug ef ymyl y porth*, 97 c; *i vyned ymweled*, p. 98. To these examples may be added *gosod kerwynaid o lvd ardymberedig ymyl y lle*, p. 89 b; *i danfon hwynt yll saith i maes o'r dinas ymddiddan ag ef*, p. 92-92 b. This construction is discussed by Professor J. Lloyd-Jones in *Z. C. P. XVII*, pp. 96 ff.

In the following edition the text has been printed in the usual manner, punctuation and the conventional signs being supplied. The text is arranged in paragraphs, and the stories numbered, the titles used being those of Goedeke as was done in *Chwedlen Seith Doethon Rufein*. The pages of the MS. are put in square brackets in the body of the text. It will be noticed that two consecutive folios are numbered 97 in the MS. Folio 101 was first numbered 102 and then corrected, but the next folio is numbered, 103. Whenever the exact wording of the MS. is corrected in print a footnote is given. The variant readings are taken from a fragmentary version which occurs in Cardiff MS6. (now MS 2.83), which is dated c. 1550. This belongs to the same class as the main

1. *v. Y. Cymmrodor*, xxviii, p. 218.

text, but contains far more colloquial and dialectal forms. The most important variations are supplied here.

In the notes, *S. D.* = Chwedleu Seith Doethon Rufein, *B. B. C. S.* = Bulletin of the Board of Celtic Studies.

LLYMA YSTORI SAITH DOETHION RYVAIN

Dioklesian a oedd amhevawdr^a gynt yn Ryvain. [85] A chwedy marw Eva i wraig briod ef, a gado vn mab yr hwnn a oedd etivedd yddynt, sef a orug yr amherawdr, dyvynny ataw saith doethion Ryvain. Sef oedd i henwaw, Bentilas, Awgwstvs, Lentilivs, Malkwidias, Catwn Hen, Iese, Martinvs^b. A'r gwyr hynn gwedy i dyvod a ovynysant i'r amherawdr^c pa achos i kyrchysid hwynt yno. « Llyma'r achos », hebe'r amherawdr, « vn mab a sydd i mi yn vnig, a mi a vynnwn gael ych kyngor chwi, at bwy i roddaf i ef^d i ddysgi moesav a devodav da ».

« Rof i a Duw », hebe Bentilas, « pei roddyd ti dy vab ataf i, mi a ddysgwn yddo gymaint ag a wnn i, mi a'm chwech kedymaith¹, erbyn penn saith mlynedd^e ». « Ie » hebe Awgwstvs, « o roddir y mab ataf i ar vaeth, minnav a ddysgaf yddo gymaint ag a wn i, mi a'm chwech kedymaith^f ». « Ie », hebe Catwn Hen, « o herwydd y ddysg a'r athrawaeth a gymero y mab ir addawaf innav i ddysgi ef^g. » « Ie », hebe Iese, « os ataf innav i roddir y mab ar vaeth mi a'u dysgaf ef yn orav ag i gallwyf^h ». Ag velly ir addewis² pob vn onaddynt i ddysgi ef.

1. *chwech kedymaith* : in C5 we have *chwe chydymaith* which is the standard form. But *chwech* frequently occurs before nouns, as *wech blynedd*. *S. D.* 20. The usual South Wales dialectal form is still *chwech*, which is invariably followed by the radical of the following noun, except in *wech mlynedd* and also *wech mlwydd* (or *wechmlwydd*) *oed*.

2. *addewis* : the 3rd sg. aorist forms occurring in the text are as follows : -*as*, *kavas klywas gwelas* ; -*es*, *adroddes*, *agores*, *kodes*, *danfones*, *dangoses* (*ymddangoses*, *deffroes*, *gosodes*, *gwahoddes*, *priodes*, *roddes roes ymroddes*, *siomes*, *torres*, *troes* ; -*is*, *adewis*, *aiddewis*, *kedwis*, *erchis*, *peris* ; -*wys*, *burwys*, *manegwys* ; -*t*, *aeth*, *danth* (= medieval *deuth*), *gwnaeth*, *kymerth* ; -*awdd*, these forms include *burawdd*, *danfonawdd*, *torrawdd* ; -*odd*, *galwodd*, *gwa-*

Ag yna i kavas yr amherawdr yn y gyngor rod-di y mab ar vaeth at y saithwyr doethion. Ag adailiad ty a wnaethant ar lann avon Deibir mewn lle kariaidd ar ddyffryn gwastad o vaes i Ryvainⁱ, val i bai disathr y lle hwnnw. A hwy a ysgryvenysantⁱ y saith kelfyddyd ar y walh^o boparth i'r ty, ag a ddysgysant y mab yny oedd ef yn auddfed o synwyrav, yn gymenddoeth [85 b] o barablav, ag yn arafgall i waithredoedd^k.

Ag yna i priodes yr amherawdr amherodres^l wych o wlad bell, a'u dwyn y'w lys ef^m. Ac ar benn talm o amser ymovyn a orug yr amherodresⁿ ag vn ag ag arall a oedd dim plant i'r amherawdr. A diwarnod i dauth hen wrach a oedd heb vn dant yn y phenn^o ymyl y plas i erchi kardod. Ag yna i govynnawdd yr amherodres i honno a oedd dim plant i'r amherawdr. « Er Duw, maneg i mi ». « Nid oes yddo ef ddim plant^p », hebe'r wrach. « Gwae vi i vod ef yn ddi etivedd^q, » hebe'r amherodres. « Nid raid i ti hynny », hebe y wrach, « darogan yw i kaiff ef blant o hanad ti, er nas kaffo^r o arall. Ag na vydd di drist », hebe y wrach, « kans i mae i'r amherawdr vn mab ar vaeth^s gyda doethion Ryvain ». Ag yna idd aeth yr amherodres yn llawen at yr amherawdr i'r parlwr, gan ddwedvd wrtho val hynn^t, « Paham i kely di dy blant ragof i? » « Nys kelaf innav bellach », hebe'r amherawdr, « ag yvory mi a ddanfonaf yn y ol ef^u. »

A'r nos honno, val idd oedd y mab yn rodio gyda'r athrawon yn yr hwyr, hwy a welynt yn eglurder y nyf^v 2 a chyffroedigaeth y sygnedd i byddai y mab wr dihenydd ony bai amddiffyn kymenddoeth arno. A'r mab i hvn a welas hynny hevyd. Ag yna i dywad y mab^x wrth i athrawon val hynn: « Pei amddiffynechwi vi o'ch doethineb y saith diwarnod

nodd, savodd, with the spurious forms *lladdoedd, byroedd* (cf. *Darn o'r Ffesti^l val*, p. 11, and *Y Cymmwr.*, XXXI, 201). The form *gorug* occurs frequently and *dywad* is the only form for this person of *dywedud*; in C6 the form is *dowod*.

1. *y walh*: this word occurs three times, (*Canis* l. 9. *Puteus* l. 27). The *lh* is probably used to denote that the *a* is a closed vowel, cf. *kallon* D. Fest. 10. It is of course an English borrowing. C6 has *y pared*.

2. *nyf*: this word is written in the margin. One would expect *syr* (« stars »).

kyntaf, minnav vy hyn a ymddiffynnwn yr wythfed dydd ». Ag velly addaw i amddiffyn a wnaethant².

A [86] thrannoeth nachaf genadav yn dyvod oddiwrth yr amherawdr i erchi dyvod a'r mab i ddangos i'r amherodres newydd. Ag ymdrwsiaw a orug y mab mewn sidan^a a melfed a brethyn aur, a myned a orug ef parth a llys yr amherawdr a'u athrawon gydag ef. A chwedy dyvod i'r nauadd a'u rysewi o'i dad^b a'u holl voneddigion ny ddywad ef vn gair. A drwg a vy gan yr amherawdr^c weled i vab a'u etivedd yn vyd. Ag yna i herchis¹ yr amherawdr vyned a'r mab ydd y ddangos i'r amherodres. A hithav wrth i weled ef yn was gwych pert a enynnawdd o'i gariad ef^d, a hi aeth ag efi ystavell ddirgeledig. Ag yno trwy gytgam gariad a gairav serchawl i ymgynigawdd hi yddo ef, a phan welas y gwr ievank hynny ef a aeth allan o'r ystavell. Pan welas hithav hynny hi a lewawdd yn vchel, gan dynny gwisgad i phenn^e a'u vwrw i'r llawr dan i thraed, a gwnaethur i gwallt melyn llathr yn vonwyn vrigawgdwn^f. A chyrrhva orug hi parth ag ystavell yr amherawdr dan levain a ffusto i dwylo ynghvd, a dwedvd ydd y vab ef gaiso dwyn trais erni^g. Ag yna i tyngawdd yr amherawdr lw mawr nad oedd waeth ganto i vab yn varw nag yn vyw, o achos dav beth^h; y kyntaf, am vod y mab yn vud, a'r ail, am syrhaed yr amherodres. Ag yna i dywad yr amherawdr i mynnai ef rod-di y mab i angav y borav² drannoethⁱ. A llyma val i dechrauawdd yr amherodres i hystori hi yn gyntaf.

[1. Arbor.]

[86b] A'r nos honno i dywad hi^j with yr amherawdr : « Ef a dderfydd i ti am dy vab mal i darfv i'r prenn prinvs mawr, yr hwinn a oedd yn tyvy mewn perllan^k gwrda, a gwinwydden vychan^l a oedd yn tyvy yn y ymyl. Ag velly y prenn mawr a oedd yn llestairiaw yr vn vechan i dyvy^m. Ag yna i herchis

1. *i herchis* : the preverb *y* frequently occurs before verbs beginning with a vowel. Sometimes *h* is inserted as here (to avoid hiatus), but not always, as *i ymgynigawdd* in line 13 below.

2. *borav* : this spurious form is the only form in the text; *bore* does not occur.

y gwr a bioedd y berllanⁿ i'r garddwr dorri dav ne dri o osgle^{o1} y prenn mawr, y rai oedd yn gwasgodi o vlaen y² winwydden ievank ag yn y llestair i dyvy. Ag velly i gwnaeth y garddwr. A chwedy hynny i krinawdd y prenn mawr o gwbl, ag yna i herchis ef i'r garddwr i dorri ef ymaith oll^p. Ag velly i derfydd i tithav am dy vab, yr hwnn a roddaist di ar vaeth^q att ddoethion Ryvain. Ag er kolled i ti i mae ef dan gel yn kaiso kyngor y gwyrda hynny y'th ladd di, a gwladychv i hvn y'th dernas di. »

A llidio yn vavr a orug yr amherawdr o glywed yr ymaddrodd hwnnw, ag addo roddi y mab i angav y borav drannoeth^r. A chwedy troelo^s y nos honno ag' er digryvwch i'r amherodres, yn eglurder y dydd drannoeth^t i kodes yr amherawdr i vynydd^u a gwisgo amdano, a myned i'r dadlaudy ag ar hynt govyn i'r doethion pa leas³ a wnai^v ef ar i vab i hvn.

Ac yna i kodes Bantilas i vynydd a dwedvd^x val hynn : « Arglwydd amherawdr », heb ef « os o achos mydaniaeth y mab i roddir ef i angav, iawnach oedd vod yn drigarog wrtho nag yn groelon^y. Os o achos kyhuddiad yr amherodres i roddir ef i angav, yr vn [87] ffynyd i ti^z am dy vab ag i darfy gynt i varchog bonheddig am vilgi da a oedd yddaw ». « Pa ddelw a vy hynny? » hebe'r amherawdr. « Ym kyffes i Dduw nas manegaf i ti^a, » hebe Bantilas «, ony rodody di dy gred ar amddiffyn y mab heddiw ». « Gwnaf yn wir^b », hebe'r amherawdr, « maneg ym y chwedl^c ».

[2. Canis.]

« Ydd oedd gynt varchog gwych kadarn yn Ryvain^d, a'u lys ef oedd wrth yslis^ey gaer. A diwarnod idd oedd iwsting⁴ rwng arglwyddi a marchogion a gwyr mawr o boparth i'r tyll⁵.

1. *osgle* : for *osglau*, pl. of *osgl* « branch ».

2. *MS.* y/y.

3. *leas* : *lleas* « death ».

4. *iwsting* : from the English *justing*, apparently an unrecorded borrowing. C6 gives *cwrdd mawr* !

5. *tyllt* : another unrecorded borrowing, from Eng. *till*, in its older form *tyll*; it has given *llt*.

Ag yna idd aeth yr arglwyddes a'u mamaethod^f a'u morynion gyda hi i benn y gaer i edrych y chwara^g, a heb ado neb yn y plas ond mab bychan a oedd i'r marchog, llai na blwydd, yn kysgi mewn kawell i hvn, a milgi yn gorwedd yn y ymyl. Ag velly gan wryrad y mairch a thrwst y gwaewyr^h yn kydladd wrth y tarianav i deffroes sarff o walh y kastellⁱ. A chyrchv a orug hi parth a nauadd y marchog, ag arganfod y mab yn kysgi yn y kawell, a dwyn hynt tvag atto a orug hi. A chyn i'r sarff herkid^t y mab, naido a orug y milgi ag ymavael yn y sarff a'r sarff ag yntav. A chan i hynladd a'i hymdaro yll day, troi a orug y kawell a'u wyneb i waeredⁱ a'r mab yndo. A'r milgi a laddoedd y sarff, a'u ado yn ddryllav man yn ymyl^k y kawell. Ag velly pan ddauth y mamaethod i'r ty^l a gweled y kawell, a'u wyneb i waered^m, a'r gwaed o boparth yddo, myned a wnaethant dan llefainⁿ at [87b] yr arglwyddes, a dwedvd^o wrthi i'r milgi ladd i hvn mab hi, yr hwnn a oedd yn kysgi yn y kawell. A myned a wnaeth hithav at y marchog dan ffusto i dwylo ynghvd, a llevain a dwedvd^r i'r milgi ladd i vn mab ef. Ag velly y milgi a oedd yn llvddedig yn gorwedd yn ymyl y kawell, pan glywas ef i veistr yn dyvod, ef a ddauth y milgi yn y erbyn ef^q. A'r marchog a dynnawdd i gled-dyf ag a dorres^r penn^z y milgi oddiar i gorff, o achos^s kyhuddiad i wraig. Ag er mwyn diddany yr arglwyddes ef a ddauth y marchog i edrych^t y kawell ag a'i troes ef a'u wyneb i vynydd. Ag yno idd oedd y mab yn holl iach yn kysgi yn y kawell, a'r sarff yn ddryllav man^u yn ymyl y kawell. Ag yna idd aeth yn ddrwg ar y marchog ladd milgi a vai gystal a hwnnw o achos anogiaeth i wraig. »

Ag yna i dywad yr amherawdr na leddid i vab ef y dydd hwnnw. A chwedy terfyny y dadlav idd aethant i'r nauadd i eistedd bawb yn y radd^v. A phan wyby yr amherodres vod yn

1. *herkid* : this word is still current in Glamorgan and means « to fetch, to reach ». Dr. Davies quotes *Cymmaint ac a hercai groen yr ŷch* from some version of Geoffrey's *Brut* (the Red Book version has *ymgyrhaedo*, p. 134. l. 19). Lhuyd gives *ymberkid* as one of the meanings of *apprehendo* (*Arch. Brit* 3 a).

2. *a dorres penn* : the initial consonant of the accusative is frequently unmutated after the 3rd sing. aor. in 16th cent. prose. Cf. *D. Ffest.*, 14.

well gan yr amherawdr ymddiddan na bwyta, kyntaf ymddiddan a orug hi govyn a ddaroedd rod-di y mab i angav. « Na dderiw etto^x », hebe'r amherawdr. « Mi a wnn hynny », heb hi, « doethon Ryvain^y a beris hynny. Vn vodd i derfydd i ti o gredy yddynt hwy^z ag i darfy gynt i'r baedd koed^a a'r bigail. « Pa ddelw vy hynny^b ? » hebe'r amherawdr. « Myn vy nghred, nys manegaf i [88] ti ony rod-di dy gred ar rod-di y mab i angav yvory^c », heb hi. « Gwnaf yn lle gwir », hebe'r amherawdr. « Llyma'r chwedl^d », heb hithav.

[3. Aper.]

« Prenn perffrwyth a oedd mewn fforest^e yn Phraink. A baedd gwyllt a oedd yn y fforest honno, yr hwn ny vynnai ffrwyth vn prenn yn y koed namyn ffrwyth y prenn hwnnw^f. A diwarnod ydd arganfy y bigail y prenn, a gweled avalav teg melysber arno. Ag velly kynyll llonaid i asgref¹ o avalav^g a wnaeth y bigail. Ag ar hynny llyma'r baedd yn dyvod, val na chavas y bigail ennyd, eithr tringad^h² i vrig y prenn rag ofn y baedd. Ag velly pryd na chavas y baedd yr avalav val i byddai yn arfer o'i kael, ffroeni ag esgyrnygv³ dannedd a orug y baedd, ag arganfod y bigailⁱ ymrig y prenn. Ag velly trwy lid a digovaint dechrav diwraiddo y prenn a orugi y baedd. A phan welas^k y bigail hynny, gollwng yr avalav i'r baedd a orug ef. Ag velly, gwedy'r baedd vwyta i wala ef a gysgawdd dan vrig y prenn^l. A phan welas y bigail y baedd yn kysgv ef a ddauth yn araf deg i lawr, ag a'i gyllell ef a dorres gorn mwnwg³ y baedd oddiar i gorff^m. Ag velly i derfydd i vaedd Ryvain o gredy i'r saithwyr doethion. A'th vab di a ddwg ffrwyth dy amherodraeth di arnad ».

1. *llonaid i asgref* : S. D. 188 has *coleit*, C6 *llonaid iysgrepan*. The word *asgre* means « bosom, breast », cf. *Ffordd y Brawd Odrig*, p. 56, l. 29; in this expression it corresponds to the more common *llonaid cofl* or *coel*, *coelaid*, as *cofl* also means « bosom ». Cf. p. 61, n. 2.

2. *tringad* : from *dringad* (colloquial for *dringo*) by provection; *tringo* also occurs, *Medicus* l. 18, It is mutated in *i dringad*, *Ramus*, l. 9.

3. *mwnwg* : for *mwnwgl*; by analogy with *mwnwteg* the dialectal *gwddwteg* was formed from *gwddw* (*gwddf*).

Ag yna i tyngawdd yr amherawdr lw mawr na byddai y vab yn vyw yn hwy na thrannoeth, A'r borav drannoeth kyrchv i'r [88 b] dadlaudy trwy lid mawrⁿ a orug yr amherawdr, ag ar hynnt erchi dienyddiaw^o y mab heb oedi dim. Ac yna i kodes Awgwstvs i vynydd a dwedvd val hynn. « Ny atto Duw i ti wnaethur am dy vab^p val i gwnaeth Ipogras am i nai ». « Beth oedd hynny? » hebe'r amherawdr. « Yn wir nys manegaf i ti », heb ef, « ony rodody di dy gred ar amddiffyn y mab heddiw ». « Gwnaf yn wir », hebe'r amherawdr. « Llyma'r chwedl », heb yntau.

[4. Medicus.]

« Nai vab chwaer oedd i Ipogras, a gorav phesigwr o'r byd oedd Ipo. Ag yna i danfonawdd brenin Hygare gennad at Ipogras i erchi i Ipo ddyvod i iachae mab i'r brenin a oedd yn glaf diobaith^q. A hen wr dall oedd Ipogras^r, ny allai efna cherdded na marchogaeth i ffordd^s kyn belled a honno. Sef a orug Ipo, danfon i nai yno. A phan ddauth y gwr ievank i lys y brenin, ef a vyrwys golwg ar y brenin ag ar y mab. Ag ef a adnabv nad oedd dim o natur^t y brenin yn y mab. Ag yna i govynnawdd ef yn ddirgel i'r vrenhines pwy oedd dad y mab, am na ellid i iachae ef^u nes gwybod naturiaeth^v i dad ef. Ag yna i dywad y vrenhines i gael ef o ordderchad o iarll Navarn^x. Ag yna i roes y mab gig ych ievank gwedy rostio i'r mab yny oedd efyn holl iach. A phan ddauth y mab adref at Ipogras, y ewythr a ovynnawdd yddaw pa vodd [89] i gwnaethoedd ef^y y mab yn iach. « A chig ych ievank », hebe i nai. « Os gwir hynny », hebe Ipogras, « bastart oedd y mab hwnnw^z ». « Gwir yw hynny », hebe i nai. A phan welas Ipogras^a i nai mor gyvarwydd a hynny, ag yn tringo^b ar gyfrwyddyd yn gyvywch ag yntav, meddylio a orug ef^c ladd i nai, ag erchi yddo ef ddyvod i orymddaith gydag ef^d i le disathr dirgeledig. Ag yna i dywad Ipogras^e wrth i nai, « Mi a glywaf aroglav llysav da^f ». « Mi a'u gwelaf hwynt », hebe i nai, « a'u mynwchwi hwynt? » « Mynnaf », hebe Ipogras, « arwain vi ywch i penn hwynt^g ». Ag velly i gwnaeth i nai. Ag val idd oedd y y gwas ievank yn gostwng^h i vedi y llysav, tynny i ddager a

orug Ipogras¹ a gwan i nai o'r ty kefn yddo yn y galon, a'u ladd yn varw. Ag am hynny i kablawdd pawb Ipogras agⁱ i melldigwyd ef. Ag velly, arglwydd amherawdr, y'th velldigir dithav o phery di rod-di dy vab i angav. »

« Na pharaf, myn vy nghred, heddiw », hebe'r amherawdr. A'r nos honno, gwedy darfod swper, govyn a orug yr amherodres a roesid y mab i angav. « Naddo eto », hebe'r amherawdr. « Ie », heb hi, « doethion Ryvain a beris hynny. Vn ffynyd i derfydd i ti am dy vab ag i darfy i wr i torres i vab i benn ». « Pa ddelw vy hynny, » hebe'r amherawdr. « Yn wir nys manegaf i ti », heb hi, « ony rod-di dy gred ar rod-di y mab i angav [89b] yvory ». « Gwnaf yn wir », hebe'r amherawdr. « Llyma y chwedl », heb hithav.

[5. Gaza.]

« Mi a glywais, » heb hi, « vod amherawdr gynt yn Ryfain a chwanokafgwr o'r byd oedd ef i dda bydol. Sef oedd i enw, Agrasian. A chweddy darfod yddo gasgly llonaid twr mawr o aur ag arian a thlysav gwrthvawr, ef a osodes gwr kebydd kyvoethog yngaidwad ar y da hynny tra vai ef yn kasgly ychwaneg mewn lleoedd eraill. Ag idd oedd gwr bonheddig tylawd yn trigo yn y dinas hwnnw a gwr ievank divarchlym¹ yn vab yddo. A'r gwr hwnn a'u vab a ddauth hyd nos am benn y twr ag a'u torysant ag a ddygysant ganthynt i llawn golav² o'r da hynny yn lledrad. A phan ddauth y kaidwad i edrych y twr ef a ddaroedd dwyn peth divesur o'r da. Ag velly i gwnaeth y kaidwad yn ystrywgall, sef gosod kerwynaid o lvd ar dymheredig ymyl y lle i torysid y twr, o'r ty vewn, i edrych a gaffai ddala y lladron a'u dwyn at yr amherawdr. A'r lladron, gwedy troelo y da hynny a'u gosod ar diroedd a phlasoedd teg ag wrth y digryvwch hynny, hwy a ddauthant ailwaith y vronn y twr ag a authant i mewn, ag a gawsant ddigon o dda. Ag yna wrth ddyvod allan a'u ysgavael³ ganthynt, ny wybv yr hen

1. *divarchlym* : for *dibafarchlym*.

2. *i llawn golav* : *golav* colloquial for *goelav*, the mutated form of *koelau*, which is the plural of *coel* mentioned in note 1, p. 59.

3. *ysgavael* : « booty, plunder » ; *v*. Professor Ifor Williams's note in *Chwedlau Odo*, p. 49. In B.B.C.S.II.209 the word used is *ysgavaythav*.

wr ddim yny syrthiawdd ef i'r gerwynaid lvd dros i ddwyysgwydd. Ag yna govyn kyngor a orug y gwr hen ydd y vab. « Ny wnn i [90] gyngori ti », hebe y mab, « ond torri dy benn di oddiar dy gorff a'u guddio mewn lle dirgel. Kans othelir¹ di yn vyw, dy boeni a'th gystuddio a wnair, a pheri i ti addef y da a'r neb a vy gydatahi ». « Och! v'arglwydd vab », heb ef, « nid velly i gwnav di a mi. Kans trigarokaf gwr yn y byd yw'r amherawdr, a'r da a sydd gennyf, a mi a ddelifra² y da i'r amherawdr, ag a ga vy mywyd ganto ». Ag yna i dywad y mab, « Myn y gwr i kredaf yddo, ny vyrafi dri pheth mewn antur^k o serch torri dy benn di oddiar dy gorff ». « Pa dri pheth yw y rai hynny? » hebe i dad. « Y da kyndrychol a sydd gennyf i' yr awr hon », hebe y mab, « a'm bywyd^m vy hwn, a'r tiroedd a'r plasoeddⁿ a brynaist ». Ag yna yn groelon estronawl torri penn^o i dad oddiar i gorff a orug y mab. Ag velly y per³ dy vab^p dy ladd dithav o chwant dy dernas di a'th gyvoeth ». « Yn wir », hebe'r amherawdr, « ny bydd ef byw ymhellach nag yvory ». A thrannoeth^q myned i'r dadlaudy a orug yr amherawdr, ag erchi rodidi y mab i angav^r yn ddioghir. Ac yna i kodes Lentilivs i vynydd a dwedvd^s val hynn. « Vn ffynyd i derfydd i ti am dy vab ag i darfu gynt i hen wrda bonheddig am wraig ievank a briodes ef^t, yr honn a garai ef yn vawr ». « Pa vodd a vy hynny?^u » hebe'r amherawdr ». « Yn wir nys manegaf^v i ti », heb ef, « ony rodidiⁿ di dy gred ar amddiffyn y mab heddiw ». « Gwnaf yn wir^v », hebe'r amherawdr. « Llyma'r [90 b] chwedl^z », heb yntav.

[6. Puteus.]

« Hen wrda bonheddig oedd gynt a briodes⁴⁴ morwyn ievank vonheddig. Ag velly ar benn talm o amser hi a vwrawdd gariad a serch lledradaidd ar was ievank o lys yr arglwydd^b. A gosod oed dydd a wnaeth hi ag ef. A myned i'r gwely a

1. *othelir* : for *o'th ddelir*.

2. *delifra* : an Eng. borrowing.

3. *per* : the correct form is *pair*.

4. *a briodes* : C6 has *a beiriodes*. This latter curious spelling occurs frequently in C6, and is regularly so found in Elis Gruffydd's version.

orug hi gyda'r gwr hen^c. Ag velly kyn gynted ag i kysgawdd yr hen wr, hia godes i vynydd yn araf deg, ag a wisgawdd am deni. A hi a agores drws y nauadd ag a'u tynnawdd yn y hol, a hi a aeth yn gymwys¹ at i chariad. Ag ny bv hir gwedy myned hi yny ddihvnawdd yr hen wr, a ryvedd a vy ganto glywed i wely^d yn wag o'i gymar. A thrwy lid a digovaint mawr i kodes ef i vynydd, a chael kannwyll ag ymgais a hi ymhob mann o'r plas, heb gael dim. Ag yna idd aeth ef ymyl y drws, a'u gael heb vn trosol arno. A'u drosolio a orug ef yn ddiogel, gan ddwedvd na ddawe² hi ato ef byth^e. Ag velly gwedy yddi ymgyflenwi mewn kariad serchawl a digryvwch, hi a ddauth ychydig kyn dydd ymyl y drws^f, yr hwnn oedd gwedy drosolio yn ffest^g. Ag erchi agori^h a orug hi. « Llyma vy nghred nad agorirⁱ », hebe yr hen wr. « Ag yvory yngwydd dy genedl mi a vynnaf wnaethur y gyfraith arnad ti ». Sef oedd y gyfraith yr amser hynny am wraig a dorrai i phriodas, i llabiddio hi a main^k yny vai hi varw. Ag yna wrth dalken y plas idd oedd llynn o ddwr, o ddav wryd o ddyfnder yu rywle^l. Ag yna i dywad^m y wraig, « Myn y gwr i kredaf i yddo, gwell gennyf i [91] naido i'r pysgodlyn yma y'm boddiⁿ na bod y dihenydd hynny arnaf ». A chael maen mawr a orug hi, a'u godiar i hysgwydd a'u wthio i genol⁴ y llynn, a rydeg ti hwnt i gornel⁵ y walh i lwygo^o. A phan glywas yr hen wr hynny, rydeg i maes⁶ yn vyan a orug ef, a myned i'r llynn hyd yng-hwrr i en. Ag yna idd aeth hi i'r ty^p ag i roes hi y ddav drosol ar y drws, a myned a orug hi i'r llofft a sevyll yn y

1. *yn gymwys* : « straightway, directly ». This meaning is still current in Glamorgan.

2. *dawe* : colloquial for *dawai*. For forms of *dyfod* with the stem *daw-* see *Delw y Byd*, p. 125.

3. *ffest* : an Eng. borrowing.

4. *i genol* : the form *cenol* (for normal *canol*) is still usual in Glamorgan. It also occurs in medieval literature, e. g. *Ystoria de Carolo Magno*, p. 24, l. 2, *kenawol*; Havod MS. I, fo. 25 b, *ar byt kenawol temys*.

5. *i gornel* : *cornel* is an Eng. borrowing and is still current. *i lwygo* : *llwygo* here means "to faint", as in *Iolo Goch ac Eraill*, p. 28, *Rhai'n llwygo, rhai'n llewygu*.

6. *i maes* : this is the usual South Walian expression for the literary *allan*.

ffenstr, gan ovyn yddo beth oedd ef yn y gaiso yno⁹. « Dy gaiso di », heb ef. « Ydd wyf i yma yn esmwyth iawn », heb hi. « Agor y drws », heb ef, « gad i mi ddyvod i mewn ». « Ny chav di ddyvod yma », heb hi, « ag nid yw hi amser o'r nos i hen gnaf val idd wyd ti godi oddiwrth i wraig briod lan i ymlid pytainaid y pryd hynn o'r nos ». Ag ar hynny llyma'r waits¹ yn dyvod o boparth i'r dref ag yn dala y gwr hen ar yr heol yn ymbil am gael ffordd i'r ty. « Byddwch sikr o'r kedymaith yna », heb hi, « nid oedd hi yn amser o'r nos yddo ef godi^r oddiwrth i wraig briod lan i herlid pytainaid. Delwch ef a gwnewch y gyfraith arno », heb hi. Ag yna i dalysant hwy y gwr ag a'u roesant^s ef yngharchar. A hanner dydd y dydd hwnnw i dioddevawdd ef yr angav a ddelysai hi i ddioddef^t. Ag velly, arglwydd amherawdr, i sioma dy wraig dithav^u am dy vab. A hi a sydd gelwyddog a ffalst a'r mab a sydd gywir ag onest. »

« Yn wir », hebe'r amherawdr^v, « mi a'u kadwaf ef heddiw ». A chwedy swper i dywad^x yr amherodres wrth yr amherawdr, « Mi [91 b] wnn », heb hi, « na adawdd doethion Ryvain roddi y mab^y i angav heddiw ». « Næddo'n wir », hebe'r amherawdr. « Ie », heb hi, « yr vn ffynyd^z i derfydd i ti am dy vab ag i darfy gynt i vn o ddinaswyr Ryvain am brenn brigawglas^a oedd yddaw, yr hwnn a oedd annwyl ganto^b ». « Beth oedd hynny? » hebe'r amherawdr. « Yn wir », heb hi, « nys manegaf i ti ony roddy di dy gred ar roddi y mab i angav yvory ». « Gwnaf yn wir », hebe'r amherawdr. « Llyma'r chwedl », heb hithav^c.

[7. Ramus.]

« Prenn perffrwyth a oedd gan wr o Ryfain gynt yn y berllan, ag avallen ievank a oedd yn tyvy wrth i bon yn gymwys tia'r wybr. Ag os oedd annwyl gan y gwr yr hen brenn, anwylach oedd ganto yr avallen ievank am i theked^d. « Rof i a Duw », hebe y garddwr, « pai vy nghyngor i a wnelyd ti, ti a

1. *waits* : the Eng. *waits*, originally "watchmen". In C6 the forms *watts* and *wæts* are used.

baryd torri y prenn ievank^e akwy oddiwrth yr hen brenn am vod y prenn ievank yn ysgynbren i ladron^f a drwg ddynion i vyned i ysbailo y prenn hen o'i ffrwyth, am nad oedd vodd i dringad yddo ond ar hyd y prenn ievank^g ». « Yn wir », hebe y gwr, « ny thorrir dim o'r prenn ievank er hynny ». « Velly bid », hebe y garddwr. A'r nos honno ef a ddauth^h lladron i'r berllan ag a ysbailysant y prenn mawr o gwbl o'i ffrwythⁱ. Ag velly, arglwydd amherawdr, i ysbaila dy vab dithav am ffrwyth dy dernas, ony phery di i ladd ef, yr hwnn a gaisawdd gwnaethur siom a chwilydd^k i myvi ag i tithav. »

« Yn wir », hebe'r amherawdr, « mi a baraf i rod-di ef i angav yvory, a [92] doethion Ryvain gydag ef ». A thrannoeth y borav^l myned i'r dadlaudy trwy lid mawr a orug yr amherawdr, ag erchi rod-di y mab i angav a orug ef a doethion Ryvain gydag ef. Ac yna i kodes Malkwidias i vynydd a dwe-dvd^m val hynn. « Os o annog dy wraig i pery di rod-di dy vab i angav, hi a'th sioma di megis i siomes y blaidd y bigail gynt ». « Pa vodd a vy hynny? » hebe'r amherawdr. « Ym kyffes^o i Dduw », heb ef, « nas manegaf i ti ony rod-di dy gred ar gadw y mab heddiw ». « Gwnaf yn lle gwir », hebe'r amherawdr. « Llyma'r chwedl », heb yntav.

[8. Roma-lupus.]

« Dinas gadarn^p a oedd gynt yn y dwyrain, a saithwyr kymhenddoeth a oedd yn kadw'r dinas. Ag nid yn y kaerydd idd oedd gadernyd y dinas ond yn synwyr a deall y saith gwr hynny. Ag yna i dauth brenin kadarn i gaiso goresgin y dinas. A chweddy i vod ef yno serten² o amser yn gosod parianav³ o boparth i'r dref^a ond nid oedd⁴ ef i nes er hynny i gael y dinas, gan ddaed synwyr y gwyr a oedd yn y chadw^r, sef a wnaeth

1. *dinas gadarn* : the gender of *dinas* was apparently uncertain at this period, as the older masculine occurs here also.

2. *serten* : an Eng. borrowing. Though it frequently appears in writings of the sixteenth and seventeenth centuries it never settled in the literary language.

3. *parianav* : the correct form is *peiriannau*.

4. *MS.* oes.

y brenin hynn a'u lv, addo myned ymaith oddiwrth y dref^s er kael gan wyr y dref ddanfôn y saithwyr hynn ymddiddan ag ef i maes o'r dref^t trwy vwriad i lladd hwynt^u. A gwyr y dref a addewis hynny yddaw. Ag yna i dauth y dinaswyr at y saith gwr hynny gan ddwedvd wrthynt yddynt addo wrth y brenin i danfôn hwynt yll [92 b] saith i maes o'r dinas ymddiddan ag ef^v. Ag yna savodd vn^x o'r saithwyr i vynydd ag a ddywad^y val hynn. « O! wyrda, vn ffynyd i derfydd i chwi o gredy i'r brenin hwnn, yr hwnn a'ch sioma chwi^z megis i siomes^a y blaidd y bigail gynt, pan roddochwi ni yn y veddiant ef ». « Pa vodd a vy hynny^b »? heb hwynt. « Blaidd kroelon^c », heb ef, « oedd gynt yn kaiso kyfle ar y bigail a'u anevailaid i gael i lladd hwynt. Ag idd oedd gan y bigail gwpl^t o waetgwn mawr^d, a'r haini a vyddai yn ymlid y blaidd pan ddelai yn agos^e. Ag yna y blaidd a addewis heddwch a llonydd i'r bigail er yddo ddanfôn y kwn yn rwym ato ef. A'r bigail ffrom a gredawdd i weniaith a ffalstedd y blaidd^f, gan ddanfôn y kwn yddo ef. Ag yntav yn gyflym a'u lladdoedd^g hwynt, a chwedy hynny yr anevailaid, ag o'r diwedd y bigail^h i hvn. Ag velly, wyrda, i lladd y brenin kroelon hwnn chwithav pan ddarffoⁱ yddo ef yn lladd ni. » Ag yna galw y gorvchel Dduw a wnaethant yn y kyngor, a myned allan am benn y brenin a'u lv, a'u ladd efⁱ val i mynysai ef i lladd hwynt pei kredysynt yddo, val i lladdoedd^g y blaidd y bigail a'u holl anevailaid^k. Ag velly i lladd dy wraig dithav o phery di rodidi dy vab i angav^l ».

« Na pharaf heddiw yn wir », hebe'r amherawdr. Ag yna gwedy swper i dywad^m hi wrth yr amherawdrⁿ val hynn. « Megis i tynn y dail yr adrywydd^z oddiwrth yr ymlynaid [93] nny gollont hwy i helynt^{o3}, velly i mae doethion Ryvain y'th

1. *gwpl*: from *kwpl*, an Eng. borrowing.

2. *adrywydd*: « scent »: for the various forms of the word, see S. D. p. 97.

3. *helynt*: it is used here in the older sense « course ». Cf. *Gorchestion Beirdd Cymru* (1773), p. 207:

Canu a wnant i'r Cynydd,

Cael gwynt, a'r helynt, yr Hydd.

Gutun Owain.

Now it generally means « condition, commotion ». In *Inclusa*, l. 50 it means « hunt ».

dynny dithav drwy barablav teg gwenaitlys^p am dy vab, yny gaffo ef dy gyvoeth di^q. Kans vn ffynyd i derfydd i ti o gredy yddynt hwy ag i darfygynt i Asian amherawdr Ryvain ». « Beth oedd hynny ? » heb ef. « Yn wir, nys manegaf i ti ony rodody di dy gred ar rodody y mab i angav yvory ». « Gwnaf yn wir », hebe'r amherawdr. « Llyma'r chwedl », heb hithav^r.

[9. Virgilius.]

« Yr amser idd oedd Pheryll^s yn Ryvain, ef a roddes kloven^t i dyvy ynghenol Ryvain^t, agar benn y gloven drych o gelfyddyd igmars^u. Ag yn y drych hwnnw ikae seneddwyr^v Ryvain weled pa dernas a vai yn troi yn erbyn Ryvain. Ag yn gyflym hwy aent yn erbyn y wlad honno ag a'i gostyngynt ag a'u troent hi^x dan Ryvain ailwaith. A'r gloven honno oedd yn peri i bob ternas ofni^y Ryvain yn vwy na dim. Ag yna i kenigawdd brenin Pwyl^z beth divesur o dda i'r^r neb a gymerai arno vwrw y gloven i'r llawr^a a thorri y drych. Ag yna i kodes dav vrodyr vn vam i vynydd gan ddwedvd^b val hyn. « Arglwydd vrenin, pei kaem ni^c ddau beth genyd ti ni a vyrem y gloven i'r llawr ac a dorrem y drych^d ». « Beth ywy ddav beth

1. *kloven* : S. D. has *colofyn*, Elis Gruffydd has *kolon*, C6, *kolofn kolon* and *kolfen*. Davies has the word *clofen* and gives it the meaning « ramus ». Parry in his *British Etymologicon* printed in Lhuyd's *Arch. Brit.* gives on p. 272 « *A Branch*, S. W. *Kloven* », byt Lhuyd under *Ramus* (p. 136) gives « [*Dimet. Kolven*] ». In the text *kloven* obviously means « tree », not « branch ». The present Glamorgan form is *colfen*, which means « tree » and also « a knag or knot in wood ». It may be a singulative from *colf*, of which a plural *colfau* seems to occur in the following quotation from a cywydd by Hywel Dafin Peniarth 67 (Guild of Graduates edition, p. 40):

kolofnav dreigiavny drin
korvav vrddas kaer verin
kolvav hirion gyronwy
koet o waith voet a wnaeth vwy.

The two sons praised in the poem are here described as *kolvav koet*; « long branches (? tall descendants) of Goronwy, of the wood (i. e. the family) of Gweithfoed ». It seems possible that the O. Ir. *collbe* (Wb 23 d 31), later *colbha*, is a related form. This is more likely than Pedersen's suggestion (V. G. I, 375) that *colbha* is an old borrowing from the very doubtful form *celff*.

hynny? » hebe y brenin. « Nid amgen », heb hwynt, « na'n drychaif¹ ni ar anrydedda chyvoeth o hynn allan, a chyfraidav eraill a sydd raid i ni i gael yn gyndrychol yr awr honn, [93b] nid amgen na dav arilaid² o aur^e. Kans chwanokaff gwr yn y byd i aur yw'r amherawdr ». « Hynny a gewchwiyn llawen », hebe'r brenin. A chwedy i kael, siwrnaio³ a wnaethant tia Ryvain, a hyd nos hwy a gladdysant y ddau varilaid aur geyrllaw dav borth y dref, ag i'r dref ir aethant y nos honno. A thrannoeth idd authant^g i lys yr amherawdr, ag ymgynnig yn wasnaethwyr yddo ef. « Pa wasanaeth a vedrwchwi i wnaethur^h? » hebe'r amherawdr. « Ni a vedrwn », heb hwynt, « vanegi i chwi a vo nag aurⁱ nag arian kuddiedig o vewn ych ternasⁱ chwi, a ni a barwn i chwi i kael oll ». « Ewch heno », hebe'r amherawdr, « y'ch llety, ag edrychwch erbyn yvory a vo nag aur nag arian kuddiedig o vewn y'm ternas i^k, ag or bydd, manegwch ym. Ag o chaf i hynny^l yn wir, mi a'ch gwnaf chwi yn anwylaid ym ». Ag y'w llety idd authant^m y nos honno. A thrannoeth i dauth y mab iauaf geyrbronn yr amherawdr ag a ddywad gael ohonaw ar ddewiniaeth vod bari-laidⁿ o aur yn ymyl porth y dref ynghudd. Ag yna i peris yr amherawdr vyned i gaiso hwnnw. A chwedy⁴ gael a'u ddwyn i'r amherawdr, ef a gymerth y gwas hwnnw yn annwyl was yddo. A thrannoeth i dauth y mab arall geyr bronn yr amherawdr a ddwedvd gaffael ohonaw yntav ar vraiddwyd^o vod bari-laid o aur ynghudd [94] yn ymyl y porth arall i'r dref. A chwedy prwvo⁵ hynny a'u gael yn wir, kredadwy a vy'r gwa-ison o hynny allan, a mawr a vy gan yr amherawdr amdan-ynt. A thrannoeth hwy a ddwedysant vod aur dan wraiddav y gloven a wellai ar y dernas^p yn dragywydd. Ag yna i dywad^q seneddwyr Ryvain, o diwraiddyd y gloven^r, na byddai kyn gadarned Ryvain o hynny allan. Ag ny adawdd chwant

1. *drychaif*: this is really the 3rd. sg. pres. indic. It is here used as a verb noun instead of *drychafael*.

2. *dav arilaid*: for *dav varilaid*; *baril* is here masculine, as in Llanstephan 2, C5 and C6. In the R. B. and Jesus M.S. 3 versions it is feminine.

3. *siwrnaio*: a verb noun from *siwrnai*, an Eng. borrowing.

4. *a chwedy gael*: for *a chwedy y gael*.

5. *prwvo*: an Eng. borrowing, for the usual *profi*.

yr amherawdr i'r aur vod wrth gyngor y seneddwyr, yny ddiwraiddwyd y gloven, a bwrw y drych i'r llawr yn llapre¹. A phan ddaroedd hynny^s nid oedd yno ddim o'r aur. A drwg ir aeth ar y seneddwyr hynny, ag yn gyflym dyvod a wnaethant am benn yr amherawdr, a'u rwymo yn ffest^t, a'u gymell i yved aur berwedig, gan ddwedvd^u wrtho, « Aur a chwenychaist^v di, aur a yvy di ». Ag velly ny ad dy chwant dithav i wrando ar ddoethion¹ Ryvain, y rai a sydd y'th ddid-dany di ar barablav teg gwenaitivs, gan beri kadw y mab yny gaffont hwy gyfle^x y'th ladd di a dwyn dy dernas oddi arnad ».

« Yn wir », hebe'r amherawdr, « mi a baraf i roi ef i angav yvory ». A thrannoeth idd aeth ef i'r dadlaudv, gan erchi roi y mab i angav yn ddiohir. Ac yna i kodes Catwn Hen i vynydd a dwedvd^y val hynn. « Arglwydd amherawdr », heb ef, « nid yn ol gairav ffailston kelwyddog i delyy di varny. A chyn anghywired a vydd dy wraig i ti ag i bv wraig [94 b] y bv wraig y siryf o Lasedonia^z ydd y gwr ». « Pa vodd a vy hynny, Catwn Hen ? » hebe'r amherawdr. « Yn wir nys manegaf i ti », heb ef, « ony rodody di dygred ar amddiffyn y mab heddiw ». « Gwnaf yn wir », hebe'r amherawdr. « Llyma y chwedl », heb yntav.

[10. Vidua.]

« Ydd oedd gwr ievank gynt yn siryf yn Lasedonia. A diwarnod idd oedd ef yn naddv paladr saeth, o achos mae paledrydd³ oedd ef^a, a'u wraig yn dyvod haibo heb i law, ag yntav yn kytgam a hi. Ag yna i kyvarfy vlaen i gyllell^b ef a chefn i llaw hi yny ddauth ychydig o waed allan. A drwg a vy ganto ef wnaethur kymaint a hynny o aniwed⁴ yddi, ag o dra digovaint wrtho i hvnan ef a vrathawdd i hvn o'r gyllell

1. *llapre* : still current in South Wales. It seems to be for *llarpiau*, plur. of *llarp* « panniculus, lacinia » (Davies).

2. *MS.* *ddoethio*.

3. *paledrydd* : C6 gives the variant *paladrwr*.

4. *aniwed* : an instance of the introduction of an inorganic *a* before initial *n-*, as in *anadred*, etc.

dan benn i vronn, yny ddigwyddawdd^c ef yn varw i'r llawr. A'r nos honno i gwnaethbwyd gwilnos^d vawr yddo ef yn y dy i hvn. A thrannoeth idd authbwyd^e a'r korff tia'r eglwys y'w gladdv, a ryvedd oedd gan bawb na bai ysig ymhennav i bysedd hi, gan ffested i maedde hi i dwylo ynghvd^f yn kwyno i gwr priod. Ywch oedd bob llef yddi nag oedd o gorn a chloch dros wyneb y wlad^g. A chwedy kladdy y korff a myned pawb^h o'r eglwys, i herchis i mam i'r vnbennes ddyvod adrefⁱ. A hithav a dyngawdd myn y gwr ywchbenn nad ae hi oddyno yny vai hi varwⁱ. « Ny elly di gywiriaw [95] y gair hwnnw, vy annwyl verch », hebe i mam, « iawnach yw i ti ddyvod y'th dy dy hvn^k i gwyno dy wr priod na thrigo yn y lle ofnog hwnnw mor vnig a hynny dy hvn ». « Mi a brovaf allv », heb hithav. Ag yno i peris i mam ordaino^l tan golav geyr i bronn o ebillwydd² onn sychion, a dwyn digon o vwyd a diod erbyn delai newyn yddi^l. A'r nos honno i dauth marchog o'r gaer^m ar i varch i wilad³ herwyr a grogysidⁿ y dydd hwnnw. Ag val idd oedd ef yn disgwyl o bell ag o agos ef a welai dan golav amlwg lle na welsai^o i gyffelyb erioed kynno hynny. A dwyn hynt ar i varch a orug ef i edrych paham oedd hynny^p. A phan ddauth ef yn agos ef a welai vynwent ag eglwys, ag yn yr eglwys i gwelai ef y golav tekaf yn y byd. Ag yna i klymawdd ef i varch wrth ystigil⁴ y vynwent^q, a myned i edrych pwy a welai yn yr eglwys. Ag ny welai ef yno ond morwynwraig ievank yn eistedd vch benn bedd newydd gladdy,

1. *ordaino* ; borrowed from the English word in the obsolete sense « to place in order, arrange. »

2. *ebillwydd* : C6 has *o billwydd*. The form *pillwydd* is given in the dictionaries as meaning « ligna arida ; dry wood. » The earliest record of *ebillwydd* that I have seen is in the third edition of Pughe's dictionary (1873) where it is given the meaning « wooden pegs or keys. » Silvan adds « the staves of the ancient *peithynen*, on which it is said that letters were cut », but all the examples he gives are from ab Ithel's *Barddas*. In the text it is obvious that the word means dry sticks for lighting a fire.

3. *i wilad* : *gwilad* is still used in Glamorgan for *gwyllo*.

4. *ystigil* : C6 has *ystigkill*. The present South Walian form is *sticil* or *sticill*. Professor T.H. Parry-Williams in his *English Element in Welsh*, p. 43, suggests its derivation from O. Eng. *stigol*.

a than golav^r divwg geyr i bron, a digon o vwyd a diod yn y hymyl. A govyn a orug y marchog beth a wnai ddyn mor ievank^s o bryd ag mor ddinerth o gorff mewn lle mor echrys a hynny i hwnan y pryd hynny o'r nos. A hithav a ddywad nad oedd erni gymaint a hynny o ofn a gwae hi gan gyhyd idd oedd angav heb ddyvod yddi^t. A'r marchog a ovynnawdd pa achos oedd hynny. « Kladdv », heb hi, « y gwr mwyaf ag a gerais i erioed ag [95 b] a garaf i byth^u a wnaethym i yn y lle hwnn heddiw. Diogel i karai yntav vinnav^v yn vwy na neb pan ddygai ef i vwyd i hvn o'm hachos i^x ». « O! vnbennes », hebe y marchog, « pai vy nghyngor i a wnelyd ti, ti a droid o'r meddwl hwnnw, ag a gymeryd wr a vai gystal ag yntav ne well ». « Na vynnaf, myn y gwrywch benn », heb hi, « vngwr byth yn y ol ef^y ». A'r marchog a aeth ymaith tia'r krogbrenn^z, a phan ddauth ef yno ef a ddaroedd^a dwyn vn o'r kyrff yn lledrad oddiwrth y prenn. A drwg a vy gan y marchog hynny am vod y gwsanaeth hwnnw arno ef^b i'r amherawdr dros i dir, nid amgen na chadw kyrff gwyr boned-digion a ddarffai i krog i rag dyvod i kenedl hwynt a dwyn i kyrff hwynt yn lledrad y'w kladdv^c. A thrychefn i dauth ef att yr vnbennes, a manegi i ddamwain yddi. A hithav a ddywad^d, « Pai rodtyd ti dygred ar vy mriodi i, mi a'th wnawn di yn rydd am y pwnk hynny^e ». « Llyma vny nghred », heb ef, « y'th briodaf^f ». « Llyma val i gwnav dithav », heb hi, « datgladd di y korff a sydd yn y bedd yma^g, a chrog di ef yn lle'r liall. A hynny nys gwyr neb ond ni yn dav ». A datgladd y pwll a orug ef yny ddauth ef at y korff. « Dyma hwnn », heb ef. « Bwrw ef i'r lann », heb hi. « Ym kyffes^h i Dduw », heb ef, « mae gwell oedd gennyf i ymladd a thrywyrⁱ byw na roi vy llaw ar wr marw ». « Mi a'u gallaf », heb hi, a roi naid^j i'r pwll a orug hi a'u godi ef ar y llaill benn a'u vwrw ef i'r lann. « Dwg ef bellach », heb hi. [96] « Wyr Dduw », hebe y marchog, « i mi nag y'm march ally kerdded ond yn anodd, gan vaint o arfav a sydd y'n kylch ni^k ». « Mi a'u gallaf », heb hi, « drychaf di ef ar vy ysgwydd i^l ». A chwedy gael ef ar i hysgwydd, hi a gerddawdd brasgamav gwrawlddrvd yny ddauth hi ag ef ymyl y krogbrenn^m. « Och! » hebe y marchog, « pa les er hynn? Idd oedd ddyrnod kleddyf ar benn

yr herwr " ». « Taro dithav ddyrnod ar benn hwnn », heb hi. « Na thrawaf, ym kyffes i Dduw », hebe y marchog. « Myvi a'u trawaf ef », heb hi. A chymeryd kleddyf^o y marchog a orug hi a tharo ddyrnod mawr^p ar benn i gwr i hwn. « Ie », hebe y marchog, « pa les er hynny? Idd oedd yr herwr yn vantach gwedy torri tri o'i ddannedd blaen wrth i ddala ». « Mi a wnafl hwnn velly », heb hi. A drychaf maen mawr ar i hysgwydd a orug hi, a'u daro ef ar i drwyn a'u ddannedd nny dorres i holl ddannedd ef yn ddryllav man^q. « Ie », hebe y marchog, « nid nes er hynny. Idd oedd yr herwr yn arfoel ». « Mi a wnafl hwnn velly », heb hi. A chymeryd i benn ef rwng i dwy goes, a roi i dwy droed^r yn erbyn i ddwy ysgwydd ef, a dechrav i bliko^t ef. Eithr na gwr yn eillo^s na gwraig yn gwnio, ny bv'r vn mor esgyd i llaw a hi erioed. Ag ar vyrder ny adawdd hi vn blewyn heb i dynny^t, o'i wegil ef hyd yngniwillyn² i dalen. Ag yna i herchis hi i'r marchog i grogi ef. « Llyma vy nghred », hebe y marchog, « naskrogafi ag nas kroggy dithav [96 b] yma. A phe bai heb vn wraig yn y byd onid tydi yn vnig, ny vynnwn i di byth^u. Pan vaid ti mor anghywir i'r gwr a'th briodes di yn verch ag a ddyg i vywyd o'th achos di, ti a vyddyd anghywir i myvi, heb weled golwg arnaf i erioed hyd heno. A does³ di ag ef lle mynych ». Ag yna i kymmerth hi i gwr ar i chefn, ag aeth ag ef y'w gladdv yr ailwaith. Ym kyffes i Dduw, arglwydd amherawdr, mor anghywir a honno a vydd dy wraig i tithav, yr honn idd wyd ti yn y chredy yn vawr ag yn kaiso roi dy vab i angav^v o'i hachos hi ».

« Yn wir », hebe'r amherawdr, « mi a'u kadwaf ef heddiw ». A'r nos honno yr amherodres a ovynnawdd i'r amherawdr a roesid y mab i angav. « Naddo etto », hebe'r amherawdr. « Ny roir ef byth », heb hi, « try vo byw doethion Ryvain. Kans megis i tynn y vamaeth i phlentyn o'i lid a'u gyffro trwy sainaw yn y glvstav ne ddangos ryw bethav ffol yddo,

1. *i bliko* : C6 i *blikio*. Probably a variant of *plycio* from *pluc*, an Eng-borrowing.

2. *yngniwillyn* : colloquial for *yng nghewyllyn*.

3. *does* : correctly *dos*.

velly i mae doethion Ryvain y'rh dynny dithav oddiar dy lid a'rh gyffro am vy ngwilydd i a'm gwradydd gan dy vab di. Vn ffynyd i derfydd i ti o'r diwedd ag i darfy gynt i'r brenin a welai trwy i hvn iddallv baenoeth ». « Pa ddelwa a vy hynny? » hebe'r amherawdr. « Yn wir », heb hi, « nys manegaf i ti ony rodly di dy gred ar roi y mab i angav yvory ». « Gwnaf yn wir », hebe'r amherawdr. « Llyma'r chwedl », heb hithav.

[II. Sapientes.]

« Yr oedd gynt vrenin ar vn o ddinesydd Ryvain, [97] a chweddy vyned ef ymhell mewn oedran ef a osodes saithwyr i lywodraethv i dernas. A'r gwyr hynn a ymroddes i gasglv aur ag arian yny oedd gyvoethokach y tylotaf onaddynt na'r brenin i hvn. Ag velly i gwnaethant hwy o'i kyd gyngor, mal i gellynt hwy ladd y brenin o nerth a chadernyd y da. A phob nos i gwelai y brenin bair a saith droed dano, a mwg mawr yn kodi o amgylch i lygaid ef ag yn y ddally gan y mwg a'r gwrychion a debygai ef. Ag yna i danfones y brenin i bob lle i gaiso deonglydd briddwydon a gweledigaethav a ddelynt rag llaw. A'r kenadav a ddamwainawdd ar wr ievank a gathoedd¹ ragor ar bawb o ysbryd dewinaeth a deongl briddwydon. A'r gwas ievank hynn a ddauth at y brenin, a'r brenin a adroddes i vraiddwyd yddo, val idd oedd ef yn y gweled hi baenoeth. « Ie », hebe'r gwas, « deongl dy vraiddwyd ti a vedraf i, a'rh gynghori amdenni. Ag ony wnav di gyngor, hi a ddaw i ti oddiaithr dy hvn val idd wyd ti yn gweled drwy dy hvn. Ag o gwnav di gyngor, ti a vyddy well. A llyma dy vraiddwyd ti », hebe'r gwas, « y pair a wely di a arwyddoka y dinas hwnn. Y saith troed a wely di yw y saithwyr a sydd

1. *a gathoedd*: the same form is used in Llanstephan MS. 2 (*v. S.D.* page 88). Pedersen takes *catthoedd* to be passive, *V. G. II.* 394. This can hardly be correct. It seems to me to be a pluperfect active formed on the analogy of *athoedd dathoedd* and *gwnathoedd*. Pluperfect forms were made by adding *-oedd* to the stem *caws-*; the stem *caff-* exists, and also *cab-*. The analogy of *dathoedd* etc. may very well have suggested a re-formation *catthoedd*. The same form occurs further on, *Inclusa*, ll. 35, 61.

yn llywodraethv y dinas, y rai a sydd yn berwi o ormodd gyvoeth, ag a sydd yn darparv brad a thwyll i ti ony leddir hwynt yn ebrwydd». Ag velly ny bv y brenin wrth gyngor [97 b] y gwas, yny laddyson hwy y brenin a myned a'r holl vreniniaeth. Ag velly ny byddy dithav wrth vy nghyngor innav am dy vab a doethion Ryvain, y rai a sydd y'th vradychv di ag y'th dwyllo ar airav teg ffailston, yny gaffont hwy gyfle y'th laddi di ag i ddwyn dy dernas oddi arnad ony leddir hwynt yn ebrwydd. »

« Llyma vy nghred », hebe'r amherawdr, « i lleddir hwy yvory ». A thrannoeth kyrchv i'r dadlaudy a orug yr amherawdr, ag erchi krogi i vab ef a doethion Ryvain gydag ef. Ac yna i kodes Iese i vynydda a dwedvd val hynn. « Ny ddyly arglwydd vod yn anwadal na gady i droi drwy ffalstedd a thwyll. A phoed val i siomes y vrenhines gynt hi a'r marchog i sioma dy wraig dithav ». « Pa ddelw vy hynny ? » hebe'r amherawdr. « Yn wir nys manegaf i ti ony roddy di dy gred ar amddiffyn y mab heddiw ». « Gwnaf yn wir », hebe'r amherawdr. « Llyma'r chwedl », heb yntav.

[12. Inclusa.]

« Marchog a oedd gynt, ag ef a welai drwy i hvn baenoeth i vod yn ymgarv ag arglwyddes ievank, yr honn ny welasai ef erioed olwg erni oddiaithr i hvn. A churio yn vawr a orug efo gariad ar yr vnbennes. Sef i kavas yn y gyngor vyned i rodio gwledydd pell i edrych a gaffai i gweled yn vnllle oddiaithr i hvn. Ag [97 c] val idd oedd ef ddiwarnod yn marchogaeth mewn gwlad bell, ef a welai ddinas vawr a chastell teg yn y ymyl, a thwr eglur ar benn y kastell kynhebig y liw a'u lvn i'r twr i gwelai i vod yndo baenoeth ve a'r arglwyddes vwyaf ag a garai. A thiag yno idd aeth ef. A phan ddauth et yn agos, ef a welai yr arglwyddes dekaf yn y byd, o'i dyb ef, yn rodio ar benn y twr. A da vy ganto i gweled, gan dybiaid mae honno a oedd ef yn y gweled drwy i hvn. Ag i'r dinas idd aeth ef y nos honno. A thrannoeth dyvod a orug ef ymyl y porth, a galw ar y porthor, a govyn yddo a vynnai y bre-

nin varchog vrddolkywir yn wasnaethwr yddaw. A'r porthor¹ a ddywad i mynnai yn llawen. Ag i'r llys i dauth ef, a chanmoladwy a vy gan bawb i ddyvodiad ef. Ag ar serten o amser gwedy hynny i gwnaeth y brenin ef yn orvchel ystiwart dros i holl gyvoeth. Ag yna i dywad ef wrth y brenin vod yn raid yddo ef gael lle i wnaethur ystavell mewn lle disathr i veddylio ynghylch i gyvrivon. « Edrych y lle a vynnuch », hebe'r brenin, « a chymer ». « Llyma a vynnwn i gael, » hebe'r marchog, « nid amgen, gado i mi adailiad ystavell yn ymylych twr chwi ». « Da yw gennyfi hynny », hebe'r brenin. Ag yno i peris y marchog wnaethur ystavell hardd yddo ef wrth ysllys y twr. A'r brenin [97 d] a oedd yn kadw y vrenhines mewn twr kauded, a phan elai y brenin allan, ef a gloi y twr erni, ag a ddygai yr allwedd ganto i bob mann ag ir elai. Sef a orug y marchog, peri i'r saer maen wnaethur ffordd yddo vyned i'r twr at y vrenhines. A'r saer a'u gwnaeth, yny gavas ef wnaethur a vynnai a'r vrenhines. Ag velly val idd oedd y marchog ddiwarnod yn gwsnaethv ar vord y brenin, ef a welai y brenin y vydrwy² anwylaf yn y helw ar vys y marchog. A'r brenin a ovynnawdd yn lliidiog i'r marchog pa le i kathedd ef i vydrwy ef. A'r marchog a dyngawdd na bysai neb yn veddiannol ar y vydrwy honno, eithr ef a barysai i gwnaethur. A thewi a orug y brenin yny ddaroedd kino, gan ryveddy gwaith y vydrwy. A chwedy kino idd aeth y brenin i'r twr i ovyn y vydrwy i'r vrenhines. A'r marchog a athoedd o'r blaen i roi y vydrwy yddi, a hithav a'u dangoses hi i'r brenin. A digio a orug y brenin wrtho i hynan am gwilyddio y marchog. Ag yna i dywad y marchog wrth y vrenhines, « Mi af yvory i hela gyda'r brenin, a mi a'u gwahodda ef y'w vrekffast³ y'm ystavell i, ag a ddwedaf wrtho ef ddyvod gwraig o'm gwlad i ymweled a mi. A bydd dithav yno erbyn i delom ni adref ag amravael wisg amdanad, ag er a [98] gymero ef o gydnabod arnad ti, na chymer di arnad i weled ef erioed o'r blaen ». « Mi a wnaaf hynny », heb hi. A thrannoeth idd aut-

1. MS. porth.

2. y vydrwy : a colloquial form of *modrwy*.

3. y'w vrekffast : the more usual form of this Eng. borrowing is *breefast*.

hant i hely, a phan ddaroedd yr helynt y marchog a wahoddes y brenin i ginawa. A'r brenin a ddauth, ag yna i gwelas ef i vrenhines i hyn yn ystavell y marchog. A'r brenin a ovynnawdd yddi pa ffordd i dathoedd hi yno. « Syr », heb hi, anodd yw i mi vanegi pa sawl ffordd ddiaithr a gerddais i o'm gwlad hyd yma, ag ny wnn i le iawnach i mi vod nag yn ystavell y gwr mwyaf ag a garaf i. Ag os bwrw kydnabod idd wyd, edrych ble mae y neb idd wyd yn y gaiso, am na welaist di vi erioed hyd heddiw». A thewi a orug y brenin, gan veddwl na welsai ef erioed vn wraig nag vn vydrwy mor debig ag oeddynt ydd y wraig a'u vydrwy ef. A chwedy kino y brenin aeth i'r twr i gaiso dehaurwydd am y wraig mal i kathoedd ef am y vydrwy. A hithav a'i ragflaenawdd ef y ffordd nesaf, ag a wisgawdd i chartrefwisg amdeni. A'r brenin pan i gwelas hi velly a ddigiawdd wrtho i hyn yn vwy o lawer nag am y vydrwy. Ag am benn ysbaidd o amser, y marchog a welas nad oedd weddvs yddaw gadw brenhines y brenin yn y lys i hyn. Ag ef a gavas yn y gyngor baratoi llong vawr a'u llenwi o amryw dda. Ag yna ef a ddaisyvawdd kennad gan y brenin i vyned ymweled [98 b] a'u wlad, am na bysai ef yno es talm o amser. A'r brenin a'u kenadawdd yddo. A thrannoeth, kyn i kychwyn o'r dref, dyvod a wnaethant i'r eglwys at y brenin, a daisyf arno beri y'w siaplen¹ ef briodi i orderch a'r marchog kyn ir elynt y'w gwlad. A'r brenin a'u rod-des hi ar ddrws yr eglwys, ag ny welas ef erioed vn wraig mor debig ag oedd hi y'w wraig ef. A chwedy'r briodas, y brenin a'u hebryngawdd hwynt i'r llong. Ag yna idd aeth y marchog parth a'u wlad a'r vrenhines gydag ef. Ag yna idd aeth y brenin tia'r twr, ag nid oedd yno ddim o'r vrenhines. Ag velly, arglwydd amherawdr, i sioma dy wraig dithav o phery di rod-di dy vab i angav o'i hachos hi. »

« Na pharaf heddiw, yn wir », hebe'r amherawdr. A'r amherodres y nos honno, yn drist ag yn alarvs, a ddywad wrth yr amherawdr, « Ef a dderfydd i ti am dy vab val i darfygynt i ystiwart brenin Pwyl ». « Pa vodd a vy hynny? » hebe'r amherawdr. « Yn wir », heb hi, « nys manegaf i ti ony rod-di

1. *siaplen* : a late Eng. borrowing. The older form is *caplan*.

di dy gred ar roddi y mab i angav yvory ». « Gwnaf yn wir », hebe'r amherawdr. « Llyma'r chwedl », heb hithav.

[13. Senescalculus.]

« Brenin Pwyl a vagysai haint a chlewyd o'r ty vewn yddo. A chwedy i veddignaethv a'u wnaethur ef yn iach, ef a erchis y meddig yddo gaiso gwraig ar i wely. A'r brenin a erchis ydd y ystiwart gyflogi gwraig yddo y nos honno er igain pynt, Sef a [99] orug yr ystiwart o chwant y da, dwyn i wraig briod i hyn a'u roi ar wely y brenin. A chwedy yddi gysgi gyda'r brenin y nos honno i dauth yr ystiwart i alw erni y borav drannoeth, ag nys gadai y brenin hi i vyned. A'r ystiwart a ddauth ailwaith ag a erchis yddi vyned adref ar ffrwst, ag er hynny y brenin a'u kadwodd hi gydag ef. A'r drydedd waith i dauth yr ystiwart i alw erni, ag a ddywad i bod hi yn gado hanner dydd. Ag yna i dauth yr ystiwart i mewn, ag ef a ddywad wrth y brenin val i gwnathoedd ef o chwant y da. A phan glywas y brenin i vod ef mor chwannog i dda a hynny, ef a gymerth i holl dda ef yn fforffed, aga ddygawdd i swydd arno gan i vanisio¹ ef i maes o'r vrenhiniaeth. A'r brenin a gedwis i wraig ef. Ag velly i derfydd i tithav o chwant gwrando doethion Ryvain, y rai a sydd ynghylch dy ddilav dithav o'th dernas. Ag er hynny myvi a ga ddigon o dda gan vy nghenedl. »

Ag yna i llidiawdd yr amherawdr yn groelon, ag a ddywad i parai ef roddi y mab i angav y borav drannoeth. A phan ddauth ef drannoeth i'r dadlaudy, i herchis ef roddi y mab i angav yn ddioghir. Ac yna i kodes Martins i vynydd a dwedvd val hynn. « Ef a dderfydd i ti am dy vab val i darfy gynt i hen wrda bonheddig am wraig ievank [99 b] a briodes ef ». « Pa ddelw vy hynny? » hebe'r amherawdr. « Yn wir nys manegaf i ti ony rodde di dy gred ar gadw y mab heddiw ». « Gwnaf yn wir », hebe'r² amherawdr. « Llyma'r chwedl », heb yntav.

1. *i vanisio* : from the Eng. *bani* *h*.

2. MS. herber.

[14. Tentamina.]

« Gwr bonheddig hen a briodes merch ievank, a hi a vy gywir yddo vlwyddyn, Ag yna ymddiddan a orug hi a'u mam yn yr eglwys, gan ddwedvd wrthi nad oedd vawr o ddigrywch serchawl a oedd hi yn y gael yn y gwely gan i gwr y nos. « Ag am hynny », heb hi, « idd wyf i yn karv gwr ievank ». « Prawf », hebe i man, « anwydav dy wr priod yn gyntaf, a gw-na val hynn. Torr di y koed ievaink a sydd yn y berllan, a ro di hwynt ar y tan. » A chwedy darfod yddi hynny, llyma'r gwr yn dyvod i'r ty gwedy bod yn hela, ag yn gweled y koed ar y tan. Ag yna i govynnawdd ef i'r wraig pwy a dorysai y koed hynny. « Myvi a'u torrawdd hwynt », heb hi, « i gynny tan i chwi erbyn i delychwi adref ». A thrannoeth y kyhyrddawdd hi a'u mam yn yr eglwys, a manegi a orug hi i holl ddamwain yddi, a dwedvd i bod hi yn karv y gwr ievank yn vawr. A'u mam a erchis yddi brovi anwydav i gwr yr ailwaith. Ag val idd oedd y gwr drannoeth yn dyvod o hela, a bathyades a oedd yddo yr honn a oedd anwylach ganto na'r holl gwn eraill, a honno a ddauth i'r ty ychydig ymlaen i meistr. A'r wraig a gymerth prag¹ o gyllell hir yn y llaw, ag a wanodd yr ast yn y chalon yny ddigwyddawdd hi yn varw [100] i'r llawr. A'r gwr a ovynnawdd pwy a laddysai yr ast. A hithav a ddywad mae hyhi a'u lladdysai hi am i'r ast sangyd ar gwrr i phais newydd hi. A hi a ddywad na wnae hi velly mwy. Ag ny ddywad y gwr wrthi ond hynny. A thrannoeth hi a ddywad hynny wrth i mam, ag a ddywad i bod hi yn karv y gwr ievank byth. A'u mam a ovynnawdd yddi pwy oedd hwnnw. A hithav a ddywad mae'r offairad plwyf oedd ef; « Ag nid wyf i yn kytgam am i garv ef ». « Ie », hebe i mam, « prawf di anwydav dy wr priod y drydydd waith, ag ofna yn gyntaf rag bod yn groelonach digovaint gwr hen na gwr ievank gwe-

1. *prag*: in the version printed in *y Brython*, III (1860), we have (p. 92) — *ar wraig a gymmerth brac o gyllell hir yn ei llaw*. The word is obscure to me. It probably is a noun, the idiom being that seen, for example, in *y Bardd Cwsc, dyma baladr o wr a fasei'n Aldermann* (p. 15 of J. M.-J's edition). Can it be the Eng. dialect form *brack* « fragment »?

dy lldio yn vawr ». Ag o annog i mam, hi a'u provawdd ef val hynn. Drannoeth idd oedd y gwr yn gwnaethur gwledd i holl voneddigion y dinas. A chweddy gosod pawb i eistedd a gwsnaethv yr anregion ¹ kyntat, sef a orug hi, rwymo i hallwedd i phrenfol wrth gornel lliain y bwyd, yr hwnn oedd ar y vord vchaf, a dwyn rygedfa tia'r ysllys arall i'r ty, a thynny y lliain a'r bwyd a'r ddiod a oedd arno i genol y llawr. Ag esguso drosti i hvn a orug hi, a dwedvd mae myned idd oedd hi yn ol kylllell dda i'r kyrfer i dorri bwyd ymlaen y boneddigion. Ag yna i roed lliain glan ar y vord, a bwyd a diod ddigon arno. A'r borav drannoeth kodi a orug y gwr i vynydd a dechrau ymliw a hi am y tri gwaithred hynn. [100 b] A dwedvd a orug hithav mae amlder o ddrygwaed a oedd yndi, a hwnnw a wnathoedd yddi wnaethur hynny. Ag yna i peris y gwr yddi gynny tanllwyth vawr ² o dan, ag a beris yddi dwymo i braichav yn dda wrth y tan a'u rwto ³ yn ffest. Ag ef a beris gollwng gwaed o'i braichav hi, a'u adaw i rydeg nny oedd hi ymronn ffainto ⁴ wrth y tan a heb allel dwedvd vn gair. Ag yna i peris ef ystopo'r gwaed a'u roi hi yn y gwely. Ag yna i danfones hi at i mam gan ddwedvd ddarfod i'r gwr i lladd hi. A'u mam a ddauth eti, gan ddwedvd wrthi hi : « Ony ddwedais i i ti nad kroelonach digovaint neb na gwr hen gwedy digio drwyddo vnwaith ». Ag yna i govynnawdd i mam yddi, « A wyd ti yn karv y gwr ievank etto ? » « Na charaf i », heb hi, « vn gwr y'm byw ond vy ngwr priod ». Ag velly, arglwydd amherawdr, na chred dithav gyngor drwg val i perych di roi dy vab i angav. A bid hysbys i ti i dywaid dy vab di yvory i hvnan. »

« Ny chredaf i hynny », hebe'r amherawdr, « nny glywyf i ef. » A'r nos honno i manegwys yr amherawdr i'r amherodres i dwedai y mab i hvnan drannoeth. Ag yno kwilyddio yn vawr a orug hi, yn gymaint ag na vedrawdd hi vn dychy-

1. *anregion* : « dishes, courses. »

2. *tanllwyth vawr* : usually *tanllwyth* is masculine. The *Brython* version also makes it feminine here.

3. *rwto* : « rub ». The word is still in use in South Wales. It is probably borrowed from the Eng. *rut*.

4. *ffainto, ystopo* : Eng. borrowings.

mig o hynny allan. A phan godes yr haul drannoeth, i dauth yr amherawdr allan, a chwedy offeren idd authant oddiaithr y vynwent i eistedd i benn tarren ¹ vchel. [101] Ac yna i dauth y mab geyrbronn i dad rwng dav o'r doethion. A chyvarch gwell a orug ef y'w dad ag erchi i vendith, am na haeddysai i var erioed. A'u dad a roddes i vendith yddo. A'r mab a ddywad : « V'arglwydd dad, y gorvchaf Dduwa mddangoses i mi ag y'm athrawon, drwy arwydd ar y llauad a'r seren olav a oedd yn y hymyl, or dwedwn i vn gair o vewn i'r saith diwarnod diwethaf, na ddiangwn i rag angav kwilyddys. Ag am hynny i paidais i a dwedvd. A'r amherodres a vy y'm kuhyddo i'yn fflrest wrthyd ti, a minnav heb i haeddy, am na wnaethym i na meddylaid drwg na'v wnaethvr, a'i bod hi megis gelynes i mi. A chyffelyb yw ryngti hi a mi ag i bv rwng marchog gynt a'u vab ar y mor ». « Pa vodd hynny ? » hebe'r amherawdr.

[15. Vaticinium.]

« Marchog a'u vab oedd gynt mewn ysgraff ar y mor. A dyvod a orug dwy vran a gregan ² ywch i pennav a disgynn ar gwrr yr ysgraff. A ryveddy yn vawr a orug y marchog, a govyn ydd y vab, yr hwnn a oedd ysgolhaig da, a wyddiad ef ddim o ystyr ar hynny. A'r mab a ddywad vod y brain yn dwedvd « i bydd raid i chwi, vy nhad, ddala dwr i mi ymolch a mam ddala twel i mi sychv vy nwylo. » A lldio a orug y marchog am y gair hwnnw ag ymavael am genol i vab, a'u vwrw ef dros y bwrdd ³ i'r mor, a myned a'r ysgraff ymaith. Ag velly, [101 b] trwy wyllys Duw, y mor a vyroedd y mab i ystlys rock ⁴ a oedd ynghenol y mor, ag ar i droed a'u ddwylo idd aeth y mab i benn y rock. Ag yno i dauth pysgo-

1. *tarren*: the medieval versions have *karrec*. The word *tarren* in Glamorgan is still synonymous with *craig*. Thomas Richards gives « a knap, a rocky tump. Glam. » See Powel's note in *y Cymmrodor*, IV, 142 (the text which he annotates rands *y creigyth ar tarrenni*).

2. *gregan*: the dictionaries give only *gregar*.

3. *bwrdd*: the Eng. word *board*.

4. *rock*: the English word is printed *rhoc* in *Y Brython*.

dwyr haibo, ag am vod y mab yno ymronn marw o newyn, hwy a kymersant ef i'r llestr atynt, ag a'u gwerthysant ef i ystiwart o wlad bell er igain pynt. Ag er mwyn i ddysg a'u arferion da, ef a gavas anrydedd ag vrddas mawr gan y gwr vrddedig hwnnw. Ag yna brenin y wlad honno a oedd mewn blinder oblegid tair bran a vyddai yn gregan ywch i benn ef nos a dydd heb orffywys. Kans pa le bynnag i bai ef, ef a¹ vyddai y brain yn aflonyddy arno ef yn wastad. Ag yna galw a orug ef i gynghoriaid ato, gan ddwedvd wrthynt: « Pwy bynnag o wr ievank sengl a gymerai arno dynny y brain ymaith oddy-wrthyf i, ef a gaiff vy merch i yn briod ag ef, a hanner vy mreniniaeth i gyda hi ». A gyrrv kenadav i bob mann a wnaethbwyd, ag nid oeddid yn kael neb a gymerai arno wnaethur hynny. Ag yna i dauth mab y marchog hynn geyr bronny y brenin gan ddwedvd, o chwplai ef i addewid, i tynnai ef y brain ymaith oddiwrtho ef. « Gwnafyn wir », hebe'r brenin. Ag yna i dywad y mab: « Llyma'r achos i mae'r brain yn aflonyddy arnochwi, nid amgen nag es deng mlynedd a mwy i bv newyn ar [103] yr adar. Ag vn o'r brain a adewis i gymar pan oedd hi yn magv adar ievaink ag mewn perigl o'i bywyd gydag hwynt. Ag yntav aeth i wledydd pell i gaiso i ymborth. Ag yna i dauth bran arall eti ag a'u helpawdd i gadw i hadar. Ag yn awr, gwedy gwellav y byd a bod digon o ymborth ymhob lle, i dauth yr hen vran drychefn, ag i mae ef yn pledo² ag yn dwedvd i mynn ef i gymar ailwaith. Ag i mae y ddwy vran eraill yn dwedvd nas kaiff yntav, ag i maent hwy gwedy roi y mater hwnnw ar ych llaw chwi, am ych bod chwi yn vrenin o'r dernas ». Ag yna i dywad y brenin a'u gynghoriaid i bod hwynt yn y barnv hi i'r kymar diwethaf, yr hwnn a'u kedwis hi a'u hadar pan oedd hi mewn perigl o'i bywyd, ag a'u dilynawdd hi o hynny allan; ag nad oedd i'r vran arall ddim oheni. Ag yna i hedawdd yr hen vran y naill ffordd i hvan dan grio a llevain, a'r ddwy vran arall a hedawdd yr vn ffordd yn gytvn. Ag yna i rodded merch

1. MS. a a.

2. *pledo*: from the Eng. *plead*. The word is still used, meaning « argue » and sometimes « speak, say. »

y brenin i'r mab yn briod, a hanner y vrenhiniaeth gyda hi. A diwarnod, pan oedd y brenin ievank yn myned drwy'r dinas a llawer o wyr gydag ef, ef a welai i dad a'u vam yn myned i ostri¹ vawr, i letya yn bobl dlodion, gwedy gorfod gado i gwlad gan dylodi. A'r nos honno i danfones ef at wraig y ty hynny i erchi yddi gwairo i vrekffast ef erbyn naw ar y gloch² drannoeth. Ag yna i dauth y brenin o waith ddioddef³ i hynan i'r ty, er mwyn [103 b] kael ymddiddan a'u dad a'i vam. Kans idd oedd ef yn y hadnabod hwynt, eithr nid adwaenynt hwy ef. A phan ddauth ef i mewn, nid oedd neb yn y ty ond i dad a'u vam yn eistedd ar ddwy ystol wrth y tan. Ag yna i galwodd y brenin ievank am ddwr i ymolchi. A chodi vynydd a orug yr hen varchog, a chymeryd baswn⁴ a dwfr yn y law, ar vedr dala dwr i ymolch i'r brenin, ag nys mynnai ef. A'u vam a gaisawdd dala twel yddaw, ag nys mynnai. Ag yna i dywad y brenin yn llawen dan chwerthin: « Vy nhad, llyma gwedy dyvod yn wir yr hynn a ddwedais i pan vwraist di vi yn y mor, pan oedd y brain yn gregan ar gwrr yr ysgraff. Ag na vid waeth genyd ti er hynny, kans Duw a droes hynny yn lles i mi. Ag o hynn allan teriwch gyda mi yn kael bara a chig a gwin a chwrrw, try vo chwi byw». Ag velly, vy arglwydd dad, mor yvydd ag i bv y mab hwnnw ydd y dad i byddaf innav i chwithav. Ag er dolwyn, vy arglwydd dad, na thebygwch i mi gaiso na meddwl traiso yr amherodres, ond yddi hi ymgynnig i mi, y peth nid oedd dailwng; a phan i nakais i hi, dynnv oheni⁵ hi wallt i phenn,

1. *ostri*: from the Eng. *hostry*. Thomas Richards gives « Cadw ostri, to keep open house, to revel it. S. W. »

2. *naw ar y gloch*: cf. *chwech ar y gloch*, y *Cymmrodor*, XXXI, 205 (from Havod MS. 22, dated c. 1575). This appears to be the original form, the usual *o'r gloch* being probably due to the English *o'clock*. But *ar gloch* is frequently heard, for *ar y gloch*, the article being elided as in *yn tŷ* for *yn y tŷ*.

3. *o waith ddioddef*: cf. *Defnynniad Ffydd*, p. [10], *ag yn cau eu llygeid o'r gwir gwaith ddioddef rhug gweled*, p. [64], *drwy lawrwy wybodaeth ag o'r gwir-gwaith-ddioddef* (« scientes et prudentes »); « willingly ».

4. *baswn*: the modern forms are *basin* and *basn*; probably *baswn* is derived from the variant *bason* which is given in N.E.D.

5. MS. o o heni.

a'm hethrod i wrthychwi, gan gaiso gennyh beri vy roi i i angav, yr hwnn a ddelyav hi i gael, am vod gyda hi ddav wr mewn dillad gwragedd yn llawvorynion yddi yn y ystavell hi. Ag ony byddant hwy velly, krogwch [104] vi. »

Ag ir oeddynt hwy val i dywad ef. Ag yna i barnwyd yr amherodres y'w llosgi. A'r mab gwedy hynny a drigawdd gyda i dad mewn vrddas mawr ag anrydedd.

Ag velly terfyna.

Variants from Cardiff MS. 6, pp. 33-57.

54, *a.* diakalesiwn ; ameroedr yn rrvfain. — *b.* sef a wnaeth yr ymerodr ddanton i niol y vij doethion rrvfain ato sef oedd i henwe bantiliws awg-wstws letiliws malkwidas katwn hen Jesse martinws. — *c.* a ofynasont yr ymerodr. — *d.* y sydd im a gofwn i chwithe at bwy y rofi y mab. — *e.* pei rroddvti dy fab i ddyscv ata fi mi a ddyscwn iddo gimint ag a wn i mi am chwe chydymaith erbyn y saith mylynedd. — *f.* rrodder y mab ata fi i ddyscv ag erbyn y saith mylynedd mi a ddysca iddo kimin ag a wn i mi am kymdeithion. — *g.* herwydd y ddysc a wn i mi ai dysca ef. — *h.* yn orav i gallwy. — *n.* p. 55, *i.* [34] ydailad ty a naethbwyd ar lan afon deibyrr meawn lle kriaidd ar ddyffryn gwastadsych o faes rrvfain. — *j.* scrifenasont ; ar y pared. — *k.* a ddyscasont y mab oni oedd addved i synwyr a chymhenddoeth i barablav ag arafgall i weithredoedd. — *l.* ymerodres. — *m.* a dowod a hi oi lys ef. — *n.* a wnaeth yr ymerodres a ffob dyn. — *o.* a diwrnod i gofynodd hi i hen wraig oedd heb vn daint yn i ffen a oedd vn ytiffedd ir ymerodr. — *p.* nid oes iddo vn mab. — *q.* i fod ynte yn anfab. — *r.* ar nas kaffai. — *s.* vn mab y sydd ir ymerodr yn dyscv. — *t.* ag yna i doeth hi yn llawen at yr ymerawdr gan ddwydvd wrtho. — *u.* rrofia duw nis kela inav yn hwy heb yr ymerawdr ag yforv mi a ddanfona oi niol ef. — *v.* [35] eglvrder y ser. — *x.* a weles hyny hetvd ag i dowod y mab. — 56, *y.* ach doethineb y saith diwrnod nesa. — *z.* a wnaethon. — *a.* a thro-noeth dyma geinhiadav yn dowod i niol y mab oi ddangos ir ymrodres newydd ag yna ymdrwsio or mab meawn sidan. — *b.* a mynd a wnaethan tv a llys yr ymerodr ag yna wedi i ddowod ir nevadd ai groesawv oi dad. — *c.* ni ddowod ef vn gair a drwg fv gan yr ymerodr. — *d.* erchi i ddwyu ef i ddangos ir ameredres a hithe pan weles hi ef enynnv oi gariad ef. — *e.* ir ymddiddanodd hi ag ef gan geisio gantho weithredv ag y hi ar gwas ifangk pan weles hyny a dewis y ty iddi a hithav pen weles hyny a rodde le vchel a thynv gwisc i ffen. — *f.* y gwalld mylynllathr yn [36] ddifwyn frigawgdwn. — *g.* gan lefain a ffistio i dwylo ynghyd gan ddwydvd oi fab ef geisio dwyn trais arni. — *h.* o herwydd dâv achos. — *i.* ag i dowod yr ymerodr i mynai roi y mab i angav dronoeth. — *j.* i dowod hi. — *k.* i bren mawr oedd yn tyfy meawn perllan. — *l.* gwinnwdden fechan. —

m. yn rrwystro ir winwdden dyfv. — *n.* p. 57, *n.* ir erchis y gwr da bioedd y berllan. — *o.* o gangav. — *p.* yn kyscodi y winwdden ifangc ag yna y pren mawr a grinodd o gwbl ag yna ir erchis y gwr bioedd y berllan i tori oll. — *q.* a roddesti i ddysev. — *r.* [37] llidio yn fawr a wnaeth yr amerawdr o glowed yr ymadroedd hwnw a gaddo iddi roi y mab i angav dronoeth y bore. — *s.* treilio. — *t.* dronoeth. — *u.* i fynv. — *v.* para lias a wnaid. — *x.* i fynv a doedvd. — *y.* o achos fod y mab yn fvd i peri di i roi ef i angav iownach oedd fod yn drigarog wrtho na bod yn grevlon kany's tryma yw iddo ef yr ana hwnw nag* i neb. — *z.* vn ffnvd i derfydd iti. — *a.* im kyffes i dduw nas mynagaf vt. — *b.* rrof yn wir. — *c.* y chwedel. — *d.* i roedd marchog kadarn yn rrvfain. *e.* ystlys. — *n.* p. 58, *f.* a diwrnod i roedd gwrdd mawrr rwng arglwyddi a marchogion a gwyr mawr ag yna mynd a wnaeth yr arglwyddes ar-mamhaethod. — *g.* ar y chware ar holl ddynion i gid heb drigo neb. — *h.* yn kysev meawn kawell yn y nevaidd a milgi yn gorwedd ar y brwyn yn i myml a chan wryriad y meirch ag angerdd y gwyr a thrwst y gwewyr. — *i.* i diffroes gwiber o wal y dre. — *j.* a chyn ir sarff gael gafel yn y mab i neidiodd y milgi ag ymafel yn y wiber a chyn i hynladd ill dav troi or kawell ai wyneb i wered. — *k.* a loddodd y sarff ai ado yn ddryllie yn myml. — *l.* pan ddoeth y mamhaethod i miawn. — *m.* i wered. — *n.* a wnaethan dap lefain. — *o.* a dwyvd. — *p.* a wnaeth hithe dan lefain; gan ffistio [39] i dwylo ynghyd a dwyvd. — *q.* yn gorwedd yn llvddedig; a ffan glowodd y milgi i feistr dyfod a wnaeth ef. — *r.* a dynodd i gledde ag a dorodd. — *s.* ag o achos diddanv. — *t.* ef a ddoeth y marchog ag edrych. — *u.* yn ddrylie man. — *v.* anogaeth y wraig fo fydd kyn ydifared gynych ithav ag ydifarach ladd ych mab ag a fv gan y marchog ladd i filgi ag i dowod yr ymerodr na laddai i fab y dydd hwnw ag yna ir nevaidd i doethant a ffan fv barod swper ir byrddav i doethant bawb yni radd. — *n.* p. 59, *x.* a ddarfoedd roir mab i angav na ddo eto. — *y.* mi a wn heb yr hithe mae doethion rrvfain. — *z.* iddvnt twy. — *a.* [40] baedd gwyll. — *b.* pethelw fv hyny. — *c.* mynfyngred nis mynaga; ar roi y mab oi angav y forv gwna yn wir. — *d.* chwedel. — *e.* meawn fforest. — *f.* ond y pren hwnw a diwrnod i arganfv. — *g.* yryfalav yn deg arno ag yn felysber arno addfed kynill llonaid i yscrepan or yfalav. — *h.* y bigael enkyd ond dringo. — *i.* y baedd ai fale gantho ar baedd pan na chafos yr yfalav fal i biase arferedig oi kael ffromi ag yscyrnv dannedd a wnaeth y baedd a gweled y bigael. — *j.* a thrwy lid dechre diwreiddio y pren a naeth. — *k.* a ffan weles. — *l.* y baedd pan gafos ddigon ef a gyscodd y baeth dan y pren. — *m.* ef a ddiscynodd ir llawr ag ai gyllell ef a dorodd gorn i fwnwgl ag ai lladdodd yn farw. — *n.* p. 60, *n.* [41] dymetrodret di oddiarnad ar ymerod ddowod na byddai y mab yn fwy hwy na thronoeth heb i rodidi i angav a thronoeth drwy ddirfawr lid mynd. — *o.* erchi dinyddv. — *p.* gwstws i fynv a dwyvd fal hyn arglwydd na wna am dy fab. — *q.* nai fab i chwaer oedd i ipo kras ag yna gwedi danfon kynhiadav ato oddiwrth frenin hygare i erchi i ipo kras ddowod i iachav mab oedd iddo yn wan gla ddiobaith. — *r.* ipo kras. — *s.* marchogeth ffordd.

— *t.* a fwriodd i olwg ar y brenin ar frenhines ag ar y mab a ffan na weles ef ddim o natvr. — *u.* [42] kanys ni allai ef finignavthv y mab. — *v.* natvrieth. — *x.* i dowod hithe mae o ordderchiad o iarll nawfarn. — *y.* ag yna gwedi i ddyfod ef adre i gofynodd ipo kras oi nai pathelw i gwnaethe ef. — *z.* os gwir a ddoydi di was o ordderchiad i kad ef heb ipo. — *a.* a ffan weles ipogras. — *b.* dringo. — *c.* yn gyfiwch ag ynte myddylio a naeth ipo kras. — *d.* iddo ddowod i rodio gidag ef. — *e.* i dyfod ipogras. — *f.* mi a glowa yrogle llyse da. — *g.* hwde fy llaw arwain fi vwch i pene hwynt. — *h.* yn gostwng i gefn. — 61, *i.* i ddagar a wnaeth ipo gras. — *j.* i kablodd pawb ipogras ag (ag is the catchword. There follows a gap in the text, and page 43 resumes the story at the end of Gaza). — 62, *k.* [43 begins] fi iddo ni fwria fi dri ffeth meawn antvr. — *l.* y da kydrychol ysy gynyfi. — *m.* bowyd. — *n.* plasav. — *o.* yn greilon tori pen. — *p.* i pair dy fab. — *q.* hwy nag yforv a thronoeth. — *r.* rooi y mab oi angav. — *s.* letiliws i fynv a doedvd. — *t.* am i wraig ifangk oedd iddaw. — *u.* beth oedd hyny. — *v.* mynagaf. — *x.* oni roi. — *y.* gwna yn lle gwir. — *z.* chweddel. — *a.* a beiriodes. — *b.* ag ni bv hir wedi i dyfod ynghyd oni bwriodd hi i chariad ar mab ifangk o lys arglwydd a oedd yn agos. — *n.* p. 63, *c.* a myned a wnaeth hi oi gwely rrwng y gwr ar wal ag yn gytrwm ag i kyscodd yr hen wr. — *d.* [44] yn gymwys at i gordderch ag ni bv hir wedi i myned nes ir gwr hen ddihvno a rryfedd fv gantho glowed ygwely. — *e.* i doeth ef i ymyl drws ai gael heb vn pren ai fario yn ffest a dav drosol a doydvd na ddoe hi yno byth oi dy ef. — *f.* meawn kariad serchawl a digrifwch hi ai gordderch ychydig kyn y dydd i doeth i ymyl y drws y nevadd. — *g.* wedi i fario yn ffest. — *h.* ygori. — *i.* nad ygora. — *j.* mi a bara wnevtvr. — *k.* sef oedd hyny yn yr hen amser i llybyddio a main. — *l.* wrth dalen y ty y roedd llyn mawr o ddwr amkan i ddaw wryd o ddyfn yn llawer lle. — *m.* i dowod. — *n.* gwel yw gyny fwrw naid fal pycodvn im boddi. — *o.* ag a gymerth [45] faen mawr ar i hyscwydd ai fwrw yn y llyn a redeg or tv hwnt i gongol y wal imgiddio. — *p.* pan glowodd y gwr hyny dowod ar i red or lloffd i lawr ag ygori drws y nevadd a rredeg ir llyn hyd ynghar i en ag yna i diengis hi ir ty. — *n.* p. 64, *q.* a gofvn ir gwr bedd ef yni geisio yno. — *r.* yma ar y loffd yn esmwyth iawn heb yr hi ag yna y watts yn dowod o bob parth ir dref ag yna dal y gwr ar y rreol ag i dowod hithe ai ffen yn y ffenestr deliwch y kydymaith yna heb y hi a gwnewch y gyfraith arno kanys nid amser i hen hwrswn or fath yna godi. — *s.* a myned i hela piteiniaid ar hyd y nos ag yna y waets yn dal y gwr ai roi. — *t.* a gorfod arno ef ddoedde yr ange a ddylase hi kyn lianer dydd nid amgen nai lybyddio a main. — *u.* ymerawd i soma dy wraig dithe. — *v.* ysy gylwddog a ffals ar mab ysy gowir yn lle gwir heb yr ymerawdr. — *x.* [46] dowod. — *y.* na adawodd doethion rrvfain iti roir mab. — *z.* vn ffnvd. — *a.* am bren perffaith. — *b.* oedd anwyl gentho. — *c.* chwedl ; yr emrodres. — *d.* Megis i roedd i wr o rvfain gynt brenperffrwyth yn tyfv yny berllan ag y fallen ifangk yn tyfv wrth fon y pren yn gymwys tv ar wybvr ag i roedd yn anwyl gen y gwr yr hen yfallen ag anwylach oedd

gantho yr yfallen ifangk o achos i theked. — *n.* p. 65, *e.* ti a barvd dori yr yfallen ifang. — *f.* o blegid yr yfallen ifainck y sydd yscynfa lladron. — *g.* ag nid oedd ffordd i ddringo idd ond rryd y pren ifangk hwn. — *b.* [46] ef a ddoeth. — *i.* ag asbeiliason y pren o gwbl oi ffrwyth erb tronoeth y bore. — *j.* ir ysbeilia. — *k.* a chwilidd. — *l.* ar bore dronoeth. — *m.* doydvd. — *n.* hi ath soma di fal i somodd y blaidd y bigail gynt pathelw fv hyny. — *o.* im kyffes. — *p.* dinas kadarn. — *q.* a vij o wyr or rrai kymen ddoetha oedd yn rrwoli y dinas ag yni gadw ag nid yn y kaerwyr ar dinaswyr yroedd gydernid y dinas ond meawn deall a synwyr y gwyr da hyny ag yna i doeth brenin kadarn krevlon yn keisio gorescin y [48] dinas ai hynill a chwedi i dyfod i bvsierten o amser ynghylch y dinas yn gyfagos a gosod peirianav wrthi. — *r.* ar gael y dinas o achos synwyr a deall y gwyr oedd ynddi yni chadw hi megis na cheffid dim or dinas trwy ymladd. — *n.* p. 66, *s.* y dinas heb daring yno yn hwy na hyny. — *t.* imddiddan ag ef ir maes or dref. — *u.* i lladd hwynt yn farw: — *v.* hyny iddaw hyb fyddyliaid am i dwyll ef ai ffalredd a goregwyr y dinas a ddoethant at y gwyr hyny a dwydd wrthvntwy addaw ohonvn i gyrv yntwy imddiddan ar brenin krevlon hwnw ir maes or dref. — *x.* i kodes vn. — *y.* a doydvd. — *z.* vn ffnvd i chwi o gredv i ffalredd yr brenin hwnw a'ch soma chwi. — *a.* somodd. — *b.* paddelw pv hyny. — *c.* krevlon. — *d.* yn keisio ar y bigail ai ynfeiliaid i gael i lladd eithr ir oedd kwplw o waetkwnn mawr gan y bigail. — *e.* [49] yn agos ag ai helynt ef ymaith. — *f.* ar bigael ynfvd a gredodd i iaeth y blaidd ai ffalredd ag ef anfonos. — *g.* lladdodd. — *h.* ynfeiliaid ag yna i diweddwyd v bigail. — *i.* krevlon hwn chwithe wedi darffo. — *j.* ag yna i galwasont ar y gorvcha dduw yni kyngor ag i raethont allan am ben y brenin ai lv ai lladd oll trwy nerth a chydernid y gorvcha dduw megis i. — *k.* enfeiliaid. — *l.* i angav oi hanogaeth hi. — *m.* wedi darffo swper i dowod. — *n.* amerawdr. — *o.* megis i tyn y dail y sawyr teg ar adwedd oddiwrth y bytheiaid hyd pan gollentwy ol y llydnod. — *n.* p. 67, *p.* trwy eiriavteg a ffarable gwenhieithys. — *q.* oni gaffon dy ymrodreth di ath gyfoeth. — *r.* [50] heb yr ameroedr maneg vn y chwedel yr ymrodres. — *s.* fferill. — *t.* ef a sodes kolofn i dyfv ynghanol rrvfain. — *u.* migmers. — *v.* i gwelai seneddwyr. — *x.* yn erbyn rrvfain hwynt ai gwelynt nny drych ag yn y golofn hwy aent ir wlad ag am ben y wlad hono ag ai troen hi. — *y.* ofnhav. — *z.* kynygodd brenin y pwyll. — *a.* fwrwr golon hono i lawr. — *b.* dav frodvr yn y fan i fynv a doydvd. — *c.* pe kaffen i. — *d.* ni a fwrien v golfen [51] ir llawr ag a doren y drych. — *n.* p. 68, *e.* yn dryrchaf ni o anrydedd a chyfoeth o hyn allan an kyfreidiaid i nevthvr hyny yr awr hon nid amgen na dav farilaed o avr. — *f.* chwnoka. — *g.* ar avr a gowsant ai siwrnai a wnaethant tv a rrvfain ag yn hyd y nos hwnt a gvddiasont y ddav fariled avr meawn dav le gar llaw porth y dref yn ymyl y ffordd agir dref i doethant y nos hono i lytyfa a thronoeth i doethantwy. — *h.* a chyfarch gwell iddo ag ymgynig yn wsnaethwyr iddo pa wsanaeth a fedrwch i wnevthvr. — *i.* a fydd nag avr. — *j.* yn ych ternas. — *k.* kvddiedig im ternas i. — *l.* ag o chaffa i hyny. — *m.* ag oi llety i

doethant. — *n.* a thronoeth y mab ifangk a ddoeth garbron y brenin ag i [52] wod gael ohono meawn dewinieth fob bariled. — *o.* ag wedi i kael ai dwyn iddaw i kymerth ef hwnw yn vn oi anwyliaid a thronoeth i doeth y gwas arall garbron yr amerawdr a dwydv d gael o hono ar frevddwyd. — *p.* ag wedi profi hyny mawr fv gan yr ymerawdr am danvnt ai kymeryd yn anwyliaid iddo ar dydd nesa hwynt a ddoydason fod avr dan wraidd y golfen a wellae ar i dernas. — *q.* dowod. — *r.* y golfen. — *n. p.* 69, *s.* ni adodd chwant yr amerodr i arian fod wrth gyngor y seneddwyr nes diwreiddior golfen ai bwrw ir llawr a thorir drych yn gandrell a ffan ddarfoedd hyny. — *t.* dowod am ben yr amerodr a wnaethant ai ddala ai rrwmo yn ffest. — *u.* gan ddoydvd. — *v.* chwnychaist. — *x.* [53] ar ddoethion rrfain ysydd ith ddihvddo ar barable teg gwenhieithvs am beri kadw y mab nes iddvntwy gael kyfle. — *y.* dwydv. — *z.* geirie ffeilsion kylwddog i dyli di farnv dy fab a chyn anghowired fydd dy wraig iti yr hon i rwyd yni chredv yn fawr ag i bv wraig sirif o lsysdonia. — *a.* I roedd gynt was ifangk yn sirif yn sesedonia yr hwn a elwid iagof dydd gwaith ir aeth ef yni siop yn naddv paladr saeth o achos mae paladrwr oedd ef. — *b.* yn dyfod heibio ag ynte yn kydgam a hi ag yn hyny fo gyfarfv y gyllell. — *n. p.* 70, *c.* ag i doeth y gwaed a drwg ir aeth arno ef wnevthvr kimint a hyny o ddolwr iddi ag o dra llid a digofaint wrtho i hvn i frathv ai gyllell i hvn dan i fron yni galon oni ddigwyddodd. — *d.* [54] gwynos. — *e.* a thronoeth ir aethbwyd. — *f.* rrag mor ffest i dilie hi i dwylo ynghyd. — *g.* vwch oedd bob lle a diasbad iddi nag oedd organ na chloch yn yr holl ddinas. — *h.* a myned o bawb. — *i.* ag a erchis i mam iddi hithe fynd adre. — *j.* oni fwy farw. — *k.* iwnach iti fanwylferch ddowod adre. — *l.* mi ai profa ag ai galla heb hithe ag yna i peris i mam ddwyn kynvd iddi i gynv tan o billwydd on a chynv tan iddi gar i bron a dwyn digon o fwyd yn i hymyl a diod o herwydd na ddiolch newyn i borthi. — *m.* marchog or wlad. — *n.* a grogesid. — *o.* gole yn y lle ni welsai. — *p.* i edrych pa le roedd y golevad a ffa achos i gwneithid. — *q.* a welai fonwent ag eglwys ar goleini teka yn y byd ag yna ffrwyn glymv i farch a wnaeth ef [55] wrth ystigkill y fonwent. — *n. p.* 71, *r.* eiste ywch ben bedd newydd a than gole. — *s.* beth a nae hi yno ddyn mor ifangk. — *t.* meawn lle mor ofnog a hyny i hvnan a hithe a ddowod nad oedd arni hi ofn kimint a hwyrdd oedd angav yn dyfod iddi. — *u.* mwya a gerais ag a gara tra fwy byw. — *v.* ynte fine. — *x.* i fowyd i hvn om achos i. — *y.* ar i ol ef. — *z.* krogpren. — *a.* a ddarfoedd. — *b.* drwg ir aeth ar y marchog hyny kany hyny oedd arno ef. — *c.* na chadv y gwyr boneddigion a ddarfase i krogri rrag oi kenedl i dwyn hwynt yn lladrad oi kladdv. — *d.* at yr vnbenes gan ddoydvd ddwyn vn or lladron a hithe a ddowod. — *e.* [56] fymheiriodi i mi ath nawn di yn rrydd or pwnk hwnw. — *f.* ith beirioda. — *g.* llyma fal i gwnelych di ddatgladd y bedd a chrog y korff hwn. — *h.* a dadkladd y bedd a wnaeth ef at y korff llyma hwn heb ef bwrw i fynv heb hithe im kyffes. — *i.* a throwyr. — *j.* a bwrw naid yscymyn. — *k.* ar y naill ben ai fwrw i fynv dwg dy hvn heb y hi bellach tv ar krogpren ni allafi mi am march gerdded ond yn anodd rrag maint

sy o arfe. — *l.* kowod ti ef ar fysewydd i. — *m.* hi a gerddodd bras ganire gwrol oni ddoeth at y krogpren. — *n.* p. 72, *n.* i roedd ef a dyno kledde ar i ben. — *o.* heb y hithe na thraw i heb ef mi ai trowa heb y hi a chael kledde. — *p.* a tharo i llawn ddyrnod. — *q.* a chael maen [57] mawr ar i hyscewydd ai daro ar i ddanedd ai tori hwynt yn ddryllie man. — *r.* a chel i ben ef rrwng i dwygoes arroi i dav droed. — *s.* i blikio ef eithyr nad oedd na gwr yn eillio. — *t.* ni by yr vn gynt i llaw na hi ag ar fyrder o ymyl i dalken hyd yngnwch i wegil ni dewis hi vn blewyn heb i dynv. — *u.* a ffei bawti vn wraig or byd ni fynwn i dydi fyth. — *v.* mor anghyredig ir gwr ath beiriodes di gynta yn ferch ag a ddvg i fowyd oth achos di pen fawti mor angyredig a hyny iddo ni cheisia i mor kredigrwydd gynyt ag a orfv ar y wraig gario y gwr marw ai gladdv drachefn ag felly arglwydd amerodr i bydd dy wraig di i tithe o roi di y mab i angav [*text ends here*].

Swansea.

Henry LEWIS.

LES
MARQUES DE POTIERS LOCALES OU RÉGIONALES
DU
MUSÉE DE BAVAY (NORD)

Les fouilles de notre Société, dans les nécropoles des environs immédiats de la ville, nous ont donné, depuis 1910, un nombre énorme de marques de potiers. Il me suffira de dire que je possède, à l'heure actuelle, 1294 fiches de noms différents ou de formes différentes d'un même nom, ce qui représente plusieurs milliers d'estampilles, dont un grand nombre ne figurent pas au Corpus.

La plupart sont sur vases sigillés unis, provenant principalement des officines rutènes et arvernes.

Les autres, sur poteries ordinaires, non vernies et généralement noires, ou sur « tèles » paraissent provenir d'ateliers locaux, ou tout au moins régionaux, et c'est ce qui fait leur intérêt.

Presque tous les noms de nos fabricants de tèles (pelves) figurent déjà au Corpus, vol. XIII. 10.006, quelques exemplaires de ces marques ayant déjà été trouvés, mais en petit nombre, avant nos fouilles, soit à Bavay, soit en Belgique, voire même en Hollande.

Je donnerai, d'ailleurs, comme conclusion de cet article, une carte assez curieuse de l'aire de dispersion, d'après le Corpus et des renseignements particuliers, des produits de nos potiers de pelves.

Les marques sur vases ordinaires, au contraire, ne figurent généralement pas au Corpus, vol. XIII 10.010. *Vacula Gallica*, et nous ne les trouvons, nous-mêmes, qu'à un très petit

nombre d'exemplaires, tandis que celles sur pelves sont assez abondantes.

J'ajouterai, ce qui peut paraître étonnant, que nous n'avons pas encore eu le bonheur de trouver, jusqu'ici, parmi les nombreux fours de potiers que nous avons fouillés, celui d'un fabricant de pelves. Les marques sur vases ordinaires y sont d'une extrême rareté.

Ces vases cependant, et j'espère le prouver tout à l'heure, au moins pour les pelves, ont dû être fabriqués, sinon à Bagacum même, du moins dans ses très proches environs. Souhaitons que nos fouilles nous donnent, un jour, la joie de retrouver l'officine d'un Brariatus, par exemple.

Je terminerai ce trop long exposé en disant que nous avons publié, Hénault, directeur de nos fouilles, et moi, dans notre revue *Pro Nervia*, la généralité des marques sur pelves. Je reprends aujourd'hui ce travail, dans un ordre d'esprit plus général, et en y ajoutant de nombreuses trouvailles nouvelles, ainsi que certains renseignements particuliers également nouveaux.

Voici, parmi les marques que nous possédons, celles que je considère comme locales ou, tout au moins, très prochainement régionales.

ADIVTOR

C. I. L. 10.006. 3.

a) Elouges 3 exemplaires, dont un avec une monnaie de Commode (176-192)¹.

b) Bavay.

c) Elewyt.

d) Thy-le-Beauduin.

e) Anthée. 5 exemplaires, d'après le Corpus, et 7 d'après mes renseignements particuliers.

1. Les dates sont données : pour les empereurs, d'après le Cours d'épigraphie latine de Cagnat ; pour les poteries ornées, d'après Déchelette pour celles de Lezoux (Vases céramiques ornés de la Gaule Romaine), et d'après M. le Chanoine Hermet pour La Graufesenque, renseignements particuliers.

f) Jupille —.

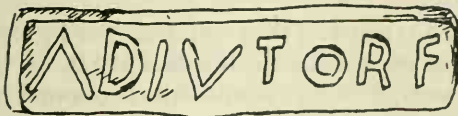
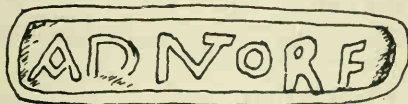
g) Meersen. 2 exemplaires.

Villa du Herkenberg (Limbourg Hollandais). 1 exemplaire ;
dernière monnaie trouvée : Antonin le Pieux (138-161). —
Renseignement particulier.

Le Corpus signale un exemplaire trouvé en Angleterre, VII.
1334-2.

Nous en avons trouvé 9 exemplaires dans nos fouilles. Ce qui,
avec b, fait 10 exemplaires trouvés à Bavay contre 17 partout
ailleurs.

Nos estampilles, toutes au nominatif avec F, se présentent
sous 3 formes différentes :



Dans nos fouilles, deux exemplaires d'ADIVTOR ont été
trouvés : l'un avec un fragment de vase orné fabriqué pendant la
période de Décadence de la Graufesenque (fin du 1^{er} et commen-
cement du 11^e siècle) l'autre avec un fragment de vase orné
de la 11^e période de Lezoux (75-110). A Herkenberg, la
dernière monnaie est d'Antonin le Pieux, et, à Elonges, si
le renseignement est précis, nous avons une monnaie de
Commode.

Ce qui nous donne une « ambiance » 11^e siècle, plutôt seconde
moitié, assez concordante.

BRARIATVS

C. I. L. 10.006. 18.

- a) Gand.
- b) Maisières-lez-Nimy.
- c) Elouges.
- d) Bavay 3 exemplaires.
- e) Bavay.
- f) [Château de Gussignies, près de Bavay].
- g) Arquennes.
- h) Ellewyt.
- i) Walsbetz.
- k) Fouron-le-Comte.
- l) Ciney.
- m) Anthée.
- n) Jupille. 3 exemplaires.
- o) Houthem-Saint-Gerlach.

et, renseignements particuliers :

Montigny-sur-Sambre
 Saint-Jean-Gest.
 Arentsburg.

Nous en avons trouvé 55 exemplaires dans nos fouilles, plus les 5 ci-dessus, en comptant celui du château de Gussignies, trouvé, lui aussi, à Bavay, ce qui fait 60, contre 16 partout ailleurs.

Ces marques sont de bien meilleure facture que celles sur pelves, en général. Nous avons quelques exemplaires avec S rétrograde.

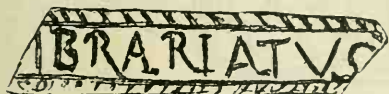
Nous en possédons 11 formes différentes, c'est-à-dire dont les lettres n'ont pas la même hauteur, ni exactement la même disposition.

Elle est toujours au nominatif.

J'en donne ci-après trois formes :

Toutes nos estampilles rentrent, plus ou moins, dans la catégorie des deux premières dispositions. La troisième, très petite, est la seule de son genre, jusqu'ici. Elle porte le N°

2555, et a été trouvée avec un G. B. d'Adrien. 3^{me} Consulat (119-138).



Nous avons trouvé des marques au nom de BRARIATUS avec des monnaies donnant, comme points extrêmes, Rubrius Dossenus, monétaire vers 83 av. J.-C. et Tetricus Père (268-273). Mais il ne s'agit là que de 2 marques, peut-être des exceptions. D'autres sont datées par des monnaies allant de Vespasien à Adrien.

Il y a dû avoir là plusieurs potiers, et la belle époque de cette « firme » concorde presque exactement avec celle des Antonins qui fut, bien entendu, l'époque de splendeur de Bagacum.

Si nous admettons un Brariatus contemporain de Tetricus, il est vraisemblable que la vieille officine a dû être détruite lors de la première grande invasion germane, en 276.

CASSI

C. I. L. 10.006. 21.

a) Julblains.

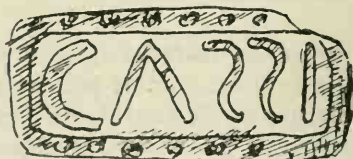
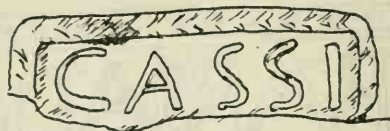
b) Elouges.

c) Bavay.

d) Tongres. 2 exemplaires d'après le Corpus, et 3 d'après des renseignements particuliers.

Nous en avons trouvé 21 exemplaires dans nos fouilles, plus celui ci-dessus, ce qui fait 22, contre 5 partout ailleurs.

Ces estampilles se présentent sous 3 formes différentes, toujours au génitif :



Le premier de ces exemplaires (n° 2113) est le seul avec des lettres d'une facture aussi belle. Il est daté par un G. B. de Marc-Aurèle (COS III. TR. P. XVII = 163).

Les autres sont de facture plus barbare, presque tous de la seconde forme.

Nos premières trouvailles ont été datées de façon moins précise que les suivantes. Nous avons trouvé un exemplaire non loin de 2 M. B., l'un d'Agrippa (12 av. J.-C.), l'autre de Claude I^{er} (41-54) — et un autre non loin de monnaies de Sévère-Alexandre à Claude II (222 à 270). — Nous en avons trouvé un autre avec un M. B. d'Adrien (117-138), et un

dernier avec un fragment de vase orné de la III^e période de Lezoux (110 à seconde moitié du III^e siècle). Y aurait-il eu, ici encore, une famille de potiers ?

Les formes des estampilles dénotent au moins deux manières.

MAGNI

C. I. L. 10. 006. 48. Maëstricht.

Nous en avons trouvé 13 exemplaires contre 1.

Tous ont la même forme, au génitif avec N rétrograde.



Quelques-uns de ces exemplaires sont datés par des fragments de vases ornés allant de la Décadence de la Graufesenque (fin du 1^{er} ou commencement du II^e siècle) à la III^e période de Lezoux (110 à seconde moitié du III^e siècle).

NERICCI

C. I. L. 10.006. 62.

a) [musée de Douai]. 4 exemplaires, qui proviennent de Bavay.

b) Anthée. 2 exemplaires.

c) Namur.

Nous en avons trouvé, 24 exemplaires, ce qui, avec les 4 précédents, fait 28 pour Bavay, contre 3 ailleurs.

Nous les possédons sous 6 formes différentes dont je donne, ci-après, 2 des plus typiques. Toutes sont au génitif.



Nous avons trouvé avec des estampilles de Nericcus des M.B. de Vespasien (69-79) et de Trajan (97-117) et des fragments de vases ornés des II^e et III^e périodes de Lezoux (75 à seconde moitié du III^e siècle).

Probablement un potier chevauchant le 1^{er} et le II^e siècles.

PRIVATVS

Le volume XIII du Corpus ne donne pas ce nom aux pelves.

J'hésite à rapprocher les marques extrêmement barbares qui suivent les superbes estampilles ci-après. Il s'agit, de toute évidence, de deux potiers différents.



Nous en possédons 3 exemplaires, tous trois rétrogrades et au nominatif avec F E. Rien ne me permet de les dater.

Sur les autres: PRI et VAT sont liés et suivis de F.

Il y avait, dans les premiers exemplaires que nous avons trouvés, un ornement en croissant, sous le P, en place d'un triangle, ce qui m'avait fait lire Biruta ou Brivat. La trouvaille des marques avec le triangle m'a donné la bonne lecture.



Nous avons trouvé 8 de ces marques en trois groupes : 2 en 1912-13, 2 en 1916, et 4 en 1923-24.

Les premières ne sont pas datées sûrement ; parmi les dernières, l'une a été trouvée avec un fragment de vase orné de la III^e période de Lezoux (110 à seconde moitié du III^e siècle), une autre avec un M. B. de Domitien (81-96) et la dernière avec un M. B. de Trajan (97-117).

Encore un potier de la fin du I^{er} et du début du II^e siècle.

TEVRVS

N'existe pas au C. I. L. 10.006.

Nous en avons trouvé 10 exemplaires, tous au nominatif avec F E, sauf un seul simplement au nominatif.



Nous avons trouvé avec deux de ces marques : un M. B. de Faustine Mère († 141) et un P. B. de Victorin (265-267).

Faut-il encore admettre, ici, une famille de potiers ? Ne serait-ce pas, plutôt, une conservation prolongée de la marque, sinon du vase ?

TRICCOF

Le C. I. L. 10.006. 33 donne ERICCOF, en signalant ERICCVS aux Vascula.

a) Bavay.

b) Boussy-les-Walcourt.

Schuermans et Gilot avaient donné de ces marques la lecture : FRICCOF qui s'explique par le point entre T et R qui existe sur certains exemplaires. Le rédacteur du Corpus, qui ne dit pas les avoir contrôlées, a dû se laisser impressionner par l'analogie possible avec ERICUS.

Ces marques sont assez frustes mais je crois ma lecture bonne. Il y a généralement place pour une lettre après F, dans le cartouche, et j'ai cru y lire, une fois, E, mais je ne l'affirme pas.

Nous avons trouvé 9 de ces marques, plus celle ci-dessus, soit 10 contre 1 ailleurs.



Une seule de ces marques était datée par un M. B. d'Antonin le Pieux (138-161).

VATERAVN

F. VATER

C. I. L. 10. 006. 101.

a et b) Bavay.

c) Fonron-le-Comte.

Nous en avons trouvé 7 exemplaires, plus les 2 ci-dessus, soit 9, contre 1 ailleurs.

VATERAVN est toujours rétrograde. F. VATER l'est une fois. La disposition du point dans F. VATER varie. Il y a aussi FVA.TER



Rien ne me permet de les dater.

Nous avons aussi, une fois, F VATER seul, et, deux fois, VATERAVNVS, S rétrograde, qui me paraissent, sans conteste, se rapporter à cette « firme », et portent à 12 le nombre de ces estampilles trouvées à Bavay.

VATRAVNVS

N'existe pas au volume XIII.

Nous en avons trouvé 6 exemplaires, toujours au nominatif et sous la même forme.



Nous avons trouvé deux de ces marques, l'une avec un fragment de vase orné de la II^e période de Lezoux (75-110), l'autre avec un fragment de la même origine, mais de la III^e période (110 à seconde moitié du III^e siècle), et une autre avec un M. B. de Domitien (81-96).

VBERA

C. I. L. 10.006. 104.

a) Bavay.

- b) Assche.
- c) Elewyt.
- d) Obaix.
- e) Tongres.
- f) Walbetz.
- g) Meersen.

Nous en avons trouvé 34 exemplaires, ce qui, avec celui ci-dessus, fait 35 à Bavay, contre 6 ailleurs.

Zangemeister croit lire, sans en être sûr, VETERA. Peut-être VETERA(NVS). Desjardins avait lu le seul exemplaire de Bavay qu'il ait vu : VBHRA. Je crois, après maintes lectures, devoir plutôt proposer VBERA.

Ces marques sont d'une lecture très difficile. Elles sont toutes du même type sauf une qui est sensiblement plus grande.



Nous avons trouvé avec quelques-unes de ces estampilles : deux fragments de vases ornés de Lezoux II^e période (75-110), un fragment de même provenance III^e période (110 - seconde moitié du III^e siècle), un M.B. de Nerva (96-98) et 2 M. B. d'Adrien (117-138).

Potier du début du II^e siècle environ.

FVENISF

Le C. I. L. 10.006. 144 donne :

- a) FVINISV (musée de Douai).
- b) FVINIS (musée de Douai).
- c) VINISI. Bavay.

Elles se rapportent évidemment à notre FVENISF, dont la lecture est assez difficile, les lettres étant très minces, et souvent assez effacées. Toutes trois proviennent de Bavay.

Nous en avons trouvé 8 exemplaires, ce qui ferait 11 si, comme je le pense, les 3 ci-dessus sont bien du même potier. Elles sont toutes du même type.



Rien ne me permet de les dater.

VIRILIS

C. I. L. 10.006. 113.

- a) Angre.
- b) Tongres.

Nous en avons trouvé 9 exemplaires contre 2 ailleurs.

Ils sont de 3 types différents, dont je donne ci-dessous le plus fréquent (6 exemplaires) les autres, n'ont pas F, et sont d'exécution plus grossière. Ils n'ont pas S rétrograde.



Nos estampilles sont datées deux fois par des monnaies de Faustine Mère et une fois par un M. B. d'Antonin le Pieux, (138-161). Nous en avons aussi trouvé deux, l'une avec un fragment de vase orné de la période de Décadence de La Graufesenque (fin du 1^{er} et commencement du 11^e siècle), l'autre avec un fragment de vase orné de la II^e période de Lezoux (75-110).

Potier du 11^e siècle de toute évidence.

VXPVR

Ne figure pas au volume XIII (Pelves.)

Nous en avons trouvé 15 exemplaires.

Généralement VXPVRO, une seule fois VXPVROF. La première forme 5 fois rétrograde.

Doit-on lire VXPVR O ou VXPVRO?



Nous avons trouvé un de ces exemplaires avec un M. B. de Faustine Mère († 141) et un autre avec un fragment de vase orné de la II^e période de Lezoux (75-110).

Toujours le II^e siècle.

Nous possédons, bien entendu, d'autres noms de potiers sur pelves, mais que nous avons trouvés à un nombre moins important d'exemplaires. Tous ne sont sûrement pas Bavaisiens. Cependant, quelques-uns de ceux figurant au Corpus ont également été trouvés uniquement dans notre région.

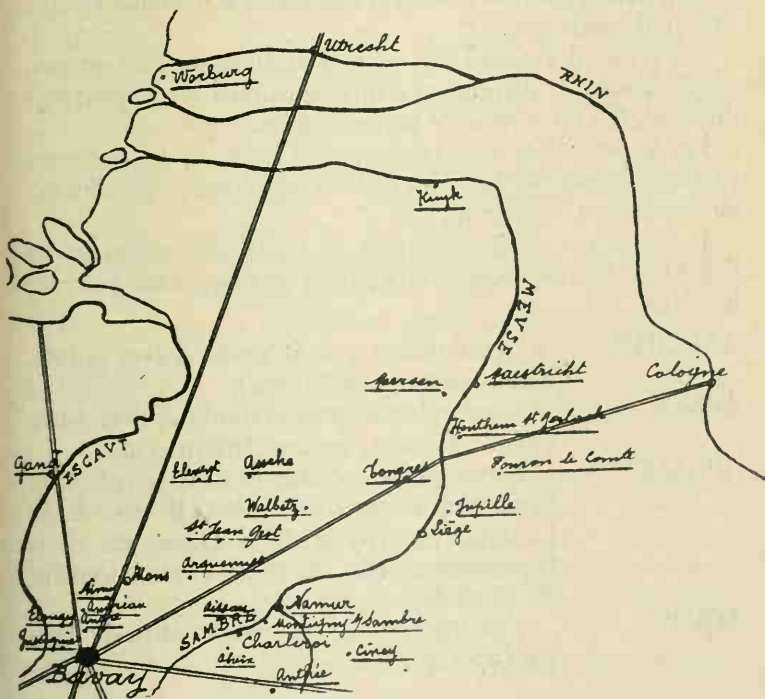
Je les cite simplement avec, entre parenthèses, le nombre d'exemplaires que nous avons trouvés :

G. ATISIVS. (2) — CARVS F. (1) — COSSIO ou COS-SIGI. (1) — COVVI ou COVII. (1) — O DIDO. (4) — GRATVS. (1) — HILARI OF (3) — INDV. (1) — MAR. (1) — MARTIALIS. (3) — MERCVLLOF. (4) — MISE-RIS. (1) — NOCAIS (?). (1) — PVPOF. (1) — RINNIVS

F. (serait d'après le Corpus, une forme d'Écritunius). (2) — SAENIANESIA. (1) — SECVRVS. (5) — SIIRVANDVS. (2) — SILVANVS F. (2) — TRIN. (1) — VARIATVSF. (4) — VARINNIVS. (2) — Q VALERIVS VERANIV (sur deux lignes) (3) — VERANI. (1) — VERECVNDVS. (5) — VERERIVS. (4) — VERILES. (1) — VICTOR F. (6) — /VREDVS /INTIO. (sur deux lignes). (1).

Enfin, je résumerai ainsi mes observations :

1° Si nous reportons sur la carte très schématique, qui suit, les lieux de trouvailles du Corpus que j'ai donnés ci-dessus nous verrons que, sauf de rares exceptions (une en Angleterre et une à Jublains-Mayenne) tous se trouvent à proximité d'une des quatre voies Romaines partant de Bavay vers le Nord et le Nord-Est, et que l'axe principal est la voie Bavay-Cologne. La densité diminuant en s'éloignant de Bavay.



II° En additionnant la totalité des trouvailles, seulement pour les noms figurant au Corpus, nous en trouvons 198 à Bavay contre 47 partout ailleurs.

Nous avons 42 trouvailles ne figurant pas au Corpus.

Plus 65 trouvailles des noms que j'ai simplement cités.

Soit au total : 305 trouvailles de marques sur pelves. Plus quelques illisibles.

III° Les monnaies, sauf deux ou trois, et les fragments de vases ornés, nous donnent, avec une concordance vraiment impressionnante, les 1^e et 11^e siècles comme époques de la fabrication de ces pelves en général.

Comme je l'ai dit en commençant, les marques sur vascula, de fabrication probablement locale ou régionale, sont nombreuses à Bavay, mais nous ne les trouvons qu'à un très petit nombre d'exemplaires.

Très peu figurent au Corpus; j'indiquerai la référence chaque fois qu'il y aura lieu.

Les plats ou assiettes de cette fabrication ne portent pas, généralement, la marque au centre, mais bien sur le pourtour du fond. Il y en a presque toujours trois.

Les vases entiers sont extrêmement rares, et les marques paraissent avoir été déposées dans la sépulture à l'exclusion de tous autres fragments.

Je donne ces marques ci-après, en les faisant suivre, quand il y a lieu, des monnaies ou fragments de vases ornés pouvant les dater.

ABACHIVS	2 exemplaires, poterie noire. A avec points. M.B. de Domitien (81-96).
ABNO	3 exemplaires, poterie noire. A avec barre oblique à droite, un avec N rétrograde.
./III.ACO	1 exemplaire, poterie blanchâtre enfumée. Fragments de vases ornés de la II ^e période de Lezoux (75-110) et de la Décadence de la Graufesenque (fin du 1 ^{er} ou commencement du 11 ^e siècle).
ACVT	3 exemplaires, poterie noire. M.B. de Trajan (97-117).

- ACVTO 2 exemplaires, plat grisâtre.
Je pense que ces marques assez barbares n'ont rien de commun avec celles d'Acutus (C. I. L. 10.010 37).
- AIVI (?) 1 exemplaire, poterie noire. A sans barre.
- ANDIICOIF 1 exemplaire, assiette noire. A sans barre
Près d'un four de potier.
- ANNA 3 exemplaires, poterie noire. Le second N est rétrograde. A avec point sur un exemplaire sans barre sur les autres. M. B. de Trajan (97-117).
- ANNO 1 exemplaire, poterie noire. A sans barre, second N rétrograde.
- ASAVO 1 exemplaire, poterie gris ardoise. O traversé d'une barre oblique. Fragment de vase orné de La Graufesenque période primitive (14-40).
- /ASSOS 1 exemplaire, assiette grise. A avec point. Cassure avant A.
- ATTA 1 exemplaire, assiette noire. M. B. d'Adrien (117-138).
- ATTAFINF 1 exemplaire, poterie noire. A avec barre verticale. T liés. F final cursif. Cf. C. I. L. 10.010. 201. AITAFII, etc.
- AVCLIO 1 exemplaire, poterie noire. A avec barre oblique à droite. L cursif.
- AVEO 1 exemplaire, poterie grise. A avec point. Cf. C. I. L. 10.010. 225. AVE, etc.
- AVICOSF(?) 1 exemplaire, assiette noire. A sans barre. C (?) rétrograde. F cursif. Sur deux lignes. Très barbare.
- AVOT 1 exemplaire, sur poterie rose. En cercle, autour d'une étoile à 4 branches.
C. I. L. 10.010. 248.
- AVOT 1 exemplaire, poterie grise. A et V sont liés par une ligne oblique. M. B. de Nerva (96-98).
- AVSIOS ou 1 exemplaire, poterie grise. A avec barre

- AVSIOF oblique à droite les deux S rétrograde. Le dernier douteux peut-être F.
- BASI(?) 1 exemplaire, poterie gris clair, in plantâ pedis. B. douteux. A avec barre oblique à droite. S rétrograde et en ligne brisée.
- BECCIT 2 exemplaires, poterie noire et poterie ardoise. Le second a une barre avant B — I ou F?
- BELLIVS 1 exemplaire, poterie noire. Une sorte de cachet a été apposé, avant cuisson, auprès de la marque. Il donne, en relief, les lettres P. D ou P. O — G. B. d'Adrien (117-138).
C. I. L. 10.010. 285. Aix-la-Chapelle.
- BELLVS 2 exemplaires, sur poteries noire et grise. M. B. de Vespasien (69-79).
C. I. L. 10.010. 286. Trèves-Köngen-Rottweil.
- BEL.ST 1 exemplaire, poterie noire. S rétrograde en ligne brisée.
- B.I.C.(?) 1 exemplaire, vase noir. M. B. de Tibère (14-37).
- BIILLV 1 exemplaire, poterie grise.
C. I. L. 10.010. 3040. -c-. Bavay.
- BIILVXXVS 1 exemplaire, poterie gris ardoise. Le premier V est douteux, peut-être II. Fragment de vase orné de la III^e période de Lezoux (110 à seconde de moitié du III^e siècle).
- BOTORC 1 exemplaire, poterie noire.
- CACAB 1 exemplaire, poterie noire. Fragment de vase orné à relief d'applique (III^e siècle).
- CACIVS 1 exemplaire, poterie noire. Premier C peut-être douteux.
- CAIVS 1 exemplaire, poterie noire, C et A liés. A sans barre.
- T CAIVS 1 exemplaire, vase noir. C plus petit et en ligne brisée. A sans barre.
- CAMV }
CAMVF \ 1 exemplaire de chaque, poterie noire. C plus petits. A sans barre.
C. f. CAMV. C. I. L. 10.0019. 1.

- CAMVCO 1 exemplaire, poterie noire. A sans barre.
C A plus petit
- CANAIIITIFE 1 exemplaire, poterie noire. C en ligne brisée. Premier A avec point, le second sans barre.
- CANI(?) 1 exemplaire, poterie noire. C et N rétrogrades. A sans barre. Lecture douteuse.
- CANICOS 1 exemplaire, grand plat, gris noir.
C. f. C.I.L. 10.010, 429 et 942. Ici il y a nettement C et non G.
- CANICO 1 exemplaire. Sur fond de tasse en poterie rose sans vernis. Le dernier C est presque une barre. O plus petit. M.B. de Nerva (96-98).
- CANIC 1 exemplaire, fragment d'assiette, poterie noire. P.B. de Victorin (265-267).
- CANIF ou
CANIT 1 exemplaire, poterie noire. I et F ou I et T liés. F sans petite barre horizontale.
- CANITVS 1 exemplaire, poterie noire. S rétrograde.
- CANNITVS 1 exemplaire, poterie noire. A avec point. S rétrograde. Fragment de vase orné de la III^e période de Lezoux (110 à seconde moitié du III^e siècle).
- CASTVS.F: 1 exemplaire, poterie blanche. Il reste au-dessous de la marque, la tête d'un petit coq. A avec barre verticale. F en ligne brisée.
1 exemplaire de la même marque, mais avec A sans barre, poterie blanche à intérieur rose. Un fragment du même vase, représentant un bouc d'assez grandes dimensions, a été trouvé avec cette marque.
Elles n'ont rien de commun avec le CASTVS du Corpus. 10.010. 478.
- CAVINA ou
CAVSNA 1 exemplaire, poterie grise. A avec barre verticale. I légèrement oblique, pourrait peut-être être lu S.
- CONICVS 1 exemplaire, poterie noire.
- COVVI/ 1 exemplaire, poterie grise. Le premier V à l'angle arrondi.

- DACOVIR 1 exemplaire, fragment, plat noir. A sans barre.
- DATOS 1 exemplaire, fragment de plat, poterie rose sans vernis. Point dans O.
C. I. L. 10.010. 757. Bingen.
- EBVRVS 3 exemplaires, poterie noire C.I.L. 10.010. 838. b. [mus. de Douai] provient de Bayav. S y est rétrograde; pas sur les nôtres.
- GALANI 1 exemplaire, poterie noire.
- IAL (?) 1 exemplaire, poterie rose. A sans barre lié à une sorte d'L vulgaire à barre inférieure oblique. Lecture fort incertaine. Trouvé dans un four de potier.
- IAPPOS 1 exemplaire, plat noir. M.B. de Titus (71-81). C.I.L. 10.010, 1004. a. IAPPVS. Bayav.
- IAVLLA (?) 1 exemplaire, sur fragment de plat noir. Lecture très douteuse. La première lettre pourrait être un C très droit. A sans barre. LL ou II. Trouvé dans la fosse à terre d'un four de potier.
- IAVTIOF/(?) 1 exemplaire, poterie noire. Égaré pendant l'invasion. D'après mon livre d'entrées, le T était plus petit. Lecture douteuse.
- IIIMIIA 1 exemplaire, poterie noire. A sans barre. G.B. de Diaduménien (217-218).
- IMIA 1 exemplaire, poterie noire. A sans barre. Au revers, graffite INACIA.
- IN 1 exemplaire, poterie rose sans vernis. N rétrograde. Cf. C. I. L. 10.010. 1028.
- INAM 1 exemplaire, poterie noire. A sans barre.
- IOCOS (?) 1 exemplaire, sur fragment d'assiette noire. Lecture douteuse.
- IRVIOM 2 exemplaire, poterie noire.
- IVLIOS 1 exemplaire, poterie grise, et 1 exemplaire, poterie noire.
- IVMVSII 1 exemplaire, poterie noire. S rétrograde.
- IVNANI 1 exemplaire, poterie rougeâtre avec traces

de dorure. Le premier N rétrograde et A (avec point) liés. Trouvé dans un four de potier.

On pourrait peut-être lire aussi IVNAVII.

- I·IVSIOII
1 exemplaire, fragment de plat gris. Lecture douteuse.
- LAVSOS
1 exemplaire, poterie noire. A avec barre oblique à gauche.
- LVCANVS
1 exemplaire, poterie noire. A avec barre verticale. N rétrograde.
- LVCANIO
1 exemplaire, poterie noire. A et N comme la précédente.
C. f. LVCANVS. C.I.L. 10.010. 1164.
- MAIIV.II
1 exemplaire, poterie noire. A sans barre.
- MAR
1 exemplaire, poterie rose sans vernis. A sans barre.
- MASALLA
1 exemplaire, poterie noire. Fragment de vase orné de la II^e période de Lezoux (75-110).
- MEDI
2 exemplaires, fragment de plats en terre gris noir. Cf. C. I. L. 10.010. 1528.
- MINVCI
1 exemplaire, fragment de plat noir. C pourrait être un S dont la partie inférieure serait mal venue.
- MORINI
1 exemplaire, poterie noire. M.B. de Trajan (97-117).
- MVRANI
1 exemplaire, poterie noire. R et N sont rétrogrades. Ne doit pas se rapporter à MVRA-NVS. C. I. L. 10.010. 1394.
- MVSCIOF
2 exemplaires, poterie grisâtre et noire. M. B de Faustine Mère (†141).
- NIMV
1 exemplaire, poterie noire.
- NOVE-MOII
1 exemplaire, fragment de plat noir. C.I.L. 10.010. 1446, a. Theux, b. [mus. de Mayence].
- NVERO
1 exemplaire, fragment de plat grisâtre. Fragment de vase à relief d'applique (III^e siècle).
- OBTATVS
1 exemplaire, poterie noire. O plus petit. A avec point.

- /OLLVVSF 1 exemplaire, poterie noire. Rétrograde. Cassure avant O qui est plus petit. Les deux L à barre oblique. Le premier V carré. S et F liés. C.I.L. 10.010. 3043. h. Bavay, SAALO (A sans barre) ou OLVVS sur vase noir.
- OLILLOS 1 exemplaire, fragment de plat noir. C.I.L. 10.010. 1459. Angre (près de Bavay).
- PRIAMVS 1 exemplaire, poterie noire. A (avec barre oblique à gauche), M et V liés. C.f. Priamus, 10.010. 1556.
- SACCIRV 1 exemplaire, fond de plat noir portant ses 3 marques. C.f. C.I.L. 10.010. 1692.
- SAVILIOF 1 exemplaire, poterie noire. S est douteux.
- SILV-CV 2 exemplaires, plat noir. Ces deux fragments, quoique trouvés dans deux sépultures différentes, font partie du même plat, car ils se raccordent. M. B. d'Adrien (117-138) et G. B. de Marc-Aurèle (161-180).
- SVBILVS 1 exemplaire, poterie noire. C.I.L. 10.010. 1848. b. Neuss.
- SVMANVS 1 exemplaire, poterie noire. Peut se lire
ou SVNAMVS SVNAMVS entièrement rétrograde ou SVMANVS avec les S et N seulement rétrogrades. A avec barre oblique à droite. M. B. de Domitien (81-96).
- TITVS 6 exemplaires, poteries noires: Denier de Pomponius Musa (monétaire vers 64 av. J.-C.). Ces 6 exemplaires sont exactement pareils.
- TITI 1 exemplaire, poterie noire. Rétrograde. C. f. C.I.L. 10.010. 1918.
- TITIO 1 exemplaire, fragment minuscule d'assiette en poterie rouge sans vernis. Cassure avant T. O plus petit.
- OFVACI 1 exemplaire. poterie noire. Fragment de vase orné de la II^e période de Lezoux (75-110).
- VARIILVS/ 1 exemplaire, poterie noire. A avec point. L à barre oblique, cassure après S.

- VARILLI 1 exemplaire, poterie noire. Rétrograde. A avec barre oblique à gauche. L à barres obliques.
- VERVICO 1 exemplaire, soucoupe entière en poterie noire. M. B. de Tibère. (14-37).
C.I.L. 10.010. 3016. Arras ou environs.
- VIIRVICCI 2 exemplaires, poterie noire. Fragment de vase orné de La Graufesenque. Splendeur (40-60).
- VIIO 1 exemplaire, poterie rougeâtre.
- VIIRIIATVS 1 exemplaire, poterie noire. A sans barre. Lecture douteuse.
- VIPAC 1 exemplaire, poterie noire. C.I.L. 10.010. 2049. Neuss.
- OVTAVSI 1 exemplaire, poterie noire. Sur la sole d'un four de potier, avec 43 fragments de poteries diverses anépigraphes. A avec point. VTA liés. Très nette, mais difficile à interpréter.
- VIVI.
AVO| 1 exemplaire, poterie noire. Cassure après I et après O.
- VNTAR ou
ANTAR 1 exemplaire, poterie gris clair. Il y a un point dans V, peut-être A renversé. Le second A n'a pas de barre. NTA sont liés. R plus petit.
- IIXORINIV 1 exemplaire, poterie noire, marque très nette. Les deux barres qui précèdent X me paraissent plutôt faire partie du cartouche. La cassure après V ne permet plus de se rendre compte si ces barres se reproduisaient à droite du nom.

Nous possédons encore un certain nombre de marques sur vases locaux ou régionaux dont la lecture est à peu près impossible. Elles paraissent souvent vouloir imiter grossièrement des mots que le potier ne comprenait pas lui-même.

Les 125 exemplaires ci-dessus représentent 103 noms de potiers, ou des formes différentes d'un même nom. Il est évidemment difficile de revendiquer tous ces noms comme Bavai-

siens. Nerviens ou Belges bien plutôt. Je ne peux pas, comme pour les pelves, m'appuyer sur le grand nombre d'exemplaires trouvés à Bavay et, encore moins sur l'aire de dispersion, puisque très peu seulement figurent au Corpus. Problème évidemment assez curieux, et dont j'avoue ne pas encore avoir trouvé de solution nette.

Petites officines ne fabriquant qu'à un nombre très restreint d'exemplaires -?- Peut-être.

J'ai dit plus haut, pour les pelves, que nous n'avions pas encore eu la chance de trouver un four en ayant sûrement fabriqué. La liste des vâcula ne nous donne que 5 marques trouvées dans des fours ou dans leurs environs. Et, cependant, nous avons fouillé de nombreux fours de potiers.

Voici ce que je pense : nos fouilles ont toujours été faites, jusqu'ici, à l'exception des sondages à l'intérieur du grand monument (cirque pour nos prédécesseurs, basilique pour nous) et de quelques autres sondages moins importants, nos fouilles, dis-je, les plus suivies, et portant sur plusieurs hectares, ont été faites dans les nécropoles dont l'une va du Nord-Ouest au Sud de la ville et dont l'autre se trouve à l'Est-Sud-Est.

Les fours qui s'y trouvaient, nombreux je le répète, ont dû, peu à peu, être repoussés par les nécropoles qui avançaient, nous en avons la preuve, du plus loin au plus près de la ville. Ces fours, qui ont été abandonnés au fur et à mesure de leur envahissement par les sépultures devaient servir à fabriquer, surtout, des vases cinéraires, toujours anépigraphes, à Bavay tout au moins, et que nous retrouvons « entiers » dans les sépultures.

Les potiers qui y travaillaient s'étaient installés auprès des nécropoles comme nos modernes marbriers aux environs des cimetières.

Les autres potiers pouvaient avoir leurs officines ailleurs.

Un immense secteur, allant du Nord-Ouest à l'Est-Sud-Est de la ville reste à peu près inexploré, et ne nous a encore donné, à part un ou deux sondages, que des trouvailles de hasard.

Souhaitons que nos moyens nous permettent, un jour,

de fouiller le plus complètement possible, et il y en aurait pour de nombreuses années, le sous-sol si riche, et qui paraît inépuisable, de notre vieux Bagacum.

Le Crotoy (Somme).

PAUL DARCHE.

Fondateur du Musée de Bavay,
Membre de la Société des Antiquaires
de France et de la Société des
Antiquaires de Picardie.

CIPED DOSNECMAD

« QUIDQUID IIS ACCIDISSET. »

(LL 279 a 51-b2)

Dans le livre de Leinster, 279 a 35-280 a 42, se lit un curieux récit qui a été traduit dans la *Revue Celtique*, VIII (1887), 150-156, sous le titre *Ind ingen colach*. Le premier chapitre de ce récit nous apprend qu'un roi fameux des Grecs se trouvait au camp quand on lui a annoncé la naissance d'une fille (*rucad ingen duit arráir* « une fille t'est née cette nuit »). Cette fille fut élevée avec le plus grand soin, de sorte que c'était d'elle que son père prenait conseil. Elle résidait dans une maison à part où personne n'osait aller, sauf ceux qui étaient au service de la princesse. Suivent ces paroles-ci, qui ne semblent pas avoir été bien comprises jusqu'ici : *Isisi dano nodaled indáil ndedenaig cech naidche. Combad chomman 7 cretair ciped dosnecmad ontráth coaraile. Dotheiged inamælossaib congeibed innesca condáled isnacurnu. imdasoad immach iarsin*. La traduction de la *Revue Celtique* VIII, 151, s'était méprise sur les deux mots *comman* et *cretair* en les interprétant comme « compagnie » et « créature »¹). Il en a résulté la traduction suivante : « C'était elle qui, chez son père, faisait chaque nuit la dernière distribution. Qu'il arrivât compagnie ou créature quelconque à une heure ou à une autre, elle venait chaussée de souliers sans pointe, prenait le broc de bière et servait chacun dans sa corne à boire. Puis elle sortait et retournait dans son logis. » Or le vrai sens de *comman 7 cretair*

1. En effet *comman* peut signifier « compagnie » ; quant à *cretair*, on semble avoir été induit en erreur par la glose de Cormac : *cretir .i. creatura .i. sola creatura*, qui n'est qu'une fausse étymologie du mot *cretir* « reliques ».

est « eucharistie et objet béni », comme l'avait déjà vu Kuno Meyer (*Contributions*, p. 448 et p. 513), et comme l'a prouvé M. Vendryes, *Rev. Celt.*, XLIV, 92-93. S'il était encore nécessaire de rien ajouter pour corroborer cette interprétation, il suffirait d'appeler l'attention sur le fait que c'est elle qui seule permet de comprendre ce qui suit.

Il est bien évident que le premier chapitre du récit tient à souligner deux choses importantes pour le développement du drame qu'on va raconter dans les chapitres suivants : 1° On regardait la jeune princesse avec un respect presque superstitieux ; elle était la conseillère de son père, et la boisson qu'elle avait versée dans les cornes était censée être sanctifiée et bénite ; on lui attribuait un effet sacramental ; 2° La jeune princesse vivait presque sans communication avec le monde qui l'entourait ; elle ne faisait au palais de son père que des visites rapides ; elle y venait *in-a-mawlossaib*, et elle retournait dans son logis le plus tôt possible.

Il s'ensuit qu'on ne peut rien retenir de la traduction des mots *Combad.. Dotheiged* donnée dans la *Revue Celt.*, VIII : « Qu'il arrivât compagnie ou créature quelconque à une heure ou à une autre, elle venait, etc. », traduction qui supposerait la présence presque continuelle de la jeune princesse dans le palais de son père. Il ne suffit pas d'éliminer les mots « compagnie ou créature quelconque » et de traduire la continuation (*ciped dosnecmad outráth coaraile. Dotheiged*) par « Qui que ce fût qui arrivât à une heure ou à une autre, elle venait, etc. » Et en effet il n'y a aucune nécessité de ce traitement conservateur de la traduction de la *Rev. Celt.*, VIII ; car elle était toute déterminée par l'interprétation erronée de *commau 7 cretair*, et elle n'est pas recommandée par le sens des mots qui constituent cette phrase.

D'abord, *dosnecmad* ne saurait être employé de l'arrivée d'une personne ; il faut bien partir du sens habituel de ce verbe « se passer, avoir lieu » ; aussi *ciped*, qui est grammaticalement le neutre, ne doit pas être compris comme désignant des personnes, quoique, à la rigueur, la syntaxe ne s'y oppose pas (cf. ma *Grammaire celtique*, II, 65). De plus, *outráth coaraile* ne peut guère signifier « à une heure ou à une autre ». Au contraire, tous les

mots de cette phrase ont leur sens littéral, qui a été bien rendu par Atkinson dans le *Glossaire* de Senchas Mór, p. 745 : « from the one definite hour to the same hour next day, i.e. 24 hours. » En effet, la phrase semble avoir toujours ce sens. On peut comparer l'irl. moderne *gachre tráth* « every other day, tous les deux jours » (*gach re* = v. irl. *cach la*, où *la* est la forme proclitique de *aile*). Ce sont les phrases de cette sorte qui ont permis à M. Dinneen de traduire *tráth* par « a natural day, 24 hours », ce qui, sans doute, nous fournit l'explication d'un passage bien connu de *Scél mucci mic Dáthó* (LL 112 a 20-22, Windisch, *Irische Texte*, p. 97, l. 6-8) : *Rolá didiu isocht mór inti mac dathó. Corraibí trithráth cendig cenbiad cenchoilod, acht coimmorchor ontáib co araille* « Mac Dáthó devint muet (fut jeté dans un grand silence). Il resta trois *tráth* sans boire ni manger ni dormir, ensejetant (*occ-a-immorchor*) d'un côté sur l'autre. » Il cadrerait mal avec le goût d'exagération des Irlandais de supposer qu'il s'agisse ici d'un demi-jour ; il me semble bien plus vraisemblable que *trithráth* signifie 3×24 heures, tout le temps jusqu'à la troisième récurrence du même *tráth*. Quoi qu'il en soit, il est bien évident que, dans notre texte, *ontráth coaraille* doit signifier « pendant les 24 heures prochaines. »

Le sens de tout le passage que nous étudions serait donc : « Afin que ce fût une sorte d'eucharistie et de bénédiction dans le cas où quelque chose leur arriverait (c'est-à-dire, où quelqu'un d'eux mourrait) pendant les 24 heures prochaines. Elle venait », etc. Et comme il va sans dire qu'on a surtout pensé à la nuit imminente, on pourrait même traduire « pendant la nuit », « avant le lendemain ».

La jeune princesse ne venait donc qu'une seule fois par jour dans le palais de son père, pour faire la dernière distribution, et elle n'y faisait qu'une courte apparition.

En 1892, Standish H. O'Grady dans sa *Silva Gadelica*, II, 450, a donné cette traduction-ci de notre passage : « Ipsa quoque fuit quæ omni nocte regali cœtui ultima solebat pocula ministrare, eumque ad finem ut sincerum et sanctificatum evaderet quodcunque iis de die in diem foret eventurum. Nam crepidis induta veniebat et apprehenso cratere in cornua fundebat, inde revertebatur. » Cette traduction a le tort de ne pas

être claire et d'attribuer la qualité de *comman 7 cretair* aux événements futurs, tandis que c'était à la boisson, *in dál dedenach*, qu'on voulait procurer cette qualité.

Holger PEDERSEN.

UN PHÉNOMÈNE LINGUISTIQUE
SAINT BUDOC DEVENU SAINT ANDRÉ
SAINT ANDRÉ ET LA COQUELUCHE

J'habite en ce moment un quartier de Porspoder, canton de Ploudalmezeau (Finistère) touchant le bourg. Le bourg est officiellement *Le Dreff*, par un de ces nombreux solécismes dont sont si féconds en Bretagne nos actes officiels. *Trev* étant féminin devient après l'article *an Drev*. On prononce ici couramment *an Dre*, quoique la prononciation avec une légère nasalisation de *e* fermée soit connue. Quant à l'orthographe *Treff*, elle remonte au moyen-breton, les deux *ff* indiquant que la voyelle précédente est plus ou moins nasale. *Trev*, v-celt. **trebā*, v-bret. *treb* joue un rôle très important dans la division du territoire dans tous les pays de langue brittonnique : Galles, Cornwall, Bretagne armoricaine.

Aujourd'hui encore, au point de vue religieux, nos paroisses sont divisées en *trevs* plus ou moins importantes comportant assez souvent encore une chapelle ou le souvenir d'une chapelle. Le terme est d'un emploi si courant que Rosenzweig dans son *Répertoire archéologique* du Morbihan le confond avec le français *trève*.

A Porspoder, à la Treff, il n'y a pas de chapelle; le quartier touche le bourg, mais il est fort possible qu'à une époque très ancienne il y en ait eu une par exemple en bois. C'est probablement l'endroit le plus anciennement peuplé de cette commune, Porspoder étant un petit port insignifiant, praticable à de petites barques auxquelles il n'est même pas toujours hospitalier¹. Si elle n'a pas de chapelle, la *Treff* a un lavoir et une

1. *Porspoder* signifie *Port du potier* (on prononce *Pors-pôdôp*). Il y a, à quelque distance du bourg, un lieu dit *meçou Pors-podêrou* (*Pors-poderu*), champs des potiers du port.

fontaine à laquelle préside une statue assez ancienne, d'une assez bonne facture, représentant un évêque mitré. C'est officiellement saint Budoc dont une statue figure aussi, à l'extérieur de l'église, au-dessus d'une des entrées latérales. Budoc, émigré de l'île de Bretagne, aurait passé la mer dans une auge de pierre, que l'on montre à quelque distance d'ici. Il paraît avoir joué un rôle assez important en Armorique. Il est également honoré en Cornwall. Il n'y a malheureusement de lui aucune vie ancienne (voir *Les noms des saints bretons*, à Budoc).

Budoc (irl. *buadhach*, victorieux) est conservé sous une forme officielle à Porspoder. Il n'a pas évolué en *Buzec*, *Beuzec* (*Bözec* ou *Bōzec*) comme ailleurs.

Connaissant l'existence de la fontaine et de la statue de saint Budoc dans une niche au-dessus, je m'y rendis en pèlerinage le 31 juillet, avec M. Cuillandre, professeur au lycée de Brest, et M. Masson, instituteur à Porspoder. Nous demandâmes aux lavandières comment, en français, on appelait le saint. Elles nous répondirent que c'était saint *André*. « Mais alors, dites-nous comment l'appelle-t-on en breton ? On l'appelle, dirent-elles, *sant andré*. » Nous nous écriâmes tous les trois : « Mais c'est le saint du quartier : *sant an Dré* ? » Elles en tombèrent d'accord en riant. Saint Budoc était le saint du quartier : *sant an Dré*, ce qui amenait à le confondre, sans effort, en français, avec saint André.

C'est alors que Cuillandre m'avoua ne pas s'expliquer pourquoi aux environs de Quimper on invoquait le même saint André contre la coqueluche. Il l'eût deviné de suite, s'il avait connu la forme cornouaillaise du nom d'André : *Andréo* (o semi-consonne : *andréō*). En effet, la coqueluche en Cornouaille, et aussi en Léon, est *an dréo*. *Sant Andréo* a été naturellement *Sant an dreo*, le saint de la coqueluche.

J. LOTH.

A PROPHECY ASCRIBED TO CENDEFAELAD

The following prophecy of the end of the world is to be compared with the similar prophecies by Ferchertne in "The Colloquy of the Two Sages" (ed. Stokes, *Revue Celtique*, XXVI, 36 ff., §§ 175-266) and by Badb at the end of "The Second Battle of Moytura" (ed. Stokes, *Revue Celtique*, XII, 110, § 167). There exists, to my knowledge, only one manuscript copy, that in Egerton 88, fol. 22r, col. 1.

Its ascription to Cendfaelad need not be taken too seriously. The reputation for sagacity which grew up about that worthy undoubtedly led his mediaeval admirers to attribute to him more works than he actually composed. A number of poems by him are cited in the Annals of the Four Masters; ¹ a note under the year 499 in O'Donovan's edition informs us that he "wrote a work on the synchronism of the Irish monarchs with the Roman Emperors." After his "brain of forgetfulness" had been dashed out of his head in the battle of Magh Rath, he is said to have composed the first book of the *Auraicept na nÉces*, half of the Book of Aicill, and the *Duil Roscadh* or "Book of Commentaries".

That Cendfaelad's authorship of these three works is based upon the same tradition, may be seen by a comparison of the parallel passages in each of them describing the cause of composition :

AURAICEPT

Perso do Cendfaeladh mac Oililla, tugait a scribind a hinbind dermaid du beim a cind Chindfaelad i cath Múighi Rath.

1. Under the years 499, 507, 527, 557, 668. His death is noted under A. D. 677 : *Ceannfaoladh mac Oililla saí in ecna décc*, "Cendfaelad son of Oilill, a paragon in wisdom, died". The Annals of Tigernach give his death under the year 679.

“ Its author Cendfaelad son of Oilill ; cause of writing it, that his brain of oblivion was dashed out of Cendfaelad’s head in the battle of Magh Rath. ”

— Calder, *Auraicept na néces*, p. 6f.

BOOK OF AICILL

Ocus persa do Cindfaeladh mac Oilella, ocus tucait a denma a inchind dermait do buain a cind Cindfaelaidh iar na scoltad a cath Maige Raith.

“ And its author was Cendfaelad son of Oilill, and the cause of its being composed was, that his brain of forgetfulness was taken out of Cendfaelad’s head after it had been split in the battle of Magh Rath. ”

— Laws III 86, 19.

DUIL ROSCADH¹

Ba persa oirega tra Cendfaelad mac Oilella. Iar na sgoltad isin chath is and do rigne Duil Roscadh.

“ Cendfaelad, son of Oilill, was indeed a remarkable person. After he (i. e., his head) had been split in the battle, it was then he composed the *Duil Roscadh*. ”

— Laws III 550,8.

A comparison of these passages gives clear evidence of the role played by tradition. Yet Calder (p. xxvii) would consider Cendfaelad’s authorship of the *Auraicept* “ probably genuine”, though he rejects that of Ferchertne, Amairgen, and Fenius. He makes the following unconvincing statement : “ The curious tradition about his ‘ brain of forgetfulness’ had no doubt a foundation in fact. Possibly he got a good education in youth, but developed a ‘ brain of forgetfulness’ by turning from learning to soldiering. ” This in spite of the present-day tradition which makes absent-mindedness an outstanding characteristic of the academic (not the military) profession !

What would seem to be an echo of a similar prophecy of a

1. This account relating to the *Duil Roscadh* (which may have crept in through a scribal blunder) occurs only in MS. H. 3. 18. Quotations from the law-text *Duil Roscadach* appear in Thurneysen, *Coic Couara Fuigill*, p. 60, and *Die Bürgerschaft im irischen Recht*, p. 59, as well as in the glossaries of Cormac (no. 827) and O’Davoren (nos. 458, 664, 896).

legal nature is found in the text *Do Fastad Cirt ocus Dligid* (Laws V 480, 19ff.), to be rendered : " It was prophesied, that when these mutual disputes should come, the dark end (of the world ?) ' would come, without law, without precedent, without composition derived from truth of nature or of scripture or of precedent, for these rules were established from the beginning of the world to the end, against mutual dispute." Compare the triad in Laws I 50, 9-11.

Further works assigned to Cendfaelad are noted in Best's Bibliography and O'Curry's Royal Irish Academy Catalogue.

For abbreviations used below see *Revue Celtique*, XLV, p. 3.

TEXT

Ocus Cendfaolad dixit annso do tarrngaire deri[d] an domain :

1. Ni ogus bith bias.
2. Bete naosa neimnecha.
3. Beit airachta saoba.
4. Beit gubretha ar fochraic.
5. Beit brethemain gin fis, gin forus, gin foghlaim.
6. Beit flatha cin ecna.
7. Beit mna cin feili.
8. Beit fir cin ergna.
9. Ragait gaosa a mbagha.
10. Ragait dála i tnutha.
11. Dluithfither naosa.
12. Na nert[f]aitir buna[i]dh.
13. Ni biadh airrecht fo rechtuib coiribh¹ : recht n-ae², recht n-airberta³, recht n-fastada⁴.

¹ .i. ni biadh airacht diartain do reir coir ac breith.

² .i. um aithni na conaire.

³ .i. cin ro airde cin ro isli.

⁴ .i. cin dul don conair for a ceile.

1. With *na duba digeanna* (lit., " the dark culminations ") compare *dubaið dichennaib* in a prophetic passage in " The Advice to Doidin ", § 8, *Eriu* XI ; see note.

TRANSLATION

And Cendfaelad spoke as follows in foretelling the end of the world :

1. Not near is the world that shall be.

It is possible to take *bith bias* as a single word, and render "Not near is what is eternal." But the parallel in Badd's prophecy in "The Second Battle of Moytura" makes this interpretation seem less likely : *Ni accus bith nombeo báid*, rendered by Stokes "I shall not see a world that will be dear to me." But *accus* can hardly be a fut. form of *ad-cí* : it is rather another spelling of the adj. *focus* "near" of our text. The parallelism further suggests rendering *báid* as "lasting" rather than "dear."

Compare in Ferchertne's prophecy ("The Colloquy of the Two Sages," § 175) *olc amser bith-bias*, "evil the time which will always be"; cf. *olcc amser*, § 266, and *olc aimser* at the end of Badd's prophecy.

2. Customs will be poisonous.

3. There will be biased courts.

Cf. in Badd's prophecy the phrase *sen saob[b]retha*. Is *saebra-tha* in the difficult passage in the *Crith Gablach* (Laws IV 356,2) to be emended to *saeb-bretha*? Cf. further in Ferchertne's prophecy, § 214 : *soifithir ecna i ssáib[b]retha*, "wisdom will be turned into false judgments."

4. There will be false judgments for hire.

Ferchertne's prophecy, § 225, has *forosnaibter gúbretha*, "false judgments will be manifested." § 175 reads *arbebat bi ba[n]messu*, "the living will quash fair judgments".

5. There will be judges without knowledge, without information, without learning.

Compare in the prophecy of Beg mac Dé (ZCP. IX 169,24) the parallel *hilar mbrith[b]emhan cen fír*, "many judges without righteousness". Badd's prophecy has *brecfásach mbrithioman*, "false precedents of judges", with which compare *tacra co fásaigib, brithemnas co roscadaib*, TC. 3.43-44. In TC. 26 the

"worst pleading" (*mesam tacra*) is *tacra cen foglaimn, cen éolus*, "pleading without learning, without knowledge".

6. There will be lords without wisdom.

Among the *techta flatha* in TC. 6 is *rop gáeth*, "let him (the lord) be wise", and *rop sercaid fis 7 érgnai* (cf. 8 below).

7. There will be women without modesty.

Compare among the "seventeen signs of good women" (*Revue Celtique*, XLV, 60) the triad *ilás fos féile*. See comment under the next saying.

8. There will be men without knowledge.

This and the preceding saying occur in O'Davoren's Glossary no. 804 in the form *beit mna cin fele 7 fir cin ergna*, where *ergna* is glossed by *etargnadh firinne*, "distinguishing truth." *Ergna* appears again in TC. 5 : *a feib . . . érgnai*, quoted in the legal tract on Succession (Laws IV, 376, 3).

In Badd's prophecy is a variant (*beti*) *mna can féli, fir gan gail*. Cf. Ferchertne's prophecy, § 177, *dichrechnaigfit fir feile*, "men will cast off modesty", and § 224, *dichrechnaigfither féle*, "modesty will be cast off".

9. Wisdoms will come to grief (*lit.*, strifes).

Compare SF. 2. 17 : *adcota báis bága*.

10. Assemblies (courts) will come to scorn.

Cf. AC. 3. 1 : *measam dál debach*, and the comment under SF. 4. 15 (*Revue Celtique*, XLV, 21). The prophecy of Ferchertne, § 180, has *bit dála athisi*, wrongly rendered by Stokes "disgraces will be crowds".

11. Customs will be suppressed (*lit.*, pressed).

Among the "seventeen signs of bad pleading" TC. 22. 13 (=SF. 6. 13) has *sónd fri nóisi*, "turning against customs".

12. Nor will original possessions be strengthened.

13. There will be no court under just laws¹: the law of suing², the law of pleading³, the law of confirming⁴.

¹. i. e., there will not be a court afterwards according to justice at passing judgment.

². i. e., concerning knowledge of the path (of judgment).

³. i. e., without being too high or too low.

⁴. i. e., without going from one path (of judgment) to another.

Of this alliterating triad of *rechta* I have found no other occurrence. That the glossator understood the text is to be doubted.

Under *mesam tacra*, "the worst pleading", TC. 26.6 has (*tacra*) *cen astud*, *cen airbert*, rendered by Meyer "without grasp, without practice". But the technical legal sense of these terms is without doubt intended.

Gloss 2 occurs in another context in Laws I. 284,44.

London.

ROLAND M. SMITH.

SUR
LE TÉMOIGNAGE DE SAINT JÉRÔME
SUR LE CELTIQUE PARLÉ EN GAULE

On se rappelle la fameuse phrase mise par saint Jérôme en tête de son commentaire sur l'épître aux Galates ¹ :

Les Galates, tout en ayant adopté la langue grecque, dont on se sert dans tout l'Orient, ont une langue propre, à peu près la même que les Trévires, peu importe s'ils en ont corrompu depuis quelque chose, alors que les Africains aussi ont changé sur quelques points la langue punique, et que la latinité elle-même se transforme tous les jours suivant les pays et sous l'influence du temps,

Il est inutile d'insister sur l'importance de ce passage, qui prouverait qu'au temps de saint Jérôme, c'est-à-dire vers le milieu du iv^e siècle, un dialecte celtique se parlait toujours, non seulement en Asie Mineure, mais aussi en Gaule dans les environs de Trèves, une des villes principales de la Gaule romaine. Aussi ne s'étonne-t-on pas de le trouver cité dans la plupart des ouvrages qui s'occupent de ces questions ². Malheureusement, ce témoignage de saint Jérôme n'est pas au-dessus de tout soupçon, ainsi qu'il a été fait observer à plusieurs reprises ³. Mais jusqu'ici ses critiques se sont contentés,

1. *Œuvres*, t. VII, col. 357 (Migne, *Patrologia Latina*, XXVI (1845) : Unum est quod inferimus, et promissum in exordio reddimus, Galatos excepto sermone Graeco, quo omnis Oriens loquitur, propriam linguam eandem pene habere quam Treviros, nec referre, si aliqua exinde corruerint, cum et Aphri Phoenicam linguam nonnulla ex parte mutaverint, et ipsa Latinitas et regionibus quotidie mutetur et tempore.

2. Par exemple : F. Brunot, *Histoire de la langue française*, I (Paris, 1905), p. 33.

3. G. Perrot, *De Galatia provincia Romana*, Paris, 1867, p. 87-90 ; *Revue Celtique*, I (1870-72), p. 179-92.

paraît-il, plutôt de signaler l'extrême invraisemblance de la survivance d'un dialecte celtique en Asie Mineure pendant plus de six siècles. Ce qu'on n'a pas fait, encore que ce soit une tâche absolument nécessaire pour y voir clair, c'est d'examiner le texte afin de s'assurer sur quels fondements il repose. Car il est clair que, si l'auteur y utilise quelque texte plus ancien sans y apporter aucune critique comme le font, hélas, la plupart des compilateurs grecs et romains de cette époque, son témoignage ne vaut rien, du moins pour ce qui est du celtique parlé au IV^e siècle.

Il faut noter d'abord que dans ce même commentaire saint Jérôme mentionne plusieurs autres faits qu'il croit évidemment de quelque utilité pour l'histoire et le caractère des Galates¹ :

nunc in secundo [libro] reddendum videtur, qui sint Galatae, vel quo, et unde transierint. Utrum indigenas eos fuderit an advenas quam nunc incolunt terra susceperit : et utrum linguam connubio perdiderint an et novam didicerint, et non amiserint suam. *Marcus Varro, cunctarum antiquitatum diligentissimus perscrutator*, et caeteri qui eum imitati sunt, multa super hac gente, et digna memoria tradiderunt.

Nec mirum si hoc ille de Galatis dixerit, et Occidentales populos tantis in medio terrarum spatiis praetermissis, in Orientis plaga consedissee memoravit : cum constet Orientis contra et Graeciae examina, ad Occidentis ultima pervenisse. Massiliam Phocaei condiderunt : quos ait *Varro* trilinguas esse, quod et Graecae loquantur, et Latine, et Gallice...

Suit une longue digression de faits décousus et ayant peu de rapports avec le sujet, mais sentant tous les *Antiquitates* de Varron. On gagne l'impression que l'auteur y étale toute son érudition (une érudition de seconde main, hélas) pour en imposer aux deux femmes, Paule et Eustochium, auxquelles il adresse son traité. Il termine son programme, suivant sa promesse, par la discussion du problème linguistique que nous connaissons déjà.

Il est donc dès à présent permis de conclure que saint Jérôme puisa, pour ses connaissances ethnographiques et linguistiques, dans les *Antiquités* de Varron, ouvrage qu'il cite d'ailleurs dans son commentaire sur la *Genèse*². Or, Varron traita des

1. *Op. cit.*, col. 353 et suiv.

2. Migne, XXIII, 952.

matières géographiques dans les livres X à XIII de son œuvre et y fit aussi mention des Galates ¹.

Il s'agit maintenant de savoir où Varron qui, on le sait, n'était pas un Hérodote ni même un Polybe, a pu puiser ses connaissances sur les Celtes de l'Asie Mineure. C'est ce qui se laisse vérifier grâce à un récit parallèle. C'est Tite-Live qui mentionne à peu près les mêmes faits d'ordre ethnographique sur les Galates que ceux que Jérôme a extraits des *Antiquités* de Varron ². Seulement, comme l'historien les met dans la bouche d'un consul romain qui harangue ses troupes avant de commencer la bataille, il passe sous silence, bien entendu, les renseignements sur la langue des Galates, parce que cela aurait assurément frisé le ridicule. Comme Jérôme, c'est-à-dire comme Varron, il parle à cette occasion de Massilia, et comme lui il souligne le mélange des races, l'ἑθνικὴ ethnique. Or, Tite-Live aussi bien que Varron a puisé ces faits dans une source commune, œuvre de Poseïdonios qui, comme on sait, s'intéressait plus qu'aucun autre écrivain de l'hellénisme à des questions anthropo-géographiques et linguistiques ³.

Mais c'est ce même Poseïdonios à qui nous devons, d'autre part, la plupart des notices les plus anciennes et les plus importantes sur les Celtes ⁴. Si donc le rapprochement de la langue des Galates à celle des Trévires a été fait, ainsi qu'il faut le supposer d'après ce que nous avons vu, non par saint Jérôme, théologien et littérateur mais nullement philologue ni même

1. Lydus, *De mag.*, III, 74, éd. Wünsch, p. 167. Il est à regretter que M. O. Gruppe (*Die Ueberlieferungen der Bruchstücke von Varros Antiquitates*, dans *Commentationes philologicae in honorem Theodori Mommseni*, Berolini, 1877, p. 546) ait renoncé à examiner les écrivains chrétiens, évidemment à cause du manque déplorable d'éditions critiques.

2. *Hist.* XXXVIII, 17.

3. Voir l'excellent livre de M. E. Norden, *Die germanische Urgeschichte in Tacitus Germania*, Leipzig-Berlin, 1920, p. 156 et suiv. C'est à lui que je dois l'idée de cette étude et plusieurs des faits principaux qu'on vient de lire.

4. Sur cette question voir le livre de M. Norden cité dans la note précédente. Celui de M. Karl Reinhardt, *Poseïdonios*, Munich, 1921, ne satisfait guère.

ethnographe ¹, mais par ses sources, directe ou indirecte, il est dû à Poseidonios, source commune de Varron et de Tite-Live pour l'ethnographie des Galates.

Pour l'époque de Poseidonios, bien entendu, c'est-à-dire, pour la première partie du 1^{er} siècle avant J.-C., tout s'explique de la manière la plus aisée et la plus plausible. Car alors non seulement les Galates parlaient toujours leur langue originale, mais encore cette langue devait être toujours assez proche des dialectes celtiques de la Gaule pour justifier les mots *eandem pene... quam Treviros*. Mais pour la question de savoir combien de temps le celtique se parlait en Gaule ou en Asie Mineure le témoignage de Jérôme est nul. C'est qu'on l'a arraché à son contexte sans s'apercevoir que tous les renseignements que renferme ce passage sont puisés dans les auteurs du 1^{er} siècle avant notre ère et que l'érudition de Jérôme est une érudition de seconde, sinon de troisième main.

Alexander HAGGERTY KRAPPE.

Clontarf, Co. Dublin.

1. Je ne comprends pas comment M. Brunot à la p. 34 du t. 1^{er} de son ouvrage précité peut appeler Jérôme « un écrivain consciencieux ». Il est au contraire pour ce qui n'est pas de la théologie pure, un compilateur sans critique et sans trop de goût, de l'espèce qui ferait honneur à une *université* du Middle West américain.

DEUX ÉPISODES DE PROVENANCE CELTIQUE

DANS LA

GRETTIS SAGA

On a signalé à plusieurs reprises l'influence exercée par l'ancienne littérature celtique sur les poèmes épiques et les sagas de l'Islande médiévale, et tout récemment M. C.-W. v. Sydow ¹ a fait observer qu'une telle influence est extrêmement probable pour la saga de Grettir le Fort, composition du XIII^e siècle mais utilisant des matériaux plus anciens, puisqu'elle raconte des événements qui se sont passés pendant la première moitié du X^e siècle.

Grettir, la figure centrale de cette saga, est un bandit islandais tout à fait typique, c'est-à-dire, un « outlaw », aventurier et un de ces personnages épiques qui ont de tout temps été les héros favoris de l'art narratif. On conçoit que la saga qui conte ses aventures et sa mort soit, comme la plupart des narrations de ce genre, tout autre qu'uniforme. Elle se compose plutôt d'épisodes d'origine diverse. Plusieurs d'entre eux sont d'ailleurs d'une date plus tardive que d'autres et certains même ne sont que des interpolations arbitraires ².

I

Au chapitre LXVIII de la saga le fameux Snorri Godi chasse son fils Thorod, coupable d'un meurtre, en ajoutant qu'il ne devra rentrer dans la maison paternelle avant d'avoir tué

1. *Beowulf och Bjarke*, tirage à part des *Studier i Nordisk Filologi* utgivna genom Hugo Pipping, Helsingfors, 1923, p. 45.

2. La meilleure étude sur ce sujet est celle de M. R.-C. Boer dans *Zeitschrift für deutsche Philologie*, XXX (1898), p. 1 et suiv.

quelque bandit. La saga relate comment Thorod tâche d'avoir raison de Grettir qui, après l'avoir vaincu, le laisse échapper la vie sauve par égard pour Snorri, homme très puissant.

Au chapitre LVI on raconte comment Thorir de Garth, ennemi acharné de Grettir, persuade à Thorir à la Barbe Rouge (*Raudskeggr*), autre bandit, d'attaquer Grettir et de le tuer. Thorir, qui connaît la force de Grettir, ne se montre pas trop avide à tenter l'aventure, mais Thorir de Garth lui ayant promis de lui procurer une amnistie au *thing* et de lui donner une quantité d'argent par dessus le marché, il consent. Mal lui en prend. Encore qu'il essaie de perdre Grettir par trahison, ce dernier le vainc et lui fait mordre la poussière.

Évidemment donc la saga suppose la coutume de se servir d'un bandit pour se débarrasser d'un autre. Cette façon d'agir n'est pas à la rigueur très improbable. Des choses pareilles se passent même de nos jours et dans les sociétés civilisées. Il est à noter pourtant qu'elle se retrouve dans la littérature irlandaise.

Dans le cycle légendaire de Dermat et Grania, Angus, fils d'Airt mac Morna et Aed, fils d'Andala mac Morna, tous les deux « outlaws », viennent trouver Finn mac Cumal pour lui demander la paix. C'est que leurs pères ont tué le sien. Finn se déclare prêt à la condition qu'ils lui paieraient la compensation qui lui est due. Comme ils affirment qu'ils n'ont pas le sou, ayant été mis hors la loi depuis quelque temps déjà, Finn leur demande la tête de son ennemi Dermat O'Dyna, « outlaw » lui aussi depuis sa fuite avec Grania. La suite du récit est semblable aux deux épisodes de la saga qu'on vient de lire : tous les deux « outlaws » sont vaincus par Dermat qui est plus fort qu'eux ¹.

Notons que dans le récit irlandais l'homme qui réclame la compensation se sert de ce moyen pour se débarrasser d'un autre ennemi : dans la saga islandaise c'est un étranger qui se sert d'un bandit quelconque. Tout au plus peut-on dire que Snorri Godi, qui est naturellement responsable pour les actions de son fils Thorod et qui doit payer la compensa-

1. P. W. Joyce, *Old Celtic Romances*, London, 1879, p. 317.

tion pour le meurtre commis par ce dernier, demande le meurtre d'un bandit comme équivalent de la somme qu'il devra payer. Il faut donc penser que si le texte irlandais a été le prototype de cette partie de la saga, celle-ci l'a imité assez librement.

II

S'il est donc permis de douter que les deux épisodes que nous venons de passer en revue soient vraiment calqués sur un épisode analogue de la saga irlandaise de Dermat et Grania, la preuve d'une influence pareille est beaucoup plus décisive pour une autre partie du texte norois.

Grettir, fortifié dans l'îlot de Drangey contre toute attaque de la part de ses ennemis, y défie hardiment Thorbjörn Angle, propriétaire légitime de l'île. Deux fois Thorbjörn a déjà tâché de s'emparer de Drangey et de faire partir l'*outlaw*; Grettir refuse de bouger. Alors le propriétaire exaspéré consulte sa vieille nourrice, une sorcière qui ne jouit pas de la meilleure réputation. Elle lui persuade d'entreprendre une troisième expédition à Drangey, offrant de l'y accompagner. Du fond de son bateau Thorbjörn commence les pourparlers avec Grettir debout sur les rochers de l'île. Ils n'aboutissent à rien, ainsi que Thorbjörn l'a prévu. Mais la vieille sorcière, accroupie sous un tas de guenilles, se met à maudire Grettir.

Je te jette ce sort, Grettir, que tu sois abandonné de ta santé, de ta richesse et de ta bonne fortune, de ta prudence et de ta sagesse, de plus en plus, à mesure que ta vie dure plus longtemps. J'ai bonne espérance, Grettir, que tes plus beaux jours à venir seront moindres que ceux qui sont passés.

A ces mots l'*outlaw* se sent saisi d'une frayeur surnaturelle; il craint les plus grands maux pour lui-même et pour ses compagnons d'exil. Mais résolument il ramasse une pierre énorme qu'il lance sur le bateau. Elle atteint la sorcière et lui brise son fémur.

On connaît le reste de l'histoire. Contre toute attente elle survit à sa blessure et se venge de Grettir en lui envoyant un

« sending », c'est-à-dire une bûche enchantée qui sera sa ruine ¹. Écoutons maintenant un épisode analogue dans la saga irlandaise de Dermat et Grania.

Dermat a résisté à toutes les attaques de Finn et de sa suite. Exaspéré de ce manque de succès, Finn va consulter sa vieille nourrice dans la Tir Tairngire, le pays des fées. C'est qu'il est maintenant persuadé que rien que l'art magique ne peut vaincre Dermat. La vieille offre de l'accompagner, dès le lendemain. Les deux se rendent à Bruga près de la Boyne, le refuge du héros. La sorcière aussitôt s'éleva en l'air par l'art magique et se mit à couvrir Dermat de ses flèches empoisonnées. La saga nous dit que jamais auparavant Dermat n'avait éprouvé une pareille souffrance. Heureusement pour lui, il réussit à tuer la sorcière en la perçant de sa lance ².

Abstraction faite du dénouement tragique de la *Grettis Saga*, la situation et les événements sont les mêmes dans les deux textes. On comprend d'ailleurs que l'islandais, s'il empruntait un conte celtique, ait changé le mode d'attaque de la sorcière suivant les croyances et les superstitions de son propre pays et qu'il ait remplacé les flèches féeriques de l'original par le « sending » bien connu du folk-lore islandais. Mais il est impossible, à mon avis, de ne pas reconnaître le parallélisme frappant qui existe entre les deux compositions, l'irlandaise et la scandinave.

Clontarf, Co. Dublin.

Alexander HAGGERTY KRAPPE.

1. Il s'agit des §§ 80 et suiv.

2. Joyce, *op. cit.*, p. 330.

L'ENFER GLACÉ

Dans ses *Études de mythologie et de folk-lore germaniques*, dont notre bibliographie rend compte plus loin, notre collaborateur M. A. H. Krappe, parlant de l'Enfer de Snorri, signale comme une particularité que cet enfer est glacé. « Je croirai hasardeux d'affirmer, dit-il p. 46, que Dante est le premier des « visionnaires » à faire la description d'un enfer glacé (le dernier cercle de son *Enfer*), mais ce qu'on peut dire sans trop de crainte d'être contredit, c'est que des enfers pareils sont bien rares avant lui, du moins en Occident »¹.

Il y a pourtant un pays occidental où l'idée d'un enfer glacé était courante au moyen âge, et antérieurement à l'*Enfer* de Dante : c'est le pays de Galles. Dans la poésie galloise des XII^e-XIII^e siècles, il est souvent question de l'enfer, et les termes dont on le désigne évoquent ordinairement l'idée d'un cloaque marécageux ou d'un fleuve impétueux, mais où le froid sévit. Voici ce que dit le poète Einyawm ab Gwalchmei (1170-1220) dans une « Ode à Dieu » (M. A. 231 a 29 = R. B. p., 1177, l. 32) :

*Duw am gwel gochel frawt oeruel freu
ffrowd usfern astrus frawtus frydyen*

« Dieu me fasse éviter l'impétuosité du courant glacé, le fleuve de l'enfer, difficile, aux flots impétueux ».

1. Dans son sermon sur les peines spirituelles des réprouvés, Bourdaloue résume ainsi les figures sensibles sous lesquelles l'image de l'enfer doit être présentée aux peuples : « étangs de feu, gouffres embrasés, spectres hideux, grincements de dents ». (*Dictionnaire des prédicateurs*, Paris, 1844, t. II, p. 442 a). Il n'est pas question de froid.

Généralement l'enfer est désigné du nom de *gwern* « marais, marécage » ou de *mign-wern* (*mign* ou *migyn* « même sens »); ainsi par Cynddelw (vers 1150-1200) dans un « Chant à Dieu » (M. A. 181 a 39 = R. B. p., 1173, l. 10) :

yn arglwyd, uffern wern wanar

« notre Seigneur, maître du marais de l'enfer ».

De même par Gwynnfardd Brycheiniawc (vers 1160-1220) dans son poème sur saint David (M. A. 195 a 7 d. b. = R. B. p., 1189 l. 37) :

nyd a yn uffern b[ò]ngwern boeni

« il n'ira pas dans l'enfer, marais de souffrance qui fait souffrir ».

Et par Gruffydd ab Yr Ynad Coch (M. A. 270 a 8-11 = R. B. p., 1193, l. 1-3) :

*Can nad eidunt ffyd, ffoynt racdaw
y blith y gethern, y waelawt uffern
y lle y mae migynwern.*

« Puisqu'ils n'ont pas la foi, ils fuiront devant lui parmi les troupes (infernales), au fond de l'enfer où il y a un marécage vaseux ».

Ou encore par Llywelyn Goch ap Meurig (M. A. 352 b d. l. = R. B. p., 1301, 32) :

torraist byrth uffern gwlyb figwern

« tu as brisé les portes de l'enfer humide, marécage vaseux »¹.

Cf. encore M. A. 271 b 16 = R. B. p., 1162, 6; M. A. 287 b 20 = R. B. p., 1234, 6; M. A. 351 b 23 = R. B. p., 1303, 24; B. Tal. 210, 33 Sk.; etc.

1. Dafydd ab Gwilym suit donc une ancienne tradition quand il dit dans sa pièce du « Nuage » (n° XXXIX, v. 48) :

ful uffern i figwern faith

« comme l'enfer dans un large marécage vaseux ».

Une épithète fréquente de *gwern* est *oer*, *oerfel* « froid » ou *rhew* « glace, glacé ». Ainsi dans les passages suivants :

M. A. 232 a 44-47 = R. B. p., 1180, 11-14 :

*Pan doeth Yessu vry oe vrenhindawt
yt oed pymhoes byt yn gytgaethuawt
yg gauael yg gwael yg gwaelawt uffern
yn affleu oerwern yn erdygnawt.*

« Quand arriva Jésus au sommet de sa royauté, les cinq âges du monde étaient tous captifs, misérablement prisonniers au fond de l'enfer, dans un froid marécage sans lumière ¹, dans l'angoisse ».

M. A. 242 b 28 = R. B. p., 1145, l. 36 :

O oerwern uffern wern weglyd

« du froid marécage de l'enfer, marécage qui fait grelotter ».

M. A. 243 a 33 = 244 b 11 = R. B. p., 1144, l. 17 :

*rac oerwern gethern uffern aphan
afleu anoden lle anodun*

« contre le froid marécage des troupes de l'enfer, silencieux ¹, intolérable, endroit très profond ».

M. A. 245 b 5 d. b. = R. B. p., 1146, l. 20 :

1. Le dictionnaire de Silvan Evans ne connaît que *aflef* « sans voix, silencieux » ; mais on pourrait admettre un mot *af-leu* sans lumière, de la famille de *lleu*, *goleu*. Il va sans dire que dans la vieille orthographe galloise *afleu* peut représenter aussi bien l'un que l'autre. C'est *afleu* qui paraît convenir le mieux dans le passage 232 a 47. Quant au passage 243 a 33, la valeur à donner à *afleu* dépend évidemment du mot suivant, avec lequel il rime. Ce mot est *anodun*, qui comporte lui aussi deux interprétations, toutes deux mentionnées par Silvan Evans : d'une part *anoddef* « intolérable » (cf. M. A. 252 b 1), qui conviendrait fort bien ici ; d'autre part *anoddeu* « absence d'intention, mauvaise intention, erreur » (par exemple dans M. A. 196 a 15 et aussi, contrairement à ce que dit Silvan Evans, dans M. A. 295 b 9 d. b., *gwainyddoedd fy mron gwayw anoddau trist*, car le morceau rime en *-au*). Comme *anoddeu* ne convient guère dans le passage 243 a 33, c'est l'interprétation *aflef anoddef* qui paraît s'imposer.

...uffern
oer bagyr wern gethern gaethrawt varvawol

« l'enfer, froid et hideux marécage des troupes captives vouées à la mort ».

M. A. 351 a 13 (2^e p.) :

*Efe an prynawdd nawdd nod
o uffern rew figwern rudd*

« Il nous a rachetés, protection glorieuse, de l'enfer glacé, marécage vaseux malpropre ».

Il est probable que ce mot *gwern* ne doit pas être séparé du nom de l' « aune », gaul. *uerna*, irl. *fern*, gall. *gwern*¹. Le sens le plus ancien était-il celui de « terrain humide, marécageux » ? L'arbre aurait alors tiré son nom de son habitat naturel. Ou bien aurait-on désigné le marécage du nom d'un lieu planté d'aunes ? La première hypothèse est assurément la plus vraisemblable, et c'est d'un thème **wer-* désignant l' « eau » (skr. *vāri-*) qu'il faut probablement partir (cf. Lidén, *Indog. Fschg.*, XVIII, 486). M. Thurneysen a d'ailleurs émis l'hypothèse que le sens de « marécage » se retrouverait en gaulois dans la glose *are uerni ante obs[i]ta* du glossaire dit d'Endlicher (*Indog. Fschg.*, XLII, 145). On peut se demander si parmi les composés gaulois qui renferment le mot *uerno-*, quelques-uns au moins ne s'accommoderaient pas aussi bien du sens de « marécage » que de celui d' « aune ». Mais le fait a peu d'importance². L'essentiel est que le sens de « marécage » soit bien attesté et qu'il se conserve notamment dans un emploi reli-

1. L'aune en tout cas semble avoir rempli un rôle sinistre, dans l'inhumation des morts. Dans une de ses pièces les plus célèbres (89, v. 38-40), Dafydd ab Gwilym souhaite de voir la jeune beauté lui appartenir,

*a gwr Esyllt dan groesau
'n y ffos gau a phais gywarch
a gwernen felen yn farch*

« et le mari d'Esyllt sous les croix (du cimetière), dans sa fosse creuse et son manteau de chanvre, à cheval sur un aune jaune ».

2. D'après Mistral, que cite M. Lidén, *l. cit.*, le provençal *verno* « aune » (d'origine celtique) aurait aussi le sens de « marécage ».

gieux, par conséquent archaïque et traditionnel. On en tire un témoignage précis sur l'idée que les Celtes pouvaient se faire de l'enfer.

En Irlande l'enfer est parfois représenté comme une fosse, *cuithe* (empr. au latin *puteus*). On lit dans l'hymne de Fiacc, v. 38 (*Thes. Pal.*, II, 317) :

fosrolaic in tarmchossal isin mórchuthe n-ísel

« la faute les a entraînés dans la grande fosse basse »

à quoi un glossateur ajoute *i n-ifernu* « en enfer ». L'idée que l'enfer est une fosse pleine d'eau peut provenir de la Bible. Le verset 4 du 29^e psaume de David est ainsi conçu : *Domine, eduxisti ab inferno animam meam ; saluasti me a descendantibus in lacum*. Cette phrase inspire la glose suivante au glossateur du manuscrit de Milan (*Thes. Pal.*, I, 151 ; f^o 49 a 27) : *is du óinrét is ainm les infernum 7 lacus, .i. duchuithiu tantum* « pour lui, infernum et lacus désignent la même chose, c'est-à-dire seulement la fosse ». Le puits de l'enfer est connu en Galles. On le trouve mentionné dans un poème imprécatoire du xv^e siècle publié par M. Gwynn Jones, *Z. f. Celt. Phil.*, XVII, 170 :

*nac yfeiriat na cb(y)lochudd
na tim or elorwydd
nac amto na betydd
ont uffern byterw*

« ni prêtre, ni tombe, aucune espèce de cercueil, ni suaire ni sacrement, rien que le puits de l'enfer ». Il est d'ailleurs connu aussi en Bretagne. Il en est encore question dans la *Légende de la Mort* de Le Braz (éd. de 1923, t. II, p. 388).

Ce n'est pas à dire que les Celtes ignorent le feu infernal. Mais les poètes gallois du moyen âge le mentionnent, semble-t-il, plus rarement. En voici toutefois deux exemples empruntés l'un à Cynddelw, l'autre à Elidr Sais :

M. A. 181 a 8 = R. B. p., 1172, 22 :

yn affan poethvan peithauc druydet

« dans l'enfer, fournaise, vaste d'accès ».

M. A. 243 a 6 = R. B. p., 1143, 38 :

yn nhaerdan affan uffernawl

« dans le feu ardent du monde infernal ».

Quand le feu de l'enfer est mentionné, dans l'ancienne poésie galloise, c'est généralement le « feu du silex », *tan cyllestrig* (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XXXI, 163 et XL, 350). Ainsi dans M. A. 149 b : *y'nghyllestrig dande*. Cf. encore les passages suivants :

M. A. 251 b 6 et 2 d. b. : *tan llachar uffern... marwar kylllestric* « le feu éclatant de l'enfer... le charbon allumé du silex ».

M. A. 255 b 7-8 (2^e p.) :

*arglwyd dat nam gat gyllestrigawl dan
yny may poethuan peth uffernawl*

« seigneur père, ne me laisse pas aller au feu du silex, là où se trouve la fournaise, chose infernale ».

M. A. 343 a 6 = R. B. p. 1337, 9 :

y bydd buddelw tan cyllestrig

« il sera la proie du feu du silex »¹.

Le fait est que les deux notions, celle d'un enfer glacé et celle d'un enfer brûlant, coexistent dans la littérature celtique, surtout dans la littérature religieuse. La glace et le feu se mêlent dans la description de l'enfer du songe de saint Paul, *Breudwyf Pawl Ebostol* (Elucid., p. 152-153). Il est vrai que c'est une traduction du latin. Les vies de saints irlandaises nous montrent les damnés soumis alternativement aux tortures de la chaleur et du froid. Ainsi la description de l'enfer dans la vie de saint Brendan (*Lismore Lives*, éd. Stokes, l. 3666) comprend à la fois « des surfaces glacées où la neige tombe sans cesse », et des « plaques rougies par le feu ». De même d'après la Vision d'Adamnán (*R. Celt.*, XXX, p. 372-

1. Cf. la mention du « vêtement de silex » (*cylllest[r]ic guisc*) dans le Black Book, p. 15, 26 Sk., de la « peau de silex » (*kyllestric haen*) dans le Book of Taliesin, p. 211, 1 Sk.

373, §§ 25-26), les démons font passer leurs patients d'un extrême à l'autre.

Cette conception de l'enfer n'est pas particulière aux Celtes. Comme le signale C. Plummer dans son édition de Bède (*Venerabilis Baedae Historia Ecclesiastica gentis Anglorum*, Oxford, 1896, t. II, p. 296), on la rencontre dans la littérature anglo-saxonne, et par exemple dans une homélie de Wulfstan (éd. Napier, p. 138). Bède lui-même l'exprime en vers latins dans son poème *de die iudicii* (*Venerab. Bedae Opera*, éd. Giles, t. I, p. 101-102) :

*Ignibus aeternae uigris loca plena gehennae
frigora mixta simul feruentibus algida flammis.
Nunc oculos nimio flentes ardore camini,
his miseris uicibus miseri uoluuntur in aeuum...
Non sentitur ibi quidquam nisi frigora, flammae,
factor et ingenti complet putredine nares.*

C'est une conception venue de l'Orient. Peut-être le livre de Job en fournit-il la plus ancienne expression ; on y lit en effet au chapitre xxiv, verset 19 : *ad calorem nimium transibunt ab aquis niuium*. On la trouve en tout cas longuement exposée dans le livre des Mystères d'Enoch (cf. Hastings, *Dictionary of the Bible*, I, p. 701 a).

Elle s'explique aisément si on y compare l'idée que les anciens se faisaient du monde des bienheureux. Qu'est-ce que les Champs Elysées pour Homère ? Un endroit où l'on jouit d'un beau temps fixe, où il n'y a ni neige, ni tempête, ni pluie (ε 566),

οὐ νικετὸς οὐτ' ἄρ' χειμὼν πολὺς οὔτε ποτ' ἕμβρος,
où l'on ne souffre ni d'un soleil brûlant, ni d'une pluie constante (ε 479-480 = τ 441-442),

οὐδέ ποτ' ἡέλιος φάεθων ἀκτίσιν ἔβαλλεν,
οὐτ' ἕμβρος περᾶσκε δίκυπερές.

C'est la même idée qu'avaient les Celtes de leur *tír na m-beo*, *tír na n-óc*, *tír tairngire*. Parmi les biens qu'ils s'en promettaient, ils n'omettent pas de célébrer la douceur de la tem-

pérature (cf. K. Meyer et A. Nutt, *The voyage of Bran*, t. I, p. 4-14). C'était vraiment pour eux une terre bénie « que la pluie ne mouille pas, que la chaleur ne dissout pas davantage »,

nys gwlych glaw, nys mawr tawd tes.

Il est naturel qu'on se soit d'abord représenté l'autre monde comme exempt des misères du nôtre. Or parmi ces misères, l'une des plus redoutables pour l'humanité primitive est celle qui provient des intempéries. S'il y a un autre monde, et s'il doit valoir mieux que celui-ci — ce qui n'est pas difficile —, il faut d'abord qu'on n'y souffre ni de la chaleur ni du froid. Ajoutons qu'on y vive sans travailler, qu'on y mange et boive à discrétion les mets et boissons les meilleurs, qu'on y possède librement les plus belles femmes, qu'on y reste toujours jeune, et ce monde sera vraiment parfait. Telle a été sans doute l'idée première. Elle s'exprime encore à peu près textuellement dans les descriptions que font les fées de la terre des bienheureux pour décider les mortels à les y suivre (cf. *l'Echtra Condlae*, Pokorny, *Z. C. P.*, XVII, 195 ; le *Tochmarc Etaine*, Windisch, *Ir. Texte*, I, 132-133, etc.).

Quand les notions morales se sont développées parmi les hommes, ils ont introduit dans l'autre monde l'idée de la justice. Ils n'ont pas pu admettre que les faveurs de la terre promise soient accordées à tout le monde indifféremment. Ils ont imaginé une différence de traitement suivant les œuvres, aux uns une récompense, aux autres un châtement. Cette idée est elle-même fort ancienne. Elle s'exprime comme on sait, de façon assez inattendue, dans un passage de Plaute, qui l'avait certainement empruntée à son modèle grec :

*Istest ager profecto, ut te audiui loqui,
malos in quem omnes publice mitti decet.
Sicut fortunatorum memorant insulas,
quo cuncti qui aetatem egerint caste suam
conueniant ; contra istoc detrudi maleficos
aequom uidetur, qui quidem istius sint modi.
(Trinummus, 547 et ss.).*

Puisqu'on jouissait du beau temps dans les îles fortunées, réservées aux justes, il devait exister pour les criminels un endroit où ils continuaient à souffrir de la chaleur et du froid. C'était la conclusion naturelle d'un raisonnement tout simple, auquel le christianisme apporta une force nouvelle. Toutefois, l'enfer chrétien, avec son feu qui brûle ne s'imposa pas dès le début. On s'en tint quelque temps à une conception plus vague, où l'extrême froid se mêlait à l'extrême chaleur. Encore faut-il ici faire une distinction suivant les pays. La chaleur est un bienfait dans les terres du Nord ; on y jouit du soleil avec délices ; dans les rares semaines où il consent à se montrer, on l'accueille d'autant mieux que sa présence est toujours précaire. Le soleil, avec le beau temps qui en dépend, est resté pour les Celtes un privilège de la terre des bienheureux. Quand ils ont imaginé un lieu de châtiment pour les coupables, ce ne pouvait être qu'un cloaque obscur, où les damnés grelottaient dans une boue glacée. L'enfer des Scandinaves était glacé, nous apprend M. Krappe. C'était aussi le cas de l'enfer des anciens Bretons, et pour des raisons identiques.

J. VENDRYES.

NOTES

ÉTYMOLOGIQUES ET LEXICOGRAPHIQUES

(suite).

467. Gallois LLIANT ; irlandais LÍ, LÍG ; LIA — gallois LLIF, LLI ; cornique LYF ; breton LIVAT, LINVA, LINVADENN.

Le gallois *lliant* a deux sens très nets :

1° flots de la mer, la mer ; 2° lumière, couleur brillante.

I. L. Noir (Skene II, p. 16, 22) :

advin caer yssit ar lan llyant

« agréable est la forteresse qui est sur le bord des flots » (cf. L. Tal., *ibid.*, 170, 20).

L. Tal., 156, 28 :

*·pwy enw y teir caer
rwy lliant a llaer*

« quel est le nom des trois villes fortes entre la mer et la terre (?) ».

Myv. arch., 288, 1 : *tros liant*.

Le plus souvent on a *morlliant*.

L. Aneurin, 71, 20 :

Tebic morlliant y devoden

« semblables à la mer, ses habitudes (généreuses). »

M. A., 195, 1 : *morlliant* ; *ibid.*, 211, 2 : *dra morlliant*.

A remarquer Myv. arch., 151, 2 :

am du llyr a lliant

Lliant n'est pas ici équivalent de *llyr* ; il semble indiquer plutôt les flots.

II. lumière, couleur éclatante :

L. Tal., 134. 4 : *eur lliant*, l'or éclatant.

L. Rouge, 302, 12 : *þau daw nos a lliant* « quand viendra la nuit et le jour ».

Cf. *ibid.*, 301, 16 : *þau daw nos a dyd*.

Le fait que *lliant* a incontestablement le sens de *lumière, couleur brillante*¹, indique tout naturellement un rapprochement avec l'irl. moyen *lig*, moderne *ligh*, gén. *ligbe*, couleur, beauté ; *lliant* = **liga-nt*. De ce fait, il faut renoncer à expliquer *lig* à côté de *li* par une formation analogique à *rig*, *ri*. *Li*, couleur, splendeur qui se trouve en irl. moyen et moderne comme *lig*, est vraisemblablement à rapprocher, comme on le fait généralement, du gallois *lliw*, bret. *liou*, couleur (latin *livor*).

Stokes (*O' Davoren's Gl.*, 1197. *Archiv f. Celt. Lex.*) cite le latin *ligo*, gl. *tinctora* du *Corp. Gloss. lat.*, V, 372, 1 ; mais l'origine et la valeur de cette glose restent fort douteuses.

L'irlandais moderne *li*, gaëlique d'Écosse *li*, dans le sens de mer, renferme évidemment la même racine que *lliant* dans le même sens. Il est peu probable que le sens soit métaphorique ; *la brillante* pour *la mer brillante* ? Il est probable que *li* dans le sens de mer est à rapprocher du vieil. irl. *lie*, *liae*, flot ; irl. moyen *lia*, flot, inondation (*Tbes. pal.*, 315, 4 ; *O' Davoren's Gl.* 1166 ; *Acall. na Sen.* 1739, 2990, etc.), qui s'explique par **li-jo-* ; on a affaire à **li-*, *li-jo-*.

Li, mer, a pu primitivement représenter aussi un nominatif vieux celtique **lix* ; *lig* a pu exister comme génitif **lig-os*.

Le gallois *llif*, flot, cornique *lyf*, breton moy. *livat*, inondation, moderne *linva* (*liva*), inonder, *linvadenn*, inondation, supposent, en raison de la nasalisation : !*i-m-* : **li-mi-* ou *li-mo-* (le gallois *llif* est masculin).

Ni *llif*, ni *lliant*, ni l'irl. *lī*, *līa* ne s'expliquent bien, pour le sens, par une racine *li-*, *leja*, que propose Stokes (*Urk.*

1. Il est fort possible que dans les passages cités, *morlliant* signifie *la mer brillante*. Pour ce sens, cf. le nom propre de femme *Gwenlliant* qui n'est nullement pour *Gwen-fliant*, lequel n'est pas non plus pour *Gwen llīan*, comme le propose J. Morris Jones, *Grammar*, p. 171.

Spr., 248) en rapprochant λειζω, *libo*. Faut-il, avec Peder-
sen (*Vergl. Gr.*, II, 566) supposer *pl-* : *li-n*, ide. **pl-neu-*, skr.
ṛi-nā-ti remplit (cependant cf. Walde, *libo* 1) ?

En revanche le gallois *liu*, corn. *lyu*, breton *liu*, pus (irl.
mod. *lionach*, sang et eau corrompus venant d'une plaie ou bles-
sure, Dinneen), mots masculins qui supposent **li-no-*, appar-
tiennent bien à *li-* (cf. Walde, *loc. cit.*).

468. Gallois *BALLEG* ; *BALLEGRWYD* ; irlandais *BALLACH* ;
BALLÁN ; *BALLÁN LOSCAIN*.

Balleg, f. se trouve en moyen gallois dans le sens de *sac*,
bourse (Madog Dwygraig, M.A. 325 ; première moitié du
xiv^e siècle) : cf. S. Evans, *Welsh Dict.*, à *balleg* = **ballicā*.

Ballegrwyd est donné dans les *Anc. Laws*, I, 102, 127, *bal-
lecrwyd* ; *ibid.*, 585, 60 *ballgrwyd* ; anc. *Laws*, II, 866, 91, *ballec-
rwyd*. Comme il n'arrive que trop souvent, le mot est traduit
différemment par Aneurin Owen. Aussi S. Evans déclarait-il
qu'on ne peut en préciser le sens. Il s'agit évidemment d'un
filet (*rhwyd*) à *bourses* ou *poches*, d'une sorte de nasse.

Balleg est un dérivé de *ball* qu'on ne trouve pas seul dans
un sens analogue, mais qui est bien connu en irlandais dans
ball, membre (membrum virile) vraisemblablement, et cer-
tainement dans *ballach*, rond, globulaire (K.M., *Contr.* ; Din-
neen), *ballán*, coupe, vase (rond?) à boire (O' Mulconry's *Gl.*,
119 ; *ballán cloiche*, boule de pierre, 3314).

Ce thème est largement représenté dans les langues germa-
niques : *ball*, norv., v. norv. *bøllr*, corps rond ; *balle*, norv.,
testicule ; v. norr. *bøllr* (holl. *bal-zak*, scrotum) (cf. Falk-
Torp à *ball*, *balde*, *byld*, *bolle*). *Ballán*, vase à boire, n'est
nullement emprunté au germanique comme l'annonce avec
hésitation Stokes, (*Urk. Spr.*, 163, à *ballano-*). *Ballán loscáin*,
champignon, a la même origine : boule, balle de crapaud.
Indo-européen **bhel*, enfler ; *ball-* = **bal-u-*.

469. Gallois *BALLOG* ; *BALLASG* ; irlandais moyen *balloisg-
theach* ; *BALLAN SÉILGHIDE*.

Le gallois moderne *ballog* a le sens de *hérisson* ; *ballasg*
désigne toute coque ou coquille, cosse, rude ou piquante ;

ce qui est significatif, *ballasg* a aussi le sens de *porc-épic* (S. Evans à *ballog*, *ballasg*). En irlandais moyen *balloisgtheach* est le *homard* (*Glossary in Egerton*, 772) ; *ballán seilghide* désigne une coquille de limaçon (K. M., *Contr.*). A la rigueur ce dernier mot pourrait se ranger sous *ball*, *ballach*, rond ; mais il ne peut évidemment en être de même des autres mots. Il est possible que dans le gallois *ballasg*, on ait affaire à un composé : *-asg* = breton *ask*, entaille ?

On a vraisemblablement affaire à la racine **guel-* (irl. *atbail*, gall. *aballu*) : βέλως, βέλωνη, lit. *gelūnis*, pointe, piquant ; δέλιδες, σφῆκες ἢ ζῶον ὀμοιον μελίσση Hes. (cf. Walde, *Lat. Et. W.* à *vallessit*).

Peut-être *ballauc* dans le Gorchan Maelderw (F. a. B., II. 109, 7) a-t-il le sens de *pointu* ? ; en parlant d'un héros, *ig cinvaran e deuvinielit ballauc* « en tête de la troupe, ses deux tranchants (épées à deux tranchants) pointus. »

470. Irlandais BALL, BALLACH — gallois BALL.

Ball, à toute époque, en irlandais, a le sens de *tache* ; *ballach*, tacheté, moucheté, marqueté (K. Meyer, *Contr.* ; Dinneen). *Ballach* a un sens équivalent à *brecc* : *Táin Bó C.* l. 205 : *balla-brecc* en parlant d'un manteau.

S. Evans donne *ball*, spot, mais il n'en cite aucun exemple ; je n'en connais pas non plus. Il s'appuie sur l'irlandais *ballach* et aussi, semble-t-il, sur *ball*, épidémie, maladie épidémique. *Y fall felen*, la peste jaune, dont il est question dans plusieurs documents du moyen âge, peut avoir été une maladie éruptive comme la petite vérole (*brech* en gallois comme en breton). Il se peut que dans ce sens, *ball* soit identique à l'origine à *ball* ; *ball*, f. = **ballā*. Naturellement *ball* dans ce sens est à séparer du cornique *bal* (voc. corn ; moyen breton *baluent*, maladie) ; cf. ags. *bealo*, anglais *bale*, v. sax. *balu* (Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *balstyrig*).

On pourrait voir dans le mouchetage, marquetage, l'effet de *piqûres*, d'un piquetage. C'est l'idée que donne la petite vérole en Bretagne : j'ai entendu souvent qualifier de *pigos* (*pigos*) des gens marqués de la petite vérole : *pigosat* a le sens de piqueter, picoter.

Ball, dans ce cas, serait à rapporter à **guel* : voir *ballog*, *ballasg*, *ballán*.

471. Gallois moyen HESCYN, tamis, crible ; moderne HESGYN ; HESG, joncs, roseaux ; irlandais moyen SEISCENN, jonc ; irl. moy. moderne SEISC, SEISGEANN.

En gallois moderne *hesgyn* signifie tamis, crible. Il a eu sûrement le même sens en gallois moyen. Dans les *Anc. Laws*, Aneurin Owen, suivant son habitude, ou est vague ou ne précise pas : *Anc. Laws*, II. 804, 32 : *beskyn yw* est traduit par *situlus taxeus* ; *beskyn helyc* (34) par *situlus saligneus*. Il donne à *beskynneu* (*Anc. Laws*, 8. 596, 42) le sens de *yewcruck* ; à *heskyn helyc* (44) celui de *willow cruck*. Dans les Lois de Dyvet (*Anc. Laws*, I. 582, 37) et celles de Gwent (*ibid.*, 824, 48), *hescyn* est remplacé par *gogyr* (*gogr*) qui est le mot le plus répandu pour *tamis, crible*.

Dans aucune des autres langues celtiques on ne trouve rien d'analogue comme sens. Phonétiquement, *hescyn* est un singulier de *hesc*, *hesg*, mais le gallois *hesc*, *hesg*, breton *hesc*, n'ont que le sens de *joncs* et aussi de *laiche* (breton) jonc coupant ; il en est de même de l'irlandais moyen *seiscenn*, moderne *seisc* ; *seiscenn* a le sens exact d'endroit marécageux où croissent des joncs et, par extension, le sens de *marais*. En irl. mod. *seisc*, f. indique, d'après Dinneen, une herbe rude ou jonc qui croît dans les marais ; il traduit *seisceach* par *sedgy*, mais *seiscinn*, *seisceann*, f. par *marais, fondrière*. En apparence, le sens sépare absolument *hescyn*, tamis, de *hesc*, *seisc*, joncs.

La clef de l'énigme a été trouvée par des germanistes. Je lis dans Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.*, p. 972 que *siv*, roseau, jonc, v. norr. *sev*, doit son nom à son pied poreux et percé de trous, le mot étant identique à l'allemand *Sieb*, anglais *sieve*, tamis, crible ; ils signalent le même rapport de sens en vieux slave : *sitŭ*, jonc ; *sito*, tamis.

Il résulte de l'étude des différentes formes germaniques (voir Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *si, sigte* III) que la forme germanique commune est **sib* = ide. *sip*, avec une variante.

Hesg, suppose *sib-* ou *sip-sc-* (irl. *seisc* supposerait une dérivation en *ī-*). Le breton *hesc*, *laiche*, plante coupante, a dû

subir l'influence de la racine *sek- (*secare*) ; ags. *secg*, épée et *laiche* ; anglais *sedge*, all. *segge* (german. *sagia*) ; norv. *sigd*, faucille.

D'un autre côté le verbe *sive*, danois plus ancien *sibe*, a le sens de couler goutte à goutte, *fuir*. La racine *sèi*, *sī-* (cf. Falk-Torp, à *si*, *sīve*, *sigte* III) a le sens de *couler*, *laisser couler*, et s'épuiser.

En celtique, au moins en breton, il y a eu confusion peut-être entre deux racines différentes dans *besc*, *besp*. Le gallois *besg* paraît n'avoir que le sens de *sec*, stérile, comme l'irlandais *seasc*. Dans ce sens on a supposé avec vraisemblance, un indo-européen *sisqu-*, *sisqu-* (Pedersen, *Vergl. Gr.*, I, 71, 126 ; Vendryes, *Mélanges Rozwadowski*, I, p. 138). Mais le sens ordinaire de *besc*, *besp* est : *épuisement* ; *monet de besc*, s'épuiser, tarir, *bescadur*, épuisement, tarissement, *beskein*, *besepein*, tarir, s'épuiser (Dict. vannetais d'Ernault : cf. *Gloss. moyen-breton* : mêmes sens).

On aurait donc ici la même racine que dans le gallois *bescyn*, *besc*, et la même dérivation. Il n'y aurait pas de changement hypothétique de *p* en *c* après *s*, *besp* répondant seul exactement à **sisqu*^o-.

472. Gallois BUSTACH.

Gallois *bustach*, m. plur. *bustych bustachod*, est courant dans le sens de « bouvillon, jeune taureau ». Il remonte à un vieux-celtique **bou-stakko-* dont le second terme *-stakko-* est facilement explicable si on se rétère à des mots germaniques apparentés. *Stakko* = ide **stugh-no-*, cf. *στύγος* = **stughú*. A la racine *ste(n)gh*, appartiennent le norv. *stegg*, mâle de canard, oie et autres volatiles semblables (v. norr. *steggi*) néo-isl. *matou* ; germanique **staggia-*, qui a un aiguillon, pointe (c'est-à-dire le *membrum virile*). Le vieux-danois *stag* qui appartient à une autre forme de la même racine n'a que le sens de *pointe*, *aiguillon*. L'ags. *stagga* signifie cerf, mais l'anglais *stag* a en outre le sens de *mâle d'animaux*. Il est possible que ce soient les cornes naissantes du bouvillon qui soient visées dans *bustach* : cf. vha. *stach*, daguet, cerf d'un an dont les cornes sortent mais ne sont pas encore ramifiées (Falk-Torp à *stegg*).

473. Irlandais moyen COIPP, COIPE — gallois moyen CYFY.

Coipp est un mot fort rare ; il n'apparaît que dans le *Táin Bó Cuáluge*, éd. Windisch, l. 6053, 3789 (*cuip*), 6053 : *rat ni-giub mar negair coipp a lundu* (i. *lind usci*) « je te laverai comme on lave... dans un lavoir. » La version de Lc., p. 52^b, 24, porte : *not uinus amail negar for cor hi lungthe* (corrigé en ? *lungga*) : même sens (*uinus* fut en *s-* de *uigim*) ; 3789 *rotšnigestar mar šnegair cuip a lundu* « il t'a lavé comme on lave dans un lavoir » ; *šnigestar* et *šnegair* à lire : *nigestar* et *negair* (Windisch). Pour *luudu*, Windisch se fonde sur la glose *lind usci* et rapproche ce mot de *lunac*, action de laver (Anc. Laws, VI, Gloss.).

Kuno Meyer, *Contr.*, traduit *coipp* par *écume*, d'après O'Brien (*cuip* ; Dinneen, *id.* à *coip* et *cuip*) : Windisch repousse, avec raison, ce sens et p. 542, note 2, songe au latin du moyen âge *copa*, *cuſa*, *cuppa*. Dans son Dictionnaire il propose avec doute, un emprunt au latin *cupbia*, *tegmen capitis* (Ducange). Avec peut-être une légère modification, c'est l'hypothèse la plus probable.

Coipp ne peut être séparé de *coipe* que Kuno Meyer traduit inexactement par *nonne* : *coipe*, seul, n'est pas plus une nonne que *caille*, seul. Le texte le plus intéressant à ce sujet se trouve dans le *Glossaire* d'O'Davoren, n° 415 : *coipe.i.caille dab ut est mac coipe donither re mac caille*. « *coipe*, c'est-à-dire voile noir, *mac coipe*, qui est fait de *mac caille* ». Stokes traduit : *a son who is begotten on a mac caille*, et croit d'après O'Donovan, qu'il s'agit d'un fils qu'on a eu d'une nonne. Le passage des *Anc. Laws* cité par O'Donovan ne le prouve nullement. Le sens est, je crois : *mac coippe* est dit d'après *mac caille* (ou est dit d'une *mac caille*) ; *maccoipe* est une nonne ainsi désignée d'après une partie de son vêtement comme *maccaille* d'après son voile (*pallium*). *Coipp* ne peut s'expliquer ni par *cāpa* ni par *cappa*. Il me paraît probable que l'objet en question devait être caractérisé par *cupbia*, un capuchon ; c'était un manteau avec un capuchon. C'est ainsi que le danois *kappe* désigne le froc et a fini par avoir le sens de *capuchon*. En revanche, le vieux norv. *kaape* a le sens de manteau, mais le vieux norrois *kāpa* dési-

gnait un manteau *avec capuchon* (*kâpax*, latin *câpa*, variante de *cappa* (Falk-Torp, à *kaabe*, *kappe*).

Cuphia semble être l'origine aussi de *cÿfy* qui, à ma connaissance, ne se trouve que dans les *Leges Wallicae* (Anc. Laws, II. 805, XLIII). Il se trouve dans l'énumération des biens meubles : [pretium] *cÿfy*, denarius. Aneurin Owen qui traduit ordinairement les mots gallois, contre son habitude ne hasarde aucune traduction (il n'est pas toujours aussi prudent). *Cÿfy* est suivi de *toga*.

Or, dans le passage correspondant des *Lois de Gwynedd* (Anc. Laws, I. 308, CCXVIII), avant *eskyn*, robe, on a *pen-chn* (*penguch*) bonnet, capuchon.

Il est fort possible qu'à un certain moment, dans l'ancienne Irlande, *coipp* se soit laïcisé et ait désigné, en général, un manteau avec couvre-chef.

474. Cornique *DYSMYGY* ; gallois *DECHYMMGY* ; *MYG* et ses composés ; vieil et moyen-irlandais *DIMICEN*.

Williams a traduit *dysmygy*, *desmygy* par : *to utter, speak, tale, declare*. C'est inexact. Le contexte est des plus clairs, et le sens du mot est : *deviner, découvrir* : P. D. 4372 :

*yn ur-na ef dysmegys
py gansse y fue gwyskys*

« maintenant qu'il devine par qui d'entre eux il a été frappé. »

Ibid., 138, 1 :

*Dysmyg lemmy, ty gwas mat
pyw ros thyso wat*

« Devine maintenant, mon brave garçon, qui t'a donné le coup. »

Ibid., 2548 :

*Pup cowyth oll prydyrys,
Martesen vyth yn y vrys
desmygy, pren vas ple fo*

« que chaque camarade réfléchisse ; peut-être dans son esprit découvrira-t-il où il peut y avoir un bon arbre. »

Partant de ce faux sens O. Pughe a inventé un gallois *dysmegu* et même *meg*, enuntiate, qu'il tire de *mi-eg*.

Le gallois *dychymmyg*, *dychymmygu* a également le sens de : deviner, imaginer. *Dychymmyg* a même le sens d'*énigme*, devinette. La forme *dechymmic* se trouve dans Taliesin (F.a.B. 11. 129, 11). Le poète consacre un poème au vent, à ses diverses manifestations, sans le nommer. Il commence ainsi :

Dechymyc pwy yw « devine qui il est. » Les exemples de ce mot sont abondants à toute époque. *Dechymmyc* = *di-com-mic-*; pour *di de do* en construction verbale, suivis de la spirante gutturale sourde cf. J. Loth, *Remarques et add. à l'Intr. to early welsh de Strachan*, p. 74 et note, pp. 77-78; *La particule ro- dans les langues brittoniques*, p. 119 et note.

A la même racine appartient *gofeg*, moyen-gallois *gofec* f. qui se dit des compositions bardiques et a fini par prendre le sens de pensée ;

L. Noir (F.a. B., 11. 8, 17) :

nid endeneiste kiwreu beirt gowec bigleu

« tu n'as pas entendu les chants des bardes à l'inspiration sincère ».

L. Tal. (*ibid.*, 136. 8) :

Traethator vy gofec
yu efroec yu efrei

« on traitera mon œuvre inspirée en hébraïque, en hébreu. »

L. Aneurin (*ibid.*, 76. 28) : Aneurin en finissant de parler de sa captivité, ajoute :

ys gwyr Taliesin
ovec kywrenhin

« il le sait, Taliesin. à l'inspiration habile, artistique. »

Gofeg a dû avoir primitivement le sens d'*invention*, *inspiration poétique*, et qualifie le fruit de l'imagination du poète, son œuvre poétique : *gowec* = **uo-micā*. S. Evans voit dans *dychymmyg* un composé de *cymmyg*. Il y a un exemple, non de *cymmyg*, mais de *kymic* qui équivaut d'ailleurs à *cymmyg*. Le

mot paraît dans un poème du XII^e-XIII^e s., mais, d'après le contexte, a le sens de : *digne d'admiration, beau* (Myv. arch., 119.1) : *kymic* = *com-mic-*. Il se rattache directement à *myg*, *myged*, *edmyg*, *ceimyg* qui contiennent la même racine *mic-* que *dysmygy* et *dechymyg*. *Mic* ne se trouve seul que dans le titre d'une poésie de Taliesin à la gloire de Dinbych (Tenby, en Pembrokeshire) : *Mic Dinbych* (L. Tal., édition de Gwenogvryn Evans, p. 44, en marge). On l'a traduit par : *the Prospect of Dinbych*. Il doit signifier : *admiration* ou *choses admirables* de Dinbych¹. Le sens des dérivés est sûr :

Myv. arch., 251. 1 :

Rot vyged ri « roi au don admirable. » (*t* = *d*) : cf. *ibid.*, 261.2 : *rot edmyg*, même sens.

Ibid., 165.4 : *glywvyged*, chef admirable (ou brillant); *mygr* qui signifie *brillant* plutôt qu'*admirable* dans ce passage du Gorchan Maelderw dont la première rédaction est de l'époque du vieux-gallois (F. a. B., 11. 95, 20) :

med mygyr o bann

« l'hydromel brillant hors de la coupe » (*paun*, grand vase², cratère), *mygr* = **mic-ro-*.

Edmyg, *keinmyg*, *edmygn*, *keinnygu*, composés avec *ate-*, et *kein* = **caño-*, beau, ont un sens analogue. Le sens contraire *mépriser*, est exprimé en gallois par *dirmyg*, *dirmygu*, et en irlandais ancien et moyen, par *dimicēn* (et *dimicem*) f., *dīmiciur*, je méprise ; *dimicnech*, méprisable, etc. (K.M. Contr.). Le breton a *dismegans*. Quant au cornique *dismigo*, se défier, soupçonner, il ne repose que sur l'autorité de Lhwyd, *Arch.* 159.

Pedersen (*Vergl. Gr.*, II, 576) part avec raison pour expliquer *edmyg*, *keinmyg*, *dirmyg*, *dimicēn* de l'idée de voir (*despi-*

1. Dans un poème de Taliesin où le poète semble s'appliquer à être énigmatique (F. a. B., 11. 186 14. 15) on remarque *ytvac*, *yt vac ytvac yt vac* ?

2. Cf. Gododin : 89. 18 :

Bu gwrgwled uch med mygyr o bann

« il y eut grand festin au-dessus de l'hydromel hors de la grande coupe ». *nch* marque la position penchée des guerriers sur les vases à boire.

cio, suspicio) et de *briller*, et rapproche la forme du latin *micare*. Le cornique *dysmygy* et le gallois *dechymmyg* s'expliquent fort bien ainsi en donnant à *dis-* et à plus forte raison à *dech-* (*di-ec-*), la valeur discriminative. Le sens primitif paraît bien avoir été *briller* : nous avons vu que tel a été celui de *mygr*. Le latin *micare*, remuer de-ci de-là, a dû venir du sens de *scintiller, étinceler, briller avec rayonnement* (cf. Walde, *Lat. Et. W.*).

Pedersen explique judicieusement le double *-cc-* de l'irlandais par *-kn-*, formation du présent passée aux autres temps. De même l'absence de mutation dans *edmyg, keiumyg, dismegaus*, est expliquée d'une façon plausible, et même sûre, comme un fait de composition impropre. Dans *dirmyg, -r-* (*ro-*) préverbe perfectif d'abord, s'est modifié. La composition impropre est établie par la forme *kein asmyceei* au lieu de *as keiumyceei* (*as* pronom plur. objet) du *Gorchan Maelderw* (F. a. B., II. 106, 30). Gododin (*ibid.*, 67. 5) : *Keiu as mygei*¹.

On a, au contraire, la composition propre dans une forme de la Haute Cornouaille (Le Faouët, Morbihan) : *devegans* (*devegās*), mépris.

Le contraire de *myged* existe en moyen-gallois. On lit dans le *Brut Gruffyd ab Arthur* (Myv. arch., p. 486, 2) : *ny allus ef a vey hvy dyodef envyget ac amach kymmeynt ac a oed arnaw* « (le roi Llyr humilié traité sans égard par ses deux filles préférées) il ne put souffrir plus longtemps un tel manque de considération et un tel mépris. » *Envyged* = **anō-micatu-*. O. Pughe l'a traduit par « worship, respect ».

475. Breton ERIN, ERINNOU.

Ce mot rare, inconnu des dictionnaires, est en usage dans la région de Cap-Caval, au sens de *dune*. M. Cuillandre a constaté son existence à *Lechiagat* et au Guilvinec. Rien de semblable ni qui s'y rapporte n'existe, à ma connaissance, dans aucune autre langue celtique.

Erin (M. Cuillandre m'a donné comme pluriel *erinnou*) peut en revanche s'expliquer par le germanique. Le norvégien *ør* a le

1. Dans le premier des deux poèmes à Juvencus (F. a. B., II) on trouve *ceinnicun*, admirons.

sens de *banc de sable*, rivage sablonneux, v. norv. *eyrr*, f. : germanique **auri*. *Erin* pourrait représenter ce thème à un degré différent : *ürin-*, on attendrait plutôt, à l'époque *moderne* : *irin*, mais cette seconde infection ne se produit pas toujours : breton-moyen (cité par Le Pelletier) *guerin*, peuple, v. gallois *guerin* gl. factio ; irl. *foirenn*. D'ailleurs, *er* = *ürjo-* a pu exister à l'état indépendant et influencer *e*, dans le dérivé en *-in* (cf. Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *ør*). D'après Falk-Torp, *ør* dériverait d'*our*, gros sable ferrugineux, v. norv. *aurr* = ags. (poétique) *éar*, terre. Le bas-allemand *ür*, sable ferrugineux, pourrait s'y rapporter et, d'après eux, aussi le vieil-irl. *ür*, *ür*, terre. L'irl. *úr*, *úr* a le sens général de terre, mais plutôt d'*argile*, *terre glaise*, moisissure.

Le gallois *ir* pourrait répondre à *ür* dans un composé comme *ir-ved*, tombe : *tombe argileuse*, *humide*. Il est remarquable que *ür* désigne souvent la *terre du cimetière* (Windisch, *Wört.*, cite¹ à l'appui *Cormac's Transl.*, p. 64).

476. Gallois NAID ; DIRNAD ; breton NEIJAL, NIJAL : cornique NYGE.

Naid est bien connu à toute époque, dans le sens de : saut, bond. On admet que le breton *nejjal*, *nijal*, voler, a la même origine : *naid*, f. = **natjā*. *Nad*, dans le sens gallois, ne se trouve que dans le composé au pluriel *dirnadau*, soubresauts, soulèvements, bondissements : *dirnadan'r mor* traduit *elationes maris* dans l'*Officium beatae Mariae* de Dafydd Du Hiraddug (M. a., 3701) : voir sous *yngnad*. *Dirnad* = **dī-ro-natā* (ou *natu-*).

Naid a été comparé au latin *natō*, je nage. Cette étymologie, quelque peu hasardée, se trouve cependant confirmée par le cornique *nyge* qui n'a habituellement que le sens de voler. Dans un exemple de l'O. M., 1068, il a le sens de *nager* ou *vogner sur les flots* :

agan gorhel re nygeas

« notre navire (l'Arche) vogua. » Le breton *nejjal*, *nijal* (gall.

1. Cf. Félixe Oeng, *ProL.*, 128 :

il-loc n-üire, indique le tombeau ; *ih.*, *Ep.*, 210 *mil üre* vers de la terre (terre du tombeau).

neidio) a inspiré à Victor Henry une de ses plus fâcheuses étymologies ; il l'a tiré de *neiz*, nid (vannet. *neç'b*), gallois *nyth* (*ni-zd-*).

477. Irlandais ancien et moyen *ói, óe* — gallois-moyen *CYFHEWIN*.

Les langues brittoniques ont la forme *oen*, bret. *oen, oan*, agneau, plur. *ein*, répondant à l'irlandais *uan* (**ogno-s*), mais ne semblent avoir aucune forme correspondante à *ói, óe*, brebis.

Les *Leges Wallicae* (Anc. Laws, II, 870, XLIV. 2) présentent un composé où paraît un dérivé d'*oui-*. Entre autres objets que doit donner le père d'un fils *qui clam acquiritur*, à la mère, figure : *ovem fetam cum vellere cum agno, que dicitur davat cyfbewin*. Aneurin Owen traduit par *ovis plena*. Le sens précis du composé est : brebis avec agneau : **com-ouīna*. De même, *cyvlo* indique une vache pleine. L'orthographe des *Leges Wallicae* est assez irrégulière. En général d'ailleurs, en moyen-gallois ancien, le son *v* est rendu de façon assez irrégulière : on trouve dans le L. Noir : *affu*, pour *a vu* ; *bariffvin* ; dans le L. Aneurin, *gyffor* pour *gyvor* (*cyfor*) ; *fu* est aussi assez fréquent. Dans *cyfbewin*, il se peut que *cyfb-* indique un léger souffle entre la particule et la syllabe suivante, le sens de la composition devant encore être senti.

478. Vannetais *PEHL, PEHLEN* ; bas-vannetais *POLH, PORHL*.

Le *Dictionnaire breton du dialecte de Vannes* d'Ernault ne donne aucun équivalent vannetais du breton *bolc'h*, cosse de lin, gousse, bogue. Le *Suppl.* de Le Goff comble cette lacune ; nous y trouvons *pebl*, singulatif *peblen*, bas-vannetais *porlen*. La forme du bas-vannetais, dans la région de Guémené-sur-Scorff, est *polh* avec *h* très faible, et *pōl*, par exemple dans *pōl kešten*, cosse de châtaigne, bogue ; j'ai entendu aussi *pōrbl*. Le haut-vannetais *pebl* évidemment pour *pehb*, a pu être un pluriel sur lequel on aura fait un singulatif *pebleu*, mais on peut supposer un doublet *pelc'h* à *polc'b* (ide. *bbolg-*, *bhelg-*).

Ce qui est plutôt remarquable, c'est le *p* initial au lieu de *b*. On peut l'expliquer par l'influence de la gutturale sourde finale sur la labiale sonore initiale dans un monosyllabe mais

peut-être y a-il eu influence d'un doublet **spolg-*, *spelg-*, qui représenterait, si le phénomène n'est pas purement brittonique, un indo-européen **zbbolg-*, **zbbelg-*. Peut-être y a-t-il eu d'autres influences, au cas, par exemple, où l'irl. moderne *spalog*, *sperlóg* (*spel-*) gousse, cosse, serait indigène. Dans ce cas, on aurait eu, en celtique *spal-* (ide. *zbbal-*) et *bhal-* : cf. irl. moyen : *ballán seilghide*, coquille d'escargot (P. O'Connell *ap.* Kuno Meyer, *Contrib.*) : cf. norv. *ball* (Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.*). *Ballán* suppose **bhaln-* : irl. mod. *ballán* coquille d'escargot, cosse (Dinneen).

479. Vieil-irl. **RO-icc* ; gallois *RANC*.

Irl. *ro-icc* a le sens de « parvenir, atteindre » et dans certains cas « avoir besoin de » ; v. irl. *roiccu less* avec le génitif « j'ai besoin » ; *roiccu* Wb. 23 d 9 ; *ani ricualess*, id quo egeo, Wb. 32 a5. ; cf. *riccim*, Wind., *Wört.* ; Pedersen, *Vergl. Gr.*, II, 555-6.

Les formes correspondantes sont en gallois *ranc*, bret. *ranc*. En gallois *ranc* s'emploie principalement avec *bodd*, volonté ; c'est-à-dire primitivement : *atteindre satisfaction*, *donner satisfaction à quelqu'un*.

L. Noir 6.27.

Rac dac drossow reghid brid bot rot Cubelin : « Pour remerciement pour moi, l'esprit donnera satisfaction, don de Cuhe-lin. » Le poète dit que le talent paiera les récompenses qu'il a reçues.

Mabin. du « L. Blanc » col. 487 : Kei ayant fourbi un des côtés du fourreau demande au géant : *a reinc dyuod di hymy* : « est-ce que cela te satisfait ? ». Quand il a fourbi l'épée entièrement il la remet au géant :

Malphei y edrych a ranghei y vod idaw y weith « comme si c'était pour voir si l'ouvrage le satisfaisait ». Le géant répond : *da yw y gweith a ranc bod yw genbyf* « l'ouvrage est bon et il me satisfait ».

Afrengei bod (dans le *S' Graal ap. S. Evans, Welsh Dict.*) a le sens de *déplaire*.

Le breton *rankout* et *renkout* a généralement le sens de « falloir » : bret. moy. *an peɣ a rancquer* « ce qu'il faut »,

c'est-à-dire « ce dont on a besoin ». Il a le sens d'être obligé à, devoir. En bas-vannetais *rekein* pour *renkein* est surtout employé à l'impersonnel *reker* : *peh e reker* « tout ce qu'il faut, dont on a besoin ». En haut-vannetais *rinkein* (pour *renkein* = *renkîñ* = *rankimo-*) a le sens de « avoir besoin de, exiger ».

Dianc en gallois, *diank* en breton, *dyanc* en cornique, a le sens de *échapper*. En gallois, *dianc* a aussi le sens actif « faire échapper, tirer d'embaras ».

En haut-vannetais *diankein* a le sens d'« égarer », ce qui est le contraire de l'irl. *ticcim* (mod. *tigim*) « j'arrive » : sens dû à la particule séparative *dî*. En revanche *dihanc diankein* (*Châlons* : *dihanquein*) a le sens de « suffire à un travail » et « fournir ». On peut l'expliquer comme le fait Ernault (*Gloss.*) par « sortir d'embaras » ; mais il est fort probable qu'il y a eu confusion ici avec *dô* (*to*) : c'est ainsi qu'en vieil irl. on a *dî-* préposition pour *do-* (*to-*) devant *a* (*dî-a*) *dî-ar* ; partic. relat. *dia* (Thurneysen, *Gr.*, 482). D'ailleurs dans les composés verbaux en breton *dî-* et *do-* (*to-*) sont souvent confondus.

480. Gallois : TWYSEN, TWYS, TWYSO, TWYSG — breton : TOEZEN, TUEZEN ; TAMOEZEN, TANVOEZEN, TOZELLA — vannetais : TES, TSEIN, TESOUR, TESC, TESCATA, TESCÂNEIN — breton : TESCAOU — vannetais : TOLHIEN, TOHIEN, TOHAT. Irlandais : DÍAS, DIASCÁN.

Il n'y a guère, tant au point de vue purement celtique qu'au point de vue indo-européen, d'écheveau linguistique plus embrouillé que celui dont je viens d'énumérer les fils.

Dans un premier groupe phonétique ¹, on peut ranger : gallois *twysen* (et *tywysen*), épi (*twys yd*, id. : *yd*, blé) ; *twyso*, *twysg* (?) — vannetais *toezen*, épi, *tuezen*, plur. coll. *toezat*, *tuezat* ; *toezatat*, *tuezatat*, glaner ; en dehors du vannetais : *tamoezen*, *tanvoezèn*, épi ; *tamoeza*, *tanvoeza*, glaner ; *tozella*, engerber (Molènes, Ouessant).

1. Pour le moyen-bret. cf. Ernault, *Glossaire* ; pour le breton moderne, Troude. *Dict. breton-fr.* ; Vallée, *Vocab. français-breton.*, pour le vannetais, Ernault, *Dict. breton-fr. du dialecte de Vannes* ; Le Goff, *Suppl.*

Le gallois *tywysen* est une forme relativement récente, popularisée par la Bible et favorisée par un rapprochement étymologique faux avec *tywys*, *tywysog*, chef. *Tamoezen* est dû à l'influence de *tamoës*, tamis, crible; *tamoezen* a suivi une évolution parallèle au moyen-breton *taffoessat*, cribler; seules les formes vannetaises n'ont pas subi cette influence. *Tuezen* pour *toezen* est conforme à la phonétique d'une grande partie du haut-vannetais (cf. *tuem*, chaud, ailleurs *tom*, gall. *twym*); l'accent se porte sur la seconde voyelle, dans *tuezen* et fait de la première une semi-voyelle. *Tozella*, usité à Molènes et Ouessant, dans le sens d'entasser des gerbes, suffirait à prouver que la forme ancienne devait être identique au gallois *tywysen*: *tozella* suppose une forme *toues-*, *iouzell*.

Pedersen (*Vergl. Gr.*, I, 321) est donc pleinement justifié, quand il ne tient compte pour l'étymologie que de *tywysen* et *toezen*. Il a aussi vraisemblablement raison de supposer un *t* primitif dans l'irl. *dias*, f. gén. *dési* (moderne *déise* et nom. *déas*, *dias*): le *d* serait dû à l'influence de *dias*, couple, deux personnes¹. Il est remarquable en effet, qu'un irlandais moderne, *déas* ou *dias*, gén. *déise*, a le sens d'épi et de *rejeton* (d'une famille). Il y a, en irl. mod., un diminutif *diascán*, glane, parallèle au vannetais *tescan*, glane, d'où *tescânain*, glaner.

Pedersen fait remonter *tywysen* et *toezen* à un indo-européen (*s*)*teigst-*, skr. *tējas*, pointe; doublet (*s*)*tigst-*, qu'on retrouve dans le vieux norr. *þistill*, anglais *thistle*, chardon, dérivé de *þihsta-*: racine (*s*)*tig-*, (*s*)*teig*. Cette origine paraît justifiée par le sens de l'irlandais *dias* qui, outre le sens d'épi, a en irl. moderne comme en irl. moyen, le sens de *pointe d'épée*². Mais d'autres sens des mots brittoniques ne peuvent s'expliquer par l'idée de piquer et supposent une autre origine.

Le vannetais présente une série de formes parallèles à *twys*, *tywysen*, *tywysg*, avec un vocalisme différent: *tes*, monceau, amas; *tescîn*, amasser, entasser; *tesour*, celui qui tasse les gerbes

1. Peut-être a-t-on affaire à un doublet indo-européen: cf. anglais *thistle*, chardon (anglo-sax. *þistel*), *taesel* (anglo-saxon *taesel*) chardon à fouler (cf. Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *distel* et *taese*).

2. Pour le sens, cf. *spīca*, *spīcus*, épi.

de blé dans la grange (Cillart de Ker.); on ne peut en séparer *tesc*, épis glanés (Le Goff, *Suppl.*) ; *tesken* et *tescau*, glane ; *tescat*, glanes et aussi recueil, collection (par exemple, de diction); *tescânein* (de *tescan*), *teskeuat*, glaner. *Teskeuat* est à rapprocher du trégorrois *tescaou*, épis, singul. *tescaouenn* (Vallée); *tescaoui*, glaner (Le Pell.).

Les dictionnaires vannetais ne précisent pas le sens de *tes*, amas, mais d'après le sens du dérivé *tesour*, il a dû avoir d'abord le sens de collection d'épis. On ne peut d'ailleurs en séparer *tesken*, *tescan*, *tescat*, *tescata*. Si on part de l'idée de pointe, on peut l'expliquer par *(s)*ligsto-*. Mais une autre racine est probablement en jeu dans le sens des mots de cette famille. *Twys*, comme *tes*, a le sens d'amas : O. Pughe le traduit par *tuft*, *heap*. Il est probable que *tes* comme *twys* a d'abord désigné l'épi avec ses barbes ; puis, par la création d'un singulatif, pris le sens d'épis, de collection d'épis.

De même que *tes* a pour dérivé *tesc*, glanes, il semble logique de voir dans *twysg* un dérivé de *twys*. *Twysg* a le sens général d'amas, d'agglomérat ; mais, surtout si on tient compte de l'analogie de forme avec *tesc*, on est autorisé à supposer que *twysg* a d'abord désigné un amas d'épis. *Doctrinal ar Christien* (1628, ap. Ernault, *Gloss.* à *tescouba*) donne : *arre a descq ar greun... en ho grignolou*, « ceux qui accumulent le grain dans leurs greniers. » Le vannetais a une forme identique à *twysg* : *touesc* (Grég. de Rostr.) qui a le même sens ; *touesc* a aussi le sens de *touez*, c'est-à-dire celui de *parmi*, *au milieu de*. Mais à *touez*, le vannetais répond par *toueh*, *tueh* : léonard, trég., corn. : *e touez*, parmi ; *en ho touez*, parmi vous (dans votre milieu, tas) ; vannet. : *én ho tueh*, au milieu de vous. Le doublet *teuh* s'emploie métaphoriquement : *bout e zou koed kam én é deuh*, « il y a du bois tors dans son tas » (i. e. il n'agit pas loyalement : cf. Ernault, *Dict. vann.* à *toueh*, *tueh*). De même, dans d'autres dialectes, *touezeu* a le sens de *mélange*, masse d'objets mélangés ; agglomérat d'objets divers : *greun touesiet mesk-a-mesk*, des grains de différentes sortes mélangés ensemble (pêle-mêle) ; *didouesia greun*, trier des grains ainsi mélangés (Troude, *Dict.*). Pedersen, qui ne connaissait ni *touesc*, ni *tueh*, a rapproché *twysg* et *touez* du vha. *theisc*, *deisk*, stercus ; mais

le sens de ce mot et celui des mots apparentés indique une *dissolution*, une *liquéfaction* : le vieux norr. *þidinn* signifie non-congelé (Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *tine*). *Twysg*, *toez* indiquent une masse compacte, composée d'éléments solides. Le vannetais *toeh*, *tueh* remonte à un vieux-breton **tueth*.

Dans le sens d'*épi*, le vannetais possède un mot de forme et d'origine entièrement différentes de celles des mots précédents : *tolbien*, collectif *tolbiet* ; *tolhiatat*, glaner. Le bas-vannetais a, sporadiquement *tobien* pour *tolbien* que donne Le Goff, et *torbien* pour *tolbien* (Persquen, canton de Guémené-sur-Scorff) qu'il ne donne pas (*torbïen*). *Tolbien* peut remonter indifféremment à **tolc* ou **tolg*, les deux racines devant aboutir, d'après une loi bien connue de la phonétique bretonne, à *tolch*.

Le gallois *tolch*, *tolchen*, désignant quelque chose de coagulé (*tolchen o waed*, caillot de sang), a un sens trop différent pour qu'on puisse songer à l'en rapprocher¹.

Tobaden, épi, *tobat* (plur.) est probablement pour *tolbat*² (on trouve aussi ailleurs qu'en vannetais *tol'bat*).

En l'absence de toute forme celtique apparentée, je me hasarde à rapprocher ce mot du germanique **stelka-*, danois ancien *stjaelk*, tige ; à un autre degré vocalique, norv. dialectal *stalk*, moyen-anglais *stalke* (anglais *stalk*), tige, tuyau. Zupitza, *Gutt.* 45, a rapproché le germanique **stelka-* du lit. *stelgti*, regarder fixement ; *staligus*, hautain (Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *stilk* ; *Liter. und Nachtr.*, p. 1555). *Tolh-ien* suppose *tolg-*. Ausens métaphorique, cf. irl. *tolg*, orgueil ; *tolgeach*, fier, hautain ; *tolgdha*, fier, raide (irl. moyen *tolgda*, O'Davoren, *Gloss.* 1570).

En résumé, si on analyse les différents sens qui se sont présentés, on peut les ramener à trois chefs, à trois idées : celle de *pointe* (*twys*, *dias*, vannetais *toez*, tige d'épi) ; celle de *raideur* (*tolbien*) ; celle d'*épaisseur*, *agglomérat* (*twysg*,

1. *Tolch* paraît identique à *twelch*, monticule qui paraît dans le L. Aneurin, *F. a. B.* 11.84, mais où son sens n'est pas clair. *Tolch* = *tulcā*.

2. Le Dict. vannetais d'Ernault, systématiquement, à la finale, écrit *d*, *b*, *g*, ce qui est contraire, en finale absolue, à la prononciation : on peut le constater même dans le français des paysans bretons. Aussi je rétablis la sourde à la finale : on a *b* et *d* dans les monosyllabes accentués.

tonesk, touez; *tes, tesc*) : on constate des sens parallèles, en latin, entre *stipula*, *stipes* et *stipāre*.

Il est difficile de faire sortir ces différents sens d'une même racine ayant le sens de *pointe*¹, piquer, **(s)teig-*, **(s)tig-*. Peut-être pourrait-on supposer une confusion possible, en celtique, avec une autre racine : **(s)teip*, **(s)tip-* : *twysg, tonesk* remonteraient à **(s)teipsko-* ; *tes* à **(s)tipsto-*, *twys, toez* à *(s)teipsto-*. *Toneh, tueh* s'expliqueraient par **(s)teigt-*, ide. **(s)teipto-*.

481. Note rectificative à MOLÈNES.

J'ai établi que *Molènes (Mol-ènes)* n'est nullement pour *moel-, moal-enes*, île chauve, comme on le dit couramment ; l'expression courante à Molènes, *Enès Moul* suffit à démontrer le contraire.

J'avais cru entendre prononcer *ũ* long dans *moul*, ce qui impliquait un *ũ* allongé et une seule *l* ; une nouvelle audition m'a convaincu que *ũ* n'est pas allongé, quoique portant l'accent principal. C'est aussi l'avis de M. Cuillandre, professeur au lycée de Brest et de M. Masson, instituteur à Porspoder, tous les deux originaires de l'île Molènes.

En irlandais *mul-* et *mull-* existent : Dinneen, *mol* et *mola*, amas ; *molas*, amas, massé : *mul, mula*, colline, amas, meule de foin, blé ; *mulán*, petite colline ; *mullán*, petite colline, massue arrondie : couvercle du calice (patène). *Mũl* doit remonter à **mulu-*. Deux déclinaisons en *-o-* et en *-u-* se sont croisées.

Il est possible que le gallois *mwl*, masse, amas généralement de détrit, remonte à la même racine (dérivé *mwlwg*). Le sens primitif paraît être amas arrondi ; cf. norv. *mule*, v. norrois *mul* (Falk-Torp, *Norw-dän. Et. W.*).

Il est possible que dans le nom de ferme du Cornwall, *Molinnis-en-Treverbyn*, *mol* représente *mũl*, mais *mol* peut aussi remonter à *moel*. *Innis*, gall. *ynys*, breton *enes* peut

1. Lidén, IF, 19, 322, fait sortir *stilus, stimulus* d'une racine **(s)tei-* qu'on retrouverait dans *steig-*, et avec une labiale dans le moyen-bas-allemand *stip, stippe*, pointiller. Cette théorie est combattue par Walde, *Lat. Et. W.* à *stilus*.

désigner une péninsule, des lieux en pleine terre plus ou moins isolés ou à peu près entourés d'eau. *Inis* en irlandais moderne peut désigner le bord d'une rivière (dans de certaines conditions, probablement une courbe).

Il me paraît probable que *Moulac*, le haut et le bas *Moulac* en Saint-Jean-Brévelay, Morbihan, doit désigner une colline. Peut-être le mot est-il d'origine gallo-romaine. C'est le cas de *Molac*, dans le canton de Questembert, Morbihan : plebs condita *Mullacum* 820 (Cart. de Redon) ; *Mullac* en 850 (*ibid.*) ; *Mollach* (charte du prieuré de la Madeleine) ; *Moullac* en 1387 (Rosenzweig, *Dict. top. du Morbihan*). On est clairement en présence d'un gaulois **müllāco*.

482. Encore DOLMEN.

J'ai eu beau protester contre le double solécisme de la forme *dolmen*, monument mégalithique : rien n'y fait. La prononciation populaire, le mot étant précédé de l'article, est : *an dolven* (Léon, Cornouaille) ou *en dolven* (vannetais). A Porspoder, canton de Ploudalmezeau (Finistère), il y a un *dolmen* bien conservé. Le cadastre, en plusieurs endroits, porte : *Mezou dolven*, les champs du *dolmen*. J. Cuillandre, professeur au lycée de Brest, à ma prière, est allé, sur les lieux, vérifier la prononciation : on prononce : *an dɔlvɛ̃n*. Le mot est féminin par prépondérance du premier terme : *taol*, *tol*, table (*tabula*) suivi de *maen*, *men*, pierre. On trouve au XIII^e s. (cart. de Landévennec) : *Tolmaen*, qui est probablement pour *Taol-maen*. Il est peu probable qu'il faille voir dans *tol-* le radical qui a donné le vannetais *tolein*, étêter les arbres, émonder¹.

483. Breton HOARNOUT, C'HOARVOUT ; cornique WHARFOS ; gallois moyen CHWEIRIS, CHWERIS.

J'ai déjà établi que les mots bretons, corniques et gallois cités en tête de cette note, ne peuvent s'expliquer que par une racine *svar-* (*Rev. Celt.*, XL, 372).

Le cornique (Res. Dom. 1190) a un prétérit *whyryys*, iden-

1. Il y a eu, en gallois, confusion entre *tawl* (tâl-), coupure, et *dâl*-part, sous l'influence des composés avec *dî-* : voir *tawl*, *dawl*, *Arch. f. Celt. Lex.*, I, 502 et *Rev. Celt.*, XXXVIII, 170.

tique au gallois moyen *chweris*, arriva. Myv. arch., 148.2 :

Astrus chwedl ry chweiris i Gymry « une nouvelle embarrassante est arrivée aux Kymry.

Ibid. 206.2 :

Chwefrawr mis chweiris chweddyl.

Diargel mawr

« au mois de février est arrivée une nouvelle non cachée, grande ».

Si phonétiquement une racine *svar-* s'imposait, aucune des racines ou thèmes s'y rapportant n'expliquait le sens des mots brittoniques, le sens peu précis d'ailleurs d'arriver.

Un vers du *Book of Taliesin* peut concilier le tout. Skene, *Four anc. Books* II.139, 20 :

*mwyhaf teir aryfgryt
a chweris ymbyt.*

« Les trois plus grands tremblements (agitations) d'armes qui aient retenti dans le monde » : qui soient arrivés aux oreilles.

C'hoarvout, *wharfos* ont donc eu le sens d'arriver en faisant du bruit. *Svar* = ide. *sūr-*, *sver* ; ide. **sver-*, **sūr-*, faire entendre un son ; latin *susurrus*, osque *sverruneī*, à celui qui parle. Ct. norv. *svar*, *sverye* (Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. III.*).

484. ARYFGRYT, irl. moyen ARM-CHRITH (Trip. life 46.5).

Les deux mots sont identiques et n'ont pas besoin d'explication. Ce qui appelle l'attention, c'est que *aryfgryt* dans le passage du B. of Tal. cité plus haut. est féminin (*teir aryfgryt*). Or *cryd*, tremblement, est aujourd'hui masculin. En irlandais *critb* l'est aussi et remonte à un nominatif **critu-*. Donc *cryt* supposerait un vieux-brittonique **criti*. Le vieux-breton a *crit* gl. timore (leg. *tremore* ?). Le cornique moyen a le composé *dor-grys* tremblement de terre, mais le genre n'en est pas connu.

Le breton *kridien*, fièvre, appuierait un vieux-britt. **criti*. *Krit-* dans ce mot pour *kret-* (*krit-*) est dû probablement à la terminaison.

485. Irlandais MEILE ; breton MEIL.

Chez les Celtes insulaires, le moulin perfectionné des Romains a remplacé l'ancien moulin consistant essentiellement dans une ou deux meules à broyer, actionnée par le bras ; dès la conquête en Bretagne, peu de siècles après en Irlande. Voir sur cette question le chapitre copieux de Joyce (*A social history of Ireland*, II, chap. xxv, pp. 330-347) et cf. Vendryes, *Rev. archéol.*, 1922 (t. XIV), p. 263.

Le terme adopté a été le latin *molinna* : v. bret. *molin*¹ ; moyen-bret. *melin* ; bret. mod *miliu* (haut-vannet. *meliu*) ; gall. *melin* ; corn. *uelin* ; v. irl. *muleun*, irl. mod. *muileann*.

Le *Glossaire* de Cormac nous apprend que dans l'Irlande ancienne, avant la connaissance du moulin à eau, la femme esclave (*cumal*) avait dans ses attributions le fonctionnement du moulin à bras (Joyce, *Soc. hist.*, II, p. 146). Le moulin à bras est désigné le plus souvent par *bró*, gén. *brón*, proprement *meule à broyer* et a, en effet, aussi ce sens (anc. Laws of Irel., v. 158, 23). On trouve aussi *ibid.* ; v. 88, *lánu-brón* (anc. Laws, v. 88, 11 = datif : *ar lánu-bróin*). En breton, *breo* indique aussi un moulin à bras. Dans les lois galloises, le moulin à bras est *breuandy* (anc. Laws, 1304, 15) ; mais *breuan*, meule, a aussi ce sens (*ibid.*, 106, 9 ; cf. S. Evans, *Welsh Dict.*).

Mais il existe un terme qui évidemment remonte aux premiers temps où l'agriculture a été connue, où on a eu des appareils à moudre le grain : c'est l'irl. *meile*, hand-mill (Dinneen), que donne le *Glossaire* d'O'Clery. Aucun dictionnaire breton ne donne de forme correspondante. Or, sporadiquement encore, on se sert de *meil* au lieu de *melin*, *milin* dans le sens de moulin. En Haute-Cornouaille (Faouët), je l'ai entendu.

Je viens de constater son existence à Ouessant comme lieu-dit : *ar Veil-gos*, le Vieux-moulin. Le mot est connu aussi dans l'île Molènes, on prononce *mey* au lieu de *meil*. *Meile*, *meil* = **meljā*, dérivé de **uel-*, moudre, irl. *melin*, je mouds ; gallois *malu*, moudre, breton *mala*.

On se sert encore, en Haute-Bretagne, dans la région des

1. Il est à remarquer que *molin* gl. *molam* ; il faut remarquer que le breton *breo* ne signifiait que meule à broyer et a pris le sens de moulin à bras.

Côtes-du-Nord avoisinant l'Ille-et-Vilaine, de moulins à main, entièrement en bois, imités, m'a-t-il semblé, dans une certaine mesure, des moulins à café. Ils servent à moudre de petites quantités de grains pour l'usage immédiat de fermes ou exploitations.

486. Addition à CONDUD : CYNNUD, CYNNEU; gallois moyen CYNNU; DYGYNNU.

Cynnu a été donné à tort par S. Evans, *Welsh Dict.*, avec le sens d'*élever, s'élever*, d'après ce seul exemple tiré du L. de Taliesin (F. a B. 11. 189, 3 = G. Evans 609).

*E bore duw Sadwrn katvawr a vu
o'r pan dwyre heul hyt pan gynnu.*

Il est évident que *cynnu*, 3^e pers. du sing., ne peut pas signifier *s'élève* puisqu'il est opposé à *dwyre*, se lever. On aurait pu penser à un composé avec *du*, noir; **con-du-* (*cou-doub-*): *pan gynnu*, quand il fait bien noir: or, il est dit expressément que le combat dura *toute la matinée*. *Cynnu* me paraît être une 3^e pers. du sg. de *cynneu*, allumer, enflammer; **con-dou-*: « depuis que le soleil se lève jusqu'à ce qu'il chauffe (qu'il soit brûlant) », c'est-à-dire vers midi.

Cynnu paraît encore dans la célèbre élégie de Cynddylan (L. Rouge, F a B. 11. 282, 12):

*staveil Gyndylan ys tywyll
Heno heb deulu:
Hidyl med yt gynnu*

« Le *hall* de Cynddylan est sombre cette nuit, sans famille: hydromel filtré chauffé ».

Tout est sombre, triste; le cœur est glacé: le poète, en bon Britton, le réchauffe avec de l'hydromel. Ce mot n'a pas été compris; on y a vu un dérivé de *cân-*, haut, contre toute vraisemblance de sens et de forme, car si on peut admettre un infinitif avec la terminaison *-u* bien connue, il ne saurait en être de même pour une 3^e pers. du sg. où *-u* évidemment appartient à la racine¹.

1. Chez Skene, F. a B., I, p. 451, le vers où se trouve *cynnu* n'est pas traduit.

Le composé *dygygnu* apparaît comme 3^e pers. du sg. dans le L. Tal. (F a B. 11.124, 3 = G. Evans, 21.10).

S. Evans, *Welsh Dict.*, lui donne encore le sens de *s'élever*, ce qui est déjà bizarre; chez Skene, *dygygnu* est traduit par : *comes on ce que rien*, en lexicographie, n'appuie.

L'explication la plus simple, en l'absence d'autre exemple, serait de voir dans *dygygnu* une 3^e pers. sg. d'un verbe : *-cyn-du- = *con-doub-e-t*, devient noir. *Duaw*, *duo* existe dans le sens de *devenir noir, sombre*; mais on attendrait une 3^e pers. sg. du prés. *dua*.

Il n'est pas impossible qu'on ait affaire à *-cynnu*, chauffe. *Dy-* peut être équivalent à *di*. Comme j'ai eu occasion de l'indiquer, le brittonique a les trois formes *di, de, do* (qui devient *dy*); les règles pour l'emploi des différentes formes sont troublées dans les plus anciens textes, et on ne peut deviner que par voie d'analogie en les étudiant en irlandais ancien et moyen. *Pan dygygnu nos* (*dy = di*) pourrait avoir le sens de : « quand la nuit fraîchit ».

487. Addition à gallois AMRYUES.

On lit *amryues* dans le Livre Noir (Skene 34.19 = Evans 70.1), où *u* régulièrement vaut *w* et où *w* au contraire vaut *v* (= *f*). Mais il y a des négligences de scribe. Dans l'*Archiv für celtische Lexicographie*, t. I, p. 421, j'ai admis la lecture *amryves* et comparé à *amryfed*, *rhyfedd* « chose étonnante »; *amryfys*, puis *amryfus* seul adjectif. J'ai aussi comparé *amryues* à *immarmus* dans la *Revue Celt.*, t. XL, p. 350.

On peut hésiter et supposer *amryves* qui serait avec *amrywed*, « changement », dans le même rapport que *gormed* et *gormes*; *gorddiwedd* et *gorddiwes*; *goddiwedd* et *goddiwes*, etc.

Le Livre Noir a *ryuet* (6.20) qui peut être *rhywed* et ne paraît pas s'expliquer par *rhyfed* (qui se trouve dans d'autres passages).

Peut-on expliquer *amryves* par « péché », comme le fait Ifor Williams dans le *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, I, p. 34. Quoi qu'il dise, ce n'est pas le sens primitif, *amryfed* signifiant *merveilleux, étonnant* (cf. S. Evans, à *amryfed*, son exemple est décisif). Ici le sens serait : *o amryves neus adwaen*, « c'est aux atermoiements que je le reconnais ». Si on suppose *amrywed*, le sens serait « changement excessif ».

J. LOTH.



127

THE "DYING GOD" IN WELSH LITERATURE

I

At the end of the year 1927 a very interesting volume by Mr. J. S. M. Ward, entitled "Who was Hiram Abiff?"¹ was given me by my husband.

This book contains, among other illustrations, reproductions of two seals² of about 2,500 B. C., now in the British Museum and illustrated in "*The Babylonian Legends of the Creation*," pp. 18 and 19. According to Mr. Ward³, "they depict (although officially described as "Shamash the Sun God rising and setting"), more probably a representation of the descent of Dumu-zi into the Underworld and his subsequent coming forth by day. In the first the God is seen sinking into the underworld amidst what seem to be pine-cones, ⁴ one of his emblems⁵ (cf. Attis) out of which grave springs up a young tree. Over the dying God stands the Goddess, who is dropping into the open grave an "ear of corn", for so the Museum authorities describe it, but to my mind it is much more like a pomegranate, the well-known emblem of fertility and "Plenty." In either case she is clearly planting the seed.

1. J. S. M. Ward, *Who was Hiram Abiff?*, Baskerville Press, Ltd, London, 1925.

2. Reproduced by the kind permission of the Trustees of the British Museum.

3. Ward, *op. cit.*, 25.

4. But see also J. E. Harrison, *Mythology* (Harrap), p. 60, illustration of "The Mountain Mother," and British Museum *Guide to Early Christian and Byzantine Antiquities* (2nd ed.), 1921, p. 169, "*Russian Enamelled Brass Cross*", both of which have similar decoration at base.

5. Cf. p. 172.

An attendant god is releasing an eagle, which among many Syrian nations was released at the emblematic burning of the God, to signify the ascent of his soul to Heaven. Near by stands a God holding a bow in his hand, one of the best known emblems of the Great Mother, behind whom is a lion, another of her emblems, one under which she was constantly worshipped in Asia Minor. Opposite the lion is the bull,¹ another regular emblem of the fertility Goddess and one which was peculiarly associated with Ishtar.

The other seal, which is of about the same date, depicts Dumu-zi (or alternatively Shamash) rising from the Underworld. Two attendant Gods are supporting two pillars, or possibly doors, which are surmounted by lions. In either case the pillars or doors no doubt represent the gates of the Underworld being withdrawn. The lines of fire suggest the funeral pyre of the God, while the eight-pointed stars are the recognized emblem of Ishtar. The fact that there are two of them reminds us that she was Goddess of Venus, both as the Evening and as the Morning star and it was when Venus rose in the East, i. e., in the morning, that the time for the proclamation of the resurrection of Tammuz had arrived.”

While not agreeing in every detail with Mr. Ward, I was immediately struck by the resemblance between the death of Dumu-zi or Tammuz as he is more generally called, and that of Lleu (or Llew) in the Mabinogi of Math vab Mathonwy, one of the Four Branches of the Mabinogion.² A closer examination convinces me in my belief that the story of Llew, as we have it, is but another version of the “Dying God,” known elsewhere as Tammuz, Adonis, Attis, etc. For the convenience of those who are unfamiliar with the Welsh version the following is a short summary of the story.

A son was miraculously born to Arianrhod, the daughter of the goddess Don and niece of Math. He was brought up by

1. Is it not a goat? Goats appear associated with Astarte and Tammuz in the rock sculptures of Boghaz Keui.

2. Guest, *The Mabinogion*, London, 1838, Vol. III, 217-251; J. Gwenogvryn Evans, *The Red Book of Hergest*, I, *The Mabinogion* (Oxford, 1887), 59-81, *The White Book Mabinogion* (Pwllheli, 1907), 41-56.

his father Gwydion and soon distinguished himself. One day he and Gwydion met his mother Arianrhod who declared he should be nameless until she herself gave him a name, which she had no intention of doing. However by a trick, Gwydion obtained from his mother the name of Llew Llawgyffes (Lion of the Cunning ? Hand). Later she declared he should never receive armour unless she herself invested him. Again Gwydion obtained arms for the lad at the hands of his mother. The third time Arianrhod declared her son should never obtain a wife " of the race that now inhabits the earth. " Once more Gwydion thwarted her designs. With the help of Math, who like Gwydion was a magician, a wife was procured for Llew of the blossoms of the oak, the broom and the meadowsweet : her name was Blodeuwedd or Flower-face.

One day when Llew was away from his palace, Mur y Castell, on the confines of Arduwy in North Wales, Gronw Peifr, the Lord of Penllyn, who had been hunting a stag until late in the day sought shelter for the night at Mur y Castell. He remained three days, so great was the love he and Blodeuwedd felt for one another ; meanwhile they plotted the death of Llew. Blodeuwedd discovered he could only be killed " by making a bath for me by the side of a river and by putting a roof over the vat and thatching it well and tightly, and bringing a buck and putting it beside the vat. Then if I place one foot on the buck's back and the other on the edge of the vat whosoever strikes me thus will cause my death. " The spear by which he was to be struck would require a year to be made.

Blodeuwedd having revealed this to Gronw, he set to work to make the spear. On hearing it was ready she prevailed upon Llew to show her the exact position in which he could be slain. He did so and Gronw who was in hiding on the hill called Bryn Cyvergyr flung the poisoned dart and pierced him in the side. Then he flew up in the form of an eagle and gave a fearful scream. *And thenceforth was he no more seen.* Gronw and Blodeuwedd took possession of the lands. The story however continues and tells us that both Math

and Gwydion grieved greatly over the fate of Llew. Gwydion declared he would never rest until he had tidings of his son. He ultimately discovered the eagle at the top of an oak-tree near a brook now called Nantllew (Lion's Brook) and after three attempts persuaded it to come down until it settled on Gwydion's knee, a mass of vermin and putrid flesh. With a touch of his magic wand Gwydion restored him to his own form, but he was nothing but skin and bone. By the end of the year Llew had recovered and set about revenging himself for all he had suffered. The whole of Gwynedd marched to Ardudwy, Gwydion preceding them to Mur y Castell. When Blodeuwedd heard that he was coming she took her maidens with her and fled. And they passed through the river Cynvael and went towards a court that was upon the mountain and through fear they could not proceed except with their faces looking backwards so that unawares they fell into the lake (now called Llyn y Morynion — the Maidens' Lake). And they were all drowned except Blodeuwedd " who for her sins was changed by Gwydion into an owl which dares not show its face in the light of day, and is always hateful to all birds ". Meanwhile Gronw having withdrawn to Penllyn had to suffer death in exactly the same way and in the same spot as he had previously slain Llew, none of his household being willing to replace him. As his fate had been caused by the wiles of a woman he begged to be allowed to place a slab (which stood on the river's bank) between him and the blow. But Llew's dart pierced both slab and Gronw and so he died. That slab was still to be seen on the bank of the river Cynvael, in Ardudwy, having the hole through it, at the time the Mabinogi was written. " And therefore is it even now called Llech Gronw. A second time did Llew Llaw-gyffes take possession of the land, and prosperously did he govern it. "

What is the story of Tammuz, the Dying God? Some of my readers may not be familiar with this cult : it may therefore be wise to explain that in the dawn of civilization when men had passed from a stage of hunting to that of agriculture their greatest concern was the fertility of their flocks and

fields. They came to look upon the earth as the Great Mother, and the corn which sprang from her as her child. In order that corn might be reaped it had first of all to be sown; the seed must die that it might later live, and so gradually the myth arose in which the earth was looked upon as the Mother, the dying seed as her consort who yearly had to perish in order that he might give life to his son. But the earth appeared to grow old as autumn passed giving place to winter and the thought that she might die and cease to be able to provide him with food filled primitive man with terror. He felt he must in some way help her through the dangerous period and to recover her youth once more. Thus he had recourse to sympathetic magic and each year enacted a drama in which some one representing a God was slain and came to life again. Formerly the representative of the God was really slain in order that the Divine Spirit of the representative might pass into another and more vigorous body. In this way arose the worship of the great Goddess of motherhood and fertility, Astarte, and her youthful lover Tammuz. Under varying names she was worshipped throughout the whole of the near East in pre-Christian days. In Syria and Palestine she was known as Astarte or Ashtoreth, in Cappadocia and Asia Minor as Cybele, and in Babylonia as Ishtar, while the same great Mother Goddess in Egypt was known as Isis.

The earliest form of the Adonis myth comes from Babylon where his name occurs as Dumu-zi — abzu, usually called Dumu-zi. From this is derived the form Tammuz, the name by which he was known in Syria. There he was generally referred to as " The Lord " — Adon: the Greeks assuming this to be his proper name made of it Adonis.

In Babylonian literature¹ Dumu-zi was the youthful lover of Ishtar, the great mother goddess who was the personification of the reproductive energies of nature. Every year Dumu-zi died and passed into the subterranean world where his divine mistress sought him " in the land from

1. J. G. Frazer, *The Golden Bough* (3rd ed., 1922), v. " Adonis, Attis, Osiris ", 8, 9.

which there is no returning, in the house of darkness, where dust lies on door and bolt". This was the winter season during which nature ceases (apparently) to be active.

We know from a number of Babylonian hymns which were used at the annual lamentation which the people of Babylonia made when the death of Tammuz was solemnized that Dumu-zi is the Spirit of Vegetation, particularly of the corn. This corn by being planted in the womb of Mother Earth dies, but thereby a plenteous harvest is produced and through the sacrifice of the corn spirit mankind is saved. The children of Mother Earth thus begotten, i. e. the ears of corn, become her lovers year by year and suffer the same fate by being planted in the earth again. ¹

The myth of Astarte and Tammuz passed from Syria through Crete to Greece, but another form of the same myth in a much more savage and barbarous aspect was adopted in Rome, having reached there from Phrygia. Here the God whose supposed death and resurrection were celebrated was Attis. ² Like Adonis he appears to have been a God of Vegetation, and his death and resurrection were celebrated annually at a festival in spring. Attis was said to have been a fair young shepherd or herdsman beloved by Cybele, the Mother of the Gods, a great Asiatic goddess of fertility who had her chief home in Phrygia. Some held that Attis was her son. His birth like that of many other heroes is said to have been miraculous. Two different accounts of the death of Attis were current. According to the one he was killed by a boar like Adonis. ³ According to the other he unmanned himself under a pine-tree and bled to death on the spot. Both these were probably invented to explain certain customs observed by the worshippers, the first why they abstained from eating swine, the second why his priests mutilated themselves in the service of the Goddess. After his death Attis is said to have been changed into a pine-tree. When the worship of the Phrygian Mother of the

1. Ward, *op. cit.*, 27.

2. Frazer, *op. cit.*, 263 sqq.

3. Adonis was wounded in the thigh by a wild boar.

Gods was adopted by the Romans in 204 B. C., during the stress of the Second Punic War, and the small black stone which embodied the great divinity was conveyed to Rome, she no doubt brought with her the worship of her youthful lover or son, and so before the close of the Republic, the Romans became familiar with the priests of Attis as they walked the streets in procession in their oriental costumes, carrying the image of their Goddess and chanting their hymns to the music of cymbals, tambourines, flutes, horns. A further step was taken by the Emperor Claudius (10 B.C.-A. D. 54) when he incorporated the Phrygian worship of the sacred tree and with it probably the orgiastic rites of Attis, in the established religion of Rome.

That the Great Mother might continue to provide her children with food an annual marriage was necessary. At Alexandria, for instance, images of Aphrodite and Adonis were displayed on two couches¹: beside them were set ripe fruits of all kinds, cakes, plants growing in flower-pots, and green bowers twined with anise. The marriage of the lovers was celebrated one day, and on the morrow women attired as mourners, with streaming hair and bared breasts, bore the image of the dead Adonis to the sea-shore and committed it to the waves. But they sang that the lost one would come back again.

The consort perished after passing on to his son the divine soul, just as the seed must die before it can bring forth more corn. Some countries celebrated both the death of the old God and his resurrection in his son, e. g. Osiris and his only-begotten son, Horus, while others confined themselves to celebrating the death only. Gradually therefore in some countries the Goddess retired to the back-ground while her son grew in importance. Those in which the importance of the mother, Astarte, Cybele etc. is greater, have preserved the older phase when man felt himself absolutely dependent upon the earth for his own sustenance and the renewed fertility of the soil and of the flocks was his chief concern. " In Minoan religion

1. Frazer, *op. cit.*, 224.

the male divinity is sometimes merely the attribute of motherhood, a child, sometimes a sky power that fertilizes the Earth. Now this supremacy of the Mother marks a contrast with the Olympian system, where Zeus the Father reigns supreme. It stands for the Earth worship as contrasted with the Sky." ¹

The representative of the God of Vegetation on earth was the king in whom the Divine soul was believed to be incarnate. As descendants of the God (as in Egypt, Greece and elsewhere, the kings were also the priests and therefore offered sacrifices. Only later did the union of a royal title with priestly duties cease.

It is not surprising therefore to find that the prosperity of the land was held to be dependent upon the virility of the king. ² When the crops failed or the flocks ceased to be productive it was believed that the king's strength was failing, and he had to die, usually a violent death, his soul being transferred to a vigorous successor before it had been seriously impaired by remaining too long in an enfeebled body. By slaying the man-god his worshippers could, in the first place, make sure of catching his soul as it escaped and transferring it to a suitable successor, and, in the second place, by putting

1. Harrison, *Mythology*, 61.

2. The Irish Kings were expected to be a source of fertility to the land and of fecundity to the cattle and there are traces of the annual sacrifice of kings who represented the god of vegetation (*Proc. Roy. Ir. Acad.*, xxxiv, C, 326sq.). The *Tyrysog* (prince) in Wales must be without blemish, hence Iorwerth Drwyndwn (Flatnose) son of Owain Gwynedd, was debarred from the succession. (Lloyd, *History of Wales*, II, 550 and note 69). The exclusion of Iorwerth on account of his *Flat nose* is particularly interesting in this connection, this deformity being so often due to disease of the nasal bones consequent upon infection by syphilis, a disease so essentially injurious to virility and fecundity. The blemishes which excluded an heir under Welsh law were only those which incapacitated for judicial or military duties. It is hardly necessary to point out however that the lack of virility resulting from the above disease would prevent anyone from undertaking military duties satisfactorily, while the frequent sequel of untreated syphilis is general paralysis of the insane, which would effectively incapacitate anyone for judicial duties. The God-King of Mexico had to be a young man "without any fault or blemish, either of sickness or hurt" (Frazer, *The Golden Bough*, ix, 281).

him to death before his natural force was abated, they would secure that the world should not fall into decay with the decay of the man-god. The manner of death differed: sometimes he was strangled, sometimes clubbed, sometimes he was hanged on a tree. Among the Shilluks¹ of the White Nile where the custom prevailed until quite lately if it is even now extinct, a hut was specially built for the occasion, the king was led into it and lay down, with his head resting on the lap of a nubile virgin: the door of the hut was then walled up and the couple were left without food, water or fire to die of hunger and suffocation. Now, it is said, the chiefs announce his fate to the king and afterwards he is strangled in the specially built hut. While the Shilluk hold their kings in high, indeed religious, reverence and take every precaution against their accidental death, nevertheless they cherish the conviction that the king must not be allowed to become ill or senile, lest with his diminishing vigour the cattle should sicken, and fail to bear their increase, the crops should rot in the fields, and man, stricken with disease, should die in ever increasing numbers.

From Doctor Seligman's enquiries it appears that not only was the Shilluk king liable to be killed with due ceremony at the first symptoms of incipient decay, but even while he was yet in the prime of health and strength he might be attacked at any time by a rival and have to defend his crown in a combat to the death. According to the common Shilluk tradition any son of a king had the right thus to fight the king in possession and, if he succeeded in killing him, to reign in his stead.

With this one can compare the practice of the priests of Nemi, the Kings of the Wood.² This grove and sanctuary were sacred to Diana. In this sacred grove there grew a certain tree round which at any time of the day, and probably far into the night, a grim figure might be seen to

1. Frazer, *op. cit.*, iv, "The Dying God," 17 sqq. Abridged edition, 267 sq.

2. Frazer, *op. cit.*, i, "The Magic Art," 1 sqq. Abridged ed., 1 sqq.

prowl. In his hand he carried a drawn sword, and he kept peering warily about him as if at every instant he expected to be set upon by an enemy. He was a priest and a murderer; and the man for whom he looked was sooner or later to murder him and hold the priesthood in his stead. Such was the rule of the sanctuary. A candidate for the priesthood could only succeed to office by slaying the priest, and this he could not do until he had plucked the bough of a certain tree in the grove: as long as the tree was uninjured he was safe from attack. Having slain him the murderer retained office till he was himself slain by a stronger and a craftier.

The trees of which the grove was composed were oak trees. The oak tree was the sacred tree among all Aryan peoples, dedicated to Zeus, Jupiter, Thor, etc. all gods of the sky, thunder, rain as fertilizing agents. It was fitting therefore that the human representative of Dianus or Janus (Jupiter) should dwell in an oak grove. His title of King of the Wood clearly indicates the sylvan character of the deity whom he served: and since he could only be assailed by him who had plucked the bough of a certain tree in the grove, his own life might be said to be bound up with that of the sacred tree. Thus he not only served but embodied the great Aryan god of the oak: and as an oak-god he would mate with the oak-goddess, whether she went by the name of Egeria or Diana. Their union, however consummated, would be deemed essential to the fertility of the earth and the fecundity of man and beast. Further, as the oak-god was also a god of the sky, the thunder and the rain, so his human representative would be required, like many other divine kings, to cause the clouds to gather, the thunder to peal and the rain to descend in due season that the fields and orchards might bear fruit and pastures be covered with luxuriant herbage. The reputed possessor of power so exalted must have been a very important personage; and the remains of buildings and of votive offerings which have been found on the site of the sanctuary combine with the testimony of classical writers to prove that in later times it was one of the greatest and most popular shrines

in Italy..... Thus among the green woods and beside the still waters of the lonely hills, the ancient Aryan worship of the oak, the thunder and dripping sky lingered in its early almost Druidical form, long after a great political and intellectual revolution had shifted the capital of Latin religion from the forest to the city, from Nemi to Rome.

In Syria the greatest centre of the Adonis cult was at Byblos whose Semitic name was Gebal. ¹ It was situated on a height on the sea coast. Byblos was said to have been founded by El, a name also used by the Jews for God. The great sanctuary of Astarte is described by Lucian ² who tells us that a tall cone or obelisk, representing the goddess, rose in the midst of a fine courtyard which was surrounded by cloisters. The river which ran close by was called Adonis, and descended thence from its source near the other great shrine on Mount Lebanon, viz. Aphaca. The evidence in support of the view that the cone is an emblem of the Great Mother is abundant. It was under this symbol that she was worshipped at Byblos, at Perga in Pamphylia, the native goddess being called by the Greeks Artemis, in Malta (a Phoenician settlement) and at Sinai, where cones of sandstone came to light at the shrine of the " Mistress of Torquise. " ³ At Paphos it was customary to anoint this cone with olive oil and, as showing how old customs survive long after the religion which begot them has apparently been replaced by another, it is interesting to know that this custom is still maintained at Paphos to-day. D. G. Hogarth ⁴ tells us that " in honour of the maid of Bethlehem, the peasants of Kuklia (Paphos) anointed lately and still probably anoint each year, the great corner-stones of the ruined temple of the Paphian Goddess. As Aphrodite (Astarte) was supplicated once with cryptic rites, so is Mary entreated still by Moslems, as well as Christians, with incantations and passings through perforated stones, to remove the

1. Frazer, *op. cit.*, v. 13 sqq.

2. Lucian, *De Dea Syria*, 6. Ward, *op. cit.*, 31.

3. Frazer, *op. cit.*, v. 35.

4. D. G. Hogarth, *A Wandering Scholar in the Levant* (London, 1896), 179 sq., quoted by Frazer, *op. cit.*, 36.

curse of barrenness from Cypriote women, or increase the manhood of Cypriote men." Passing through a hole in a stone or tree is found as a rite of rebirth all over the world.

Whereas Diana was worshipped in a grove the holy sanctuary of Astarte was, as we have seen, on a mountain. King Solomon is said to have worshipped Ashtoreth, the Goddess of the Zidonians, building for her a "high place" on the right hand of the Mount of Corruption, i. e. the Mount of Olives, destroyed by King Josiah¹. Cinyras, who according to legend was the first King of Byblos and father of Adonis, is said to have built the sanctuary to Astarte at a spot on Mount Lebanon, a day's journey from Byblos, or Gebal as it is found in the Bible. This sanctuary, at Aphaca, was destroyed by the Emperor Constantine because of the licentious nature of some of the rites which occurred there. The whole district was sacred to Adonis (Tammuz) and at Ghineh² near by is depicted the following sculpture. Astarte is seated in a position of sorrow while Adonis with spear in hand awaits the attack of a bear (not, be it noted, a boar). As the goddess herself was originally a Bear Goddess, we see that Adonis was really destroyed by Astarte in her primitive and animal form. Legend tells us that it was here that Adonis met Astarte for the first time, or according to other versions, for the last time, and here his mangled corpse was buried. To this day amid crags and precipices, can still be seen monuments of the Dying God, and from this spot the river each spring runs red with his blood to the purple sea.

Here in the temple of Astarte, the Great Mother, was enacted yearly the death of her son and lover Tammuz. The date of the mourning for the god seems to have been near midsummer in Judea, in other words at the gathering in of the harvest, which in Palestine takes place in two sections: the barley in April and the wheat towards the end of May and the beginning of June. The second half of June and the first half of July is still called Tammuz by the Jews. The mourning

1. II. Kings, 23, 13.

2. Frazer, *op. cit.*, v, 29, 30.

synchronized with the threshing, hence the significance of the fact that the Temple was built on the threshing-floor of Araunah the Jebusite. It is generally believed that it actually occurred about Mid-summer Day or St John in summer. ¹

According to all legends the death of Tammuz-Adonis, or his representative, was a violent one. Marsyas for instance, a lover of Astarte, was slain and flayed by Apollo, who then hung his skin on a tree, the tree being a symbol of the Earth Mother. ² According to one version Cinyras, father of Adonis, ventured to challenge Apollo to a trial of skill in music, was defeated and then slain by the God for his presumption in daring to challenge him. Similar gruesome rites occur in other parts of the world, notably in Mexico, and we cannot avoid the conclusion that the legend describes a former practice of slaying the human representative of the divine lover and hanging him or his skin on a tree as part of the fertility rites. Even in the time of the Empire, the figure of a man was hung on a tree as part of the ceremonies of Cybele, and this was no doubt a substitute for the real man. The other story relates that when Cinyras discovered he had committed incest he slew himself. This version suggests that the old king was sacrificed when a son had been born to him into whom the Divine Soul passed at birth, or at any rate could pass as soon as necessary.

The early Cypriote kings who represented the Dying God had sooner or later to enact their part in deadly earnest, although in later years the civilizing influence of Greek thought no doubt mitigated the horror of the rite by substituting a dramatic representation of the death or by the use of an image instead of a real man. Yearly these kingly representatives of Tammuz-Adonis had to marry the Goddess, or rather some representative of her, lest the earth cease to be fertile and the flocks to increase : like their divine namesake they were also slain either in some cases after a stated period, when a son was born to them, or in others when they grew old. The

1. Ward, *op. cit.*, 107, 108.

2. Frazer, *op. cit.*, v, chap. v, "The Hanged God," 288 sqq.

important thing was that the god-man should die, the exact method probably varied from place to place, and from one period to another. In some of the more savage districts, such as the Caucasus, the victim was stabbed in the side with a spear and there seem to be traces of his being fastened to a tree before he was stabbed, according to the old legends. In the Philippines this method survived almost to the present day. Sometimes complete mutilation took place and the victim bled to death and in other places he was burnt. In latter years he was knocked on the head before being thrown into the fire.

Among the Albanians of the Caucasus there was a great sanctuary to the Moon, ruled by a High Priest, to which were attached a number of " Sacred Men. " ¹ Sooner or later the Divine Spirit was supposed to descend into one of them and he wandered about through the forests prophesying. He was then seized and brought back to the temple where he was kept in semi-royal state like the God-King in Mexico. At the end of that period he was sacrificed to the Moon by having a spear thrust into his side. The worshippers drew omens from the position in which the body fell ² and afterwards stood on it as an act of purification.

Among the Norse men were sacrificed to Odin in Upsala by being hung on a tree, but sometimes the victims were hung and then stabbed with a spear. Odin himself is said to have hung himself on a tree.

" I know that I hung on the windy tree
For nine whole nights,
Wounded with the spear, dedicated to Odjn,
Myself to myself.

A modern example of this ghastly rite survived until quite recently among the Bagobos of Mindanao, one of the Philippine Islands. Each December when Orion appeared at 7 p. m. the people sacrificed a slave as a preliminary to sowing.

1. Frazer, *op. cit.*, v, 73; Ward, *op. cit.*, 42, who quotes Strabo, xi, 4, 7.

2. Similarly among the Druids, according to Diodorus Siculus. Anwyl, *Celtic Religion*, 46.

This custom is thus precisely similar to the ideas underlying the slaying of Tammuz, who nominally died by mating with Astarte, or, in other words, represents the corn which is planted in the womb of Mother Earth. The victim was led to a big tree in the forest, tied with his back to the tree and his arms fastened high above his head. As he thus hung by his arms a spear was thrust through his side at the level of the armpit. Then the body was cut in two at the waist-line, and the upper part left hanging so that the fertilizing blood might drain down into the soil.

The custom of sacrificing animals by hanging and then stabbing them was widespread in Asia Minor and at Hierapolis itself the victims were hung on a tree before they were burnt. We thus see that there is abundant evidence to show that in many areas the human representative of Adonis perished by being fastened to a tree and stabbed, and a tree is in fact constantly associated with the sacrifice. The original method was most certainly by emasculation when the victim was allowed to bleed to death. Later this was mitigated: either emasculation took place but the bleeding was stopped, or else a more expeditious method of causing death was adopted, usually stabbing in the side with a spear. Attis who was the son and also the lover of Cybele was, according to one legend, killed by a boar, but another declared he unmanned himself under a tree and bled to death. (Servius, ¹ however, significantly says that the wound was not self-inflicted.) It was because of this story that his priests, the Galli, similarly mutilated themselves, but without the same fatal results. In his rites, which were celebrated by the Romans at the shrine of Cybele at the Vatican, a figure of the God was hung on a tree on March 23rd in each year.

Melcarth of Tyre was adopted by the Greeks under the name of Hercules. According to their fables when he felt the pain of the poisoned cloak eating into his flesh — which cloak, be it noted, was sent him by his *wife* and donned by him when

1. Servius on Virgil, "Aenid", ix, 115, quoted by Ward, *op. cit.*,

about to offer a sacrifice — he climbed on to a pyre of oak-trees and persuaded his friend, Philoctetes, to set fire to it. His soul then ascended in a cloud while the thunder crashed overhead. An annual festival held in Tyre in January commemorated this event, and was called "The Awakening of Hercules." ¹ We thus see that not only was there a dramatic representation of the death of the God but also of his resurrection. As a baby Hercules strangled two huge snakes sent by Juno to kill him, an incident which no doubt points to his association with serpent worship, which is usually connected with gods of fertility. He was closely associated with the lion, whose skin he wore, which together with his other peculiarities show that he, like other forms of the Deity in Syria, was originally a Lion-God, and of a savage and blood-thirsty nature. The chief incidents in his life are the "Twelve Labours." The majority of these obviously refer to the passage of the sun through the signs of the zodiac, more particularly in relation to the work and difficulties which the peasant farmer had to face during the various months of the year. In the twelfth labour he goes into the Underworld and carries off Cerberus; this should really have come *after* his death on the pyre.

II

The kernel of the Welsh story is the death of Llew and the fact that he was stabbed in the side with a dart or spear by a rival. We have seen that this is the usual method of killing the God-man, the King-Priest, the representative of the god of fertility in animal and plant. This is done by his successor in office. In addition we are told that the soul of Llew flew away in the form of an eagle. Our frontispiece shows the soul of Tammuz (or alternatively Shamash the Sun-God) rising to Heaven in this form, while his body descends into the Underworld, and we know that the same procedure occurred in the case of a Roman Emperor. At death, or sometimes earlier, the

1. Ward, *op. cit.*, 44.

Roman Emperors were deified. An effigy of the dead Emperor if he left a son to succeed him on the throne was solemnly cremated upright on a pyre, and at the same time an eagle was let loose from the top of the pyre to symbolise the ascent of the Divine Soul of the Emperor to the abode of the Gods. At the burning of Sandan or Hercules in Asia Minor also an eagle was released from the top of the pyre. ¹

In view of all that has already been said there seems every reason to believe that Lleu or Llew is a Celtic representative of the god who annually died that the earth might bring forth her fruit and the flocks increase. He is the equivalent of Tammuz, Adonis, Horus, in other lands.

The same god at various times and from differing stand-points represents Sun, Moon and the Spirit of Vegetation. This may surprise us greatly at first until we remember that primitive man is not at all logical and the cult of the slain god as we know it is the result of a series of racial evolutions and religious conceptions, whose general development seems to have proceeded from the worship first of all of the vague forces of nature, later of the Moon and finally of the Sun. In many of the Asiatic legends Tammuz tends to become closely identified with the Moon and Astarte with Venus, while the Sun is hostile to her lovers, as is shown by the story of the shepherd Marsyas who was flayed alive by Apollo. Lucian ² mentions his ship was caught by a whirlwind and carried up to the Moon, where the travellers found a fierce war in progress between the men of the Moon and those of the Sun over a proposal to colonize the planet Lucifer, i. e. Venus. The mourning for Adonis lasted three days, which is meaningless if he was either a purely Solar or a purely Corn-God, whereas the Moon vanished from the sky for three whole days every month. Thus there is a tendency to unite in Tammuz, the Vegetation Spirit or Corn-god, the Moon and also the Sun-God.

In the same way Llew represents both Corn and Sun-God,

1. Frazer, *op. cit.*, v, 124 sqq.

2. Ward, *op. cit.*, 129, quoting Lucian, *Vera Historia*.

as his name indicates. As Sun-God his appellation is Lleu, which means "light" (as in *go-leu, lleufer* : cf Leucetios, god of lightning). He has also many characteristics of the solar god. At birth he is described as a "sturdy, yellow-haired child." His growth is especially rapid : "In the space of a year, they would wonder at his size, were he two years old." At two he was able to go to Court by himself : at four he was as big as a child of eight. This was equally true of Gwri Gwallt Euryn-Gwri of the Golden Hair, who is originally a doublet of Lleu and also a form of the solar god.

It will be remembered that the death of Lleu could only take place in certain circumstances : he must stand with one foot on the edge of a vat, and the other on the back of a goat, that is between the two. This is a further indication of Lleu as the solar god : his position corresponds exactly with that of the sun between the tropics of Aquarius, the Water-bearer, represented by the vat and that of Capricorn, represented by the goat, namely the winter solstice, or the month between December 21 and January 21. There was an ancient belief that at the solstice the sun in his journey met with more than usually fierce opposition from his enemies. At both summer and winter solstices for three days the sun appears to stand still, that is, the days appear to be of the same length. It was felt that at the winter solstice the sun is at its weakest, the day at its shortest and so it was a perilous time. This then is the ultimate explanation of the special position which Lleu must assume in order that his death may be brought about.

Lleu is the son of Arianrhod (Silver Wheel or Circle, that is, the Moon) and Gwydion, both children of the Goddess Don, just as Horus was the son of Isis and Osiris, children of the Sky Goddess Nut. The Egyptian Pharaohs who considered themselves of divine origin also married their own sisters. In the same way the Incas are the children of the Sun by his wife and sister the Moon.

1. See below, and also *Arch. Camb.* LXXXIII, Part 2, 355-6, where Professor Ifor Williams speaks of *Goleu* 'light' and 'fair', in a review of *Math vab Mathonwy* by Professor W. J. Gruffydd.

The birth of Lleu was a miraculous one: Arianrhod having been asked by Math to step over his magic wand gave birth to two children, one of whom was at once seized by his father, Gwydion, who hid him in a chest, while the other sprang into the water, swimming as well as any fish. It is interesting to note that Aphrodite who loved the child Adonis also hid him in a chest.

I am inclined to believe that in the original form of the story only one son was born ("a sturdy yellow-haired child") who at his birth was put in a chest or basket, and cast into the river (or sea): later he was found again and handed to Gwydion. Contamination with other stories however has given rise to the birth of twins, one of whom is put into a basket or chest and saved, while the other is thrown into the river and perishes, owing to the fear and dislike of twin birth among primitive peoples. ¹ It will be remembered that when Taliesin was born he was put in a leathern bag and cast into the sea, to be found later and adopted by Elphin son of Gwyddno, just as Moses was also put in a wicker basket and left in the river and later discovered by the daughter of Pharaoh who adopted him. Perseus the "Golden Head", a personification of the sun, like many another solar hero, is cast adrift at his birth owing to an ominous prophecy that he will slay the darkness from whom he originally sprang (his grandfather Acrisius, 'Darkness').

An interesting parallel and possible explanation is to be found among the Hindoos. In the Hindoo religion all who reached the Supreme Council of 70 members were considered to have ended forever their transmigrations. It was from their number that the Brahmata (or seventh and highest degree) could be chosen. As soon as elected however, he had to give proofs of his virility by marrying and producing a son. A strange ceremony then took place, for the newly born son was placed in a wicker basket and turned adrift on the river. If he were washed ashore near the temple, he was borne in

1. W. J. Gruffydd, *Math vab Mathonwy* (University of Wales Press Board, Cardiff, 1928), 227 sq. ; cf. Marie de France, *Lai du Fraisne* (Warnke, 1925), 54-74.

triumph to that edifice, and by that very fact declared initiated into the Nirvani degree (or fifth degree Brahmins) : and from his earliest years was instructed in all the secret teaching of the Order. If, however, the current carried him down stream he was rejected as a pariah and handed over to that caste to raise. ¹

We have seen that Ishtar (Astarte) gradually assumed the functions of the Moon Goddess as well as those of the goddess of fertility, being called " Queen of Heaven " by idolatrous Hebrews. As Moon Goddess Astarte was known as Mylitta (v. Lucian, *On the Syrian Goddess Mylitta*, in which he gives us much genuine information on the Galli, her eunuch priests, and other valuable details). She took on the attributes of the Moon and of Venus at quite an early date. Aphrodite was also a Moon Goddess as well as Earth Mother, just as Artemis is one aspect of the moon, identified more and more with Selene. Artemis also was identified with the Great Mother, and according to Pausanias *VII*, 18, 12, ² a yearly holocaust was offered to her which exactly resembled that of the Great Mother at Hierapolis. Juno and Diana were likewise identified with the Moon, the latter also with the Goddess of the Dead, like Artemis. It is not unnatural therefore to see in Arianrhod whose name in its present form means " Silver Wheel " or " Circle ", the Moon Goddess, while identifying her also with the Earth Mother. The Corona Borealis is known in Welsh as *Caer Arianrhod* or " Arianrhod's Fort " ; there is an actual geographical site of this name ³. An early reference to Arianrhod in Welsh poetry speaks of " The glory of Arianrhod's looks (which) exceed summer dawn ". ⁴ As the Welsh counterpart of the Great Mother she is to be regarded as the same as Rhiannon, the " Great Queen " or Mother Goddess, an echo of which may explain the inser-

1. Ward, *Freemasonry and the Ancient Gods* (London, 1926), 28.

2. Harrison, *Mythology*, 112.

3. Gruffydd, *op. cit.*, 189 and note 64.

4. *Kadeir Kerritwen*, " Ceridwen's Chair," *Book of Taliesin*, 36 (ed. J. G. Evans, 1910). Cf. J. G. Evans, *Poems from the Book of Taliesin*, 1915, 63.

tion of Rhiannon as mother of Llew in one of the Triads, rather than the suggestion made by Professor Gruffydd that it is "a cumulative error from the *Riarot* of series i" and a "bungle" on the part of the later redactors of the Triads. ¹

It is interesting to note that Rhiannon came from the Otherworld to claim Pwyll, was promised to Gwawl for a year, then regained by Pwyll who was replaced for a year by Arawn, King of Annwn (Hades). Later she was married to Manawyddan.

Again the Earth Mother, in one aspect a goddess of fertility, was in another the goddess of the dead. As such she was worshipped under various names and forms, amongst others in the triad of the *Matres* or *Matronae*, represented in Welsh by *Modron* (< *Matrōna*, the Great Mother). Her feast was on Christmas Eve. J. M. Neale says ²: "In most Celtic languages Christmas Eve is called the night of Mary, the Virgin, here as elsewhere, taking over the cult of the mother-goddesses," just as her Son's birth was celebrated on an old pagan feast of the Sun, held at the same time of the year. Bede applies the term *Modranicht* or *Modraneht* (= Mothers' night) to the winter feast held on December 24th amongst the Saxons. ³

Arianrhod, Rhiannon and Modron are therefore the same great goddess under three aspects. This explains why on close examination there are several points of similarity between Llew and Gwri Gwallt Euryn, son of Rhiannon who like Artemis reflects the darker underworld side of the Earth-Mother, and has become Queen of the Otherworld. Modron is also the mother of a son Mabon (< *Mapōnos*, the Great Youth) who is identified with Apollo. It will be recalled that Rhys ⁴ suggested that Arianrhod "round whose court the water ran" was the Queen of the Otherworld. Her home was a rock in the middle of the sea, known as *Caer Arianrhod*, opposite a place still known as *Bryn Gwydion*, "Gwydion's Hill."

1. Gruffydd, *op. cit.*, 58, n. 16 and 192.

2. J. M. Neale, *Essays in Liturology* (1867), 511.

3. E. K. Chambers, *The Mediaeval Stage* (Oxford, 1903), 231, 264.

4. Rhys, *Celtic Folklore*, I, 208, II, 645.

“In early religion everywhere there is a primary dualism which is an extremely important factor in its explanation. There is on the one hand the single fundamental divinity, the Sky God (Dyaus of the Indians, Zeus of the Greeks, Jupiter-Jove of the Romans, Tiwaz of the Teutons). He is an embodiment of the great clear sunlit heavens, the dispenser of light to the huntsman, and of warmth and moisture to the crops. Side by side with the conception of the heaven — god comes that of his female counterpart, who is also, though less clearly, indicated in all the mythologies. In her earliest aspect she is the Lady of the Woods and the blossoming fruitful earth. These two, the all-father, the heaven and the mother-goddess, the earth, are distinct personalities from the beginning..... The heaven-god and the earth-goddess must have already had their separate existence before the marriage of heaven and earth, one of the oldest and most natural of myths, could have been celebrated (as, for instance in the Eleusinian mystery). An explanation of the dualism is probably to be traced in the merging of two cults originally distinct. These will have been sex cults. The analogy with existing savages (and with countries such as Thibet to-day) suggest that European agriculture in its early stages was an affair of the women, while the men spent their time in hunting and, later, tending their droves of cattle and horses. It is only natural therefore that each sex would develop rites of its own, jealously confined to its own members. The interest of the men would centre in the boar or stag, that of the women in the fruit-tree or the wheat-sheaf. To the former the stone altar on the open hill-top would be holy; to the latter the dim recesses of the impenetrable grove. Presently when the god concept appeared, the men’s divinity would be a personification of the illimitable and mysterious heavens beneath which they hunted and herded, from which the pools were filled with water and at times the pestilence was darted in the sun’s rays; the women’s of the wooded and deep-bosomed earth out of which their wealth sprang. This latter would as naturally take a female as the former a male form. Agriculture, however, was not for ever left solely to the women. In time pasturage and

tillage came to be carried on as two branches of a single pursuit, and the independent sex-cults which had sprung out of them coalesced in the common village worship of later days. Certain features of the primitive differentiation can still be obscurely distinguished. Here and there one or the other sex is barred from particular ceremonies, or a male priest must perform his mystic functions in women's garb. ¹ The heaven-god perhaps remains the especial protector of the cattle, and the earth-goddess of the corn. But generally speaking they have all the interests of the farm in a joint tutelage. The stone altar is set up in the sacred grove ; the mystic tree is planted on the hilltop. Theriomorphic and phytomorphic symbols shadow forth a single god-head. The earth-mother becomes a divinity of light. The heaven-father takes up his abode in the spreading oak. » ²

The above quotation describes so aptly the development and position of the sky-god and earth-mother in Welsh mythology that I make no apology for its length. The development of the " heaven-god " who becomes " the especial protector of cattle ", associated with the " oak ", is precisely that of Gwydion, while his female counterpart " the earth goddess ", here Arianrhod, becomes a " divinity of light. " That the Sky God is represented by Gwydion is evident if we examine carefully the references to him in Welsh literature and folklore. According to Dafydd ap Gwilym, Gwydion is " of the family of the *sun* of burning glance. " ³ He is also a great astronomer : one of the Triads ⁴ gives him as companions, Gwyn ab Nudd

1. " Amongst the Nahavali, a grove of the ancient religion is shown : a priest presides in womanish attire ; but they report, that the gods were Castor and Pollux ; by a Roman construction, the name of that deity is Alcis ". Tacitus, *A Discourse of the Situation, Customs and People of Germany* (London, 1698), 72. Frazer, *op. cit.*, vi, 253 sqq., " *Priests dressed as Women* ". In Rome women were excluded from sacrifices to Hercules. *Op. cit.*, v, 113, n. 1. At Gades women might not enter the temple of Melcarth. A Greek proverb says, " A woman does not go to a temple of Hercules ". *Op. cit.*, vi, 258, n. 5.

2. E. K. Chambers, *op. cit.*, 1, 105 sqq.

3. Gruffydd, *op. cit.*, 254.

4. *Myvyrian Archaeology*, 409, *Triads*, series iii, 89.

(who became King of the Underworld and who later like Gwydion was known as King of the Fairies) and Idris. The *Milky Way* is known in Welsh as *Caer Gwydion* = Gwydion's Fort. ¹ In his book *Celtic Remains* (p. 231), Lewis Morris writes of him as follows: "Gwydion or Gwdion, son of Don, Lord and Prince of Arvon. This Gwdion was a great philosopher and astronomer, and from him the *Via Lactea* or Milky Way, or Galaxy, in the heavens is called *Caer Gwdion*. His great learning made the vulgar call him a conjuror and necromancer: and there was a story feigned that when he travelled through the heavens in search of of—'s (*sic*) wife that eloped, he left this tract of stars behind him (D. J.)."

Gwydion is associated with Lleu as a magician and in *Kadeir Kerritwen*, which also mentions Arianrhod as of famous beauty it is said of him: "Gwydion son of Don who made by magic a woman out of flowers, who brought swine from the south, since he had the best lore in the world, the valiant man, and made a chain of twisted strands; he made by magic horses from toadstools and... (?) saddles." ²

References to Gwydion are comparatively plentiful. In the poem *Kat Goden* (Battle of the Trees) ³ the poet Taliesin tells how he was made by the magic of Math and Gwydion, much in the same way as they made Blodeuwedd. Gwydion is again mentioned in the same poem, where the poet declares that he was present at the battle. Two englynion called *Englynion Cad Goddan* ⁴ are said to have been sung by Gwydion himself. The prose heading which accompanies them relates that "they were sung at the Battle of the Trees or as others call it, the Battle of Achren, which was on account of a white roebuck, and a whelp: and they came from Hades, and Amaethon ap Don brought them. And therefore Amaethon ap Don, and Arawn, King of Annwn (Hades) fought. And there was

1. Rhys, *Celtic Folklore*, II, 645.

2. Cf. p. 186, n. 4; Gruffydd, *op. cit.*, 201; Loth, *Les Mabinogion*, I, 177, note, translates, "Qui forma du sol (?) de la cour des coursiers et des selles remarquables."

3. Gruffydd, *op. cit.*, 199.; *Book of Taliesin*, 25-6; *Myv. Arch.*, 32.

4. *Myv. Arch.*, 127.

a man in that battle, unless his name were known he could not be overcome; and there was on the other side a woman called Achren, and unless her name were known her party could not be overcome. And Gwydion ap Don guessed the name of the man and sang the two englynion."

Gwydion was therefore known as a poet as well as, like Gwyn ab Nudd, possessing a knowledge of the nature and qualities of the stars enabling them to predict as much as they desired should be known to the end of the world. The brothers Gwydion and Amaethon are mentioned as being efficient of counsel, in Taliesin's Elogy on Aeddon of Mon,¹ but Evans transliterates otherwise: "In the time of Gwydion and his foster mother Don there was a *Modus operandi*."

That there was a tradition of Gwydion as the Sky God who is also the protector of cattle is clear from a Triad² which mentions him as one of the cowherds of the Island, who tended the cattle of the tribe in Gwynedd above Conway (one of the two divisions of the cantref of Arvon). The other two were Llawfrodded Varvawc who tended the kine of Nudd Hael, son of Senyllt and Bennren who kept the herd of Caradawc son of Bran and his tribe in Gorwenydd (Groneath in Glamorganshire), each tribe having an equal number of cows. (Apollo, the Sun, was supposed by the ancients to possess great herds of cattle and sheep).

Both Gwydion and Lleu, according to the poem "The Battle of the Trees,"³ seem to be connected with trees, for they are able by means of their magic to make trees out of earth and sedges, just as Math and Gwydion are able to make a wife for Lleu out of the flowers of the oak, the meadow-sweet and the broom. Taliesin also says he was made by Gwydion and Math of nine constituents including the essence of fruits, primrose and laburnum flowers, the earth and the water of the ninth wave.

Whoever Gwydion may have become he certainly was as

1. *Myv. Arch.*, 60.

2. *Myv. Arch.*, 408, *Triads*, series iii, 85; Iolo Mss, 398; Loth, *Mab.*, ii, 320, i, 176, n. 3.

3. *Book of Taliesin*, 33; Gruffydd, *op. cit.*, 57.

has been rightly said of him, ¹ "un personnage mystérieux, plutôt mythologique que réel." In view of what has been adduced above it seems natural to see in him a personification (one of many, possibly) of the Sky God, while his counterpart is Arianrhod, the Earth Mother who becomes a divinity of light and is identified with the moon. Their son, the Corn God, was Llew, who also however became a divinity of light and as Lleu competed successfully with his father, who became of ever less importance. ² They are frequently associated in Welsh poetry. Taliesin says, "I go to the *caer* of Lleu and Gwydion." ³ Elsewhere, "It is Lleu and Gwydion who were skilful in the magic art. They know the book." ⁴ "I was in the Battle of the Trees with Lleu and Gwydion." ⁵ It is to be noticed that Lleu, and not Gwydion, is mentioned first, and that the name is invariably *Lleu* and not *Llew*.

When agriculture ceased to be the preoccupation entirely of women and pasturage and tillage came to be regarded as two branches of a single pursuit presided over by a god, a partner for Gwydion was created in the person of his brother Amaethon, the "farmer god" or the "great farmer" ⁶ (< old Celtic Ambactōnos; cf. amaeth < ambactus, amaethwr = farmer). Amaethon being adjudged the god of wild life replaced his brother Gwydion in the attack on Arawn, after he had stolen from Annwn, the kingdom of the latter, the white roebuck and the whelp and so caused one of the "three frivolous battles" ⁷. It will be noted that in the battle it is Gwydion however and not Amaethon who guesses the man's name, Bran, and so gains the mastery. So also it is Gwydion who

1. Loth, *Mab.*, i, 144, n. 2.

2. Attis was also regarded as a Sky God or Heavenly Father. Frazer, *op. cit.*, v, 28.

3. *Black Book of Carmarthen* (J. Gwenogvryn Evans), 102; Gruffydd, *op. cit.*, 56.

4. *Red Book Poetry* (J. G. Evans), 20, I, 16; Gruffydd, *op. cit.*, 57; *Myv. Arch.*, 34.

5. Cf. p. 191, n. 3.

6. Anwyl, *Celtic Religion*, 35; Gruffydd, *op. cit.*, 148; Loth. *Mab.*, i, 300, n. 1.

7. *Myv. Arch.*, 405, *Triads*, series iii, 50.

in all probability obtained the swine from Annwn, stealing them from Arawn, and not from Pryderi, as Professor Gruffydd has already indicated. ¹

A second partner for Gwydion was found in the person of Govannon, the tutelary god of the smiths, an occupation intimately connected with a farmer's life. Professor Gruffydd also suggests the name *Govannon* may be a doublet of *Gwydion* and so arrives at a similar conclusion by a different route. ² According to the Iolo MSS. Gwydion became king of Mon and Gwynedd and taught the use of letters and booklearning to the Gaels of Mon and Ireland. ³

We have already seen that the Milky Way is called *Caer Gwydion* and the *Corona Borealis*, *Caer Arianrhod*. The constellation *Cassiopeia* is known as *Llys Don*. ⁴ This bears a certain affinity with the myth of Perseus who married *Andromeda*, daughter of *Cassiopeia*. At Perseus' death the gods placed him among the stars, where he can still be seen with his wife *Andromeda*, and mother-in-law *Cassiopeia*. According to one tradition *Arianrhod* is the *wife* of *Lleu*, the solar god like *Perseus*. This may be the reason why the constellation *Cassiopeia* has been called *Llys Don*; *Cassiopeia* is the mother-in-law of *Perseus*, while *Don* is the mother-in-law of *Lleu*: but *Gwydion* not *Lleu* has been given the place of husband in astronomy.

We have seen that the Earth Goddess became a divinity of light and that *Arianrhod* (*Astarte*) therefore became identified with the Moon. Her son *Llew* (*Tammuz*), the original Corn God, also became identified with the Sun God as *Lleu*. *Lleu* and *Llew* may therefore be said to be but the same god in a dual capacity. Was it not some dim remembrance of this and not "bungle" on the author's part, which changed *Lleu*-light into *Llew*-lion? ⁵

We find the Lion God occurring continually in Syria and

1. Gruffydd, *op. cit.*, 331.

2. Cf. p. 192, n. 6.

3. Loth, *Mab.*, i, 176, n. 3.

4. Rhys, *Celtic Folklore*, II, 645.

5. Gruffydd, *op. cit.*, 61; Loth, *Mab.*, i, 195, n. 1.

the East as one of the original forms of the Deity. In India Vishnu is said to have taken on the form of a lion in order to overthrow a terrible ogre, whom he slew by disembowelling him, and in this lion incarnation he is often shown pointing with both hands to his stomach as if about to tear it open. ¹ The sign therefore shows that it was *Vishnu* who was originally disembowelled, and no doubt he, like Odin, sacrificed himself to himself. Vishnu probably originally represented a god of vegetation, but as the solar cult evolved he came to represent the sun at its meridian. Nevertheless he is still closely associated with the element of water and also with corn. ² Possibly Llew-Lleu underwent a similar process.

In the rock sculptures of Boghaz-Keui ³ in North West Cappadocia the lion is associated with the Dying God, because he was a lion god, begotten of a lion goddess. The goddess herself is represented as standing on a lioness. Just behind her is a smaller male figure standing, like her, on a lioness or panther. ⁴ The panther or lion was constantly associated with Bacchus, the Asiatic fertility god adopted by the Greeks, and there is even a legend that on one occasion he transformed himself (like Vishnu) into a lion in order to destroy some men who had carried him captive in a ship. On this occasion he was also supported by a mysterious bear, and as this was one of the early forms of Astarte, Bacchus evidently represents Tammuz and may even be the direct Hellenistic form of this Hittite divinity.

In an inner hall of the gorge, in addition to a procession of twelve men, who may symbolize the twelve signs of the zodiac, there is a colossal sculpture of a God with a man's head, the body being composed of four lions, while the legs from the

1. Ward, *Freemasonry and the Ancient Gods*, illustration opposite p. 244.

2. Ward, *Who was Hiram Abiff?*, 50.

3. Ward, *op. cit.*, 60 sq.; Frazer, *op. cit.*, v, 128-142, *The Gods of Boghaz-Keui*.

4. "The animal on which a god stands or rides or whose head he wears is, it is now accepted, the primitive animal form of the god." Harrison, *Myth.*, 23.

knees downward form a huge dagger. The face is beardless and reminds us of the young god standing on the lioness in the outer hall. This being is the son and lover of Astarte, depicted in his ancient animal form, a form which was doubtless shown only to the priests and initiates. While to the outside world he was represented in human shape, here in the inner sanctuary the terrible truth was revealed that Tammuz was half beast and half man.

Again in Greek legends Hercules is both a lion god and a god of fertility : he ascends to heaven in a clap of thunder whence he sends rain to fructify the earth. ¹

The lion is, as we have seen, one of the emblems of the Great Mother, and a form in which she was continuously worshipped in Asia Minor. In Babylonia the Great Mother was depicted with lions standing on her knees and by the Greeks was identified with Rhea who is none other again than Cybele, and like her wore a turreted crown. While Cybele is usually depicted in a car drawn by lions, Rhea is frequently represented as riding on a chariot similarly drawn. Her original home was Crete, where she was worshipped with the same licentious rites as was Astarte with whom the lion was closely associated, particularly in her form of Atargatis, at Hierapolis-Bambyce, near the Euphrates, where also she wore a turreted crown. ²

The Mountain Mother of Crete is depicted with a lion on each side on the seal reproduced by Miss Jane Harrison ³. "The Maenads in the *Bacchae* (900) sing that Penthus is born of a lioness-mother of the race of the Libyan Gorgons." ⁴

There is therefore every justification in regarding the name *Llew* as that of the Corn God, in opposition to *Llew* the Solar

1. "On the coins of Tarsus, Sandan or Hercules is portrayed as an Asiatic divinity standing on a lion". Frazer, *op.cit.*, v. 127.

2. Frazer, *op.cit.*, v, 137 and n. 2, 162. The arms of the University of Cambridge include a Goddess wearing a turreted crown and holding in her right hand a radiant sun, in her left a goblet. She stands behind an altar on which is inscribed: *Alma Mater Cantabrigia*. The motto reads: *Hinc lucem et pocula sacra*.

3. Harrison, *Myth.*, 60.

4. *Ibid.*, 41.

Divinity. It is not necessary to suppose that the author of the Welsh version "bungled over the crucial point of the naming and could only make passable sense of the incident by changing *Lleu* into *Llew*." ¹ Nor, as Professor Loth suggests, need we conclude that the scribe misread *ev* and transcribed it as *ew* instead of *eu*. Professor Loth further suggests that as neither *Lleu* (light) nor *Llew* (lion) have any meaning in this connection it were perhaps better to connect *Lleu* with the Mid. Irish *Lú* = small, just as Irish *cnú* and *crú* make Welsh *cneu* (nut) and *creu* (blood). But Professor Gruffydd states ² that Irish *lui* (?reformation from the comparative of *beag* "little") would become *lleu* which could never be mistaken for *lleu*. He himself says : "It is not impossible that just as *Mathien* means "bear-born," *Lougen* here is meant to mean "Lion-born." ³

III

If we accept the identification of *Llew* with the Corn God in other lands the three prohibitions or "destinies" laid on him by his mother *Arianrhod* are easily explained, again without any suggestion of "bungling" by the Welsh storytellers. ⁴

Name. The refusal of *Arianrhod* to give her son a name no doubt arose from a desire on the part of the narrator to explain why the hero had no real name. He may have felt like Professor Loth and Professor Gruffydd, that neither *Lleu* (light) nor *Llew* (lion) has any meaning in this connection and that neither therefore can be considered a personal name.

Considered as a god however *Lleu* or *Llew* was sufficient as a title of the divinity. As Miss Jessie Weston says : ⁵ "It may be well to note that the "life" deity has no proper name :

1. Gruffydd, *op. cit.*

2. *Ibid.*, 236.

3. *Ibid.*, 199, n. 80.

4. *Ibid.*, 127.

5. J. L. Weston, *From Ritual to Romance* (Camb. Univ. Press, 1920), 36, n. 2, but Frazer, *op. cit.*, v, 8, translates *Dunni-zi abzu* as "true son of the deep water."

he is only known by an appellation; *Damū-zi*, *Damm* "faithful son", or "son and consort" is only a general epithet, which designates the dying god in a theological aspect, just as the name *Adōn*, "my lord" certainly replaced a more specific name for the god of Byblos. *Esmun* of Sidon, another type of Adonis, is a title only and means simply "the name."

Adonis is merely a Greek form of Adonai which was the title most often used by the Syrians when speaking of Tammuz. Although originally a divine title, owing to the fact that it was often borne by all descendants of these supposedly divine kings (since they too were divine) it may have tended towards the close of the pre-Christian era to have become less a divine and more an honorific title. The Phœnician Kings in Cyprus and their children all bore the title of Adonis down to the time of Aristotle, or even later, and according to Cypriote legends Adonis was at one time king of Paphos in Cyprus. ¹

Again the priests (i.e. the representatives on earth) of Attis lost their personal names and were known by his titles. Attis means "father." Similarly the Aztec priest assumed the name of the god Quetzalcoatl. ² With this might be compared the title of "Father" applied to the priest in the Roman Church.

Baal which means "Lord," "master", is another appellation which has become a personal name. He too was originally regarded as the personification of the sun, the ruler and vivifier of nature, the source of fertility and life. He was worshipped at Tyre, Sidon and in all the country to the west of the Jordan, his altars on which were burnt alive both human and animal sacrifices being built on the tops of mountains and hills, hence called "the high places."

It is therefore only natural to find in Llew-Llew common appellatives which have become personal names. Llew, meaning as it does "light," is a very suitable name for the divinity of light or Sun God, while Llew "lion" equates him with all the other vegetation gods who are identified with the lion

1. Frazer, *op. cit.*, v, 49 and n. 7.

2. Frazer, *op. cit.*, viii, 90.

or conceived of in a lion aspect, Tammuz, Hercules, Vishnu, Cronus, etc.

Arms. Having apparently failed in the first "prohibition" Arianrhod declared her son would never bear arms unless she herself armed him. ¹ With this desire to prevent any contact between her son and metal, as represented by arms and armour, a desire equally shared by the mother of Peredur, we may compare the following. Cræsus, King of Lydia, laid down a law that iron weapons must not be brought near his son who was named Atys. ² Atys was ultimately killed while hunting a boar, and the story is recognised by scholars as being merely a variation of that legend which thus accounts for the death of Attis. It is therefore evident that iron tools might not be brought into the presence of the human representative of the vegetation god, no doubt because with iron axes men cut the trees of Lebanon (note the fact that King Solomon would allow no iron tools to be used on the Temple site), and with iron sickles reaped the corn. To parade the cause of the future death of vegetation before its incarnate god would obviously be an insult and naturally arouse its wrath.

In the Underworld (Whale), according to Lucian, ³ the travellers make fire by friction with fire-sticks, a very old and magical ceremony. The avoidance of flint and steel clearly shows it was a religious rite in which *metals might not be used*. If the rite was associated with the vegetation god we can easily understand why the initiate should avoid using metals. Naturally men desirous of propitiating a tree or corn-god would avoid using the material, viz. iron which was usually employed to destroy him.

At Hogmanay on Dec. 31st. (old style) the old fire festival used to be celebrated by the "Burning of the Clavie" ⁴ at the village of Burghead, on the southern shore of the Moray Firth, about nine miles from the town of Elgin. The "cla-

1. Gruffydd, *op. cit.*, 104. Horses are a later addition.

2. Herodotus, i, 34-45; Ward, *Who was Hiram Abiff?* 75.

3. Lucian, *Vera Historia*, quoted by Ward, *op. cit.*, 129.

4. Chambers' *Book of Days*, ii, 790.

vie" seems to have been a kind of cask filled with pitch, made in a definite way and later burnt. In the making of the "clavie" no *hammer* might be used, the nails had to be driven home by a stone. No doubt the nails were originally wooden pegs, which alone would be permitted in celebrating such a rite.

Similarly no *knife* might be used in making the crosses of rowan wood which people used to wear in their hats, place over the tops of their doors and elsewhere as a preservative against all malignant influences, and even fasten to the tails of the cattle, especially on old May Day in Manx land, when one head of sheep was sacrificed by burning as part of the ritual of the Sun Worshippers. ¹

It was evidently a desire to avoid bringing the god into contact with the metal which was ultimately to cause his death (in the case of Llew — the spear) which caused Arianrhod to declare her son should never receive arms unless she herself armed him. This "destiny" like the others was first sworn by the mother and only later transferred to the father or grandfather when the original conception of the story had been forgotten. ²

Wife. Arianrhod finally declared that Llew should have no wife from among the race then living, meaning, of course, never. Arianrhod being the Great Mother, and therefore both mother and consort of the god, could brook no rival. Traces of the original relationship are to be found in the genealogy which makes Arianrhod *wife* of Lliaw (Llew, Lleu) son of Nwyfre ('Firmament,' or Sky God). ³ Blodeuwedd is therefore only Arianrhod in another aspect, as Goddess of vegetation. Her very name, *Blodeuwedd-Floweraspect*, connects her with

1. Rhys, *Celtic Folklore*, I, 308. P. 326, Rhys says: "Traces of animal sacrifice may still be found in Lincolnshire, for the heart of a small beast, or of a bird is necessary for the efficient performance of several countercharms, especially in torturing a witch by the reversal of her spells and warding off evil from houses and other buildings." Cf. also E. K. Chambers, *Med. Stage*, i, 131, 132, 139, etc.

2. Gruffydd, *op. cit.*, 97.

3. *Ibid.*, 173.

nature as vegetation, while her subsequent form of owl identifies her with the animal kingdom. The owl may have been considered the attribute of the Moon Goddess Arianrhod¹ just as it is associated with the goddess Pallas, and the peacock perched in an oaktree with Hera. There would thus be another link between Arianrhod and Blodeuwedd, in that the former as Goddess of the Moon rules over the night, and the latter in her owl form is also intimately connected with the night. It is wholly possible that at one stage in the development of the story Arianrhod became connected solely with Lleu, whereas Blodeuwedd as vegetation goddess became both mother and wife to Lleu. When the two gods (or rather the one god in a dual capacity) were again united the role of Arianrhod became restricted to that of mother, while Blodeuwedd became the wife, traces of the original relationship being retained in the jealousy of Arianrhod who had been ousted, as well as in the genealogy which makes Arianrhod wife of Lleu. Blodeuwedd's conduct towards Lleu is therefore not unnatural. Her consort died annually a violent death at the hand of a rival who then assumed his place, in the same way as the Priest-King of Nemi was succeeded by his slayer, who in his turn also perished. This explains why Gronw dies by a similar method at the end of a year, the rival this time being Lleu reincarnated.

IV

If we refer to the summary, we note that Lleu was invulnerable except under certain conditions. His position is most important, he must stand with one foot on the edge of a vat, the other on the back of a goat. An explanation has already been suggested. Lleu, or rather Lleu, is here seen in the aspect of the Sun God, between the tropics of Aquarius and Capricorn, during the winter solstice. It was at this time of

1. According to Dafydd ap Gwilym the owl was the bird of Gwyn ap Nudd, evidently in his capacity of King of the Underworld. Guest, *Mabinogion* (Everyman ed.), 310.

the year that the Aztecs held their principal festival celebrating the death of the God. ¹ At the winter solstice in December the Aztecs killed the god, Huitzilopochtli, in effigy first and ate him afterwards. This image, made of seeds of various sorts and kneaded into a dough with the blood of children (the sacrifice to the Corn God) was killed by a priest who bore the name and acted the part of the god Quitzalcoatl; he took a flint-tipped dart and hurled it into the breast of the dough image, piercing it through and through.

Again it was when Orion rose in December that the slave was killed in the Philippines, and it was on January the 7th, that " the Awakening of Hercules " was celebrated at Tyre.

Not only was the position important, the means of encompassing the death were equally so. Llew must be struck in the side by a dart or spear. We have already seen how often the god or his representative perishes in this manner, among the Aztecs (where the thoroughness is insisted upon as in the Welsh version), in the grove at Nemi, in the Philippines, among the Albanians, in the Caucasus, this manner being but an euphemistic veiling of the truth, the real nature of the injury inflicted. According to Sir William Ramsay, ² " The Phrygians enacted the story of the birth and life and death : the earth, the Mother, is fertilised only by an act of violence by her own child ; the representative of the god was slain each year by a cruel death, just as the god himself died. "

When Edwin, King of Northumbria, finally decided to accept Christianity one of the first acts of his High Priest was to rush into the pagan temple at Godmondham and cast a spear at the chief idol, burning it, with the rest of the temple to the ground. ³ Quite probably casting a spear at the idol by the high priest had been a yearly ceremony amongst these Teutons as among the Aztecs. Among the Norse as we

1. Frazer, *op. cit.*, viii, 90. Abridged ed., 490.

2. *Encl. Brit.* (xiith ed., 1911), vol. 21, 544, *Phrygia*; Frazer, *op. cit.*, v, 286; Ward, *op. cit.*, 74.

3. " *An accurate Description and History of the Cathedral and Metropolitan Church of St Peter, York.* " (York, 1768), 4.

have seen the representative of Odin was stabbed with a spear.

At the annual ceremony when the death of Tammuz was represented the effigy of the dead God was washed with pure water, anointed with oil and clad in a red robe. Tacitus tells us of a somewhat similar ceremony among the Germans. "Neither is there anything remarkable in particular, but that they in common worship *Herthum*, that is, their Mother-Earth, and believe she interposes in the affairs of mankind. There is a sacred wood in an island of the ocean and a chariot dedicated in it, covered with a garment, allowed to be touched but by one priest. He understands when the Goddess is come to her retiring-room, and follows her, drawn by cows, with much veneration. Then are their days of rejoicing and festival places, which she vouchsafes to honour with her presence, whatsoever she reposes worthy of her arrival and friendship. They make no wars, put on no armour, ' all their arms are locked up : peace and tranquility is only then known, then only beloved, till the same priest returns the Goddess to her temple, satiated with the conversation of mortals. Presently after the chariot and vestments (and if you'll credit it) the Deity herself is washed in a secret lake : ² bondmen attend, whom the same lake immediately swallows up ; from hence there's a mystical terror, and a holy ignorance,

1. Frazer, *op. cit.*, iii, 205, 237 sqq., *Sharp weapons tabooed*. Also v, 278, n. 2 : " This harvest (of the fruit of the pine among the Araucanian Indians of South America) was formerly of such supreme importance that all intertribal quarrels and warfares were suspended by mutual accord during this period." Cf. above, *Arms*-second ' prohibition '.

2. Frazer, *op. cit.*, v, 280. " The bathing of the image of the Goddess in a river may well have been a rain-charm to ensure an abundant supply of moisture for the crops ". Cf. *op. cit.*, ix, 281. In an account of the recent coronation of the King of Cambodia, on the fourth, the most important, day of the ceremonies the King, dressed in white, entered the Throne Room at seven in the morning. Buddhist priests received him whilst the Brahmins saluted him. He approached the statue of Buddha and saluted it thrice.. He then left the Throne Room to take a ceremonial bath in a pavilion erected for the occasion, and after that went back to the Throne Room to put on his robes. Women adorned him with jewels and placed on his head the golden *Mokhot*, the head-dress of kings and devas.

that should be, which they only see who are just perishing." 1

After the ritual marriage of Aphrodite and Adonis, the head of Adonis was cast into the river ; in other words, the god is also god of water, just as Vishnu was the god of the element of water, as well as of the corn.

There is therefore room to believe that the events in the Welsh narrative have been inverted at some stage in the development of the story : the bath has been made to precede instead of follow the death of Llew. Possibly the story-teller, ignorant of the real meaning, felt he must explain the presence of the bath which has displaced the (original) river, still mentioned in the story although for no apparent reason. Incidentally, the Welsh word used, *eneint, enneinio* meant both "to bathe" and "to anoint." Just as Tammuz, dead, was washed, anointed and clad so was Llew. This explanation seems to fit into the general framework of the story better than that offered by Professor Gruffydd, viz. the "Werewolf" theme, 2 although it is possible that in a subsequent development of the Welsh narrative contamination with such stories may have occurred.

When Llew was struck he gave a fearful scream and his soul flew away in the form of an eagle, and — the story significantly adds—*he was no more seen*. Our frontispiece gives us an exact picture of this, including the presence of Arianrhod, Gronw with his dart, the buck and the river, evidently the Water of Life, — note the presence of fish, the symbol of Life, — as well as the eagle. In reality it is the soul of Tammuz (or the Sun God-Shamash) which is flying away in the form of an eagle as his body descends into the earth. We have seen that in Rome, Syria, and other parts of Asia Minor, it was customary to release an eagle to signify the ascent of the soul to the abode of the gods.

We have another instance in Welsh literature of a man's

1. Tacitus, *A Discourse of the Situation, Customs and People of Germany* (1698), 70, 71.

2. Gruffydd, *op. cit.*, 278-9.

soul assuming the form of an eagle, in the person of Eliwlod, son of Madoc and nephew of Arthur. In this poem Eliwlod, seated at the top of an oak-tree in the form of an eagle, exactly like Llew, has a long dialogue with his uncle to whom he gives various pieces of moral advice of a Christian character. According to Professor Ifor Williams ¹ who has made a lengthy study of this poem the earliest form can be dated no later than 1150 circa, which is also the latest date at which the Mabinogion were written down in their present form; the englynion put into the mouth of Gwydion however reveal an earlier dating. It may therefore be that the author (at present unknown) of the poem was writing under the influence of the Mabinogi of Math.

In mythology the eagle usually represents the sun: its beak, its talons, or the whole bird itself, the lightning and the sunbeams. The great mythical eagle of India, the Garuda, is the bearer of the god Vishnu (who has many points in common with Lleu), victorious by his brightness over all demons. When Zeus was preparing for his struggle with the Titans, the eagle brought him a thunderbolt, whereupon the god took the bird for his emblem. He holds the bolts of Zeus in his talons, inspires heroes with courage, and also carries out the tyrannous behests of Zeus, as in tearing at the heart of Prometheus, and carrying off Ganymede from the earth. ² As an emblem of the immortal gods he becomes also a symbol of abstract immortality and of the human soul ascending after death.

After declaring quite definitely that Llew was no more seen the story however continues and describes the efforts of Gwydion to find his son. It will be remembered how he followed the sow — his guide to the Otherworld (whence swine had originally come, stolen from Arawn the king of Annwn by Gwydion) and found the eagle perched at the top of an

1. *Ymddiddan Arthur a'r Eryr*, *Bulletin Board Celtic Studies* (1925), 269-286.

2. Leochares, a famous artist of the ivth century B.C. made a group of Zeus in the form of an eagle carrying off Ganymede.

oaktree, in the valley of Nantlle (u), but reduced to a most pitiable state, dropping putrid flesh and vermin, — a very exact picture of a body which has lain some time in the grave. After three attempts Gwydion persuades the eagle to descend and with his wand restores him to his human shape, but he is only skin and bone. Llew is handed to the care of physicians and at the end of the year has recovered his health and normal strength. Herein we have a definite allusion to the resurrection of Llew which may be compared with that of Osiris, the prototype of a great class of resurrection gods who die that they may live again. Isis prays to the Sun-God Ra and Osiris is restored to life, but he is to remain henceforth Lord of the Underworld. ¹ Again when Tammuz dies Ishtar goes in search of him "in the land from which there is no returning, in the house of darkness, where dust lies on door and bolt". She passed through the seven gates of the Underworld, at each of which she was compelled to pay a fee to the Warden of the Gate, which consisted of one of her garments, till at length she appeared before the Goddess of the Underworld, stark naked, who however still refused to release Dumu-zi. Then came the messenger from the Gods and compelled Allatu to sprinkle Ishtar and Dumu-zi with the Water of Life, so that the two might return together to the upper world and nature revive. ²

With the three attempts made by Gwydion, which may represent three days in Hades, may be compared the seven gates of the Underworld through which Ishtar had to pass, the number *seven* being due to Babylonian sidereal cults. Doubtless in the earliest form of our story Llew was restored through the efforts of Arianrhod (Ishtar, Isis), but the meaning of the story having been lost it seemed more natural that his father Gwydion, being a magician, should find him again.

With the reappearance of Llew we may compare a statement in Lucian's *True History*, regarding Hercules. According to

1. Cf. Pwyll, father of Gwri (Pryderi) who became "Lord of the Underworld (Hades)," Pwyll Pen Annwn.

2. Rev. W. A. Wigram, D.D., "MSS Transaction", ii, 20, quoted by Ward, *Who was Hiram Abiff?*, 20; Frazer, v, 8, 9.

the Greek legend he was burnt to death on a pyre and his soul ascended to Olympus in a clap of thunder. (Originally he was Melcarth of Tyre whose statue was burnt each year, by the Phœnicians, an eagle being released to signify the ascent of his soul to Heaven). For all that Lucian afterwards tells us that he found the shade of Hercules on the Isles of the Blest, and learnt that it was only his divine soul that had ascended to Olympus. ¹ This statement is important as it indicates the belief, found even to-day among many races, that the god-men only differed from other men in that they had two souls, one human, the other divine. It was the divine soul which either returned to heaven or was transferred to the successor of the slain man-god at his death.

This belief explains the ease with which the story teller having said "and he was no more seen" yet continues his narrative and relates, without any apparent feeling of inconsistency, the subsequent adventures of Llew. To this one might add the belief current in many countries, and in Wales until quite recently (if it has yet died out), that the soul during sleep leaves the body and assumes the form of an animal, in Wales a black lizard (or "something like a monkey"); were the lizard killed before it returned to the body, the man would die. Hence a sleeping man must not be awakened: the soul might otherwise not find its way back. ²

An interesting example of transformation into a lizard is found in a story illustrating the power of Ceres. A lad Stetlio made fun of the goddess when she was journeying, on account of the haste with which she disposed of a bowl of gruel offered by some charitable person. To punish the boy for his rudeness Ceres flung the remainder of the gruel into his face and changed him into a lizard. Other similar examples are the punishment of Actæon by Diana who turned him into a stag and of Alectryon by Mars who turned him into a cock. There are a great number of similar punishments in Welsh legends, some in the present story. ³

1. Ward, *op. cit.*, 129.

2. Rhys, *Celtic Folklore*, II, 603.

3. *Myths of Greece and Rome* (Harrap, 1910), 80, 84-5, 170.

The idea of revenge on the part of Llew did not form part of the original version of the story : it was introduced later to explain why Gronw in his turn had to perish at the end of a year, the compiler being unaware that " the slayer must himself be slain ". Gronw dies in exactly the same manner as Llew : he takes his position on the vat and the goat's back and is pierced in the side ¹ by the spear of the one who is to replace him in the affections of Blodeuwedd, in exactly the same way as the priest at Nemi killed his predecessor and was in turn killed by his successor.

Meanwhile Blodeuwedd with her attendants took refuge in her court on the mountain, whither she was being pursued by Gwydion who would punish her for her sin against Llew. Having overtaken her he changed her into an owl : all her attendants, having fallen into the lake while running with their faces turned towards their pursuer, were drowned.

We have seen how Astarte too had her court on the mountain, at Lebanon in Syria, where she was worshipped. In her temple were always to be found the so-called Sacred Women, just as the Vestal Virgins served in the temple of Diana. Blodeuwedd therefore with her court on the mountain and her many attendants is here the exact counterpart of Astarte. There should however have been no punishment of Blodeuwedd who was not concerned with the death of her lover-consort, although the cause of it. The compiler of the story was unaware of this and wished to complete the idea of revenge and punishment for the wrong done to Llew. So Blodeuwedd is changed into an owl, in other words she too dies, but her soul assumes the form of an owl and not that of the royal eagle. Why should an owl have been chosen ? Was it a recollection of a similar punishment as found in Ovid ? Ascalaphus was the son of one of the nymphs of Aver-

1. Although he puts a stone between himself and the blow. Passing through holed stones is known as a fertility rite all over the world. Is it possible that some dim recollection of this rite (which may have been associated with it) caused this stone to be connected with Gronw, the slain god of vegetation, and thus to be introduced into the story ?

nus, Orphne, and was the only witness that Proserpine had eaten of the fruit (a pomegranate seed) which condemned her to remain in Hades. He informed against her and was changed into an owl for his pains. ¹

But it is interesting to note a connection between the soul of women and an owl in many parts of the world. In a Talk broadcast at Edinburgh in July 1928 ² Dr. Wilkie related the following. "Some years ago there lived in a small hut in my mission compound, an old woman who had been turned out of her own village because everybody believed her to be a witch, a danger to the well-being of the community. She was a poor half-witted creature not very pleasing to look upon, but quite harmless. One night there was a great outcry in the dormitories of the girls' school close by. On the roof of their house was an owl hooting. They ran for protection, all declaring that it was the soul of the old woman sleeping in the hut close by, which had entered into the owl and was calling to their souls to come away with her—the soul calling to soul. With great difficulty the girls were quieted. Years later the old woman was in a class for catechumens, and at last was accepted for baptism. She was told that, as the custom is, before baptism, if she had offended anyone she should make confession and be at peace. She came to my house and kneeling down grasped my knees, and confessed that years ago she had really changed herself into an owl and had greatly disturbed many. She asked my pardon and begged me to ask the girls of the school to forgive her. She was absolutely sincere. She firmly believed that in sleep her soul had entered that owl, and that her soul had called to the souls of the sleeping children".

Again the theory exists that an external soul can be deposited in an animal, usually for safety, or in order to acquire

1. "Metamorphoses", vv. 538-552. I am indebted to Mr. R. E. W. Flower, of the British Museum, for this instance. Cf. also Gruffydd, *op. cit.*, 256.

2. *Fetish Fear in West Africa*, by Dr A. W. Wilkie, C. B. E., of the Scottish Mission on the Gold Coast. The MS. of this Talk was very kindly lent me by the Edinburgh representative of the British Broadcasting Corporation.

the power of that animal. By the rite of blood-brotherhood such a bond of union is established between the man (usually a wizard) and the animal that the death of the one entails the death of the other. ¹ Witches as well as wizards have their familiars or *alter ego*; often a venomous species of serpent, or may be a vulture, an *owl* or other bird of night. A similar theory obtains among certain tribes in South East Australia where the lives of men and woman are bound up with those of certain animals which must be protected. The bat is the creature usually allotted to the men, while that of the women is the *owl*. When the owl is the woman's animal, it is called her sister. Should an owl be killed a woman of the Owl clan will surely die. ²

Similarly Athena who was the incarnation of wisdom was at the outset, like the Mother-Earth from whom she sprang, closely linked with the life of plants and animals. ³ Her attendant bird was the owl, the image of which was stamped on Athenian coins. Athena's "owls" were current far and wide. In the case of Diana of Ephesus the bee (one of the emblems constantly associated with Astarte and her classical representative Artemis) appeared on the coins of the city. ⁴

Herein we may have the original explanation of the close connection between Blodeuwedd and the Owl, for Blodeuwedd as her name implies was closely linked with nature. Was she not formed of the flowers of the oak, the meadowsweet, and the broom? The oak with its suggestion of strength may have been thought to represent the bones, the pale meadowsweet the flesh, while the golden broom would supply the warm blood coursing through the veins and lending the body both life and colour. When the image of the Aztec god was made the bones were represented by pieces of acacia wood.

Among some of the Californian Indians a belief exists ⁴ that the owl is the guardian spirit and deity of the " Califor-

1. Frazer, *op.cit.*, xi, 202, 217 sq. and n. 4. Abridged ed., 684, 687.

2. Harrison, *Mith.*, 96.

3. *Encl. Brit.*, vol. 2, 665, *Artemis*.

4. Frazer, *op.cit.*, vi, 111, n. 1 and 110.

nia big tree", and that it is equally unlucky to fell the tree or to shoot the bird. In a sepulchre at How (Diospolis Parva) a tamarisk is depicted overshadowing the tomb of Osiris, while a bird is perched among the branches with the significant legend "the soul of Osiris," showing that the spirit of the dead god was believed to haunt his sacred tree. In the same way the eagle, the soul of Llew, the corn-god, was found in the branches of the *oak*, his sacred tree.

Both Llew and Blodeuwedd were therefore in early Welsh mythology considered to represent the God of Vegetation and his counterpart, the Earth Mother.

To summarise :

1. Llew-Llew is the Welsh counterpart of the Corn-God, known in other lands as Tammuz, Adonis, Attis, etc.

2. He stands in the same relation to Arianrhod as does Tammuz to Astarte, Adonis to Aphrodite, Attis to Cybele, he is both consort and son.

3. In order that the Great Mother may fulfil her functions and provide her children with food her consort must annually die. Llew is killed by Gronw, who in turn is slain by Llew (re-incarnated).

4. Death is caused by striking the victim in the side with a spear; this is an euphemism for the real manner of death.

5. Both his death and subsequent resurrection may be compared with the resurrection of Tammuz, Adonis, Osiris and the "Awakening of Hercules".

6. The death and resurrection of Llew-Llew take place at the winter solstice: the festival in honour of the death of the Aztec god takes place in December, the representative of the Dying God in the Philippines is slain in December, the festival commemorating the death and resurrection of Hercules, called the "Awakening of Hercules" was held at Tyre on January 7th.

7. Llew-Llew is the son of Gwydion and Arianrhod, children of the Goddess Don. Horus is similarly the son of Osiris and his sister Isis, the Egyptian Pharaohs married their own sisters, the Incas are the children of the Sun and his sister the Moon.

8. Llew the solar divinity is also the Corn God. Similarly Kronos the god of Time was originally a Corn God — (a character retained by him among the Romans where he was known as Saturn). Osiris and Adonis, the Corn God, have been identified with the Sun. Attis was also regarded as a Sky God or Heavenly Father, as well as the God of vegetation. Vishnu probably originally a god of vegetation became the sun at its meridian.

Tammuz the Corn God is united with the Sun God (who was Shamash) and even with the Moon : he is also the counterpart, or equivalent of Anu, the Sky-god in the kingdom of darkness. Baal of Tyre was the Sun God and also the God of fecundity (the ruler and vivifier of nature).

Among the Incas the God of vegetation was identified with the Sun God (there was a distribution of bread and wine at their high festival).

Among the Aztecs also the God of vegetation was identified with the Sun God.

Melcarth, who is the same as Hercules, is a Sun God as well as God of corn, wine and animals.

Mithra, the Unconquerable Sun, also vivifies nature and gives increase.

9. Hercules (Melcarth), the god of fertility is a Lion God, like Llew (= lion).

Vishnu, the Sun god and God of vegetation has also a lion form. Mithra, a Sun god and vivifier of nature, has a cult, one of the degrees of initiation into which is called "the Lion".

Kronos, originally a Corn God, has a Lion head which has replaced the lion form of the god.

Tammuz had originally a lion form.

10. The " name " of the life deity is only an appellative : Llew-Llew is no personal name ; Llew = Light, Llew = Lion.

Attis = " father " (his priests lost their personal name and assumed that of Attis ; similarly among the Aztecs and elsewhere).

Adonis < Adon = " lord ". (Kings of Cyprus took the name of Adonis).

Tammuz < Dumī-zi abzu = " true son of the water ".

Esmun = " the name. "

Baal = " lord, master. "

11. The goddess Astarte is represented as standing on a lioness, the lion is one of her emblems, a form in which she was worshipped in Asia Minor.

In Babylonia the Great Mother is depicted with lions standing on her knees.

Cybele is frequently represented in a car drawn by lions.

Rhea is frequently depicted riding on a chariot drawn by lions.

The Mountain Mother of Crete is depicted with a lion on each side of her.

12. Arianrhod, the Earth Mother is also the Moon Goddess.

Astarte, the Earth Mother is identified with Venus and the Moon.

Aphrodite (who is Astarte) is identified with the Moon Goddess as Mylitta.

Artemis, identified with the Great Mother, is one aspect of the Moon (Selene).

Diana — Lady of the Wood — was later identified with the Moon. Ariadne, goddess of the Dawn, has a Corona, a brilliant constellation; Arianrhod, 'the glory of whose looks exceeds summer dawn', has a constellation, the Corona Borealis (Caer Arianrhod).

Artemis reflects the darker underworld side of the Great Mother and has become Queen of the Underworld. Diana was likewise identified with the Goddess of the Dead.

Arianrhod becomes Queen of the Otherworld.

V

In view of the foregoing it appears quite obvious that in the story of Lleu-Llew we have originally a Welsh version of the " Dying God ", Attis, Adonis, rather than that of the legend of Perseus, as suggested by Professor Gruffydd in his recent volume, *Math fab Mathonwy*. The latter may of course

be a secondary development, unless it be that two originally independent myths have coalesced to form one story.

If my contention be accepted it may well cause us to alter our evaluation of early Welsh literature and its origins. The question whether the story of Lleu represents a genuine Celtic myth or is due to the early contact of Celt and Roman in Europe or later in Britain will form the subject of a future article.

Meanwhile another important point becomes evident. It has been repeatedly maintained that Welsh literature possesses no genuine version of the Grail legend. In a former article,¹ however, I have endeavoured to prove the contrary and to show that the story of Peredur is a true version of this legend, the Grail in its spiritual aspect being represented by the Bleeding Head in the dish. In the York Breviary (but nowhere else) occurs the statement: "the head of John the Baptist in a dish represents the body of Christ, *caput Johannis in disco signat corpus Christi.*" We know that the Grail, according to differing versions of the romance, supplies both physical and spiritual food to the worshippers; the body of Christ also supplies food for spiritual needs and therefore is the Grail in one aspect. According to the York Breviary the Head of John the Baptist in a dish is thus also the Grail in its higher aspect. It is worthy of note that in one of Hogarth's pictures, entitled „Times of the Day - Noon," the head of John the Baptist in a dish is the sign of an eating house! Under it is the legend "Good Eating." Was there a tradition according to which the bleeding head represented the Grail also as a feeding vessel?

Peredur the son of one of the earls of the North, buried at Pickering near York, is a North Welsh hero who was evidently chosen by some story teller acquainted with the York conception of the Grail to represent the Widow's son and Grail Quester.

If we accept (as I feel we must) the theory advanced by Miss Weston in *From Ritual to Romance*² that the Grail legend

1. *Journal of the Welsh Bibliographical Society*, iii, 73.

2. Pp. 191, 196.

represents " a unique example of the restatement of an ancient and august Ritual in terms of imperishable Romance, this Ritual having for its ultimate object the initiation into the secret of the sources of Life, physical and spiritual, " in other words being closely connected with fertility cults, then Welsh literature instead of lacking altogether a Grail story possesses two versions, one at the earlier or " folktale " stage, and the other at the later, in the form of romance. It is most unusual to find two stages of the same romance in the literature of one and the same country, especially within the same period of time. It is of great interest to note further that both stages appear to have undergone a similar development. Llew-Llew, the " Dying God, " is made to avenge himself upon Gronw, while Peredur, originally a Grail hero, takes vengeance upon the witches of Caerloyw who have caused the death of his cousin. Both stories have thus acquired a " Vengeance " theme which was entirely foreign to the original narrative.

The Grail story as is known consists of two originally independent tales. One is the " Dümmling " story, that of the innocent lad, Peredur, Perceval, Percyvelle, as found also in the Gaelic " Lay of the Great Fool, " ¹ while the other is the narrative of an initiation into a " fertility " cult. In Welsh literature we have not only the first, the folk tale of Peredur-Perceval, still in a somewhat rude form, we have also the nucleus of the second as a folk tale, before it assumed a literary form.

This fact must add greatly to our estimation of Arthurian material in Welsh literature and to a solution of the problem of the origins of the Arthurian romances.

MARY WILLIAMS.

1. J.F. Campbell, *Popular Tales of the West Highlands*, iii, 160 sqq. ; Alfred Nutt, *Studies in the Legend of the Holy Grail*, 152 sqq.

SUR LES VERBES DE MOUVEMENT EN CELTIQUE

Ce qu'on désigne en linguistique du terme général d'aspect embrasse, comme on sait, des notions assez différentes, qui varient d'ailleurs suivant les verbes et suivant l'emploi qu'on en fait. Comme toute notion grammaticale, l'aspect se définit par des oppositions. Deux de ces oppositions sont particulièrement nettes et se rencontrent d'ailleurs dans beaucoup de systèmes verbaux.

L'une est celle du *procès achevé* et du *procès inachevé* : τέθνηκα, θνήσκω. Elle joue un rôle fondamental en sémitique, comme M. Marcel Cohen l'a montré. En latin la terminologie des grammairiens l'a consacrée sous les noms d'*infectum* et de *perfectum*. Elle se présente d'ailleurs dans des conditions absolument différentes en sémitique et en latin; et le *perfectum* latin est tout autre chose que le parfait grec.

L'autre est l'opposition du *procès qui dure* et du *procès sans durée*, l'absence de durée pouvant n'être qu'une simple abstraction de l'esprit, ou bien résulter du sens, quand le verbe n'exprime par lui-même qu'un point du développement d'un procès : φεύγειν φυγεῖν ou plus nettement au passé ἔφευγον ἔφυγον. Cette opposition est celle qui est connue sous les noms d'*imperfectif* et de *perfectif*, empruntés à la terminologie de la grammaire slave. Elle est très différente de la précédente, et cependant il y a entre les deux un trait commun : en grec ancien le présent λέπω est à la fois *inachevé* par opposition au parfait λέλοιπα qui est un temps *achevé*, et *imperfectif* par opposition à l'aoriste ἔλιπον qui est un *perfectif*. Ce fait n'a pas manqué d'entraîner certaines confusions.

Ce qui rend d'autre part les aspects malaisés à définir, c'est qu'ils dépendent en grande partie du sens propre du verbe ; c'est aussi qu'ils s'accommodent plus ou moins bien des différents temps (passé, présent, futur) ; c'est enfin que comportant une large part de subjectivité, ils sont, comme toutes les notions expressives, exposés à des renouvellements. Aussi est-il impossible de classer les faits d'aspect : ils varient d'une langue à l'autre.

Il y a une troisième opposition d'aspect, dont M. Meillet, après MM. Boyer et Böhme, a signalé l'importance dans les langues slaves (*Le Slave commun*, p. 240, § 307). C'est celle du *procès à terme* (ou *détermine*) et du *procès sans terme* (ou *indéterminé*), suivant que le verbe implique ou non l'idée d'un objet faisant partie du procès.

Cette opposition est celle qui existe en français entre le verbe *dire* et le verbe *parler*. Le verbe *dire* ne se conçoit pas autrement que suivi d'un régime marquant le terme du procès. Le verbe *parler* exprime le procès en lui-même, dans son développement, abstraction faite d'un terme défini. On *parle* bien ou mal, français ou allemand, etc. On *dit* bonjour ou adieu, etc. En slave, l'opposition en question se présente surtout dans les verbes de mouvement. On opposera par exemple l'idée de *porter* c'est-à-dire d'être porteur, sans terme défini (v. sl. *nositiŭ* « il porte ») à celle d'*apporter* quelque chose quelque part (v. sl. *nesetiŭ* « il apporte »), ou encore l'idée de *marcher* sans terme défini (v. sl. *xoditiŭ*) à celle d'*aller* à un but (v. sl. *idetiŭ*). Cette nouvelle opposition chevauche sans doute un peu sur les oppositions précédentes. Ainsi les présents *nositiŭ* ou *xoditiŭ* sont par excellence des temps *inachevés* et *imperfectifs*.

Dans une séance récente de l'Association des Études Grecques, M. Meillet a montré que l'opposition de l'indéterminé et du déterminé explique à la fois les formes et les emplois du verbe signifiant « aller » en grec ancien. Or, en jetant un coup d'œil sur les formes et les emplois des verbes de mouvement dans les langues celtiques, on se rend compte qu'il est possible d'en éclaircir l'histoire mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à la lumière des principes qu'a posés M. Meillet pour le grec (v. l'article dans les *Mémoires de la Société de Linguistique*, t. XXIII, p. 264-273).

Pour exprimer l'idée d' « aller » et de « venir », l'irlandais possède des formes variées, qui sont enregistrées par M. Pedersen dans sa *Vergleichen le Grammatik* (t. II, p. 639 et ss.) et qu'on peut ramener aux types généraux qui suivent. A date ancienne sont attestés pour le verbe « aller », au présent un thème **lĕg-* (1^{re} sg. *tiagu*) ; au subjonctif un thème **lĕg-s-* (1^{re} sg. *tiasu*) ; au futur un thème **reg-* (1^{re} sg. *rega*) ; au prétérit, dès le début apparaissent deux thèmes : **lud-* (1^{re} sg. *lod*, 3^e sg. *luid*) et **di-com-wād-* (1^{re} sg. *docoad*, 3^e sg. *docuaid*). Sur le prétérit *docoad* a été refait un subjonctif en *-s-* (3^e sg. *docói* Wb. 29 a 28, 1^{re} sg. *dechos*, *digus*) et ultérieurement même un présent (*-dichtim* L.U. 63 a 8). Si bien que finalement le moyen-irlandais dispose pour le verbe « aller » d'un couple de verbes, qui toutefois ne comporte au futur qu'un thème unique :

présent	<i>tiagu</i>	et	<i>-dichtim</i>
subjonctif	<i>tiasu</i>	et	<i>-dichos</i>
prétérit	<i>lod</i>	et	<i>docoad</i>
futur			<i>rega</i> .

En préfixant le préverbe **to-* aux formes du verbe « aller », l'irlandais s'est formé un verbe signifiant « venir », qui présente exactement les mêmes oppositions :

présent	<i>do-tiagal</i> (3 ^e pl.)	<i>-tuidchet</i> (3 ^e sg.)
subj.	<i>do-tias</i> (1 ^{re} sg.)	<i>do-dechsat</i> (3 ^e pl.)
prét.	<i>do luid</i> (3 ^e sg.)	<i>do-dechuid</i> (3 ^e sg.)
futur		<i>do rega</i>

Il existe un autre verbe « venir », formé du radical *icc-* avec le préverbe **to-* (aussi avec les préverbes **ro-* et **to-uir-*) ; soit au présent *-tic*, au subjonctif *-tí* (3^e sg.) *-tisal* (3^e pl.), au prétérit *tánac* (1^{re} sg.), *-tánaic* (3^e sg.), au futur *-ticfeá* (3^e sg.).

On examinera successivement l'un et l'autre, en commençant par le verbe « aller ».

M. Pedersen enseigne (*Vgl. Gr.*, II, 641) qu'entre le prétérit *docuaid* et le prétérit *luid* il y aurait cette différence que *docuaid* est un parfait, ce qui implique que *luid* soit un narra-

tif. Cette différence est réelle dans bien des cas, comme on le verra plus loin ; elle est d'ailleurs justifiée par la forme même des deux prétérits. Toutefois, elle n'explique pas qu'on ait donné à *dochnaid* un subjonctif et un présent. Il doit y avoir entre les deux prétérits une autre différence essentielle : c'est que l'un est déterminé et l'autre indéterminé.

Dans la langue ancienne, *luid* s'emploie normalement pour exprimer l'idée de « il alla » sans qu'un terme précis soit envisagé. Par suite on peut souvent traduire *luid* par « il partit », « il se mit en route » ou « il marcha ». C'est *luid* qui s'emploie toutes les fois que l'on veut indiquer le caractère de la marche (heureux ou malheureux, lent ou rapide), ou que le but de la marche est une notion abstraite sans détermination précise. Ainsi l'on dira : *lod-sa i rricht iaich aba* « j'allai sous la forme d'un saumon de rivière » (L. U., 16 b 38).

bo luid Adam tar réir « depuis qu'Adam est allé contre la volonté » c'est-à-dire « a transgressé » (Wb. 3 c 37).

dia luid Dnaid for longais « quand David alla en exil » (Ml. 55 c 1 et 58 c 4); cf. *luid i n-ailithri* « il partit pour l'étranger » (Ml. 74 b 5).

mng luide bua Abracham do thochmure « le serviteur qui alla de la part d'Abraham demander... » (Ml. 127 d 3).

ní ma[d]-lodmar « ce n'est pas heureusement que nous marchâmes » (L. L. 59, 10).

ní lodar ní bad sire « ils ne marchèrent pas plus longuement » (L. U. 24 a 5).

Cf. les expressions fréquentes : *luid ass* « il partit de là » (L. U. 120 a 33) d'où « il mourut » (E. Gwynn, *Metr. Dinds.*, IV, p. 192, v. 16), *luid nád* « il alla loin de lui », *luid seochu* « il passa au delà d'eux », *lotar rompu* « ils allèrent de l'avant » (m. à m. « en avant d'eux »), etc.

Au contraire *dochnaid* s'emploie de préférence quand le procès implique un but déterminé. Ainsi

na lled dochood m. à m. « quelque côté que j'allai » (Wb. 17 d 7); cf. *cach led dochooid som* (Wb. 14 c 20).

do cóith digal forru « la punition alla sur eux, les frappa » (Wb. 11 a 22); cf. *in-digal dochooid for diabul...* *ar-na-decha foir* « la punition qui frappa le diable, ...qu'elle ne le frappe pas, lui » (Wb. 28 b 30).

mór int-serc condechuith in cruce[m] pro nobis « grand fut l'amour avec lequel il alla in cruce[m] pro nobis » (Wb. 22 b 11).

ni dechaid Conall Cernach sechin maigin sin iarsuidiu « Conall Cernach n'alla pas au delà de ce champ (ne dépassa pas ce champ) après cela » (L. U. 61 b-62 a).

docotar iterum fri-tola in-betho « ils allèrent de nouveau aux désirs du siècle » (Wb. 29 a 8).

resiu docói grad forru « avant que le grade n'aille sur eux » c'est-à-dire « avant qu'ils n'aient reçu le grade » (Wb. 29 a 31).

Il se rencontre assurément des cas où les deux prétérits s'emploient l'un pour l'autre. Mais d'après les exemples précédents, qui pourraient être multipliés, il est visible que *luid* s'emploie de préférence quand l'idée essentielle est celle de la marche elle-même et *docuaid* quand l'idée essentielle est celle du but de la marche.

Dans le cas du verbe « venir », *doluid* s'oppose aussi à *dodechaid* ; mais il faut ajouter que le prétérit *doánic* avait aussi par lui-même la valeur déterminée. Cette valeur est manifeste dans tout le système du verbe *iccim*. Ainsi *doiccim* se construit souvent avec un régime direct : *do-da-ic* (Ml. 123 d 3), *arnacha-tisat* (Wb. 17 a 10), *du-n-d-icfed* (Ml. 19 b 11), etc. Et la préposition *conicci* « jusqu'à » est tirée de *iccim* (cf. *conditici* « jusqu'à lui », m. à m. « jusqu'à ce que tu viennes à lui » Wb. 24 b 5). La valeur déterminée de *doánic* apparaît dans : *muetanice cuccumsa* « il est venu à moi récemment » (Wb. 7 c 7 ; cf. *muethicid* gl. neophytum, Wb. 28 b 29) ; *for-sin flaitb do-n-(f)áncid* « au roi chez qui vous êtes venus » (L. U. 19 a 27), etc. On trouve donc *doluid* s'opposant à *doánic*, par exemple dans le passage : *lasodain dolluid Medb fordorus indliss amach . . . 7 teóra dabcha úarusci don trinn láth n-gaile do-d-ánic resin sluag* « là dessus Medb vint dehors à la porte de la cour . . . avec trois tonneaux d'eau froide pour les trois guerriers qui étaient venus avant l'armée » (L. U. 107 a 7). En général *doluid* a les mêmes emplois que *luid*. Ainsi : *cissi chonar dolod* « par quel chemin es-tu venu ? » (L. U. 122 b 39) ; *sén dollotar Ulaid* « les Ulates sont venus sous d'heureux auspices » (cf. *R. Celt.*, XLIV, 254).

Au présent, un déplacement de valeur s'est produit. Il ne manque pas d'exemples en vieil-irlandais où le présent *tiagu* est nettement déterminé : *ní teit co fer n-aile* « elle ne va pas à un autre homme », c'est-à-dire « elle ne se remarie pas » (Wb. 17 b 18 et 20); *intain tête donchath* « quand il va au combat » (il s'expose à la mort; Wb. 9 a 3); *am-bás tiagme-ni* « la mort où nous allons » (Wb. 15 b 28; cf. *tiagait bás n-anapaig*, Wb. 11 a 12); *cia-ibiasu-sa martri* « bien que j'aïlle au martyr » (Wb. 23 c 31). Mais quand sous l'influence du prétérit *docnaid* on eut créé un présent déterminé *-dichtim*, le présent *tiagu* s'employa de préférence avec la valeur indéterminée. Cette valeur est nette dans des exemples comme : *tiaga-sa co n-ecius dóib a fil lim di foilgib* « que j'aïlle leur faire connaître les trésors que je possède » (L.U. 70 a; T. B. C. l. 1299 éd. Strachan O'Keeffe); *tiagait ass* (L.U. 61 b, 62 a; T. B. C., ll. 604, 629); *tiagam con-da-risam* (*ibid.*, l. 627), etc. L'addition de *con-da-rí-sam* montre bien ici la valeur propre de *tiagam*. Au contraire le présent correspondant à *docnaid* est déterminé; ainsi avec la négation, *ní dichtim* signifie « je ne réussis pas à aller, je ne puis aller, je n'atteins pas » : *ro dassed im na eochu con-na dichtim seccu* « les chevaux sont excités au point que je ne peux les dépasser » (L.U. 63 a; T. B. C., l. 700); *ní dichtim dano sech in dam* « je ne puis pas dépasser le cerf » (*ibid.*; T. B. C., l. 702). C'est le cocher de Cuchullin qui parle ainsi pour indiquer la fâcheuse position où il se trouve par rapport aux chevaux et au cerf. Déjà en vieil-irlandais, comme l'a montré récemment M. Bergin (*Z. f. Celt. Phil.*, XVII, 223), *connachdígith*, Wb. 9 d 19, doit être traduit par « de sorte que vous ne pouvez pas y aller ».

Quant au futur *rega* (*dorega*), il a, comme on l'a dit au début, indifféremment les deux valeurs : il est indéterminé dans *ní terga forculu* « je ne reculerai pas » (Wb. 17 c 4), *ragat-sa in far n-diaid* « je marcherai derrière vous » (L.U. 60 b; T. B. C., l. 509). Mais il est déterminé dans des exemples comme : *matis tuicsi ní rigad* « s'ils avaient été élus, elle (la vengeance) ne serait pas venue (sur eux) » (Wb. 11 a 22); *nech no ragad hí carpat* « quiconque monterait en char » (L.U., 61 b; T. B. C., l. 574), etc.

C'est donc au prétérit que la différence est à la fois le plus ancienne et le plus nette. Cela peut s'expliquer par le fait que, au temps passé, l'opposition de *déterminé* : *indéterminé* entraîne aisément avec elle celle d'*achevé* : *inachevé* (de même qu'au présent elle peut entraîner celle de *momentané* : *duratif*). Cela explique que *luid* (*do luid*) joue fréquemment le rôle d'un prétérit narratif et *dochnaid* (*dodechnaid*) celui d'un prétérit parfait (cf. l'enseignement de M. Pedersen mentionné plus haut). C'est une conséquence de la valeur propre de chacune de ces formes, et même cette valeur propre s'en est trouvée renforcée. Ainsi dans le passage suivant : *glè la cach ba for teched luid Cuchulaind remiseom. For Cuchulaind uccut, olse, dochoid reomsa for teched* « chacun fut persuadé que Cuchullin fuyait devant lui. Votre Cuchullin, dit-il, a fui devant moi » (L. U., 69 b ; T. B. C., l. 1261).

L'irlandais n'est pas la seule langue où l'opposition en question soit marquée au passé dans les verbes signifiant « aller ». Le français a éprouvé le besoin de la marquer aussi quand il a employé *je fus*, *j'ai été* pour souligner la valeur déterminée en face de l'indéterminé *j'allai*, *je suis allé*. L'opposition en français n'a pas dépassé le prétérit. C'est donc qu'à ce temps elle était le plus naturelle¹. Elle ne s'est d'ailleurs pas maintenue, et aujourd'hui les deux prétérits ont exactement la même valeur, sinon la même fréquence d'emploi dans tous les milieux.

Le fait français permet de comprendre la situation du bretonique. En moyen-gallois, les verbes « aller » et « venir » ont au prétérit deux formes. L'une est ancienne et remonte à un radical du celtique commun. L'autre est constituée avec le présent du verbe substantif, précédé d'un préverbe. Il n'est pas douteux que cette dernière, comme la forme *j'ai été* du français, n'ait dû sa naissance au désir de souligner la valeur déterminée. Ces deux formes sont les suivantes :

1. Mon élève M. Graur veut bien me signaler qu'il s'en est créé une toute pareille en roumain, et qui s'y est maintenue davantage. On oppose *am fost să văd o piesă* « j'ai été voir une pièce » (déterminé) à *m'am dus fără voie* « je suis allé malgré moi » (indéterminé); *m'am dus* tout court veut même dire « je suis perdu ».

Pour « aller »,

euthum aethost aeth, etc.

à côté de

athwyt athwyt ethyw, etc.

Pour « venir »,

deuthum deuthost doeth, etc.

à côté de

dothwyt dothwyt dothyw, etc.

Une troisième forme s'est même créée, sur le prétérit du verbe substantif : *dyvuost*, *dyvu*, *dyvuant*.

Il y aurait lieu de faire une enquête dans les plus anciens textes gallois, surtout en poésie, pour déterminer dans quelle mesure l'opposition des deux valeurs est restée sensible. Un passage comme *erglyw fi can dothwyt* « écoute-moi puisque je suis venu » (M. A. 171 b 6) montre que la forme déterminée a pu être aussi à l'origine une forme achevée (ce que d'ailleurs le présent *-wyt*, *-wyt*, *-yw* implique).

L'enquête devrait être étendue aux verbes qui signifient « porter » et « apporter ». On sait quel système compliqué constituent en irlandais les composés du verbe *berim*. Avec leurs formes supplétives de prétérit (*do-ratus*, *dq-uccus* à côté de *do-biurt*) sur lesquelles ont été créés de nouveaux subjonctifs et même de nouveaux présents, ces verbes ont eu un développement assez semblable à celui des verbes *tiagu* et *doiccim*. Ils gagneraient certainement à être étudiés de la même façon. L'étude vaudrait d'être entreprise, tant au point de vue de la philologie celtique qu'à celui de la linguistique générale.

J. VENDRYES.

QUELQUES TEXTES IRLANDAIS
SUR
SAINT GRÉGOIRE LE GRAND

A l'excellent essai de M. Vendryes, publié dans la *Revue Celtique*, Vol. XLII (1925), pp. 119-125, en tête de son édition, d'après le manuscrit de Paris, de l'homélie irlandaise sur saint Grégoire le Grand (Plummer, *Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, n° 320), nous voudrions joindre quelques textes.

Les éditions précédentes sont décrites par M. Vendryes, *l.c.*, p. 120¹. Pour compléter le dossier de saint Grégoire, il manquera encore une édition du numéro 321 (a) de Plummer, d'après les manuscrits qu'il indique en premier et troisième lieu. On pourra alors songer à classer les différents manuscrits employés.

Voici les pièces que nous publions :

I. Série de récits sur saint Grégoire (Plummer, n° 322), tirée du seul manuscrit connu, Gaelic V, de la Bibliothèque Nationale d'Écosse, à Édimbourg, fol. 5^{ro}, col. 1 et suiv. ; manuscrit du XIV^e ou du XV^e siècle, décrit par Mackinnon, *Catalogue*, p. 79 et suiv. Source ou simple extrait de l'homélie, ces récits s'y retrouvent dans le même ordre, mais sous une forme assez différente (sauf pour les §§ 14 et 15, qui sont textuellement reproduits dans certains manuscrits de l'homélie et complètement remaniés dans les autres). Toujours est-il

1. Le § 13 se lit aussi séparément dans le manuscrit Murphy 97, de Maynooth, p. 289 ; texte édité par Tomás ó Brolcháin, dans *Ligse Suadh is Seanchaidh*, p. 43, avec notes pp. 81-82.

que ce n'est pas un simple fragment qui aurait par hasard survécu à la disparition des feuillets précédents dans le manuscrit d'Edimbourg. La preuve en est que la première ligne est en grosses capitales, particularité qui ne se retrouve pas ailleurs dans cette portion du manuscrit (du feuillet 5 à la fin). Il n'est pas impossible que des récits sur saint Grégoire aient existé en irlandais dès le commencement du ix^e siècle. Le Livre d'Armagh contient en effet au feuillet 19r, col. 2, des notes sur la Vie de saint Grégoire qui font suite à celles où l'on a reconnu un résumé de documents sur saint Patrice. Mais à voir les prodiges que l'auteur de notre compilation s'est trouvé dans la nécessité de réaliser pour réunir la matière de son bel ouvrage, on croirait plutôt que la seule chose qui ait manqué à cet ingénieux Irlandais fut d'avoir à sa disposition dès le début des sources authentiques (cf. Vendryes, *l. c.* ; Flower, *Catalogue*, t. II, p. 442-443 ; Grosjean, dans *Analecta Bollaudiana*, t. XLV, 1927, pp. 167-168 ; Eoin MacNeill, *Dates of Texts in the Book of Armagh relating to St. Patrick*, dans le *Journal of the Royal Society of Irish Antiquaries*, t. LVIII (1928), p. 96).

M. J. G. O'Keeffe veut bien attirer notre attention sur une pièce qui fait de saint Grégoire un contemporain de Jésus-Christ et un personnage des évangiles apocryphes. Il est permis de se demander si cette invention absurde ne doit pas quelque chose au cycle légendaire du druide Mog Ruith et aux rapports de ce dernier avec la cour d'Hérode. Le passage est formé par les strophes 23-26 du poème *Fuigeall beandacht bru Muiri*, qui se lit dans le livre d'Hy Many, avec l'attribution à Gilla Bridi ; il a été imprimé par Kuno Meyer, *Archiv J. celt. Lexicogr.*, t. III, p. 244-246. Voici un essai de traduction qui tire tout son mérite de notes obligeamment communiquées par M. O'Keeffe :

23. One day as the people of the Jew Herod were pursuing Mary, purple-cheeked she reached a valley with the fair Lamb in hiding.

24. Gregory, fosterling of Herod of the golden domes, happened to come to the valley ; he sees the halo clear-headed and purple over the radiance of the divinity.

25. Gregory gave his soul's love to the perfect, innocent child ; the blood of Gregory without gain or stint he offered in battle to defend Him.

26. If the canon is true, he was the first Gregory to go to Rome ; Gregory who was in Rome for a time a successor of Paul and Peter.

Un passage inédit mérite encore d'être cité ; nous le tirons de curieux synchronismes, que nous espérons publier bientôt (MS. Additional 30, 512, du British Museum, fol. 39, r^o, col. 1) : “7 ind æn-aidhchi ele atbath Grighoir Béil Oir .i. papa na Rómha, 7 Aodh Uairidhnach aird-righ Eirend, 7 dorucadh a cuirp co hArainn danadhacht”.

II. Le texte de l'homélie (Plummer, n^o 320) d'après le manuscrit H.2.17 (2) de Trinity College, à Dublin, p. 422, col. 2 et suiv. ; décrit par Abbott et Gwynn, *Catalogue*, pp. 110-116, 348-352. Cette recension, comme celle du Yellow Book of Lecan, omet le § 14 de l'édition Vendryes et modifie en conséquence le § 15.

III. La même homélie d'après le manuscrit Egerton 91, du British Museum, fol. 30 v^o, col. 2 et suiv. ; décrit par Flower, *l.c.*, p. 438-451. Recension semblable à celle du manuscrit de Paris, publiée par M. Vendryes ; elle est d'ailleurs du même scribe. On notera plusieurs lacunes communes à ces deux manuscrits, qui sans doute se rattachent à un même exemplaire. La bibliothèque de Maynooth renferme un exemplaire du même texte parmi les O'Curry MSS., simple copie de Egerton 91 ; nous n'en avons pas tenu compte.

IV. L'historiette sur un saint homme anonyme, incorporée aux trois textes précédents, où elle forme le § 13, d'après le manuscrit H.2.15a de Trinity College, p. 68, col. 2 ; décrit par Abbott et Gwynn, *op.c.*, pp. 90-92, 340-341.

Ces textes sont en général trop semblables à celui de M. Vendryes pour mériter les honneurs d'une nouvelle traduction à si peu d'années d'intervalle dans la même Revue.

Pour faciliter les références, nous avons conservé les numéros donnés par lui aux paragraphes.

Bruxelles, Bibliothèque des Bollandistes.

Paul Grosjean S. J.

I

4. Diambui^a Grigoir Roma oc *imtecht* feruind na Pointti feacht ann, rainic dano co aroile loch and. Ba saidhbir dano o gech earnuil eisc an loch sin. Ro saidhbrighed ó *índmus imdha* a tignerna tria reic a eisc. Dorala intansin in loch i cuingill eter da brathuir, 7 batar ic *imcosnam* mor uime air bui an tsainnt oca forail forru. Nobidh deabhaidh co *minic eter in* da brathuir soin o cosnam eisc in locha i *naimsir gabala in* eisc, 7 dobeirdis debtha 7 catha etorru co *minic*, 7 no doirtea fuil co habul andsin o cosnam in eisc. Dorala Grigoir iarum tre feimhteghadh De dosaighidh in locha, 7 it *connuire* in cath iga tabhuirt 7 na firu 'ga marbadh ider na da brathuir. Ro fiartuidh Grigoir doib cid dia mbadur oc debaigh. Roínisitar dho conidh o cosnam eisc in locha robadur. Atbert Grigoir friu bith ina tost; 7 ro *bennach* iat, 7 itbert friu: A macu *inmuine*, or se, na *marbaid* for naumaine dlichthecha ar na hannunnuibh muitithib, 7 na deilighidh for mbraithirsi 7 na heilighi racht De. Tici lim sa, or se, co hor an locha, 7 dogensa sith edruib tre rath De. Odubairt Grigoir sin, ro shaidh andsen i fiaghnuisi caich in loirg bui ina laimh a nímill an locha, 7 noroine ernuighthi 7 ro sin a lama dochum nime 7 isbert: A De uile *cumachtaigh*, or se, cuir asin loch tria breigter, conach raib uisgi tria bithu sund o so amach 7 gur bad mad sgothfemrach de. Doronsat na braithre sith artain 7 ni bai esentu eturra.

5. Luid dano Grigoir fecht and co hairm i rabai ocun eagailsi o dreim do braithrib, 7 nir fetsat a *cumdach*, air badur cairci int sleibe ba coimnesu don dara leithi 7 int sruth don dara leith eile. Badar toirrsig na braithri deisein, air ni fuaradur

a. Une main plus récente a écrit dans la marge supérieure : *Dimecht Grigoir annso. Dianbui G.*

inadh da cumdach na heaguisi. Bui didiu *Grigoir an fer nãem* oc ernuigthe *in* adaigh sin co-maitin. Et atbert frisin pobul : Nach cuman, or se, nanebiirt *Crist .i.* dia mbeath cutrume ^b grainde na sinaibi oc duine do creidhem dia nebradh frisin tsleib techt isin muir do rachad aire? O tanic *in* la *iarnabarach* atconcedhdar *in* charruice do dul ar culu co roibe inadh mainistrech and do tir reid.

6. Bai sium donn^c fecht aile i naimsir geimridh oc imtecht i sleib////////^d. O rancudur in sliab, rogab an snecht////////^d tmun^e co trom doib. Lotar i tempoll Ap////////^d, air ni fuaradur tech naighidh aile. Batar (1^o 5 r^o 2) and in oidche sin. Tiagaid as *iarnabarach*. Tanic dano sagart *in* tempuill *iarnabarach* dosaigid ind igail, amail ba bes do, co tardadh *freagra* don lucht no bidh oca *iarradh fair*. Luidh didiu isin idhailtech 7 nobid ec edhpairt dona deib, 7 bai oc *iarraidh* *frega* do, 7 ni tucad *frega* do on dee. Doroine doridh-sigh eadhpairt do, 7 ni tuc *frega* do; 7 doroine an tres fecht, 7 nir *fregair*. Ba bronach *in* sacart desein. Tanic demun isin oidchi ina cotlad dindsaighe ant sagairt, 7 itubairt fris : Ni cumcaim si *frega* do tobairt duit, for se, am omindarbad sa o *Grigoir*. — Caidh i *in* leighes da ticfa hi t'inad? for in sacart. — Ni fuil leiges dia rachsa and, for Diabul, acht mina cetaighi *Grigoir*. Luid didiu an sagart *in* diaigh *Grigoir*, 7 ro innis *in* scel uili do, 7 bai oc aegaine fris dibadh a cumachta 7 an ni triasan fagbad indmus, 7 bai oca *iarraidh fair* a cetachadh don idhal *frega* do tabairt do. Rofaidh *Grigoir* eipistil cosin arracht d'iaradh *frega* do tabairt fris *frega* do tabairt^f. Tainic Diabal iartain na inadh 7 dobeiredh < *frega* > do chach. Bai *in* sacart 'catur ina memmain gurbo ferr *Grigoir* inan diabul, air roluidh ass tria orcongra^g Grighair 7 tainic tria orchongar^g *Grigoir*. Luidh didiu *in* sagart co hairm

b. *Contrite* (?) MS.

c. Lire sans doute *dano*.

d. Coin abimé.

e. Mot douteux.

f. Sic; mais le premier *do tabairt* est barré, peut-être de la première main.

g. Sic MS.

Grigoir, 7 roslecht do, 7 doroine faisidi do, 7 rocreit *Crist*, 7 robaistedh; 7 ba fear craibthech iartain, 7 ise rogab easgo-boide iartain a ninadh *Grigoir*.

7. Robas oc iarraidh *Grigoir* on pobul romanach do tabairt abdaine na Roma do. Luidh sim iarum for ingabail na hapdaine. O robui oc imtecht, dorala en do forsín slighi .i. locusta a ainm 7 rothairis cein teiched reime. Ro imraid *Grigoir* oca fein cid diambai in lucaist. Foreiter iarum in fer egnaid conadh ime rofaid Dia an lucaist co ro inchoiscidh do conadighsim forimgabail ^b acht co tairisim ina inadh; air is inund locusta 7 loco staⁱ .i. tairis a t'inadh. Ro impaidh dan *Grigoir* for cula///ⁱ in Roim.

8. Luidh *Grigoir* in aroile aimsir aile for teichedh na hapdaine 7 dochuaid cosin righ 7 bai oca eatarguidhe corfoilghedh hé^k ar in lucht oca iarraidh. Rocuired *Grigoir* andsin a leastar, iar ndenam comairle eturru 7 an ri, 7 dunad fair ar cech leith .i. tunda a mbidh fin. Tanic int epscop romanach andsin coña coimthib do sa gi an righ oc iarraidh *Grigoir*. Oca^l iarraidh e a leith aile, for an ri, air ní fil sund. — Rob ail dun saighdhi fina, for in epscop; « ar dachaithsim na raba dfin ocainne. — Eirc, for in righ, 7 fegh lat na huile leastar. Ro togh æn dib, ⁱ is and sin robai *Grigoir*. — Bermait an lestar sa, for int epscop, ar foretumar co fil fin maith ann. Otchuala in ri sin, ro ingantaigh co mor 7 rofetar (f^o 5 v^o 1) gonid o Dia ro foilsighthea *Grigoir*. Tucad *Grigoir* asin leastar 7 dochoid ar æn frisín epscop co Roim, ar nirb ail do bith inadaidh toile De.

9. Ro hordaigedh *Grigoir* iartain i cathair Peduir isin Roim. O tanic in pobul trat iartain d'oirdnedh *Grigoir* a nabdaine, tanic oclæch co dorus in tempuill, 7 ro gairm æn dona braithribh chuice 7 atrubart fris : Eirg, or se, 7 abuir fri *Grigoir* ticedh conuici so. Tanic didiu in manach anund, 7 atrubairt fri *Grigoir* : Ata duine isin dorus co t'iarraidh, or se. —

h. Les lettres *ab* ont disparu dans une tache d'humidité.

i. (*l. s.*) presque illisible; tache d'humidité.

j. *cu* seulement est clair; tache d'humidité.

k. Douteux.

l. Sic MS.

Eirce, for Grigoir, 7 beir lat imthech sa he, 7 o thair ant ord, rachad sa cen fuirech diasaighidh. Dochoidh an techteaire amach 7 atrubairt frisin oclæch: Atbert Grigoir frit, or se, bith na thig sin fein co dair ord an oirdnidh 7 rachaidh^m focedoirdatsaighidh. — Eirc, for int ogloech, 7 abair fri Grigoir, minati ille abradh frim caidhe logh na bennachtain? Dochoid an teachtuiri 7 ro indis do Grigoir sin. Atbert Grigoir: Eirg si diasaighidh, for se, 7 abair fris moid i logh. Luidh an techteaire 7 isbert frisin oclæch sin. Eirg si, or int ocloech, 7 abuir fris cia ræd di-linter in moid sin? Dochoidh aris an teachtuiri 7 ro raigh fri Grigoir sin. Asbert Grigoir: Dí ór .i. lan moidi d'ór ise logh na bennachtain. Ro innis in techtuire don oclæch. Is fer egnaid Grigoir, or int oclæch. Eirg diasaighidh, for se, 7 iarfuigh do Grigoir cia moid o ndentar in tomus sin? Atrubairt: In chocaidh ita ider nem 7 talamb. Ro iarfaidh int oclæch: Ann ar bennachtain an peccaidh no in fireoin doberar sin? Atbeart Grigoir, conidh ar beundachtain an peccaidh, uair bennachta an fireoin ni fetar a tomus eter neam 7 lar no coria uas neamh. Atrubairt int ocloech frisin teachtuire: Nim.x.fir fer ecnusⁿ doradh fri Grigoir, or se, uair cech ni asbert is fir. Eirg didiu isin tempal, or se, 7 abair fris: Robendacht ant Athair 7 in Mac 7 in Sperat Naem e, 7 cor coimeta in Coimdhe ina uilib setaib e 7 cora follamnaighe an ni frisinerbter e, 7 abair amh^o fris is firen bendachus e. Otcuala immorro Grigoir na briathra sin, nirenaigh fria a brogaib do gabail, acht dochoidh co tindisnach co dorus in tempaill 7 ni fuair ann in oclæch. Foreter Grigoir noem and sin, conidh aingel De tainic sunn 7 ro creitsit in pobul in Coimdhi co mor ann sin otcualadar sin.

10. Badar dano oc imtecht slighedh in aroile loa forsint slighi amaig^p. Dorala aracli^p fer doib 7 dealb examuil fair .i. leath i^p chuirp o chind co bond si ban, seim, cen fuil, 7 in leth aile isi sidhe fuilidhe, calma. Ro iarfaidsit lucht na

m. diasaighidh ajouté ici dans le MS. et puis barré.

n. Lire *ecni* (i souscrit)?

o. Sic; lire *amail*?

p. Sic MS.

slighedh do, cuich he 7 cid imadera do in dealb examail fair? Meisi Pedur, ol se, notaire Grigoir, 7 is me nosgrib in ecnadh ndiadh a o gin Grigoir. Intan ticedh rath in Speruda Noeim chuire na tuile no dechtadh and (f^o 5 v^o 2) sin no scribuinn si tria notuib iat, ardaig a scribta co comlan i leabraib iartain. In leth *immorro* dimsa no bid illeith fris, ro etla a fuil asein fri bruithein an Sperut Noeim bui andsan. Doronad comuirle ocainne ime sin, 7 ro cuireadh misi i tech fo leith, 7 caisil etraind, 7 triasan caisil no aicilledh cach uaind i P cheili 7 is amlaid sin no scribind si o sin amach, 7 ba so olachta dam iartain fulang a brotha. Ro bennachtsat dano lucht na slighedh do 7 ro bennachsset Grigoir noem.

11. Bai Grigoir araile lo fecht naile, 7 isin domnach dai-rigthe on, oc ernuighthi, 7 se oenur. Tainic duine chuici istech 7 ba duibithir gual cach nalt 7 cach naighe de, o mullach co *talmain*. Ro fiarfaigh Grigoir do, coich he. — Do muinntir ifirnn damsa, or se. — Cid dia tangus ille? for Grigoir. — Ni bi pian ar duine a nifernd cech ndomnach, for se; 7 tiagmaidne cech conair as ail dun, 7 itconmarca tusa a t'ænur, 7 tanag dotsai, ardaigh condernad ernuighthi tar mo cend, co nderna Dia coinnircli frim, ar foretersa condin-gnad Dia fort cech ni iarsad fair. Otconnaire Grigoir iris in duine troigh, ro airchis de 7 doroine ernuighthi⁹ daracend. Do choid uadh iartain. Tanic isin domnach ba nesa iartain dosaigidh Grigoir 7 se brecc-aladh, 7 ro bendach do Grigoir; 7 ro airchis Grigoir de, 7 doroine irnaighthi daracend 7 dochoidh uadh. Tainic isin domnach aile, 7 ba mo do gile bai and annsen, 7 ro bennach Grigoir he. Tainic dano isin domnach aile, 7 ba mo and sein a gile. Cid fil trat acht tainic chuire fa deoidh, 7 se geal uile cen locht and, 7 rogni altachadh buide do Dia 7 do Grigoir 7 adubairt: Aniu teigim si docum neime tria t'ernuighi si, 7 ro ica Dia a chomain a nim frit; 7 ro bennach do iartain 7 dochoid uadh.

12. 7 immister cona teighidh aingeal De o deis Grigoir tria bithu. Et dano indister comba leir ruithen greine tre bois Grigoir ar seime 7 ara hailghine.

q. Le MS ajoute dar.

13. Bai cunntabairt mar ic dainib im ceuel Grigoir naim, uair atberdais araile comad don cined Romanach do Grigoir, uair is occad ra ailedh e 7 tuair cech rath. Grigoir immorro do feruibh Ereinn ar bun e sin, 7 ba do deiscirt Ereinn he .i. do Chorca Duibne. Is amuil so dorala .i. triar ocloech do Corca Duibne do dul co Roim dia nailithri 7^r atochar co hardepiscop na Ro/m/////s 7 a mbeith aice sealad 7 dias dib do dul/////t uadh 7 an tres fer d'anadh aice .i. fer/////t (f^o 6 r^o 1) bas do, 7 dorat int epscop bennachtain do ara imdaice and donagh na huile maitusa robatar aici eter crich 7 ferund 7 innumus^u 7 dainne 7 cetra fora comus uile; dorat a ingen fein do immaille fris sin uile, co ro tuisim mac do, 7 co robais-ted e, 7 co tue uadh ainm fair .i. Grigoir, 7 ro tidhnaicedh é dia seanathair .i. don epscop, 7 ro haileadh aigi sin he, 7 ro haltramad 7 do muined o dainib spiridaltaib .i. o eagnad 7 o leighinn 7 o crabadh, conach bai isin cinidh romanach nech ro soised a beas. Cor gradhaigsiter an cinidh romanach uile e triana sobe-suib 7 triana socrabud corombair^v a clu 7 a allud fon cruinde uile deisein. Fuair int epscop nam a senathuir 7 a aiti forcetal bais 7 ega 7 oighidha, 7 dochoid docum nime uair a inadh 7 a fairchi. Et tainic arsaigeacht 7 senordhacht dia athair sin, 7 rogairadh Grigoir nam^w cuca 7 atrubairt fris : A mic inmain, for se, is comochruib bais damsas anosa, 7 beir mo bendachtain 7 eire do d'atharrda bodein .i. co hInis Eirind 7 cusan rand iartharach deiscirtaighi deiseic^x .i. Corca Duibhne, 7 ata comardha sondradhach duit si ar ferthand fein .i. carrac^y mor adhbul fo comair amach forin muir .i. Scillie Michil dogairter di, 7 is ascin do cinel 7 do bunadhus. Et do indis a athair do amail sin na scela sin 7 a bunadus uili. Fouair bas iut athair iarsin, 7 dochoid docum nime. Iar nec immorro a athar san Grigoir, tainic do san ailcis

r. i MS.

s. Coin illisible.

t. Ligne presque illisible.

u. innumus MS.

v. Lire corosbair ?

w. Le MS. ajoute nam.

x. Sic MS.

toigheachta dindsaigh hEirind 7 a athardha bunaidh. Otchualatar immorro na Ramanaigh ^x int imradhi sin, luighsit an uile pobal romanach dia fostadh, 7 nir fisatar a fostadh. O nar fetsatar amh a anadh occa, ronaisgetar ar'inchuibh in Coimthe fair cen anadh a nEirenn, acht dula do sair doridhisi co Roim comadh and noanad. Tainic Grigoir noem iarsin reime do innsaighi hEirind, 7 rosirister na huile inadh neamdhal-^z batar i nEirinn uile. Et ro siacht co atharda ndilis bodein fo deoidh. Ro sirsiter ^z uile he ina timcell. Tainic immorro co hAraind iarsin, 7 ro sirister uili hi, 7 tainic ina deisill, 7 ro tolltunaig co mor do bith innti 7 comad innti no bit a eisirge. Acht arai sin ni ro leiguster na cleirich romanacha ro batar ina farrad do anad innti cen dola do Roim doridisi. Arai sin ce ro inreter na clerich for eicin fairsin ^z indola^a soir leo noco tartad^b na cleirich tennta, 7 tairisi sis cebe uair no gabadh bas no eg no oighidh a corp do cur co hAraind, 7 comrair foi for sruth Tibiri 7 scribind orda uasa, cepe conair no cuireadh in Coimthe he dona tonnuib in ^c mo foillsichadh di noemaib Arand 7 da hainglib dosam^{////} ^d choid iarna^c do Roim 7 doroine mor do ecnad^{////} ^d eig^{////} ^d oc^{////} ^d rogab apdaine Roma^{////} ^d obai 7 robai^{///} ^d fada da aimsir amail sin. Fouair bas fo deired, 7 do choidh dochum nime, 7 ro cuiread a (f^o 6 r^o 2) ^{dd} chorp a comrair fo iadad, 7 tucaid secht scribaind ^e or fora ucht, 7 ro scribadh a ainm and 7 ro cuiread in comtar for sruth Tibiri, 7 ra cuireadh ont sruth forsinn fairrgi hi, 7 ro chuir an fairgi uaithe hi co port Arand, 7 fuaradar daine craibthecha in comrair 7 in corp and, 7 tusater aithne fair tria tinfed in Spirit Naimh 7 na naingil robat < ar > i comadran^e in chuirp 7 tuaiter na fircrabaidh leo he a ninad na noem a nAraind, amuil roba thoil do, 7 is and bias a eiseirgi i lo bratha.

y. Ici un grattage d'une lettre.

z. Sic MS.

a. *indola* MS. ?

b. *nidechaidhsim* ajouté au-dessus de la ligne, de la première main.

c. Douteux.

d. Coin abimé.

dd. Le MS. ajoute a.

e. Lire *comadradh* ?

15. O tainic *dano* co maicsi laithe eistehta *Grigoir*, bui fer noem i nEirind *cona* manchuib .i. Colman E'lo oc ernuighi in tan sin. Ro tairinn Colman fri lar 7 tue a gnuis fri talmain. Otracht iartain *batar* na manuigh oca iartaighi de cid atconaire : Indar lemsa, for se, is e in la bratha tainic and, amail fritathnebh ; ar ro linadh in coccai fileter nem 7 lar ^e, 7 ro foillsigedh damsa *conaidh inadhai gh* anma *Grigoir* naim tancatar na hingil ; 7 ro tocbatar leo hi co mbuaidh 7 co nanair ndermair dochum nime, ait a mbia an cumsunadh suthain aroen fri Dia ndiadhadh.

II

Praecept Grigoir andso sis.

1. Tunc dicet rex his qui a dextris < eius > sunt. Atbera Crist ri na nule dul +^a Ueniti bene dichti Patris mei, posidete preparatum uobis < regnum > a constitutione mundi. Tigid ille a lucht na deirci 7 na t<r>ocaire^b, a maccu m'athar, ocus aselbaid in flaithius ro^c fuired duib o tosuch an domain ; ar as uaib fuarusa mo cabair da *cech dhraing* 7 da *cech* doccomal a raba isin taedul.

2. Matha mac Alfei in sui forborach do Ebrib, in cetna fer atcuaid ferta 7 mirbaile meic Dé a talmain, is e (pag. 423, col. 1) ro sgrib na briathra sa i corp sosceldai, do incosc 7 do follsigud in tasta spirdalta^d fil dona noemaib i talmuin oc frithalaim a tocuirthe i lló bratha o Mac ind Athar neanda i flaithes a Athar 7 con abair : Uenite, benedichti. Tigid, a bennachtuchu. Is e immorro leth a taibe ind aisneisea la Matha co dú i nerbairt reime ina sosceldai : Et separabit eos ab inuicem sicut pastor segregad oues ab hedis. Ocus sgeraid na firenu risna pecthuchaib amal deligeas oegaire trebar a trét.

f. *dainglib* ajouté au-dessus de la ligne, peut-être de la première main.

a. Cette croix marque, sans doute, comme dans certains livres liturgiques, le commencement des paroles du Christ.

b. La lettre *r* ajoutée plus tard au-dessus de la ligne.

c. Les lettres *ro* au-dessus de la ligne.

d. Ipidalla MS.

3. Oen *iarum* dona noemaib 7 dona firenaib dianid erdalta in tocuired *sin* i llo bratha, in breó an 7 ind oibell teora, trachtaire tairisi na canoine noeme. int shenóin oirdinide 7 fotha fossaigthe ind uirdd eclastaedai, diata lith 7 *foraithmet* i *uecmaing* ^e na hoesa 7 na haimsire, *id est sanctus Grigoirius* papa .i. Grigoir noem comarba Peatair. Is and *iarum* celebrat ^f *inna cristaide cach bliadna* a lith laithe 7 *foraithmet* escomloithe a anma, i *uoentaíd* muintire nime, i quart id *marta arai laithe* ^g mis grene. Adfiadur *immorro* sund taithmet (pag. 423, col. 2) cumair dia fhertaib 7 dia mirbailib, ar ni fil nech nos *innisid* co leir, acht *mine* thisad aingel Dé do *nim* no a spirit fein dia naisneis.

4. Feacht and *iarum* do Grigoir oc *imtecht* i naroile la, co rainic i comfochroib locha *iu* ngebthe iasc roimda. Rimflu-laing *iarum imut* in eisc *sadbrius* mor dond lucht aca *comus ind* iubir. *Ised* dano dorala ann, comadar derbrathair an lucht oca raibe a *commus*. *Acht* cena, amal amsiges ant saint croide-cach, ro aimsig *didiu* an lucht sa; ar dorala debaid mor eturru *inn* aimsir ^h gabala *in* eisg, co ra *marbad ar fer* eturru. Is and *sin iarum* rosiacht Grigoir cucu dia cobair, feib ro coraig Dia; conaca *side* na catha 7 na firu *marba* 7 na derbbrathri oc an *imarcaín*, co ro *iarfacht* sum fochund na debtha. O ra hindisead dosum an ni *sin*, *ised* ro raide : O *filioli*, nolite *animas uestras rationabiles occidere pro mutis* ⁱ *animalibus* 7 *fraternam pacem separare* 7 *legem Dei uiolare*. A maccu *innaine*, ol Grigoir, na malartaid *bar* nanmanna dli-gtecha arna hanmannaib muitidib, 7 na *scaraid* in (pag. 424, col. 1) grad mbratharda 7 na *helnidh* reacht *in* Comded. Ruc lais iat *iar sin* co *himmel* ind locha, 7 ro said *iu* fleasc ro boi *ina laim isin* loch, 7 do righni slechtain, 7 do *sin* a laim hi crosfigill *cosin* Comdid; 7 *ised* ro raide : A Comde na ndula, a Dé uli-cumachtaig, ni ro artaige *int* usce sea *ar* motha isind inud sa, *acht* corap mag toirtech scothsemruch osund *innmach*.

e. Ecmbng MS.

f. Cebebraít MS.

g. Lailthe MS.

h. (i.a) au dessus de ligne.

i. mutis MS.

O tairnic iarum dosum a ernaigthe, ro suig in talum in loch, conna fhaccus banna usci and iarsin. Ani tra robbo sét do longaib 7 do libarnaib 7 d'ernailib ecsamlaib in eisg ar tus, ro coraig an Coimdiu tria ernaigthe nGrigóir nóim corbo mag toirtech do hinnilib 7 do daineib. Dorigset iarum na da brathair sith iarsin fa cedoír, 7 ro bandachsát in Comdid 7 Grigoir, 7 ro morad ainm De 7 Grigoir de sin.

5. Feacht^l dano aile do Grigoir rathaigis bron mor forna^k manchaib, ar int inud ina r^b ail doibh eclas^l do cumtuch don Comdid, ni choemnactar and; ar ro boi carruce mór dond leith anair dond inud sain 7 sruth dermar donn leith aniar, conna frith inad na hecailsi eturra. Is andsin ro r (pag. 424, col. 2) aid Grigoir naim forsín popul an aithesc adubairt Isa ri <a> apstalaip: Diambeth, ol se, cutruma granne na sinapi do iris. no do creitim acuib, cid for in sliab ndermar sa nó forcanud sib techt asa inud, no ragid^m fa cetoir. Ro caith iarum Grigoir in aideche sin ule i nernaigti, 7 ised ro raide risin carraic: Is ced duit dulⁿ asind inud itai. Intan immorro atracht in popul iarnamaruch, atconnaire side an carraic iarna cur asind inud a raba, in met ro po tecta 7 ricthe a leas, 7 ro cumdaigead eclas don Comdid 'sind inud sin iarsin. Ro morud dano ainm nDe 7 Grigoir triasin mirbail sin. Finit.

6. Feacht and do Grigoir oc imrect sleibi Elpa, ro padar lana na sligthe 7 na luic comfachraibe don sneachta. Nochon fhuair tra tech in aideche sin acht idal-tech Apaill. Dochuaid immorro sacart ind idail iarnabaruch, iar ndul do Grigoir ass, do edairt do airucht Apaill 7 do cuindig^o frecre uad amal bes do caidchi; 7 noco tuc int idhul na^p frecre do an la sin, cia do bered dogres. Dorigni dano doridisi edbairt do 7 (pag. 425, col. 1) nocho ronacaill int idul. Ro thocraid comor dont sacart anni sin. Ro harthraig dano Demun inn aidchi sin

j. *Feeacht* MS.

k. *na* au-dessus de la ligne.

l. *s* au-dessus de la ligne.

m. Avant correction *ragrad*.

n. *dula* MS.

o. Sic MS.

p. *nan* MS.

dont sacart, 7 adubairt ris : Cid dia ngairmi siu messe, *ar se*, ar romindarbadsa andiu o tanic Grigoir ? — In fail a leasugad sin eter ? *ar in* sacart. Nocho fuil immorro, *ar* Deamun, *acht* mine chédaigi Grigoir. Docuaid iarsin in sacart do acallaim Grigoir, 7 ro indis do ule^q ani forcoemnacair and, 7 ro ailestar he co ro leced dond *arrucht* labrad. Rucad iarsin epistil o Grigoir cosin *arracht* co ro labrad. Tanic *immorro* Demon fo cetoir isin *arracht*, 7 dorat frecre *forsin* sacart andsin, amal doberead *remi* ; 7 atrubairt in sacart o darat a meanmain ind fein : Is *fearr*, ar se, Grigoir commor anda Apaill. As do didiu fogenat sa o sund immach 7 do Dia dia nadrand. Ro credestar didiu do Crist, 7 ro baistestar Grigoir e, 7 is e ro gab comorbuis Peatair dar eis Grigoir noem. Finit.

7. Feacht noen do Grigoir docoidh ar imgabail comorbuis Peatair ; ecmaing ni con acca *inn* en dianid ainm locusta forin conair ara cinn. O *tarrasair iarum* int en co nnemcomscaigthe for int shet, ro thuc in fear ecnaid a ni rob ail do Dia do follsigud dó tresin locasta ^r .i. tairisem ana inud i rRoim 7 con^r dul for teched. *Ar ised* sin in choisces quail in focail as locusta .i. loco sta. Docoid *iarum* Grigoir ara culu do Roim 7 tairisem inte iarsin. Finit. Amen.

8. Feacht aile do Grigoir (pag. 425, col. 2) dochoid *ar* imgabail abdaine co araili rig. Ro gaidh seom didiu an rig esein, co ro didned 7 co ro foilged he *ar* an luct ^r do bitis oca iaraid ^r. Ro suidgead *iarum* i naraile telcomma i mbid fin do reir a comairli seom 7 comairli and rig, 7 ro dunad ^s fair in telcoma. Tanic *irsin* int aird-epscof 7 in popul romanuch d'iaraid^r Grigoir forsin rig. Is andsin adbert in rig : Eirgid for set aile 7 iaraid^r he, ar ni fil i fus. Is and ro raid int epscof risin rig : Ricfaimdni a leas, ol se, dig de fin, *ar* do choid erchra i nar fin fein. Atubairt in ri : Eirg 7 fegh lat ule telcoma in fina, 7 ber in telcoma bus ferr lat dib. O ro feg tra int epscof na hule telchoma, is he roga rue dib in telchoma 'na raibe Grigoir noeb. Ro ingantaig *immorro* in ri co mór a ni sin, 7 ro fiter conid o Dia fein ro foillsiged Grigoir isind inud irraibe. Tucad *iarum* Grigoir

q. au-dessus de la ligne.

r. Sic MS

s. La lettre a au-dessus de la ligne.

asin leastar a raba, 7 dochoid immale frisinn epscop 7 frisinn
popul romanuch do gabail comarbuis Peatair do reir toili Dé,
cia rbo i naigid a toile sium.

9. In tan didin ro bás oc oirdned Grigoir i comarbuis Pea-
tair ir Roim, tarras<t>air antansin .i. aingel aigi t a ndorus
an teampuill, 7 ro gairm cuigi oen dona braithrib, 7 atubairt
fris : Erg asan tempull, ar se, 7 tuc lat Grigoir ille. Dochuaid
side focedoir, 7 atubairt ri Grigoir a ni sin. Ised immorro
ro raide Grigoir : Eirg, ar se, 7 tuc lat he ille co leic, ocus
aicelat sa he acht co roisc int oirdned 7 int ongud. O tubrud
risim aigid a ni sin, (pag. 426, col. 1) ised ro raide : Eirgg,
ol se, 7 iarfaid do Grigoir caide log na beandachtan ? O ro
hindisid a ni sin do Grigoir, ised ro raide : Airmed, ol se, as
he log na beandachtan. Ro hindisid didin an frecre sin dond
aigid. Ised ro raide : As fir, ar se, a ni atubairt Grigoir; acht
abair ris, ar se, cia hindmus dia tomsither sain ? Docoid dori-
disi in techtaire 7 atubairt ri Grigoir. Ro recair Grigoir : De
ór sin, ar se, ar is e log na beandachtan airmed de ór derscaig-
thech. O ro hindisid donn aigid in frecre sin, ised ro raide :
Is fir, ol se, is ecnaid an breath sin ; acht iarfaid so de scom
cia lesdar i tomsiter ind airmed sa ? Atubairt Grigoir : Eiter
nem 7 talmain. Ised ro iarfaid in fer robui immuich : Cia bean-
dachtu, ar se, is a lóg sain, inni bendachtu ind ireoin no inni
bendachtu in pectaig ? Ro frecair Grigoir : Bendachta in pea-
taig, ol se, ar nocho gabar iter neam 7 talmain lóg beannach-
tan ind ireoin, acht as for nim namma fogabar a llóg side. Is
and sain atubairt ant aigi risin techtaire : Nocho u brec, ar
se, in tesd ecnai doberar for Grigoir, act at fira ule a ndubairt.
Eirg siu fadechtsa, 7 abair ris : Rot beandacha int Athair 7
in Mac 7 in Spirit Noemh, 7 rot cometu an beandachtu sin
i t ulib sétaib, 7 ro toirne isind durd inatordnither. O ro
cuala Grigoir immorro na briathra sin, ro reth co dian o cossaib
noctuib co dorus an tempuill, acht chena ni ro arthraig in
taigi ara cind. Is and sin tuc Grigoir conid aingel in Coimded
robui and, 7 conid dia beanduchad sum tanic ; 7 ro beanda-

t. Lire aigi .i. aingel ; glose maladroitement insérée dans le texte.

u. Le second o ajouté au-dessus de la ligne.

chastar in Coimdid na hule ro chualatar a ni sin. Finit. Amen.

10. In araile la ro batar daine noema oc imdeacht a séta, conacatar chucu duine ecsamail .i. an dara leath dia curp o cinn co bond ban 7 seim, cen banda fola and, in leth (pag. 426, col. 2) aile *immorro*'se sonairt calma, ise feolmar fuilide. Is and sain ro iartaidset lucht int seta de seom : Cuic thu 7 cid ro imulaing saine do deilbi ? Ro freair in duine, 7 ised ro raide : Misi, ol se, notaire Grigoir noem .i. Peatar notaire m'ainm. Ar cach augarras do < gnid se, is mise ro sg > ribadh^v uad fochedoir he. In slis didiu ro bui damsá i lleith frisoín, ro fasaiged *side imma* nert 7 *imma* fuil, ar ro bui rath in Spiruta noem for bruthnugad ann sum ; condechad sa uad sum do reir a comairle a teach naile ro po comfocus do, 7 is tria fraigid noicht in tig sin no acallad sum misi imma deiritib, 7 no sgribaínd si uadsum iarsain. Ocus is amlaid sin ro fulngius brúithin ind ratha diada. Ro bendacsat co mór in tan sin lucht int séta in Coimdid 7 Grigoir noem. Finit. Amen.

11. In araile domnuch do Grigoir a oenar oc ernaichti, conaca dune ndub ngrana a docum. Ro imchomaire Grigoir cuich he ? Atubairt an dune : Do muntir, ol se, ifirn dom sa. Atubairt : Cid iartai, ar se. O nacha mpiantar isin domnach, ar se, teigim ar cach leth, 7 ni gabar dim. Atcondarcus didiu tusa t'oenar oc érnaigthe, 7 no th'ailim ar Dia mbeo co ro fortachtaigi dam ; ar creidim si co tibartar duit ciped cuingi o Dia. O ro gell iarum Grigoir dosam ernaithe^w fair, docoid ass iarsain. Tanic didiu isin domnuch ro po nesa co Grigoir, 7 uatad baill gela trit ; 7 rogní atlaigthe buide do Grigoir < 7 > don Coimdid, 7 docoid ass iar sin...^x 7 ro bo gile and-side, 7 ro benduch do Grigoir. Tanic didiu an tres fecht co Grigoir, 7 se oengel ule cen loct and ; 7 tuargaib a llama, 7 ro gni atlugad buide do Dia 7 do Grigoir, 7 atubairt ri Grigoir : Tria t'ernaigthe siu, ol se, tegim si docum nime innossa. 7 docoid seom ass (pag. 427, col. 1) iarsain, 7 foracaib beandacht la Grigoir.

v. Les lettres entre < > sont ajoutées en marge et illisibles en partie.

w. Sic MS.

x. Quelques mots omis dans le MS.

12. *Innister immorro co mbid aingel in Coimded do gres fora laim des Grigoir, 7 conid he no canud ina cluais 7 no forcanud im cach nugarras dognid. Innister immorro co naictea soilsi grene 7 taitnem cecha soillse ar ceana tre lamaib Grigoir noem ara launderdacht 7 ara seme, amal atchichesta tria gloin. Finit.*

13. *In araile domnuch do Grigoir oc edbairt cuirp Crist, o ro bui cach oc dul do laim, tanic fedb irissiuch dognid ablanda dosom cuice, co tisud di laim. Antan iarum dorat in clerech disi corp Crist 7 atubairt ria, amal is bes : Corpus Domini nostri Iesu Christi conseruet animam tuam. Ro chometa corp ar codidne^y Isu Crist t'anam. Is and sin rosgab fuailfed 7 doroine gaire dermair. Tuc in cleriuc focedoir a deiss uade, 7 rofuirim in corp forsinn altóir, 7 nir leic di a chaithim: Ro iarfaid iarum di in ma nderna gaire intan tucud in corp di ? Ingnad, ar si, lem an bairgean do ronus dom lamaib arabu inde, a radh duitsiu conid corp Crist sin. Ro slecht Grigoir iarum i fiadnaisi na haltoire, cosin ule popul immale fris do diuchcor di creidem na bansgale. O tracht Grigoir fuair in pars tuc forsinn altoir ina bloig feola deirgi ; 7 otconncatar na hule in mirbuil moir sin, ro cret in banscail conid he fir corp Crist edbairter forind altoir .i. an corp ro genir o Maire og ingen ; (pag. 427, col. 2) 7 ro calmaiged hires in popul romaig ule. Ro slecht didiu Grigoir iarsin co ro soethe ana gne toisech, ar nir ba dir co mbeith gne feola derg fair oca chaithim ; 7 ro sorad focedoir i ugne ablainde.*

15. *O ro comacsig iarum laithe eisteachta andi noem Grigoir, ro foillsiged do Colman Ela anisin, dia raibi oc umalloit immale ria manchaib. Ro slecht iarum Colman Ela co hobpond, 7 ro tairbir a gnuis ri llar. O tracht immorro ro iarfaigset a manaig de cid atcondaire ? Atbert andside Colman Ela riusom : Andar lem, ol se, as laithi mbrata tanic, amal rogellsat duinn. Ar < r > o linsat aingil in Coimded eter nem 7 talman. Acht ro foillsiged dam iarsin conid ifrithset anma Grigoir tangatar na haingil, 7 co rucsat leo a anmain docum nime. Ro comail-*

led *immorro* anisin amal ra foillsigid do Calman^z Ela. Ar rucsat na haingil in uair sin a anmain docum nime co mbuaid diasnesi. Ro cuiread 7 ro coraiged *immorro* a corpu a talmain co nonoir 7 co nnairmitin. Armad iar senchus Roman is occo fein atat taisi Grigoir, amal as dib do iar cenol; amal tic o Béid ina Istair, conid Grigoir mac Gordiane he, mac fir soche-nalaig ón do Romanchaib, 7 Siluia ainm a mathar. Mad iar nar sataib na nGoidel *immorro*, is do clandaib Dedud mic Sin do. *Acht* is i rRoim cena ro gnathaig, 7 ruc a feidm neclastada, 7 ro forbthig a beathaid. Ro thimna didin do reir in sgeoil sein rian uair a escomloithe a corp i llestar do chor (pag. 428, col. 1) i nsruth Tibir na Tibrech, ciped conair no fuided Dia he; co toracht *iarum* he co Tracht Grigoir i nAraind, amal attiadat senchassa 7 senscribenda na nGoidel.

Ba mor tra soethar aine 7 ernaigthe and ir sea. Ba fer lan he do deire 7 do trocaire, fear *iarum* he co ngloine croide, co nedbartaib toltanchaib don Coimdid na ndula, amal Abiel mac n-Adaím; fear *fertam* iil co ndinprocotib dichraib do Dia, amal Enoe mac Iareth; luamaire lanfertamail dond arc inna hecailse eitir tonnaib ant soedail, amal Noe mac Lamiach. Fear aili-thir iar nduthracht co sonorte hirse 7 creitme, amal Abram nard nirisech mac Thara. Fear baid blaith *immonn* eaclais, amal Moesi mac Amra; fear feidil oc fulańg treblaite 7 fhochaide, amal Iob fochaidech; pri < m > proceptoir coitceand 7 lestar toga, amal Pol napstal; eochoir erslaicthe na flathe nemda, amal Peatar napstal. Conid arna^a maithib sin *immorro* 7 arna maithib ilib ailib atat areilci 7 a thaissi i fus go nonoir, conno airmitin, co feartaib, co mmirbailib cach laithib. Ocus cid mór a onoir colleic, bid mo a onoir i mmor-dail bratha, intan bus breithem for toud a praicepta *immale* ri hÍsu Crist diarofo-gain. Biad *iarsoin* isin mór-maith sein, i noentaíd uasail-aithreach 7 fatha, i noentaíd apstal 7 descipul Isa, i noentaíd diadhacht 7 doenacht Mic Dhe, isind oentaíd as uasliu cach noentaíd, i mmoentaíd na noem-Trinnoite Athair, 7 Mic, 7 Spirata noemh. Ailim trocaire nDe conorbera uli^b an lin atam

z. Sic MS.

a. Les lettres *na* ajoutées au-dessus de la ligne.

b. Ajouté en marge.

sunna isin flaith sen, cen crich, cen foirceand, tria bitham na beathud porruoister ear quo^c. Finit. Amen.

III

1. < T >unc dicet rex his qui a dextris eius erunt. Atbera hIssu Crist ri na nuili dhul indaithesc su risna firénachaibh i lló bratha. Uenite benedicti patris mei, posidete regnum quod paratum uobis est a const< it >ucione mundi. Ticcid hille, a lucht na derche 7 na trocuire, a maccu maithi, 7 a shealbaid a flaithius ro fuiredh duib o thosach domuin; ar is uaib fuarus mo chobhair do cech dograig^a 7 do cech döccomall i rabha isin tsægul.

2. Matha mac Alpehi, in shui forburach di Eabraib, in cetna fer atcuaid ferta 7 mirbuili Mic De hi talmain, ise rosgribh na briatru sa hi corp shoscela do incosc 7 do fhoillsiugud int sasta spiradalta fil dona nãmaibh i talmain ic frithailemh a thóchuirthi i llo bratha o Mac ind Athar neamdha a flaith a Athur 7^b conabuir: Benedicti. Ticcid, a bennachtna^b. Ise himmorro leth a taibhe ind aisneis sea la Matha codu inderbairt reime ina soiscela, do hincosc 7 do fhoillsiugud in tshasta speredalta fil dena noebaibh hi talmain oc frithalam a thochuirthi i llo bratha. Conidh de adeir Matha ina shoiscela: Et separabit eos ab inuicem, sicut pa< s >tor segregat oues ab hedis. Ocus sgeraid na firenu risna pecthachaib, amal sgerus a oegaire trebair a tret.

3. Oen hiarum dona noebaid 7 dona firenaibh dianad erdalta in tocuiredh sin i llo bratha, in breo an 7 ind oebell teore, trachtairi tairisi na canoine noeime, in tén ordnide 7 fotha fostaighti ind uird eclasdacda, diata lith 7 forraithmet i ndecmaing na rei sea 7 na haimsire, i< d > est Grigorius papa .i. Grigoir noem, comarba Pedair. Is ann iarum celebrat ina cristaighe cecha bliadhan a lith laithi 7 forraithmet escomloighthe a anma i ndaontaig mhuindtine nime. i quart id marta

a. Dograig MS.

b. Sic MS.

c. (p.e.q.) douteux.

arai laithe mís *greine*. Adfiadar *immorro* sunn taitimed cumair día fherthaib 7 dia mibuilib ^e, *ar* ní fil nech nosinnisfed co leir, *acht* mene thisadh aingel De do *nim no* a spirat fein dia *aisned*.

4. (f^o 31 r^o 1) *Fecht ann iarum* do Grigoir *icc imtecht* in aroile ló hi *comfhochruihb* locha ina ngabthai iasc ro imdha, ro imthulaing *iarum* imat ind eisc saidhbreas mór don lucht icca raibhe *commus* ind innbeir. *Ised* dano dorala ann, comdar derbraithri in lucht occa raibhi a *commus acht* cena amail aimmsighes int saint cridi caich, ro aimsigh dano an lucht sa; *ar* dorala debhaidh moir eturru i ndaimsir gabhala ind eisc, co ro marbad *ar fer* eturru. Is ann *iarum* do riacht Grigoir chuca dia cobhair, feib ro choraig Dia. *Confacaíd* side na catha 7 na firu marbhu, 7 na derbraithriu hic imtuarcaín. Co ro fhiarfacht som fochonn an deabhtha. O ro hinnisedh *iarum* dosom in ní sin, *ised* ro ráidhi : O filio[fi]lli meí, nolite animas uestras occidere pro mutis animalibus, 7 fraternam pacem separare, 7 legem Déi uiolare. A maccu inmuine, *ar* Grigoir, na malartnaigh bur nanmanna dlighthecha *ar* na hanman-naibh andlighthecha; 7 na sgaraidh in gradh brathardha 7 na heilnid recht in Choimdhedh. Rucc lais iat *iarsin* co himel in locha, 7 ro shaidh in fleisc roboí ina laim isin loch, 7 dorighne sléchtain, 7 ro shín a lam hi croissfhighill *cusin* Coimdid. *Ised* roraidh : A Choimdhi na ndúla, a Dhé uilichumachtaigh, ní ro artraighi int uisce sea *ar* motha hisin ninad sa, acht curob magh toirthech scoithemrach osunn himmach. O thairnicc *iarum* dosom a ernaighi, ro shuid in talum in loch *cona hacus* banna huisce ann *iarsin*. An ní tra ro ba séth do longaib 7 do libarnaib 7 d'ernailib ecsamlaib ind eisc *ar tús*, ro choraigh in Comdiu tria ernaighi Grigoir noeib gorbo magh toirthech do innilibh 7 do dhainibh. Dorighneset *iarum* na da brathair síd *iarsin* focétoir, 7 ro bennachsát in Coimdhíu 7 Grigoir; 7 ro moradh a nainm de sin.

5. *Fecht* aili raitligis Grigoir bron mor fora mancaibh, *ar* int inadh inarbh' aíl doib eclais do cumdach don Coimdhídh

6. Ainsi la première main.

ní chæmnaicair ann, *ar* do boi carruc mor don leith annair don inadh sin 7 sruith dermair don leith aniar, *cona frith* inadh na heccailsi etorro. Is ann sin ro raidhi Grigoir noeb risin (f° 31 r° 2) popal ind aithesc adubairt Crist ria apstlaib : Sí habueritis fidem sicut granum sinapis, dicetis monti huic Tolle te 7 mite te in mare, fieret utique .i. Diambeth, *ar se*, cutruma grainne na sinapi do hiris no do creideam acaibh, cidh for in sliab ndermair se no forchanadh sibh techt asa inadh, no raghad focetoir. Ro chaith iarum Grigoir ind aidhchi sin uili ind errnaighti 7 ised ro raidh risin carraicc : Is cet duit dul assin ninadh ^d itai. Intan himmorro atracht in popul iarna-bharach, atconncadur sidhe iarna cur assin ninudh hi rrabhu, in meit ro bo techta 7 ricthe a les ; 7 ro cumdaighedh eclas don Coimdhidh isin nninudh sin iarsin. Ro moradh ainm Dé 7 Grigoir triasan mirbuili sin.

6. Fecht ann do Grigoir occ imtecht sleibi Elpa, robdar lána na slihedha occus na luicc chomfhocraibhi dont snechta. Nochan fuair tra tech ind aidhchi sin acht ighaltech Apaill. Dochuaid himmorro sacart int ighail iarnabharach, iar ndul as, do edhbairt do arracht Apaill 7 do cuingid freagra uadh, amal fa bes do caidhchi ; 7 nocho tuc int idhal freaccra dó in la sin, cia do beredh do gres. Dorighni dano doridhisi edbairt dó, 7 nocho ronacaill int idal e. Ro thocraid co mor don tshacart indi sin. Ro artraigh dano Deman ind aidhchi sin don tsacart, 7 adubairt ris : Cid dia ngairmi si misi ? *ar se* ; ar rominnarbad sa andiu o ro thainic Grigoir. Na fhuil a lesugud eter ? *ar in* sacart. Nocha nfuil himmorro, *ar* Demon, acht mine chetaighe Grigoir. Dochoíd iarsin in sacart do acallam Grigoir, 7 ro indis dó uili indi forcæmnaicair air ann ; 7 ro ailistur e co ro leicedh don narracht labru. Ruccad iarsin eipistil o Grigoir cusand arracht co ro labrad. Tainic himmorro Deman focetoir isind arracht, 7 dorat freaccra forin sacart ann sin, amal atberedh reime ; 7 adubairt in sacart o dorat a menmain inn fein : Is ferr, *ar se*, Grigoir commor ina Apaill. (f° 31 v° 1) Is do didiu fhogenatsa o sunn himach 7 do Dhía dia nadhrann. Ro chreitsetair didiu do Crist 7 ro baistestair

d. Les mots hi rrabhu in meit sont ajoutés ici dans le MS. et puis barrés.

Grigoir é. *Ocus* isse ro ghab comharbus *Petair* dar eís *Grigoir*.
Ro móradh ainm *Dé* 7 *Grigoir* de sin.

7. *Fecht* noen do *Grigoir* dochóidh *ar* imgabail comarbais *Petair*. Ecmaing ní *co naca* ind én dianidh ainm locusta for in *conair* ara cind. O tharrastar *iarum* int én co nemcurums-gaighthi for in sét, ro thuic in *fer* ecnaig indí rob ail do Dhía do fhoillsingud do tresan lucaist .i. *tairissem* dó ina inud i rRoim 7 cen dul for teichedh ; *ar* issuedh sin in choisces cáil ind fhocail is locusta .i. loco sta. Do choidh *iarum* *Grigoir* ara chúlu do Roim 7 tarrastair indte iarsin.

8. *Fecht* eli dano dochóidh *Grigoir* *ar* imgabail apdaine có araile rígh. Ro guid seom in ri hisin co ro dítnedh 7 co ro fhoilghedh é *aran lucht* no bitísocca iaraidh. Ro suidhighedhi *naraile* ^e *telchomma* i mbíd fin do réir a chomurle seom 7 chomurle in rígh, 7 ro dunadh *fair* in telcoma. Tainic iarsin int *aird-escop* 7 in *popul* rómánach d'iarraidh *Grigoir* for in rígh. Is ann sin atbert in rí : Eirgid for sét aili 7 iarraidh é, *ar* ní fil *hibus*. Is ann ro ráidh int *escop* risin rígh : Ricfaimne a les, *ar* sé, digh do fhín, *ar* dochóidh *erera* i *nar* fin féin, *Atrubairt* in rígh : Eirg 7 fégh lat *telchoma* ind phína, 7 beir in *telcoma* bus ferr lat dibh. O ro fhegh tra int *escop* ina huile *telcoma*, is é rogha ruc dibh in *telcoma* irraibhi *Grigoir* noem. Ro hingantaigh *himmorro* in rí co mór indí sin, 7 do fhiter *conidh* o Dhía féin ro fhoillsighastar irraibhi ; 7 dochóid imaili risin *easpoc* 7 risin *popul* rómánach do ghabhail chomarbais *Petair* ^f i rRoim.

9. *Tarrastair* in tan sin aighi .i. aingel i *ndorus* in tempuill, 7 ro *gairm* chuire *æn dona* braitribh 7 adubairt ris : Eirg isin tempull, *ar* sé, 7 tuc lat *Grigoir* ille. Dochuaidh sen focetoir 7 adrubairt re *Grigoir* inni sin. Ised *himmorro* ro raidh *Grigoir* : Eirg, *ar* sé, 7 tuc lat é ille co lléicc, 7 aiggelat sa é *acht* co roisc int oirdned 7 int ongadh. Ódrubrad risinn aighid in ní sin, isseá ro raidh : Eirg, ol sé, 7 fiarfaid do *Grigoir* caidh i lóg na bennachtan ^g ? O ro hinnisedh dano an

e. Le MS. répète *inaraile*.

f. Même lacune ici que dans le MS. de Paris.

g. Une lacune ici.

freacra sin don aigid, isedh ro raid : Is fir, *ar sé*, in ní adubairt Grigoir ; *acht* abair ris, *ar sé*, cia hinnmus dia toimistir (f^o 30 v^o 2) sin ? Dochoíd doridhisi in techtairi 7 adubairt ri Grigoir. Do freacair Grigoir : De ór, *ar sé*, *ar* issé lógh na bennachtan *airmed* de ór dersgaightech. Ó ro hinnisedh dond aighid in freagra, *issed* ro raid : Is fir, *ar sé*, is ecnaidh in breth ; *acht* iarfaid so de seom, cia lestur i toimister ind *airmed* sa ? Adubairt Grigoir : Eter neam 7 talman. Ised ro fhiarfaidh in fer roboí imuich : Cia bennachta, ol sé, as a lógh sin, inní bennacht ind fhíreoin no inní bennacht in pecthaigh ? Ro freacair Grigoir : Bennacht in pecthaigh, *ar* nochanaghar eter nemh 7 talman lógh bennachta ind fhíreoin ; *acht* is for nim namá fogabur a logh side. Is ann sin adubairt int aighidh risin techtaire^h : Nocho do biuc, *ar sé*, atá in teist ecna doberar for Grigoir, *ar* at fíru uile na testa adubairt. Eirg si fa techta 7 abair ris : Rot bennachu int Athair 7 in Mac 7 in Spirit Noebh. Rotchetu an bennacht sin hi t'uilibh shétaibh 7 rot oirnne isind urd inadordnighter. O ro chualagha Grigoir *himmorro ina* briatra sin, ro rith co dian ó chosaibh nochtaibh co dorus in tempuill. *Acht* chena ní ro artraigh int aighi ara chinn. Is ann sin ro thuicc Grigoir comidh aingeal in Coimhdhedh ro boí ann, 7 comid dia bennach som tháinic ; 7 ro bennachustar in Coimdhí na huile ro chualatur in ní sin.

10. In aroile ló ro badur dáine noeba occ imthecht a seta, *connaccadur* cucco duine examail .i. dara leth di churp o chinn co bhonn bán, *seim*, cen banna fola ann ; in leth aile *himmorro* isse sonairt, calma, ise feolmar, fuilidhi. Is ann sin ro fhiarfaisget lucht in sheta de seom : Cuich tu 7 cidh ro imfhulaing saíne do dheilbhe ? Ro freacair in duine 7 ised ro raidh : Misi, *ar se*, notairi Grigoir noéibh .i. Petar notairi mo ainm. *Ar* gech udaras dognid som, is misi no scribhadh uad focetóir é. In slis didiu ro boí damhsa i leth fri seom ro fhásaigset ima nert 7 hima fuil, *ar* roboí rath in Spirta Noeibh for bruithniugud ann som. Co ndechassa uadhasom do reir a comurle hi tech naile ro po comfhocus dó, 7 is tria fhraighid noicht in tighi sin no acalladh som misi ima deirritib, 7

h. tesaire MS.

nosgribhaind se uadha som iar sin ; 7 is amlaid sin ro fhuilngius bruithen in ratha diadhaid. Ro bennachsath co mór intan sin lucht in tshéta in Coimhdhid 7 Grigoir noeb.

11. In aroile domnach do Grigoir a oënar occ ernaighti connaca (f^o 31 r^o 1) duine ndub ngranna a dhochum. Ro imchomairc Grigoir cúichⁱ hé ? Do muindter ifrinn damsa, ar sé. Adubairt Grigoir : Cidh iarthá ? ar sé¹. O nachampiantur isin domnach, ar sé, teighim ar gech leth 7 ní gabur dim. Atconnarcus dano thusa t'oenuir ocernaighi, 7 notailim^k mbeó cur ro furtachtaigi dam, ar creidim si co tiberthar duit cipéd chuingi o Dhia. O rō gheall iarum Grigoir do som ernaighti fair, dochoídh ass iarsin. Tainic didiu isin domnach ro bo neassa co Grigoir 7 uathadh ball ngeal trit, 7 rogní atlaighi buidhi do Grigoir 7 don Choimdidh, 7 dochoid as iarsin. Dolluid in dara fecht, 7 bennaighus do Grigoir, 7 ro bu gile annséin. Tainic didiu in treas fecht co Grigoir 7 sé oengeal uile cen nach locht and^l ann^l 7 tuargaibh a lamha, 7 rogní atluighi buidhi do Dhia 7 do Grigoir ; 7 adubairt re Grigoir : Tria t'ernaighi^m siu, ar sé, teigim sé¹ docum nime indosa. 7 dochoídh seom as iarsin 7 forfhaccaibh bennachtain lá Grigoir.

12. Indister didin co mbid aingel in Coimdedh do gres for laim deis Grigoir, 7 conidh he no chanad ina chluais 7 no forcanad in gach núghduras dognid. Indister didiu confaicthea soillsi greine 7 taithnem cecha soillsi archena tre lamhaib Grigoir noeim ara loinderdhacht 7 ara sheime, amal atcithistea tri gloine.

13. In aroile domnach do Grigoir occ edbárt Cnirpⁿ Crist o roboí cach ° ac dol do laim, tainic fedhb hirisech dogní abhlanna do som chuicce co tisad do laim ; intan iarum dorat in cleirech disi Corp Crist, 7 adubairt ria, amal is bés : Corpus Domini nostri Ihesu Cristi conseruat^p animam tuam. Ro cho-

i. Le MS. ajoute duine ndul, puis barre ces mots.

j. Le MS. ajoute adubairt, puis barre ce mot.

k. Même lacune ici que dans le MS. de Paris.

l. Sic MS.

m. Le MS. portait d'abord ernaighti.

n. D'abord Crist MS.

o. Le MS. ajoute do, mais barre ce mot.

p. no e, corrige la première main au-dessus de l'a.

méta Corp Ihsu Crist th'anum. Is annsin rosghabh fuailfedh 7 do roine gaire ndermair. Tuc in cleireach focetoir a dhes uaidi, 7 ro fhuirim in Corp forsin altoir, 7 ni ru leíg dí a chaitthemh. Ro fhiarfaid iarsin di, cidh ima nderna gaire intan tucad in Corp di? Ingnadh, ar si, lem in bairgen do ronus com lamháibh arbú ané, a radha duit si conidh Corp Crist sin. Ro shlecht Grigoir iarum i fiadnaisi na haltoiri cusin uili popul mailli fris, do dhíchur dicreitme na banscaile. O atracht Grigoir fuair in pars tucc forsin altoir ina bloig theola derge^q; 7 otconncadur (f^o 32 r^o 2) na huili in mírbuili mor sin, ro chreitt in banuscal conidh he fir chorp Crist edbairter forsin altoir .i. in corp ro genair o Muire oíghingin, 7 ro calmaighedh hiris in popul románaigh huili. Ro slécht dano Grigoir dori-dhisi 7 ro soadh ind fheoil i ngne ablaindi focetoir.

14. Robói cuntabairt mhór ic daínib im cinel Grigoir noeim, uair atberdís araile coma don chínadh romanach do Grigoir huair iss accu ro hailedh 7 fuair cech rath. Grigoir immorro do feraibh Erend ar mbunadus, 7 bá do deisceirt Erend é .i. do Chorco Duibhne; 7 is amlaid so dorala .i. triar óclach do Chorco Duibhne do dul do Roim dia nailithre, 7 a tochur co hardeaspoc na Roma, 7 a mbith aicce selat; 7 días díbh do dhul huadha, 7 in treas fer dib do anud aicce .i. in fer ba sóu 7 dorat bennachtain dó ar anud, 7 dorat na huile maithesa robadur aicce eter chrích 7 feranu 7 innumus, 7 chetru fora chomus huili, 7 dorat a ingean féin do mailli ris sin uili, co ro thuisium mac do 7 co ro baistedh é, 7 co tucad Grigoir d'ainm fair 7 ro tidnaicedh é^r dia shenathar .i. don espoc, 7 ro hoiledh aicce side he, 7 ro muinead o dhainib spiradaltaib he .i. o hechna 7 o legunn 7 o chrabad, co uach boí isin cinad romhanach nech ro soised a sobés 7 a hecna, 7 cor gradhaigh hin coíníud romanach huile he triana sobésaib 7 triana crabad. Co ro fhorbair a chlú 7 a alludh fón cruinne huile de sin. Fuair int espoc nóebh a shenathair 7 a oide forcetail bás, 7 dochuaidh docum nime, 7 tucad a inud dosom. Tainic arrsaighecht día athair seom 7 ro goiredh Grigoir cucca

q. Le MS. répète *dergi*.

r. Le MS. ajoute ici : 7 co tucad Grigoir é, puis barre ces mots sauf 7 et é.

7 atbert fris : A mac inmuin, ar sé, is comfhochraibh bás damsá innosa, 7 beir mo bennachtain 7 eirg do t'atarda budhéin .i. co hinis Erend, 7 cusan raind iarthurdeiscertaigh diss éicc .i. co Corca Duibhni, 7 ata comurtha sainnradhach duit si ar hferann fein ann .i. carrac mhor fa comair imach ar in muir, Sceilic Míicíl a hainm, 7 is asseín do bunadus. 7 o ro innis a athair do na scela sin, (f^o 32 v^o 1) fofuair bás 7 dochuáidh docum nime. Iarnéc himmorro athar^s Grigoir, tainic dósom áilgus toigeachta dinnsaighi a athurrdha bunaid. Othualadur himmorro na Románaigh int imradh sin, tangadur huili día fhostugh 7 nír fhétsat. Uair na rofhétsat úadh anudh accu, ronaiscetar fair a-hincaib in Comdedh cenadh^t ind Erend, acht dula terais doridhisi dó comadh ann noanadh. Tainic immorro Grigoir iarsin reime do innsaighi hEirend, 7 ro shires-tar na huili inudha noebha na hEirend uile. Ocus ro siacht a athurdha ndilis budein fa dheóidh, 7 ro sirestur ule é ina himchell. Tainic immorro co hAraind iarsin, 7 ro siriestar nili hí, 7 tainic ina deiseill, 7 ro tholtanaigh co mór do comadh innti no beith a eiseirgi. Acht arai sin ní ro leigestar na cleirig románcha ro badur ina fharrudh do, anadh cen dula do Roim doridhisi. Arai sin gia ro himretur na cleirig tennta 7 tairisiris^u gebe uair no fhaghadh bas a chorp do chur a comrair fo iadhadh for sruth Tibire, 7 in scribenn ordha uasa, cid pe conair no chuireadh in Coimdidh é dona tonnaibh, iarna fhoillsiugad do næmaibh Arann 7 dia nainglibh dosom sin. Dochoídh iarsin do Roim, 7 do roine mór do ecna 7 legann 7 do crabad, 7 ro gab abdhaine Rom, 7 ro boi co fota do aimser amlaid sin e; 7 fouair bás fo deredh, 7 do choíd a anum docum nime, 7 ro cuireadh a chorp a comrair fo iadhadh, 7 tucait secht scribhaill de ór fora ucht, 7 ro scribad a ainm ann, 7 ro cuireadh ar in fairrgi hí. Ro chuir indar fairrgi uaithi hi co port Aronn, 7 fuaradur daine craibhdecha in comrair ann 7 in corp, 7 tucaidur aithne fair tria timpered in Spirta Noim, 7 na naingel robadur ic commoradh in cuirp, 7 tucsat a tir leo

s. Le MS. répète athur.

t. Sic MS.

u. Même lacune que dans le MS. de Paris.

hé inn inadh noebh ind *Araind*, amal ro bo thoil dia chorp 7 dia anmain; 7 is annsin bias a eiseirgi i llo brátha.

15. O thainic *dano* coimfoicsi laithi a eitsechta Grigoir, boí fer noebh ind *Erend* oc ernaighthi *cona* manchaibh in tan sin .i. Colman Ela. Ro thairinn Colman for *lár*, 7 tucc a gnuis fri talmain. Otracht iartain badur na manaig occa (f^o 32 v^o 2) fhiarthaighidh dé cidh atconnaire? Indar lem sa, ar sé, lá bratha^v ann, amal^w fri dainib, ar ro línad in coica fil eter nemh 7 talman do ainglibh; 7 tadhbas dam sa, for se, conidh a naghaidh anma Grigoir noibh tangadur na haingil, 7 ro thocbadur leo hí co mbuaid 7 co nanoír dermair docum nime, ait i mbía a cumsanud suthain aroen fri Dia.

16. Ba mór tra sæthur aine 7 ernaighthi inn thir si. Fer *iarum* e con glaine cride 7 cond edbartaibh toltanchaib don Coimdidh na ndula, amal Aibel mac nAdhaim. Fer fortamail con diprucoidib díchraibh do Día, amal Enoc mac Iaret. Luamaire lanfortamail 7 lanfholartnaigech dond airc na hecaisi iter tonnaib int sægail, amal Néi mac Laimiach. Firailithir iar ndúthracht co sonairti hírsi 7 creidme, amal Abrahám nardneriseach mac Tara; fer baid blaith imann eclais, amal Moisi mac Amra, fer fois feidhil oc fulang treabhlaite 7 fhochaide, amal Iob fochaigech. Primproceptor^x coitcenn 7 lestar togha, amal Pol napstal. Eochair erslaice ina flatha nemdha, amal Petar apstal. Conidh arna maithib sin *iarum*, 7 ar maithi ilib aile atát a reilgi 7 a thaisi ifus co nanoír 7 co nairmitin, co fertaib 7 co mirbuilibh, ceth^y laithibh 7 cidh mór a anoír co lléicc, bíd mó a onoir hi mmordhail bratha, intan bus breithemh for toradh a procepta imaili re hÍsa Crist dtarfogain. Biaidh sin isin mormdait^z sin, ind oentaigh uashalaitreach^y 7 fhatha, ind óentaigh apstal 7 deiscipul Ihsu, in æentaigh deachta 7 dænachta Mic Dé. Ailim troccaire De gar bera uili in lín itam sunn isin flaith sin, cin crich, cin forcend. Amen.

v. (*l. b.*) Le MS. avait d'abord *b. l.* (ordre interverti).

w. Même lacune que dans le MS. de Paris.

x. Avant la correction, le MS. portait : primproceptoir.

y. Sic MS.

z. Sic MS. ; avant correction : mórdail.

IV

In araili *domnach* do *šenoir* naem ag sibal na aenur, co facaid an duine cirdub *amal* gual ngaband chuigi is < in >^a tech. Cuith tusa ale? ar in^b *senoir*. — Do muindtir ifirn^b *damsa*, ar se. — Cid tug alle? ar an *senoir*. — *Domnach* aniu, ar se, 7 *nimdarpiantar* sa and, 7 ni *bacthar*^c dul cach *conair* as ail dam isin *domnach*, 7 ar Dia fortgeib m'égnaire, 7 guid an *Coimdi* im deiliubad dam *fria* hifirnn, 7 im rochtain na fochraigthi nemda. — Do gentar, ar an *senoir*, 7 do nith som irnaigthi gacha tratha co cend fichid lá. Tigead som cacha *domnaig* do fis ant *senora*. Ba gili sa gili hé cach than, 7 do altaig asin *treas domnach* sgarad ria hifirnn, 7 a beith glegel uili; 7 adbert na runna sa sis :

1. *Beandacht* fora nirnaigthi
mochin nech danail
Maith dontí noch gabus
maith dontí donta.
2. *Beanacht* fora nirnaigthi
do fuaramar a censa
Demna duba dimsaigi
no bidis imon censa.
3. *Bennacht* fora nirnaigthi
do dingaib dim an fuath sa
Demna 7 pluicc teinntige
no bidis agam luag sa.
4. *Bennacht* fora nirnaigthi
rug uaimsi demna is cruma

a. Le coin du MS. coupé ; je supplée d'après MEYER.

b. Mot ajouté au-dessus de la ligne.

c. La lettre *c* de ce mot ajoutée au-dessus de la ligne.

A log ifirn ichtaraig
is ann donind si duba ^d.

5. *Bennacht* fora nirnaighi
ro scar misi re teimel
Cruma cruaidi cend garba
mombeirdis ^e sind a teinid.
6. Mor do phecthaibh graineamla
tardais *foram* na grip chung ^e
Sluag demna co nderdhuibi
bidis *umam* an ifirn.
7. Suisti imda iarnaiddi
no geibdis dam amdiaid
Mughta marbtha meirligi
no binn si ar fuath na diad.
8. In irnaighi adberim si
romsaera ar iath na mallacht
Is duid si do beirim si
co brath is iar mbrath mo *bennacht*.

B<ennacht>.

Dochuaid arsin as co hedracht glan ainglegda dochum nime
la torad na hirnaigthe sin mann ^f. Finit.

d. Gub MS.

e. Sic MS.

f. Lire inain ? main ?

REMARQUES DE VOCABULAIRE

I. — Irlandais *dét*, m. gallois *deint* « manières, dispositions, tempérament, caractère ».

Il y a deux mots *dét* en irlandais ancien. L'un est le nom bien connu de la « dent », qui s'est maintenu en irlandais moderne sous la forme *déad*. L'autre est cité par K. Meyer (*Contr.*, p. 626) d'après le Dictionnaire de Peter O'Connell, où il est donné comme signifiant « fancy, temper, humour, disposition », avec un pluriel *déuta*. Il est probable que ce mot *dét* est à la base des dérivés *détla* « brave, bold, valorous », *détlach* « id. », *détlacht* f. « boldness, valour », *détlatns* « id. », dont on trouvera des références depuis les anciens textes (*Salt. na Rann*, 6379, L.L. 146 b 14, 182 a 36 etc.), dans les *Contributions* de Kuno Meyer, p. 628. Le sens premier aurait été celui de « tempérament », d'où on serait passé à l'idée de « bon tempérament, vaillance, hardiesse ».

Il n'a jamais été signalé jusqu'ici que l'équivalent de ce mot paraît exister en bretonique.

Le gallois a conservé comme l'irlandais l'ancien nom de la « dent » sous la forme *dant*. Ce mot en moyen-gallois a un double pluriel, *deint* et *dannedd* (cf. J. Morris Jones, *a Welsh grammar*, p. 203 et 205, et J. Loth, *R. Celt.*, XXXVI, 400). Ainsi :

L. R. 260, 12-17 Sk. = 1036, 23-26 Ev.

*Y mae beneint yn kymwed a mi
o'm gwallt y'm deint
a'r cloyn a gerynt yr iencinc.*

*Y mae beneint yu kynwedd a mi
o'm gwallt y'm danned
a'r cloyn a gerynt y gwraged.*

« La vieillesse s'attache à moi, de mes cheveux à mes dents et à la prunelle que les jeunes (ou les femmes) aimaient. »

M. A. (317 a 10 = R. B. p., 1214, 12) : *cyn glassu'r danned* « avant que les dent ne jaunissent », c'est-à-dire « avant de mourir ».

Le pluriel *deint* est le plus ancien; cf. le composé *dein(t)cryd* « grincement de dents », M. A. 227 a 16, et la locution proverbiale *ys da deint rac tauawt* « il est bon de rapprocher les dents de la langue », c'est-à-dire « de se taire » (M. A. 198 b 59 et B. B. C. S. III, 27). Il a plus tard servi de singulier, comme J. Morris Jones le signale (*loc. cit.*). Mais le singulier *dant* est bien attesté; peut-être figure-t-il dans le passage de B. B. C. 16.28 = 46.6 Ev. : *adoet bryger coch ac och ar dant*, reproduit dans B. Tal. 170.16 Skene : *ac yd oed wriger coch ac och ar dant*, m. à m. « il y avait des touffes (de cheveux) rouges (de sang) et gémississement sur la dent » (?).

Dans le Livre Noir (B. B. C. 11.22 = 32.9 Ev.), se lit le vers :

dy clust di trem di teint neud adwet

« ton ouïe, ta vue, tes dents, tout cela changera » (m. à m. « voici le changement »). D'après la graphie du Livre Noir il faut lire *dy ddrem*, *dy ddeint*.

Mais le sens de « dents » ne convient pas dans un vers du poème de Gwynfardd à saint David. Il y est question d'un voyage que le saint a fait jusqu'à Rome, des souffrances et des humiliations qu'il a subies (M. A. 194 a 24) :

*a gotef paluawd dyrnawd trameint
y gan vorwyn difwyn diwyl y deint.*

Ces vers font allusion à un épisode de la vie du saint, qui n'est pas connu par ailleurs. Le mot *deint* s'y laisse aisément interpréter comme le correspondant de l'irlandais *dét* « tempérément, hardiesse ». La seule différence est qu'en irlandais le mot est pris en bonne part, tandis que dans l'exemple gallois il a une valeur péjorative. Il faut traduire : « et supporter

(= il supporta) un soufflet — coup excessif — de la part d'une servante sans courtoisie, aux manières impudentes »¹.

Le gallois *deint* est apparemment ici un pluriel ; le singulier correspondant semble se retrouver dans le composé *yrddant*, attesté dans la poésie du moyen âge : M. A. 191 b 5 d. b. :

ar llawr Gwestun vawr gweleis irddant

M. A. 212 a 31 :

mad tywoysseist lu Loegyr yrddant.

Owen Pughe écrit le mot *irddant* et le traduit par « amagement, wonder » ; c'est peut-être le résultat d'une confusion avec *irddang*, *yrddanc* (M. A. 207 b 27, 238 b 18). Le sens se rapporte en tout cas à un sentiment ardent, violent, ou à un trait de caractère. Le composé *di-yrddant* dans un passage altéré de *Cynddelw* (M. A. 151 b 9) ne fournit malheureusement aucune précision sur le sens. Pour le premier élément *yr-*, v. J. Loth, *R. Celt.*, XLV, 195.

On n'a aucun renseignement sur le genre du mot irlandais *dét*. Le pluriel *déuta* que cite K. Meyer d'après P. O'Connell fait penser à un thème en *-u-. Il faudrait donc poser pour le celtique commun un mot **dan-to-* ou **dan-tu-*. L'étymologie en est inconnue. On peut cependant songer à un prototype **dm̄-to-* ou **dm̄-tu-* de la racine **dew-*, qui au sens propre de « construire » joint le sens figuré de « arranger, adapter ». Le sens figuré apparaît justement en germanique (v. h. a. *zemen* et scandinave *temmelig*, cf. Falk-Torp, *Etym. Wtb.*, p. 1253) ; c'est à **dm̄-ti-* que remonte l'allemand *Zunft*. En celtique, irl. *dét*, gall. *daut* (pl. *deint*) n'auraient que le sens figuré : « manière d'être, tempérament ».

1. Il est possible qu'on ait un autre exemple du mot *deint* « tempérament, caractère » dans le vers suivant du Livre Noir (8.3 = 20.11 Ev.) : *ac itoet owud y lurv teint dud* « et il y avait affliction à cause (ou par suite) des manières du monde » (des mauvaises manières, bien entendu). Mais la graphie *teint* est embarrassante. Elle ne peut représenter que *teint* ou *ddeint* ; or ici il n'y a aucun motif de mutation ; après *lurw* le son « radical » subsiste (M. A. 209 a 3 d. b., 210 b 5 d. b., 211 a 22, etc.) ; cf. J. Morris-Jones, *W. Gr.*, p. 415). Faut-il corriger en *deint* ?

II. — M. irl. *sráb* et m. gall. *ffrawdd* « torrent impétueux ».

L'irlandais a un mot *sráb* m., qui dans le *Saltair na Rann*, v. 6780, signifie « torrent » : *donasrábaib srebdergaib* « aux torrents dont le flot est rouge ». Les rares exemples où il est attesté dans la littérature postérieure montrent que du sens de « torrent impétueux » il est passé tantôt au sens d'« impétuosité, violence », tantôt à celui de « masse » où de « foule ». Dans la Règle de saint Ailbe (*Ériu*, III, 96, str. 8), on lit : *fri srábh ndomuín bad fethmech* « contre le torrent du monde, qu'il soit sur ses gardes » ; mais une glose du Ms. de Bruxelles interprète *srábh* par *forlán* « violence, excès ». D'autre part, en poésie, *sráb* s'applique à une « foule » dans les quatre passages suivants¹ :

K. Meyer, *Zu irisch. Dicht.* I, p. 23 : *bruis srábu síl Cuind* « il brisa les torrents de la race de Conn ». (Rawl. B. 502, 116 c).

K. Meyer, *Betha Colmáin maic Luachain*, p. 90, v. 12 : *ancid Colmán iatt uilè... ón tsráb dobbó ga celgud* « Colman les sauva tous du torrent qui les enveloppait » (il s'agit d'une troupe d'ennemis).

Ed. Gwynn, *Dinds.*, III, 194, 6 : *sráb na Gallia glanaidble* « le torrent de la Gaule splendide et vaste » (c'est-à-dire « les Gaulois, torrent splendide et vaste »).

Id., *ibid.*, III, 404, 12 : *A Collomair.. rosni in sráb seugrennach* « De Collomair... s'élança le torrent aux vieilles soies² » (il s'agit d'un troupeau de porcs).

Ce mot irlandais *sráb* paraît avoir en gallois un exact équivalent sous la forme *ffrawdd*.

Le sens de « torrent impétueux, impétuosité » apparaît pour *ffrawdd* dans quelques passages :

1. Comme en français les mots *flot* ou *flotte* : Des flots d'humains marchèrent sur ses pas (J.-B. Rousseau, *Épîtres*, I, 2, v. 108) ; De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde (Malherbe, *Les Larmes de saint Pierre*, v. 193).

2. Le sens de *seugrennach* est conjectural ; cf. peut-être le mot *sengrintid*, *seangraintid* (T. B. C. éd. Wind., l. 4411) ; *sengrantae* (T. B. C. éd. Strachan O'Keeffe, l. 2862), que Windisch ne traduit pas.

M. A. 231 a 24 d. b. : *duw am gwnel gochel frawt oeruel freu* « que Dieu me fasse éviter l'impétuosité du courant glacé ».

M. A. 250 b 22 : *ffrawdd frydiau tan* « l'impétuosité des fleuves de feu ». Cf. M. A. 193 b 33 *frawt dra frawt*. Et au figuré :

M. A. 210 b 8 : *eryr gwyr, frawt dymbyr, fraw* « aigle des hommes, torrent du pays, impétueux ».

Ce doit être le sens ancien. Mais *ffrawdd* en poésie est abondamment attesté comme épithète d'un chef :

M. A. 152 b 6 d. b. et 165 b 38 = 172 b 17 : *ffrawd wallaw anaw* « torrent qui répand la richesse ».

Ibid. 164 b 10 : *pan llas gwas Sanffreyd ffrawtged y Gymry* « quand fut tué le serviteur de sainte Brigitte, torrent de présents pour les Gallois » (= qui répandait à flots les présents).

Ibid. 187 a d. l. : *emys fraeth yn frwynuawr am daw o frawt vot, ut heb lutyaw* « chevaux bruyants bridés me viendront du chef que rien n'arrête, torrent de bienveillance » (= qui répand généreusement ses bontés). Cf. ibid. 188 a 20 *frawt ystryw* « torrent d'habileté » ; 263 a 14 d. b. *frawt kyfyrdan* « torrent de discorde », 260 a 10 d. b. *frawt anvot* « torrent de mauvais vouloir ».

Ibid. 202 b 36 : *cart arnaw ut fraw frawt odïves clod* « reproche à lui, chef agité, torrent qui conquiert la gloire ».

Comme en irlandais, le mot s'applique à une troupe d'hommes :

M. A. 188 b 13 d. b. : *mor gadarn y fwy ar faraon freinc ar frawt o wylton* « si forte était son attaque... et contre le torrent (la foule) des otages ».

Ibid. 208 a 20 : *ef dibytl y eur yn arfed frawt veirt val rwyth coed llawn adued* « il répand son or dans le sein du torrent (= la foule) des bardes comme un fruit des bois pleinement mûr ».

Ibid. 261 a 19 : *nys arneit frawt Freinc* « le torrent (la troupe) des Français ne le provoque pas » (n'ose pas s'attaquer à lui).

Il existe du mot *frawdd* un dérivé *frawddyein* (M. A., 210 b 21 d. b. : *vab Ywein frawtyein frawyth kymbar* « le fils

d'Owain, fruit précoce, plein d'élan ») et surtout un dérivé *frawddus* abondamment attesté : 203 a 49 (appliqué au feu); 211 a 30 (appliqué à des chevaux), 211 a 12 d. b. (*yn frawtus val Camlan*), 211 b 17 d. b. (*ae gwell Franc na frawtus Gymro*), 231 a 23 d. b. (*frawtus frydyeu* « aux flots impétueux »), 235 b 4 (*boet frawdus y derbyn*), 259 b 4 d. b. (*ny thechei ner fer frawtus* « il ne fuyait pas, le chef robuste, impétueux »), 261 a 21 (*tranc ar bob Franc frawtus gylch gwonaeth fy llyw* « mon chef a causé la mort de chaque Français, tournée impétueuse »), etc.

Les exemples précédents montrent assez que le mot *frawdd*, avec ses composés et ses dérivés, est essentiellement un mot bardique. Le vocabulaire du bardisme est à la fois très spécial et très limité; on revoit sans cesse revenir les mêmes mots, enchâssés dans des groupes semblables, sortes de centons traditionnels qui aidaient le barde à se plier aux règles si compliquées et si strictes de la versification. Le mot *sráb* de son côté paraît aussi un terme de la poésie bardique irlandaise. L'un et l'autre peuvent remonter à un prototype commun, de forme **sprābho-*. On attendrait **ffrawf* en gallois. Mais la dissimilation explique sans peine le passage de **ffrawf* à *frawdd*. C'est un procès des plus fréquents. Les deux spirantes, dentale et labiale, que possède le gallois, s'échangent volontiers, surtout à la finale, pour peu que les phonèmes voisins les y invitent (voir *Mélanges de Saussure*, p. 312, et cf. *tangnoddej* pour *tangnoddedd*, *R. Celt.*, XLI, 226).

Si **ffrawf* avait subsisté, il aurait régulièrement perdu de bonne heure sa spirante finale (cf. *llaw* « main » de **llawf*, mais *llof-rudd* « à la main rouge, assassin »). Il n'est donc pas impossible que le mot bardique *ffraw* « impétuosité » (subst. et adj.) soit un simple doublet de *ffrawdd*, issu de la forme non dissimilée. Ainsi dans M. A. 199 b 14 d. b. et 202 b 36 : *ut fraw* « chef impétueux »; M. A. 210 b 9 : *fran gyrchywad cant cad kyn bu llawr ydy* « impétueux attaqueur en cent combats avant que la terre fût sa demeure ».

Tous ces mots celtiques, irl. *sráb*, gall. *ffrawdd* et *ffraw(f)*, se rattachent visiblement à la série nombreuse des mots indo-européens désignant un mouvement violent, une impulsion

énergique, qui remontent à une racine **sp(h)erā-* (Walde-Pokorny, *Etym. Wtb.*, II, p. 668-672). Cette racine admet des développements variés. Le *-bb-* du celtique en est peut-être un; cf. en sanskrit *çibham* (adv.) « vite », *çibrāḥ* « rapide », *çibhyaḥ* « id. » à côté de *çighrāḥ* « id. » (P. Persson, *Beiträge*, II, p. 788 et 866). Mais on pourrait y voir un suffixe, comme celui qui figure en grec dans *ῥέλιος ῥέλιος* (cf. Brugmann, *Grundriss*, 2^e éd., II, 1, 390).

III. — Moyen-gallois *re* « élan », *rein* « raidi », *reinyat* « donateur ».

L'article que M. J. Lloyd-Jones a consacré au mot gallois *re* et à ses dérivés ou composés dans le *Bulletin of the Board of Celtic Studies* (t. IV, p. 53 et ss.) présente, avec une abondance de références précieuses, certains rapprochements qui sont contestables. Il n'est pas douteux que dans le nombre des exemples qu'il donne plusieurs familles de mots ont été confondues. C'est le cas notamment pour les mots *re*, *rein* et *reinyat*.

Il faut rappeler d'abord que la forme *re* dans les vieux poèmes représente souvent le mot *gre* « troupeau »; ce mot qui est pour le sens un collectif s'emploie avec la valeur d'un pluriel et s'applique particulièrement aux chevaux, ou mieux encore aux cavales. C'est lui qui figure dans les vers du Black Book (38.7 et ss. Sk. = 72.12 et ss. Ev.) :

Oet re rereint dan vortuid Gereint

« des chevaux s'élançaient sous la cuisse de Gereint ». Et on le retrouve dans bien d'autres passages :

M. A. 140 b 34 *perchen pefr ystre'o re syngawc* « propriétaire vigoureux d'une troupe de chevaux à crinière ».

M. A. 179 a 39 *gre yg gredyf yn lledyf yn llucryt* « chevaux de sang (mot à mot de tempérament) souples dans la tristesse ».

M. A. 193 a 44 *am rotes meirch re rewyt adanaf* « qui me donna des chevaux, troupe folâtre sous moi ».

Le sens de « cavales » apparaît nettement dans

B. Tal 136 20-22 : *Bum keilyawc brithwyn
ar ieir yn eidin*

bun ames ar re.

« Je fus un coq blanc-tacheté
sur les poules en Eiddyn ;
je fus un étalon sur les cavales. »

Il semble qu'on ait donné à *gre* une sorte de pluriel ou de collectif sous la forme *grewys* :

M. A. 149 a 5 *grawnsaeth grewys* « des chevaux (ou cavales) nourris de grain ».

C'est évidemment le même pluriel qui figure dans M. A. 145 b 9 *a ragdaw reuys dwys dyfysgi* « et contre lui l'épaisse mêlée des chevaux ».

Suivant un rapprochement déjà ancien, gall. *gre* a pour correspondant lat. *grex* (cf. Walde, *Lat. Etym. Wtb.*, s. u.); on sait que le même mot existe en cornique (Loth, *R. Celt.*, XXXVII, 192).

D'autre part c'est à la racine **reg-* (celle de l'irlandais *-érgim* de **ess-reg-*) que se rattache le mot *re* non seulement dans quelques exemples isolés du simple (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XLI, 218 et ss.), mais surtout dans les formes composées comme *atre*, *camre*, *dwyre*, *dyre*, *olre*, et probablement aussi *ffof-re*, suivant l'ingénieuse hypothèse de M. Lloyd-Jones.

Toutefois il convient ici de faire une distinction. Comme on l'a signalé dans les *Mémoires de la Société de Linguistique* t. XV, p. 364, il y avait en indo-européen deux racines **reg-* et **reig-* qui ont été parfois confondues. L'une est celle du grec ῥέγιω, latin *regō*, l'autre celle de l'irlandais *riag* « gibet ». A côté de *dyre* qui marque le point de départ, l'élan, on a donc des dérivés dont le sens est « raidir, tendre ». L'adjectif *rein* « tendu, raidi » doit remonter à **reg-ni-*. Il se dit d'animaux qui tendent fièrement la poitrine, et même dans ce sens il peut s'appliquer aux hommes.

LR 247.22 Sk = 1031.4, *gnawt dyn bronrein balch.*

303.34 Sk = 1054.42, *posberdein bronrein a dyui.*

BBC 25.25 Sk = 57.12 Ev. *o kivranc y kynvrein bronreinion kifrvi.*

Mais dans l'ancienne poésie il se dit surtout de cadavres « raidis » :

B. An. 92.19 Sk., *kelein rein rud.*

M. A. 143 b 17, *a chelaned rain.*
 150 a 32, *a rud feirw rain.*
 246 b 19 = R. B. 1388.3 *wyr Gwenwynwyn rym*
a wna rein gorffen.

Cf. M. A. 236 b 5 d. b., 290 b 15 = R. B. 1281.6.

De là un verbe *reinyaw* « raidir » :

M. A. 270 a 20 = R. B. 1193.12, *a chymot a'n reen kyun*
no'n reinyaw « et faire la paix avec notre Dieu avant notre
 mort » (m. à m. « avant notre raidissement »).

Il est certain que *rein*, *reinyaw* et peut-être aussi l'adjectif
reinyawr (R. B. 266.20 Sk. = 1039.3 Ev.) forment une
 famille parfaitement homogène et n'ont rien à faire avec
 m. gall. *reinyat*, que M. Lloyd Jones y rattache p. 54. Comme
 l'a enseigné déjà M. J. Loth (*Rev. Celt.*, XLII, 372), *reinyad*
 « distributeur, donateur » est un dérivé de *ran(n)* « part ». Le mot appartient à la classe des dérivés en *-iad* qui est fort nombreuse; il présente la même alternance du vocalisme radical que les dérivés suivants :

beirnyad « juge » (de *barn* « jugement »), pl. *beirnyeid* M. A. 182 b 32;

ceidwad « gardien » (de *cadw* « garder »), M. A. 224 a 10, 284 b 25, Dafydd ab Gwilym 89.8; pl. *ceidweid* M. A. 184 a 10.

ceimbyad « combattant » (cf. *cambwr* et *cambwori*) M. A. 253 b 27 2^e p., 283 a 19 d. b., 284 a 15, pl. *ceimbyeid* M. A. 203 a 24, 264 b 11.

ceinyad « chanteur » (de *can* « chant »), pl. *ceinyeid* M. A. 203 a 5, 284 b 15.

cynbeiliad « qui maintient » (de *cynnal* « maintenir ») M. A. 222 b 39, 280 a 13 d. b.

eirchiad « demandeur » (de *archaf* « je demande ») M. A. 161 a 4 d. b., 171 a 9 2^e p., 235 a 16, 249 b 39, 283 b d. l. pl. *eirchyeit* 160 b 3 d. b., 176 b 1 2^e p., 187 a 4 d. b., 203 a 8 et 10, 235 b 7, 241 b 3 d. b., etc.

geilwad « qui appelle » (de *galw* « appeler ») *geylwat* « ox-driver » ap. Tim. Lewis, *Glossary of Welsh Mediaeval Law*.

lleidyad « qui frappe, qui tue » (de *llad* « frapper, tuer »), M. A. 222 b 19, 224 a 14, 253 b 20 2^e p., pl. *lleidyeid* M. A. 203 a 13.

C'est à la même formation qu'appartient le nom du « saumon », *gleisiad* M. A. 280 a 41, pl. *gleisied* 203 a 17.

IV. — Gallois *clud* « charge ».

Le verbe gallois *cludo* « charger, emporter » est ramené par Wh. Stokes (*Urk. Spr.*, 102) à un prototype **klout-o-*, auquel est comparé got. *blauts*, $\lambda\lambda\dot{\eta}\rho\epsilon\epsilon$, et aussi v. h. a. *bliozan*, v. angl. *bléotan* « tirer au sort, parier » (de **kleud-*). Ce rapprochement laisse fort à désirer, pour le sens comme pour la forme. Il oblige à admettre un différence de dentale, et en outre il ne tient pas compte du fait qu'en gallois le verbe *cludo* est visiblement un dénominatif tiré du substantif féminin *clud*, bien attesté en moyen-gallois.

Ce substantif signifie proprement « tas, charge » et s'emploie souvent en poésie au sens figuré. M. A. 248 a 5 : *yr clut alaj* « pour un tas de richesse ». M. A. 258 a 1 : *ys gwneuthum ytt glot glut rwyf gawr ygwrys* « nous t'avons fait un monceau de gloire, ô chef de la mêlée dans la bataille ». M. A. 185 b 29 (= R. B. p., 1397. 27) : *ou clud eurdaun kert m. à m.* « par ma charge de don doré de poésie » (c'est-à-dire « grâce au beau talent de poésie que j'ai en abondance »). M. A. 282 b 9 (2^e p.) : *molut klut klot wasgar* « qui porte une charge de louange, qui distribue la gloire ». M. A. 310 a 36 (= R. B. p., 1245. 5) : *perais ffysc glut dysc glot dull m. à m.* « j'ai accompli une ardente charge d'instruction, façon de gloire ». Cf. encore M. A. 160 b 15 d. b., 161 a d. l., 285 a 1, etc.

Le mot *clud* figure dans une série de composés : *cludfawr* « abondamment chargé » (M. A. 212 b 17, où le texte porte à tort *gludawr*), d'où *cludfawredd* (M. A. 209 a 12 d. b.); *cludweith* « charge » (M. A. 264 a 11, 310 b 24); *cludfan* « tas, charge » (M. A. 154 b 23, 169 a 9, notamment *cluduan clod* « tas de gloire » M. A. 188 b 19); *cludlann* « magasin » (M. A. 162 b 34); *cludlwyt* (M. A. 251 a 52 *vy arghwyt cludlwyt clod adas uchel* « mon seigneur, prospère en accumulant, digne de gloire, noble »); *cludnawd* « protection abondante » m. à m. « entassée » (M. A. 327 b 18 d. b.), *cludfarch* « cheval de charge, de somme » (M. A. 156 b 35); *cludfardd* m. à

m. « barde de charge » c'est-à-dire « poète pourvu de dons, de talents », « calé » comme nous dirions familièrement (M. A. 169 a 9, 204 b 34 2^e p., 212 b 19, 264 b 3, 303 b 29). A *clud* se rattache aussi *cludweir* « tas de bois » auquel on prend une bûche (Mab. R. B. 116.19 = W. B. 474.22) et *cludeir* gl. *messem* dans un texte cité par T. Lewis (*Gloss.*, p. 73), d'où *cludeirio* « accumuler, entasser » (se dit notamment de l'entassement des gerbes sur les meules au temps de la moisson); de là le proverbe *gnawd tanllwyth lle bo cludeir* « un tas de gerbes s'enflamme aisément » (Owen Jones, *Ceinion llenyddiaeth Gymreig*, 1876, t. III, 105 a 27).

Le verbe *cludo*, m. gall. *cludaw*, signifie « entasser, charger » et aussi « transporter ». Ces sens sont attestés depuis le moyen âge. Dans la poésie ancienne le verbe s'applique souvent à l'idée d'« entasser » de la gloire, en parlant du chef qui l'acquiert ou du poète qui la célèbre : *glod gludaw* (M. A. 236 b 14 d. b., 281 a 17). De même, M. A. 278 a 4 d. b. : *kludeis klot* « j'ai entassé de la gloire ». M. A. 283 a 22 (= R. B. p. 1239.29) : *cludir clot* « on entasse de la gloire ». M. A. 277 b 16 d. b. : *glot a gludir vwyvwy* « on entasse de la gloire de plus en plus » (cf. M. A. 188 b 18). M. A. 147 b 16 : *ni chclud molaud* « il n'entasse pas la louange ». M. A. 291 a 23 (= R. B. p. 1282.19) : *kludawd ewybr dawn clot* « il a promptement entassé le don de la gloire ». Mais le verbe se construit aussi avec d'autres régimes : *wyf rwyf glwyf glutaw* « je suis un prince fait pour accumuler de la souffrance » (M. A. 287 a 7 = R. B. p. 1243.29); *pell y glod o gludaw anreith* « lointaine est sa gloire d'entasser du butin » (M. A. 157 a 10; cf. B. B. C. 58.29 = 105.1); *molaferw klydwr klutawd y eirchyon* « je louerai le protecteur; il a entassé ses demandes », c'est-à-dire « il a accordé tout ce qu'on lui a demandé » (M. A. 165 a 6); *yn cludaw anoethyon* « accumulant les choses précieuses ». (M. A. 202 a 28); *cludeisy alauoet llyssuet lleissyawen* « j'ai entassé les richesses des cours généreuses » (M. A. 169 a 10). Dans ce dernier exemple, on pourrait traduire *cludeis* par « j'ai emporté ». Cf. le proverbe *cludaw heli y ar nor* « apporter du sel sur la mer » (B. B. C. S. IV, 5, n° 154) reproduit sous la forme *kludo heli i'r mor* dans *Oll synwair pen Kymbero*. Un dernier pas-

sage est peu clair : M. A. 207 a 33, a *chludaw* y *bawl* y *chloda be*, pour lequel le texte de R. B. p., 1425. 10, est différent : *clutawd* y *beur* y *chlota be*.

Le plus ancien exemple du verbe, sous la forme *clutam* est dans une glose d'Oxford (ad Eut. 1053, 5 b), où il traduit le latin *struo*. Une autre glose du même recueil (1054, 9 a) traduit le latin *strues* par *clutgued* (où *gued* est un ancien substantif, devenu suffixe, cf. Z. E. 980). C'est donc l'idée de « tas, entasser » qui est la plus ancienne dans ces mots. Elle se retrouve en breton où *cludenn* est traduit par *cubile* dans le *Catholicon*, et où *clud* se dit encore aujourd'hui de l'endroit où la poule se tient quand elle dort.

Le gall. *clud* « charge », avec son dérivé *cludaw*, *cludo* « entasser, transporter » n'a rien à faire avec les mots germaniques que Wh. Stokes y rattachait. Il remonte à **kloi-ta-*; et dès lors un rapprochement s'impose avec le **klei-tro-* dont il existe en latin un dérivé sous la forme *clitellae* « bât, charge ». Gall. *clud* et lat. *clitellae* sont étroitement apparentés, pour le sens comme pour la forme; il faut naturellement y joindre ombr. *kletra* qui paraît désigner une « civière » ou un « bât ». Tous ces mots sont tirés de la racine **klei-* « pencher, incliner, appuyer » par un procédé des plus réguliers (cf. Meringer, *Indog. Fschg.*, XVI, 120).

V. — Moyen-irlandais *soeb* « trompeur » *siabar* « fantôme ».

Dans sa *Kalypso* (Halle, Niemeyer, 1919), p. 201 et ss., M. Hermann Güntert a bien mis en lumière le rapport sémantique qui unissait jadis l'idée de « lier » à celle d'« ensorceler ». Le mot désignant le « lien » a souvent une valeur magique et s'applique à l'acte rituel par lequel une personne est contrainte à faire ou à ne pas faire quelque chose (cf. F. Muller, *Altitalisches Wörterbuch*, pp. 238-239 et 566, pour le latin *relligiō*). L'un des meilleurs exemples que l'on puisse fournir de cette valeur magique est celui des mots gallois *bud* « magie, sortilège » et v. islandais *seidr* « id. », puisque ces mots se rattachent à la racine **sēi-* « lier, attacher » qui a donné à l'indo-iranien et au grec tant de mots d'usage profane et concret

(cf. Walde-Pokorny, *Etym. Wb.*, t. II, p. 463). Il faut partir pour le celtique et le germanique d'un indo-européen **soi-to-*, que M. W. Schulze a proposé de voir aussi dans le nom des *Matronae Sait-hamiae*, Corp. XIII, 7915 et 7916.

Cette même racine **sēi-*, pourvue d'un déterminant *-bh-*, a fourni au celtique une série de mots qui se rapportent à la magie. C'est d'abord l'adjectif irlandais *sóib*, *sáib* « faux, trompeur, mensonger », de **soibh-o-*, proprement « ensorcelé », d'où « qui fait illusion, qui trompe ». A côté de cet adjectif il existe un verbe *sóibim* « j'illusionne, jé trompe », qui paraît en être le dénomitatif (Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 637 : *consoibat* Wb. 30 c 13, *rondasaiibset* Ml. 24 d 24; nom verbal *sóibud* Wb. 10 d 11). De la même racine, au degré vocalique *e*, a été tiré, au moyen d'un suffixe en *r*, irl. *siabhar* « charme, enchantement ». C'est ce mot qui figure dans le composé *siabhar-charpat* « char magique » et dont on a le dérivé *siabhartha* « fantômal » (L. U. 70 a) ou *siaborthe* (*R. Celt.*, XLIII, 180). Il a un exact correspondant dans le gallois *hwysfar*, si l'on rapproche les deux noms *Find-abair* et *Gwen-hwysfar* (cf. *R. Celt.*, XXXII, 233, et J. Loth, *Mab.*, 2^e éd., I, 260 n.).

Au mot *siabhar* se rattachent en irlandais d'une part m. irl. *siabrae* « esprit mauvais ou infernal, revenant », proprement « apparition mensongère, fantôme trompeur » (L. U. 113 b 41 et 115 a 32 = ll. 9302 et 9538, éd. Best-Bergin : *ar ní siabrae ro dat ánic, is Cuchulaind* « car ce n'est pas un fantôme trompeur qui est venu vers toi, c'est Cuchullin »), et d'autre part le nom verbal *siabrad* (F. Br. § 88, L. U. 112 a, l. 9143, éd. Best-Bergin) avec la forme impersonnelle *dia siabairther immi* (F. Br. § 61, L. U. 108 a, l. 8810, éd. Best-Bergin), *ra siabrad immi* (L. L. 73 a = T. B. C., l. 1986, éd. Windisch). Ce verbe ¹ s'applique aux contorsions qui déforment le corps ou rendent le visage méconnaissable; cf. P. H., l. 8130 : *cia siabrad sin fil for do bil, uair dochiamne b'fíacla uile nochta* « quelle est cette contorsion sur ta bouche ? nous voyons toutes tes dents à nu ! ».

1. Le verbe est écrit *siartha* L. U. 70 a, l. 5778 et *siarthar* L. U. 109 a, l. 8880. Mais pour le second passage, le manuscrit Egerton fournit la leçon *siabartha* (Windisch, *Irische Texte*, I, p. 288).

Tous ces mots se rapportent à la possession démoniaque ; ils font partie du vocabulaire de la magie.

VI. — Les développements de la racine **nei-* en celtique.

Aucun des rapprochements enregistrés par M. Walde (*Etym. Wtb.*, 2^e éd., p. 521) pour expliquer les mots latins *nitēre*, *nitōr*, *nitidus*, n'est vraiment satisfaisant. A s'en tenir au latin, on devrait partir d'une racine **nit-*, présentant, comme il convient, l'état sans *e* dans le type verbal en *-ē-*. Or, au degré *e*, la racine **neit-* est bien attestée en germanique et en celtique.

Elle a fourni au germanique deux substantifs de même forme mais de genre différent : un masculin en westique (v. h. a. *nīd*, v. sax. *nīd*, v. angl. *nīf*), un neutre en gotique (*neif*) et en scandinave (v. isl. *nīd*). Ces mots, de thème **neit-o-*, ont pris suivant les dialectes des sens variés, généralement péjoratifs : le gotique *neif* traduit *εθόνος*, le v. islandais *nīd* désigne la raillerie et l'insulte, le v. h. allemand *nīd* la haine et la jalousie. Le sens général est : « hostilité, dispositions hostiles » : le gotique *andaneiþata* veut dire « au contraire » (traduisant *τοῦναντίον*). Mais en vieux-saxon et en vieil-anglais apparaît un sens plus ancien et plus général : « ardeur guerrière, valeur au combat ». Dans le *Héliand*, v. 4898, *wāpnō nīd* signifie la « lutte des armes », et l'adjectif composé *nīd-hwat* exprime la « vaillance » (plur. *nīdhwata* « les vaillants », v. 5311, etc.). En vieil-anglais, il y a plusieurs composés de ce genre dans le *Beowulf* ; par exemple *nīd-grim* « furieux dans le combat » ; *nīd-beard* « âpre au combat », *nīd-hydig* « ardent au combat ». Le simple *nīd* signifie « valeur guerrière, ardeur » : *nīde genýded* « contraint par la force guerrière » (v. 2681), *nīda genæged* « attaqué avec ardeur » (v. 1440 etc.).

En celtique, le thème **neito-* a fourni au gallois le mot *nwyd* « ardeur, passion ». On le retrouve en vieux-celtique dans le nom *Nētō*, que portait le dieu Mars chez les Accitani, peuple d'Espagne (Macrobe, I, XIX, 5) ; plusieurs inscriptions en attestent l'existence (cf. Holder, II, 738). Peut-être le pre-

mier terme du nom des *Nitio-briges* (avec premier *i* bref?) s'y rattache-t-il aussi (cf. Holder, II, col. 750). C'est de **neit*-que sort le nom irlandais du « champion », *nia*, qu'il ne faut pas confondre avec le nom du « neveu », bien que la confusion ait été faite par les Irlandais eux-mêmes. Comme l'a reconnu M. Eoin Mac Neill, les inscriptions oghamiques permettent de distinguer les deux mots (*The Irish Ogham Inscript.*, Dublin, 1909, *Proc. R. Ir. Ac.*, vol. XXVII, p. 369 et ss.). Le glossaire de Cormac traduit *nia* à la fois par *mac sethur* « fils de sœur » et par *trénser* « vaillant, combattant » (éd. K. Meyer, nos 959 et 978). Mais les inscriptions oghamiques offrent pour le nom du « champion », du « guerrier », la forme *neta-*, dans les composés *Netacunas*, *Netacari*, *Netacagi* (ou *Netacagni*) et *Cunanetas*. On trouve plus tard *néth*, puis *niath* (*niad*), avec le dérivé *Néde* (de **Neitio-*), et des composés de type *Nath-crantail*, dont le premier terme a la forme *nath-* au lieu de *niath-*. L'irlandais connaît aussi un mot *nith* « combat, bataille » avec *i* long. Ce vocalisme peut s'expliquer comme celui de *min* (lat. *mītis*) à côté de gall. *nwyn* (cf. Pederesen, *Vgl. Gr.*, I, 51, § 34).

Visiblement, dans **neit-*, le *t* est un déterminant de racine, peut-être à l'origine un simple suffixe. Car la racine **nei-* apparaît pourvue d'autres déterminants, en celtique même; cf. Lidén, *Studien zur altindischen und vergleichenden Sprachgeschichte*, p. 59.

C'est à **neibh-* que se rattachent à la fois v. irl. *niab* « vivacité, énergie » et gall. *nwyf* « excitation » (de **neibho-*); cf. K. Meyer, *Sitzber. der preuss. Akad.*, 1912, p. 794. De *niab* (attesté par exemple dans T.B.C. l. 5790 éd. Windisch) a été tiré un verbe *niabaim* « j'excite », comme de *nwyf* un verbe *nwyfo*. Ainsi dans l'*Imram Curaig Máiledúin* (*Anecd. from Irish Mss.*, t. I, p. 51, l. 10):

niabsai iarom athais adluind óclach uallach

« un jeune guerrier arrogant l'excita par un violent outrage » (*athais adluind*, dat. instr.).

Le gallois *nwyf* « excitation, vigueur » est attesté dans la vieille poésie, ainsi que les composés *hynwyl* « vigoureux, gai, folâtre » et *dihynwyl* « sans vigueur, sans gaité ».

M. A. 197 a 14 (2^e p.) : *neud athwyf o nwyf yn eil Garwy hir* « voici que je renaiss plein de vigueur comme un nouveau Garwy hir ».

Ibid. 230 b 35 : *am dodes nwyf ym adoedi* « qui m'a donné de la vigueur pour me faire renaître ».

Ibid. 193 a 53 : *yny nwyf hynwys hynenyt* « jusqu'à ce que je sois vieillard plein de vigueur » (cf. 163 b 17 2^e p., 286 b 23 d. b., 303 a 26 d. b.).

Ibid. 339 a 1, 2^e p. : *neud wyf ddihynwys* « j'ai perdu ma vigueur ».

A un thème **uoibho* remontent à la fois v. irl. *nóib* « saint » et v. perse *naiba* « beau, bon ». M. Meillet explique ici l'idée de sainteté par celle d'une force agissante (cf. *Z. f. Celt. Phil.*, X, 309). Il s'agit d'un vieux terme de vocabulaire religieux conservé à la fois en iranien et en celtique.

Osthoff avait jadis expliqué gall. *nwyf* par **nei-mo-* en comparant v. irl. *niam* « éclat », de **nei-mā-* (*Indog. Fschg.*, V, 302). Mais le sens impose le rapprochement de *nwyf* et de *niab*. Quant à *niam*, c'est apparemment un dérivé de la racine **nei-*, qui avait pour sens propre de désigner à la fois le mouvement, l'agitation et l'éclat lumineux (cf. ce que M. J. Loth a dit ci-dessus, p. 153, de la racine **mei-k-*).

Un dernier développement de la racine **nei-* sous la forme **neik-* apparaît peut-être dans le substantif *niachus* .i. *neri* (H. 3. 18, p. 724) et dans le composé *niachmac* (L. L. 393 a 53 et B. B. 134 a 48). Cf. K. Meyer, *Ueber die älteste irische Dichtung*, vol. II, Berlin, 1914, p. 22-23.

J. VENDRYES.

SENBRIATHRA FITHAIL

Mr. R. Smith's edition of this text and the closely-related *Briathra Flainn Fina* is a useful and interesting piece of work, but his interpretation of some of the maxims is open to doubt. I venture to offer some criticisms and to suggest some alternative renderings.

p. 9, 1 and 2. *Adcota sochbell rodabiatha : adcota dúthracht dorata*, "Generosity begets one that feeds it : good-will begets one that gives." The verbs are *ro-* subjunctives.

p. 13, 20. *Adcota bil-tenga brath*, "A smooth tongue begets (leads to) treachery". Is there any authority, except ODav. 206, for *bil* = *olc*? The line quoted by Meyer, *Contrib. s. v. bil 2, ceu nach mbrath mbró-gainech mbil* probably means "devoid of murderous flattering treachery" (read *mbró-guinech*).

p. 16, 2. *Bat trebar arna bat gabálach* (read *Ba threbar arná ba gabálach*). "Be thrifty that thou be not rapacious". One who wastes his own substance is likely to prey on his neighbours.

p. 18, 2. *Ferr ledb luge*, "A weal is better evidence than an oath" : i.e. marks of violence are the best evidence of an assault. Dinneen has : " *leadbb*, a clout, a rag, a strip or shred, a streak or stripe... *fig.* a blow ; ..*l. dá mhaide*, a blow of his stick " (properly " a weal left by his stick " ?).

Smith renders : "The whip is better than lying", but *luge* does not mean "lying".

p. 19, 5. *Ferr móin imáitreb*, "Better to live in a bog than hemmed in by neighbours". Smith renders *imáitreb* by

“ living in the same house ”, which would rather be *comait-treb*.

p. 19, 6. *Ferr mog marbad* “ Better be a slave than be slain ”. Smith’s rendering “ better to be a slave than to slay ” was never an Irish sentiment.

p. 19, 8. *Ferr tigba torud*, “ Better a survivor than increase ”. Here *tigba* seems to mean “ a surviving representative of the family ”. The *loci* which Smith refers to do not support his translation “ being heirless ”.

p. 23, 23. *Ferr á(i)the opud*. “ Sharp words are better than a refusal ”.

p. 24, 28. *Ferr roind rébaind* (reading of FF) “ Dividing is better than rending ”.

p. 24, 30. *Ferr ré ráthaib* “ A respite is better than securities ”. This seems to mean that it is better to ask for time to pay a debt than to offer securities, which may lead to further difficulties.

p. 25, 34. *Ferr grés sous*. “ Craftsmanship is better than learning ”.

p. 25, 37. *Ferr gremm grefel* “ A firm grip is better than flurry (?) ”. As to *grefel* see Meyer, *Wortkunde*, 83. If his derivation from **greg-suel* is right, as seems probable, the original meaning may be “ stampede ”, rather than, as Meyer suggests, “ the staggers ”. In either case the sense might be extended to any hurried disorderly movement. Note that the next maxim means “ speed is better than hurry ”.

p. 26, 39, 40. *Ferr lubair atue : ferr léire lamide* “ Labour is better than fasting : piety is better than handiwork ”. These maxims belong to monastic life.

p. 26, 41. *Ferr bó bliadain* “ A cow is better than a year (’s work) ”. This seems to refer to the scale of wages : cf. *Met. Dinds.* III 310

boí i faichill ri bliadain mhuic
ac tuilliud óen-bó is óen-bruit.

see also Rule of Tallaght. p. 91 (note on c. 40).

p. 27, 42. *Ferr bríg bágaib* “ Strength is better than boasting ”. Cf. *ar ugníma ropsat mára, ar mbága rapsat beca*. LL. 208 a 34.

p. 30, 7. *Dligid aite a s(h)ocraite* "A fosterer deserves his funeral". See Dinneen s. v. *sochraid*, and O-Grady's remark quoted by Windisch, s. v. *sochraite*.

p. 35, 25. *Dligid étnge aimsir*. "A tongue-tied person has a right to time," (in giving evidence, etc.). This reading has more support from the MSS. than *éitge*, and gives better sense.

p. 35, 26. *Dligid tairc tunde*. "Provision of food deserves perpetuity of possession". This seems to mean that a tenant who provides entertainment for his lord deserves to have his holding secured to him. Cf. Laws II, 244, 2 and 7, *biad maith do t(h)airiuc*.

p. 38, 7. *Fáille fri tusel tacraí*. "Exulting over a slip in pleading" (one of the seventeen signs of bad pleading): *tuisel* = Latin "casus", but not English "case", except in the grammatical sense.

p. 51, 23. *Milsem ceib ceó(i)l ceól ind orcín*. This is rendered "the sweetest of all music is the music of slaughter". But is there any such word as *orcín* (masc.)? The reading of Tecosca Cormaic *ceól i ndoirche* gives excellent sense.

p. 52, 2. Another instance of the figurative use of *indeóin* will be found in Mon. Tall. § 19 *indeuin crábid*.

p. 56, v-4. Arrange thus: *Cid as dech ban? ní hannsa: ben nad fetatar fir reut. Aeth ma 'tchethar iarmolha sin, ní gabtha friu ara n-aicenta[ib], 7 nit-follaigthe ar ríchtain a lessa*. "What is the best sort of women? Not hard to say: one that no men have known before thee. But if thou see this afterwards [her loose conduct], thou shouldst not oppose them against (or, on account of) their natural passions, and [yet] thou shouldst not ignore it [their behaviour] on account of they need of them".

The number changes from *ben* to *friu*: (cf. § 5). *Atchethar* cannot be a passive, as Smith supposes. *Ní gabtha* and *nit-follaigthe* seem to be 2 sg. past-subj., and the infix *-t-* is probably a neuter. I fail to understand how *ní gabtha friu* can mean "she is not given to them", or *nit follaigthe* "she is not hidden from you".

p. 58, 7. *ar noco derglastar díb etir, mani gabtar dara n-ainme* "For none of them all is to be chosen, unless they are taken

in spite of their faults". -*derglastar* is a *ro*-subjunctive from *dogliunn*, "I demand, I choose" (not from *to-ess-glenn*-).

p. 59, 7. *Ni-n-aile, ni-turcaba, ni móra* "Do not rear him, do not take him up, do not advance him". The verbs are again subjunctives. For *do-urcbaim* used like Lat. *tollo* of lifting up a child in the arms and so accepting responsibility for it, cf. Z.C.P. XII 272 x, *domturcbaid suas*; 273, 21, *nacham-turcbaid*.

p. 61, 24. *Atcota aos allud* (sic leg.) "Age acquires fame".

p. 67, 57. Read *dinge* (with 23 D 2): *digge* is an instance of a common misspelling.

p. 72, 1. *Descaid cotulta frislige*, perhaps "Coitus is a presage of sleep" though *freslige* is not usually = *coblige*. Cp. however the parallel *milsem codalta freislige*, quoted by Smith from Tec. Cormaic. In these maxims *descaid* sometimes means "presage, forerunner", e. g. no. 6 *descaid éca uaman*; no. 24, d. *uilce uabar*.

p. 72, 2. Read *D. sirechtai sír-dord* "constant humming of tunes is a sign of longing".

p. 81, 25. *Ferr uirb orba* "Heirs are better than a heritage": *uirb* is pl. of *orb*, for which see Meyer, *Bruchstücke*, 11. The meaning is the same as in the maxim *ferr fer orba*, quoted by Smith from Laws IV 246.

p. 81, 27. *Ferr drub déne* "Delay is better than haste". For *drub* in this sense see Meyer, *Glossary to Death-Tales*, and for the verb *drubaim* see Strachan, *Verbal System of S. n. R.*, p. 66.

p. 82, 35. Read *Ferr téchtai allaitrebad* "Better dues than migration", that is, probably, "better to pay one's lord his dues than to be evicted and leave the country". The reading *allatbrugh* might be a miswriting of *allatbrughbad* "shifting one's quarters", if such a word exists; it cannot be a corruption of *ailithrech*, which would not make sense.

E. J. GWYNN.

LE
MABINOGI DE MATH VAB MATHONWY
D'APRÈS W. J. GRUFFYDD
ET LA MÉTHODE EN CELTO-MYTHOLOGIE ¹

W. J. Gruffydd était avantagement connu par diverses publications et surtout par les deux importants fascicules qu'il a consacrés à l'histoire de la littérature galloise, poésie et prose, de 1450 à 1600, période décisive pour l'évolution de la pensée du peuple gallois, puisqu'elle a vu l'avènement de la Réforme et qui peut-être, pour cette raison, n'avait été l'objet d'aucune étude véritablement impartiale². Ce sont des œuvres qui témoignent d'une connaissance étendue et approfondie de toute la littérature galloise depuis le moyen âge jusqu'à nos jours ainsi que d'une grande largeur d'esprit, ce qui n'est pas un mince mérite dans le pays d'élection des Méthodistes Calvinistes. Les vues personnelles et les aperçus nouveaux y abondent.

Aussi est-ce dans les dispositions les plus favorables que j'ai abordé l'étude de son nouvel ouvrage.

W. J. Gruffydd prenant pour sujet une des quatre branches

1. *Math vab Mathonwy*, an inquiry into the origins and development of the fourth branch of the *Mabinogi*, with the text and a translation by W. J. GRUFFYDD, M. A., Professor of Celtic at the University College of South Wales and Monmouthshire, Cardiff, in the University of Wales Press Board, 1928. xvii-392 p. 8°, 10 s. 6 d.

2. *Llenyddiaeth Cymru o 1450 hyd 1600* (Littérature du Pays de Galles), Liverpool 1922; *Llenyddiaeth Cymru, Rhyddiaith* (Prose) *o 1540 hyd 1660* (depuis 1540 jusqu'à 1660), Wroxeter, 1926. Voir un compte rendu élogieux de ces ouvrages par M. Vendryes dans la *Revue Celtique*, XL, 193 et XLIII, 186.

du roman gallois connu sous le nom de *Mabinogi*, branche portant le titre de *Math vab Mathonwy*, et y reconnaissant deux thèmes celtiques principaux, s'est proposé d'en retrouver et reconstituer la forme vieille-celtique à l'aide d'une comparaison minutieuse avec des textes irlandais présentant, à son avis, deux thèmes à l'origine identiques : 1° *Balor and his Grandson* ; 2° *Balor and his unfaithful wife*.

L'auteur, d'après sa préface, aurait reconnu les difficultés de pareilles recherches. Il avait eu d'abord l'intention de faire un travail d'ensemble sur l'origine des romans arthuriens.

Il aurait ensuite borné son ambition à élucider la question des *Mabinogion* et des romans du *Red Book of Hergest* et enfin il aurait reconnu que chacune des branches du *Mabinogi* devait être étudiée à part. On ne peut que louer sa prudence, mais il ressort de la lecture de son œuvre qu'il ne s'est pas rendu compte de la difficulté extrême de la tâche, même réduite, qu'il s'est imposée.

Reconstituer une sorte d'épopée ou *saga* vieille-celtique, plongeant fatalement des racines dans la préhistoire et la mythologie, avec les éléments dont il disposait, c'était, à mon avis, une tâche impossible.

Math est un texte du XII^e siècle ; les textes irlandais sont, pour la plupart, tirés des recueils modernes de contes. Assurément, comme je l'ai fait remarquer, ainsi qu'Alfred Nutt et d'autres, la tradition celtique est mieux conservée dans les contes et *sagas* irlandais que dans les romans gallois, mais il s'est produit dans la tradition populaire, une telle évolution ainsi qu'un mélange inextricable d'influences diverses, surtout depuis la chute de l'indépendance des divers pays celtiques ; les deux groupes goidelique et brittonique, sans parler du groupe gaulois, ont été de si bonne heure séparés, en particulier depuis la conquête romaine de la plus grande partie de l'île de Bretagne ; le christianisme a si profondément bouleversé du IV^e au VII^e siècle l'âme des Celtes insulaires, qu'on ne peut espérer puiser dans des documents fatalement disparates et dont aucun en langue indigène ne remonte au delà du VIII^e-IX^e siècle, les éléments de la reconstitution, je

ne dis pas d'un système considérable de traditions antiques, mais même d'une *saga* pan-celtique d'une certaine étendue.

Il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse relever dans les traditions irlandaises et galloises de nombreux points de contacts, de frappantes ressemblances. A l'exemple de beaucoup de celtistes et de folkloristes, je l'ai fait moi-même dans ma traduction des *Mabinogion*, et ailleurs, et Gruffydd ne paraît connaître qu'une partie de la bibliographie de la question ; mais dans ces comparaisons même, on est exposé à de graves erreurs. Il y a un *criterium* que seuls les celtistes rompus aux recherches linguistiques peuvent utiliser : c'est l'identité des noms des personnages des deux peuples (*numina nomina*) et des noms de lieux.

Tout d'abord Gruffydd, qui donne le texte et la traduction de Math prête à la critique comme *éditeur* et *traducteur*. Il me paraît se faire une idée fort inexacte de ce qu'il faut entendre par *sources*. Dans la liste des sources on voit figurer pêle-mêle des ouvrages de valeur fort inégale, dont plusieurs ne sont cités, au cours de l'ouvrage, qu'une ou deux fois. Il semble que ce soit une liste des travaux qui constituent le répertoire bibliographique général de l'auteur.

Gruffydd avait naturellement à parler des travaux de ses prédécesseurs au point de vue du texte et de la traduction.

Pour la traduction, il cite celle de Lady Charlotte Guest qui a traduit les *mabinogion* en *admirable English* et celle de M. Joseph Loth qui les a traduits en *admirable French*.

Pour lui il s'est imposé la tâche *of frankly providing a mere crib* (je cite de peur de ne pas traduire exactement), se tenant le plus près possible de l'*idiom* du texte gallois, quoique le résultat en dût être *a particularly atrocious form of Welsh-English*.

En somme c'est une sorte de traduction littérale qu'il s'est proposé.

Or tous les lexicographes considèrent une pareille traduction comme une préparation en quelque sorte à une vraie traduction, un exercice préparatoire pour le traducteur. Il est autrement difficile de traduire en une langue correcte en en donnant le sens aussi exact que possible, un texte en langue étrangère. C'est le but que je me suis proposé.

Pour la traduction, j'ai voulu la rendre aussi lisible que possible *sans rien sacrifier de l'exactitude que l'on est en droit de demander avant tout à un traducteur*. En fait de traduction, *littéral* n'est pas synonyme d'*exact*¹. J'ai accompagné ma traduction de très nombreuses notes explicatives et de bon nombre de notes critiques, dont Gruffydd ne parle pas. Sa traduction ne me paraît pas différer pour le sens, sensiblement de la mienne, sauf dans un passage dont il sera question plus loin.

Gruffydd a une vue fautive de ce que doit être une traduction pour un lecteur étranger. S'il en résulte un effet fâcheux déjà pour Math, c'eût été désastreux pour le roman de *Kulhwch et Olwen*, le chef-d'œuvre de la prose galloise ; il est impossible de rendre ainsi la poésie de la langue, le coloris et la vigueur de l'expression, la souplesse de la construction : bref, c'eût été non une *traduction* mais une *trabison*.

Quant à la traduction de Lady Charlotte Guest, je lui ai rendu pleine justice, tout en en signalant des inexactitudes inévitables, l'auteur ne sachant guère le gallois et ayant travaillé sur une *traduction littérale d'un savant gallois*.

Gruffydd aurait dû signaler la réédition de cette traduction en 1905 par Alfred Nutt, car Nutt l'a fait suivre de notes substantielles qui sont comme le résumé de ses travaux et de ses vues sur les romans gallois et la *matière des Bretagne*.

Math étant le texte principal qui servait de base à son travail, Gruffydd devait rechercher non seulement la date des manuscrits d'où il était tiré, mais encore la date de la composition.

A cette question capitale, il répond, page 44, par une note absolument insuffisante. L'orthographe prouverait, d'après lui, que les deux sources manuscrites, *Red Book of Hergest* et *White Book of Rhydderch*, dérivent d'un commun archétype

1. J. Loth, *Les Mabinogion du Livre Rouge de Hergest avec les variantes du Livre Blanc de Rhydderch*, traduit du gallois avec une introduction, un commentaire explicatif et des notes critiques. Paris, 1913. C'est une seconde édition considérablement augmentée et amendée de la première parue en 1889. C'est cette seconde édition que je cite.

qui n'a pas été écrit plus tard que le XII^e siècle. Cette étude, il oublie que je l'ai reprise dans l'*Introduction* à ma traduction des *Mabinogion* (pp. 15-41) et menée, je crois, à bonne fin, au prix d'un examen laborieux de l'orthographe, des formes caractéristiques des mots, des particularités de la syntaxe, de la géographie, des noms de lieux, des mœurs et de l'histoire.

Tout d'abord en mentionnant les deux sources manuscrites, il se contente, dans sa note de la page 44, de renvoyer pour les dates au *Report on the manuscripts in the Welsh Language* de Gwenogfryn Evans (*Historical mss. Commission*, 1898-1910). Il omet de dire — ce qui est important — que le *White Book of Rhydderch* comprend, outre les manuscrits 4 et 5 de la Bibliothèque de Peniarth, des fragments des mss. 6, 7, 14 et 16 de la même bibliothèque. Or, ces mss. ou fragments de mss. sont d'époques diverses. Le ms. 4 sort du même archétype que le *Red Book*. La partie du ms. qui contient les *mabinogion* (au sens général du mot) est de la fin du XII^e siècle.

Le texte manuscrit le plus ancien est donné par le ms. 6 (parties I et II) de Peniarth, mais il ne comprend qu'un court fragment de la branche de Branwen et de celle de Manawyddan. Il a été écrit vers 1228. La partie III du même manuscrit est de 1285. Le manuscrit II (partie du roman de Peredur) est dans l'ensemble du XIV^e siècle : les colonnes qui concernent le roman de Peredur sont du XIII^e s. Le ms. 14 est de différentes mains, le fragment de Peredur est de la seconde moitié du XIV^e siècle.

D'après l'étude que j'en ai faite, les trois premières parties du ms. 6 remontent à une source écrite du premier tiers du XIII^e siècle. La partie IV a été rajeunie.

Les mss. 7 et 14 sont étroitement apparentés et représentent une source commune assez différente de la première.

Comme dans ma première traduction, je conclus dans la seconde, d'après certaines fautes du scribe du *Livre Rouge*, qu'il copiait un ms. plus ancien, vraisemblablement de la fin du XII^e ou du commencement du XIII^e siècle. Il en est de même de Peniarth 4.

La rédaction des *mabinogion* ne peut être postérieure au premier tiers du XIII^e siècle ; mais les scribes pouvaient copier un manuscrit antérieur, sensiblement plus ancien.

Les divers mss. ou fragments de mss. ont conservé plus ou moins des traces de particularités d'orthographe, de forme et de syntaxe plus anciennes. C'est ainsi que Peniarth 4 est, en général, plus fidèle à l'archétype ancien que le *Red Book* ; il en est de même de Peniarth 6. Au point de vue de la langue, c'est Kullhwch et Olwen de Peniarth 4 qui offre le plus d'intérêt et se rapproche le plus de la poésie archaïsante du XII^e siècle. Ce roman a dû être rédigé vers la fin du XI^e s., les autres romans ont dû l'être un peu plus tard, vers la fin du XII^e s., les quatre branches du *mabinogi* plus tôt¹.

Cette question de la date de rédaction est, dans certains cas, d'une importance capitale. L'identification du nom du héros gallois *Llew* avec le nom irlandais *Lug* est essentielle pour la thèse de Gruffydd. Or, page 60, il constate que le nom du héros est *Llew* dans le *Red Book*, forme qui ne peut répondre à l'irlandais *Lug* (vieux-celtique *Lugu-*) ; tandis que dans le *White Book*, sur quatorze exemples du nom, on a *Llew*, 12 fois, et *Lleu*, 2 fois. Ce n'est pas absolument exact. Peniarth 4 a *Lleu* dans le titre et dans l'exclamation d'Arianrod, mais, comme je l'ai fait remarquer (*Mabin.* p. 195, note 1), le caractère employé par le scribe du manuscrit a eu, à une certaine époque, la double valeur *u* et *w*. Les trois stances de quatre vers (genre *englyn*) qui se trouvent dans Math prouvent clairement que le copiste avait sous les yeux un manuscrit où *eu* représentait à la fois la diphtongue galloise *eu*, *ew*, et *ew* (*ew* pour *eu*). Cette méprise n'était possible qu'à une époque de transition du vieux au moyen-gallois, c'est-à-dire au cours du XI^e siècle². A une époque antérieure, on eût eu *Lou-* qu'on ne pouvait

1. Cf. sur la question des *mss* et de la rédaction, J. Loth, *Mabinogion*, p. 16-34, 38, 39.

2. L'auteur semble ignorer le travail d'Anwyl : *The four branches of the mabinogi* (*Zeitschrift für celtische Philologie*, I, p. 277 ; II, p. 124 ; III, p. 123).

confondre avec *Leu* (= *Lew*). *Lou-* se retrouve en vieux-gallois, dans des composés comme *Lou-march* = **Lugumarcos* (Généalogies du x^e siècle; *Annales Cambriae* terminées entre 954 et 955, à l'année 903). On trouve même dans les Généalogies *Louhen* (J. Loth, *Mabin.*, II, 338).

Lleu est identique à *Lug*, irl. moderne *Lugh* (*ibid.*, I, p. 495 et note, p. 400).

Les textes irlandais comparés sont, en général, modernes. Gruffydd, après les avoir passés en revue, et les avoir analysés, en résume le contenu, l'essence à son avis, sous le titre de *summary* qui est désigné par la majuscule S; Math est désigné par M.

Dans son *Introduction* (p. 47) Gruffydd résume le résultat de ses recherches. Il voit dans Math la fusion de deux thèmes principaux et aussi de divers thèmes subsidiaires. Il est certain que Math est composite. Ceux qui l'ont étudié sont d'accord sur ce point.

Son exposé du thème principal permet de juger sa méthode et de la condamner. Gruffydd a été frappé par un épisode du roman de Math qui se retrouve dans la légende du géant irlandais Balor. Dans Math, la mère, la prétendue vierge Arianrot refuse nom, armes et femme à son fils. Il faut cependant que la mère lui donne elle-même nom et armes. Par la magie, l'oncle du jeune homme l'obtient. Dans la légende de Balor, le géant refuse de donner un nom au fils né de sa fille. Le Héros par des artifices magiques, l'y force.

La légende de Balór devient un véritable lit de Procuste entre les mains de Gruffydd pour le roman de Math.

Balór est un géant qui n'a qu'une fille. Il lui a été prédit que le fils de sa fille le tuerait avec une lance particulière, dans des circonstances particulières : aussi garde-t-il sa fille enfermée dans une tour. Le Héros réussit à l'approcher et il en a un fils. Pour prospérer l'enfant doit obtenir un nom de son grand-père, qui refuse. Le Héros l'y force : l'enfant s'appellera *Lug Lámfoda*. Avec l'arme indiquée dans les circonstances indiquées, Lug tue son grand-père.

Que trouve-t-on dans Math ?

D'abord Math n'est pas un géant. Qu'à cela ne tienne :

les deux *sagas* de Balor et Math étant à l'origine identiques pour Gruffydd, il lui faut au lieu de Math un géant. Ce géant, c'est *Beli Mawr* (Beli le Grand) ou *Beli hir* (Beli le Long). Mais ni *mawr* ni *hir* n'ont en gallois le sens de *géant* ou de gigantesque.

Gruffydd a songé à Beli d'abord parce qu'il a vu avec John Rhys une parenté entre Beli, Bile et Balor¹. Il y a bien un *Benlli Gawr*, Benlli le Géant, mais c'est le père de Beli (d'un Beli), par exemple dans le *Black Book of Carmarthen*. Gruffydd le sait et le dit (p. 185), mais pour lui Beli et Benlli c'est le même personnage !

La légende de *Beli-Benlli-Balor*, Gruffydd la retrouve aussi en Cornwall. Milton a dû tirer, selon lui, le nom de son géant Bellerus qu'il associe aux légendes du Mont-Saint-Michel de Cornwall, du nom du *Belerium* de Diodore ou *Bolerium* de Ptolémée. A l'appui de sa légende Balor-Beli, Gruffydd nous apporte ce qu'il appelle deux faits importants de la légende populaire du Cornwall :

1° Le Géant du Mont-Saint-Michel a un marteau et le Géant de Trecobben² un autre ; ils se le lancent l'un à l'autre³.

2° Le Géant du Mont-Saint-Michel a un œil au milieu du front ; il vole la meilleure vache du voisinage. Mais un jour il eut la fâcheuse idée de voler la vache de Lord Pengerwicke, magicien, qui par ses artifices le cloua à un roc.

1. Beli est identique à coup sûr à l'irlandais *Bile* à l'époque historique même. Les mêmes personnages portent en gallois le nom de Beli et dans les Annales irl. le nom de *Bile* (vieux-celtique *Belios* ou *Belio-s*). Mais Beli-Bile peuvent n'avoir rien à faire avec βελος, trait, βελλω, je frappe. En irlandais *bile* a le sens d'arbre, généralement *arbre sacré* et, en irlandais moyen, le sens métaphorique de *prince, chef*. Cf. Joyce, *A social history of Ancient Ireland* I, 236 ; II, 286.

Chez les Celtes et les Germains, l'arbre a joué un rôle considérable, dont il reste des traces nettes à l'époque historique ; v. *R. Celt.*, XLIV, 316. Ce n'est pas le seul sens possible. Il y a d'autres **bel-* totalement différents, pan-celtique *Belisama*.

2. *Tre-cobben* = *Tre-comm*.

3. Une légende tout à fait semblable est connue dans les Montagnes Noires dans le Finistère.

Gruffydd voit là des traits nets de la légende de Balor : le Géant du Mont n'a-t-il pas un œil au milieu du front et n'est-il pas voleur de vaches !

Ce qu'il y a de plus caractéristique de la méthode de Gruffydd, c'est la façon dont il interprète, pour achever l'identification de la légende de Balor avec celle de Beli, l'épisode de Benli dans l'*Historia* de Nennius (§§ 32-34).

Saint Germain veut convertir Benli, un tyran, *un vrai tyran* et dans cette intention se présentant avec ses compagnons à la porte de sa citadelle, demande à entrer. Benli leur fait dire que, fussent-ils rester là jusqu'au bout de l'année, ils n'entreraient pas. La nuit approchant, un des serviteurs sortant de la citadelle invite Germain et ses compagnons à venir à sa chaumière. Il n'a pour tout bien qu'une vache et un veau. Il tue le veau, le rôtit et le place devant ses hôtes. Germain ordonne de ne rompre aucun des os. Le lendemain matin le veau était retrouvé sain et sauf auprès de sa mère¹.

Saint Germain et ses compagnons retournent à la porte de la citadelle et y restent toute la journée sans avoir pu saluer le tyran.

Le serviteur étant arrivé près d'eux, Germain lui recommande de ne laisser aucun des siens dans la citadelle. Il en emmène ses neuf fils. Une fois dans la chaumière le saint leur ordonne de veiller, de ne pas lever les yeux si quelque chose survénait dans la citadelle, de prier sans relâche et de crier vers le Seigneur.

La nuit était peu avancée lorsque le feu tomba du ciel, brûla la citadelle et tous ceux qui s'y trouvaient avec le tyran.

Pour tout autre que pour Gruffydd, le fait capital dans ce récit, c'est l'obstination du tyran à refuser d'entendre la parole de Dieu, à repousser son interprète, et la punition par le feu du ciel due à l'intervention du saint et aux prières des néophytes (cf. *Rev. Celt.*, XLV, 171).

1. San-Marte dans son édition de Nennius, p. 48 note, signale un miracle semblable accompli par saint Fingar (*Acta ss. mart.*, V, 3, p. 458, § 10); cf. *Rev. Celt.*, XXXV, 359.

Pour Gruffydd le *point vital* (*the vital point*) du miracle de saint Germain, c'est la *résurrection du veau mort ou peut-être bien de la vache morte!* Cette vache, toujours d'après le commentateur, appartenait à un pauvre serviteur de Benli qui vivait *non dans la cour mais en dehors*. Il est fort possible, continue-t-il, qu'on ait oublié aussi la façon dont le veau était mort, cela n'étant pas essentiel pour le miracle et que le compilateur de la *Vita Germani*, ait *basardé*, à ce sujet, la première conjecture qui lui passa par la tête — et une bien *pauvre conjecture* (and a *very poor guess!*), c'est-à-dire *que le veau avait été mangé par Germain et ses compagnons* ¹.

D'après Gruffydd on peut *parfaitement admettre* que le veau a été tué par Benli (qui devient *Benlli Gawr*, Benlli le Géant) : un des exploits de Balor (= Beli-Benlli) n'a-t-il pas été le vol d'une vache fameuse (p. 182)?

Pour Gruffydd deux miracles ont été fondus en un seul : celui du veau ressuscité et celui de la destruction de la citadelle par le feu du ciel ².

On ne s'explique pas pourquoi le saint avertit ses amis de ne pas regarder vers la citadelle pendant la nuit ³.

L'explication, Gruffydd l'a trouvée : les chrétiens ne doivent pas regarder vers le château, parce *qu'à l'aube Benlli Gawr (Benli) ouvrira son œil unique et brûlera tout ce sur quoi portera son regard*. Gruffydd n'est pas arrêté par le fait que Benli n'est pas un géant, n'a pas d'œil unique, brûlant tout ce qu'il regarde, que la citadelle a été brûlée non à l'aube mais à une heure peu avancée de la nuit : Benli n'est-il pas Balor?

Il oublie aussi de nous expliquer par suite de quelle dis-

1. *Poor guess* est suivi chez Gruffydd d'un point d'exclamation. Le mien, inutile de le dire, n'a pas la même signification.

2. D'après Gruffydd, il n'est pas dit que Germain ait eu aucune part à cette destruction : le contraire saute aux yeux.

3. Le texte porte : *quidquid evenit in arce nolite aspicere, sed orate indesinenter*... Le saint les exhorte en somme à une chose par-dessus tout : à prier sans cesse sans se préoccuper de ce qui peut arriver dans la citadelle. D'ailleurs les portes de la chaumière, sur son ordre, ont été fermées.

traction Benli porte cette fois son regard sur sa citadelle et comment il se fait qu'il ne l'ait jamais regardée à l'aube auparavant. Il serait cruel d'insister.

Il y a bien d'autres différences entre Balor et le Beli gallois. Beli n'a pas de petit-fils de la main duquel il mourra. Gruffydd décide qu'il est grand-père de Llew : ce serait, en effet, le père d'Arianrhod la prétendue vierge de laquelle naît Llew *d'après toutes les traditions galloises (according to all welsh traditions)*.

Étonné d'une assertion qui me paraissait en contradiction avec tous mes souvenirs, j'ai compulsé de nouveau au sujet d'Arianrhod et Beli, triades, poèmes anciens, Mabinogion ¹. Arianrhod est fille de Don, en particulier dans le *mabinogi même de Math*. Toutes les traditions se réduisent à une seule triade du Red Book où, en effet, Arianrhod est fille de Beli.

Beli n'est d'ailleurs nullement tué par le fils d'Arianrhod. Dans Math Arianrhod est la nièce de Math, son fils Llew est tué par Gronw-Pebir (*Pebr*) l'amant de sa femme Blodeuwedd. Il s'envole sous la forme d'un oiseau. Rendu à sa forme humaine par Gwydyon, il tue Gronw avec la lance particulière et dans les conditions particulières où il a été lui-même tué.

Math n'est pas un géant mais c'est un magicien, ce que n'est pas Balor, qui n'a de magique que son œil. On ne lui a nullement prédit qu'il mourrait de la main d'un petit-fils : il n'en a pas. Il ne peut vivre en revanche que si son pied repose dans le giron d'une vierge, en dehors du cas de guerre. La vierge porte-pied est violée par Gilvaethwy fils de Don, qui a pu l'approcher en l'absence de Math appelé au dehors par la guerre, grâce aux artifices du magicien Gwydyon son frère. Tous les deux sont neveux de Math. Gruffydd conteste une correction que j'avais faite au texte gallois dans ce passage ; il le maintient en l'interprétant à sa façon. On lit (édition de Gruffydd, p. 8) : *ar nos honno yd ymchoeles Gwy-*

1. Sur *Arianrhod*, cf. mes *Mabin.* 2, 7, 152, 176 191-198 *passim* ; II, 273, 287 ; pour *Beli mater* : I, 121, 122, 135, 146, 198, 222, 231 ; II, 303, 305, 329.

dyon vab Dou a Gilvaethwy y vrawt hyt yg kaer Dathyl ac y gwelei vath vab mathonwy doddi Gilvaethwy a Goewin verch Pebin y gytgyscu. Si on maintient le texte, il faut traduire avec Gruffydd : « cette nuit Gwydyon fils de Don et Gilvaethwy son frère retournèrent jusqu'à Kaer Dathyl et Math fils de Mathonwy vit mettre Gilvathwy et Goewin à coucher ensemble ». Or, Math, quand il revient à son domicile, ignore tout ce qui s'est passé. Il fait préparer un endroit où il puisse s'accouder et reposer ses pieds dans le giron de la vierge. Goewin lui déclarant qu'il ait à chercher une vierge et que pour elle, elle est femme, il s'écrie : « Qu'est-ce que cela veut dire » ? Il m'avait paru, en conséquence, nécessaire de corriger *gwelei*, il voyait, en *gwely*, lit. Il va de soi que dans ce cas, il fallait lire *Math* au lieu de *Vath* ¹. Je suis convaincu que le scribe a mal lu le texte qu'il avait sous les yeux et qui était d'une époque de transition, où on avait un imparfait *gueli* et un substantif *gueli*, lit : *ac yg gueli Math vab Mathonwy y gueli Gwydyon (wydyon) doddi*, etc. *Gueli (gwelei)* a ici le sens de *il décida, il trouva opportuu*. Ce qui confirme mon opinion, c'est que Goewin racontant à Math ce qui s'est passé, précise que si on lui a fait violence à elle, on l'a outragé lui aussi, en couchant avec elle dans sa chambre et dans son lit à lui (édition Gruffydd, p. 12).

D'après Gruffydd, Math a pu voir la scène parce qu'il est magicien. Il aurait pour un magicien un grave défaut, c'est de perdre la mémoire. De plus il a à lutter contre un autre magicien, Gwydyon ².

Gruffydd, à propos du roi magicien, renvoie au *Golden Bough* de J. G. Frazer. C'est surtout aux admirables *Lectures*

1. Dans mes *Notes critiques (Mab., I, 397)*, j'ai reproduit le texte (*y gwelei vath*) tout en proposant *gwely*, ce dont s'est autorisé Gruffydd pour dire que ma correction est faite en dépit du texte et impossible. La correction de *Uath* en *Math* ne me paraît pas si osée. Je ne suppose cependant pas que Gruffydd ait voulu insinuer que j'ignorais qu'après *gwely*, lit, il fallait *Math* et non *Vath*. Ifor Williams a proposé de lire *y gwelei Wydyon . . .*, ce qui est plausible.

2. Pour les imparfaits en *ī* long, cf. J. Loth, *Remarques et additions à l'Introduction to early Welsh de Strachan*, p. 70-71.

on the early history of kingship, du même auteur, qu'il faut recourir pour tout ce qui concerne la royauté primitive et pour les rois-magiciens ou magiciens-rois, surtout aux *Lectures* II, III et IV.

Math n'a rien à craindre du fils qui peut naître de la vierge Goewin, qui n'enfante d'ailleurs pas, pas plus que de celui qui naît de sa nièce Arianrhod qui a succédé à Goewin. Mais sous peine de mort, il faut qu'il soit assisté par une vierge. Le cas est fort différent à tout point de vue et particulièrement intéressant. La virginité chez d'autres peuples était nécessaire pour certaines fonctions. On connaît le rôle des vestales à Rome; chez les Incas, le feu sacré était entretenu par un couvent de vierges qui étaient considérées comme les femmes du soleil (*Studies on the Earl. hist. of Kingship*, p. 226-227).

Arianrhod se dit vierge. Math pour l'éprouver la fait passer par-dessus sa baguette enchantée. Elle laisse après elle un premier enfant — blond et fort, puis un autre petit enfant, qui sera Llew. Le *Mabinogi* ne donne pas de père à l'enfant. Il est donc fort possible que primitivement dans la légende de Llew, on soit en présence de la conception d'une vierge. Dans le Folk-lore ' ce n'est pas rare (sur des rois de l'ancienne Rome. fils de vierge, cf. Frazer, *Studies*, p. 218, 219, 233).

D'après Gruffydd, le père serait Gwydyon dans la version la plus ancienne de Math, Gilvaethwy dans une plus récente. Il y aurait eu inceste. Cela ne repose sur aucun argument sérieux.

Ce qui montre bien que Gruffydd a obéi à une véritable obsession, c'est qu'il n'a pas vu qu'il existait dans le roman de Kulhwch un personnage mythologique, dont la ressemblance avec Balór saute aux yeux : c'est Yspaddaden Penkawr (à la tête de géant). Balor sert même, comme je l'ai fait remarquer (*Mabin.*, I, p. 296, note 1), à expliquer certaines bizarreries du récit gallois évidemment mutilé. Balór, dieu

1. Dans les vies de saints irlandais, les conceptions miraculeuses ne sont pas rares : voir Plummer, *Vitae sanctorum Hiberniae*, I, cxxxvii, cvlvii-clviii.

des Fomore, a les paupières habituellement rabattues sur les yeux : lorsqu'il les relève, d'un coup d'œil, il tue son adversaire. Il est tué par son petit-fils Lug roi des Tuatha Dé Danann. Yspaddaden, lui aussi, a les paupières baissées. Pour qu'il voie, ses valets sont obligés d'élever les fourches sous ses deux sourcils tombés sur ses yeux. L'œil qui tue a été remplacé par un javelot empoisonné qu'il lance instantanément après.

Il a une fille Olwen, qu'il ne veut marier à aucun prix, car il mourra dès qu'elle le quittera.

Kulhwch étant allé au péril de sa vie demander Olwen à Yspaddaden, celui-ci, ayant manqué son coup, menacé de mort, consent, mais en imposant à Kulhwch une série de travaux ou de trouvailles qu'il juge impossibles. Ces exploits réalisés, il est obligé de céder sa fille à Kulhwch et pour lui la mort est inévitable. Il n'est pas tué par son gendre, mais par son neveu, Goreu, le fils de son frère Kustennin dont il a tué 23 des fils.

La parenté mais non l'identité des deux légendes est évidente.

La seconde reconstruction d'une *saga* goidelo-brittonique, que Gruffydd intitule (p. 47) *Balor's unfaithful wife* est tout aussi extraordinaire. Je ne crois pas avoir jamais lu de travail où on ait poussé aussi loin l'art ou plutôt la fantaisie de jongler avec les textes.

Dans *Math* la femme formée des fleurs par Math et Gwydyon, devenue la femme de Llew, le trompe avec Gronw Pebir (ou *Pebr*¹), qui, avec son aide, le tue. Il s'envole sous la forme d'un aigle. Il est rendu à la forme humaine par Gwydyon. Sa femme Blodeuwedd est changée en hibou, nom populaire en gallois de cet oiseau. Llew tue Gronw.

Avant d'avoir comme *porte-pieds* Arianrhod mère de Llew, le roi qui est Math et non Beli, a eu dans les mêmes fonctions Goewin qui a été violée par Gilvaethwy fils de Don avec l'aide de Gwydyon. Pour les punir, Math roi-magicien transforme Gilvaethwy en biche et Gwydyon en cerf ; d'eux

1. Pebr et *Peir* existent.

naît un faon. D'autres transformations suivent ; Math les rend à leur forme humaine.

Voici la reconstitution (p. 46).

Le Roi a une femme Goewin ; avec son amant Gilwaethwy, elle transforme son mari en *trois animaux* successivement. Il reprend sa forme et punit Gilwaethwy et Goewin en les transformant dans les mêmes trois animaux.

Dans chacune de ces transformations ils ont un rejeton. Une pareille transformation de la légende n'a nul besoin de réfutation : l'exposer, c'est la réfuter.

A ces deux thèmes principaux Gruffydd a joint des *minor themas* dont les principaux sont :

1° Une histoire semblable à l'histoire irlandaise de Cúrói mac Dáiri ; 2° la légende populaire du Hibou, Blodeuwedd. Cet ensemble mythologique compliqué s'amalgame avec la mythologie de Llew ou Llew, *Lugus* le patron des cordonniers, *Lugus* le tireur.

En Galles, il y aurait eu fusion de la légende de la femme changée en hibou avec celle de la femme infidèle (p. 263-267).

Écartant le conte populaire de la femme-hibou Blodeuwedd (aspect, forme de fleurs), Gruffydd résume ainsi en quelques mots celle de la femme infidèle (p. 263).

Blodeuwedd n'est nullement d'origine surnaturelle. C'est la femme d'un magicien. A l'aide de son amant elle le tue et est elle-même tuée par lui. Ainsi simplifiée, Gruffydd n'hésite pas à l'identifier avec la légende de Cúrói mac Dáiri qui selon lui, comparativement, a une forme non contaminée de la légende primitive (p. 263). Il la résume comme il suit en puisant dans l'*Amra Chomói* et l'*Aided Conrói meic Dáiri*, la portion préliminaire étant suppléée par *Fled Bricrend*.

Bláthnait est la femme de Cúrói grand magicien. Cuchulainn arrive au château de Cúrói en son absence, devient l'amant de Bláthnait et s'entend avec elle pour tuer le mari ¹,

1. Gruffydd, page 266, note 87, rappelle que l'histoire de la mort de Cúrói est connue en Galles et est rappelée dans un poème du Book of Taliesin (*Four anc. Books of Wales II*, 198 : *márvnat Corrói M. Dayry*). Gruffydd oublie de signaler mon article sur ce poème dans la *Revue Celtique*, XXI, 55.

puis emmène la femme en Ulster. Le poète de Cúroí, Ferceirtne, les y poursuit, surprend Bláthnait au sommet d'un rocher abrupt et élevé, la saisit dans ses bras et se précipite avec elle dans l'abîme.

Gruffydd ajoute à toutes ces fantaisies une identification du nom de Blodeuwedd avec celui de Bláthnat ou Bláthnait qui, *a priori*, paraissait impossible, *Blod-* au sens de *fleur* paraît bien identique à *bláth*, mais *-wedd* semble n'avoir rien de commun avec *-nat* ou *-nait*. Or, la reconstitution de la légende gaélo-brittonique ferait un pas décisif, si *-wedd* et *-nat* remontaient à une origine commune. Il faut donc que cela soit : voici comment Gruffydd résout ce problème que tout autre eût jugé insoluble (p. 253).

C'est d'une extrême complication et de peur d'omettre un des maillons de la chaîne qui relie *uuel* à *-nat* je me vois forcé de recourir à la traduction (p. 264).

Dans le *Red Book* et le *White Book*, *d* final représente *dd* (*th* anglais dans *thee*); donc on doit lire *Blodeuedd* comme *Blodeuedd*, mais dans l'archétype commun du *White Book* et du *Red Book*, *d* final n'a que la valeur de *d*; *dd* final est représenté par *t*. Dans bon nombre de cas, surtout dans les mots rares, les scribes plus récents commirent des erreurs dans la reproduction de *t*; parfois ils le copièrent comme *t* qui pour eux représentait un *d* au lieu de l'écrire correctement *d*. Un scribe donc rencontrant *Bláthnat* sous sa forme vieille-irlandaise devait inévitablement (à moins de commettre l'erreur mentionnée plus haut) copier ce nom en gallois sous une forme adoptée *Blodnad* ou *Blodennad*, suivant qu'il adoptait la racine *blod-* ou la forme pleine *blodeu*. Mais la lettre *n*, alors comme aujourd'hui, était régulièrement mal copiée comme *u* et dans certains écrits d'ailleurs était impossible à distinguer de *u* : c'était donc pure affaire de chance si le mot était copié comme *Blodennad* ou *Blodeuual*. Mais, ajoute Gruffydd, tout n'est pas fini là (*the matter is not ended here*). Le *t* final de *Bláthnat* est l'équivalent écrit vieil-irlandais de ce qui sera plus tard écrit et prononcé *d*; par exemple *cét*, cent, vieil-irlandais est en irl. moderne *céad*. Si, comme c'est le plus probable, à en juger par le traitement d'autres noms, le mot est passé d'ir-

landais en gallois par la voie orale, la consonne finale a dû être correctement entendue *d* et écrite *d* ou *t* suivant l'âge et l'orthographe du manuscrit. La voyelle du second élément était un *a* modifié, c'est-à-dire *ai*. Gruffydd n'hésite pas en conséquence à identifier (*I make no apology for equating*) non seulement le premier élément des deux noms sur lequel il ne peut y avoir de doute, mais encore le second, qui pour lui est représenté par le gallois *-ned* écrit *-ned*, mal copié *-ned*, donnant ainsi naissance à la forme complète manuscrite *Blodened* qui, *naturellement*, a été confondue avec *Blodennedd*, le nom du hibou.

C'est un tissu d'erreurs ou d'affirmations hasardées.

D'abord il n'est pas vrai que dans l'ensemble dans le commun archétype du *White Book* et du *Red Book*, *d* final ait la valeur de *d* et que *dd* final soit représenté par *t*. Cette orthographe est régulièrement celle du *Black Book* et d'un certain nombre de poèmes de la *Myvyrian Archaeology* du XII^e et du commencement du XIII^e siècle. Dans le *Book of Taliesin*, le *Book of Aneurin*, les poésies du *Red Book*, *t* final est l'occlusive sourde *t*; *d* final représente la spirante dentale sonore galloise.

Il en est de même dans les notes marginales à l'Évangélaire de saint Chad; dans les gloses en vieux-gallois (et en vieux-breton)¹; dans les délimitations de champs du *Book of Llandav*. Quant au *White Book*, en ce qui concerne les *Mabinogion*, son orthographe varie suivant les manuscrits compris sous ce nom (voir sur cette question l'*Introduction* à ma traduction). Gruffydd oublie d'ailleurs qu'il a déclaré formellement, p. 44 note, qu'il y a d'*insurmontables objections* à l'opinion de Gwenogfryn Evans : que le *White Book* serait l'*original du texte du Red Book of Hergest*. L'archétype commun devait donc, suivant toute vraisemblance, écrire l'occlusive dentale sourde et la spirante dentale sonore *d*. Le scribe gallois a donc dû écrire *Blàthnat* sous la forme *Blodnat* ou *Blodeumat*, mais le premier Gallois qui a entendu prononcer *Blàthnat* a-t-il entendu *d* final? Tout d'abord la prononciation des occlusives den-

1. Il y a dans les gloses quelques exemples de *d* pour *t* occlusive sourde; ils sont fort rares.

tales, en particulier de l'occlusive dentale sonore, n'est pas identique dans les deux langues. Gruffydd commet une erreur étrange en avançant que le *t* final vieil-irlandais évolue toujours en *d* : cela dépend de l'origine de ce *t* : L'exemple de *cét*, cent, vieil-irlandais (et aussi moyen-irlandais) devenant *d* (*céad*) en irl. moderne est exact, mais il y a bon nombre d'autres exemples de *t* final vieil-irlandais persistant en irlandais moderne (*slat*, *cruit*, etc.). La voyelle du second élément ne pouvait être écrite *ai* si la forme (qui existe d'ailleurs) n'était pas *Bláthmait*. De plus, il est fort peu probable qu'un Gallois ait entendu *e* (et quel *e*?) dans *-ait* atone : *i* indique la palatalisation du *t*.

Blodned est donc, à tout point de vue, une transcription imaginaire, invraisemblable de *Bláthmait*. Comme la transcription galloise de *Bláthmait*, en mettant les choses au mieux, eût été *Blodnet* (plutôt que *Blodeunet*), il est inutile de recourir à une erreur de scribe copiant *u* pour *n* pour arriver à une forme *Blodeuet* qui ne fût pas naturellement devenue *Blodeuwedd*.

Pour *Bláthnat*, *Bláthmait*, Gruffydd n'a fait aucune recherche pour s'assurer de la valeur du *t* final. Or, ce n'est pas un nom très rare et il se trouve que le *t* final, à l'époque moderne, est devenu *d*. *Bláthnait* est le nom de la cuisinière de sainte Brigit (Stokes et Strachan, *Thes. pal.*, II, 334, notes à *Broccán's Hymn*).

Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que *Bláthnat*, *Bláthmait* est le nom de la belette. *Bláthnat* figure avec ce sens dans l'*Anra Choluim Chille* (Egerton mais non dans *Lebor na h-Uidre*). Dinneen dans l'édition de 1927 de son *Ir.-Engl. Dictionary* donne *bláthnaid* gén. *blathnaide*, weasel, a female weasel, al. *bláthnad* (Donegal ; Quiggin, a dialect of Donegal) ¹.

Gruffydd n'a que des idées vagues ou même erronées sur la valeur des sons irlandais, ce qui l'amène à de graves erreurs

1. En moyen-irlandais le nom propre *Bláthnat* était au génitif *Blathnaite*; c'était un thème en *ā*. Deux déclinaisons s'y sont confondues. Il est fort possible qu'il y ait eu en irlandais à une époque que nous n'atteignons plus une transformation de femme en belette analogue à celle de *Blodeuwedd* en hibou. Voilà une belle piste pour nos *celto-mythologues* !

dans l'équivalence des noms irlandais et gallois ou la transcription des noms irlandais en gallois.

Le cas du nom de lieu gallois du Carnarvonshire, *Caer Datbal* en est un exemple typique. Ce nom de lieu joue un certain rôle dans le *mabinogi* de Math. *Datbal* après le féminin *Caer* est pour *Tatbal*. Gruffydd (p. 183) en fait une transcription galloise de l'irlandais *Tuatbal* (qu'il eût dû écrire *Túatbal*), nom remontant à un goidelo-brittonique *Touto-uabō-s*¹.

L'auteur n'a évidemment aucune idée de la valeur de la diphtongue *ua* dans *Túatbal* : la voix porte très fortement sur *ú* et *a* est atténué et cela même dans les composés avec *túath*. C'est ainsi que *túath-mbumban* (nord-Munster) se prononce *Tua-vūn*. Le nom propre *O'Tuatbail* est aujourd'hui *O'Toole*². *Túatbal* est encore au VII-VIII^e siècle *Totbal* : on trouve dans la *Vita Columbae* d'Adamnan, le génitif *Totbail*.

Outre cette preuve de regrettable ignorance, Gruffydd, dans ses graphies du nom de lieu gallois en question, pêche contre la rigueur, un juge sévère serait tenté de dire, la probité scientifique. On chercherait vainement dans son Index la forme *Kaer Datbhl* : on trouve *Kaer Datbal*, mais ce qu'il y a de vraiment répréhensible, c'est que son texte porte toujours *Kaer Datbhl*, qui est la forme invariable du *mabinogi*, et que sa traduction a toujours *Kaer Datbal* :

- p. 8 *Kaer Datbhl*³; traduction, p. 9 *Caer Datbal*;
- p. 12 *Kaer Datbhl*; traduction, p. 13 *Caer Datbal*;
- p. 20 *Kaer Datbhl*; variante du White Book, *Kaer Tathyl*; traduction, p. 21 *Caer Datbal*;
- p. 28 *Kaer Datbhl*; traduction, p. 29 *Caer Datbal*;
- p. 36 *Kaer Datbhl*; traduction, p. 37 *Caer Datbal*.

1. *Túatbal* a pour équivalent le vieux-breton *Tut-wal*, vieux-gallois *Tutagnal*, avec *a* de résonnance.

2. O'Growney, *Simple lessons in irish*, Part I, p. 70 (Dublin, 1894) représente *O'Tuatbal* phonétiquement par *O thoo-áb-ál*. L'*ä* bref d'O'Growney est ce qu'il appelle *a* obscure et il la compare à l'*a* anglais dans *tolerable* (p. 9-10). Je le traduirai *s* avec *ä* ici. J'ai entendu plutôt *Túbal*.

3. On a deux fois dans la même page *Kaer Datbhl*; une fois la variante *Tathyl*.

Kaer Dathal est une forme évidemment plus récente que *Kaer Dathyl*¹; il y a eu assimilation de l'y de résonnance (ə) à l'a de la syllabe *Da-*. On trouve *Kaer Dathal* dans le roman de *Kulhwch* et aussi dans un poème de *Cynddelw* du XII^e siècle; le poète pour les besoins de la rime fait assonner *Dathal* avec *ardal*.

On ne peut supposer que *Tathyl* ait deux syllabes; dans ce cas le mot aurait eu un *i* bref vieux-brittonique conservé et il eût fallu *Tethyl*. Mais *Gruffydd* avait besoin de *Tathal* à cause de *Tiathal* avec lequel il tenait, contre toutes les lois de la phonétique, à l'identifier.

Pour l'interprétation de sons irlandais ou gallois, *Gruffydd* devrait bien se servir de procédés moins primitifs ou plus scientifiques que ceux dont il use. Page 61 il cite le nom de *Lug Lámfota*, *Lug* a la main longue, forme qui se trouve en irl. ancien et moyen; on trouve aussi en irlandais moyen *Lug Lámfada*, incorrectement écrite par *Gruffydd*, *Lug Lamfáda*; *Lámfota* est aujourd'hui *Lámh'fhada*. D'après *Gruffydd*, on prononcerait *Lui Laváda* (écrire au moins *Lávada*) l'ancien nom *Lug Lámfota*. *Lui*, qui serait l'irlandais *Lugh* influencé cependant, concède *Gruffydd*, par *Lughaidh*, et se prononcerait pour la finale comme le français *-ouille* dans *harbouille*!!!

Dans le nom gallois *Llew*, *-ew* en nord-Galles se prononcerait comme le français *-èves* dans *Trèves*, prononcé par un Breton, si le français *v* se prononçait comme le latin *v* ou l'anglais *w*! Mais *-ew* existe en breton; le nom de la *gelée* se prononce en vannetais *reü*, en trégorrois et en cornouaillais *reü*. En gallois même précisément *-ew*, c'est-à-dire *ew* avec *e* ouvert existe dans *rhew*. Ce son est décrit par Alf Sommerfelt dans ses *Studies in Cyfeiliog Welsh*, p. 16, § 30 (Oslo, 1925) et précisément dans *rhew*.

Visiblement, *Gruffydd* a abordé son étude avec une connaissance insuffisante de la phonétique comparée des langues goidéliques et brittoniques et il lui reste fort à faire pour y arriver; ce qui n'étonnera personne de ceux qui en con-

1. Je ne suppose pas que *Gruffydd* songe à tirer *Tathyl* de *Tathal*?

naissent les extrêmes difficultés pour s'y être heurtés eux-mêmes.

Ce qui frappe surtout dans son œuvre — et nous en avons déjà vu d'étonnants exemples —, c'est la facilité avec laquelle il plie les formes des mots ou des noms à des conclusions qui heurtent les lois de la phonétique mais qu'exigent ses théories.

En voici encore un exemple. Page 63, Gruffydd traite de l'épithète *cyffes* dans *Llaw Gyffes* : *Llew* ou *Lleu Llaw Gyffes*. Il se demande s'il faut lire *cyffes* ou *cyfes* avec un seul *f* représentant *v*. Aucun texte ne donne de variante autorisant à supposer *cyves*, mais *cyves* (*cyfes*) lui sourirait; il y verrait *co-mes*. *Comes*, d'après Gruffydd, n'aurait pas laissé de trace en gallois, mais on a, en irlandais, un abstrait *mess* avec le sens de *judges, estimates* (sens primitif : *hits the mark*). Toujours d'après Gruffydd, le composé *co-mess* n'existerait pas non plus en irlandais, mais on y trouverait des composés avec *co-* comme *cóir* (gallois *cywir*) = *co-fhir*!

Il y a là autant d'erreurs que de mots. *Mes* existe bel et bien en gallois. Silvan Evans (*Welsh Nat. Dict.*) donne *cymmes* équité, équitable, substantif et adjectif. *Commes* existe aussi en irlandais mais sous une forme plus archaïque. *Cóir* n'est d'ailleurs pas pour *co-fhir*; il remonte à un vieux-celtique, *com-ūiro-*. L'irlandais moderne possède les deux formes *cóimbeas* et *cóimeas*, action de comparer, de juger entre, d'arbitrer. Il est reconnu que *-m + m-* en composition en *urkeltish* était réduit à *m* : le gallois *cov* (*cof*), souvenir, est identique à l'irlandais *cuman* (*cumhan*) = vieux-celt. **com-men* (Pedersen, *Vergl. Gr.*, I, 171, 181). J'ai relevé l'erreur de J. Morris-Jones, à ce point de vue, dans mes *Remarques et additions à sa Grammaire galloise historique et comparée*, p. 97-98¹. Dans des formes plus récentes, où notamment le sentiment de la composition existe, le traitement est différent : d'où, à côté de l'irlandais moderne *cóimbeas*, l'irlandais moyen *com-mess*

1. La Grammaire de J. Morris-Jones est utile à consulter, mais on devrait savoir en Galles qu'elle ne peut l'être qu'avec prudence et qu'au point de vue de la grammaire comparée, ce n'est pas une autorité.

(Kuno-Meyer, *Contributions to ir. Lexicography*) et le gallois *cymmes*. L'irlandais moyen a aussi *comus*, pouvoir, avec *m* réduit en vieux-celtique, et *commus*, irl. moderne *cumas*.

Dans les exemples qu'il donne de *cyffes*, Gruffydd laisse de côté ceux qui le gênent ¹.

Gruffydd, en plusieurs endroits — nous venons de le voir pour Kaer Dathyl — suppose des emprunts faits par les Gallois aux Irlandais, contre toute vraisemblance.

Par exemple le nom de lieu *Belan* (*y*), à l'embouchure de Menai Straits en Arvon, serait irlandais, à cause du suffixe diminutif *-an* (p. 185). Le suffixe *-an*, même au sens diminutif, est parfaitement indigène en Galles, comme en Cornwall et en Bretagne.

Ce qui est vrai, c'est qu'à *-an* brittonique correspond en irlandais *-án* = **-agno-*, avec voyelle longue anciennement accentuée et qui l'est encore en Munster. Phonétiquement, à en juger par l'analogie, *-an* brittonique ne peut être identifié à *-án*, même en le supposant anciennement non accentué, ce qui est invraisemblable ²; les deux suffixes ont le même sens. Gruffydd voit dans *Belan*, l'irlandais moderne *bealan*, petite bouche ! Mais *bealan* est un dérivé de *bél* et doit s'écrire *béalan*, qui ne saurait être identifié à *Belan*. Pedersen (*Vergl. Gr.*, I, 117) suppose, il est vrai, que *bél* doit son *e* long à un redoublement comme *nél*, nuage, et en rapproche l'irlandais moyen *belach*, mais le sens de *belach* est très différent; il a le sens d'*entaille*, défilé dans une montagne.

A la question des emprunts se lie une autre de grande importance que Gruffydd mentionne mais qu'il a esquivée :

1. Dans l'exemple du poème de Llywarch Hen (*bun Kyffes eiriatw* -) Gruffydd suppose *geiriatw* pour *eiriatw* et traduit le mot par *éloquent* (*geir*, mot). Mais *eiriatw* peut être un dérivé d'*ær*, combat. Sur *Llew Llaw Gyffes*, cf. J. Loth, *Mabin.*, I, 195, 398.

2. Gruffydd donne quelques mots irlandais en *-án* (qu'il écrit *-an*) passés en gallois, ce qui naturellement ne prouve rien, même quand c'est établi. Mais *croesan*, bouffon, n'est nullement emprunté à l'irlandais *crossán*. Tous les deux sont dérivés de *crux*. En irlandais *crossán* est un *porte-croix*, dans les vies de saints un *praeco* et en même temps un bouffon (Dinneen, *Ir. Engl. Dict.* à *crossán*). *Llyfran*, petit livre, peut fort bien être indigène et n'être pas emprunté à l'irlandais *lebrán*, moderne *leabhrán*.

celle des rapports des Gaëls et des Brittons et, par conséquent des époques où les emprunts ont pu se faire. Je laisse de côté l'époque pré- ou proto-historique pour ne m'occuper que de l'époque historique. A l'époque romaine, par exemple, y avait-il des Gaëls dans le Pays de Galles ?

On s'accorde à admettre, avec Kuno-Meyer, l'établissement de la tribu irlandaise de Déisi en Galles vers le III^e siècle de notre ère (*Early relations between Gaëls and Brython*, Y Cymmrodor 1896). Ce ne pouvait être une conquête à une époque où l'ouest de la Bretagne était fortement occupé par des troupes romaines appuyées par des contingents indigènes. Il semble, en revanche, qu'au IV^e siècle des Gaëls d'Irlande aient occupé une partie considérable du Pays de Galles, mais ils en ont été chassés au cours du V^e par les Brittons du Nord de l'île sous la conduite de Cunedag et de ses fils. Cette immigration est un fait qu'on peut considérer comme historique. Les Brittons de Strat-Clut, dont une partie seulement avait émigré, ont été, depuis le V^e siècle, en rapports continuels, pacifiques ou hostiles, avec les Scots de Dálriada leurs voisins. Ces Brittons étaient en rapports constants avec ceux des Pays de Galles (voir prochainement dans la Revue Celtique, un article de moi : *Une généalogie galloise de rois de Strat Clut remontant de la fin du IX^e au V^e siècle*; et aussi un article sur la *persistance des Loïs et de la langue des Brittons du nord au début du XII^e siècle*)¹.

Une découverte récente, très importante, de mon ami Alf Sommerfelt permet, d'envisager la question sous un jour particulier. Dans les *Transactions of the Cardiganshire Antiquities Society*, vol. 3, Aberystwyth 1924, p. 9 et suiv., M. David Thomas avait publié un article intitulé : *An old system of numeration found in South Cardiganshire*. Les noms de nombre en question comportent tous les nombres de un à vingt et les

1. A l'époque chrétienne du V^e au VII^e siècle, les rapports entre les Irlandais, les Scots de Dalriada (Ecosse) et les Brittons ont été continuels et intimes. On peut là-dessus consulter avec fruit C. Plummer, *Vitae sanctorum Hiberniae*, I, xxx, note 5; xiv, xii, c, cvii, cx note 7, CXXXIV-CXXXVII, clviii f.

formes de quarante, soixante, quatre-vingts et cent. M. Thomas s'est demandé s'ils sont irlandais ou pictes.

Sommerfelt après les avoir étudiés un à un conclut non seulement qu'ils sont irlandais mais qu'ils dérivent d'une forme de l'irlandais qui est antérieure à l'époque des manuscrits irlandais les plus anciens. Les formes du nombre *vingt* (*wizi*) montrent que l'irlandais du Pays de Galles dont ces nombres sont le dernier vestige n'a pas participé à l'évolution irlandaise de *w-* initial en *f*, changement qui date probablement des environs de l'an 600. Il y avait donc sûrement à une époque antérieure au VII^e siècle, et probablement bien avant, une tribu gaëlique se maintenant au milieu des Gallois et qui s'est lentement fondue avec eux. Voir Alf Sommerfelt, *Les noms de nombre irlandais au Pays de Galles* (*Avhandlingar Utgift at Det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo. II Historisk Filosofisk Klasse* 1925, n^o 2); Oslo, 1925; cf. *R. Celt.*, XLII, 449.

Toujours féru d'emprunts gallois, page 170, Gruffydd adopte l'hypothèse de Zimmer : *Mathonwy* serait une adaptation galloise de l'irlandais *Mathgannai*, qui est un génitif. Comme je l'ai dit (*Mabin.*, I, 173, note 1), les noms en *-onwy* sont fréquents en gallois : *Daronwy*, *Goronwy*, *Gwynonwy*, *Euronwy* etc... Il n'est d'ailleurs pas sûr le moins du monde que *Math* soit emprunté à l'irlandais : *Math-* se trouve dans des noms vieux-celtiques sous la forme *Matt-* (Holder, *Altcelt. Sprachschatz*).

Une des plus invraisemblables transformations de nom est celle de *Gwydion*, le magicien, un des plus célèbres personnages de la légende galloise. Son nom est invariablement *Gwydyon* dans les *Mabinogion*, le *Black Book of Carmarthen*, le *Book of Taliesin*, les poésies du *Red Book*. Contre toute vraisemblance, Gruffydd le fait remonter à *Gowidion*, pour l'adapter au nom irlandais *Gavidin* dérivé de *Gavida* que Gruffydd n'explique pas, et pour cause. Le forgeron aurait eu deux noms : l'un représentatif de l'ancien *Goibniu*; l'autre *Gavida*. Les noms en *-on* des autres fils de Don auraient incliné *Gowidion* dérivé de *Gavida* dans la direction de *Gowidion* : d'où *Gwydion*! *Govannon* est un doublet (p. 148). Or, *Govannon*,

Rhiannou sont, avec leur double *nn-*, des dérivés de formes en *-ant* ; on trouve d'ailleurs *Rianhon* (les oiseaux de *Rianhon*) dans Peniarth (J. Loth, *Mabin.*, I, 307, note 2 : le passage manque dans le *Red Book*). C'est un dérivé en *-on* de *Riant-* ; cf. v.-breton *Riant-car* ; le nom de commune actuelle du Morbihan : *Riantec*. *Gofannon* se trouve aussi sous la forme *Govanhon* (*Kaer Ovanhon*).

C'est un dérivé de *Gobant-* : cf. le pluriel gallois de *Gof*, forgeron : *gofaint*. La déclinaison irlandaise de *Goba* est extrêmement compliquée et ne s'accorde pas avec les formes **gobant-*, *gofaint* (Pedersen, *Vergl. Gr.*, II, 112).

Gruffydd eût-il joint les connaissances qui lui manquent encore, aux surprenantes ressources d'imagination et d'ingéniosité dont il a donné maintes preuves, qu'il n'eût pas réussi dans les reconstitutions de *sagas* goidélo-brittoniques qu'il s'était proposées. Les documents irlandais et gallois dont il disposait, fort disparates, pour une bonne part puisés au fond trouble du folklore de répertoires modernes, ne formaient qu'une base ruineuse pour la construction de mythes panceltiques ou tout au moins communs aux Goidels et aux Brittons.

Gruffydd partait d'ailleurs d'un principe faux, comme l'a fait remarquer à John Rhys E. Windisch dans *Keltische Britannien bis zu Kaiser Arthur* (1912, p. 121), en supposant que les différentes familles celtiques ont conservé depuis une époque antérieure aux temps historiques jusqu'à nos jours un trésor de mythes communs et de *sagas* concordantes. D'après Windisch, ce n'est pas le moins du monde démontré ; je vais plus loin — et c'était d'ailleurs sans doute sa pensée — c'est impossible.

Les Celtes insulaires sont passés dans les Îles Britanniques à des époques très diverses : les premiers, au début de l'époque du métal, les derniers, les Belges, peu de siècles avant César. Ils emportaient avec eux des contrées différentes dont ils sortaient des traditions qui pouvaient déjà présenter de notables divergences. Dans leur nouvelle patrie, nous savons qu'ils ont été mêlés à des peuples de langue et de race différentes avec lesquels ils se sont fondus. Il y avait incontes-

tablement à la fin de l'époque de la pierre et à l'époque du cuivre, d'après les témoignages indiscutables de l'archéologie, en Irlande des tribus venues d'Ibérie ¹.

En Bretagne et en Écosse, des mélanges analogues se sont souvent produits.

La conquête romaine a séparé violemment Brittons et Goidels dont les langues témoignent d'ailleurs d'une séparation antérieure à cette époque même. Abattu par les Romains, le druidisme a été anéanti, en Bretagne, par le christianisme. Il avait pu conserver par l'enseignement religieux oral pendant l'époque de l'indépendance un fond de croyances celtiques communes plus ou moins pures en Gaule et en Bretagne, qui disparurent. Il se conserva plus longtemps en Irlande, mais là même, il ne laissa, après la conversion au christianisme, que des traditions disparates. Le christianisme irlandais, il est vrai, est fort imprégné de paganisme et on pourrait faire un recueil folklorique fort riche en puisant dans les *Vies de saints* irlandais sans oublier les saints brittons.

Je ne crois pas m'avancer beaucoup en affirmant que si nous possédions des *sagas* goidéliques et brittoniques du v^e siècle après J.-C. en aussi grand nombre que les épopées irlandaises et les romans gallois, nous serions incapables d'en extraire une véritable mythologie celtique.

On peut adresser en somme à Gruffydd les critiques dont la méthode de John Rhys en matière de mythologie celtique a été l'objet de la part de Windisch, dans le chapitre XXXIV, p. 115 et suiv. de *Das Kelt. Britannien : Die von John Rhys befolgte Methode mythologischer Deutung keltischen Götter und Sagenhelden*.

Page 238, Gruffydd est d'avis que les *Lugoves* ont suggéré à John Rhys une de ses nombreuses hypothèses géniales (*one of his numerous inspired guess*). Tout justement Windisch cite la

1. J. Loth, *Relations directes entre l'Ibérie et l'Irlande à l'époque énéolithique* (Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne 1924, p. 152 et suiv.). — *Relations directes entre l'Ibérie, l'Armorique et l'Irlande à l'époque énéolithique* (Bulletin de la même Société, 1925). Cf. Walter Bremer, *Ireland's Place in prehistoric and early historic Europe*, p. 8. Dublin, 1928 (traduit de l'allemand).

trouvaille de Rhys sur les *Lugoves* comme un dernier exemple, caractéristique, après plusieurs autres, des fantastiques combinaisons à l'aide desquelles Rhys arrive, à force d'imagination, à construire des *sagas* pan-celtiques et une nouvelle mythologie.

Se fondant sur une inscription latine d'Osma (Uxama) en Espagne, Rhys fait des *Lugoves* les divinités protectrices des cordonniers. En effet il en résulte qu'un don *Lugovibus sacrum* a été offert par L. L. Urcico à la corporation des cordonniers.

Ces *Lugoves* sont pour Rhys Gwydion et Llew, le père et le fils, tout simplement parce que dans l'intention d'amener Arianrhod, par ruse, à donner un nom à Llew (Lleu), ils se déguisent en cordonniers et lui font une chaussure.

Les *Lugoves* paraissent dans trois autres inscriptions latines où il n'est nullement question de cordonniers.

Windisch fait remarquer qu'on ne sait même pas si ces *Lugoves* sont des divinités masculines ou féminines. L'épithète *domesticis* (*domesticis Lugovibus*) donnerait à penser qu'elles sont féminines; on trouve en effet, plus d'une fois *domesticis* appliqué aux *matribus*, aux *Iunonibus*. En tout cas, le rapport des *Lugoves* avec les cordonniers paraît purement accidentel; purement accidentelle est aussi la confection de la chaussure d'Arianrhod par Gwydion et Llew. C'est la seule fois qu'ils fassent métier de cordonnier dans les récits légendaires qui les concernent. Ils ne figurent pas seuls d'ailleurs comme cordonniers dans les traditions galloises. Manawyddan fils de Llyr fait œuvre lui aussi dans le mabinogion qui porte son nom de cordonnier, et figure, avec Gwydion et Llew, comme *eur-grydd* (cordonnier orfèvre), dans une *triade* et non une *duade*, comme on devait s'y attendre (J. Loth, *Mabin.*, II, 249).

Les *Lugoves* paraissent bien des divinités associées à *Lugus* ou des émanations de lui. Or, le *Lug* irlandais est une sorte de Mercure; il est *sam-il-dánach*, c'est-à-dire qu'il possède tous les dons artistiques; les *Lugoves* peuvent donc protéger les

1. *Hibbert Lectures*, p. 424.

cordonniers comme tous les autres gens de métier (voir mon article de la *Revue Archéologique*, 1914, t. II, p. 205).

Rien donc de plus chimérique que ce mythe des dieux de la cordonnerie, les *Lugoves*.

Gruffydd renchérit sur les imaginations de Rhÿs. Pages 239 et suivantes il trouve, suivant ses propres expressions *profitable et intéressant* de tracer l'histoire de ce patronage des cordonniers depuis l'époque payenne jusque dans les temps chrétiens. Le duo Gwydion et Llew est représenté, à l'époque chrétienne, par le duo des saints *Crispin et Crispinien*¹. Le saint *Hughe*, patron des cordonniers, pourrait bien représenter, d'après Gruffydd, le *Lugus* de la tradition celtique. D'après *The pleasant history of gentle a craft* de Deloney (1648), Hugo et son amante Winifred vont gagnant leur vie en fabriquant des chaussures et finalement sont mis à mort. Pour la théorie des deux *Lugoves*, la description de leur attitude sur l'échafaud par Deloney est, d'après Gruffydd, *significatif* : « Quand ils furent montés sur l'échafaud, ils ressemblèrent pour la beauté à deux brillantes constellations, *Castor et Pollux* ».

Quand un lettré, d'une remarquable intelligence, d'une rare ingéniosité, en arrive à de pareilles extravagances, la méthode qu'il a adoptée est jugée.

Si on ne peut extraire des littératures goidélique et brittonique la matière d'une mythologie celtique, elles n'en constituent pas moins un répertoire indispensable à étudier pour quiconque s'intéresse à la religion, aux croyances et aux institutions des anciens Celtes. Ce répertoire ne comprend pas seulement les *sagas*, *romans*, *contes*, lois, écrits divers des Irlandais et des Brittons : le vocabulaire si étonnamment riche des Gaëls et des Brittons constitue pour le chercheur une mine que je qualifierais presque d'inépuisable au point de vue de l'archéologie même pré- et proto-historique. Je pourrais citer bon nombre de cas où dans ce domaine même

1. Gruffydd trouve que leurs noms rappellent celui des cordonniers en celtique et cite l'irl. *cairem* (moderne *caireamb*, hors d'usage) gall. *crydd*, breton *kere*, latin *carpisculum* et renvoie à la *Grammar* de Morris-Jones, p. 125. C'est une vieille étymologie ; cf. Pedersen, *Vergl. Gr.* I, 94. Gruffydd oublie de nous expliquer comment *Crispin* s'y rattache.

les découvertes des celtistes ont suppléé aux lacunes de l'histoire et de l'archéologie, et je crois avoir contribué pour ma part à prouver que ces sciences avaient dans la linguistique celtique un de leurs plus puissants auxiliaires.

On ne peut pas plus se passer du celtique insulaire pour l'étude des antiquités celtiques qu'on ne peut parler de langue gauloise sans la connaissance des langues gaéliques et brittoniques.

Il va sans dire que pour la connaissance des antiquités celtiques, l'étude des écrivains de la Grèce et de Rome, historiens et géographes, des inscriptions, des monuments figurés, des trouvailles archéologiques est indispensable ¹.

Pour s'en tenir à la mythologie proprement dite, quand on a extrait des documents irlandais et gallois renforcés par l'appoint du celtique continental la substance de ce qu'on appelle un *mythe*, si on veut en rechercher l'origine et la véritable signification, on est obligé d'avoir recours à la mythologie comparée et de lancer sa frêle barque sur l'océan du Folklore.

James Frazer n'est arrivé, par exemple, à retrouver avec vraisemblance, les origines de la royauté chez les Romains qu'en commentant et en expliquant les textes dont il disposait par les mœurs ou institutions de peuplades barbares et même des populations actuellement les plus arriérées du globe.

J. LOTH.

1. C'est ce qu'a compris et utilisé Windisch dans plusieurs chapitres de *Das Keltische Britannien*.

BIBLIOGRAPHIE

- SOMMAIRE. — I. Em. ERNAULT, *Geriadurik brezonek-gallek*. — II. R. THURNESEN, *Cóic Conara Fugill, Die Bürgerschaft im irischen Recht*. — III. Dom GOUGAUD, *Ermîtes et reclus*. — IV. E. KNOTT, *Irish Syllabic Poetry*. — V. T. O'RAHILLY, M. E. BYRNE, C. MULCHRONE, *Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy*. — VI. St. H. O'GRADY, *Caithréim Thoirdhealblaigh*. — VII. Th. M. CHOTZEN, *Recherches sur la poésie de Dafydd ab Gwilym*. — VIII. G. J. WILLIAMS, *Iolo Morgannwg a Chywyddau'r Ychwanegiad*. — IX. Elizabeth JONES et H. LEWIS, *Mynegai i farddoniaeth y llawysgrifau*. — X. H. LEWIS et P. DIVERRÈS, *Delw y byd*. — XI. Vlad BÂN TEANU, *L'emploi de la préposition an dans la langue des Mabinogion*. — XII. T. P. ELLIS et John LLOYD, *The Mabinogion, a new translation*. — XIII. W. J. GRUFFYDD, *Perl mewn adfyd*. — XIV. R. T. JENKINS, *Hanes Cymru yn y ddeunawfed ganrif*. — XV. R. MORRIS LEWIS, *Iliad Homer*. — XVI. Myles DILLON, *Nominal Predicates in Irish*. — XVII. R. A. S. MACALISTER, *The Archaeology of Ireland*. — XVIII. Vasile PÂRVAN, *Dacia*. — XIX. E. ERWALL, *English River Names*. — XX. J. LLOYD-JONES, *Enwau lleoedd sir Gaernarfon*. — XXI. R. S. LOOMIS, *Celtic Myth and Arthurian Romance*. — XXII. E. G. R. WATERS, *The Anglo-Norman Voyage of Saint Brendan by Benedeit*. — XXIII. A. H. KRAPPE, *Balor with the evil eye*. — XXIV. C. M. van der ZANDEN, *Étude sur le Purgatoire de saint Patrice*. — XXV. F. C. J. LOS, *Das Keltentum in Wolframs Parzival*. — XXVI. M. L. SJOESTEDT, *L'aspect verbal et les formations à affixe nasal en celtique*. — XXVII. M. V. HAY, *A chain of error in Scottish history*.

I

Em. ERNAULT, Professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Poitiers, Président de l'Académie bretonne. *Geriadurik brezonek-gallek* [Vocabulaire breton-français]. Saint-Brieuc, Prudhomme, 1927, 685 p. pet. in-16.

Ce vocabulaire est tel qu'on pouvait l'attendre d'un savant comme

M. Ernault, dont l'éloge n'est pas à faire aux lecteurs de la *Revue Celtique*. C'est le plus complet et le plus sûr de nos vocabulaires : on y trouve, je crois, tous les mots en usage, avec leurs différents sens. Plus tard viendra un *Dictionnaire* ; puisse-t-il ne pas se faire trop attendre !

C'est le premier volume d'une série de publications formant une *Bibliothèque bretonne*. Chaque mot y est donné avec ses dérivés et ses sens variés. On y trouve les principales formes divergentes du breton de Léon, notamment les formes vannetaises.

L'orthographe est l'orthographe dite de Le Gonidec.

Comme toute orthographe systématique, elle n'est pas toujours exactement d'accord avec la prononciation dans ses traits généraux. Les occlusives finales des polysyllabes en syllabes généralement atones sont systématiquement écrites par des sonores, avec quelques exceptions toutefois (*talvexont*).

Forbannel, banni, dans tout le vannetais au moins a un *a* nasal ainsi que *forban* « brigand », écrit *forbann*. J'ai vu avec plaisir que M. Ernault a renoncé à certaines graphies que j'ai regretté de trouver dans son *Dictionnaire breton-français* du dialecte de Vannes : *dal* écrit avec une seule *l* comme *tal* « front », ce qui fausse une des lois importantes du breton.

Les nombreux mots empruntés au français m'ont paru, en général, donnés. Quelques-uns ont été proscrits, je ne sais vraiment pourquoi, comme *kamarad*, français « camarade ». Il est usité partout. Il est donné dans le *Dictionnaire breton-français* de Vannes, sous la forme inexacte pour le vannetais : *kamarad*. On dit *camerad* ou mieux pour le bas-vannetais et le haut-cornouaillais (en partie) *camerat* (prononciation française des Bretonnants de cette zone).

On trouvera dans la Préface, d'intéressantes et utiles remarques sur le *Vocabulaire breton-français* de Le Gonidec.

J. LOTH.

II

- R. THURNEYSSEN. *Cóic Conara Fngill, Die Fünf Wege zum Urteil*. Berlin, W. de Gruyter, 1926, 87 p. 4° (Extrait des *Abhandlungen der preuss. Akademie der Wissenschaften*, 1925, n° 7), 12 M. 50.
Le même. *Die Bürgerschaft im irischen Recht*. Berlin, W. de Gruyter, 1928, 87 p. 4° (extrait des mêmes *Abhandlungen*, 1928, n° 2). 17 M.

On sait avec quelle ardeur persévérante M. Thurneysen met au

service du vieux droit irlandais son érudition et son talent. Les deux importants travaux dont le titre précède exigeaient une compétence si étendue et si variée qu'ils ne pouvaient être faits que par lui. Ce sont deux éditions de textes, accompagnées de traduction et de commentaire.

Le premier texte a pour titre *Cóic cónara fugill* « les cinq voies du jugement » ; il indique « les cinq voies » par lesquelles il faut passer pour obtenir, suivant la nature du procès, la décision du juge. Ce texte est conservé sous trois formes différentes. La première se trouve dans le Ms. Rawlinson B 502 (copié vers 1120) ; la seconde dans le Ms. Egerton 88 (copié en 1564) ; la troisième dans deux manuscrits de Trinity College, les numéros 1337 (xvi^e s.) et 1289 (copié en 1730). Les deux plus anciennes versions sont en même temps les plus courtes ; car le texte s'est accru avec le temps d'additions, d'interpolations et de gloses explicatives. L'édition de M. Thurneysen est faite de façon à marquer très clairement ce qui est particulier à chacune des trois versions. La traduction du texte et des gloses est donnée paragraphe par paragraphe. Le tout est précédé d'une savante introduction, de caractère surtout juridique, et suivi de notes abondantes nécessaires à l'éclaircissement du texte. On y trouve à recueillir un grand nombre d'observations, qui touchent en général au vocabulaire et à la langue. Notons seulement ce qui est dit des mots : *arra cuir* « sorte de prestation de serment » (p. 67), *ascad*, *aiscid* « don, avance, frais » (p. 74), *commain* « remboursement » (p. 75), *dúilchinne* « rémunération pour la bénédiction d'un objet » (p. 72), *eisce* « intention de tuer ou blesser » (p. 73), *foraicce* « valeur » (p. 73), *fuidir* sorte d'« homme libre » (p. 76), *nusiadnaise* « loi nouvelle » au sens profane (p. 72), *smacht* « amende » (p. 62 et 75), *smur* « rouille » (p. 78), *talmaidecth* « épilepsie » (p. 63), etc. Le mot *gaire* « brièveté » est signalé au génitif avec l'article sous la forme *in gaire*¹, ce qui suppose le genre neutre (p. 75). Du verbe *roithid* « il met en mouvement », l'impératif passif est *ruitter* (p. 78). La préposition *ó* est attestée sous la forme *au* valant « de lui » ou « de cela » (p. 81). Enfin, p. 64, M. Thurneysen signale la conservation en irlandais d'un vieux tour de syntaxe, bien attesté en védique (cf. Delbrück, *Altind.*

1. Ne pourrait-on considérer *infuit* et *ingaire* comme des adjectifs, du type étudié par M. Pedersen (*Vgl. Gr.*, II, 11 ; cf. Brugmann, *I.F.*, XVIII, 127) ? Soit *in-fuit* ou *ind-fuit* (comme *in-fir* « viril » *Rev. Celt.*, XIII, 472, ou *ind-lega* « curable » *L.L.* 89 b 14). Cf. *Irische Texte*, II, 1, 134, et III, 544.

Synt., § 54, 103) et peut-être en balto-slave (Fränkel, *K.Z.*, LIII, 48) : *fri flaitb fri airitim* m. à m. « pour un maître pour recevoir », *co tarngaire co brud* « jusqu'à vœu jusqu'à rupture » (= jusqu'à rupture d'un vœu).

L'autre travail a pour objet de fixer le sens exact des mots qui désignent en irlandais la garantie, la caution. Ces mots sont assez variés ; mais la valeur propre de chacun reste à établir. Or, deux vieux textes juridiques fournissent des précisions à cet égard. L'un s'intitule *Berrad airechla* m. à m. « La tonte du jugement » ; il a été déjà partiellement publié par K. Meyer (*Z.C.P.*, XIII, 19-24), d'après l'unique manuscrit qui le conserve (Tr. Coll. n° 1337, p. 19). M. Thurneysen publie ici la partie restante (qu'il doit à une copie de M. Best)-et donne une traduction de l'ensemble. L'autre texte est fort court et vient du même manuscrit, où il figure deux fois (p. 10 et p. 372). La première rédaction a été publiée par K. Meyer (*ibid.*, p. 24) ; M. Thurneysen doit la seconde également à M. Best. L'édition de ces deux textes sert d'introduction à l'étude des différents termes juridiques suivants : *rath*, *naidm* et *mac nas-cairi*, *aitire*, *giall*, *trebaire*. Ils sont parfois employés les uns pour les autres ; mais en principe la valeur en est différente, et la différence s'observe en effet assez souvent. On notera que M. Thurneysen sépare étymologiquement le mot irl. *macc* « garantie » (gall. *mach* « garant », *mechni* « garantie ») de son homonyme *macc* « fils » (cf. gall. *mab*). Le premier sortirait de **makko-*, le second de **maqo-*.

J. VENDRYES.

III

Dom Louis GOUGAUD. *Ermites et Reclus, Études sur d'anciennes formes de vie religieuse*. Abbaye Saint-Martin de Ligugé (Vienne), 1928, iij-144 p. in-12 (Éditions de la Revue Mabillon, « Moines et Monastères », n° 5).

Dans cet ouvrage, notre savant collaborateur étudie la pratique de la solitude comme moyen d'ascétisme. Il y distingue deux catégories de solitaires : les ermites, vivant en pleine nature hors de tout contact avec la société ; les reclus, séparés du monde par les murs d'une cellule. De là la division qu'il a donnée à son ouvrage. La première partie, consacrée aux ermites, a déjà paru dans la *Revue d'ascétique et de mystique* (t. I, 1920, p. 209-240 et 313-318) ;

la seconde, consacrée aux reclus, a également paru précédemment dans la *Revue Mabillon* (janvier-avril 1923, p. 26-39 et 77-102). Cette dernière a été analysée dans la *Revue Celtique*, t. XL, p. 218. Mais avant d'être réunies dans ce volume, les deux ont subi un remaniement profond, si bien que l'ouvrage offre en maint passage, à ceux mêmes qui ont suivi les précédents travaux de l'auteur, un caractère de nouveauté.

Il n'y a pas à insister sur la compétence de Dom Gougaud, à qui de longues années d'études ont rendu ce sujet tout à fait familier. Il a dépouillé non seulement les textes latins de la *Patrologie* de Migne ou des *Monumenta Germaniae Historica*, mais encore les textes français, anglais, allemands, irlandais du moyen âge, se rapportant à l'ascétisme. L'Irlande tient ici une place importante. Les ermites y furent nombreux et aussi les reclus. Dom Gougaud cite en particulier le poème, attribué à Manchín Léith, publié par K. Meyer *Eriu*, I, 39 (cf. les *Selections from ancient Irish poetry* du même, p. 30-31). Le poète y décrit l'ermitage de son rêve ; c'est une retraite charmante, dans un décor pittoresque, digne de faire envie à bien des gens que l'ascétisme même ne tenterait pas : d'ailleurs, l'ermite n'y vivrait pas seul, il y souhaite une société de choix, douze « garçons intelligents » (*oclaoch innide*), avec lesquels il vive « sans penser à mal » (*cen inrádud uile*). Plus touchant est le dialogue de Marban et Guaire, publié par K. Meyer sous le titre *King and Hermit* (Londres, 1901 ; cf. *R. Celt.*, XXI, 353) : après avoir entendu son demi-frère Marban vanter les charmes de la vie d'ermite, le roi Guaire renonce à son trône pour partager cette vie :

dobérsa mo rigi rán

... ar beth at gnáis, a Marbáin !

« Je donnerai mon brillant royaume
... pour être en ta compagnie, Marban. »

Ces deux poèmes sont de la période du vieil-irlandais ; K. Meyer faisait remonter l'un au IX^e, l'autre au X^e siècle de notre ère. L'idée qu'ils donnent de la vie érémitique est des plus attrayantes. Il y eut en pays celtique des ascètes plus rigoureux, par exemple saint Guthlac (*Acta Sanctorum*, Avril, t. II, p. 40) ou saint Gwynllyw (Rees, *Cambro-british Saints*, pp. 145-157). Dom Gougaud les mentionne à plusieurs reprises.

J. VENDRYES.

IV

Eleanor KNOTT. *Irish Syllabic Poetry, 1200-1600*. Cork, University Press, 1928, viij-135 p. in-12°, 3 sh. 6 d.

Voici un charmant petit volume qui rendra de bons services aux étudiants de l'irlandais. C'est un recueil de vingt-deux poèmes, choisis pour illustrer les différents types de versification syllabique en usage dans l'Irlande du moyen âge. Une introduction de 20 pages expose ce que représente la versification syllabique, quelles en sont les règles et les variétés. On comparera cet exposé à celui qu'a donné M. T. O'Donoghue de la versification accentuelle (cf. *R. Celt.*, XLIII, 444) ; ils se complètent. Les mètres dont miss Knott fournit des spécimens sont les suivants : *ae freislighe*, *rannai-gbeachi*, *casbhairdue*, *rionnaird*, *seádnadh*, *deachnadh*, *deibhidhe*, *droi-gbneach*. Mais c'est de beaucoup la *deibhidhe* qui domine.

Les vingt-deux poèmes ont été choisis avec goût et roulent sur les sujets les plus variés ; quelques-uns, comme le dit miss Knott, sont de véritables « perles » de la littérature irlandaise, par exemple le n° 6 (*Sympathy*, p. 29) ou le n° 12 (*A father's lament*, p. 45), extrêmement soignés de facture et en même temps d'une expression sobre et touchante. Ils s'échelonnent des environs de l'an 1200 aux premières années du xvii^e s. La majorité est toutefois du xvi^e s. On sera frappé de l'uniformité de la langue, qui suppose une tradition poétique fortement fixée et organisée.

Miss Knott a joint au texte des notes et un glossaire. Les notes sont à la fois historiques et grammaticales et le glossaire contient à peu près tous les mots qui ne sont pas absolument usuels. Voici quelques observations faites au cours de la lecture : P. 23, 2 d, les mots *déar aille* sont donnés p. 118 comme une épithète élogieuse de sens douteux ; ils signifient « goutte (propr. larme) du rocher », c'est la goutte d'eau qui tombe du rocher et désaltère le voyageur, la ressource du passant (cf. la « Roche qui pleure », dans la forêt de Fontainebleau). — P. 23, 3c, à noter la mention du prophète Berchan ; cf. *R. Celt.*, XLV, 96, et *Metrical Dindsenchas*, éd. Gwynn, IV, 449. — P. 30, 7a, exemple de *in fer* en parlant de Dieu (p. 78, 1b, *an neach* a le même emploi) ; cf. *Mém. Soc. Lingu.*, XX, 184. — P. 34, 6d, *tráth an aisdir fhada* « l'heure du long voyage », c'est l'heure de la mort. Le sens est que ce n'est pas à l'heure de la mort que l'on part pour le ciel (si on ne s'y est pas préparé auparavant).

— P. 36, 16a, aux trois demeures (*Saor na trí dteigheadh*), on peut comparer *do cumadh lú trí teigheadhse*, dans un poème de Tádhg Og O'Huiginn, ap. Mac Kenna, *Dán Dé*, xvi, v. 20 (p. 29). — P. 37, 4d, *ceathrar dob fhearr n-eladhna*, curieux tour syntaxique dont il y a d'autres exemples dans ce même recueil, p. 40, 7b, p. 68, 6c et 10 b. — P. 54, 1c, le sens paraît être : alors qu'il était parti pour faire le tour du monde, le mur de Té lui apparut. — P. 55, 7a, il n'y a pas à supposer de faute de scribe (p. 102) pour expliquer *Miodh-chuarta* ; ce mot étant composé peut valoir métriquement un dissyllabe ; cf. *Fiol-óiseas*, p. 63, 9b, rimant avec *deas*. Pour la rime et l'allitération, le nom propre *Diancecht* est coupé en deux dans le Dindshenchas (cf. Gwynn, *The metr. Diuds.*, t. IV, p. 425). Dans la poésie galloise aussi on trouve les noms propres *Balch-noe* (R. B., col. 1296, l. 17) ou *Gwen-bwyfar* (*ibid.*, col. 1350, l. 3) coupés en deux pour des raisons métriques ; cf. *R. Celt.*, XL, 486. — P. 55, 8d, exemple de *chuca* impliquant un verbe de mouvement après *cailhim*. — P. 120, *fiadh* au sens de « pays » provient sans doute d'une confusion avec le vieux mot *ialb* (ainsi dans *éinfiadb*, p. 65, 15d). — Il paraît préférable de couper, *d'à eis* (p. 24, 1d), *'g-á mbreith* (p. 35, 14d), *i n-iorghoil* (p. 66, 22d), *'s is* (p. 23, 1c), *'s gau* (p. 25, 2d), *'s na* (p. 35, 14c, p. 63, 9d), *'s an* (p. 63, 8c ; p. 64, 11 d), etc.

J. VENDRYES.

V

Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy, 4 premiers fascicules, pp. 1-524. Dublin, Hodges Figgis and Co, 1926-1929, 5 sh. par fascicule.

Après les catalogues des manuscrits irlandais de Trinity College (*R. Celt.*, XL, 215) et du British Museum (*ibid.*, XLIV, 187), on attendait celui de la Royal Irish Academy, dont la bibliothèque est plus riche encore que les deux précédentes. Voici que la publication de ce catalogue a heureusement commencé. Quatre fascicules en ont paru déjà, et il est à espérer que d'autres ne tarderont guère, suivis de copieux index facilitant la consultation de l'ensemble.

Le premier fascicule est l'œuvre de M. Thomas F. O'Rahilly et date de 1926. Le second et le quatrième, œuvres de Miss Kathleen

Mulchrone, sont datés de 1928 et 1929. Le troisième, daté de 1928, est dû à Miss Mary E. Byrne.

Ces quatre fascicules ne contiennent pas de manuscrits antérieurs au xvii^e siècle. Il y a toutefois une exception : le manuscrit 23.Q.16, analysé dans le second fascicule (p. 263), et qui est de l'année 1509. C'est ce manuscrit qui contient le *Caitbréim Thoir-dhealbhaigh*, dont l'édition est annoncée plus loin.

Le Catalogue n'a pas été établi en suivant l'ordre numérique des manuscrits dans la bibliothèque : ce qui aurait entraîné, entre autres inconvénients, celui de disperser l'intérêt sur des matières trop disparates. On s'est efforcé de grouper les manuscrits qui contiennent en majorité des matières semblables. Mais on ne s'est pas astreint à mettre ensemble de façon exhaustive tous les manuscrits dont le contenu se rapporte à une certaine matière. Dans le premier fascicule au moins, l'intention a été de donner au public une idée d'ensemble de la variété des manuscrits irlandais copiés en Irlande de 1600 à 1850.

En fait, les quatre fascicules contiennent surtout de la poésie. C'est naturellement la poésie qui avait une place de faveur dans ces cahiers de papier que d'obscurs scribes noircissaient pour leur usage personnel ou pour l'amusement de leur entourage. Il serait intéressant de dresser la statistique des poèmes qui reviennent le plus souvent dans ces manuscrits. Cela donnerait une idée de la popularité de certains thèmes et du goût du public qui les appréciait. La fameuse « Dispute des bardes » (*Iomarbhagh na bhfileadh*) revient par exemple en totalité ou en partie dans bon nombre de manuscrits jusqu'au xix^e siècle. La date des poèmes est d'ailleurs des plus variables. Il arrive souvent que dans des manuscrits copiés au xix^e siècle on rencontre pêle-mêle des poèmes du xv^e et même du xiii^e siècle à côté de productions contemporaines.

Chaque manuscrit est décrit sommairement dans une courte introduction, après laquelle vient l'analyse du contenu, morceau par morceau ; la pagination est clairement marquée dans une même colonne à gauche. Les mots irlandais par lesquels débute chaque morceau sont écrits en italiques ; mais on n'en donne pas de traduction. Le contenu de chaque morceau est, s'il y a lieu, brièvement indiqué en une ligne. Les poèmes sont distingués de la prose par addition du nombre de vers. C'est le signe *l.l.* (= lines) qui est employé, précédé d'un chiffre, pour tous les poèmes qui ne comportent pas de division en strophes. Par une décision heureuse, déjà adoptée dans le Catalogue du British Museum et qui mériterait de l'être définitivement partout, le terme de « quatrain » est employé

pour la poésie en mètres syllabiques (*rannaigeacht, dehhidhe, crósanacht*) et le terme de « stance » pour la poésie de type accentuel (*ambrán*); cf. *R. Celt.*, XLIII, 444.

J. VENDRYES.

VI

Standish Hayes O'GRADY. *Caithréim Thoirdhealbhaigh*, with Introduction and Index by Robin Flower. 2 vol. London, Simpkin Marshall, 1929, xvi-237 et 252 p. 8° (Irish Texts Society, vols XXV et XXVI). 25 sh.

Parmi les travaux qu'avait entrepris Standish Hayes O'Grady et qu'il laissait inachevés en mourant (cf. *R. Celt.*, XXXVII, 415 et XLIV, 187), figurait une édition avec traduction anglaise du *Caithréim Thoirdhealbhaigh* (« la carrière belliqueuse de Turlough »), composé par John Magrath (Sean Mac Craith). L'édition était achevée et même imprimée, ainsi que la traduction. Mais avant le tirage définitif, l'auteur avait été pris de ses scrupules habituels et avait laissé traîner l'impression sans se décider à la publier. Le texte du *Caithréim* avait pour lui un intérêt quasi personnel. Le récit a pour objet une fameuse lutte à mort engagée entre deux membres du clan des O'Briain, Turlough Mor et Brian Ruadh, dans le dernier quart du XIII^e siècle, et qui dura 40 ans. Or, cette lutte se déroula dans la région du Thomond, d'où Standish O'Grady était originaire et la plupart des noms qu'il rencontrait dans le récit évoquaient des paysages qui lui étaient familiers depuis sa naissance. Il avait mis tous ses soins à établir le texte, écrit dans cette langue fleurie et ornée du XIV^e s. qu'il connaissait si bien et dont il retrouvait la saveur dans la bouche des paysans qui l'entouraient. Il s'était efforcé d'en faire une traduction, adaptée au goût moderne, mais capable de donner cependant l'impression de l'original. C'est M. Robin Flower qui s'est chargé de mettre la dernière main à l'œuvre de Standish Hayes O'Grady. Il l'a fait précéder d'une introduction et il y a joint un index.

Le texte du *Caithréim* est conservé dans deux manuscrits, le 23. Q. 16 de la Royal Irish Academy (copié en 1509) et le H. 1.18 (auj. 1292) de Trinity College (copié en 1721 par Aindrias Mac Cruitin). Sur la date de sa composition, les opinions ont varié. Standish Hayes O'Grady fixait lui-même l'œuvre de John Magrath

aux dernières années du x^v^e siècle ; il suivait en cela une tradition qui remonte à Mac Cruitin, celui-ci spécifiant qu'un manuscrit utilisé par lui portait la date de 1495. Mais cette date était probablement celle de la transcription du manuscrit et non de la composition du texte. On a aujourd'hui des précisions nouvelles sur la date et la famille de John Magrath. Il y a tout lieu de croire qu'il vécut sous le règne de Dermot O'Brien (1345-1360) et que son œuvre n'est guère postérieure à 1364.

Cette question de date a son importance, car si le *Caitbréim* doit être reporté en gros à un demi-siècle seulement des événements qu'il raconte, il prend de ce fait une certaine valeur historique. Et en effet les historiens de l'Irlande médiévale, T.-J. Westropp, M. Goddard, H. Orpen, M. Edmund Curtis, n'ont pas manqué de l'utiliser pour fixer ou compléter leur documentation. Le récit est établi année par année et donne la suite des événements dans leur enchaînement rigoureux. Il présente d'abord au lecteur la figure de Donough Cairbreach qui occupa pendant 28 ans le trône du Thomond, et expose l'état du pays au moment de la guerre qui mit aux prises Turlough et Brian Ruadh. Ce dernier, arrière-petit-fils de Donough Cairbreach, était en 1265 l'héritier légitime du trône ; mais il se heurta bientôt aux convoitises de son neveu Turlough, fils d'un de ses frères aînés. C'est alors qu'intervint Thomas De Clare, lieutenant d'Édouard I^{er} et envoyé par lui en Irlande pour soumettre le Thomond à la domination anglaise. Ce Thomas De Clare joua entre les deux rivaux un rôle abominable de fourberie et de cruauté. Il encouragea d'abord et soutint Brian Ruadh, alors que Turlough avait pour lui les vieux clans irlandais de la région, les Macnamara, les O'Conor de Corcomroe, les O'Dea, les O'Kelly. En 1276, Turlough battit Brian Ruadh ; alors De Clare abandonna son allié, et le fit périr. La guerre continua entre Turlough et le fils de Brian, qui s'appelaït Donough ; celui-ci s'appuya de nouveau sur les Normands. Mais une nouvelle bataille en 1279 laissa la victoire à Turlough. De Clare continua à soutenir Donough. Celui-ci fut battu et tué par Turlough en 1283 et cette victoire acheva la série de ses succès. Le Thomond était pacifié et lui appartenait définitivement. En 1304, comme il revenait de Latterach-Oran, où il avait détruit des établissements anglais, il rencontra, sur les bords du Lough Derc, une étrange figure, une femme de grande beauté et de modeste maintien, qui lui annonça la royauté suprême sur l'île entière. C'était l'apparition de la Souveraineté irlandaise, « Flaithes Eirenn », un des plus curieux

épisodes du récit. Après la mort de Turlough, en 1306, son fils Donough lui succéda. Et l'histoire recommença avec une fatalité implacable. Donough se vit aux prises avec son cousin Dermot, et un nouveau De Clare entra en scène pour exciter l'un contre l'autre les deux cousins. Donough fut tué. Son frère Murtough continua la lutte à sa place, jusqu'à ce qu'en 1317 sous les murs de l'abbaye de Corcomroe une sanglante bataille lui assura enfin la possession tranquille du royaume de Thomond. Une fois de plus, les De Clare échouaient dans leurs efforts pour dompter le pays. C'est cette bataille qui tient la plus grande place dans le *Caitbreim*. Le récit en est plein de vie et de mouvement. On comprend sans peine l'intérêt qu'y trouvaient les lecteurs. Il exaltait les prouesses d'un héros national; il montrait l'abaissement des Anglais et leur échec. Turlough, initiateur de ces échecs, appartient à la série des grands chefs dont l'Irlande du moyen âge s'enorgueillit. Mais ce fut surtout un soldat heureux et il ne laissa aucune œuvre durable. Son principal mérite est en somme d'avoir inspiré un des récits les plus attachants et les plus pittoresques de la littérature irlandaise.

Standish Hayes O'Grady a fait suivre le *Caitbreim* de plusieurs textes, qui s'y rattachent par le fond ou par la forme. L'un d'eux est le *Cath Calbarda*, imitation du poème de Lucain, que Magrath connaissait certainement et dont il s'est inspiré en plus d'un passage. Il est toujours piquant de constater comment dans l'imagination irlandaise la vérité historique s'allie aisément à la fiction romanesque.

J. VENDRYES.

VII

Th. M. CHOTZEN. *Recherches sur la poésie de Dafydd ab Gwilym, barde gallois du XIV^e siècle.* Amsterdam, 1927, xij-367 p. 4^o.

Ce volumineux ouvrage est une thèse de doctorat, présentée à l'Université d'Utrecht. Il paraîtrait de dimensions insolites même à la Sorbonne. Les juges chargés de l'examiner ont pu trouver la tâche un peu lourde. Aucun lecteur en tout cas n'aura l'idée de se plaindre. Outre qu'il traite de façon approfondie une question dont l'étude s'imposait (cf. *R. Celt.*, XLII, 181), cet ouvrage a le double mérite d'apporter sur chaque point litigieux

une solution plausible et de la présenter sous une forme élégante et claire dans un français de bon aloi. M. Chotzen fait ses débuts dans le celtisme de la façon la plus brillante.

On sait combien Dafydd ab Gwilym soulève de problèmes variés, à la fois dans sa vie et dans ses œuvres. Après l'étude très poussée de L. Chr. Stern et les consciencieuses enquêtes de M. Ifor Williams, il restait encore beaucoup à faire. M. Chotzen a sagement limité son sujet. Il a laissé de côté l'étude philologique du texte, qui pose une série de problèmes particuliers des plus épineux (voir notamment le livre de M. G. J. Williams, dont le compte rendu est donné ci-dessous). Il s'est borné à l'étude littéraire du poète et à la recherche de ses sources. Comme au moyen âge la littérature était internationale, plus sans doute qu'elle ne l'a jamais été, l'étude de M. Chotzen est de littérature comparée. Et c'est un mérite digne de toute louange. On peut parfois reprocher aux romanistes qu'ils négligent et ignorent les choses celtiques. Le celtiste qu'est M. Chotzen a conçu l'étude du poète gallois de la façon la plus ample, en y faisant entrer toute la littérature contemporaine, de la France à l'Allemagne et de l'Angleterre à la Provence. La tâche était difficile : puisse son exemple être suivi !

Les sources auxquelles Dafydd ab Gwilym a puisé son inspiration sont fort discutées. On a dit qu'il avait subi l'influence de la poésie du Continent, et notamment de la poésie provençale. Il aurait emprunté à Bernard de Ventadour et à Arnaut de Marueilh non seulement des idées et des expressions, mais jusqu'à des mètres. D'autres ont soutenu que les sources du poète gallois étaient latines : son *cywydd* sortirait de la poésie latine du moyen âge, qui lui aurait fourni aussi thèmes et motifs. Le latin était au moyen âge la langue de culture, que savaient tous les gens instruits. Ainsi Dafydd ab Gwilym aurait connu les classiques, et par-dessus tout Ovide, dont on trouverait chez lui des réminiscences et qui fut si célèbre en Galles que son nom est en moyen gallois un nom commun.

A ces deux sources possibles, M. Chotzen en préfère cependant une troisième : c'est la source proprement indigène, celle de la poésie populaire pratiquée en Galles avant l'époque de Dafydd, la poésie de la *cler*, dont il aurait suivi et illustré les traditions. Nous connaissons mal les antécédents de cette poésie, parce que les copistes l'ont dédaignée, au profit de la poésie de cour, qui seule avait alors du prestige. Mais en dehors de la poésie courtoise, limitée dans ses sujets, artificielle dans ses développements,

archaïque dans sa langue, il devait y avoir aux XII^e et XIII^e siècles une poésie d'inspiration plus fraîche et plus spontanée, chantant la joie de vivre et l'amour. Nous en percevons d'ailleurs l'écho jusque dans la poésie courtoise. Les genres consacrés du panégyrique et de l'épique admettent sous la plume d'un Gwalchmai ou d'un Cynddelw des descriptions de la beauté féminine ou des tourments amoureux. Un changement s'est produit dans la littérature; il était dû à un bouleversement politique et social. Après la perte de l'indépendance et la disparition des princes, la situation des bardes se transforme et la chanson populaire prend rang dans la littérature bardique. Dafydd ab Gwilym nous présente l'épanouissement d'un genre national.

La thèse de M. Chotzen est soutenue d'une documentation si abondante qu'on doit lui donner raison. A condition toutefois de se garder de l'exclusivisme. Il est vraisemblable que Dafydd ab Gwilym, qui était cultivé, avait entendu parler de la poésie continentale. Cette poésie était connue en Angleterre, comme M. Chaytor l'a prouvé (cf. *Rev. Celt.*, t. XLII, p. 181). Comment le grand barde gallois aurait-il pu manquer d'en subir l'influence? Il se mêle toujours des éléments variés dans l'inspiration d'un poète. L'abeille compose son miel de tout ce qu'elle rencontre sur son chemin : aucune fleur n'en est exclue, pourvu qu'elle soit odorante et pleine de suc. Un poète prend son bien partout où il le trouve. Le difficile est assurément de faire le départ entre les motifs d'où l'inspiration est sortie. Mais cela est-il nécessaire? Il suffit d'admettre en principe la possibilité d'influences variées. M. Chotzen d'ailleurs ne s'y oppose pas. Une fois sa thèse démontrée, — et la démonstration paraît acquise — il est assez sage pour reconnaître qu'elle n'est pas inconciliable avec les thèses qu'il combat¹.

L'ouvrage contient un nombre considérable de citations galloises, non seulement de Dafydd ab Gwilym, mais de poètes contemporains ou antérieurs. M. Chotzen accompagne toujours le texte d'une traduction et fait preuve d'une maîtrise remarquable de la langue galloise. Voici toutefois deux passages, sur lesquels il paraît en défaut.

P. 78, il est question du mot *chwyr*. L'auteur n'en connaît que

1. Sur un ou deux points cependant, on pourrait lui chercher chicane. Ainsi p. 113. Ceux qui ont affirmé que Dafydd ab Gwilym connaissait Londres ont peut-être été téméraires. Mais n'est-il pas imprudent de juger cette opinion invraisemblable?

deux exemples dans les textes anciens : B.B.C. 6.31 Sk. = 15.9 Ev. et B. Tal. 154.11 = 33.13 Ev. Il y en a un troisième, B.B.C. 48.7 Sk. = 90.5 Ev. (cf. Loth, *A. C. L.*, I, 485) : *eurtirn am cirn, cirn am cluir* « des mains d'or (c'est à dire « généreuses ») autour des coupes, des coupes autour des clercs », ou bien « des poignées d'or pour les coupes, des coupes pour les clercs » . La traduction qu'il donne du premier passage n'est pas exacte : *kelnit id gan cluir vir Aedan* signifie « la *clwyr* des gens d'Aedan chante habilement, avec talent, avec art ». Il s'agit d'un des nombreux chefs qui portaient le nom d'Aedan : celui-ci est ici surnommé *kywlunan lev* c'est à dire « lion de la violence » (sur le sens de *kylafan*, v. *R. Celt.*, XLII, 431). Sur *kelfydd*, cf. B.B.C. 5.5 Sk. = 7.4 Ev., 7.11 = 18.1 Ev., 46.19 = 88.4 Ev. On lit *celnylaj* M. A. 214 b 6, 229 a 34, et *kelvi[t]id* B.B.C. 6.4 = 10.10 Ev.

P. 183, n. 5. Par une singulière méprise, le mot *llawfrydedd* « mélancolie, abattement d'esprit » est indiqué comme un dérivé possible de *llawfrudd*, *llofrudd* « meurtrier ». Ces mots n'ont rien de commun. M. J. Loth (*R. Celt.*, XXXII, 26) a montré que *llawfrydedd* contenait l'adjectif *llaw* « bas, vil » ; c'est un composé de *bryd* « esprit ». Cf. *dyfryd* (M. A. 152 a 16) et son dérivé *dyfrydedd* « affliction, chagrin » (M. A. 144 a 17, 146 a 33, 149 a 19, 152 b 16, 169 b 2 d. b., 243 a 7 d. b., 251 a 27, 258 b 4 d. b.).

J. VENDRYES.

VIII

G. J. WILLIAMS. *Iolo Morgantwg a chywyddau'r Ychwanegiad*. Cyhoeddedig gan Gymdeithas yr Eisteddfod genedlaethol. [Iolo

1. *eurtirn* est le pluriel de *eurddiwrn*, qui paraît avoir deux sens : « poignée d'or » et « main généreuse ». Le premier correspond à celui de l'irlandais *órduirn* « à poignée d'or » dans *claideb órduirn* L. U. 87b (*órduir[n]d*) et 90b (*Tog. Br. dá Derg.*, *R. Celt.*, XXII, p. 174 et 199). Ainsi dans un poème de Cynddelw, M. A. 168 b 28, *eurdurn oet y lauyn yny lofen* « sa main gantée tenait une épée à poignée d'or ». On lit *eurddyrn* ailleurs dans la M. A., 163 a 8 et 303 a 6. Le B. B. C. en a encore un exemple dans un poème attribué à Cynddelw et qui figure aussi dans le R. B. col. 1436 et dans la M. A. 171 a 3d. b. (*Dadolwch Rhys fab Ruffud*) : *metcuin ev gwiraud met kirn ae gwallav ae gwellig iu eurdurn* (B.B.C. 41.2 Sk = 79.2 Ev.), *med gyrn ae gwarchae ae gwercheidw yn eurdyrn* (R. B. 1436.22 = 173. 22 Ev.).

Morganwg et les Poèmes du Supplément. Publié par la Société de l'Eisteddfod nationale.] London, 64 Chancery Lane. 1926. xx-271 p. 8°.

L'histoire du texte de Dafydd ab Gwilym est aussi pittoresque que déconcertante. Ce poète, qui est sans doute le plus grand de tout le moyen âge gallois et qui a toujours joui dans son pays d'une réputation considérable, est resté inédit pendant quatre cents ans. Il a fallu le mouvement patriotique suscité autour des antiquités nationales, le réveil de la littérature et de la langue, vers le milieu du XVIII^e siècle pour que l'on s'intéresse à la publication de ses œuvres. Dans le recueil des *Gorchestion beirdd Cymru* [Chefs-d'œuvre des bardes de Galles] qu'il publia en 1773, Rhys Jones fit place à vingt-sept poèmes de Dafydd ab Gwilym. Mais la première édition complète, trop complète même comme on va le voir, ne parut qu'en 1789. Elle était l'œuvre du fameux philologue Owen Pughe et de son ami, le généreux mécène Owen Jones (dit Owain Myfyr). Celui-ci avait fondé en 1771 à Londres la *Cymdeithas Gwyneddigion* (Société des gens de Gwynedd), ancêtre de ces sociétés galloises de Londres, qui devaient tant faire pour l'histoire du Pays. C'est en somme à l'activité de la *Cymdeithas Gwyneddigion* qu'il faut reporter le mérite de l'édition des *Cywyddau Dafydd ab Gwilym*. Owen Pughe n'avait pas conçu sa tâche d'éditeur à la façon d'un philologue moderne. Il s'était borné à reproduire une copie qui lui venait des frères Morris (Lewis et William Morris o Fôn), l'un poète, l'autre naturaliste, tous deux pleins d'enthousiasme pour la vieille poésie nationale. Mais dans l'établissement du texte, il fut aidé par un singulier personnage, nommé Edward Williams, et plus connu sous le surnom de Iolo Morganwg.

Iolo Morganwg était né à Pen Onn, dans la paroisse de Llancarvan (Glamorganshire), en 1747. Fils d'un tailleur de pierre, il avait pris le métier de son père. Venu à Londres en 1772, il s'était lié avec Owen Pughe et Owen Jones, dont il partageait les sentiments d'enthousiasme patriotique. Il s'imposa la tâche de rechercher les vieux poèmes encore manuscrits, dans toutes les bibliothèques de Galles où il en pouvait trouver, de les copier, d'en traduire en anglais les plus belles pièces, si bien qu'il fut avec Owen Pughe, le principal artisan de la *Myfyrion Archaeology*, dont Owen Jones (Myfyr) fit tous les frais. Son activité ne s'arrêta pas là. Fêré de druidisme et désireux de ranimer les vieilles traditions celtiques, c'est lui qui eut la plus grande part dans la constitution des

eisteddfodau et surtout de la gorsedd des bardes, avec sa hiérarchie et son appareil. Sir John Morris-Jones a bien mis ce rôle en lumière dans l'article du *Beirniad* que la *Revue Celtique* a jadis résumé (v. t. XXXII, 240). Bien qu'il ait beaucoup publié lui-même, Iolo laissa en mourant une édition du *Cyfrinach beirdd Ynys Prydain* « secret des bardes de l'île de Bretagne » que son fils Taliesin publia en 1829 et des paquets de notes et extraits, publiés vingt ans plus tard sous le nom de *Iolo Manuscripts*.

Quand Owen Pughe prépara l'édition de Dafydd ab Gwilym, Iolo Morganwg lui fournit un *Ychwanegiad* (supplément) de 16 poèmes; qu'il prétendait avoir trouvés dans de vieux manuscrits. Ce sont les poèmes qui portent les nos 247-262 dans l'édition de 1789. Depuis que la critique s'est exercée sur l'ancienne poésie galloise, ces poèmes ont toujours paru suspects. Au jugement des plus modérés, l'attribution à Dafydd ab Gwilym était douteuse. Quelques personnes plus sévères allaient jusqu'à soupçonner Iolo Morganwg de les avoir fabriqués. Un grave motif de soupçon est qu'on ne les trouvait en général dans aucun manuscrit ancien. Lorsqu'il prépara son édition de morceaux choisis (cf. *R. Celt.*, XXXVIII, 211), M. Ifor Williams constata que sur les seize pièces de l'*Ychwanegiad*, quatre seulement (les numéros 8, 10, 11 et 15 = 254, 256, 257 et 261 de l'ensemble) figuraient dans des manuscrits antérieurs à Iolo lui-même. La question de l'authenticité était ainsi nettement posée.

C'est cette question que M. G. J. Williams a voulu traiter à fond. Il l'a fait avec une conscience très minutieuse, sans négliger aucun moyen d'information. Il a poussé des recherches dans la correspondance de Iolo Morganwg conservée au British Museum; il a soumis les pièces en litige à une analyse philologique des plus serrées; il a étendu ses investigations à l'ensemble de l'édition pour établir exactement le rôle qu'y joua Iolo Morganwg; il s'est enfin renseigné du mieux qu'il a pu sur le caractère du personnage, sur l'esprit dans lequel il a collaboré avec O. Pughe. Des lettres adressées à Owain Myfyr, qui remontent à 1779 et qui s'échelonnent le long des années suivantes, annoncent l'envoi de pièces, isolées ou en groupe, destinées à l'édition qui se préparait. En dehors des pièces de l'*Ychwanegiad*, les nos 70 et 80 du recueil furent ainsi fournis par Iolo. Or, en examinant de près ces pièces suspectes, M. Williams y découvre des traces palpables de forgerie. Ainsi la pièce 70, telle que l'envoya Iolo à Myfyr, renferme bien deux vers qui figurent dans une pièce attribuée à Dafydd ab Gwilym dans deux manuscrits du

xv^e s. au British Museum (add. 14967, p. 18 a et 14997, p. 14), et qui roule sur le même sujet; mais tout le reste diffère. Or, on trouve dans ce reste des formes qui ne peuvent pas être de Dafydd ab Gwilym et certains mots ou tours qu'emploie Iolo dans ses propres poésies. L'examen des autres pièces conduit à la même conclusion.

Il y a plus grave encore. Dans nombre de pièces authentiques, qui font partie du recueil, on rencontre intercalés des groupes de vers suspects. La suspicion vient souvent de la langue même; elle vient surtout de ce que les vers en question ne figurent pas dans les anciens manuscrits ou même sont donnés comme un envoi supplémentaire de Iolo Morganwg. Ce dernier d'ailleurs ne fabriquait pas que du faux Dafydd ab Gwilym. Il ne se gênait pas pour compléter l'œuvre d'autres poètes et pour y ajouter des morceaux de sa composition.

Car il s'agit essentiellement d'une forgerie. M. Williams l'établit dans un chapitre très solidement documenté (p. 177 et ss.). Sans doute Iolo a pu trouver çà et là dans des manuscrits antérieurs quelques pièces ou fragments de pièces ou même des vers isolés qu'il a incorporés de sa propre autorité à l'œuvre de Dafydd ab Gwilym. Mais la majorité des pièces suspectes est de lui. On en a déjà le soupçon quand on cherche à identifier les sources d'où Iolo prétend les avoir tirées; ce sont des manuscrits disparus ou bien dont le contenu, pour diverses raisons, est invérifiable. Mais ce qui emporte la conviction, c'est la langue. On trouve dans les morceaux suspects nombre de mots rares et nouveaux, qui sont précisément de ceux que Iolo Morganwg envoyait à son ami Pughe pour grossir son dictionnaire. C'était un moyen qu'il avait trouvé de prouver la richesse de la langue.

Le travail de M. Williams comporte divers enseignements. Il en est un d'ordre psychologique, sur les motifs qui ont déterminé les forgeries de Iolo. Motif de vanité sans doute, et de vanité légitime, car ces pièces de l'*Ychwanegiad* contiennent des morceaux fort bien venus, qui ont même obtenu les éloges d'un connaisseur aussi fin que L. Ch. Stern (cf. *Z. C. P.*, VII, 86); c'est de l'excellent pastiche. Mais Iolo eut certainement d'autre désir que celui d'exercer sa virtuosité. C'était un enthousiaste et un exalté. Il nous offre l'exemple d'un admirateur qui s'identifie avec son modèle, qui pense avec lui, qui pense pour lui et qui finit par lui attribuer ses propres inventions¹. C'était en outre un patriote,

1. On observe un cas analogue dans l'extraordinaire et naïve impos-

convaincu qu'il travaillait ainsi à la gloire de son pays. Iolo a fait en Galles exactement ce qu'avait fait Macpherson en Écosse un peu avant lui et ce que devait faire plus tard La Villemarqué en Bretagne (cf. *R. Celt.*, XXXIV, 483 et XXXVII, 251).

Maintenant que l'imposteur Iolo est démasqué, une conclusion pratique s'impose. C'est qu'on profite du déblaiement accompli par M. Williams pour procéder sans retard à une édition critique de Dafydd ab Gwilym. Il est entendu que les pièces de l'*Ychwanegiad* sont fausses et qu'en général tous les manuscrits de Iolo sont suspects. Cela simplifie la besogne. M. Williams paraît bien qualifié pour collaborer à l'édition qui ne peut manquer d'être entreprise.

J. VENDRYES.

IX

Elizabeth J. Louis JONES et Henry LEWIS. *Mynegai i farddoniaeth y llawysgrifau* [Répertoire de la poésie manuscrite]. Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru [Cardiff, Presses Universitaires de Galles]. 1928, viij-392 p. 8°. 12 sh. 6d.

Cet ouvrage est destiné à rendre de bons services aux philologues et historiens de la littérature galloise médiévale. C'est un répertoire de poèmes gallois des XIV^e et XV^e siècles, avec indication de leurs sources manuscrites. Le répertoire est établi par noms d'auteurs et suivant l'ordre alphabétique. Sous chaque auteur sont mentionnés les poèmes qui lui sont attribués, avec indication du premier vers ; et sous chaque poème, les manuscrits qui le contiennent (en totalité ou en partie). Lorsqu'un même poème est attribué à plus d'un auteur, le fait est signalé par un renvoi de l'un à l'autre. Il arrive fréquemment que dans tel manuscrit tel poème n'ait pas de nom d'auteur : peut-être aurait-il été bon de ranger sous une rubrique spéciale tous les poèmes donnés ainsi accidentellement comme anonymes. Le fait est de nature à éveiller des doutes sur l'attribution.

La préparation de l'ouvrage a été singulièrement facilitée par l'existence des deux volumes du *Report on Manuscripts in the Welsh*

ture de Carl Justi, racontée par M. Auguste Bréal dans la préface de son *Velazquez*, Paris, Crès, 1919.

Language, que l'on doit à M. J. Gwenogfryn Evans. On peut le constater sans diminuer le mérite des auteurs : c'est par un dépouillement de ces deux précieux volumes que Mrs Elizabeth Jones aidée de M. Henry Lewis a constitué les éléments du présent répertoire. Deux manuscrits, le *Llyfr Hir Llanharan* et le *Llanofor B* ne figuraient pas dans le *Report* ; ils ont été analysés par M. Griffith John Williams, qui en a transmis le catalogue à M. Henry Lewis.

On a ainsi les éléments d'un travail utile sur la poésie galloise aux xiv^e et xv^e siècles, c'est-à-dire pendant la période où cette poésie a été le plus abondante, le plus florissante, sinon le plus originale. Il faut souhaiter que les auteurs étendent leur répertoire plus largement et poursuivent leur enquête jusqu'à la poésie des siècles antérieurs. C'est un travail préliminaire indispensable à l'étude du texte des poètes comme *Cynddelw*, *Prydydd y Moch*, *Dafydd Benfras*, *Bleddyn Fardd*, etc., en vue d'une édition critique et définitive de leurs œuvres. Dès maintenant on ne peut que se réjouir de voir la jeune philologie galloise décidément engagée dans la voie du travail méthodique qui conduit aux constructions durables¹.

J. VENDRYES.

X

Henry LEWIS a Pol DIVERRÈS. *Delw y byd* (Imago Mundi). Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru. 1928. 174 p. 8°. 5 sh.

L'*Imago Mundi* composé au xii^e s. par Honorius d'Autun² est un des textes qui ont eu le plus de succès au moyen âge. On en connaît des traductions en plusieurs langues, et notamment en

1. A propos de *Gruffudd ab Maredudd*, p. 117, il convient d'ajouter sous le poème *Neud trist ym gwnaeth Crist* un renvoi supplémentaire à J1, 1334 et sous le poème *Uchenaid rrann gelynn dirrann* un renvoi à J1, 1321. — A propos de *Gwilym Ddu*, p. 158, il manque le poème *Fruythlawen a chyuyawen*, J1, 1229. — On ne voit pas pour quelle raison certains poètes comme *Meurug ab Iorweth*, *Llywarch y Nam*, *Llywarch Llaety*, *y Mab gryc*, *y Justus Llwyd*, etc., ne figurent pas dans le recueil.

2. Sur ce curieux personnage, voir J. A. Endres, *Honorius Augustodunensis*, Beitrag zur Geschichte des geistigen Lebens im 12^{ten} Jahrhundert, Kempten, J. Kösel, 1906.

gallois. La traduction galloise est même conservée dans plusieurs manuscrits, le Red Book of Hergest, col. 975-994 (dont dérive la copie des mss. Llanstephan 137 et 148), le Livre Blanc de Rhydderch, et le ms. Peniarth 17, p. 17-26. Notre collaborateur M. Henry Lewis avait entrepris avant la guerre l'édition de cette traduction galloise, à l'instigation de son maître, feu Edward Anwyl. Il n'a pu l'achever que tout récemment, et avec le concours de M. P. Diverrès, qui lui a communiqué une copie faite par lui du ms. Peniarth 17.

Cette édition est excellente et continue dignement la série, déjà longue, des éditions de textes gallois médiévaux que l'on doit à M. Henry Lewis. Le texte latin est donné sur les pages impaires en regard du texte gallois. C'est le texte qu'a publié Migne dans la *Patrologie Latine*, t. CLXXII, col. 119-146. On peut ainsi juger de l'exactitude du traducteur gallois. Dans un passage (§ 32, l. 5) il a fait un bizarre contresens : les mots *et in aris Philenorum finitur* « et se termine aux autels des Philènes » (cf. Sall., *Ing.*, 19; Val. Max., V, 6), lus sans doute par lui *et maris Ph. fin.*, ont été compris au sens de « et se termine à la mer... » et traduits en conséquence : *ac yn mor Silen y ternyna*¹. Mais en général, la traduction suit de très près le texte latin. M. Henry Lewis s'est basé pour cette traduction sur le Red Book of Hergest complété par Peniarth 17. Mais il a donné en appendice une sorte d'arrangement de l'*Imago Mundi* en gallois d'après R. B., col. 502, complété par le Livre Blanc de Rhydderch. L'édition est accompagnée de notes², d'un glossaire et de quatre index.

J. VENDRYES.

1. Il ne manque pas de contresens dans les traductions galloises de textes latins. Dans l'*Ystoria Brenhined* (R. B. II, 236, l. 26), le mot *exultatio* du texte latin (Geoffroy de Monmouth, p. 161, éd. San Marte) est rendu par *llewenyd*. Le traducteur a pris *exulatio* pour *exultatio*.

2. Ces notes contiennent d'abondantes observations grammaticales, parmi lesquelles on peut relever les suivantes : P. 115, sur *gwelir y mi* traduisant *mibi uidetur* ; p. 121, sur la forme *men*, 3^e sg. d'un verbe *menu* « marquer, faire impression » encore usité aujourd'hui au Sud de Galles ; p. 123 sur *Llychlyn*, nom de la Norvège ; p. 126, sur l'emploi de *y* au lieu de *a* en position relative ; p. 127, sur la forme *gollewin* (cf. B. B. C. 40,10 = 77.3) du nom de l'Occident ; p. 128, sur *deiuyn*, 3^e sg. du verbe *dysni* « dégoutter » ; p. 129, sur *hidlaid*, de *hidl* « dégouttant » (cf. irl. *sithlad* « action de goutter, de filtrer ») devenant *hidl* au Sud de Galles, comme *chwedl y* devient *hweddel* ; p. 132, sur *gwaeankwyn* forme archaïque de *gwanwyn* « printemps » (cf. L. R. 308.7 Sk. = 1056.34 Ev.) ; etc.

XI

BANAȚEANU (Vlad). *L'emploi de la préposition am dans la langue des Mabinogion*. Cernăuți, 1928, iv-88 p. 8° (Extrait de : *Codrul Cosminului*, IV.2, Buletinul institutului de istorie și limbă dela Universitatea din Cernăuți, pp. 99-184).

La syntaxe du moyen-gallois, comme celle du moyen-irlandais, ne sera constituée que par des enquêtes particulières portant sur l'emploi des formes grammaticales et notamment des prépositions et des conjonctions. C'est de cette idée, souvent exprimée au cours des leçons de l'École des Hautes Études, qu'est parti M. Banațeanu pour étudier l'emploi de la préposition *am* dans le gallois des Mabinogion.

M. Banațeanu est laborieux et appliqué. Il a relevé tous les exemples de la préposition *am* dans les *Mabinogion* et les a classés suivant que le sens est local (au propre et au figuré), temporel ou causal, suivant aussi que la préposition est employée seule ou en combinaison avec d'autres (*am-dan*, *y-am*, *oddi-am*). Il a obtenu ainsi une vue d'ensemble qui est complète et exacte. Son consciencieux travail rendra des services.

Voici quelques observations et critiques de détail. P. 7 et *passim*, l'auteur attache trop d'importance à la différence de *am-* et de *ym-* (par exemple dans *amdanunt* et *ymdanunt*, *amperfet* et *ymperfed*); sans parler de la différence de date entre ces deux graphies, il suffisait de dire que *am* est en général préposition et préfixe nominal, *ym* préfixe verbal. — P. 10 et p. 55, grosse erreur sur la prétendue préposition composée *ym-ach*; il y a longtemps que M. J. Loth a expliqué *ymach mur* (*R.B.*, 131,8) comme une graphie de *ym bach mur* « à l'angle du mur » (cf. *ymedd*, *ymyd* pour *ym bedd* « dans la tombe », *ym byd* « dans le monde », etc.). — P. 11, au sujet de la préposition employée sans verbe, la comparaison avec le grec est peu heureuse : c'est en grec un cas de phrase nominale pure; en gallois c'est tout autre chose, un cas analogue au français, *Monsieur X.*, *un mouchoir autour du cou*, *un manteau sur le dos*, *un panier à la main*, etc. Les exemples de la page 16 sont à interpréter ainsi. — P. 12, l. 7 du bas, *a wnaeth* ne remplace évidemment pas *chymryt* dans *R. B.* 14,28; c'est *gwiscaw a wnaeth* qu'il fallait écrire. — P. 16 et 17, n., les prépositions *am* et *ar* ne sont pas équivalentes, même si elles s'é-

changent suivant les manuscrits. — P. 20, R.B. 104.7 est à traduire : « Quels que soient les cris que tu pousses au sujet des lois de la cour d'Arthur ». — P. 21, ligne 9, lire *immin bidbethid*. — P. 21 et 26, lire *gakw* « appeler » et non *galkw*. — P. 22, W.B. 622,25 est à traduire « Et Peredur ne répondit pas parce qu'il était à songer à la femme qu'il aimait le plus ». Le contresens est reproduit p. 39. — P. 26, le R.B. 3,21 porte *yn kyuoeth* comme le W.B. 4,25 ; *am vyg gyvoeth* est une correction de M. J. Loth. — P. 30, l. 6, lire *darpar*, que présente d'ailleurs le W. B. — P. 38, l. 6, *yn huch* « en porc ». — P. 40, à propos de W. B. 624, 32, ne pas dire que la phrase existe dans le R. B. sans *am* ; en fait le R. B., 214.4, a une tout autre phrase. — P. 41, R.B. 177,5 est mal traduit ; le sens est « sauf le fait que je t'ai indiqué ton profit ». — P. 42, corriger du Mabinogion en : des Mabinogion. La phrase du R. B. 109,27 est mal traduite ; le sens est : « et à cause de cela on appelle la ville Paris ». — P. 43, l. 3, traduire : on l'appelait. — P. 51, R. B. 15,21, *ar bynny* veut dire « là-dessus » et non « à ceci ». — P. 59, sur *v am* au sens de « en face, de l'autre côté de », voir J. Loth, *Mab.*, 2^e éd., I, 386 n. à la page 26,5 du texte et *Rem. à Strachan*, p. 104. La référence W. 225.14 est fausse. — P. 66, ligne 19, lire *Gwalchmai*, *M. A.* I 196 (= 2^e éd. 145 a). — P. 77 dans la note, *arwyreid* n'est pas traduit, *arwydon* est un pluriel. — P. 87, la note 2 sur les négations est bien peu claire ou bien peu exacte. — Il ne semble pas que l'auteur ait même cité le cas de *pham*, *pam* « pourquoi ? », qui contient la préposition *am* comme *pyr* « id. » la préposition *yr*.
J. VENDRYES.

XII

ELLIS (T. P.) and LLOYD (John). *The Mabinogion*, a new translation. 2 vol. Oxford, Clarendon Press, 1929, xij-232 et 252 pages in-12. 10 sh., India Paper 12 sh. 6d.

En attendant l'édition critique du texte des Mabinogion, qu'il faudra bien faire un jour, en voici une nouvelle traduction anglaise. Elle ne fera peut-être pas oublier celle de Lady Guest, dont les mérites ont été consacrés par le succès auprès de tant de générations qui en ont fait leurs délices¹. Du moins a-t-elle

1. La traduction des Mabinogion par Lady Guest a été maintes fois rééditée, notamment en 1902 par Alfred Nutt et par sir Owen M. Edwards.

L'avantage d'être plus exacte et plus complète. Les traducteurs ont suivi le texte gallois d'aussi près que possible, et l'ont traduit intégralement, sans se laisser arrêter par les scrupules de bienséance, d'ailleurs exagérés, qu'avait observés Lady Guest. De plus, ils ont utilisé à la fois le texte du Red Book of Hergest et celui du White Book of Rhydderch (Peniarth 4). Ils ont même tenu compte des variantes fournies par divers manuscrits de la collection Peniarth, que M. J. Gwenogfryn Evans a publiés dans son édition du White Book. Ainsi dans le Mabinogi de Branwen (ici p. 61 du tome I), dans le « Songe de Maxen » (p. 135 *id.*) ou dans le récit de Gereint ac Enid (p. 210 du tome II). Même après la traduction du récit de « Peredur » faite d'après R.B. et Pen. 4, ils ont jugé utile de donner à part la traduction des versions du même récit contenues dans Pen. 14 et dans Pen. 7. L'ouvrage a ainsi une valeur philologique, à laquelle la traduction de Lady Guest ne saurait prétendre, surtout aujourd'hui. Ajoutons que les traducteurs ont pris soin de mentionner en marge la pagination de chaque manuscrit, si bien que leur traduction présente pour la première fois une table de concordance entre tous les manuscrits des divers récits qu'on est convenu d'appeler les Mabinogion. C'est un progrès que tous ceux qui travaillent sur le moyen gallois apprécieront.

La traduction paraît en général soignée. Les traducteurs ont tenu compte des améliorations dont les Mabinogion ont été l'objet tant dans le texte lui-même que dans l'interprétation. C'est ainsi qu'à la page 129 du tome I, ils traduisent le second vers du second englyn avec la correction proposée ici-même t. XLIII, p. 428. En général, ils ont utilisé d'une façon constante la traduction de M. J. Loth, qui leur fournissait dans chaque cas litigieux la solution la plus sûre. Ils ne pouvaient suivre de meilleur guide. Peut-être ne suffisait-il pas de rendre hommage une fois pour toutes dans l'Introduction (t. I, p. ix) à ce « masterly and brilliant work to which we have been indebted on several occasions ». En fait, nombre des corrections ou interprétations attribuées en note à tel ou tel savant gallois se trouvent déjà indiquées dans les *Mabinogion* de M. Loth¹. Il est vrai que

On la trouve également dans l'Everyman's Library de la maison Dent, sous le numéro 97 (avec une introduction du Rev. R. Williams).

1. Par exemple, p. 155 n. 13, la correction *a etholei* ou *a etholes* est impliquée dans la traduction de M. J. Loth ; p. 159, n. 18, la correction *cynweissat* est proposée par M. Loth ; etc.

les traducteurs ne citent et n'ont sans doute connu de cet ouvrage que l'édition de 1913. Il eût été au moins correct de signaler que cette édition est la seconde et que la première remonte à 1889 ! La bibliographie de la page xij est d'ailleurs par trop sommaire. La *Revue Celtique* n'y figure pas, malgré les innombrables travaux qu'elle a publiés sur le moyen gallois. On ne trouve pas mention du travail d'Henri Hubert sur le mythe d'Epona, qui éclaire tant de points obscurs de la légende de Branwen (cf. *R. Celt.*, XLII, 187). Lacune plus étrange : ni dans la bibliographie, ni dans l'introduction à la traduction de Peredur n'est mentionnée la thèse de Mrs. Mary Williams sur la composition de ce récit (cf. *Rev. Celt.*, XXXI, 381), pas plus d'ailleurs que l'article de la même Mrs. Mary Williams paru en avril 1927 dans le *Journal of the Welsh Bibliographical Society* (pp. 73-81). Est-ce que les philologues gallois ne se lisent pas entre eux ?

La traduction de chaque récit est précédée d'une notice, courte mais substantielle, où sont commodément indiquées les caractéristiques du morceau qui suit. Il y a en outre au bas des pages des notes portant surtout sur la critique verbale, mais où l'on trouve aussi des explications sur les mots rares ou techniques¹. Il est regrettable que des renvois plus fréquents n'aient pas été faits d'une note à l'autre, quand elles portent sur des faits ou des mots semblables (par ex. dans le tome I, un renvoi de la note 21, p. 51 à la note 14, p. 7). Il eût été bon de terminer ces deux volumes par un index, qui aurait contenu, outre les noms propres, les noms communs et en général les mots expliqués en note (par exemple *agweddi* t. I, p. 145, n. 38 et p. 198, n. 135 ; *neuad* et *ystafell*, t. I, p. 9 n. 22 ; *arddelw* et *ymarddelw*, t. I, p. 39, n. 90 et t. II, p. 200, n. 24, etc.). Ces améliorations seront faciles à faire dans une seconde édition.

J. VENDRYES.

1. P. 7, n. 16, est signalée dans W. B. la graphie *haut* pour *hawdd*. Ce n'est pas le seul cas où le W. B. dénonce que l'archétype pratiquait une orthographe plus ancienne (celle du Black Book of Carmarthen). Il eût été bon de faire un relevé d'ensemble de ces cas. — P. 9, n. 24, la note sur *mackwy* (anc. *mackwyf*) devait mentionner que le mot est un emprunt à l'irlandais. — P. 68, n. 67, à défaut de triade, il fallait rappeler le *cnomaidm* irlandais (*R. Celt.*, XVI, 70, l. 15 et *T. B. C.*, éd. Windisch, l. 4583 et 6204). — P. 77, n. 7, noter que Pen. 4, col. 62, l. 19 porte *a chyn bo euwedigaeth*. — T. II, p. 15, n. 27, l'irlandais *fidchell* devait être cité.

XIII

W. J. GRUFFYDD. *Perl mewn adfyd, gan Huw Lewys, wedi ei olygu yn ôl argraffiad 1595, gyda rhägymadrodd* [Perl mewn adfyd, par Hugh Lewys, publié d'après l'édition de 1595, avec une introduction]. Caerdydd, Prifysgol Cymru [Cardiff, Presses Universitaires], 1929, IX pages d'introduction et XXIV-251 p. de texte. 10 sh. 6 d.

En 1548 paraissait à Zurich, imprimé par Christoffel Frosho, un ouvrage portant le titre suivant : *Ein kleinet, von trost und bilff in allerley trübsalen, und wie man sich darum nach dem wort Gottes ballen sölle, geprediget durch Otto Werdmüllern dienern der kilchen Zürich.* Il eut un grand succès, et deux ans plus tard il en paraissait une traduction anglaise, faite par Miles Coverdale : *A spÿrytuall and moost precious pearle teachyng all men to loue and imbrace ye crosse...* Publiée en 1550, cette traduction eut bientôt une seconde, puis une troisième édition. C'est de la troisième édition qu'un gallois nommé Hugh Lewis se servit pour faire passer dans sa langue l'œuvre du prédicant zurichois Otto Werdmüller. Imprimée pour la première fois en 1595 à Oxford par Joseph Barnes, cette traduction galloise, sous le nom de *Perl mewn adfyd* [Perle dans l'adversité], n'avait jamais été réimprimée. Les exemplaires en sont naturellement rares. M. W. J. Gruffydd rend un bon service à la philologie galloise en reproduisant *Perl mewn adfyd* d'après l'exemplaire que possède la Bibliothèque Nationale d'Aberystwyth.

Une savante introduction précède le texte. M. W. J. Gruffydd y a réuni tout ce qu'il a pu trouver sur la personne du traducteur Hugh Lewis. C'est en somme peu de chose, et il a fallu à M. Gruffydd une rare sagacité pour interpréter les rares documents dont il a tiré les faits essentiels de cette biographie. Né à Bodelloog (Carnarvonshire) en 1562, Hugh Lewis se fit immatriculer à l'âge de 20 ans à l'Université d'Oxford (All Soul's College); il y reçut le grade de bachelier en 1586-1587 et celui de Master of Arts en 1590. Nommé recteur à Llanddeiniolen en 1598, il devint ensuite chancelier de Bangor en 1608, et, à la mort d'Edmund Prys en 1623, il obtint les bénéfices de Ffestiniog et de Maentwrog qui s'ajoutèrent à celui de Llanddeiniolen. Il mourut à la fin de 1634. M. Gruffydd a tracé jusqu'à nos jours la descendance de Hugh

Lewis, qui aurait encore en Galles des descendants directs aujourd'hui.

En dehors de quelques pièces de vers, *Perl mewn adfyd* est le seul ouvrage de Hugh Lewis qui soit venu jusqu'à nous. Mais c'est un texte important pour l'histoire de la langue galloise. Il date d'une époque en effet où l'on avait perdu la tradition de la belle prose classique, celle des Mabinogion, si coulante, si aisée, si élégante. Seule, la poésie était restée en faveur, comme M. W. J. Gruffydd l'a montré dans des ouvrages précédents (cf. *R. Cell.*, XL, 193 et XLIII, 186). De là, dans la traduction de Hugh Lewis, à la fois bien des gaucheries et bien des rudesses. Le traducteur s'est efforcé de conserver dans sa langue le style périodique de l'anglais, mais au prix de mainte violence. D'autre part, ne trouvant pas de modèle de langue écrite, il utilise la langue qu'on parlait de son temps : les vulgarismes abondent dans sa prose, et les formes familières, colloquiales ; il n'y a pas de constance dans son orthographe. M. W. J. Gruffydd dresse p. xxxv et s. une liste d'exemples caractéristiques à cet égard. On pourra les comparer à ceux qui ont été reproduits *R. Cell.*, XLV, p. 395, d'après la traduction d'un fragment d'Erasmus éditée par M. Chotzen.

J. VENDRYES.

XIV

R. T. JENKINS, *Hanes Cymru yn y ddeunawfed ganrif* [Histoire de Galles au XVIII^e s.]. Caerdydd, Gwasg Prifysgol [Cardiff, Presses Universitaires]. 1928, viij-172 p. 8°. 2 sh. 6d.

Le XVIII^e siècle marque dans l'histoire du Pays de Galles la fin d'une période critique. Depuis l'avènement des Tudors, l'influence anglaise n'avait fait qu'augmenter ; elle était d'autant plus dangereuse qu'elle s'exerçait désormais pacifiquement. L'Angleterre attirait les hautes classes de la société galloise et risquait d'absorber avec elles tout ce qui faisait l'individualité du pays. A la fin du XVIII^e siècle on pouvait s'attendre à une absorption définitive et irrémédiable. L'absorption a bien eu lieu, en ce sens qu'il n'y a guère aujourd'hui de peuple plus « britannique » que le peuple gallois, plus fier d'appartenir à la vaste communauté de l'« Empire », plus empressé à tirer parti des avantages que cette situation lui assure. Mais cependant le culte des traditions locales

s'est ranimé, et une sorte de particularisme sentimental domine toujours l'âme du pays. C'est au cours du XVIII^e s. que le mouvement d'émancipation s'est produit. Il a été déterminé à la fois par une transformation économique, par un réveil intellectuel et par un réveil religieux ; et il aboutit à un renouveau de la littérature et de la langue.

Il n'y a guère pour un historien gallois de tâche plus attrayante et plus flatteuse que d'étudier le XVIII^e s. C'est cette étude que s'est proposée M. Jenkins. Il en a tiré un excellent petit volume, clair, exact et bien composé, où il montre comment les quatre mouvements de renaissance indiqués plus haut se coordonnent et s'harmonisent.

A la fin du XVII^e siècle (1690), on comptait au Pays de Galles environ 78000 feux, dont les quatre cinquièmes représentaient des habitations rurales. Les villes étaient peu nombreuses, et il n'y avait que de petites villes. Les principales étaient Carmarthen, Cardiff, Haverfordwest (Hwlford), Tenby (Dinbych y Pysgod), où un marché se tenait deux fois la semaine. Au dire du poète Dafydd Thomas, la ville la plus riche était en 1720 Aberhonddu, et la plus grande Gwreccsam :

*Glwys yw Gwreccsam, tég ei chlochdy,
dyna'r dref sydd fwyaf yu Nghymru.*

« Charmante est Gwreccsam, la ville au beau clocher ; c'est la plus grande qu'il y ait en Galles ».

Cela peut donner une idée de l'étendue des autres. Le pays était en somme essentiellement rural ; et l'agriculture y restait attachée aux méthodes archaïques. Le XVIII^e siècle vit s'accomplir une transformation complète dans l'outillage agricole (v. p. 105). En même temps l'industrie commence à naître. On fonde des ateliers pour le tissage, pour la confection des vêtements. Les carrières et les mines s'exploitent, annonçant la transformation sociale du siècle suivant. L'artisan et l'ouvrier restent tout près du paysan. Les uns et les autres, en voyant s'améliorer les conditions de leur existence, prennent conscience de leur valeur morale, de leur dignité humaine. Ils prennent goût à l'instruction. Gruffith Jones commence en 1731 l'institution de ses *Ysgolion cylchynol* (circulating schools), qui devaient donner une telle impulsion à l'éducation populaire. Le mouvement éducatif se double d'un mouvement religieux, un des plus puissants, un des plus efficaces que le pays ait connus. Le dissentiment à l'égard de l'église établie, la multiplication des sectes sont des témoi-

gnages des besoins spirituels du peuple gallois, chez qui le goût de la controverse s'allie à un sentiment profond de la dignité, de l'indépendance de la pensée. Les initiateurs du mouvement non-conformiste comme Daniel Rowlands ou Howell Harris, plus tard les grands méthodistes comme Thomas Charles, ont été à la fois les éducateurs du peuple gallois et les artisans de son relèvement.

Le mouvement littéraire a suivi. La période qu'étudie M. Jenkins s'encadre entre le nom d'Ellis Wyn (1671-1734) et celui de Twm o'r Nant (1739-1810), deux écrivains également célèbres, l'un en prose et l'autre en vers, mais tous deux bien différents. Entre les deux, il y aurait surtout à citer Goronwy Owen (1722-1769), auquel M. Jenkins ne paraît pas accorder toute la place qu'il mérite. En revenant résolument aux vieux mètres stricts, Goronwy renouvelait la tradition des poètes de l'époque la plus glorieuse. Il a contribué puissamment à rendre à la poésie galloise l'éclat qu'elle avait eu autrefois. Au cours du XVII^e siècle la langue galloise déclinait peu à peu au rang d'un patois qui se différenciait suivant les lieux, qui végétait dans les basses classes sociales, sans prestige et sans dignité. En dehors des livres de prière et d'éducation, la littérature se restreignait de plus en plus à la poésie populaire, poésie de terroir, à laquelle les grands sujets étaient interdits et qui demeurait privée de rayonnement. Goronwy Owen montra la vitalité de la vieille poésie savante, en même temps que Pantycelyn faisait rendre à la langue populaire des accents inconnus avant lui. C'est vraiment au XVIII^e siècle que sous l'influence combinée de la religion et de l'école, la langue galloise, seule entre les langues celtiques, reprit la force de s'élever à la hauteur d'une langue commune.

J. VENDRYES.

XV

R. MORRIS LEWIS. *Iliad Homer*, cyfieithiadau, gyda chwanegiadau, rhagair a nodiadau gan T. Gwynn Jones. Wrecsam, Hughes a' i fab, 1928, 139 p. 8°. 3 sh. 6 d.

Il y a une trentaine d'années, Morris Lewis publia dans plusieurs périodiques gallois (*Y Traethbodydd*, *Cyfaill yr Aelwyd*, *Cymru*) des traductions de comparaisons homériques. Après sa mort on trouva

dans ses papiers divers morceaux de l'Iliade traduits en gallois, la plupart en vers, quelques-uns en prose. Par les soins d'un ami, M. Lleufer Thomas, ces morceaux ont été réunis; M. Gwynn Jones s'est chargé d'en faire un tout suivi, en rédigeant des résumés servant de raccords entre les parties traduites. Le public gallois aura ainsi le moyen d'acquérir une bonne connaissance de l'épopée grecque, sinon dans une traduction intégrale, du moins dans un résumé d'ensemble coupé de morceaux choisis, traduits avec goût¹. La répartition des traductions et des résumés est malheureusement inégale. Le premier chant par exemple est intégralement traduit. Mais du sixième il n'y a qu'un résumé assez bref, où toutefois M. Gwynn Jones a rendu en belle prose galloise l'immortelle scène des adieux d'Hector et d'Andromaque.

Dans un article du *Dinesydd Cymreig*, en date du 22 août 1928, M. Hudson Williams, professeur de grec à l'University College de Bangor, a fait valoir l'intérêt de cet ouvrage. L'épopée homérique est restée jusqu'à ces derniers temps peu connue en Galles, bien qu'un des plus vieux textes traduits du latin au moyen âge soit celui de Dares Phrygius, sorti de la tradition épique. Dans l'introduction qu'il a rédigée pour l'ouvrage de Morris Lewis, M. Gwynn Jones fournit quelques raisons des préventions que la majorité des Gallois devait opposer au vieux poète grec. Homère est humain, trop humain pour des esprits que hante la préoccupation du divin. Et son réalisme paraît dépourvu de poésie quand on ne conçoit la poésie que sous forme d'effusion mystique. Quant à sa morale, elle est peu rigoureuse : il n'y a pas besoin d'être un puritain austère pour être choqué des larcins, des meurtres, des adul-

1. Voici par exemple ce qu'est devenu sous la plume de Morris Lewis le fameux vers

Βῆ δ' ἄλκιον παρὰ θῆνα πολυπλοίστοιο θαλάσσης :
distaw hyd lan y didawol-fwmbwr fôr
yr aeth o'r neilltu.

Et l'invocation du prêtre Chysès à Apollon (chant I, v. 37-42) est ainsi rendue :

clyw finnau, Arian-fweydd ! i Chrysa sydd
amgylchol noddod, ac i Gila ferth,
Dydi, dros Denedos sy nerthol deyrn ;
O Smyntheus ! o chodais i erioed
bardd deml i ti ; o llosgais er dy fwyn
fras lwynau geifr a theirw, O, caniatd
hyn o dlymuniad : ar y Groegaidd lu
a' th saethau dial am fy nagrau i !

tères que le poète décrit avec complaisance. Mais après tout, comme le dit M. Gwynn Jones, les violences de Zeus ne sont pas pires que les vengeances de Jéhovah. La lecture d'Homère est saine ; il faut souhaiter avec M. Hudson Williams que l'ouvrage de Morris Lewis donne à tous les Gallois cultivés l'envie de lire l'Iliade dans le texte grec ¹.

J. VENDRYES.

XVI

Myles DILLON. *Nominal Predicates in Irish*. Halle, 1928, 86 p. 8°.

Ce travail, qui a valu à M. Dillon le grade de Docteur en Philosophie de l'Université de Bonn, a paru en deux parties dans la *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. XVI, 313 et XVII, p. 307. Il a été inspiré à l'auteur par M. Thurneysen et l'influence du maître se fait sentir en maint endroit ; mais M. Dillon y fait valoir aussi des qualités personnelles qui sont de premier ordre et qui lui assurent une place éminente dans nos études. Le celtisme compte en lui un nouveau linguiste, dont on peut attendre beaucoup.

Le travail a pour objet l'étude de ce qu'on pourrait appeler la syntaxe de l'attribut en irlandais. Par suite de diverses circonstances, la syntaxe de l'attribut est en irlandais particulièrement compliquée. La chute des syllabes finales et la réduction de la flexion qui en a été la conséquence ont effacé souvent la marque de l'attribution. D'autre part la présence de deux verbes substantifs, l'un marquant l'existence, l'autre servant de copule, a permis l'expression de nuances subtiles, qui ont évolué avec le temps. M. Dillon a le mérite d'avoir conçu son sujet historiquement. C'est le développement de la syntaxe de l'attribut qu'il s'est proposé de suivre depuis le vieil-irlandais du VIII^e siècle jusqu'à l'aube de l'irlandais moderne, au XV^e s. Les premiers textes étudiés par lui sont du début du VIII^e s., l'*Imram Bráin*, et les morceaux du *Cin Dromma Snechta*, reconnus et restitués par M. Thurneysen (cf. R.

1. Ce n'est pas la première œuvre de l'antiquité grecque traduite en gallois. La Société des Cymmrodorion a publié en 1887 deux traductions en vers gallois de l'*Alceste* d'Euripide, par D. Rowlands (Dewi Môn) et par D. E. Edwards. Ces deux traductions avaient obtenu le 1^{er} prix ex aequo à l'Eisteddfod d'Aberdâr en 1885. Le prix, offert par le Marquis of Bute pour la traduction d'*Alceste*, était de 100 livres.

Cell., XXXIV, 89). Le dernier est le « Gaelic Maundeville » que Whitley Stokes a publié au tome II de la *Zeitschrift* et qui est de 1475. Entre les deux s'échelonnent, entre autres textes, les gloses (de Wurzburg vers 750, de Milan vers 800), le *Félire* d'Oengus (v. 800), la Vie Tripartite et le *Togail Bruidne Da Derga* (vers 900), le *Saltair na Rann* (v. 987), le *Fis Adamnáin* (v. 1100), l'*Aislinge Meice Con Glinne*, et les *Passions and Homilies* (v. 1150), l'*Acallamb na Senorach* (v. 1200), l'*Imtbecht na Tromdúine* (v. 1300). Pour la datation de ces textes, M Dillon a généralement adopté les conclusions de ses devanciers. Toutefois, il émet et défend une opinion personnelle sur la date respective des *Passions and Homilies* et de l'*Acallamb* (p. 8-9.)

L'étude comprend deux parties. Dans la première, l'auteur expose d'abord le développement de la désinence *-a* au pluriel des adjectifs attributs (*il-móir* « ils sont grands » remplacé par *il-móra*). Les gloses de Milan offrent les deux premiers exemples de la forme en *-a* pour l'adjectif attribut (51 b 8, 98 c 5); mais dans l'emploi d'épithète, la désinence est déjà attestée dans un exemple des gloses de Wurzburg (27 b 16, *maicc cóima*). Peu à peu on voit la forme en *a* prévaloir jusqu'à devenir vers 1200 (les adjectifs en *-ach* mis à part) la seule employée dans le cas de l'adjectif attribut. L'évolution ne s'est pas arrêtée là. Dès le *Saltair na Rann* on voit dans quelques exemples l'adjectif attribut présenter la forme du singulier, quand le sujet est au pluriel; ultérieurement, c'est la copule elle-même qui pourra en pareil cas conserver le singulier. M. Dillon marque avec beaucoup de précision toutes les étapes du développement (pp. 34-35). Il joint à cette étude celles du tour *a beith slán* « his being whole », de l'emploi du substantif attribut (*adndidma Fiachna mac n-dón* « Fiachna le reconnu comme son fils », *gabaim nem 7 talam i n-a fbiadnaib* « je prends le ciel et la terre comme témoins »), et de l'emploi de l'adjectif objectif (. . . *imfolngi in duine slán* « (cela) rend l'homme bien portant », *lotair broccaig* « ils marchèrent tristes »). Des dépouillements minutieux lui permettent de fixer l'histoire de chacun de ces emplois.

La seconde partie est consacrée à l'idiotisme *tá sé i n-a sbeair* « il est un homme » dont plusieurs celtistes déjà, après M. Pedersen, se sont occupés (v. notamment Pedersen *Z. C. P.*, II, 377; O' Máille, *Ériu*, VI, 38; Baudiš, *Z. C. P.*, IX, 331). M. Dillon fait une distinction très heureuse entre divers tours anciens dont l'idiotisme est sorti: d'une part le tour *atá i n-a suidiu* « il est assis » (m. à m. « en son asseoir ») ou *atá i n-a thost* « il est silencieux » (m. à m. « en son taire »), et d'autre part le tour *atrecht Mongán*

mórfessiur « Mongán se leva avec sept hommes », qui est devenu *luid a thruir* « il partit avec trois hommes », puis, ultérieurement *tainic 'n-a tri cathuib* « il vint avec trois armées » et qui a pour parallèle le tour *dúinni apstalaib* « à nous, apôtres » ou *isúini fríónaib* « c'est nous, les justes » devenu *is geis dúib i far u-Ultaib* « c'est une interdiction pour vous, Ulates ». Le tour *tá sé i n-a fhear* n'apparaît pas avant 1100 ; mais il s'étend rapidement au cours du XII^e siècle. Aujourd'hui il est en usage dans tous les dialectes. On comprend fort bien, en suivant l'exposé de M. Dillon, comment la préposition et l'adjectif possessif y ont été introduits.

M. Dillon ne s'en tient pas là. Il n'a laissé sans l'explorer aucun des coins de son vaste sujet. Il touche dans un appendice aux rapports du verbe d'existence et de la copule, entre lesquels il maintient, contre M. Pedersen (*Z. C. P.*, II, 377 et *Vgl. Gr.*, II, 420), une différence de signification correspondante à la différence de construction. Il termine par l'examen du nominatif appositionnel (v. Thurneysen, *K. Z.*, LIII, 82, et cf. *R. Cell.*, XLIII, 254 et XLIV, 248), dont il explique l'origine et le développement (p. 84). Parmi les nombreux mérites de cet excellent travail, il faut noter l'utilisation qui est faite des traités grammaticaux que l'Irlande du moyen âge nous a laissés (pp. 22 et 70). Il y a là une source d'information et un contrôle, qui sont des plus précieux pour le philologue ¹.

J. VENDRYES.

XVII

R. A. S. MACALISTER. (Professor of Celtic Archaeology, University College, Dublin). *The Archaeology of Ireland*. London, Methuen, 1928, XVI-373 p. 8° 16 sh. (with 16 plates and 22 illustrations in the text).

L'Irlande est un des pays où il y a le plus d'antiquités, et des

1. M. Dillon s'abstient en général de toute comparaison. C'est une méthode prudente en matière de syntaxe. Il établit toutefois (p. 52) un rapport entre irl. *i n-a chodladh*, gall *yn cysgu*, lat. *in dormiendō*, bien que ces tours aient des valeurs et des emplois différents dans chaque langue et ne remontent sans doute pas à un prototype identique. De même, par comparaison avec gall. *y mae yn eistedd*, il croit que irl. *atá i n-a súidiu* est sorti de **atá i súidiu*. Ce n'est pas évident. On dit en français *sur son séant*, *de son vivant* et dans ces locutions, les mots *séant*, *vivant* ne se conçoivent pas sans l'addition d'un élément qui les détermine.

antiquités d'un caractère toujours original. Elle a d'ailleurs suscité mainte vocation d'archéologues : elle a même eu la bonne fortune d'en compter depuis cinquante ans, qui sont de première valeur. Sans remonter jusqu'à George Petrie, il suffit de rappeler les noms de George Coffey, de T. J. Westropp, de H. S. Crawford, de E. C. R. Armstrong, pour ne citer que des morts. L'intérêt qu'on porte à l'archéologie se manifeste en Irlande par l'existence de nombreuses sociétés locales, dont quelques-unes publient des périodiques, qui sont au nombre des meilleurs de l'Europe. Pour s'orienter au milieu de l'archéologie irlandaise, on manque cependant d'un manuel d'ensemble. On ne peut considérer comme un livre d'archéologie les *Manners and Customs* d'O'Curry, ouvrage d'ailleurs vieilli en bien des points. La *Social History of Ancient Ireland* de Joyce ne fait à l'archéologie qu'une place restreinte. Il faut toujours se contenter de l'excellent petit livre de Wakemann, *Handbook of Irish Antiquities* (3^e éd. par John Cooke, Dublin, 1903), qui est simple, mais clair, précis et bien informé.

M. Macalister a voulu faire plus et mieux. Connu lui-même par d'importantes publications sur des questions particulières de l'ancienne histoire d'Irlande, il s'est proposé d'exposer chronologiquement l'évolution archéologique du pays dans ses rapports avec l'histoire, avec les institutions, avec les hommes. Son livre embrasse toute la préhistoire de l'Irlande et en comprend aussi l'histoire jusqu'à la fin du moyen âge, à l'aube des temps modernes. C'est un utile complément aux divers ouvrages proprement historiques qui ont été publiés en ces derniers temps (v. notamment *R. Celt.*, XXXIX, 74 ; XL, 179 ; XLI, 480 ; XLIII, 181). Ainsi que le dit l'auteur (p. 27), si la philologie ne fournit pas grand' chose à l'archéologie, en revanche la philologie peut obtenir un grand secours des données archéologiques.

Un des principaux mérites du livre est dans sa bibliographie. A propos de chacune des questions traitées on trouve au bas des pages des renvois aux travaux et articles capables de fournir aux lecteurs curieux un complément d'information. Toutefois cette bibliographie témoigne de certaines lacunes dans la préparation de l'auteur. Abondante pour tout ce qui concerne l'Irlande — et à cet égard le livre sera fort utile aux archéologues étrangers —, elle est singulièrement pauvre en ce qui concerne les rapports de l'Irlande avec les autres pays. L'auteur paraît mal connaître la littérature archéologique de l'Europe continentale. J. Déchelette, Kossinna, Much sont à peine cités. Sur les rapports de l'Irlande préhistorique avec l'Armorique et avec l'Espagne, il y aurait beaucoup à ajouter à ce qui

est dit (cf. notamment *R. Celt.*, t. XI.III, 224 et t. XLIV, 493). De même sur la question du trésor de Traprain Law (cf. *ibid.*, t. XLIV, 418 et s.). Les bulletins archéologiques de notre regretté ami Hubert pourront fournir à M. Macalister une ample matière pour des addenda, lors d'une seconde édition.

En général, l'ouvrage est trop superficiel. Touchant à tant de questions, l'auteur ne pouvait sans doute pas les approfondir. Il aurait pu en donner cependant une idée plus précise et plus exacte. Ainsi parlant de la question des runes (p. 211 et s.), il ne laisse pas soupçonner combien elle est complexe, combien de discussions elle continue à soulever (v. ci-dessous, p. 358). Sur les anciennes divisions de l'Irlande (p. 24), il simplifie par trop les faits établis par M. Eoin Mac Neill dans ses *Phases of Irish History*. En revanche, il enregistre avec complaisance les détails pittoresques et amusants. On apprend p. 263 que les *Roman-Irish baths* sont une invention du Dr Barter, de Blarney, qui vivait au XIX^e siècle et ne remontent pas au moyen âge; ou encore p. 315 que les « Tara brooches », que les demoiselles portent aujourd'hui comme parure n'ont rien à faire avec Tara. On est renseigné sur la façon dont les scribes du moyen âge pliaient, réglait, copiaient les pages de leurs manuscrits et sur les doléances qu'ils ne craignaient pas d'y insérer (p. 287). Tout cela donne à l'ouvrage le mérite d'être agréable d'un bout à l'autre. L'auteur ne quitte pas l'aimable ton de la causerie, et au cours du récit jette en passant réflexions et anecdotes sur les sujets les plus variés. Il pratique avec talent l'art de retenir l'attention du lecteur en piquant sa curiosité. Il rend ainsi l'archéologie accessible au grand public, attrayante même pour les gens du monde. Son livre sera un bon guide d'initiation générale, qu'on peut recommander aux amateurs sans prétention. Les érudits qui le consulteront regretteront parfois que les sujets traités, si nombreux et variés qu'ils soient, n'aient pas été plus approfondis.

J. VENDRYES.

XVIII

Vasile PÂRVAN. *Dacia*, an outline of the early civilizations of the Carpatho-Danubian Countries. Cambridge, University Press, 1928. XI-216 p. pet. 8°. 7 s. 6 d. (avec seize planches et une carte).

La *Revue Celtique* a signalé précédemment une communication

de Vasile Pârvan à l'Académie des Inscriptions sur la Dacie à l'époque celtique (v. t. XLV, p. 427). Peu de temps après cette communication, M. Pârvan publiait à Bucarest (1926) *Gelica o Protoistorie a Daciei* (en roumain, avec un large résumé en français). Ce fut sa dernière publication ; car quelques mois plus tard il succombait, jeune encore ¹, à une maladie dont il souffrait depuis longtemps. Mais au printemps de 1926, il avait fait à Cambridge une série de leçons sur les anciennes civilisations des Carpathes et du Bas Danube. Comme ces leçons avaient eu un grand succès, on le pressa de toutes parts de les publier. De là est né ce nouvel ouvrage, ouvrage posthume, qui fut mis en anglais d'après les notes de l'auteur par MM. L. L. Evans et M. P. Charlesworth.

Cet ouvrage est chronologique et suit l'ordre des différentes périodes qu'on peut distinguer dans la préhistoire de la Dacie suivant les civilisations qui s'y succédèrent, villanovienne, scythique, grecque, celtique et romaine. Le chapitre iv (pp. 110-148) est tout entier consacré aux Celtes. L'auteur y reprend, en les développant, les informations données dans la communication mentionnée ci-dessus. C'est-à-dire qu'il part de la distinction entre deux vagues d'envahisseurs celtes. La première est venue par le Nord en traversant la Bohême, la Slovaquie et le Nord de la Roumanie ; sa marche est jalonnée par les villes de Carrodunum, Maetonium, Vibantavarium et Eractum, situées sur le cours du Dniester. Cette vague s'étendit par la Moldavie et la Bessarabie jusque vers Olbia sur la Mer Noire, à l'embouchure du Bug. S'y rattachent sans doute en Bessarabie le peuple des Britogalli ou Brigolati (cf. en Gaule les Latobrigi) avec ses cités d'Arrubium, de Nouiodunum et d'Aliobrix, et en Moldavie le peuple des Cotensii avec la ville de Ramidava (cf. le mot *dava* commun en Dacie et en Thrace au sens de « ville »). Cette première vague fut peu à peu recouverte par des populations appartenant aux Daces ou aux Germains.

La seconde vague, beaucoup mieux connue, est venue par le Sud. Son avance est marquée d'abord par la présence des Scordisci sur le Danube (dans la Serbie actuelle), et ensuite par la fondation du royaume de Tylis en Thrace sur le fleuve Hebros, l'actuelle

1. Pârvan était né en 1882 dans un village de Moldavie. Après des études en Allemagne, où il prit son doctorat en 1909 à l'Université de Breslau, il devint professeur à l'Université de Bucarest, puis directeur de l'École Roumaine de Rome. Il était secrétaire de l'Académie Roumaine et rédacteur en chef de la revue *Cultura Nationala*.

Maritza. Mais elle se répandit aussi dans l'ensemble de la Dacie, apportant avec elle la civilisation de la Tène. L'auteur décrit en détail les restes de cette civilisation dans l'habitation, la fortification (retranchements comparables à ceux des Celtes Occidentaux), l'outillage (objets en métal, armes, fibules; poteries), etc. En même temps que la civilisation de la Tène, les Celtes contribuèrent à introduire en Dacie certaines influences helléniques, qui apparaissent notamment dans des monnaies et dans des motifs de décoration. L'ouvrage de V. Pârvan complète utilement les travaux déjà mentionnés ici de Vulić (*R. Cell.*, XLIV, p. 218) et de Katsarov (*ibid.*, p. 471).

J. VENDRYES.

XIX

Eilert EKWALL. *English River Names*. Oxford, Clarendon Press, 1928. xcij-488 p. grand 8°. 25 sh.

L'auteur dit dans sa préface que ce livre lui a coûté plusieurs années de travail. On le croit sans peine, en considérant le matériel immense qui y est enfermé. C'est un répertoire de tous les noms de rivière d'Angleterre, avec l'indication des formes les plus anciennes de chaque mot. L'ouvrage est conçu suivant la meilleure méthode de la géographie historique, et l'exécution en offre, semble-t-il, toute garantie. Au point de vue de la philologie anglaise il est d'une grande importance.

Il intéresse aussi les celtistes, car un bon nombre des rivières anglaises portent des noms d'origine celtique. Certains de ces noms sont antérieurs à l'arrivée des Angles et des Saxons. D'autres ont été donnés à date historique par les Celtes de Grande-Bretagne. L'auteur en aurait enregistré un bien plus grand nombre s'il avait étendu son enquête au domaine gallois. Il l'a strictement réduite aux limites de l'Angleterre. Mais comme ces limites embrassent le Cornwall, il se trouve qu'excluant par principe les rivières galloises l'auteur a dû, par principe aussi, inclure les rivières celtiques¹.

1. Naturellement, les rivières galloises qui arrosent en partie le territoire anglais sont mentionnées dans le livre. Cela entraîne bien des conséquences.

Aussi a-t-il cru devoir, dans une introduction très soignée, résumer l'histoire de la phonétique celtique et établir les correspondances phonétiques entre les sons du celtique et ceux de l'anglais. Bien que le cornique soit particulièrement intéressé à cette étude, il ne semble pas que l'auteur ait utilisé les matériaux de phonétique cornique rassemblés par M. J. Loth dans la *Revue Celtique*, t. XXXV et XXXVII.

Après avoir proclamé la haute valeur documentaire de l'ouvrage, on peut reconnaître que la partie étymologique n'y ajoute rien. Un répertoire bien classé de toutes les formes anciennes des noms de rivière était une tâche qui se suffisait à elle-même. M. Ekwall a voulu l'enrichir d'hypothèses étymologiques, souvent hasardées. Son matériel étymologique est de seconde main, emprunté à Walde, à Stokes, à M. Boisacq. Le rapprochement de mots grecs, sans-crits, lituaniens ou slaves pour expliquer un nom de rivière par l'idée de « couler », de « marcher », de « zigzaguer », etc. entraîne rarement la conviction. Il y a d'ailleurs des étymologies plus hardies et moins convaincantes encore. On en trouvera : p. 71, sous le nom *Cary Carey*, rattaché à la racine *kar- « aimer » ; p. 28, sous le nom *Beane* expliqué par le mot *ben* « femme » au sens de déesse (?) ; p. 277, sous le nom *Lyvennet* rapproché du latin *libāre* ; p. 300, sous le nom *Neen*, qui sortirait de la racine *sneig^{wh}- « neige » ou de la racine *sneig^w- « laver » ; p. 453, sous le nom *Wye*, tiré de *wogyo- ou *wogyā- ; p. 468 sous le nom *Vidnmanios*, etc., etc. Il eût mieux valu renoncer à toute étymologie, hors des cas où l'origine du mot est évidente.

J. VENDRYES.

XX

J. LLOYD-JONES. *Enwau lleoedd sir Gaernarfon*. [Noms de lieux du Comté de Carnarvon]. Caerdydd, Gwasg Prifysgol [Cardiff, Presses Universitaires]. 1928. 151 p. 8°.

On n'a pas pour le pays de Galles l'équivalent du livre de Joyce sur les noms de lieu d'Irlande (cf. *R. Celt.*, XXXV, 224), moins encore l'équivalent des travaux qui ont fait chez nous la réputation d'Auguste Longnon. Mais les meilleurs espoirs sont permis avec la publication du livre de M. Lloyd Jones. En 1921, l'eisteddfod genedlaethol se tenait à Carnarvon. Les organisateurs avaient mis

au concours l'étude historique du nom des rivières, des montagnes, des vallées et des principales villes du Comté. M. Lloyd-Jones présenta au concours un travail qui remporta le prix. Il le publie maintenant, remanié et mis au point ; et c'est une publication qui rendra des services.

Elle en rendrait plus encore si l'auteur avait conçu son œuvre plus en historien qu'en linguiste. La toponomastique ne consiste pas seulement en un relevé des noms géographiques, classés d'après les éléments qu'ils contiennent ; ce n'est là qu'un travail préliminaire. La tâche essentielle est de fixer la forme la plus ancienne de chaque nom ; et pour cela, le dépouillement de tous les documents anciens s'impose. Chartes, annales, vies de saints, contiennent un grand nombre des noms de lieu. Il faut en extraire de façon exhaustive les formes qui permettent de faire l'histoire de chaque nom.

Il est vrai que ce travail, en ce qui concerne le Pays de Galles, est peut-être moins fructueux et partant moins indispensable que pour les autres pays. L'immense majorité des noms de lieu gallois sont des noms qui ne remontent pas plus haut que la période du brittonique commun. La toponomastique galloise offre donc une uniformité que celle de la France par exemple est loin d'avoir. Et en général les noms de lieu gallois se laissent interpréter sans peine ; les éléments s'en conservent dans la langue courante. Cependant, l'étude historique en est féconde, par exemple pour déterminer, comme M. J. Loth l'a fait en ce qui concerne la Bretagne armoricaine, l'état social et religieux des siècles passés. L'hagiographie galloise, qui serait à entreprendre d'ensemble, même après Baring-Gould et Fischer, tirerait certainement grand profit d'une étude méthodique et historique des noms de lieu.

M. Lloyd-Jones, qui connaît bien la poésie galloise médiévale, en a tiré de nombreux exemples de noms de lieu. Son travail, à ce point de vue, sera utile. Il s'est servi aussi, en maint passage, de la comparaison de l'irlandais, qui lui fournissait des rapprochements certains. Le breton manque absolument. On est surpris de ne pas voir citer dans la bibliographie du début le travail de M. J. Loth sur les noms des saints bretons (*R. Celt.*, t. XXIX et XXX), qui repose presque exclusivement sur les noms de lieu. Il est vrai que les travaux de Longnon ne sont pas cités davantage. P. 22 et ss., à propos des noms botaniques *afallen*, *craf* et *cylor*, la comparaison d'*Aballō*, de *Cremōna* et de *Cularō* s'imposait (cf. *Mém. Soc. Lingu.*, XIII, 387).

J. VENDRYES.

XXI

LOOMIS (Roger Sherman). *Celtic Myth and Arthurian Romance*. New York, Columbia University Press, et London, Humphrey Milford. 1927, xij-371 p. 8°. 30 sh.

Au portail Nord de la cathédrale de Modène se voit une archivolte sculptée du plus haut intérêt. Elle représente le siège d'un château par des chevaliers. Les assiégés sont au nombre de quatre : deux personnes, un homme et une femme occupent le château même, tandis que deux guerriers se tiennent aux barbicanes pour la défense. Il y a six chevaliers assiégeants, trois de chaque côté. Des uns et des autres, à une exception près, les noms sont inscrits sur l'arcature : les habitants du château s'appellent Winloge et Mardoc, les deux guerriers qui défendent les portes Burmaltus et Carrado ; les assiégeants Isdernus, Artus de Bretania, Galvagus, Galvariun et Che. On est en pleine légende arthurienne. D'après M. A. K. Porter, le portail de Modène aurait été exécuté en 1099 par des sculpteurs venus de Bari. Une explication possible de cette sculpture est qu'un conteur breton, passant à Bari, y aurait fait connaître un épisode de la légende d'Arthur, que des artistes se seraient empressés d'aller fixer sur le marbre. L'épisode en question a été dès 1898 identifié par M. Förster (*Z. f. rom. Phil.*, XXII, 243, 526) : c'est un épisode du *Lancelot*. Il y a toutefois quelques différences, dont il faut laisser la responsabilité à Chrestien. Le conteur breton de Bari aurait narré l'épisode tel qu'on le connaissait de son temps : c'était l'enlèvement de Genièvre par Carrado et sa délivrance par Gauvain.

Le portail de Modène a été pour M. Loomis une révélation. Il y a reconnu une forme de la légende arthurienne de nature à lui suggérer l'origine même de cette légende. De Bretagne, il est d'abord passé en Irlande, où il a retrouvé dans la légende de Cúroí et de Cuchullin les noms qui sont inscrits sur le portail de Modène ; mais combien déformés ! Ainsi Carrado est Cúroí ; et Burmaltus est Cúroí également ; car dans la *Fled Briend*, Cúroí apparaît déguisé en un paysan butor et grossier ; or, un des noms du « manant » est en irlandais *bachlach*, que M. Loomis retrouve dans Burmaltus ! Tous les noms de la légende arthurienne prêtent ainsi à des rapprochements, où le français, le gallois, l'irlandais sont intéressés. Lancelot, c'est en gallois Llenlleawc ou Lleinawc, épi-

thète de Llwhch ; ce qui ramène au dieu-irlandais Lugh Loinnbheimionach. De même Bron est Bran, et Mordrain Medrod.

Les linguistes auront beau jeu à critiquer ces rapprochements ou à en sourire. On pourra leur répondre qu'il ne s'agit pas ici d'équivalences de vocabulaire, comme celles que les étymologistes établissent. M. Loomis aurait dû même le dire plus nettement. Il y a parmi les noms propres deux classes à distinguer. Lorsqu'un nom propre est hérité dans deux langues voisines d'un prototype identique, il doit satisfaire aux exigences de la phonétique comme n'importe quel nom commun : c'est le cas pour *Gwen-hwyfar* qui recouvre *Find-abair*. Mais quand il s'agit de noms de héros de légendes, qui passent d'un pays à un autre, sans qu'on puisse d'ailleurs vérifier le nombre ni la nature des intermédiaires, toutes les déformations sont possibles. Sur des inscriptions de Préneste *Acmeneno*, *Catamilus*, *Melerpanta* représentent *Αγζυμέμων*, *Γανουμήδης*, *Βελλεζοζόνης*. Ces mots ont fait longtemps le désespoir des phonéticiens. Bien à tort ; car la phonétique a peu de chose à y voir. L'identification ressort de l'examen des représentations figurées, de l'étude des légendes, d'un ensemble de considérations extérieures aux mots eux-mêmes. Ce n'est pas au linguiste à l'établir, mais au mythologue, à qui l'on doit accorder pour cela tout le crédit qu'il mérite. Les rapprochements proposés par M. Loomis auront donc la valeur que chacun attribuera à l'ensemble de sa doctrine.

Cette doctrine est trop vaste, trop complexe, trop nuancée aussi, pour qu'on puisse entreprendre ici de la résumer. Elle embrasse à la fois l'ensemble de la mythologie celtique, les rapports de l'Irlande et du Pays de Galles, la diffusion de la légende arthurienne à travers le monde. L'auteur y fait entrer tout le folk-lore et toute la littérature médiévale. Comme fond de tableau, il évoque le vieux mythe naturaliste du soleil qui se retrouverait dans la légende de Galaad, comme dans celle de Cuchullin. Quant au Graal, suivant l'hypothèse soutenue jadis par Miss Weston, ce serait le pendant occidental du mythe d'Adonis, c'est-à-dire un thème de la végétation déformé sous des influences chrétiennes.

L'ouvrage se laisse lire d'un bout à l'autre avec un réel intérêt. Il fourmille d'idées originales, de suggestions inattendues, d'hypothèses hardies. Il étonne, il déroute, il inquiète ; il n'est jamais indifférent. L'érudition en est imposant, mais elle s'y présente toujours parée des grâces du style. Ce qu'on en dit ici devra lui attirer des lecteurs. Pour le fond comme pour la forme, il le mérite.

J. VENDRYES.

XXII

WATERS (E. G. R.). *The Anglo-norman Voyage of Saint Brendan by Benedeit*, a poem of the early twelfth century edited with Introduction, Notes and Glossary. Oxford, Clarendon Press, 1928. ccij-212 p. 8°.

Le poème de Benedeit sur Saint Brendan est un des textes les plus importants de la littérature française du moyen-âge. L'auteur en est inconnu par ailleurs. On a voulu l'identifier à un bénédictin de l'abbaye de Saint-Pierre à Gloucester, lequel composa en latin une vie de saint Dubricius, en utilisant la vie rédigée par Geoffroy de Llandaff (*Lib. Landau.*, pp. 78 et ss., éd. Evans) avec laquelle il combina des renseignements tirés de l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth. Mais l'identification n'est pas sûre. Il n'y a aucun rapport entre les deux œuvres, et la *Vita Dubricii* ne peut avoir été écrite avant la seconde moitié du XII^e s. Au contraire le poème sur saint Brendan peut être daté du premier quart du XII^e s. Dans quatre manuscrits sur cinq, il porte au premier vers le nom de la reine Aaliz comme inspiratrice du poète : ce ne peut être que la seconde femme de Henri 1^{er}, Alice de Louvain, qui devint reine en 1121. Un cinquième manuscrit substitue Mahalt à Aaliz : il s'agirait alors de la première femme de Henri 1^{er}, Mathilde d'Ecosse, qu'il épousa en 1100 et qu'il perdit en 1118. Henry mourut en 1135, et Aaliz lui survécut jusqu'en 1151 ; mais comme le début du poème implique que la reine était encore toute jeune, Benedeit ne peut lui avoir offert son œuvre que peu après 1100 ou après 1121, suivant qu'on adopte Mahalt ou Aaliz comme leçon définitive dans le 1^{er} vers. Ce Benedeit était certainement un ecclésiastique ; il composa son poème en Angleterre et nous laissa ainsi un des plus anciens monuments de l'anglo-normand.

La source du poème est bien connue. C'est la fameuse *Navigatio Sancti Brendani*, un des textes de prose latine les plus célèbres du moyen âge. On en connaît au moins 80 manuscrits, qui attendent d'ailleurs encore d'être en totalité classés et collationnés. Cette *Navigatio* elle-même, dont l'auteur est inconnu, n'est que la christianisation d'un thème de mythologie celtique, dont on a dans les *imrama* irlandais quelques exemplaires ¹ (cf. *R. Cell.*, XXXIX,

1. De l'*Imram Maelduin*, M. Waters ne cite p. lxxxij n. que la version en

394). M. Waters dit avec raison : « The conversion of these romantic, often poetic, but entirely pagan stories into an edifying tale of saintly endeavour, suitable for monastic reading, is one of the most remarkable tours de force in the history of literature » (p. lxxxij).

Il existe une autre *Navigatio Brendani*, découverte par C. Plummer dans un manuscrit de la Bodléienne et publié par lui dans ses *Vitae Sanctorum Hiberniae*, II, p. 270. Elle diffère notablement de la précédente et au contraire offre avec le poème de Benedeit les rapports de ressemblance les plus étroits. Plummer considérait l'œuvre de Benedeit comme la mise en vers français de ce texte latin. M. Pfitzner (*das anglonormannische Gedicht von Brendan als Quelle einer lateinischen Prosafassung*, Halle, 1910) a soutenu l'opinion contraire. Et M. Waters donne raison à ce dernier. C'est du poème anglo-normand que la seconde *Navigatio Brendani* a été purement et simplement traduite. Une autre traduction latine en est également connue ; c'est une traduction en vers rimés, conservée dans un Ms. Cotton du British Museum.

Le poème de Benedeit compte 1840 vers ; l'édition, accompagnée d'un apparat critique et de la traduction latine en prose, occupe 94 pages du livre de M. Waters. Cela fait à peine un quart de l'ensemble. Le reste comprend une introduction savante, où la tradition manuscrite et la classification des manuscrits, la date et la personne de l'auteur, le rapport du poème avec les divers textes latins, enfin la langue et la versification sont minutieusement étudiés. Des notes abondantes et un glossaire terminent l'ouvrage.

J. VENDRYES.

XXIII

Alexander Haggerty KRAPPE, *Balor with the evil eye*, Studies in Celtic and French Literature. Columbia University (Institut des Etudes Françaises). 1927. vij-229 p. in-12.

Notre savant collaborateur, M. A. H. Krappe, à la fois folkloriste et médiéviste, est un de ceux qui contribuent à faire revivre les études de mythologie comparée, mais d'après des principes nouveaux qui le distinguent de l'école de Max Müller (cf. p. 22 de son livre). Dans cet ouvrage, il a réuni treize dissertations touchant à des sujets fort différents, mais inspirées en général des

prose éditée par Wh. Stokes (*R. Celt.*, IX, 447). Il y en a une version en vers, publiée dans les *Anecdota from Irish manuscripts*, I, p. 50.

principes de la nouvelle méthode. Le folklore de tous les pays y est intéressé. La vaste érudition de M. A. H. Krappé lui permet de passer avec aisance de l'Orient à l'Occident et du Nord au Sud et de comparer des faits empruntés aux civilisations des cinq parties du monde. Mais c'est au folklore des pays européens, germanique, slave, surtout celtique qu'il s'adresse de préférence. Les celtistes ont donc beaucoup à prendre dans cet ouvrage, riche de faits et d'aperçus personnels.

Ainsi la première dissertation est consacrée à Balor, le monstre au mauvais œil. Un examen des textes qui se rapportent à ce personnage permet à l'auteur de pousser plus loin que n'avait fait d'Arbois de Jubainville la comparaison entre l'Irlande et la Grèce. Balor et Eithne, c'est Akrisios et Danae, c'est Argos et Io. Les trois légendes prêtent d'ailleurs à des rapprochements avec d'autres pays. Les traits essentiels en sont ceux d'un mythe de la végétation, comme les peuples primitifs en présentent, surtout au centre de l'Europe (v. le grand ouvrage de W. Mannhardt, *Wald- und Feldkulte*, Berlin, 1904-1905). M. Krappé retrouve le mythe irlandais de Balor dans le lai de Yonec, mais adapté aux convenances de la société franco-anglaise du moyen âge.

Parmi les autres dissertations de ce volume, il faut citer :

une étude sur le récit de *la Groac'h de l'île du Lok* (d'après Souvestre, *le Foyer breton*, I, p. 156) comparé à un thème de byline, à un conte des Mille et Une Nuits et finalement à l'épisode de Circé ;

une comparaison entre un conte populaire de la vallée du Nil et la légende d'Arthur et Gorlagon (G. L. Kittredge, *Harvard Studies*, VIII, 222) ;

une étude sur la dernière vision de Saint Patrice, d'après Nennius, *Historia Britonum*, 54 et la *Vita Tripartita*, éd. Stokes, p. 114 [à noter, p. 99, que la *Fis Adamnain* est conservée dans plus de deux manuscrits, cf. *Rev. Celt.*, XXX, 349] ;

des notes sur Tristan, dans la préparation desquelles (p. 154 et s.) le travail de M. J. Loth publié *R. Celt.*, XXXIV, 365, semble avoir échappé à l'auteur ;

une étude sur le sacrifice rituel de fondation dans les traditions de plusieurs peuples (cf. *R. Celt.*, XLV, 166) ; etc.

Mais il va sans dire que dans les autres dissertations aussi les celtistes trouveront à glaner mainte suggestion utile ¹.

J. VENDRYES.

1. P. 8, l. 5, lire *Cernunnos* au lieu de *Certunnos*. — P. 30, que le

XXIV

C. M. van der ZANDEN. *Etude sur le Purgatoire de saint Patrice*. Amsterdam, H. J. Paris, 1927. 178 p. gr. 8°.

On sait quel succès a eu au moyen âge la légende du Purgatoire de Saint Patrice. Toute une littérature, et en toutes les langues, en est sortie. Mais les nombreuses versions que l'on en connaît en vers et en prose, remontent toujours à un original latin, le *Tractatus de purgatorio Sancti Patricii*, composé vers la fin du XII^e siècle. Il y en a, comme on sait, en irlandais (*R. Celt.*, XLIV, 483) et aussi en français (*ibid.*, XXXIX, 392).

M. C. M. van der Zanden a présenté comme thèse de doctorat à l'Université d'Amsterdam une étude sur le Purgatoire de Saint Patrice. Il y publie à nouveau le texte latin, d'après un manuscrit de la Bibliothèque d'Utrecht (n° 173 ; 2^e moitié du XV^e s.), et il y joint une traduction française. Il y publie en outre le texte du poème français qui en est tiré, tel qu'il est conservé dans un manuscrit de Cambridge (Ee. 6, 11 ; 2^e moitié du XIII^e s.). Ce poème a 1794 vers ; il y en a environ 80 qui se retrouvent dans le ms. Lansdowne 383 du British Museum. Les variantes de ce manuscrit sont indiquées en note (aux vers 537-619 de cette édition). Un appendice contient le texte latin du Manuscrit Arundel n° 292 (f°s 72-86). Enfin, entre ces diverses éditions, l'auteur a intercalé des études sur les sources latines (pp. 45-75), sur quelques rédactions latines (pp. 76-86), sur quelques versions françaises (pp. 148-154), et enfin une bibliographie (pp. 155-157).

Tout cela constitue un ensemble peu cohérent. L'édition du texte français, suivie de quelques pages sur la langue et la versification et d'un court glossaire, n'apporte, semble-t-il, rien de nouveau. On en peut dire autant de l'édition du texte latin. Quant aux études intercalaires, elles sont trop vagues et trop décousues pour qu'on en puisse tirer une doctrine. Ce qu'on voit le moins dans ce travail de doctorat, c'est en quoi consiste la thèse de l'auteur.

J. VENDRYES.

grec *Πραιτωρ* soit à expliquer comme le latin *praetor*, c'est là une étymologie bien peu vraisemblable.

XXV

F. C. J. Los. *Das Kellentum in Wolframs Parzival*. Amsterdam, R. Los. 1927. 121 p. gr. 8°.

Dans cet ouvrage, qui lui a servi de thèse pour le doctorat à l'Université d'Amsterdam. M. Los s'est proposé de rechercher les éléments celtiques de la légende du Graal. S'il a pris comme point de départ le *Parzival* de Wolfram, c'est parce qu'il voit sans doute en ce poème l'épanouissement le plus complet de la légende. Mais en somme, la marche de son travail a été de Wolfram à Kyot, et de Kyot aux sources variées dont la légende est sortie. La légende est chrétienne en son fond et il faut en chercher la première source dans l'Évangile de Nicodème ou les Acta Pilati. Mais elle a pris forme en pays celtique, et on peut y découvrir l'influence des conceptions religieuses des Celtes, avec leur mysticisme et leur symbolisme semi-païens. Telle est en gros la thèse de M. Los. Elle n'est pas absolument nouvelle. Il y introduit une autre idée, qui n'est pas nouvelle non plus, mais à laquelle il donne une portée particulière. C'est que le christianisme s'est introduit d'abord dans les pays celtiques sous sa forme orientale, c'est-à-dire tout imprégné de conceptions mystiques laissant à l'imagination individuelle un libre essor. C'était un terrain favorable au développement de légendes comme celle du Graal. L'auteur va même jusqu'à considérer l'ancienne église irlandaise « als eine historische Erscheinung des Gralstums » (p. 104 et ss.). Il est de fait que le pontificat romain dut lutter longtemps pour imposer à l'église celtique, notamment en Irlande, à la fois sa discipline et son dogme ¹.

La thèse est développée avec fermeté et s'appuie d'une érudition large et solide. La bibliographie est abondante et paraît complète.

1. L'habitude de suivre le comput oriental pour la fixation de la fête de Pâques (cf. Gougaud, *Les chrétientés celtiques*, p. 175) valut aux Irlandais d'être traités de « fratres Hellenici » (J. M. Clark, *The abbey of St. Gall as a centre of Literature and Art*, Cambridge, University Press, 1926, p. 109-111) ou même par Alcuin, de « pueri Aegyptiaci » (*I « pueri aegyptiaci » di Alcuino*, par C. Gradara, *Roma e l'Oriente*, t. IX, 1915, p. 83-87). Ces détails sont empruntés au compte rendu que Dom Gougaud a donné dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXII, p. 855, du livre précité de M. Clark.

Peut-être l'auteur insiste-t-il un peu trop sur les opinions émises dans chacun des livres qu'il a lus. Mais c'est un défaut commun aux jeunes de ne pas se dégager aisément de leurs lectures. M. Los montre suffisamment par ailleurs qu'il sait penser par lui-même.

J. VENDRYES.

XXVI

Marie-Louise SJOESTEDT. *L'aspect verbal et les formations à affixe nasal en celtique*. VIII-212 p. 8°. Paris, Champion, 1926 (Collection Linguistique, t. XIX).

Dans ce livre qui lui a servi de thèse principale (cf. *Revue Celt.*, XLIII, p. 216), M^{lle} Sjøestedt s'est attaquée à un sujet très difficile et fort embrouillé. Elle l'a fait avec succès. Son ouvrage est remarquable par une méthode intelligente et sûre, par la netteté des conceptions générales et par une force d'analyse pénétrante. L'auteur se montre très orientée dans tout le celtique et, de plus, dans l'indo-européen.

Le livre est composé de deux parties. La première en est consacrée à l'étude de l'histoire des formes verbales caractérisées par un *n*, la seconde à l'éclaircissement de la fonction de ces formes verbales. Elle étudie le nombre considérable de verbes à infixé nasal, pour la plupart d'origine indo-européenne, que connaît le celtique et de plus, la série des verbes à suffixe nasal (*na-*, *nn-*, *n + y^e/o*).

On trouvera, comme l'a déjà indiqué M. Marstrander dans le compte rendu du livre, qu'il a publié à Oslo (*Norsk Tidsskrift for sprogvidenskap*, I, p. 247 et suiv.), que l'auteur compte avec un trop grand nombre de verbes en *n*. Il se peut que certaines des formations que M^{lle} Sjøestedt utilise en plus de celles qu'on connaissait déjà, soient, à l'origine, des verbes à infixé ou à suffixe nasals en *n*, mais dans beaucoup de cas la démonstration n'en peut être faite nettement. Il en est de même de la supposition d'une productivité des formations en *n* en celtique. Il y a eu des développements du celtique pendant sa première période d'existence en tant que groupe indo-européen isolé, à des développements dont nous ne trouvons que des traces ou qui ont disparu entièrement à l'époque où nous connaissons le celtique : cela ne fait aucun doute. Mais il est difficile de le démontrer dans le détail. Et le cas dont M^{lle} Sjøestedt fait particulièrement état, celui du verbe *-cella*, doit être expliqué autrement, cf. M. Marstrander, *loc. cit.*, p. 248.

Comme M. Marstrander a soumis la première partie du livre à un examen serré et que, dans la plupart des cas, je suis d'accord avec lui, je me contenterai de renvoyer à ses remarques. Je ne discuterai que quelques détails supplémentaires.

P. 11. Il est dangereux de compter avec une représentation de i-e. -*on-* par -*on-* en irlandais dans *bong-*. Les exemples sûrs de cette position de la nasale indo-européenne en irlandais ont -*an-*.

P. 20. L'irlandais n'indique pas un degré demi-long de la voyelle du verbe *léic-*. Il ne faut pas compter avec un degré demi-long de voyelles accentuées en vieil-irlandais. La voyelle brève qu'on trouve en irlandais moderne dans ce verbe est analogique d'après des formes comme moy.-irl. *teilcim*. Et il ne faut pas croire, de plus, à l'existence de voyelles ultra-brèves en irlandais à l'époque de l'assimilation de *n* + occlusive sourde. Ces suppositions vont contre le système vocalique et quantitatif de l'ancien celtique. Et l'on ne doit compter que d'une façon extrêmement prudente avec les reconstructions de M. Hirt qui sentent trop souvent le papier.

P. 29. On ne peut guère dire que l'idée de « rapt » et de « mouvement » soit absente de l'allemand *stehlen*. En tout cas cela n'est pas vrai du scandinave (v.-norr.) *stela*.

P. 158. Il ne faut pas dire qu'un thème *ben-* « être » a été formé d'après l'analogie des présents *ben-* « frapper », *fen-* « tourner » ; *benad fri*, etc., contient tout simplement le thème *ben-* « frapper » ; vu le caractère si curieusement concret de l'expression irlandaise, cela se conçoit aisément. Mais il va de soi que la confusion du thème *ben-*, frapper, avec la racine **blu*, a été facile en dehors du thème du présent.

P. 189. Le développement étendu d'un inchoatif-factitif à affixe nasal n'est pas seulement gotique, comme on pourrait le croire d'après l'auteur. Il est caractéristique du gotique et du scandinave par opposition au germanique occidental qui n'en connaît que quelques exemples.

La seconde partie du livre contient un grand nombre d'analyses pénétrantes qui nous éclairent bien des passages de textes irlandais. Un examen détaillé de cette partie demanderait trop d'espace. Il me faut donc me contenter de prononcer un jugement général.

Il me paraît, quelquefois, que l'auteur trouve trop souvent des nuances d'aspect dans les formes qu'elle examine (cf. les remarques sur certains passages de M. Thurneysen, *Z. f. c. Ph.*, XVII, p. 421 et suiv.). Mais la thèse générale de l'auteur est, néanmoins, juste. Il aurait seulement fallu mettre plus nettement en évidence qu'il s'agit de formations appartenant à un ancien système, formations

qui ne sont restées vivantes qu'à demi, encadrées dans le système qu'a développé le vieil-irlandais. Ce fait rend l'appréciation de certains exemples difficile et incertaine.

Somme toute, l'ouvrage de M^{lle} Sjøestedt est une contribution très remarquable aux études celtiques. Le nombre des celtisants reste malheureusement petit. Et très rares sont ceux qui sont en même temps des comparatistes. Il faut donc espérer que M^{lle} Sjøestedt pourra continuer les recherches qu'elle a commencées d'une façon si heureuse.

Oslo, 1929

Alf SOMMERFELT.

XXVII

M. V. HAY. *A chain of error in Scottish history*. London. Longmans, Green and Co. 1927. xx-243 p. 8°. 10 s. 6 d.

« We find but few historians of all ages who have been diligent enough in their search for truth; it is their common method to take on trust what they deliver to the public; by which means a falsehood once received from a famous writer becomes traditional to posterity. » Ces lignes de Dryden pourraient servir d'épigramme au livre de M. V. Hay. Il en est l'illustration. Sous une forme vive et piquante, avec cependant quelques longueurs, l'auteur y montre que tous les historiens de Grande-Bretagne qui ont traité de l'Écosse ancienne ou du moyen âge celtique se sont copiés les uns les autres et ont, par parti pris, négligence ou mauvaise foi, propagé nombre d'erreurs. Comme ces historiens étaient protestants, les erreurs sont toujours au détriment du catholicisme. M. Hay en donne des exemples frappants et prend plaisir à remonter à la source. Cette source est tantôt dans un contre sens qui transforme un texte inoffensif en un témoignage accablant, tantôt dans une citation tronquée à laquelle on fait dire le contraire de ce qu'a écrit l'auteur.

On observe ces deux sortes d'erreurs dans l'utilisation qui a été faite des lettres de saint Colomban. Quatre de ces lettres sont adressées au Saint-Siège, l'une au pape Grégoire le Grand (entre 595 et 600), l'autre au pape Sabinien (vers 604), les dernières au pape Boniface (entre 612 et 615). De la lettre à Grégoire le Grand, G. T. Stokes a tiré la preuve que Colomban n'avait pour le pape ni respect ni obéissance, que c'était un non-conformiste, parlant au

nom d'une sorte de protestantisme celtique (voir G. T. Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, 1887). Nombreux sont les historiens qui ont répété cette assertion. Elle repose en partie sur l'interprétation erronée d'une phrase, d'ailleurs malencontreuse, où Colomban compare le pape à un « chien vivant », dont l'autorité serait préférable à celle d'un « lion mort ». C'est une simple figure, tirée de l'Ecclésiaste, et que Colomban reproduit d'après saint Jérôme, en y joignant un jeu de mot sur le nom de Leo, que portait l'un des prédécesseurs de Grégoire. Le « chien vivant » a fait fortune : les historiens ont souligné l'insolence du moine irlandais qui ne craignait pas de traiter le pape de « chien » ! G. T. Stokes n'était d'ailleurs pas responsable de cette sottise ; il l'avait trouvée dans Haddan et dans Robertson, qui l'avaient eux-mêmes tirée de leurs devanciers. Mais ni les uns ni les autres n'avaient pris la peine de se reporter au texte de la lettre au pape Grégoire.

De la lettre au pape Boniface, F. Skene a détaché une phrase dont il donne une interprétation aussi fâcheuse pour l'expéditeur que pour le destinataire (v. F. Skene, *Celtic Scotland*, t. II, p. 7). Cette interprétation a été reproduite par tous les historiens qui ont suivi : elle conduit à faire passer Colomban pour un schismatique, rejetant l'autorité du Saint-Siège au nom de la vraie tradition apostolique. Elle repose sur une citation inexacte, que Skene aurait reconnue tronquée, s'il s'était reporté au texte (cf. Migne, *P. L.*, t. 80, col. 275).

Toutefois, en ce qui concerne la lettre à Boniface, M. Hay nous apprend, p. 115, que la citation tronquée remonte à Montalembert, lequel n'était certes pas suspect d'hostilité au catholicisme. Cela prouve que les esprits les mieux intentionnés ne sont pas à l'abri des méprises. Quant à la lettre à Grégoire, si l'on ne peut que donner raison à M. Hay sur ce qu'il dit du « chien vivant », il faut avouer que le ton général de la lettre est assez singulier. Colomban parle au pape d'égal à égal avec une liberté de langage qui va jusqu'à l'impertinence. Et peut-être ne suffit-il pas pour l'excuser, d'invoquer comme argument que le latin lui était peu familier (p. 99). Peut-être aussi à propos d'une autre phrase de la même lettre où Jérusalem semble mise au-dessus de Rome (p. 103 et ss.), y avait-il lieu de mentionner les faits rappelés ci-dessus, p. 345, sur le caractère « oriental » de l'ancienne église d'Irlande.

Dans son ardeur à redresser les torts, M. Hay paraît dépasser lui-même la mesure. Brunehaut est en général jugée sévèrement par les historiens. Healy la traite d'« infâme » et d'Alton de « criminelle ». Ozanam la qualifie de « seconde Jézabel » ; c'est à faire

frémir. Fouquier Tinville, pour flétrir Marie-Antoinette, proclama qu'elle ressemblait à Brunehaut. D'où vient cette réputation détestable? De ce que le biographe de saint Colomban, le moine Jonas de Bobbio, dépeint la reine d'Austrasie sous les plus sombres couleurs et l'accuse des pires crimes. Mais une critique minutieuse infirme les dires de Jonas ou tout au moins les rend douteux. Faut-il donc réhabiliter Brunehaut et faire d'elle le modèle des princesses? M. Hay en paraît convaincu (p. 128) : cela s'appelle passer d'un excès à l'autre. Le pape Grégoire le Grand a écrit à l'empereur Phocas pour le féliciter de son avènement. Ne savait-il pas que Phocas devait le trône à un assassinat? Il le savait assurément, disent les historiens protestants, toujours enclins à noircir le souverain pontife. Pas le moins du monde, réplique M. Hay, qui plaide en faveur du pape par des arguments de présomption (p. 139). La question ne sera jamais bien tranchée, si l'on se refuse à admettre d'abord que les mœurs du vi^e siècle ne sont pas nécessairement les nôtres. Combien paraît plus sage l'historien Bury, que M. Hay accuse ici de suivre un préjugé (p. 136) : après avoir exposé impartialement les faits, il s'abstient de décider dans aucun sens.

La probité fait défaut à beaucoup d'écrivains. Cela n'est que trop vrai. Il est fâcheux que des historiens réputés se bornent à reproduire l'opinion d'autrui sans recourir au texte sur lequel cette opinion est censée s'appuyer. Mais est-il possible à un auteur, si consciencieux qu'il soit, de contrôler lui-même tous les faits qu'il cite ou de rejeter comme suspecte toute information de seconde main? Quand un historien embrasse une période tant soit peu longue ou chargée d'événements, la vérification de chaque détail l'empêcherait d'arriver au bout. Il est forcé de faire confiance à ses devanciers ; et s'il risque de propager ainsi des erreurs, le danger, si grave qu'il soit, ne doit pas être exagéré. Quand un événement mémorable, une doctrine politique, un état de mœurs, est établi par un certain nombre de faits sûrs, si l'on ajoute à l'appui quelques preuves faibles ou inexactes, le mal n'est pas grand. L'ensemble n'est pas atteint parce qu'un critique sévère y trouve à retrancher plusieurs détails. Un excès de minutie rend M. Hay injuste pour Michelet et pour Guizot. Ces grands hommes se sont trompés sur maint détail : en quoi ils ont péché contre la vérité historique. Mais ils nous présentent des ensembles cohérents, dont l'impression générale est juste et puissante. Voltaire a commis des fautes par erreur ou parti pris : mais il est le premier à avoir conçu et réalisé le projet d'une histoire universelle où l'enchaînement des faits fasse apparaître les efforts constants de l'esprit humain vers le pro-

grès. Mabillon a vérifié des dates et précisé des détails. De Voltaire ou de lui, quel est le véritable historien ?

Un des derniers chapitres du livre (p. 156-173) réserve aux lecteurs français un moment de surprise amusée. M. Hay s'en prend aux historiens français de la première moitié du XIX^e siècle, dont il dénonce l'absence de conscience et de méthode, et il leur oppose l'abbé Gorini, humble curé du diocèse de Belley, dont il fait un génie méconnu. Gorini, flambeau de l'histoire, supérieur de mille coudées à tous les pontifes officiels, dont il mit les erreurs au grand jour, aurait travaillé dans les pires conditions, au fond d'une misérable cabane, mourant de faim, sans feu, sans ressources presque sans plumes et sans papier ! Ce tableau romanesque est poussé au mélodrame. On y voit opposés d'un côté Gorini, éloigné de tout centre intellectuel, suspect à ses chefs, honni et repoussé de tous, et de l'autre les universitaires qui jouissent des avantages de la vie bourgeoise, fauteuil confortable, dîners cuits à point, bon vin dans la cave (p. 156) ! Plût au ciel que les universitaires pussent vivre quelques mois par an la vie de Gorini, dans une chaumière d'un village retiré : ils y trouveraient ce qui leur manque à la ville, le loisir, le calme et le recueillement, qui sont les meilleures conditions pour le travail intellectuel. Plus d'un serait tenté d'envier le sort du curé de campagne. Par une fâcheuse malchance, M. Hay se trompe d'ailleurs en prétendant que Gorini dut aller jusqu'à Bourges pour trouver un libraire qui lui prêtât quelques ouvrages (p. 156 et p. 157). Il n'eut pas besoin de s'adresser si loin. Au lieu de Bourges il faut lire Bourg (en Bresse), chef-lieu du département qui forme le diocèse de Belley¹. Voilà une erreur que Gorini n'aurait pas manqué de relever.

J. VENDRYES.

1. L'abbé Gorini fut d'abord curé à la Tranclière (14 kil. de Bourg), que M. Hay appelle « one of the poorest and most remote parishes in Southern France » ; il passa ensuite à la cure de Saint-Denis (2 kil. de Bourg), « with a presbytery that was at least weather-proof ».

CHRONIQUE

SOMMAIRE. — I. A la mémoire d'Henri Hubert. — II. — M. T. O'Rahilly nommé professeur à Cork. — III. M. Eamonn O'Toole nommé professeur à Trinity College. — IV. Retraite de M. John Ballinger. — V. Conférences de M. Thurneysen à la Royal Irish Academy. — VI. Conférences de Dom Gougaud à la National University de Dublin. — VII. Le Catalogue du Welsh National Museum. — VIII. Le celtique dans l'île de Mau. — IX. L'émigration irlandaise en Écosse. — X. Travaux sur la question des runes. — XI. Sur un épisode de la Njalssaga, par M. A. H. Krappe. — XII. *Études de mythologie et de folk-lore germaniques*, par le même. — XIII. M. Linckenheld et la mythologie celtique en Lorraine. — XIV. Les symboles religieux sur les monnaies celtiques, par M. Severeanu. — XV. Ouvrages de M. Carcopino sur la Basilique Pythagoricienne et de M. Magnien sur les Mystères d'Eleusis. — XVI. — M. Armand Bérard et les établissements antiques sur la côte de Provence. — XVII. Noms de fleuves toscans d'origine étrusque, par M. Aebischer. — XVIII. Le nom de l'Italie, par M. Orlando. — XIX. Fin de l'ouvrage d'Auguste Longnon sur les noms de lieu de la France. — XX. Notes de toponomastique par M. Soyer. — XXI. Toponymie poévine par M. Fayolle. — XXII. Les noms de lieu du Luxembourg par M. Vannérus. — XXIII. Les Celtes dans la toponymie roumaine, par M. Bilețchi-Albescu. — XXIV. M. Meillet et la terminologie en morphologie générale. — XXV. L'article en gotique par M. Sauvageot. — XXVI. *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, par M. Meillet. — XXVII. *Études de phonétique et de morphologie latine*, par M. Burger. — XXVIII. Les *Epitomae* de Virgile de Toulouse, par l'abbé Tardi. — XXIX. L'étymologie du mot « parricide », par MM. de Visscher et Meylan. — XXX. Mots scythes en nordique primitif, par M. Viggo Bröndal. — XXXI. — Étymologie du vieil-irlandais *práell* par M. Marstrander. — XXXII. Remarques sur la question hiberno-scandinave par le même. — XXXIII. M. Douglas Simpson et ses critiques. — XXXIV. La poésie de la nature chez les Celtes, par M. Perceval Graves. — XXXV. La nature dans l'Irlande ancienne par M. Knowlton. — XXXVI. La mort de Cearbhall et de Fearbhlaidh, par l'abbé P. Walsh. — XXXVII. Poèmes adres-

sés à Dieu, par Miss Una Ní Ogáin. — XXXVIII. *Great days with O'Connell*, par M. Kelleher. — XXXIX. Les anciennes relations entre la Grande-Bretagne et l'Irlande (*fin*), par M. C. H. Slover. — XL. Édition des lais de Désiré, Graelent et Melion par Margaret Grimes. — XLI. Bibliographie des lois de Howel Dda, par M. Timothy Lewis. — XLII. Interprétation de la pierre de Saint-Cadvan, par le même. — XLIII. Réimpression du *Llyfr y tri aderyn*. — XLIV. *A Welsh Phonetic Reader*, par M. Stephen Jones. — XLV. Règles officielles de l'orthographe galloise. — XLVI. Traduction en gallois d'ouvrages de Luther. — XLVII. Un conte gallois pour enfants, par M. Idris Bell. — XLVIII. *Bibliotheca Celtica* (t. VII), publiée par la National Library of Wales. — XLIX. *Cornish Saints Series*, par le Rev. G. H. Doble. — L. M. E. Ernault sur l'histoire du breton. — LI. The Robert Owen Memorial Fund. — LII. Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale, par MM. Jaberg et Jud. — LIII. Ouvrages reçus.

I

M. Salomon Reinach a donné à la *Revue Archéologique* de 1927 (t. II, p. 176-178) un article nécrologique sur Henri Hubert. Dans la même revue (année 1928, t. I, pp. 292-307), M. Raymond Lantier, successeur d'Henri Hubert au Musée de Saint-Germain, a publié une bibliographie de notre regretté collaborateur et ami. Cette bibliographie est précédée de la leçon d'ouverture du cours d'archéologie nationale et préhistorique, prononcée à l'École du Louvre le 9 décembre 1927 par M. Raymond Lantier. On y trouvera un bon exposé de l'œuvre scientifique accomplie par Hubert, notamment au Musée de Saint-Germain.

II

Le professeur Thomas F. O'Rahilly a quitté au printemps dernier Trinity College, où il donnait depuis une dizaine d'années l'enseignement de l'irlandais (cf. *Rev. Celt.*, XXXVII, 398). Il a été appelé à l'Université de Cork pour y diriger des recherches sur le domaine de la philologie celtique. C'est un poste nouveau, pour lequel ses travaux antérieurs le désignaient sans conteste et où on peut attendre beaucoup de sa jeune activité. Le journal *The Star* (« An réult ») a publié de lui le 30 mars 1929 une interview dans laquelle il expose le programme d'études qui s'impose aux philologues irlandais. La tâche la plus urgente est à ses yeux de publier la masse de textes inédits écrits en irlandais moderne. L'Irlande a

produit en effet dans les derniers siècles toute une littérature, qui reste enfouie dans la poussière des bibliothèques. Il faut poursuivre l'édition de catalogues de manuscrits, si bien commencée par ceux de Trinity College, du British Museum et de la Royal Irish Academy (ci-dessus p. 307). Il faudra ensuite éditer les textes, et c'est alors seulement qu'on pourra songer à établir un dictionnaire complet et une grammaire historique de l'irlandais.

Toutes ces tâches exigent du travail et de l'argent ; elles sont difficiles, mais non impossibles. Le Pays de Galles peut servir de modèle à l'Irlande. Il est toutefois une condition primordiale, qui est indispensable : c'est que le peuple irlandais s'intéresse aux études irlandaises, et tout d'abord à sa langue. On a proposé de fonder une « Université gaélique », où tous les enseignements seraient donnés en irlandais. M. O'Rahilly repousse ce projet : c'est pour lui « a dangerous delusion and a snare ». Il estime absurde de songer à constituer une Université gaélique alors que la langue nationale est en train de mourir. Cette opinion, venant d'une bouche si autorisée, aura du retentissement en Irlande.

III

Pour remplacer M. T. O'Rahilly dans sa chaire d'irlandais moderne, Trinity College a fait choix de M. Eamonn O'Toole (O'Tuathail), qui jusqu'ici enseignait l'irlandais dans un établissement secondaire de Dublin. M. O'Toole a publié il y a quelques années un recueil de poèmes irlandais des XVII^e et XVIII^e siècles sous le titre *Rainn agus Ambráin* (2^e éd. 1925, Dublin, Brown and Nolan, 2 s. 6 d.).

IV

Après vingt et un an de services, M. John Ballinger, Chief Librarian à la National Library of Wales d'Aberystwyth, va prendre sa retraite à la fin de la présente année. En annonçant cette nouvelle, le *Western Mail* du 24 juillet 1929 la fait suivre de l'avis officiel suivant :

The Council are prepared to receive before 30th September 1929 the names of persons who are willing to be considered for the appointment, together with such particulars as they desire to submit. In addition to technical qualifications and experience, administrative ability of a high order is essential.

The Library at the present time contains over 500 000 printed books, extensive collections of Manuscripts (mainly Welsh) and historical documents. The number of the Staff is about 50.

The salary attached to the office is one thousand pounds (£. 1000) per annum, subject to a deduction of £. 5 per cent. for superannuation, with an official residence rent free, but not free of rates, in which the Librarian will be expected to reside.

Communications should be addressed to The President David Davies, Esq., LL. D., Plas Dinam, Llandinam, Montgomeryshire, from whom a memorandum giving particulars of the appointment may be obtained.

V

M. R. Thurneysen, qui a pris sa retraite de l'Université de Bonn, comme il a été annoncé *Rev. Celt.*, XLII, 443, vient de passer en Irlande les premiers mois de 1929. Il a été invité à faire à la Royal Irish Academy une série de leçons sur le droit irlandais. A ces leçons il a eu un auditoire de choix, comprenant tous les maîtres des études celtiques présents à Dublin. Il faut espérer qu'au cours de ce séjour le savant professeur aura eu le loisir de travailler à l'achèvement du second volume de son *Irische Helden- und Königsage*, qui est si impatiemment attendu.

VI

Invité à faire des conférences à la National University de Dublin, en avril 1929, notre collaborateur Dom Louis Gougoud a choisi comme sujet l'exposé de la méthode qui convient aux recherches historiques sur le moyen âge irlandais, en ce qui concerne notamment l'histoire religieuse. C'est un sujet sur lequel il est maître. Il en a tiré la matière d'un savoureux petit volume, publié récemment sous le titre *Modern Research with special reference to early Irish ecclesiastical history* (Dublin, Hodges Figgis and Co. 1929, 60 p., in-12) et où il résume les résultats de son expérience personnelle. Après une introduction sur l'état de l'Irlande médiévale comme centre de production et de conservation de documents pouvant servir de matériaux à l'historien, il indique par quelles vicissitudes ces documents ont passé pour venir jusqu'à nous et il rappelle quels ont été au XIX^e s. les pionniers des études sur l'Irlande médiévale, George Petrie, John O'Donovan, Eugene O'Curry, J. H. Todd, William Reeves. Il aborde ensuite l'examen des qualités essentielles à toute recherche historique, qui sont la curiosité d'esprit et le sens

critique ; et il montre, par des exemples topiques, comment la saine critique appliquée à l'Irlande du moyen âge a permis de découvrir et d'établir la vérité ; quelles erreurs aussi et quelles fantaisies le manque de critique a souvent entraînées. Enfin, il indique les tâches les plus urgentes qui s'offrent aujourd'hui au médiéviste irlandais. C'est un excellent petit livre, plein de suggestions utiles. Par le solide bon sens du fond autant que par l'élégante clarté de la forme, ces conférences ont dû être particulièrement goûtées du public qui les a entendues.

VII

L'organisation du *Welsh National Museum* de Cardiff se poursuit avec rapidité (v. *Rev. Celt.*, XLIII, 465). Le conservateur, M. Cyril Fox, avait publié en anglais un « short guide », qui atteignit en peu de temps sa troisième édition. L'année 1928 en a vu paraître une traduction galloise, sous le titre *Yr Amgueddfa d'i chynnwys, byforddwr byr* [Le Musée et son contenu ; guide sommaire], au prix modique de 3 pence (Cardiff, University Press, 80 pages, 8°, avec de nombreuses figures et deux plans hors texte). La traduction est l'œuvre de M. Iorwerth Cyfeiliog Peate, chef du département archéologique du Musée. Ce catalogue est accompagné d'une table des matières et d'un petit glossaire ; il donne tous les renseignements désirables aussi bien sur la formation du Musée que sur les objets exposés. C'est, comme tout ce qui se rapporte à ce musée, une œuvre d'éducation populaire. Quand on feuillette ce catalogue, on est émerveillé de ce qu'ont réalisé les fondateurs en un temps si court ! La charte de fondation a reçu l'approbation royale le 19 mars 1907 ! Ils ont eu le mérite de voir grand : il reste de vastes espaces pour l'accroissement des bâtiments et des collections. L'œuvre accomplie jusqu'ici est magnifique et autorise encore les plus beaux espoirs.

VIII

L'*Observer* du 8 avril 1928 a publié une lettre, signée J. Cubbon et datée du 21 mars précédent, dont nous extrayons les lignes suivantes :

There is no one living, nor has any one existed for thirty-six years, speaking only Manx and no English. The last such person died in 1892. Ten-

years before that, the monolingualists had dwindled to under half a dozen. See *Notes and Queries*, October 1. 1887, where Rev. E. B. Savage, M. A., F. S. A., Vicar of St. Thomas, Douglas, wrote : « Four or five years ago I made minute inquiries as to how many Manxmen survived who could not speak English. I found about six, but that small number is sadly thinned by this time ».

Additional verification on this point can be found in the *Encyclopædia Britannica*, 11th edition, in the article on the « Isle of Man », where the late Mr. A. W. Moore, C. V. O., M. A., speaker of the House of Keys, remarks : « There is now no one who does not speak English »...

The present precarious condition of the Manx language is tragically undeniable, and an able native Manx scholar, Mr. J. J. Kneen, at a meeting of the Manx Society at Douglas a few years ago, deplored the fact that during the twenty-five years of the Society's existence, the island had lost 3000 Manx speakers, and that, proceeding at the same ratio, by 1931, the old tongue would probably have ceased to exist. The Society had in a sense kept the language alive, but only in the manner in which a doctor kept a dying patient alive by administering oxygen. Manxmen cherished a passionate love of country, but evinced very little interest in the fate of the language of their forefathers...

I believe, however, the language will remain alive considerably beyond 1931. Languages, even small ones, die hard.

Nos lecteurs se souviennent sans doute de ce qui a été écrit ici même, t. XLIV, p. 467, dans un article où l'autorité de M. J. J. Kneen a déjà été invoquée.

IX

Les conditions de la vie ont été longtemps, pour les travailleurs agricoles, meilleures en Écosse qu'en Irlande, et les salaires plus élevés. Un courant d'émigration s'est donc établi, qui a attiré les Irlandais en Écosse ; il a augmenté d'année en année. Il a pris plus d'importance encore pendant la guerre, alors que les paysans écossais étaient retenus sous les drapeaux. Il est aujourd'hui si fort que certains commencent à s'en inquiéter. Le *Times* du 29 décembre 1927 a publié à ce sujet d'un correspondant de Glasgow une lettre dont nous reproduisons ici un extrait à titre documentaire.

Considerable perturbation is being expressed by patriotic Scotsmen, and particularly by the active Protestant section of the community, at the steadily increasing influx of Irishmen into Scotland, and tentative proposals are actually being put forward with a view to restricting such immigration.

Fears are expressed in many quarters that, with the growth of this immigration and the steady emigration of nativeborn Scots, the control of the country is passing out of the hands of Scotsmen into those of the Irish,

and that history may repeat itself, as when, two thousand years ago, immigrants from Ireland founded the kingdom of Dalriada on the West Coast and provided the first kings to rule the country.

Certainly such figures as are available tend to support such fears. The problem has been gone into very thoroughly by the Scottish Churches Council, a body which represents all denominations in Scotland with the exception of the Roman Catholic Church, and the figures which they have produced indicate that the Roman Catholic population, which in the main is Irish, has increased tremendously over a long period.

During the past 100 years, they point out, the Catholic population has increased by 700 per cent., as compared with an increase of 110 per cent. in the rest of the population, and in 1921 the Catholics represented 1 in 8 of the population as a whole, whereas a century ago they were only 1 in 30.

During the decennial period ended 1921 the Irish population in Scotland increased by 82,335, while the increase in the purely Scottish population during the same period was only 39,049. Exact figures for the present day are not available, but it is calculated that the Irish Catholic population is now 640,000 as against 601,304 in 1921, and the increase is attributed mainly to Irish immigration. During the same period Scottish emigrants to the United States and to the Dominions to the number of about 300,000 left the country, and since 1921 the Scottish population, as distinct from the Irish, has fallen by about 30,000.

La conclusion de l'article est la suivante :

It is certain that there is a real demand on the part of a very numerous section of Scotsmen for some restriction on the immigration of Irishmen to Scotland. Up till now, however, the proposals for such restriction have scarcely been of a practical nature, nor, so far as one can see, is there any likelihood of any practicable proposal being forthcoming in the near future.

X

Aux publications qu'a suscitées en ces derniers temps la question des runes (v. *Rev. Celt.*, XLII, 239; XLIV, 1; XLV, 412), il faut joindre divers travaux de MM. Magnus Olsen, Sigurd Agrell et de M^{me} Lis Jacobsen.

M. Magnus Olsen a fait à la Sorbonne en mai 1927 deux conférences, publiées depuis dans la *Revue de l'histoire des religions* (juillet-août 1927, t. XCVI), sous le titre « Magie et culte dans la Norvège antique ». Le savant professeur d'Oslo y reprend et y développe des idées déjà exprimées par lui dans diverses publications en norvégien (notamment *om Toldruner* « Runes magiques » dans *Edda*, 1916, p. 225 et suiv.). L'une de ces idées est que l'usage

de l'écriture a d'abord relevé de la magie. Les pays scandinaves, où la civilisation chrétienne a pénétré plus tard que dans le reste de l'Europe, ont conservé plus longtemps des usages qui témoignent des conceptions religieuses du paganisme. Or le pouvoir magique attribué aux runes est un des traits les plus frappants de la vieille civilisation scandinave. L'alphabet runique, ou *fupark* (comme on l'appelle d'après les six premières runes), présente dans la disposition et le groupement des caractères une sorte de vertu intérieure, un pouvoir magique. Il a servi d'abord à constituer des amulettes, à former des incantations ou des formules imprécatoires, dans lesquelles il est même parfois doublement employé : avec un sens linguistique et avec une valeur purement magique. Partout où on le rencontre, il a toujours un effet à produire, une mission à accomplir. Par l'une de ses faces il plonge dans le surnaturel. C'est d'ailleurs, dans la tradition scandinave, un don divin fait aux hommes.

Dans sa seconde conférence, M. Olsen étudie le chant eddique *Skirnismál* en y montrant un vieux fond rituel de mythe de la végétation (cf. déjà un article du même dans *Maal og Minne*, 1909, p. 17 et suiv.). Frey, le dieu de la végétation, y est en possession de ce pouvoir magique des runes, qui passera un jour à Odin.

M. Sigurd Agrell, dont la *Revue Celtique* a signalé déjà un important travail linguistique (t. XLIII, p. 465), a publié en suédois un volume intitulé *Runornas talmystik och dess antika förebild* (1927 ; Lund, C. W. K. Gleerup ; viij-216 pages, 8°) ; il en a donné un résumé en allemand dans l'*Arkiv för nordisk Filologi*, t. XLIII (1927), p. 97-109, sous le titre *Der Ursprung der Runenschrift und die Magie*. Depuis, il a publié, également à Lund, une brochure de 70 pages intitulée *Zur Frage nach dem Ursprung der Runennamen*. L'idée de M. Agrell est que l'ordre et la répartition des runes dans le *fupark* tiennent à la valeur mystique des nombres, telle qu'elle apparaît dans le culte de Mithra. Le *fupark* aurait été composé vers la fin du second siècle de notre ère par des soldats germanis servant dans l'armée romaine, peut-être en Dacie ; les caractères en seraient empruntés en majorité à l'alphabet latin. En tout cas ceux qui ont inspiré le *fupark* aux Germanis auraient été des adorateurs de Mithra, dont le culte en effet se répandait alors rapidement dans l'armée romaine, comme les beaux travaux de M. F. Cumont l'ont montré. C'est par la mythologie iranienne que s'expliqueraient les noms des runes ; c'est sur la valeur mystique des nombres dans le culte de Mithra que reposerait l'ordre des runes dans le *fupark*. L'auteur cherche à prouver sa thèse en montrant que les signes de la plupart des inscriptions runiques anciennes peuvent être inter-

prétés numériquement. Comme on le voit, M. Agrell marche dans la voie qu'avait ouverte M. Magnus Olsen. Mais ce dernier avec beaucoup de prudence s'en tenait à établir la valeur magique des runes. M. Agrell prétend interpréter cette valeur et en fournir l'origine. La tentative est des plus hardies, mais elle est intéressante¹.

M^{me} Lis Jacobsen s'occupe depuis longtemps de runologie. Elève du fameux runologue Ludv. A. F. Wimmer (mort en 1920), elle a publié en 1914 *Nyfundne Runeindskrifter i Danmark* et la même année elle éditait un manuel des inscriptions danoises réunies par son maître, *De Danske Runemindesmærker*. Une étude sur les inscriptions qualifiées par Wimmer de « Landmandsstene » (Inscriptions agraires)² a été publiée par elle en tête de son bel ouvrage intitulé *Dansk Sprog, Kritik og Studier* (Copenhague, Gyldendalske Boghandel, 1927 ; 320 p., 8°). Enfin, appelée à faire au mois d'avril 1928 une conférence en Sorbonne, M^{me} Lis Jacobsen a choisi comme sujet « Les Vikings suivant les inscriptions runiques du Danemark ». Cette conférence a été publiée au tome CLIX de la *Revue Historique* (15 pages). Si l'auteur a voulu montrer par un exemple frappant combien la runologie est une science difficile, elle a pleinement réussi. Mais sa conférence montre aussi qu'avec de la méthode et de la critique on peut en tirer des conclusions fermes, d'une grande portée pour l'histoire. Sur la foi de Wimmer, on admettait que quatre inscriptions runiques attestaient qu'à l'époque farouche des Vikings les travaux paisibles de l'agriculture étaient en honneur à l'intérieur du pays. M^{me} Jacobsen montre que cette conclusion est erronée. Le mot *landmanna* de l'une des inscriptions ne peut signifier « agriculteur » ; la lecture *es arþi auk saþi* « qui laboura et sema » d'une autre inscription est inexacte : la pierre porte *sarþi auk seþ* « il frappa et jeta des sorts ». En somme les inscriptions du temps des Vikings ne nous font connaître qu'une civilisation tout adonnée aux travaux de la guerre. Le héros de ce temps-là n'est pas le laboureur derrière sa charrue, mais le capitaine à la proue de son vaisseau.

XI

Dans les *Modern Language Notes* de novembre 1928 (t. XLIII,

1. On trouvera une discussion de la thèse de M. Agrell dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* (octobre 1928, p. 441-444), sous la signature F. Mossé.

2. D'abord parue en anglais sous le titre « Wimmers farmerstones » dans les *Acta Philologica Scandinavica*, t. I (1926), p. 207-243.

p. 471-474), notre collaborateur M. A. H. Krappe étudie un fameux épisode de la *Njals saga* (éd. Jónsson, Halle, 1908, p. 412). Parmi les présages qui accompagnent la bataille de Clontarf, le narrateur décrit une vision, dans laquelle apparaissent des femmes occupées à tisser : des crânes humains servent de poids à leur métier, leur fil est fait d'entrailles humaines. Ces Nornes ou Parques scandinaves, qui pendant leur travail chantent des poèmes de guerre, se rencontrent dans une autre saga, la *Sturlunga saga* (éd. Gudbrand Vigfusson, Oxford, 1878, VII, 28) ; cf. P. Hermann, *Die Heldensagen des Saxo Grammaticus*, Leipzig, 1922, p. 118. On les a naturellement comparées aux Valkyries. M. Krappe estime que dans la *Njals Saga* des idées celtiques se sont mêlées à d'anciennes traditions scandinaves. Il rappelle les déesses guerrières de la légende irlandaise, Ana, Bodb et Macha, qui avant la bataille de Magh Leana, annoncent par d'horribles cris la victoire de Conn et la défaite de son adversaire Eoghan (*The battle of Magh Leana*, éd. O'Curry, Dublin, 1855, p. 119 et 121). Dans le récit irlandais de la bataille de Clontarf apparaît la déesse Bodb ou Mórrigan (*The War of the Gaedbil with the Gaill*, éd. J. H. Todd, London, 1867, p. 174), comme dans les récits légendaires de la bataille de Moytura (*Rev. Celt.*, XII, p. 100, § 137) ou de la bataille de Magrath (*The battle of Magrath*, éd. O'Donovan, Dublin, 1842, p. 198). Sorcières assoiffées de sang, avides de carnage se rencontrent donc dans la mythologie aussi bien en Irlande qu'en Islande. Il ne paraît guère douteux que des influences réciproques se soient produites dans les légendes des deux pays.

XII

Les Français peuvent remercier M. A. H. Krappe d'avoir écrit dans leur langue et publié à Paris ses *Études de mythologie et de folklore germaniques* (chez Ernest Leroux, 1928, viij-191 p. 8°, 40 fr.). Comme il le dit dans sa préface, le nombre des livres parus en France sur la vieille religion germanique est des plus restreints, surtout si on le compare à la production des pays voisins. La mort de Maurice Cahen a ruiné l'espérance que ses beaux travaux avaient fait naître de voir les études de mythologie germanique prendre dans notre haut enseignement la place qu'elles méritent. Le livre de M. Krappe contribuera du moins à en répandre la connaissance et le goût.

Il va sans dire que le celtique a sa place dans ce volume. En

plus d'un passage se pose la question de la communauté d'origine des légendes celtiques et germaniques ou de l'influence qu'elles ont pu exercer les unes sur les autres. M. Krappe applique résolument la méthode comparative à la mythologie et au folk-lore. Dans les douze études, d'ailleurs indépendantes, qui forment son livre, il fait appel autant à l'antiquité classique ou orientale qu'à la tradition toute moderne du folk-lore européen. Son érudition est considérable. Quand il parle des choses celtiques, il le fait avec compétence et en puisant ses références aux bonnes sources.

XIII

M. Emile Linckenheld, conservateur du musée de Sarrebourg, a donné à l'*Annuaire de la société d'histoire et d'archéologie lorraine* de 1929 des « Etudes de mythologie celtique en Lorraine » (26 pages 8°). Ces études sont au nombre de quatre. 1° Le type du Cavalier au géant particulièrement répandu dans les régions boisées des Vosges (33 exemplaires en sont attestés dans le seul arrondissement de Sarrebourg) ne représente pas, comme le croyait Hertlein (cf. *Rev. Celt.*, XXXIII, 104), un ancien culte germanique comparable à l'*Irmînsul* des Saxons, mais bien une divinité celtique, le grand dieu du ciel, qui lance la foudre, le Taranis de l'époque de l'indépendance gauloise. — 2° *Icoranda* et *Icouellanna* signifieraient l'un « eau de frontière » et l'autre « la bonne eau » et justifieraient pour le mot *ico-* le sens d' « eau, source, cours d'eau » [il ne faut pas se lasser de répéter que, quelle que soit la valeur des déductions archéologiques relativement à ce mot, il n'y a rien dans les langues celtiques, qui justifie pour un gaulois *ico-* le sens d' « eau » ; par conséquent l'affirmation que sur ce point la linguistique serait d'accord avec l'archéologie ou la toponymie, est en l'air]. — 3° Une inscription jusqu'ici négligée, provenant de la forêt de Cadenbronn (Moselle), porte *T. Alun.*, où il faudrait reconnaître une divinité, *Alannus* ou *Alouna*, connue par ailleurs. — 4° Une tombe gallo-romaine du Grand Ballersstein, près de Dabo, contenait une figurine en terre cuite de Déesse mère ; c'était un usage celtique de déposer dans les tombes la figurine de la divinité du foyer, pour que le défunt continuât à demeurer dans sa maison.

Les interprétations de M. Linckenheld sont toujours ingénieuses et méritent toute considération, même si elles contiennent certaines affirmations fantaisistes ou erronées aux yeux des linguistes.

XIV

Dans le « Bulletin de la Société numismatique roumaine » (*Buletinul societății numismatice române*, Anul XXI, nr. 59-60, Julie-Décembre 1926), M. le Dr G. Severeanu publie un article intitulé « les Symboles religieux sur les monnaies celtiques » (pp. 38-54). En se servant des ouvrages de R. Forrer et de Dessewffy, de l'atlas de De la Tour, et surtout du *Traité* de notre collaborateur M. Blanchet, il a fait un relevé des principaux symboles qui figurent sur les monnaies celtiques, le disque solaire, l'oiseau divin, le triskelès (qui n'est qu'une variante du svastika) et le torques. Il en indique les différents caractères et l'extension. Une planche annexée à l'article offre la reproduction de 17 monnaies celtiques (face et revers), trouvées dans la région danubienne et sur lesquelles figurent les symboles en question. L'article a ainsi une valeur documentaire indiscutable. D'autres plus qualifiés diront ce qu'ils pensent de l'interprétation¹.

XV

Nous ne connaissons de l'antiquité que ce que les anciens ont bien voulu nous montrer, et encore avec toutes les lacunes d'une tradition fragmentaire et incomplète. Mais il y a une partie importante de leur activité intellectuelle et morale qui nous reste cachée parce qu'ils ont voulu qu'elle fût telle ; c'est la partie qui se rapporte à l'initiation religieuse, aux sectes et aux confréries secrètes, en un mot à ce qu'on appelle les mystères. C'est en interprétant certains détails de cérémonies extérieures, en examinant les dispositions des parties secrètes des temples, en recueillant les indiscretions échappées accidentellement à des initiés ou les dénonciations de sectes rivales, en faisant en un mot un travail délicat de dépistage et de recouplement, qu'on arrive à reconstituer tant bien que mal les doctrines ésotériques qui captivaient les esprits. Il n'est rien de plus passionnant pour quiconque est persuadé que l'homme vaut seulement comme personne morale ; rien de plus instructif aussi pour l'histoire de l'humanité. Car les principes de

1. L'article est malheureusement déparé par de nombreuses fautes d'impression. Une des plus fâcheuses est celle qui a déformé en *J. Soth* (3 fois p. 42) le nom du directeur de la *Revue Celtique*.

notre vie morale dérivent dans une large mesure de ceux dont vivaient déjà les anciens. Et les meilleurs d'entre eux s'alimentaient de ces enseignements mystérieux dont ils tiraient souvent lumière, espoir et consolation. D'ailleurs ces enseignements n'étaient pas limités à la Grèce et à Rome. Il y en avait en Gaule de semblables, qui étaient donnés par les druides. Nous ne connaissons guère et ne connaissons jamais bien la doctrine des druides, mais ce qu'on peut tirer des écrivains grecs et latins pour connaître leurs propres mystères est de nature à nous éclairer sur ceux qu'enseignaient les druides. Aussi faut-il recommander aux celtistes deux ouvrages récents, d'ailleurs fort différents de sujet et de caractère, et qui tous deux éclairent d'un jour nouveau les enseignements mystérieux qui se donnaient à Rome et en Grèce.

L'un s'intitule *La basilique pythagoricienne de la Porte majeure* (Paris, l'Artisan du livre, 1927, 414 p. 8°), et comme il est signé de M. Carcopino, on peut d'avance être assuré qu'il est aussi riche de science qu'agréable de forme, subtil et élégant d'argumentation. Son principal intérêt est qu'en nous décrivant un monument récemment découvert, il nous fait l'historique du pythagorisme à Rome et l'exposé des théories pythagoriciennes¹. On sait quel lien les anciens eux-mêmes établissaient entre les doctrines de Pythagore et l'enseignement des druides (cf. Dottin, *Man. Antiqu. Celt.*, pp. 352, 367, 377, 391). Ce charmant livre a donc pour les celtistes un intérêt particulier.

L'autre livre, plus éloigné de nos études, est aussi d'une érudition plus austère. Mais il représente une telle puissance de recherche à travers l'immensité des littératures classiques, un tel effort pour en arracher les parcelles de vérité qu'elles recèlent et les combiner en un faisceau lumineux, qu'il mérite d'être donné en modèle à tous ceux qui se mêlent d'enquêtes historiques. Il est de M. Victor Magnien et s'intitule *Les mystères d'Eleusis* (Paris, Payot, 1929, 224 p. gr. 8°; 25 fr.). Avec une tranquille assurance dans le sacrilège, M. Magnien nous révèle le secret des initiés. Que de superstitions absurdes, que de rites puérils, que de pratiques dégoûtantes dans ces mystères ! On serait tenté d'en rire si l'on ne pensait que la philosophie grecque en est sortie. Il est vrai qu'elle s'en est dégagée pour bâtir, à l'honneur de l'hu-

1. Sur Pythagore, voir maintenant la thèse de M. Isidore Lévy, pleine de vues ingénieuses et personnelles : *la Légende de Pythagore de Grèce en Palestine*, Paris, Champion, 1927, 352 p. 8°.

manité, le plus bel édifice de sagesse et de raison que le monde ait connu. Mais sous la façade continuait à couler une sorte d'égout souterrain, où les hommes allaient secrètement se plonger avec délices. Cela nous rappelle que chez nous le siècle des philosophes fut aussi celui des convulsionnaires.

XVI

En étudiant les « conditions des établissements maritimes sur la côte de Provence dans l'antiquité » (*Annales de géographie*, t. XXXVI, 1927, p. 413-435), M. Armand Bérard, qui a de qui tenir, a fait un bon travail de géographie humaine. Il nous montre quelles étaient les voies d'accès, par mer et par terre, les ressources du pays, sol et sous-sol, la vie maritime et la pêche, y compris celle de la pourpre et du corail, les relations des indigènes et des étrangers. La conclusion est qu'il y a lieu de distinguer parmi les établissements fondés sur cette côte antérieurement à l'ère chrétienne : il y eut des ports romains postérieurement à l'an 49 av. J.-C., des ports romano-marseillais entre 154 et 49, des ports marseillais entre 474 et 152. Mais il reste trois ports qui ne rentrent dans aucune de ces classes : Heraclea du Rhône, Heraclea Caccabaria et Heraclea Monoikos. Ce sont des établissements antérieurs à l'arrivée des Phocéens (ceux-ci n'avaient avec eux d'autres cultes que ceux d'Apollon de Delphes et d'Artémis d'Éphèse); ils sont les restes d'une première civilisation, probablement phénicienne.

XVII

Dans le volume II des *Studi etruschi* (Florence, 1928), notre collaborateur M. Aebischer publie, pp. 287-305, un article *Sopra alcuni nomi di fiumi toscani probabilmente preetruschi*, où des noms de rivières toscanes sont rapprochés de noms rencontrés en Gaule. Ainsi l'*Arno* est rapproché de noms tels que *Arn* (dép. du Tarn), *Arnon* (dép. du Cher), etc. M. Aebischer signale aussi en Toscane un *Reno*. L'aire d'extension de *Rin-* coïnciderait à peu près avec celle de *Arn-*.

Aux celtistes que la question de l'étrusque intéresse, il faut signaler le bulletin de bibliographie étrusque inséré par M. Vetter dans la revue *Glotta* (par exemple t. XV, p. 223-245); il est de première importance.

XVIII

Comme la plupart des noms de pays de l'Antiquité, le nom de l'*Italie* est inexplicable. Il a fait l'objet de diverses hypothèses, déjà au temps de Varron et d'Aulu Gelle; mais aucune n'est vraiment satisfaisante. La quantité primitive de la voyelle initiale n'est même pas sûre: Quintilien (I, v, 18), Pompeius (*G.L.*, V, 285 Keil), Consentius (*ib.*, 388) tiennent pour un ancien *i* bref, qui aurait été allongé métriquement dans la poésie dactylique.

M. Michele Orlando vient de consacrer au nom de l'*Italie* une savante étude, où la question est abondamment discutée et dans ses moindres détails¹. Contrairement à l'opinion des anciens, généralement acceptée par les modernes, il croit la quantité longue de la voyelle initiale plus ancienne. Aussi écarte-t-il l'hypothèse antique suivant laquelle le mot *Italia* se rattacherait au nom du « veau », ἰταλός, *uitulus*. Pour lui, le mot *italia* remonte à **Ioui-tel-ia*, c'est-à-dire **Diēi-tel-ia* « la terre de la lumière ». On doit reconnaître qu'il se donne beaucoup de peine pour justifier phonétiquement et morphologiquement cette étymologie.

XIX

La *Revue Celtique* a annoncé jadis (t. XXXIX, p. 367) les deux premiers fascicules de l'ouvrage posthume d'Auguste Longnon, *les Noms de lieu de la France*, publiés en 1920 et 1922 par MM. Marichal et Mirot. Un troisième fascicule, consacré aux noms de lieu d'origine ecclésiastique, a paru en 1923. Voici que la fin de l'ouvrage vient de paraître en 1929, comprenant les noms de lieu d'origine féodale et moderne. L'ensemble forme un beau volume de 832 p. 8°, d'une utilité incontestable pour tous ceux qu'intéressent l'histoire et la géographie de notre pays². Le dernier fascicule comprend un vaste index (pp. 644-828), indispensable à la consultation de l'ouvrage. Il comprend aussi une introduction, où les éditeurs rendent l'hommage qui convient à la mémoire de leur maître Longnon et justifient la méthode de travail qu'ils ont

1. *Il nome « Italia » nella prosodia, nella fonetica, nella semantica* (Spigliature glottologiche, quaderno terzo). Torino, Vincenzo Bona, 1928, xv-126 p., 8°, 30 lire.

2. En vente à la maison Champion, au prix de 110 fr.

employée. Ils relèvent, p. x en note, la critique adressée ici même (t. XLI, p. 361 et ss.) par le regretté Largillière à la partie bretonne de l'ouvrage. Ils essaient de s'en défendre en plaidant la « modestie » de leur tâche, qui consistait à présenter la doctrine de Longnon telle qu'il l'avait enseignée. Mais cette tâche n'excluait pas la correction de certaines fautes, que n'importe quel celtiste compétent se serait empressé de leur signaler.

XX

Le savant archiviste du département du Loiret, M. Jacques Soyer, a donné deux intéressantes notes au *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* de 1928 (t. XX, n° 226). Dans l'une, il établit que le nom primitif de la rivière *le Cens* qui arrose Sully-la-Chapelle et Fay aux Loges avant de se confondre avec le canal d'Orléans, en amont du pont de Chécy, était *Ossantia* ou *Uxantia*, d'où au moyen âge *Ousance*. *Uxantia* est un mot celtique. *Ousance* est devenu *Sance*, écrit ultérieurement *Cens*, comme *Obleuc*, *Oublanc* de *Oblincum* est devenu *le Blanc*. Le passage d'une forme à l'autre s'est fait dans des locutions comme : « la rivière dou Sance », « la ville dou Blanc », au lieu de « d'Ousance » ou « d'Oublanc ».

Dans l'autre note il est question de quatre dépendances (ou « aisances », *adiacentia*) que possédait l'abbaye de Sainte-Colombe lez-Sens sur le domaine de Sermaises (Loiret). Un diplôme de Hugues Capet, en date du 4 juin 988, mentionne ces dépendances sous les noms de *Airardinilla*, *Auseiniuilla*, *Daredisuilla* et *Ansonisuilla*, que M. Soyer propose d'identifier avec les hameaux actuels de Ezerville, Enzanville, Dreville et Ansonville, échelonnés sur une ligne à peu près droite au Nord-Est de Sermaises. Le nom de ce dernier village remonte à *Sarmatia* ; il ne faut pas le confondre avec *Sarmatiolae*, qui s'est conservé dans le nom d'un ancien hameau de la commune de Moutiers (Eure-et-Loir), *Sermesoles* ou *Sarmesoles*.

XXI

M. Leo Fayolle a donné au *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* (1928, 4^e trimestre) des *Notes de toponymie poitevine* (27 pages). On y relève les noms suivants : *Availles* (Vienne, Deux-Sèvres) de **aballo* + *îā*, soit « la Pommeraie » (cf. *Vergne*, *Chas-*

sagne, Bétoulle); Bressuire (Deux-Sèvres, Vendée), anc. *Berzorium* (en 1073), de **Bricciodurum* « forteresse de Briccius » (cf. *Auxerre, Yzeures, Tonnerre*); Chasseneuil (Vienne), de **Cassanoialum* (cf. *Vrigneuil*, etc.); Civaux (Vienne), anc. *Exidualinsis* (en 862), de **Iccidoialum*; Couhé (Vienne), de *Coiacum*, demeure de *Coios* (Holder, *Alt. Spr.*, I, col. 1063); Excideuil (Vienne), de **Iccidoialum*, issu de **Iccioalum*; Ligugé (Vienne), anc. *Locoteiacum*, cf. *Leucotecia, Loucotechia*, nom ancien de *Lutèce*; Rom (Deux-Sèvres), de **Ratumagus*, **Rotomagus*, prototype de *Rouen*; Thenet (Vienne), de **taunnetum* « chénaie », cf. **Tannoialum* (*R. Celi.*, XXXIX, 334 et XLI, 288). Enfin, M. Fayolle propose de retrouver les mots *fagus* et *podium* dans une série de noms de lieu du Poitou (*Le fou, Torjou, La Faye, La Foye, Fayette, Fayolle, Faguet*, etc.; *Le Peux, Le Poux, La Puye, La Pouge, Le Pouget*, etc.). Plusieurs des étymologies proposées ne sont pas nouvelles. Celle de *Chasseneuil* est dans l'ouvrage de Longnon, (p. 66) et celle de *Ligugé* dans celui de Holder (II, col. 303). L'hypothèse d'un gaulois *Iccidoialum* est des moins sûres; le mot *-ialou en composition s'ajoute d'ordinaire à des noms d'arbre; mais l'idée d'une dentale postiche (*Iccioialum* devenant *Iccidoialum*) la rend tout à fait invraisemblable.

XXII

L'onomastique du Grand-Duché de Luxembourg renferme plusieurs exemples de *Kohn* et de *Tboul* (ou *Tol*) comme noms de lieux-dits. M. Jules Vannérus a étudié l'un et l'autre dans l'*Annuaire de la Société luxembourgeoise de linguistique et de dialectologie*, 1927, p. 77-99, et 1928, p. 12-38. Le mot *Kohn*, qui figure sous des formes variées dans un grand nombre de noms de lieux des pays voisins, lui paraît se rapporter d'ordinaire à une hauteur. Il le rapproche du *Mons Chaunus* d'Espagne (Tite Live, XL, 50) et y voit un ancien mot celtique, qu'il rattache à la racine bien connue des mots *gall. cwn* « sommet », *erchynu* « élever », etc. Quant au nom *Tboul* (*Tol*), qui a dans l'onomastique de la Belgique et de la France une extension des plus larges, ce serait aussi un mot s'appliquant à un lieu élevé. M. Vannérus propose de l'expliquer par un prototype celtique **toulos* « hauteur », dont il retrouve un dérivé sous la forme *tulach* en irlandais. Mais l'irlandais *tulach* a un *u* bref, et la forme ancienne en est *telach*. L'hypothèse d'une racine **twel-*, désignant l'enflure, la boursoufflure, explique sans peine l'irlandais *telach*, *tulach* (cf. *Miscell. Kuno Meyer*, p. 288). Mais on ne voit pas trop

comment un gaulois **toulos* pourrait y être rattaché. Il y aurait d'ailleurs pas mal à redire aux divers rapprochements que tente M. Vannérus dans ses deux articles.

XXIII

Le tome IV (1928) de la revue roumaine *Orpheus* (*Revistă pentru cultura clasică*) contient une série d'articles de M. Joan Bilețchi-Albescu, intitulés « *Celții în toponomastica României* » (les Celtes dans la toponymie roumaine), pp. 89-98, 150-156, 204-218 et 275-280. Se référant au *Sprachschatz* de Holder, l'auteur en compare les données avec la toponymie de la Roumanie actuelle, en soulignant les ressemblances. Elles sont assez nombreuses. Il est vrai qu'il se contente ordinairement de rapprochements purement formels, qui excluent même, ce qui est assez peu vraisemblable, les transformations phonétiques. Il est vrai aussi que lorsque pour un même nom plusieurs étymologies sont possibles, il se prononce toujours en faveur d'une étymologie celtique, écartant résolument toute étymologie slave, thrace ou simplement roumaine. Il cite souvent les *Getica* de Pârvan, mais c'est pour en repousser presque toujours les conclusions.

Parmi les noms de lieu étudiés, nous citerons les suivants :

Artan, colline dans le district (județ) de Dolj; cf. la tribu celtique des *Artani*;

Arva, ruisseau dans le district de Putna, et *Arvateri* commune du district d'Odorhei; cf. les rivières françaises *Erve*, *Arve* et le nom d'homme *Arvatius* (Holder);

Badea (village du distr. de Vâlcea), *Valea Badei* (ruisseau du distr. de Râmnicu-Sarat), *Capîța Badiului* (colline du distr. de Buzău), *Badicu* (village du district de Cahul), *Bodea* (collines dans les distr. de Buzău et de Vaslui); cf. en gaulois *Bodio-* et *Bodio-(casses)*; le vieux mot roumain *badea* « seigneur, monsieur » serait de même origine;

Ban (comm. du distr. de Salaj), *Banpotoc*, *Banița* (communes du distr. de Hunedoara), *Banila* (comm. au Nord de la Bukovine); cf. irl. *ban* « blanc »; c'est du celtique aussi que viendrait le nom de monnaie *ban*;

Barua (vill. du distr. de Tecuci); cf. le nom de femme *Barna* (Holder) et le mot gallois *baru* « jugement »;

Boia (hameau et colline du distr. de Gorj, vallée du distr. de Dolj), *Boiu-Mare* (comm. du distr. de Târnava Mică), *Boiu* (comm.

des distr. de Bihor et de Târnava Mare), *Boinl de Sus* et *Boinl de Jos* (comm. du distr. de Hunedoara); cf. le nom des *Boii*;

Borvisnl (source du distr. de Bacău); cf. *Bormo*, *Borvo*, divinité de sources thermales;

Bran (villages, ruisseaux, collines en divers districts); cf. irl. *bran* « corbeau » et le nom d'homme *Bran*;

Boca (collines dans les distr. de Mehedinți, de Tecuci, de Vaslui); cf. le nom de femme *Bocula* (Holder);

Bolda (cours d'eau du distr. de Teleorman), *Boldul* (comm. du distr. de Râmnicul-Sarat), etc.; cf. le nom d'homme *Boldus* (Holder);

Bnghea (vill. du distr. de Prahova); cf. le nom de femme *Bugia* (Holder);

Burda (comm. du distr. de Bihor), *Burdea* (distr. d'Argeș); cf. *burdo* « mulet » (Isidore, *Orig.*, XII, 1.60);

Burn (comm. du distr. de Turda), *Burila* (vill. du distr. de Mehedinți), *Burla* (comm. du distr. de Radauți), etc.; cf. le nom d'homme *Burinus* (Holder);

Bnsca, *Bnștele*, *Bnștile* (communes de divers districts); cf. le nom de femme *Buscilla* (Holder);

Bnsnl (comm. du distr. de Mehedinți), *Bnsulețul* (ruisseau, ibid.); cf. les noms d'homme, que donne Holder, *Bnsnullus* et *Bussumarus* (= roum. *Burza-Mare* « aux grosses lèvres »);

Buta (vill. dans les distr. d'Argeș et d'Olt); cf. gall. *bod* « maison, habitation »; etc., etc.

C'en est assez pour faire apprécier l'érudition et la méthode de l'auteur. On remarquera que, suivant lui, les noms prétendus d'origine celtique se rencontrent indifféremment répartis dans toutes les parties de la Roumanie.

XXIV

La *Revue des études hongroises* a dédié le premier fascicule de son tome VI (1928) à M. Joseph Szinnyi, Professeur de linguistique ouralo-altaïque à l'Université de Budapest, qui atteint cette année même l'âge de 70 ans.

M. Meillet a donné à ce fascicule un article « sur la terminologie de la morphologie générale » (pp. 9-15). Il y signale une des difficultés les plus graves de la linguistique générale, une difficulté de terminologie. Les termes dont on désigne les divers éléments d'une langue donnée deviennent inexacts du fait des changements

que subit la langue. Quand on les applique aux éléments d'une langue voisine, ils sont neuf fois sur dix employés à tort et finissent par recouvrir des faits tout à fait disparates. La difficulté est particulièrement grave en matière de morphologie. Les catégories grammaticales diffèrent essentiellement d'une langue à l'autre ; quand on a éliminé tout ce qui est spécial à une langue, ce qui reste est si vague qu'on n'en peut tirer aucun élément de comparaison. Les noms dont on désigne ces catégories sont des noms arbitraires ; tantôt ils sont empruntés à la logique et par suite exposés à se trouver en contradiction avec les catégories linguistiques, tantôt ils proviennent d'un certain état linguistique d'une langue particulière et quand on les applique aux autres, bien loin de suggérer l'idée d'une classification exacte, ils ne peuvent qu'induire en erreur. Combien de méprises sont dues à l'emploi de termes aussi simples et aussi courants que *présent*, *passé*, *futur*, sans parler d'*aoriste*, de *parfait*, de *perfectif*, etc. ? En partant de l'usage d'une langue quelconque, on ne peut donner de ces termes aucune définition précise, qui vaille pour toutes les langues. Leur emploi présente donc un véritable danger. La morphologie générale a besoin d'une terminologie propre, qui en ferait apparaître le caractère tout abstrait. Mais cette terminologie est encore à créer.

XXV

Le développement de l'article, dans toutes les langues où il est attesté, pose un problème qui, en plus de l'intérêt propre à chaque langue, présente une portée générale. On ne pourra le résoudre dans son ensemble que lorsqu'on disposera, pour chaque groupe de langues, de monographies suffisamment complètes et dignes de foi. En celtique la question est encore entière et offre un beau sujet d'étude à la fois aux spécialistes du gaélique et du brittonique. Ceux qui l'aborderont feront bien de consulter d'abord l'étude que M. A. Sauvageot vient de consacrer à l'article gotique ; c'est un modèle du genre¹.

L'auteur, qui a une culture linguistique considérable, notamment sur le domaine finno-ougrien, s'est proposé ici une tâche de philologie. Trouvant sur la question de l'article en gotique des

1. Aurélien Sauvageot, *L'emploi de l'article en gotique*. Paris, Champion, 1929, 91 p. 8° (thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres de Paris).

doctrines aussi opposées que celle de W. Streitberg (*Got. Elementarbuch*, § 281) et de M. O. Behaghel (*Deutsche Syntax*, p. 38), il n'a pas entrepris de les discuter pour choisir entre elles ou les concilier : il s'est reporté directement au texte et en a fait une étude minutieuse, la plume à la main. Il a reconnu qu'à l'époque de Wulfila, l'article avait encore en gotique une valeur démonstrative, « présentative », mais qu'il servait déjà, comme indice de détermination, à individualiser le substantif et à en préciser la fonction dans le discours. Le même développement a été accompli par le nordique et le westique, mais parallèlement au gotique et indépendamment dans chaque groupe dialectal. M. Sauvageot ne croit pas à l'existence de l'article en germanique commun : chaque dialecte s'en est créé un pour son compte. Mais le point de départ de cette création est certainement ancien. En gotique, l'article n'est pas encore le déterminatif abstrait et général qu'il devait devenir en allemand, comme il l'est devenu aussi en français ou en hongrois ; il reste encore tout voisin de son origine. Un des emplois que M. Sauvageot fait bien ressortir est dans la liaison des propositions : l'article gotique est un élément de cohésion syntaxique. C'est un outil grammatical, que le traducteur de la Bible a utilisé très subtilement et, chose remarquable, sans se laisser influencer par son modèle grec.

XXVI

M. Meillet, dont l'information s'étend à toutes les langues indo-européennes, semble avoir pris à tâche de faire profiter le public des recherches et des réflexions qu'il a faites sur chacune d'elles. Après l'arménien est venu le germanique, puis le slave commun. Et voici que, comme pendant à son *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, dont la seconde édition est d'ailleurs à peu près épuisée, il vient de publier l'*Esquisse d'une histoire de la langue latine*, à laquelle on peut prédire le même succès (Paris, Hachette, 1928, viij-287 p., 8°). Partant de l'indo-européen, il montre de quoi est sorti le latin, quel en a été le développement jusqu'aux langues romanes, comment la structure morphologique s'est constituée, quelles ont été les influences qui ont réglé la formation du vocabulaire et l'organisation de la phrase. La doctrine linguistique est naturellement celle qui est enseignée dans le *Traité de grammaire comparée*. Mais ici elle est disposée sur le plan historique, avec la perspective qui donne à chaque fait son exacte proportion. Elle est de plus dominée

par le désir de marquer dans le développement de la langue le reflet de la civilisation. Le latin a été utilisé de bonne heure pour exprimer les notions du droit et de la politique ; il en a toujours conservé le pli. Il a été fixé à Rome même, non par une classe urbaine cultivée, mais par une classe de ruraux qui disposant d'un centre de civilisation y ont agi autant qu'ils en subissaient l'action eux-mêmes : cela explique ce qu'il y a dans la structure de la langue à la fois de guindé et d'incertain. Mais sans le grec, le latin ne serait rien. Pour tout ce qui concerne les choses de l'esprit, le latin s'est enrichi de ce que le grec avait acquis ; il en a fait un bien commun pour tous les hommes. Nourri de grec et associé au grec, il a fourni à la civilisation moderne sa conscience et son expression. Ce sont là de beaux titres de gloire.

L'*Esquisse* de M. Meillet intéresse grandement les celtistes, non seulement par les comparaisons qu'elle suggère avec l'évolution des langues celtiques, mais par les rapprochements que l'auteur mentionne et souligne lui-même. Quelques pages, consacrées à l'italo-celtique, mettent les points essentiels en lumière. Les emprunts faits au celtique par le latin sont indiqués, avec toute la portée qu'ils présentent. Et enfin, en exposant l'extension du latin en Gaule, l'auteur en a fait ressortir les caractères particuliers. En un mot, il n'a négligé aucune occasion de tirer de la comparaison des langues celtiques tout le parti que son objet comportait ¹.

XXVII

M. Burger, dont la *Revue Celtique* a naguère annoncé le travail de début (t. XLIV, p. 257), vient de présenter comme thèse de doctorat à la Faculté des lettres de Neuchâtel, un ouvrage qui le classe définitivement parmi les latinistes d'avenir. Sous un titre trop vaste et trop vague : *Études de Phonétique et de Morphologie latines* (Neuchâtel, 1928, viij-140 p., 8°), il étudie trois questions différentes : les effets du rythme quantitatif, le *w* intervocalique, la formation

1. P. 68, l. 20, il fallait rappeler la conjonction *etiv* du gaulois. — P. 105, p. 142, p. 145, il est question de l'inscription de la pierre noire du Forum ; c'est une erreur : la pierre qui porte l'inscription n'est pas noire, mais elle a été trouvée dans un puits que fermait une pierre noire (cf. *Gnomon*, t. I, 1925, p. 82). — P. 139, à propos des différences de position des consonnes d'après la voyelle suivante, il est fait mention du slave ; l'irlandais méritait bien aussi d'être invoqué.

du parfait latin. Sur chacune d'entre elles, il apporte le résultat de recherches personnelles, menées avec une sûre méthode et qui le conduisent à des résultats solides et nouveaux. Ce n'est pas un mince mérite, étant donné que ces questions sont de celles qui ont été le plus souvent débattues par les esprits les plus variés.

P. 57, à propos de l'abrègement des mots iambiques, sur lequel M. Burger dit d'excellentes choses, le cas de *āmā* : *laudā* est comparé à celui de *facis* : *sōpis* ; les deux se recouvriraient exactement. L'identité n'est qu'apparente. Car si le traitement particulier des mots iambiques est un fait de phonétique proprement latine, l'opposition du type *facis* : *sōpis* est un fait de morphologie commun à tout le groupe occidental (italique, germanique et celtique'; cf. *Mém. Soc. Lingu.*, XV, 363). Ce fait de morphologie est apparemment d'origine phonétique : mais la date en est bien antérieure à l'existence séparée du latin.

XXVIII

Depuis la publication posthume d'Heinrich Zimmer, dont la *Revue Celtique* a parlé t. XXXII, p. 130, le grammairien Virgile de Toulouse n'a guère fait l'objet que d'une étude de Manitius dans sa *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, p. 119. Le texte de ses *Epitomae*, un des textes les plus difficiles à tous égards, est bien de nature à faire reculer les éditeurs. M. l'abbé Tardi a eu le courage de l'aborder et d'en tirer la matière d'une thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres¹. Cette édition, comme la traduction qui l'accompagne, n'est pas sans défauts, à en croire les latinistes compétents qui ont pris part à la soutenance. Quant à la courte introduction qui précède le texte, elle n'apporte rien de nouveau : l'abbé Tardi ne touche que superficiellement à quelques-unes des questions que soulevait son auteur et il en laisse de côté qui sont importantes. Au point de vue de nos études on peut regretter qu'il se soit borné à la note de la page 32 pour traiter des rapports de Virgile avec l'Irlande du moyen âge. Les hypothèses présentées par Zimmer dans le travail précité sont souvent exagérées et fausses. Mais l'influence de Virgile sur l'Irlande est indiscutable. Les lan-

1. D. Tardi, *Les Epitomae de Virgile de Toulouse*, Paris, Boivin, 1928, 152 p., gr. 8°

gages secrets en usage parmi les clercs irlandais ont bien l'air, comme Zimmer l'a indiqué, de dériver des œuvres de Virgile ¹.

XXIX

Deux juristes étrangers se sont récemment exercés sur l'étymologie du mot *paricidas* « parricide » C'est d'abord un Belge, M. F. de Visscher (*la formule Paricidas esto et les origines de la juridiction criminelle à Rome*) dans les *Bulletins de l'Académie Royale de Belgique*, classe des Lettres (1927), 5^e série, t. XIII, pp.298-332. C'est ensuite un Suisse, M. Meylan (*L'Étymologie du mot « parricide » à travers la formule paricidas esto de la loi romaine*) dans une brochure publiée à Lausanne, chez F. Rouge, en 1928. Ni l'un ni l'autre ne paraît avoir trouvé la solution de l'énigme. Pour M. de Visscher, *paricidas* (issu de **paricidatos*, cf. *damnās* de *damnatos*) veut dire « tué par compensation, par équivalent » (cf. l'adjectif *par*, *paris*). Pour M. Meylan, *paricidas* est à couper *parici-das* et à traduire « mis dans le sac » ; le mot s'appliquerait au condamné jeté dans le Tibre. Le malheur est que ce nom du « sac », *pārēx* ou **pārīx*, est des moins sûrs ; l'auteur le tire d'une phrase obscure de la loi de Numa, conservée par Festus (*parrici quæstores*). Il y a d'autres difficultés que les latinistes verront du premier coup et qui les empêcheront sans doute d'accepter cette étymologie.

D'après M. Marouzeau (*R. Ét. Lat.*, VI, 358) le mot « parricide » a fait récemment l'objet de deux autres tentatives d'explication : de la part de M. O. Lenel (dans les *Mélanges P. Bonfante*) et de M. V. Arangio-Ruiz (dans la *Storia del diritto romano*, du même M. Bonfante). On peut rester sceptique sur le résultat de tous ces efforts, quand on songe à tous ceux qui dans le passé ont été dépensés en pure perte (cf. Walde, *Lat. Etym. Wb.*, s. u.). On sait que d'Arbois de Jubainville s'y était lui-même aventuré (v. *R. Celt.*, XXXII, 473).

XXX

Sous le titre « Mots scythes en nordique primitif » M. Viggo

1. Sur les laugages secrets, v. Thurneysen, *R. Celt.*, VII, 369, et XIII, 267 ; K. Meyer, *A. C. L.*, III, 310 ; Z. C. P., VIII, 557. — Sur le mot *bessu*, cité p. 151, il fallait renvoyer à H. Schuchardt, *Z. f. Rom. Phil.*, XXXVII, 177. — Dans la bibliographie, p. 5, il faut lire *Regel de Belloguet* et *Sto-wasser*, et p. 6, l. 10 : *preussischen*.

BRONDALL publie dans les *Acta Philologica Scandinavica* (1928, 31 pages) un travail qui ouvre les plus belles perspectives aux étymologistes. Il s'agit tout simplement de fixer l'existence d'une sorte de « carrefour mondial » où des éléments de civilisation et par conséquent des mots d'emprunt venus à la fois de l'Asie Centrale et du Bassin de la Mer Égée auraient pu être transmis aussi bien aux peuplades finno-ougriennes qu'aux peuples de l'Europe septentrionale et occidentale. Il n'est rien de plus attachant que l'étude des grands mouvements de civilisation qui parcouraient l'Europe préhistorique : cette étude réserve aux linguistes des découvertes imprévues, mais elle peut attendre beaucoup aussi de leurs propres travaux.

M. BRONDALL borne son étude à six mots caractéristiques : isl. *kot* « cabane », *alr* « alène », *bross* « cheval », *refr* « renard », *sírr* « aigre » et *stórr* « grand ». Ces mots ne sont pas indo-européens, même pas sûrement germaniques communs, bien qu'assez anciens en nordique. Ce sont tous des mots migrants, qui se retrouvent à la fois dans les langues romanes (v. fr. *cote* « cabane », fr. *alène*, *rosse*, esp. *vaposa* « renard », fr. *súr*, prov. *esturlenc* « jeune guerrier ») et dans les langues finno-ougriennes, où ils ont pénétré par voie d'emprunt. D'où seraient-ils partis ? M. BRONDALL répond sans hésiter : du pays des Scythes. Ce sont les Scythes et leurs successeurs les Sarmates qui les ont transmis, avec les objets et les notions qu'ils représentaient, aux populations du Nord-Est et du Nord-Ouest de l'Europe. La civilisation scythe a été pendant plusieurs siècles d'un niveau assez élevé pour s'imposer aux peuples voisins. Elle aurait servi à la fois de centre de diffusion et de trait d'union. Joli travail bien documenté, bien construit.

XXXI

Le *Norwegisch-Dänisches Etymologisches Wörterbuch* de Falk et Torp fournit pour le vieil-islandais *þræll* « serviteur » (auj. en danois *træl*) trois étymologies (t. II, p. 1293) : le mot pourrait se rattacher ou bien au gotique *þragjan* « courir », ou bien à l'irlandais *tricc* « rapide », *traig* « pied », gaul. *nertragos* « limier » ; ou bien au verbe islandais *trange* « contraindre ». C'est cette dernière hypothèse, qui est donnée comme la plus plausible. Comme forme primitive on aurait à poser ou bien **þrabila-*, ou bien **þranbila-*. Brugmann en a proposé une troisième : **þrabila-* (*Indog. Fschg*, XIX, 382).

M. Marstrander a repris la question dans la *Heidersskrift til Marius Hægstad* (1925), p. 145-148. Il n'admet comme point de départ ni **prabila-*, ni **prābila-* ni **pranhila-*. Le motif qui lui fait repousser **pranhila-* est que dès le ^xe siècle le mot *bréll* a été emprunté en irlandais sous la forme *traill* « serviteur » (B. Ball. 291 b 39), ce qui exclut la présence d'une nasale intérieure (cf. Marstrander, *Bidrag til det norske Sprogs historie i Irland*, p. 76). Il propose de partir de **prebila-*, c'est-à-dire d'un nom d'agent en *-ilo-* tiré d'une racine **trek(b)-*. Cette racine ne serait elle-même qu'une contamination de la racine **dbregb-* (gr. τρέχω; irl. *droch* « roue ») et de la racine **tek-* (skr. *tākti* « il court », irl. *tebim* « je cours »).

Le nom du serviteur est souvent tiré de l'idée de courir : l'irlandais même en présente un exemple dans *timthirthid*, dérivé de *relbim* « je cours ».

XXXII

Sous le titre *Raubmerknunger til det norsk-irske spørsmål* [Remarques marginales sur la question hiberno-scandinave M. C. Marstrander a publié dans les *Avhandlinger utgitt av det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo* (1928) une brochure de 14 pages. Elle se divise en deux parties. La première est consacrée à expliquer pourquoi on trouve en scandinave si peu de mots empruntés à l'irlandais (cf. *R. Celt.*, XXXIII, 377). Les principaux sont : *bagall*, *gaslak*, *brekán*, *brot* (*huitill*), *sonn*, *hurkr*, *slafak*, *skjudak*, *tarfr*, *kapall*, *gialti*, *parrak*, etc. Le nombre en paraît insignifiant quand on songe aux contacts prolongés pendant plusieurs siècles entre les deux peuples. Cette anomalie s'explique par le caractère conservateur des Scandinaves, réfractaires aux influences étrangères ; les mots irlandais en usage dans les colonies scandinaves de l'Ouest n'eurent pas assez de force pour sortir du milieu hiberno-scandinave auquel ils appartenaient. L'autre partie traite des emprunts de traditions populaires. Le récit moyen-irlandais intitulé *Eacbtra in Cheathurnaig Chaoilriabaig*, qu'a publié O'Grady (*Silva Gadelica*, I, 276) reproduirait certains traits d'un mythe scandinave relatif à Odin. A la fin de son article M. Marstrander ajoute un mot à la liste des emprunts scandinaves qui figurent dans le *Cath Catharda*. C'est *alcaille* « démon, lutin » (*Cath Catharda*, éd. Stokes, ll. 898, 908, 4023, 4129, 4229), qui reproduit le scandinave *alf-karl*. Il est curieux d'observer dans

l'arrangement irlandais de la *Pharsale* ces traces d'influence scandinave : il s'en trouve aussi, comme on sait, dans la *Togal Troi* (cf. *R. Celt.*, XXXVIII, 349).

Au cours de sa brochure (pp. 6-9), M. Marstrander dresse une liste des poètes irlandais qui florissaient aux VI^e-XI^e siècles, d'après le témoignage d'anciens documents et notamment d'Annales. Cette liste est tellement importante et peut rendre de si grands services que nous la reproduisons ci-dessous :

VI^e siècle.

Brigit ingen Dubthaig († 525).
 Móbí Clárenech († 544).
 Ciarán Mac in tsáir († 549).
 Bec Mac Dé († 551).
 Laisrén Damínse († 564).
 Brénainn de Cluain Ferta († 577).
 Colum Cille († 597).
 Comgall Bennchuir (517-602).
 Cainnech Moccu Dálon († 598).
 Fedelm (F. M. année 594).
 Oengus Mac Dichoime.
 Amairgen Mac Amalgado.
 Annach Mac Duibínse.
 Báithín Mac Cuanach.
 Báithín Mac Brénainn.
 Bécán Mac Luigdech.
 Berchán.
 Cairnech.
 Dallán Forgaill (F. M. année 592).
 Fintan Mac Bóchra.
 Iarlaithe.
 Máine éces.
 Ruadán Lothra.
 Senán Innse Cathaig.

VII^e siècle.

Colman mac Lénini († 604).
 In Chaillech Laigen (Ann. Tig. année 604).
 Molua de Cluain Ferta († 605).
 Colmán Mac Ferguso (Three Fragments of Irish Annals, ann. 610).
 Mael Coba († 615).
 Coemgen de Glenn Da Locha († 617).
 Nindine éces (Ann. Tig. ann. 621 et Thes. Pal. II, 322).
 Maedoc Ferna († 624).
 Mongán Mac Fiachnai († 625).

Mór Muman († 633).
 Mochuta Raíthne († 637).
 Maelodrán (F. M. ann. 647).
 Segine abb Iae († 651).
 Fursa Cráibdech († 653).
 Ultán Moccu Chonchobuir († 656).
 Cuimmine Condeire († 658).
 Cuimmine Fota († 661).
 Colmán Moccu Chluasaig († 622).
 Manchán Léith († 666).
 Cennfaelad Mac Ailello († 679).
 Gaborchemn (Ann. Ulst. ann. 687).
 Moling Luachra († 697).
 Broccán Cloen (Thes. Pal., II, 327).
 Créde ingen Guairi.
 Crónán.
 Curithir Mac Doborchon.
 Fintan.
 Flaithir.
 Ingen hui Dulsaini in banleccerd.
 Liadain banéces.
 Mac Teléni.
 Marbán Mac Colmáin.
 Senchán Torpéist.
 Suibne Geilt.
 Mac Do Cherda.

VIII^e siècle.

Conall Menn Mac Coirpri (F. M. ann. 704).
 Cellach Locha Cime (F. M. ann. 701).
 Adamnán Mac Rónáin († 704).
 Flann Fina († 705).
 Congal Cinn Magair Mac Ferguso (F. M. ann. 705).
 Béc Boirche († 716).
 Nuadu Mac Lomthuili (Ann. Tig. ann. 721).
 Orthanach ua Caelláma (Three fragm., ann. 722).
 Congus comarba Pátraic (F. M. ann. 732).
 Samthann († 734).
 Aed Allan (Ann. Ulst. ann. 742).
 Cú-chuinne († 746).
 Rumann Mac Colmáin († 747).
 Dub-da-thuath Mac Stéleni († 783).
 Colgu ua Dúinechdo († 796).
 Oengus Mac Oengobann.
 Anér Mac Conglinne.
 In Chaillech Béirri.
 Commán Mac Faelchon.

Donn Bó.
 Garbdaire Mac Samáin.
 Mael Tuili ua Burcháin.
 Roennu Ressannach.

IX^e siècle.

Fogan de Mainister Buithe (F. M. ann. 825).
 Cellach Mac Cumascaig (F. M. ann. 839).
 Fedlimid Mac Crimthainn († 847).
 Mael Féichini (Three-Frag., ann. 852).
 Daniél ua Liathaide († 861).
 Dubdartach Béirri († 865).
 Aed Finnliath (F. M. ann. 866).
 Loissín drúth Flainn (F. M. ann. 866).
 Colgu Mac Connacáin († 871).
 Mael Muru Òthna († 887).
 Maelmíthich Mac Flannacáin (F. M. ann. 892).
 Ael Find.
 Dallán Mac Móre.
 Fingein Mac Flainn.
 Flannacán Mac Cellaig Breg.
 Fothad na Canóine.
 Laitheóc Laidech.
 Selbach.

Xe siècle.

Flann Mac Domnaill († 907).
 Cormac Mac Cuilennáin († 908).
 Flann Mac Lónáin († 918).
 Gormflaith ingen Flainn Sinna († 919).
 Gille Mocu du (Chron. Scot. ann. 922).
 Céile Dabaill Mac Scannláin († 927).
 Oengus Mac Oengusa († 930).
 Bard Bóinne († 931).
 Uallach ingen Muimnechain († 932).
 Cormacán éces Mac Máile Brigitte († 946).
 Aed ua Raithnén (F. M. ann. 954).
 Faifne file († 958).
 Finsnechta ua Cuill († 958).
 Dúnchad ua Brain († 971).
 Cinaed ua Hartacáin († 975).
 Flann Mac Máilmaedóc († 977).
 Dub Da Leithe (F. M. ann. 978).
 Mugrón abb Iae († 980).
 Eochaid ua Flainn (ou Flannacáin, Ann. Ulst. ann. 1005).
 Erard Mac Coisse († 990).
 Cellach ua Maelchorgais (F. M. ann. 999).

Domnall Mac Flannacáin.
Broccán Craibdech.

XI^e siècle.

Clothna Mac Oengusa († 1009).
Maelsuthain ua Cerbaill († 1010).
Mac Liag († 1016).
Airbertach Mac Coisse Dobráin († 1017).
Erard Mac Coisse-briád († 1023).
Cúan ua Lothcháin († 1024).
Cú Mara Mac Meic Liag († 1030).
Eochaid ua Ceithnén († 1030).
Gilla Comgaill († 1031).
Mac Bethad († 1041).
Cennfaelad ua Cuill († 1048).
Colmán ua Sesnáin (1050).
Flann Mainistrech († 1056).
Ua Lonáin Gaech († 1064).
Morchá ua Cairthig († 1067).
Muiredach ua Carthaig († 1067).
Gilla Coemáin († 1072).
Cellach ua Ruanada († 1079).
Mael Isa ua Broilcháin († 1086).
Mael Isa ua Máilgíric († 1088).
Ua Máilcháin († 1096).
Mac Meic Raith ardfile na Muman († 1098).
Donnchad Mac Briáin na Bóruma.
Donnchuach ua Huathgaile.
Dublaing ua Hartacáin.
Eochaid Eolach ua Céirín.
Mac Gilla Chóim.

Ce qui fait une floraison impressionnante de 150 poètes pour les six siècles considérés. Certains d'entre eux assurément ont une personnalité discutable, surtout dans les premiers siècles. Mais quel est le pays d'Europe qui pourrait à la même époque en présenter l'équivalent ?

XXXIII

L'ouvrage de M. Douglas Simpson sur saint Colomba, dont la *Revue Celtique* a rendu compte t. XLIV, p. 189, a valu à son auteur, outre un succès confirmé par une seconde édition, un certain nombre de critiques et même d'attaques. Dom Gougau dans les *Scottish Gae-*

lic Studies (t. II, p. 106), tout en rendant justice aux qualités de l'auteur, a fait des réserves sur ses conclusions. De M. W. J. Watson a paru dans l'*Aberdeen University Review* (vol. XV, mars 1928, pp. 134-140) un compte rendu fort sévère, auquel M. Douglas Simpson a jugé bon de répondre. Cette réponse est intitulée « On certain saints and Professor Watson » (Aberdeen, Milne and Hutchinson, 1928, 33 p. 8°, 1 sh.). Il est probable qu'elle ne clora pas la polémique. L'auteur y maintient sa thèse en ce qui concerne l'existence chez les Pictes de communautés chrétiennes antérieurement à Colum Cille et d'une action apostolique indépendante de la sienne. Il prétend que notamment saint Ninnian et saint Ternan évangélisèrent pour leur part un certain domaine picte; des noms de chapelles et d'églises conserveraient aujourd'hui encore des traces de leurs fondations. Sur quelques points, il accepte les critiques de M. Watson, notamment sur le fait que *Crimthann* aurait été le nom original de Colum Cille.

XXXIV

Devant la *Royal Society of Literature of the United Kingdom*, M. Alfred Perceval Graves a fait le 21 mars 1928 une conférence sur « la poésie de la nature chez les Celtes ». Cette conférence vient d'être publiée dans un recueil intitulé *Essays by divers hands*¹ (pp. 81-105). L'auteur, qui s'est déjà fait connaître comme un vulgarisateur des littératures celtiques, n'a pas eu de peine à trouver des exemples pour illustrer son sujet. Sa conférence s'inspire à la fois du bel article de Lewis Jones (cf. *R. Celt.*, XXXVII, 258) et des publications de Kuno Meyer. C'est-à-dire qu'on y trouve cité de l'irlandais et du gallois. Le fameux poème d'Amergin (*am gaeth i muir*) y voisine avec un morceau tiré du *Black Book of Carmarthen*; le poème de Rumann mac Colmain sur la mer (K. Meyer, *Otia Merseiana*, II, p. 80) et l'adieu de Colum Cille à l'Irlande (Reeves, *Admanni Vita Columbae*, p. 285) avec des tercets de Llywarch Hen et avec l'énigme de Taliesin sur le vent. Enfin, l'auteur emprunte à Dafydd ab Gwilym le *Cywydd Diweddaf* (qui n'est probablement pas authentique) et termine sur deux œuvres modernes, *Loughareema* de Moira O'Neill et la *Cerdd hen lanc Tyn y mynydd* de

1. *Essays by divers hands*, being the transactions of the Royal Society of Literature of the United Kingdom, New Series, vol. VIII, edited by Laurence Binyon, London, Humphrey Milford, 1928, 129 p. 8°, 7 sh.

M. W. J. Gruffydd. Les traductions sont souvent envers, et s'éloignent plus ou moins du texte. Le morceau du *Black Book of Carmarthen* (p. 85) est tiré du dialogue du corps et de l'âme ; mais c'est le corps qui parle, et non pas l'âme ; la traduction renferme d'ailleurs plusieurs contre-sens. P. 86 est reproduit un poème du devin Merlin, « which, although it is to be found in the Old Cornish dialect, is really an ancient Breton incantation ». Affirmation bien erronée et hypothèse bien hasardeuse ! Ce poème est tout simplement traduit du *Barzañ Breiz* (9^e édition, 1893, p. 62). Ce n'est pas le seul cas où l'auteur s'est mépris sur l'antiquité des morceaux qu'il cite.

XXXV

La « Modern Language Association » d'Amérique publie un périodique trimestriel qui porte le titre de P M L A (*Publications of the Modern Language Association of America*). Le numéro de mars 1929 (t. XLIV, n^o 1) contient, p. 92-122, sous la signature E. C. Knowlton, un article intitulé « Nature in older Irish ». L'auteur, qui paraît bien au courant de son sujet, y a réuni un grand nombre d'exemples qui montrent quelle place tenait la nature dans la sensibilité des poètes irlandais. Les comparaisons avec les objets naturels abondent dans la vieille littérature aussi bien en prose qu'en poésie ; et les plantes, surtout les fleurs, fournissent des comparaisons particulièrement abondantes. Mais la nature, avec tout ce qu'elle renferme, paysages, végétaux et animaux, sert en outre d'élément esthétique. Il suffit de rappeler par exemple les jolies pièces attribuées à Colum Cille, et tant d'autres où, bien avant les discours de saint François aux oiseaux d'Ombrie, le poète s'adresse aux hôtes des bois et notamment aux merles, avec un sentiment si délicat, si profond. Les différentes saisons ont inspiré à de vieux poètes d'Irlande des pièces d'un rare mérite. Enfin la mer fournit naturellement des métaphores, des comparaisons et même des développements poétiques.

L'auteur a beaucoup emprunté aux diverses publications de Kuno Meyer ; mais on pourrait sans peine ajouter beaucoup encore à ses citations. Ainsi la *Buile Suibhne*, tout imprégnée d'un sentiment si intense de la nature, ne paraît pas avoir été utilisée par lui. Il conviendrait aussi de compléter ce qu'il dit de l'Irlande par l'étude de la littérature galloise. Non seulement Dafydd ab Gwilym, qui est cité à quelques reprises, mais tous les anciens poètes

gallois présentent d'abondants motifs tirés de la nature. Et pour les comparaisons, ils ne le cèdent en rien aux Irlandais, comme on peut s'en assurer notamment en parcourant le joli travail de M. Gwynn Jones, *Rhieingerddi'r Gogynfeirdd* (Denbigh, 1915).

XXXVI

Sous le titre *Tochmarc Fearbhlaidhe* « La cour faite à Ferblaid », M. Eoghan O'Neachtain a jadis publié dans *Ériu* (t. IV, p. 47) un curieux récit irlandais, d'après le manuscrit 24. P. 12 de la Royal Irish Academy. L'héroïne de l'aventure, Fearbhlaidh, est donnée comme la fille unique d'un roi d'Écosse nommé Sémus (James). Son nom paraît le même que Forbflaith en vieil-irlandais (Annales d'Ulster, année 780), mais l'histoire ne connaît aucun roi d'Écosse qui ait eu une fille de ce nom. Le récit présente bien d'autres invraisemblances historiques. Fearbhlaidh est aimée d'un poète nommé Cearbhall O'Dalaigh, lequel meurt en apprenant la mort de sa belle. Il existe bien un poète de ce nom, qui vivait à Corcomroe et mourut en 1404. Mais ce poète ne saurait avoir aucun rapport avec le célèbre Donnchadh Mor O'Dalaigh, mort en 1244 ! Le récit les mentionne pourtant comme contemporains (§ 30 : Cearbhall ro ghabh ag aslach in deag-olluimh .i. Dondchadha Mhoir im dhol ar cuairt ollamhnachta a n-Albain). Tout donne à croire qu'il s'agit d'un récit fantaisiste, composé au plus tôt dans la seconde moitié du xv^e siècle, et où l'auteur a introduit sans souci d'exactitude des noms que lui fournissait l'histoire.

En plus du manuscrit 24. P. 12, M. Eoghan O'Neachtain mentionnait sept manuscrits où le récit est conservé : deux à Trinity College (H. 3. 23, suj. 1344, et H. 4. 25, suj. 1366) et cinq à la Royal Irish Academy (23. E. 16, 23. K. 7, 24. P. 6, 24. P. 21 et 24. P. 31). Or, voici que M. l'abbé Walsh en a découvert un huitième, le ms. A. 34 de la bibliothèque du Couvent des Franciscains (pp. 217-230). Il en publie le texte dans l'*Irisleabhar Muighe Nua-dhat* (June 1928, 20 pages), en y joignant les variantes du ms. H. 4.25. Au lieu du titre *Tochmarc Fearbhlaidhe*, que rien ne justifie, il a adopté le titre du manuscrit lui-même, à savoir *Bás Cearbhaill agus Fearbhlaidhe*. C'est sous ce titre que le récit doit être définitivement rangé et cité.

XXXVII

L'Irlande est un pays où, comme on sait, le chant est fort en honneur. On y rencontre notamment une masse de chants religieux, dont beaucoup remontent à plusieurs siècles. Miss Úna Ní Ógáin s'est proposé de faire un recueil de cantiques irlandais, en joignant aux paroles l'air noté avec accompagnement. Elle a réparti ses cantiques en trois groupes, suivant qu'ils s'adressent à Dieu, à la Vierge Marie ou aux saints. Un premier volume vient de paraître, contenant les cantiques qui se rapportent à Dieu : *Dánta Dé idir sean agus nuadh* (Hymnes to God, Ancient and Modern), Dublin, 1928, xij-147 et 63 pages grand 8°.

L'ouvrage comprend deux parties : la première contient le texte irlandais accompagné de la musique. Airs et paroles ont été établis par Miss Ní Ógáin d'après des sources qu'elle indique dans des notes pp. 137 et suiv. A l'exception de quatre traductions (l'une du gaélique d'Ecosse et les trois autres du latin), les cantiques, qui sont au nombre de cent un, sont tous des œuvres originales. Les mélodies sont également traditionnelles. Toutefois l'accompagnement est l'œuvre d'un musicien, le Professeur Riobard O'Duibhir (Robert O'Dwyer), qui a composé aussi la mélodie de deux ou trois cantiques. La seconde partie contient la traduction anglaise des cantiques, mais sans accompagnement ni mélodie.

Beaucoup de ces cantiques ont été tirés de manuscrits, plus ou moins anciens : certains sont attribués par la tradition à Colum Cille en personne (par exemple le n° 62, que l'on chante à la fête du saint, *aingil Dé dom dbion ar caingion clé adchím*) ; il y en a de Donnchadh Mór O'Dálaigh (mort en 1244) et d'Aongus Fionn O'Dálaigh (mort en 1570). Beaucoup sont modernes et même contemporains, ayant été recueillis dans la tradition populaire orale. Les notes renseignent à la fois sur le caractère, le mètre, l'origine et, s'il y a lieu, l'auteur de chaque morceau.

L'ouvrage doit beaucoup à M. Douglas Hyde, qui a non seulement prêté aux auteurs le secours de son érudition, mais qui leur a fourni aussi un bon nombre de morceaux, tirés de collections ou de manuscrits en sa possession. En plaçant leur travail sous cet illustre patronage, les auteurs lui ont donné toute garantie d'exactitude philologique. Quelques détails seulement méritent d'être relevés. Les mots *lá na h-ainbhfine* (pièce 29, p. 37) sont traduits (2^e partie, p. 19) par « on the day of the strangers ». On pourrait y

voir le génitif singulier d'un mot signifiant « tempête » ou « malheur » (cf. *anfíne* et *anbthíne* dans le *Cath Catharda*, ll. 2320 et 160, ou bien peut-être *anfén* acc. *ainfbéin*, L. U. 83 a 8, « ill-luck, misfortune » d'après Wh. Stokes, *C. Cath.*, p. 457). — C'est à tort que les deux quatrains constituant le cantique n° 49 sont donnés (p. 62 et p. 101 s. le n° 9) comme faisant partie d'un poème de Cathal Buidhe Mac Giolla Gunna (mort en 1755). Ces deux quatrains figurent dans plusieurs manuscrits. Certains sont de la fin du XVIII^e s. (Eg. 155 f° 79 b ou Eg. 161 f° 43) ou même du XIX^e s. (23. o. 39 de la R. Irish Academy, p. 85). Mais il y en a d'antérieurs, comme le ms. de Rouen (*R. Celt.*, XLV, 302) ou le ms. de Pol Ruillis. Si ces quatrains ont été introduits dans le poème de Cathal Buidhe, c'est après coup et à tort, comme M. O' Rahilly l'avait déjà supposé (*Búrdúin Bheaga*, p. 48, n° 38).

XXXVIII

Un piquant petit volume est celui que M. D. L. Kelleher vient de consacrer à célébrer le centenaire de Daniel O'Connell sous le titre *Great days with O'Connell* (Dublin and Cork, The Talbot Press, 1929, 124 p. in-12, 2 sh. 6 d.). Il tient à la fois de la « biographie romancée », si fort à la mode aujourd'hui, et de la narration épisodique. En une quarantaine de courts articles détachés, sous une forme aimable et spirituelle, sont condensés les principaux événements de la vie du grand homme d'État irlandais. Dans ce livre de lecture courante et facile, l'auteur fait connaître une foule de petits détails sur la vie, publique et privée, sur le caractère de son héros. L'inconvénient de pareils livres est qu'en présentant l'histoire par les menus côtés, ils laissent mal paraître les grands faits de la politique, les seuls qui comptent pour l'historien. On ne peut dire que M. Kelleher ait complètement évité cet inconvénient.

XXXIX

La fin du travail de M. Clark Harris Slover sur les anciennes relations littéraires entre la Grande-Bretagne et l'Irlande a paru dans les *Studies in English* de l'Université du Texas de 1927, n° 7, p. 5-111 (sur le début, cf. *R. Celt.*, XLV, 123). C'est la partie la plus importante, et la plus longue, de ce travail. Dans la première il avait été question des relations consistant en fondations de

colonies, en expéditions militaires, en échanges commerciaux, en mariages d'un pays à l'autre. Cette fois, il s'agit du contact que les centres monastiques des deux pays conservèrent entre eux. Ce contact eut des résultats manifestes sur leur vie intellectuelle et littéraire, et en particulier sur le développement de certaines légendes ou de certains thèmes hagiographiques. Le fait a été signalé ci-dessus (t. XLV, p. 141 et s.) à propos de saint David. C'est justement par le monastère de Saint David's que M. C. H. Slover commence la seconde partie de son étude; il montre les rapports que suivant la tradition ce monastère entretint avec Tallaght, Clonfertmulloe, Ferns, Cork, Tascoffin, Emly, Ardmore, Scattery Island, Timoleague, Clonard. La *Vita Davidis* atteste positivement une communauté de tradition religieuse embrassant à la fois le Sud de Galles et l'Irlande¹. Mais pas seulement la *Vita Davidis*: M. H. C. Slover tire la même conclusion de la *Vita Cadoci* composée vers 1075 par Lifris de Llancarvan, de la *Vita Gildae*, sur laquelle il renvoie à F. Lot, *Mél. d'histoire bretonne*, p. 260, de la *Vita Kebii* (*Vita Cybi*) et de bien d'autres documents encore. C'est tout le problème de l'hagiographie celtique en général qui se trouve ainsi posé. On voit les grands apôtres passer d'un pays à l'autre, fondant des monastères et suscitant des disciples. Cette tradition remonte à Saint Patrice; elle se développa surtout au VIII^e s. et dura jusqu'au milieu du XIII^e. M. Slover est en droit de dire, p. 52: « Contact between Irish and British clerics from 750 to 1150 was close and continuous ». Ce contact apparaît d'une façon frappante lorsqu'on étudie les documents qui se rapportent à certains grands monastères d'Irlande. C'est ce que fait M. Slover dans la suite de son étude. Il y avait en Irlande un groupe de monastères qu'il appelle « Monasteries of the British circle »; au centre se trouvait Clonard. Il n'est donc pas étonnant que l'hagiographie irlandaise présente un grand nombre de motifs qui lui sont communs avec l'hagiographie bretonne.

XL

Le *lai* qui fut en si grande faveur chez nous au moyen âge est

1. Les faits cités par M. Slover (pp. 80, 90, 98, 100, 108) confirment pleinement les idées émises dans l'article précité de la *Revue Celtique*, t. XLV, p. 143 et ss., en ce qui concerne notamment l'influence irlandaise sur la rédaction de la *Vita Davidis*. M. E. W. B. Nicholson avait déjà attiré l'attention sur ces faits (*Keltic Researches*, 9-15, et *Z. f. Celt. Phil.*, VIII, 123).

un genre d'origine celtique. On le désignait le plus souvent sous le nom de *lai breton* et il a conservé longtemps certains caractères, tant dans le sujet même que dans la façon de le traiter, qui dénoncent cette origine. C'est une raison suffisante pour annoncer dans cette *Revue* une édition qui vient de paraître : *The lays of Désiré, Graelent and Melion*, by E. Margaret Grimes, New York, Institute of French Studies, 1928, v-139 p. in-12. L'auteur, qui a préparé cette édition à Paris sous la direction de M. A. Jeanroy, expose dans une introduction de 47 pages le sujet des trois lais et la place qu'ils occupent dans le développement du genre. Elle établit quelques comparaisons avec des légendes celtiques, tirées notamment de la littérature populaire.

XLI

Un travail fort utile est *a Bibliography of the Laws of Howel Dda*, publié par M. Timothy Lewis dans les *Aberystwyth Studies* (1928, pp. 151-182). Après une substantielle introduction, il donne un catalogue des manuscrits de ces Lois, classés par bibliothèque (Aberystwyth, Cambridge, Cardiff, Dublin, Londres, Oxford), puis un répertoire des textes publiés, puis un index des catalogues, reports, listes, etc. mentionnés dans son propre catalogue, et il conclut par un inventaire des livres et articles se rapportant à Howel Dda et à ses lois. Il serait à souhaiter que le savant auteur entreprenne des catalogues semblables pour les autres parties de la vieille littérature galloise, qu'il connaît si bien. On ne dispose malheureusement pour le Pays de Galles d'aucun instrument de travail comparable à l'admirable *Bibliography of Irish philology and of printed Irish literature* de M. Best. M. Timothy Lewis serait homme à en doter son pays.

XLII

Dans les mêmes *Aberystwyth Studies* de la même année (pp. 35-45), M. Timothy Lewis propose une interprétation nouvelle de la fameuse pierre de Saint-Cadvan, à Towyn. Il commence par une courte bibliographie où il indique les interprétations qui en ont été précédemment données, notamment par feu sir John Morris-Jones (*Taliesin, y Cymmrodor*, 1918, p. 260 et ss.), dont il critique à la fois l'information et la méthode. Pour lui, *Cingen Celen* (à lire *Cin-*

gen *Celenin*) signifierait « Famille (ou Cité) de Celenyn ». La pierre a été trouvée à quelques centaines de mètres de l'église de Llangelynin. Et saint Celynin, auquel l'église est consacrée, passe pour avoir été un des douze fils de Helig ab Glannog et pour avoir vécu au VIII^e siècle. Or la pierre semble dater du VI^e ou VII^e siècle. Quant aux mots *Moll cic* (lire *CJC*) *pet nar, tricet nitanam*, M. Timothy Lewis les interprète par : « onze cents pieds au-dessus, trois cents au-dessous de moi ». Seul le mot *moll* (qu'on a proposé aussi de lire *mort*) resterait encore à interpréter. Il faut avouer que tout cela reste bien conjectural. Le sens même attribué à *kyngen* (d'après. *Tal.* 173. 25 Skene = 46. 2 Ev. ; *Cynddelw.* M. A. 178 b 11 d. b. = L. R. 1168. 1 Evans ; *Gruifŷdd ap Maredudd*, L. R. 1332. 2 Evans) n'est rien moins que sûr.

XLIII

Un des livres les plus curieux que le Pays de Galles ait produits est sans contredit le *Llyfr y tri Aderyn*, publié en 1653 par Morgan Llwyd o Wynedd. L'auteur, alors âgé de 34 ans, débutait par là dans la carrière des lettres. Il y avait imaginé une conversation entre trois oiseaux, l'aigle, le pigeon et le corbeau, mais c'étaient là des figures allégoriques qui cachaient respectivement Cromwell, le parti non-conformiste et l'Église établie. Le titre complet de l'ouvrage annonçait l'allégorie. Il était ainsi conçu : *Dirgelwch i rai iw ddeall ac i eraill iw watwar, sef tri aderyn yu ymddiddau, yr eryr a'r golomen a'r gigfran* « Mystère à être compris des uns et moqué des autres, à savoir conversation de trois oiseaux, l'aigle, le pigeon et le corbeau ». C'était la première protestation contre l'autorité de l'Église établie, l'annonce du mouvement non-conformiste qui devait agiter le pays au siècle suivant.

L'ouvrage était imprégné de cet esprit de controverse théologique, si répandu parmi les Gallois. Aussi eut-il un grand succès qui s'est maintenu jusqu'à nos jours. La première édition avait été faite à Londres (1653) ; il y en eut trois autres à Shrewsbury et à Wreccsam au cours du XVIII^e siècle et sept nouvelles au XIX^e s. en divers lieux du Pays de Galles. En 1899, parut une traduction anglaise, parmi les publications de l'Eisteddfod Nationale tenue à Llandudno en 1896.

L'édition princeps est aujourd'hui naturellement introuvable. Mais une reproduction vient d'en être faite ; elle a été publiée en 1928 à Cardiff par l'University Press et forme un petit volume de 116 pages qui coûte 1 s. 6 d.

XLIV

La collection des « Phonetic Readers » publiée à Londres sous la direction de M. Daniel Jones s'est enrichie en 1926 d'un volume fort utile aux celtistes. Sous le titre *a Welsh Phonetic Reader*, M. Stephen Jones y a donné l'essentiel de la prononciation du gallois¹. Suivant l'usage adopté dans la collection, l'exposé des principes de la phonétique galloise est suivi d'un choix de textes, transcrits dans l'alphabet de l'Association, et d'un lexique des mots cités. L'ouvrage rendra de bons services à ceux qui voudront apprendre le gallois, même sans le secours d'un maître. Il faut signaler toutefois que la prononciation admise ici comme normale est en général la prononciation du gallois littéraire telle qu'elle est pratiquée dans le Nord du Pays². C'est ainsi que les mots *caead*, *daear*, *gacaf* sont transcrits *kaiud*, *daiar*, *gaiaf*, etc., et que le nom de la « neige » est transcrit *aira*. Il y a çà et là des contradictions : ainsi on lit *pradwedol* p. 51 et *pridwedol* p. 69 ; *kvarod* p. 51 (sans doute simple faute d'impression) et *kvarvod* p. 65. Il faut lire *ko : id* p. 51 l. 13, *gonestrwydd* p. 61 b, *hunwch* p. 63 b l. 8, *cyffyrddit* p. 64 b l. 8 d. b. Le paragraphe consacré aux diphtongues p. 19 est un peu court ; il eût fallu insister davantage sur la nature et la qualité des semi-voyelles. Il n'est rien dit de la prononciation de *yw* et de *wy* et notamment de la différence entre *wy* et *wÿ*. Cela tient sans doute à ce que la collection des « Phonetic Readers » ignore l'orthographe par principe et ne connaît que la prononciation. Peut-être eût-il été bon de signaler sur ce point l'ambiguïté de la graphie courante.

XLV

L'orthographe galloise est sans contredit une des meilleures de

1. *A Welsh Phonetic Reader*, by Stephen JONES, University of London Press, 10-11 Warwick Lane, London E. C. 4. 72 pages in-12°. 4 sh. 6 d.

2. Sur la prononciation du gallois, outre divers articles publiés dans les *Transactions of the Guild of Graduates* et dans le *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, il faut consulter : Henry Sweet, *Spoken North Welsh* (Collected Papers of Henry Sweet, Oxford, 1913, p. 499 et ss.), Thomas Darlington, *Some Dialectal Boundaries in Mid-Wales* (Trans. of the Cymm. Soc. 1900-1901 ; cf. *R. Celt.*, XXIII, 361), et surtout Fynes Clinton, *The Welsh Vocabulary of the Bangor district* (cf. *R. Celt.*, XXXV, 231), et A. Sommerfelt, *Studies in Cyfeiliog Welsh* (cf. *R. Celt.*, XLII, 432).

l'Europe. Elle apparaît même excellente quand on la compare à celle des langues les plus voisines, l'irlandais, l'anglais, le français. Mais elle a le malheur de ne pas être suffisamment fixée ; trop de flottements y sont admis encore, par respect pour certaines fantaisies dont la tradition remonte seulement aux derniers siècles. Pour unifier l'usage orthographique, une Commission avait été instituée en 1890. Elle était présidée par John Rhys et comprenait des hommes comme T. Powel, O. M. Edwards, J. E. Lloyd, T. F. Roberts, etc. ; elle avait pour secrétaire John Morris-Jones. Elle publia en 1893 une brochure intitulée *Welsh Orthography* (Report of the Orthographical Committee of the Society for utilizing the Welsh Language). Ses efforts furent utiles et réduisirent notablement les divergences de l'usage. Néanmoins, il subsistait encore nombre de cas litigieux. Pour achever l'œuvre de la précédente, une nouvelle commission a été mise en fonction, sous la présidence de Sir John Morris-Jones ; les membres en étaient cette fois MM. W. J. Gruffydd, T. Gwyn Jones, J. Lloyd-Jones, T. H. Parry Williams, Ifor Williams, Robert Williams et elle avait pour secrétaire M. Henry Lewis. Son travail a abouti à la publication d'une brochure rédigée en gallois, où toutes les difficultés semblent avoir été prévues, discutées et résolues : *Orgraff yr iaith gymraeg* (Adroddiad Pwyllgor Llên Bwrdd Gwybodau Celtaidd Prifysgol Cymru), Caerdydd, Gwasg Prifysgol, 1928, 110 p. in-12, 3 sh. Cette brochure contient un exposé méthodique de toutes les règles orthographiques, fondées sur la prononciation normale du Pays. Elle se termine par un lexique de tous les mots dont l'orthographe prêtait à discussion, avec renvoi, s'il y a lieu, aux pages du volume. Ce lexique se vend à part, au prix de 6 d. Tous ceux qui composent en gallois devront l'avoir sous la main.

XLVI

La collection *Cyfres y Werin* (v. R. Celt., XLV, p. 396) s'est augmentée en 1926 d'un quatorzième volume intitulé *Traethodau'r Diwygiad* « Traités de la Réforme ». C'est une traduction, faite par M. J. Morgan Jones, de deux ouvrages de Martin Luther, datés tous deux de Wittemberg en l'an 1520. L'un (*Al bendefigion cristnogol cenedl yr Almaen ar ddiwygio'r eglwys gristnogol*) est traduit de l'allemand : An den christlichen Adel deutscher Nation, von des christlichen Standes Besserung. L'autre (*Yr ryddid cristnogol*) du latin : *De libertate christiana*. On en trouvera le texte dans la grande

édition des *Martin Luthers Werke* (Kritische Gesamtausgabe, Weimar, Hermann Böhlau), t. VI, p. 381 et t. VII, p. 39.

Le traducteur n'a pas de peine dans sa préface à montrer l'importance de ces deux ouvrages, par lesquels le grand réformateur définissait sa doctrine et entamait la lutte qui devait remuer si profondément le monde. Pour les Gallois, ils sont d'un intérêt capital; et on peut s'étonner que jusqu'ici aucune traduction galloise n'en ait été faite. Les directeurs de *Cyfres y Werin* montrent dans le choix des ouvrages un exact sentiment des besoins intellectuels et moraux de leurs compatriotes. C'est tout profit pour leur langue nationale.

XLVII

Sous le titre *Dewi a'r blodyn Llo Mawr* la librairie Hughes, de Gwrecsam, a publié en 1928 un petit volume contenant un conte enfantin (90 pages in-12). L'auteur, M. Idris Bell, avait composé ce conte en anglais pour ses propres enfants. A l'instigation du Prof. Ifor Williams, il l'a fait traduire en gallois par miss Olwen Roberts et illustrer de jolis dessins par Miss Katharine Roberts. Le héros du conte est un petit garçon du nom de Dewi, auquel le Tylwyth Teg joue toute sorte de tours. Cela paraît bien fait pour amuser les enfants du Pays de Galles. Si l'on pouvait adresser un reproche à la traduction, ce serait d'admettre dans son gallois trop de mots anglais (p. 12 *ffrind*, *cap*, *siars*, *caets*, *ffesant*; p. 13 *darwnsio*, *brest*; p. 15 *posibl*; p. 16 *ysmotiau*; p. 20 *poiced*, *perswadio*, etc.).

XLVIII

La *National Library of Wales* a publié en 1928 un nouveau volume, le septième, de la *Bibliotheca Celtica* (cf. *R. Cell.*, XXXIII, 374). Ce volume, dont la préface est signée, comme celles des précédents, du nom de M. John Ballinger, s'étend de 1919 à 1923, et comprend toutes les publications faites en ces cinq années sur le Pays de Galles, sur les peuples et les langues celtiques. Les ouvrages sont rangés suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Viennent ensuite les journaux et périodiques, les comptes rendus de sociétés, les programmes d'eisteddfodau. Le tout forme un volume de 468 pages, bien imprimé, bien présenté. Les frais d'une pareille publication sont certainement élevés. Il est regrettable qu'au prix

d'un léger supplément de dépenses, on n'y ait pas joint une table méthodique, qui en faciliterait singulièrement la consultation.

XLIX

Le Rev. Gilbert H. Doble, « vicar » de Wendron (Cornwall), a entrepris de faire connaître au public anglais la vie des principaux saints de son pays. Dans une collection de brochures, intitulée *Cornish Saints Series*, il a étudié déjà saint Mawes, saint Euny, saint Budoc, saint Winwaloe, saint Corentin, saint Germain, saint Melaine, saint Petroc, etc. Nous avons reçu les dernières de ces brochures, consacrées à saint Melor, à sainte Nonna et à saint Brioc. On remarquera que la plupart des saints du Cornwall sont en même temps des saints de l'Armorique ; cela prouve les étroites relations qui au point de vue religieux existèrent de tout temps entre les deux pays. Ainsi saint Melor, patron de deux paroisses du Cornwall (Mylor et Linkinhorne) comme d'une paroisse du Wiltshire (Amesbury), est honoré dans plusieurs paroisses du Nord de l'Armorique (Lanmeur, Plouneventer, Plouézoc'h, Tréméloir, Saint-Meloir, etc.). Saint Brioc a donné son nom au village de Saint-Breock (Cornwall) aussi bien qu'à la ville de Saint-Brieuc. Le Révérend Doble a fait appel à la compétence du regretté Largillière pour lui fournir des documents sur la partie bretonne de son sujet. Il a pourvu chacune de ses brochures d'illustrations bien choisies, reproduisant l'iconographie du saint, les lieux de son apostolat, ou les monuments qui lui sont consacrés. La brochure n° 11, qui traite de la vie de saint Petroc, a été traduite en français par Dom Malgorn dans le *Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie de Quimper et Léon* de 1928 ; cette traduction se vend à part à l'Imprimerie de la Presse libérale, à Brest. La série tout entière mériterait d'être traduite en français.

L

M. Émile Ernault est un des meilleurs connaisseurs de la langue bretonne. Il le montre une fois de plus dans la brochure de 67 pages qu'il a publiée en 1928, à la mémoire de Georges Dottin, *Sur l'histoire du breton* (Saint-Brieuc, Librairie Prudhomme, 5 fr. ; extrait des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*). C'est une série de considérations, une causerie à bâtons

rompus, sur diverses questions de linguistique bretonne, sur la méthode qui convient à ce genre d'études; sur le breton parlé (à propos notamment de l'*Atlas linguistique* de M. P. Le Roux), sur le breton ancien et les documents qui le font connaître, sur les règles de la versification bretonne. Notre savant collaborateur sait donner de l'agrément aux exposés les plus arides. Il y a beaucoup d'enseignements à tirer de sa brochure ¹.

LI

Nous avons reçu la circulaire suivante, qui mérite à divers titres d'intéresser nos lecteurs.

In the summer of last year, Mr. EDMUND D. JONES, M. A., Headmaster of the County School, Barmouth, visited Geneva. He was much impressed with the new building of the International Labour Office and with the gifts presented by various Governments to adorn it. The British Government, for example, furnished the Council Chamber; Germany gave a Stained Glass Window; Holland a Painting by Franz Hals, and Japan a Pair of Magnificent Vases. It occurred to Mr. EDMUND JONES that Wales might also be represented by a Gift to the Headquarters of the International Labour Organisation, which is working for international peace through the improvement of labour conditions in all countries throughout the world.

The Welsh League of Nations Union then approached the authorities of the I. L. O., who warmly welcomed the idea of a presentation from Wales, especially as it was suggested that it should take the form of a Bust of ROBERT OWEN, the Welsh Social Reformer.

In a letter to the Welsh League of Nations Union, M. ALBERT THOMAS, the Director of the International Labour Organisation, wrote: —

“ I hasten to assure you that the proposed gift of a Bust of ROBERT OWEN to the International Labour Office on behalf of the Welsh people would be most gratefully accepted by us. It is only fitting that Wales should be represented by one of her most illustrious sons, and one who did so much to promote the ideals for which we are striving. It would

1. P. 20-21, sur les graffites de la Graufesenque, il faut maintenant tenir compte des remarques et corrections de M. Thurneysen (cf. *R. Celt.*, XLV, 415).

indeed be a source of keen satisfaction to us to receive such a gift as a tangible proof of the sympathy with which our efforts are regarded in the Principality and to see Wales take her place with other countries whose generosity has gone so far to relieve the austerity of our new building."

ROBERT OWEN, who was born in May, 1771, at Newtown, in Montgomeryshire, and who went back there to die in November, 1858, is one of the Pioneers whose place in history grows with the passing of the years. The founder of Infant Schools, and the first to suggest a National Board of Education; the Reformer who made it impossible for any British child of ten to be employed in a factory, and the inspirer of the Factory Act of 1819; one of the creators of the Co-operative System, and an enthusiast whose influence on the progress of co-operation has been enormous, he will be increasingly recognised as one of the most important figures in the social development of our time.

It is our desire, as it is our privilege and our pride, to commemorate the achievements of ROBERT OWEN, not only by a gift of a Bust in bronze, executed by Sir Goscombe John, R.A., to the International Labour Office at Geneva, but also by the presentation of replicas of the Bust to the Welsh National Library and to the Welsh National Museum, and also, if possible, by the provision of a number of Robert Owen Travelling Exhibitions to enable those to whom they are awarded to visit Geneva.

We shall need a ROBERT OWEN FUND of a least £500, and we make this appeal confident of a response which shall be worthy of Wales.

Subscriptions are earnestly solicited. Cheques (crossed "The Robert Owen Memorial Fund") and all remittances should be sent to the Hon. Organiser: Mr. GWILYM HUGHES, Brynarfon, 23, Ryder Street, Cardiff.

On behalf of the Welsh National Council, League of Nations Union.

(Signed)

HARRY R. REICHEL, *President.*

DAVID DAVIES, *Ex-President, Vice-President, and Chairman of Executive Committee.*

ANNIE J. HUGHES GRIFFITHS, } *Ex-Presidents and*

H. ELVET LEWIS, } *Vice-Presidents.*

GWILYM DAVIES, *Vice-President.*

J. HERBERT CORY, *Honorary Treasurer.*

DUDLEY T. HOWE, *Deputy Chairman Executive Committee and Chairman of the Finance Committee.*

W. P. WHELDON, *Chairman Advisory Education Committee and North Wales Committee.*

DAVID SAMWAYS, *General Secretary.*

GWILYM HUGHES, *Member of Finance Committee and Hon. Organiser of the "Robert Owen Memorial Fund."*

“Brynarfon,”

23, Ryder Street, Cardiff.

6th August, 1928.

LII

MM. K. Jaberg et J. Jud ont entrepris un *Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse Méridionale*. Un premier fascicule vient d'en paraître, qui justifie à la fois les espérances que faisait concevoir le nom des deux directeurs et ce que l'on savait de l'exécution du travail confiée à MM. P. Scheuermeier, G. Rohlf's et M. L. Wagner.

On notera le mot *ethnographique* dans le titre. Il indique ce qui est la plus grande nouveauté de l'entreprise et ce qui en double la valeur. On y fait place aux choses autant qu'aux mots. D'innombrables dessins et photographies illustrent sur chaque point les faits linguistiques recueillis.

Il y a pour cet *Atlas* deux tirages différents : l'un est imprimé à la fois au recto et au verso, l'autre au recto seul. Les prix de souscription étaient pour le premier de 165 francs or par volume et pour le second de 175 francs or. Après clôture de la souscription (31 mars 1928), ces prix ont été portés à 220 et 230 francs or. L'*Atlas* sera achevé en huit volumes. Il est publié par la maison d'édition Ringier à Zofingue (Suisse).

L'examen de cet admirable ouvrage, riche d'une incomparable documentation, fait regretter que l'enquête linguistique poursuivie en Basse-Bretagne par M. P. Le Roux n'ait pas été doublée d'une enquête ethnographique. Il serait grand temps de l'entreprendre. Et quand on se décidera à une entreprise semblable pour le Pays de Galles et pour l'Irlande, l'œuvre de MM. Jaberg et Jud devra servir de modèle.

LIII

Ouvrages reçus dont il sera rendu compte ultérieurement :

Walther BREMER, *Ireland's Place in prehistoric and early historic Europe*. Dublin, Hodges Figgis and Co., 1928, 38 p. 8°.

Magnus HAMMARSTRÖM, *Om runskriftens härkomst* (Studier i nordisk Filologi utgivna genom Hugo Pipping, XX, 1). Helsingfors 1929. 67 p. 8°.

Aodh de BLÁCAM, *Gaelic Literature surveyed*. Dublin, The Talbot Press, 1929. xvj-390 p. 8° 12 sh. 6 d.

John L. Gough MEISSNER, *The Celtic church in England after the Synod of Whitby*. London, Martin Hopkinson, 1929, xij-240 p. 8°. 10 sh. 6 d.

Georges DUMÉZIL, *Le problème des centaures, Étude de mythologie comparée indo-européenne*, Paris, Geuthner, 1929, viij-278 p. 8°.

D. W. HUNTER MARSHALL, *The Sudreys in early Viking times*. Glasgow, Jackson Wylie and Co., 1929, x-49 p. in- 12. 3 sh. 6 d.

R. I. BEST and Osborn BERGIN, *Lebor na hUidre*, Dublin, Hodges Figgis and Co., 1929, xliv-340 p. gr. 8°.

J. VENDRYES.

PÉRIODIQUES

SOMMAIRE. — I. Bulletin of the Board of Celtic Studies. — II. Eriu. — III. Zeitschrift für Celtische Philologie. — IV. Language. — V. American Journal of Philology. — VI. Glotta. — VII. Annales de Bretagne. — VIII. Analecta Bollandiana. — IX. Revue des Études Latines. — X. Journal of the Welsh Bibliographical Society. — XI. Bulletin de la Société de Linguistique. — XII. Romania. — XIII. Revue de linguistique romane. — XIV. Pro Alesia.

I

Du tome IV du BULLETIN OF THE BOARD OF CELTIC STUDIES, les trois premiers fascicules ont paru respectivement en novembre 1927, mai 1928 et décembre 1928.

Comme textes inédits, les suivants y sont à signaler :

P. 1-17, M. Henry Lewis édite une collection de 346 proverbes tirés du manuscrit Peniarth 17, le même qui contient la traduction de l'*Imago Mundi*, dont il est question plus haut (p. 319). M. H. Lewis y joint des notes abondantes, où il établit notamment des comparaisons avec les proverbes gaéliques et armoricains¹. On sait d'autre part que des collections de proverbes gallois tirées de vieux manuscrits ont été publiées déjà par Phillimore (*Cymmrodor*, VII, 138) et par M. Ifor Williams (*B. B. C. S.*, III, 22). Il est intéressant de comparer tout cela avec les proverbes latins du moyen âge ; cf.

1. Pour l'Irlande, la littérature des proverbes est riche ; cf. le *Catalogue* de Best, 263, R. M. Smith, *R. Celt.*, XLV, 1, et O'Rahilly, *Miscellany of Irish proverbs* (*R. Celt.*, XL, 185) ; pour l'Écosse, cf. Macdonald, *Gaelic Proverbs and Proverbial sayings*, Stirling, 1926 ; pour la Bretagne française, cf. *R. Celt.*, XXXIII, 492 et XXXIV, 108.

Werner, *Lateinische Sprichwörter und Sinnsprüche des Mittelalters*, Heidelberg, 1912.

M. Ifor Williams (p. 33-36) a tiré de plusieurs manuscrits (dont Havod 16, 8 et Peniarth 184, II 38) un curieux texte qu'il intitule *Rhinveddau croen neidr* « Merveilles de la peau de serpent ». C'est la traduction d'un texte latin (donné lui-même comme traduit de l'arabe), dans lequel sont énumérées douze propriétés merveilleuses de la peau de serpent. — P. 36-41, le même érudit publie un « dialogue du corps et de l'âme », qui n'est autre chose que l'interlude du xv^e s. dont parle M. W. J. Gruffydd dans sa *Llenyddiaeth Cymru o 1450 hyd 1600*, p. 69; le texte en est tiré du Ms. 6. 101 de Cardiff. — Enfin, toujours sous la même signature, est publiée p. 41-48 une « feuille de parchemin » (*dalen o femrwn*) du manuscrit Peniarth 111, p. 374. Cette feuille contient deux fragments en vers, dont l'un se retrouve *M. A.* 122b-123a, attribué à Meigant, et l'autre dans le *Book of Taliesin* (205 Sk. = 72.23 Ev.). Ce second morceau est intitulé *Kywrisset Gwynet a Deheparth*; il contient vers la fin plusieurs vers qui manquent dans le *Book of Taliesin*. L'orthographe des deux morceaux est très archaïque et se rapproche beaucoup de celle du *Black Book of Carmarthen*.

Dans le second fascicule, M. Ifor Williams (pp. 112-129) publie d'après le ms. Peniarth 3 (ancien Hengwrt 408, copié vers 1300) la *Kynoessi Myrdin a Gwendyd y chwaer* et les *Afallennau*. Ces deux textes sont assez différents de ceux que l'on connaît déjà (d'après le *Red Book of Hergest* = F. A. B., p. 218 pour l'un, et pour l'autre d'après le *Black Book of Carmarthen* = F. A. B., p. 18); ils méritent d'être collationnés et étudiés de très près.

Enfin, dans le troisième fascicule, pp. 189-207, M. Evan J. Jones commence la publication d'une Vie de saint Martin (*Buchedd Sant Martin*) d'après le ms. Mostyn 88, p. 37. C'est, comme bien on pense, une traduction du latin de Sulpice Sévère (Halm, *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, Vienne, 1866, vol. 1). Sont donnés au bas des pages les mots ou phrases du latin, utiles à l'interprétation du texte gallois. — P. 207-221, sous le titre *Gramadeg Gutun Owain*, M. G. J. Williams publie d'après le ms. Llan. 28, pp. 10-16, un fragment grammatical qui provient de Gutun Owain; ce fragment se rapporte à la métrique, et donne des listes de mètres avec des exemples à l'appui; les exemples sont tirés en général des œuvres de Gutun Owain et de Dafydd ab Edmunt.

Des notes lexicographiques et étymologiques, dues à divers auteurs, concernent les mots suivants :

ewras, *ewreis*, *gorewras*, mots qui se rapportent à la vigueur mus-

culaire, à l'opulence des formes du corps, à la qualité de la croissance, sortiraient de **esu-wrad-to-* ou **esu-wrad-so-*, comprenant l'adjectif **esu-* « bon » et la racine de gall. *gwraidd* « racine », *greddf* « vigueur naturelle, disposition » [sur le vers R. B. 1041.8 cité p. 50, v. J. Loth, *R. Celt.*, XLIV, 298]; — *damaes* (à lire MA 320 b. 25 d'après R. B. 1255.9) serait l'anglais *damage*; — *de* « chaleur » et « brûler » *deawc* « brûlant », *cynne*, *dychynne* (de la racine **dhewh-*); — *re* « se lever, partir, se dresser » et adjectivement « excité, bondissant », *rein* « raidi (en parlant d'un cadavre) », *reinyaw* « raidir », *reinyat* « qui répand (des dons) », *dyre* « se lever, partir » et adjectivement « excité, bondissant », *ffowre* (contiendrait *ffawf-* de *fāma* suivi de *re*), *pelre* « jeu de balle », *rabire* « qui s'emporte, qui se cabre » (de *rabi-* ou peut-être *grabi-* suivi de *re*) [sur la plupart de ces mots, voir ci-dessus, p. 258]; — *rei* « richesse, puissance », *reiawc* « rayonnant » et *reiawr* « rayons lumineux »; — *gorcheithleit* (M. A. 182b), pluriel d'un *gorcheithlat* tiré de *gorchathl* à comparer à irl. *forcital*; — *adrasdil* (R. B. 225. 10 Sk. = 580.9 Ev.) résulte d'une mauvaise lecture qu'il faut corriger en *a dras dis[gogan]*; par M. J. Lloyd-Jones (pp. 48-57).

kem, est à lire dans B. A. 27.4 sous la forme *bemm*, et non *hemu* que donne à tort l'édition J. G. Evans; c'est l'équivalent gallois de l'irlandais *seimm*, pl. *semmaun* « rivets »; on en a le pluriel *hemyeint* (M. A. 178 a 10) et le composé *lletem* de *lled-hem* (Mabin. R. B. 158, 21); — *talceu* « front » est à considérer comme un emprunt à l'irlandais *talcend*, *tailcend* qui désigne la tonsure propre à l'ancienne église celtique (cf. ci-dessous, p. 404); le gallois a de même emprunté, sous la forme *corun*, le mot qui désigne la tonsure de l'église romaine, *corōna*; — *bodawg*, signifie proprement « constant », comme l'indique le composé *pressawylnodawc* (M. A. 194 b 6), et par suite est un dérivé du verbe *bod* « être »; par M. Ifor Williams (pp. 57-60).

halwyn (B. Tal. 133.31 = 21.7) « sel, saumure », attesté aussi sous la forme *halaen*, *halen* (cf. *parwyd*, *paraed* et *pared* « paroi, mur ») correspond au cornique *haloin*, au breton *hoalen*, de **haloen*; — prêt. sg. 3 *chweiris* « il est arrivé, il s'est produit » d'un radical **chwar-* devrait être *chweris* (d'ailleurs attesté B. Tal. 139.20 = 24.13 Ev. et M. A. 197 a 44); on a substitué *ei* à *e* sous l'influence du présent sg. 3 *chweir*; ce verbe est tiré d'une racine désignant le « poids », la « lourdeur » (cf. Loth, *R. Celt.*, XL, 372, et ci-dessus, p. 163) et à laquelle il faut rattacher aussi l'adjectif *chweric* « lent » (W. B. Mab. 143.2, et *R. Celt.*, XXXIII, 239); par M. Henry Lewis (pp. 136-137).

eryr (écrit *erir* B. B. C. 51. 17 et 98. 15 Ev.) « bord d'un fleuve » se rattache à *or* « élévation de terrain, bord » (cf. *goror*, *cyfor*, *dygyfor*) qui appartient à la même racine que le grec *ὄρος*, et s'expliquerait par **ar-or-i-* ; on en a l'équivalent en irlandais dans *airer* « bord (d'un fleuve ou d'un lac) » ; et le nom gallois du Snowdon, *Eryri*, appartiendrait à la même famille ; — *marth* « tristesse, souci » serait à rapprocher de corn. *marth* « chose étrange, prodige » bret. *mar* « merveille, miracle », et les trois mots sortiraient de la racine de gr. *μᾶρμαρος*, lat. *memor*, got. *maírnan* ; à cette même racine se rattacherait irl. *maraim* « je reste, j'attends », bret. *mar* « doute », gall. *maredd* « patience », *maredduwc* « patient » et *mereddig* « étrange » ; on peut y joindre aussi *merydd* (R. B. p. 1028. 41 : *ni moch dicil mesyl merydd*) ; — *edifar* « repentir » et *adfar* « id. » sortiraient, non de la racine **bher-* (cf. irl. *aith-berim* « je reproche ») mais de la même racine **mer-* que les mots précédents ; par M. Ifor Williams (pp. 137-145).

gwytheint (dans le passage *B. of Taliessin* 59. 9) est à traduire par « oiseaux de proie, vautours » et non par « épées, lames » comme le voulait J. Morris Jones (*Cymmwr.*, XXVIII, 167) ; donc à ne pas confondre avec *gwytheint* (*B. Tal.* 132. 30 = 20. 18) qui a ce dernier sens ; — *armaaf* « j'élève (un chant) » d'où « j'annonce, je proclame » s'expliquerait par **are-nbbi-mag-* (de même racine que *difa* « détruire ») ; — *cynnu* « tomber », employé en parlant de la nuit, serait un composé de *du* « noir » (cf. ci-dessus, p. 165) ; par M. Lloyd-Jones (pp. 145-149).

gwaetbl « dispute, bataille » signifierait proprement « parole, mot » et remonterait à **wok-tlo-* comme l'irlandais *focul* (pour la forme, cf. *Z. f. Celt. Phil.*, XI, 311, et pour le sens, *R. Celt.*, XXIX, 205) ; — *anhylar* (*anhalar*) « cruel, désagréable, triste », composé de *hylar* (*balar*), lui-même tiré de *llar(y)* emprunt au latin *largus* ; — *eissyfflat* « calomniateur » serait formé avec le suffixe *-(i)ud* pl. *-(i)eid* du latin *exsufflare* (cf. la phrase de Tertulien : *aras gentiliū despuct et exsufflabit*) ; par M. Lloyd-Jones (pp. 221-223).

balchnoe « arche de Noé », figure dans un texte du Ms. de Cardiff n° 18, p. 72 (cela confirme l'hypothèse présentée ici par M. Chotzen, XLIV, p. 68) ; par M. T. Parry (p. 223).

A cette liste, on peut joindre une observation de M. Lloyd-Jones (p. 133) sur la présence du héros irlandais Finn dans la poésie galloise (*ffyniant Ffynn* « les prouesses de Finn » R. B. p. 1313, 29 et 1376, 26), et une autre de M. J. E. Lloyd (p. 223) sur les mots *hendref* et *hafod* désignant l'un la demeure d'hiver et l'autre le séjour d'été (cf. M. A., 208 b 8).

A l'histoire littéraire ressortissent quelques articles. C'est d'abord l'étude publiée par M. Thomas Roberts (pp. 18-32) sur Jeuan ab Rhydderch ab Jeuan Llwyd, érudit et poète du xiv^e s., dont quelques œuvres sont comprises dans le recueil *Cywyddau Iolo Goch ac eraill* (cf. *R. Celt.*, XLV, 357). C'est ensuite l'étude de M. A. Watkin Jones sur « les Interludes en Galles au xviii^e siècle » (pp. 103-111). A signaler aussi une note de M. Ifor Williams (p. 133) identifiant le poète *y Brawd Fadawg ab Gwallter* (M. A. 274 a) avec l'auteur d'un poème latin sur les exploits des rois bretons conservé dans le Ms. 2611 de la Free Library de Cardiff; d'après diverses allusions éparses dans ses œuvres, ce poète devait être de Llanfihangel Glyn Myfyr yn Edeirnion. — Enfin, M. Th. M. Chotzen publie (p. 231-240) une étude sur « Yvain de Galles en Alsace et en Suisse ».

La grammaire proprement dite a fait l'objet de deux articles de M. Henry Lewis : l'un sur « la place du verbe » (pp. 149-152), qui comprend des listes d'exemples où dans la vieille poésie le verbe est placé, non en tête de la phrase suivant la règle de la prose, mais soit après le sujet, soit après le complément direct; l'autre sur « le nom verbal » (pp. 179-189), où il donne un utile classement des emplois de ce qu'on appelle l'« infinitif » gallois. — M. Iorwerth C. Peate publie d'autre part un supplément au lexique du dialecte de Cyfeiliog (p. 130-132).

La section historique est pourvue d'articles par MM. W. Lloyd Davies, W. Garmon Jones, E. A. Lewis, J. E. Lloyd. Quant à la section archéologique, elle présente d'importants travaux signés de Lily F. Chitty (*Perforated axe-hammers found in Shropshire*, p. 74) et V. E. Nash Williams (*Coins found at Caerwent*, p. 99 et *Topographical list of Roman remains found in South Wales*, p. 246). Sous le titre *Current Work in archeology*, est continuée une précieuse chronique, à laquelle collaborent notamment MM. Cyril Fox et R. E. M. Wheeler. Enfin il faut mettre à part les *Anthropomeirical Records* de M. H. J. Fleure (pp. 169 et 241); ce sont les résultats d'une enquête des plus utiles.

II

A la fin de 1928 a paru le second fascicule du tome X de la revue *Ériu*. Il débute par un article posthume du regretté Charles Plummer, *Notes on some passages in the Brehon Laws*, IV (cf. *R. Celt.*, XXXVIII, 385; XXXIX, 408; XLII, 223).

Les mots suivants y sont étudiés (pp. 113-129) : *senorba*, désignant la part d'héritage donnée en supplément au « senior » de la famille en compensation de certaines charges qui lui incombent ; *iarmbrethennas*, nom donné à une action qui peut être intentée après coup pour une blessure corporelle, lorsque cette blessure a entraîné des infirmités durables ; *anime*, absence de clôture ; *comairem* « calcul, compte » (lat. *computatio*), désignant la proportion de bétail que chaque usager peut envoyer sur un pâtis communal ; *teclud*, terme désignant l'admission du bétail à certaines périodes de l'année sur des terres cultivées ; *bir airndil* « piège pourvu de pointes », *sgialb* « excuse », *a innisin beos* « par exemple » ; *aidim* « instrument », employé dans les sens spéciaux les plus variés, notamment pour désigner l'anneau au moyen duquel les palis d'une clôture sont attachés ensemble ; *midba* « point central », d'où *fer midba* « homme de juste milieu, homme ordinaire » ; *aes*, mot abstrait tiré de *ae* « loi » ; *deliu*, nom verbal de *damim* « j'accorde, je tolère, je reconnais (un droit) », à ne pas confondre avec *dilim*, nom verbal de **di-em-* ; *cumsanaid* « séparation » (l'auteur ajoute quelques exemples à ceux donnés par M. Thurneysen, *Z.C.P.*, XIV, 6) ; formes verbales rares ou curieuses appartenant aux verbes *folingim* « je saute, je bondis », *fofichim* « j'attaque, je fais tort à », *asbonnaim* et *asobbaim* « je proteste, je me refuse à ».

Le fascicule comprend quelques publications de textes inédits. L'une est de M. R. I. Best (pp. 135-142) : *An early monastic grant in Book of Durrow*. Il s'agit d'une donation faite au temps du roi suprême Muirchertach úa Briain, c'est-à-dire entre 1093 et 1119, probablement dans les dernières années du XI^e s. Elle est importante par plusieurs des noms propres qu'elle contient ; on y trouve notamment celui du poète Dublittir dond Chuachmaig úa Húadgaile, auteur du poème historique *Rédig dam a dé do nim* (cf. *Cat. MSS. Trin. Coll.*, p. 23).

Une autre publication est signée Winifred Wulff (pp. 143 et ss.). C'est celle d'un traité sur la peste, tiré de deux manuscrits de Trinity College (E. 3. 30 = 1435, p. 200 et H. 3. 7 = 1326, p. 111). Un fragment s'en trouve dans un troisième manuscrit, au British Museum. C'est un texte apparemment traduit du latin ; il est accompagné ici d'une traduction anglaise.

Aux pages 170-189, M. J. G. O'Keefe publie un important document géographique relatif à l'ancien territoire de Fermoy. Il l'a trouvé dans le Book of Lismore (f^o 140 a 2) et dans le Ms. Eger-ton 92 (f^o 13b), deux manuscrits de la seconde moitié du XV^e siècle. Le texte lui-même n'est pas antérieur au XII^e. Il est ici accompagné d'une traduction anglaise, de notes et d'index.

Dans le même fascicule (p. 160-169), le Père P. Grosjean donne une description du Manuscrit A9 du Couvent des Franciscains de Dublin. Ce manuscrit est probablement du xv^e s. Une première partie est en prose et roule sur des sujets exclusivement religieux (vies de saints, homélies). La seconde partie contient des poèmes, de caractère principalement religieux aussi.

P. 130-134, Miss Maud Joynt étudie l'expression *airbacc giunnae*, qui désigne la tonsure druidique. Les druides portaient une tonsure. On l'attribuait à Simon le Magicien, *Simón drui*, qui passait pour l'initiateur du druidisme¹; et sous le nom de *tonsura Simonis*, cette tonsure resta longtemps en usage parmi les moines chrétiens, avant qu'ils n'adoptent la tonsure romaine ou *tonsura Pauli*, qui était différente (v. L. Gougaud, *Chrétiens celtiques*, p. 195, et Bury, *Life of St Patrick*, p. 239-243; cf. ci-dessus, p. 400). Le nom d'*airbacc giunnae* est donné à la tonsure druidique dans un passage du Book of Armagh f^o 12b. Joyce traduisait ces mots par « fence-cut of the hair ». Miss Maud Joynt critique cette interprétation; elle croit que *giunna* veut dire « tonsure » (cf. l'expression *guinad cen lomad* dans les Lois, III, 352 et le surnom du druide Amargen, *Iarghinnach* ou *Iarngiunnach* qui signifierait « tondu par derrière »). Comme *airbacc* ne peut être qu'un composé de *bacc* « crochet, courbure », elle traduit *airbacc giunnae* par « frontal curve of the tonsure ». On peut comparer le mot irlandais *cearn* « angle, coin » auquel répond gall. et bret. *cern* « côté de la tête » et même « tonsure » (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XLII, 354).

Sous le titre « Miscellaneous Notes », M. Tomás O'Máille étudie les formes et mots suivants (pp. 155-159) : *didiu* devenant *din*, puis *de (dbe)*; *dano* devenant *dno*, puis *no*, et même *ru* en irlandais moderne; v. irl. *amrae* « merveilleux » de **ŋ-par-yo-* « sans pareil »; *co* « avec », suivi de pronom personnel dans *conu* « avec eux » (*Z. C. P.*, VIII, 310, l. 24) et *condaib* « avec eux » (*Anraicept na n-Éces*, éd. Calder, l. 954).

P. 190-193, M. Osborn Bergin critique la traduction donnée dans le *Thesaurus Palaeobibernicus*, t. I, p. 690) pour la phrase *ba méile limm ní scartha friumm* (Wb. 29 d 8); au lieu de « it were much to me that thou hadst not separated from me », il propose « I should think thou wouldst not part from me ». Cette interpré-

1. Il est question de Simon le Magicien dans de nombreux passages de la littérature irlandaise. Aux références données par Miss Joynt, p. 132, n. 1, joindre *R. Celt.*, XLIII, p. 58 (§ 59), p. 94 (§ 97), et XLIV, p. 161 (§ 80) et p. 163 (§ 113).

tation est assurée par la comparaison de nombreux passages où la locution *is méite* suivie d'une proposition au subjonctif signifie simplement « likely ». Cette même locution s'emploie d'ailleurs aussi suivie d'un accusatif, c'est-à-dire qu'elle a en somme les mêmes rections que *fiu*, *amal* et les équatifs. Elle contient évidemment le génitif du mot *méit* « quantité ». P. 193, le même M. Bergin explique la 3^e pers. sg. *-tuil* « il tombe » (avec un *-t* final) par l'analogie du reste de la flexion, où il se produisait une syncope (par ex. 3^e pl. *-tuillet* de **lo-tuidiont*).

Enfin le même fascicule contient en supplément la fin des *Irish Grammatical Tracts* publiés par M. Bergin. Ces traités sont farcis de citations de poètes et ont par suite, outre leur intérêt grammatical, un grand intérêt pour l'histoire littéraire.

III

Le volume XVII de la ZEITSCHRIFT FÜR CELTISCHE PHILOLOGIE a été dédié ¹ à M. Thurneysen pour le soixante-dixième anniversaire de sa naissance.

Il contient, suivant l'habitude, un certain nombre de publications de textes.

M. Roland M. Smith y publie (p. 45-72) avec traduction anglaise et commentaire l'*Aibidil Cuigni maic Émoin* (« L'alphabet de Cuigne Mac Émoin »), collection de proverbes et sentences morales, dont K. Meyer avait donné déjà le texte dans l'*Archiv für Celt. Lexicographie*, III, 226.

M. Douglas Hyde y publie (p. 111-112) un morceau tiré du Book of Lismore (p. 147 v^o) sur les « Trois cris du monde » (*Tri gaire an domhain*) et M. Edw. Gwynn une anecdote sur la « mère d'Arthur », qu'il a trouvée dans le Ms. 1317 de Trinity College. Les deux textes sont accompagnés de traduction anglaise. M. Gwynn a fait suivre la sienne de quelques notes, parmi lesquelles on relèvera celle qui est relative au verbe *tennim* (ou *tendim*) « je brise », prêt. 3^e pers. pl. *tehnatar* et à la locution *teinim laido* « la brisure (de la noix, c'est-à-dire, au figuré, de l'énigme) par le moyen d'un chant ». M. Watson publie p. 213-222 la version du *Scél Mucci mic da Thó* contenue dans le manuscrit d'Edimbourg n^o XXXVI (copié en 1690); M. Vernam Hull, p. 225, le texte avec traduction anglaise

1. Et non le tome XVI, comme il a été imprimé par erreur *R. Celt.*, XLV, p. 423.

de la version moyen-irlandaise du traité *De locis sanctis* de Bède ; et M. Séamas O'Duilearga, p. 347-370, une version nouvelle du récit *Serc Duibhe-lacha do Mongán* (« L'amour de Dub-lacha pour Mongán »), que Kuno Meyer a jadis édité et traduit d'après la version conservée dans le Book of Fermoy (*Voyage of Bran*, I, p. 58). Cette version nouvelle provient d'un manuscrit copié en 1809 par un certain Seághan Mac Mathghamhna et qui appartient à M. Douglas Hyde. Le texte y a pour titre *Tórnigheacht Duibhe Lacha Láimb-ghile* (« La poursuite de Dub-lacha à la main blanche »). Le gallois est représenté par un curieux poème imprécatoire que M. Gwynn Jones a tiré du manuscrit Peniarth 58 (xv^e-xvi^e s.) et qui est d'un poète nommé Nant ; il en donne une traduction allemande (p. 167-176). Il faut mettre à part l'édition critique que M. Pokorny a donnée p. 193-205 de l'*Echtra Conla*, en utilisant tous les manuscrits des deux versions qui le contiennent (cf. *R. Celt.*, XXXIII, 58). C'est une intéressante tentative, comme l'auteur en a déjà fait, pour restituer le texte primitif d'un récit vieil-irlandais. Celui-ci, qui figurait dans le Lebor Dromma Snechta, remonte au premier quart du viii^e s. Sur l'expression *mod nad mod* « à peine », il fallait citer, outre *R. Celt.* XXXIII, 65, le passage du glossaire d'O'Davoren édité par Stokes (*A. C. L.*, II, p. 419, n^o 1258) ; cf. d'ailleurs *Z. C. P.*, XVII, 155. L'édition est accompagnée d'une traduction allemande. L'*Echtra Conla* est un des morceaux les plus émouvants de toute la littérature irlandaise. Il est aussi caractéristique de l'Irlande que peut l'être de la Grèce antique la Μῆνις Ἀχιλλῆος ou Πῖνυξ ou Πῖνυξ καὶ Ἀνδρομάχης ὁμιλία.

Plusieurs articles sont consacrés à l'étude de questions philologiques et littéraires. M. L. Mühlhausen (p. 1-30) apporte de « Neue Beiträge zum Perceval-Thema » ; il s'agit d'une comparaison entre la légende de Perceval et celle du « Grand Fou » (*Amadán Mór*), si répandue en Écosse et en Irlande. L'*Echtra an Amadán Mhóir* est conservé dans deux manuscrits irlandais (Trin. Coll. 1297, de 1716 ; et *R. Ir. Ac.* 24 P 16, de 1730) ; il a été édité par M. Ua Rabhartaigh dans *Lia Fáil* (cf. *R. Celt.*, XLIV, 485). M. Mühlhausen donne ici la traduction allemande de la partie qui se rapporte à la légende de Perceval.

M. W. Schulze présente quelques additions « zu den altirischen Glossen » (p. 102-106) : ce sont des gloses perdues dans la masse des gloses allemandes, et qui ont été parfois soupçonnées d'être celtiques. M. Schulze établit pour quelques-unes le bien-fondé de cette hypothèse.

M. T. O'Máille présente, p. 129-146, ce qu'on pourrait appeler

un plaidoyer en faveur de la reine Medb, accusée jadis de dévergondage par Zimmer (cf. *R. Celt.*, XXXII, 232) ; il voit dans Medb un nom symbolique désignant la souveraineté de l'Irlande, courtisée par divers rivaux.

Sous la signature du regretté C. Plummer figure, p. 157-166, un article « on the fragmentary state of the text of the Brehon laws ». M. O. Bergin a donné, p. 223-224, des « Notes on the Würzburg glosses », et M. R. I. Best, p. 389-402, des « Notes on Rawlinson B 512 ». Les noms des trois auteurs suffisent à en marquer l'importance.

P. 241-260, M. A. G. van Hamel étudie les Annales Irlandaises antérieures à Saint Patrice (Ueber die vorpatrizianischen irischen Annalen). Il montre qu'il s'agit là de compilations faites à partir du VIII^e siècle. Cette conclusion est d'accord avec celle que M. O'Máille a donnée jadis à propos des Annales d'Ulster, et pour des raisons purement linguistiques (cf. *R. Celt.*, XXXI, 516).

Sous le titre « Varia » M. A. O. Anderson publie p. 403-406 deux notes relatives, l'une au passage du *De excidio* de Gildas, d'où la date de ce texte semble résulter, l'autre à la mention d'Arthur dans le même texte.

M. Roland M. Smith, p. 407-412, ajoute à son précédent travail sur Morand (*Z. C. P.* XVI, 305) des références nouvelles, établissant le rapport de Morand et des *Bretha Nemed*.

M. Thurneysen figure lui-même dans le volume comme auteur de deux importants articles : l'un sur la métrique irlandaise (p. 263-276), où il fait des additions et des corrections à sa grande édition des *Irische Texte* (t. III) ; l'autre où il analyse l'*Anraicept na n-éces* « das Pensum der Dichter-gelehrten » (p. 277-303), d'après l'édition de M. Calder, pour fixer certains points de la doctrine grammaticale de l'Irlande médiévale.

A la grammaire proprement dite ressortissent les articles suivants :

W. Krause, *Zur Erklärung des irischen Äquatius* (p. 33-44). Cet article montre jusqu'où peut mener une idée préconçue. L'équatif irlandais en *-ithir* ne se laisse pas ramener à un type indo-européen sans quelques difficultés, qui d'ailleurs ne sont pas insurmontables. Mais l'auteur est persuadé qu'on peut chercher dans le berbère l'origine de faits de langue proprement celtiques. Or, le berbère fournit ici un secours inespéré : il ne connaît pas, en règle générale du moins, les adjectifs, et il exprime par des formes verbales la notion de qualité. L'équatif irlandais s'explique donc comme une 3^e pers. sg. de verbe déponent : de très bonne heure il n'a plus été compris comme tel et on l'a fait précéder de la copule

comme un simple adjectif, mais en moyen-irlandais les exemples sont encore nombreux de l'équatif sans copule exprimée. L'idée est assurément des plus ingénieuses, mais les objections sautent aux yeux du lecteur. L'emploi du verbe pour exprimer des qualités se rencontre dans bien des langues aussi variées que l'annamite (cf. *Les Langues du Monde*, p. 398) et le latin (*probitas laudatur et alget*) : dira-t-on que le latin berbérise ? L'irlandais est d'autre part une langue où l'emploi de l'adjectif qualificatif est des plus répandus. Quant à l'absence de copule, c'est un fait général : la phrase nominale pure est restée à toutes les époques d'emploi courant en irlandais, et pas seulement à l'équatif :

*más dubb leat do mbhola mbin,
duibhe ná sin li na lon ;
más glas leat féin do sbhúil mball,
gloise ná i barr àn fbeòir.*

Le problème de l'équatif irlandais n'est pas encore résolu.

Sous le titre « Some features of middle Welsh syntax » (pp. 81-101), M. J. Lloyd-Jones étudie trois faits, qu'il illustre de nombreux exemples : la mutation initiale du régime d'un nom féminin, le pronom infixé ayant la valeur d'un datif, les moyens d'expression du but. Les listes d'exemples qu'il donne, empruntées exclusivement à l'ancienne poésie (*Four ancient books* et *Myfyrian Archaeology*), ne sont naturellement pas exhaustives. Ainsi dès le début, on pourrait y joindre *angert neibyon Beli* (M. A. 266 a 19) ; *anghat glydwr* (M. A. 214 a 23) ; *bil Gruffud* (209 a 23, 240 a 6 d. b.), *bil Bleddynt* (246 a 30), *bil Kedwyn* (164 a 30), *hil Madawc* (215 a 2 2^e p.), qui font exception à la règle ; *connwyll kerdorion* (298 b 11 d. b. = R. B. 1315, 33) ; etc. Mais elles seront très précieuses à consulter.

M. Henry Lewis a réuni (pp. 107-110) un bon nombre d'exemples, tirés des vieux poèmes, dans lesquels le verbe au pluriel est suivi de son sujet au pluriel également : *ban ganbont cogen* (B. B. C., 33.6 Ev.), *noynt frein friwgie* (M. A. 141 a 7). En pareil cas, le sujet subit d'ordinaire la mutation ; il faut sans doute lire *gogen* dans B. B. C. comme on le lit dans R. B. p. 1034.35 : *yt ganant gogeu*. M. Lewis compare en irlandais la phrase *citobiat chlnasa* (Sg. 3 a 1), qui serait en moyen-gallois *canfyddant glnstian* ; mais il ne faut pas oublier que l'aspiration est en pareil cas un usage du vieil-irlandais récent (cf. Pedersen, *K.Z.*, XXXV, 325) ; peut-être la mutation s'est-elle de même développée au cours de la période du moyen-gallois.

Un article « sur les adverbes de manière du type v. irl. *in binn*, gall. *yn fychan* » (p. 73-78) est signé J. Vendryes.

A la versification est consacrée l'importante étude de M. Glyn Davies (pp. 113-127) sur « The englyn trisectual long-line in early Welsh metrics ». Ce genre de mètre apparaît abondamment dans la poésie galloise entre le milieu du x^e siècle et le milieu du xii^e s. Puis il sort de l'usage et on n'en trouve plus qu'accidentellement des imitations par goût d'archaïsme. M. Glyn Davies en analyse minutieusement la structure, qu'il résume en un tableau. La comparaison avec la versification latine du moyen âge s'impose ; mais en général l'histoire de la versification galloise ne peut se faire sans la comparaison des poésies irlandaise et scandinave.

A l'étymologie sont consacrés les articles de MM. Pedersen (Irlandais *miad* « gloire », *móit-i* « il se vante » rattaché à la racine *(s)meid- de gr. *μειδίω* « je ris », p. 31) ; Much (gaul. *Arepennis* irl. *airchenn* désignant « die Stirnweite eines Feldes » comme l'allemand *Fürhaupt* désigne une parcelle de terrain ; cf. aussi irl. *airchenn* « surveillant », *airchinnech* « chef », gall. *arben* « souverain », *arbennig* « chef » à m. h. a. *vorhoubel* « président, chef » ; p. 79-80) ; J. Loth (gall. *cwl* « faute », irl. *col* « id. » rattachés à v. isl. *skyldr* « parent » et *skylða* « parenté », got. *skulan* « devoir », par le sens de « relation consanguine », qui crée une obligation pour les membres de la famille, entraînant des sanctions pénales si l'on y manque ; p. 147-152) ; V. Bertoldi (sous le titre « Keltische Wortprobleme », où il est traité des mots irl. *find-choll* « sorbus aria », provenç. *baysso blanco* et gaul. **alisa-* qui a dû avoir le sens d' « aune » conservé en espagnol et dans les noms propres de fleuve *Alzon*, *Auzon*, etc., à côté du sens d' « alisier », ce qui indiquerait une origine préceltique ; p. 177-192) ; J. Pokorny (irl. *ferb* « vache » étant écrit au gén. *ferbba* L. U. 8 a 25 ne peut pas remonter à **werwa-*, mais à **werbha-*, cf. *ξερως* et v. irl. *beirp* « capra » ; m. irl. *idnae* pl. « armes, armée » remonte à *indnae* ; irl. *bíth* gall. *iwd* « bouillie » remonte à **yeuto-* ; m. irl. *eorna* « céréales, orge » de **esornya-*, cf. got. *asans* « moisson » et v. sl. *jeseni* « automne », gr. *ὀπόςζ* de **op-osar-* ; p. 305-306). Le même M. Pokorny mentionne p. 128 l'ancienne forme *ôec* de l'adjectif *ôac*, *ôc* « jeune » ; et p. 32, souligne que les prétendus mots irlandais *úr* et *molc* qui désigneraient le « feu » n'existent pas.

P. 206-212, M. T. O'Rahilly fait l'histoire de l'expression irlandaise *tuillim buide fri A.* qui de « I earn good will on the part

of A. » est arrivée à signifier « I show myself subservient to A., I pay court to him, I seek his favour ». Il en donne des exemples variés à toutes les époques de la langue.

P. 261-262, M. Pokorny critique l'interprétation donnée par M. A. Sommerfelt des noms de nombre irlandais conservés au Pays de Galles (cf. *R. Celt.*, XLII, 449).

Enfin, le volume contient la fin de la dissertation de M. Dillon, mentionnée plus haut (p. 330) et la suite du travail de M. Pokorny sur le substrat non indo-européen en Irlande.

IV

Après M. Burger, qui a donné du parfait latin en *-mī* une explication, dont la *Revue Celtique* a parlé (t. XLIV, 257), voici M. Walter Petersen qui s'attaque au même problème. Dans un article de *LANGUAGE* (t. IV, p. 191-199), il propose de chercher l'origine de l'élément *-n-* dans les parfaits où cet élément appartenait à la racine : *mōmī*, *uōmī*, *cāmī*, *lāmī*, *jūmī*. L'hypothèse est intéressante ; elle n'est pas inconciliable avec celle de M. Burger. Car une formation analogique a souvent plusieurs points de départ ; et plus on découvre de motifs qui la favorisent, plus l'explication en peut paraître assurée. Les faits mis en lumière par M. Burger, et notamment son hypothèse d'une ancienne flexion *nōmī nōstī*, méritent toujours d'être pris en considération.

Dans le même volume (pp. 181-190), M. Roland G. Kent met en doute la loi dite de Lachmann, qui se rapporte à l'allongement des voyelles latines dans le cas de *actus rēctus nīsus* (de *agō*, *regō*, *vidēō*) en face de *factus spectus scissus* (de *faciō*, *speciō*, *sciō*). Lachmann (*ad Lucret.*, I. 805) expliquait la différence de traitement par la nature de la consonne suivante, sonore dans un cas, sourde dans l'autre. La vue de Lachmann a été précisée et complétée par MM. Pedersen (*Nordisk Tidsskrift for Filologi*, 3^e série, V, 32), Sommer (*Handbuch der lat. Laut- und Formenlehre*, 2^e éd., p. 122) et Meillet (*Mém. Soc. Lingu.*, XV, 265) ; cf. *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, p. 81. M. Kent oppose à cette vue certains arguments, qui ne paraissent pas sans réplique. Il propose pour sa part d'expliquer le phénomène par l'influence analogique du reste de la flexion, jointe dans certains cas particuliers au désir d'éviter des homonymies.

Enfin, p. 200, M. Max Förster revient sur la question du vieux-

français *caroler* que M. U. T. Holmes (*Language*, IV, 28) proposait d'expliquer par le celtique. Il croit le français *caroler*, comme le gallois *carol* « chant », cornique *carol* « chœur », breton *koroll* « danse » dérivés par le vieux français *corolle* (*carole*, *querolle*) d'un bas latin **choreola* issu d'un emprunt au grec χορεύω. M. U. T. Holmes a répliqué (p. 201) : à son avis, le vieux-français *carole*, dérivé en effet d'un bas latin *coranla* (qui est attesté), aurait été influencé par la famille du mot celtique *cor* « cercle », pour prendre le sens de « danse en rond ». Pour appuyer cette hypothèse, qui est plausible, M. Holmes renvoie à l'article publié ici même par M. J. Loth (XLIV, p. 272 et p. 305) sur le mot *cor* et ses dérivés en celtique.

V

La question de « la brièveté comme critère linguistique », déjà amorcée au tome XLVIII de l'AMERICAN JOURNAL OF PHILOLOGY par un article de M. Kirkconnell, a fait l'objet dans le volume suivant d'une discussion entre M. A. R. Nykl et M. Jespersen. M. Nykl a proposé de prendre la brièveté comme terme de comparaison pour classer les langues (t. XLIX, p. 57 et ss.) ; il a réuni une ample collection de traductions d'une même phrase dans un nombre considérable de langues, et il a essayé de classer ces langues d'après le nombre de syllabes nécessaires à l'énoncé ; il a en conclusion fait ressortir les motifs qui peuvent induire les langues à la brièveté. M. Jespersen (*ibid.*, p. 283 et ss.) a présenté à M. Nykl quelques critiques. Ce qu'on appelle « brièveté » a besoin d'être défini. Il y a bien d'autres critères qui sont de nature à modifier ou même à contredire l'idée qu'éveille ce mot de brièveté. C'est déjà ce qui avait été dit dans la *Revue Celtique* (t. XLV, p. 410) à propos de l'article de M. Kirkconnell. Transportant la question sur le terrain, qui lui est familier, des langues internationales, M. Jespersen demande si un verbe *telefona*, immédiatement compris de 500 millions d'individus, n'est pas, malgré ses quatre syllabes, préférable au verbe islandais *síma*, qu'à peine 100 000 personnes comprennent. M. Nykl a répliqué (t. XLIX, p. 378 et ss.) en ajoutant quelques explications. Il ne croit pas à l'avenir, ni même à la nécessité des langues internationales. Au siècle prochain les habitants des États-Unis ne diront pour « téléphoner » ni *telefona*, ni *síma*, mais simplement *phone* ; les Anglais ne diront que *call up*,

et les peuples de langues romanes auront trouvé aussi quelque mot bref et commode. C'est la commodité qui règle la vie du langage. Nous sommes dans un temps qui exclut le *dolce farniente* d'autrefois. Il y a des régions du globe où les peuples en sont encore à utiliser le *yak*, le *llama*, le *rikiska* comme moyen de locomotion; d'autres se sont avancés jusqu'à l'usage de la bicyclette; les nations civilisées ne pratiquent plus que l'automobile et l'avion, qui possèdent la rapidité, qualité essentielle dans la vie moderne. Le meilleur langage est aussi celui qui permet de s'exprimer avec le plus de brièveté, d'aisance et de clarté. M. Nykl prétend que les usages de la politesse sont contraires à la brièveté et maintiennent dans les langues des complications inutiles. Il a raison, mais son observation a une portée plus vaste. Elle s'applique à tout ce qui est esthétique dans le langage. Les effets esthétiques ne sont possibles que si la langue est suffisamment étoffée et nuancée. Dans les langues littéraires et poétiques, la brièveté ne peut pas être la qualité dominante à laquelle tout doit être sacrifié. C'est là un point très important et qui n'a pas été envisagé par les deux linguistes.

Même volume, p. 343, M. Louis H. Gray étudie l'étymologie de certains mots celtiques désignant le « saumon ». On sait que ce poisson est très répandu en Irlande, et qu'il y porte les noms les plus variés; il y prête d'ailleurs à de nombreux emplois métaphoriques. Les mots étudiés par M. Gray sont : irl. *eo* (gaul. *esox*), qu'il rattache au vieux nom du « sang » (skr. *ásyk*, gr. *ἄσας ἴσας*, lat. *aser*); irl. *bratan*, qu'il rattache au verbe v. sl. *brošiti* (trad. gr. *φουραζών*) et qui désignerait donc le poisson d'après sa couleur; irl. *carc*, *orc*, qui est le pendant du grec *πέζαζα* et du v. h. allemand *forhana*; m. irl. *maigre* (cf. v. sl. *smaglu* *μαίος*, serb. *smagnuti* « devenir sombre ») et irl. mod. *moghna*, qui peut sortir de la même racine que le précédent avec un suffixe différent ou bien sortir de la racine **meiwagh-* de gr. *μύζος*, lat. *mūgil*; irl. *éicne*, gén. *éicned* et *éicni*, qui sortirait de **pank-in-*, cf. skr. *pañka-* « boue, vase » et fr. *fange* (empr. germanique); gaul. *salmo* « le sauteur » (cf. Ausone, *Mosella*, 97-100) et gaul. *salar* « truite ». A chacun de ces mots est jointe une bibliographie abondante. On y peut ajouter pour l'extension du nom du saumon en irlandais, un renvoi à Ed. Gwynn. *The metrical Dindsenchas*, I, 58 et à la *Revue Celtique*, t. XLV, p. 353 n. M. Gray ne parle pas des noms du saumon en bretonique : en plus de *eog*, le gallois dit *gleisiad*, (B. Tal. 136.13; M. A. 280 a 41; pl. *gleissyaid*, M. A. 203 a 17), *cemyw* (pour le mâle), *bwyddel*, *bwyell*, *chwîwell* (pour la femelle).

Le premier de ces mots est apparemment tiré d'un nom de couleur : cf. *ní hepgyr gleisiad glas for* (M. A. 247 b 14) « le saumon bleu ne se passe pas de la mer ». Cf. ci-dessus, p. 261.

Dans le même volume encore, sous le titre *Finn Mac Cumhaill und Fingal bis zum 17. Jahrhundert* (pp. 361-367), M. Fritz Mezger réunit une série de textes anglais des xv^e et xvii^e s. où il est question du célèbre héros irlandais. Ce qu'il dit du rapport des noms Finn et Fingal n'apporte rien de nouveau à la question. On a vu plus haut (p. 401) que le nom de Finn est également connu en gallois.

VI

Dans GLOTTA, t. XVI, p. 94-127, M. W. Havers étudie la « Syntaxe du Nominatif ». C'est une suite à l'étude sur le « nominativus pendens » dont la *Revue Celtique* a déjà parlé (t. XLIII, p. 265). L'auteur n'y néglige pas le celtique et rappelle p. 102-103 l'emploi si curieux du nominatif irlandais absolu (cf. *R. Celt.*, XLIII, 254 et XLIV, 248). P. 108, il mentionne également l'emploi en irlandais du nominatif en apposition, ajouté comme une glose ou une parenthèse à des mots qui sont à un autre cas : *dulét iarsin di-a-chennadich, aicme becc i-Clin, Catrige a ainmm* « il part après cela pour sa province, une petite tribu à Cliu, nommée Catrige » (Arm. 18 a 1, *Thes. Pal.*, II, 240). L'exemple à vrai dire n'est pas très probant, car le mot *aicme* « race, tribu » ne peut proprement être placé en apposition à *cennadich* « district, territoire » ; il s'agit d'une nouvelle phrase, de type nominal, ajoutée sans lien grammatical avec la précédente, comme dans la conversation familière. Le fait qu'étudie M. Havers est en tout cas bien établi en irlandais, comme en mainte autre langue. De bonne heure sur le domaine indo-européen, le nominatif tend à s'isoler de la flexion pour devenir le symbole du substantif. Mais sur cette question, en ce qui concerne l'irlandais, le dernier mot paraît avoir été dit par M. Dillon (v. ci-dessus, p. 332).

Dans le même volume, p. 127-131, M. Joseph Schnetz étudie le nom propre *Ariomanus* (*Corp. Inscr. Lat.*, III, 4880, 11569, 14101, etc.), qui serait un nom celtique. Il voit dans le premier terme le correspondant du sanskrit *aryaḥ* (cf. irl. *aire* gén. *airech* « noble, prince », formé du même radical avec un suffixe en *-k-*) et pour le second il propose deux hypothèses, suivant la quantité de l'*a*, qui est ambiguë : si l'*a* est bref (*ario*)-*mannus* devrait être

rapproché de skr. *aryaman-* zd *airyaman-*, et on pourrait expliquer *-manus* par la racine **men-* « penser » (soit *Ario-manus* « freundlich denkend, treu gesinnt »); si l'*a* est long, *-manus* est le même adjectif que le gallois *maewn* « bon, favorable » et *Ario-manus* présenterait la même combinaison d'adjectifs que *Ollo-dagns* ou *Dago-marus*. En utilisant le gallois *maewn* « bon », M. J. Schnetz renvoie bien au passage de la *Revue Celtique*, XXXVII, 314, où ce mot a été identifié, mais il néglige de citer l'auteur de l'identification, M. J. Loth.

On sait combien les œuvres d'Isidore de Séville, et notamment ses œuvres étymologiques, ont été pratiquées et utilisées en Irlande. Il faut donc recommander aux celtistes deux articles de M. Johann Sofer, parus dans *Glotta*. L'un (tome XVI, p. 1-47) est intitulé « Lexikalische Untersuchungen zu den Etymologiae des Isidorus von Sevilla ». L'autre (tome XVII, p. 1-46) a pour titre « Die Vulgarismen in den Etymologiae des Isidorus von Sevilla ».

Dans le même tome XVII de *Glotta*, pp. 46-56, M. P. Kretschmer revient sur la question du futur et de l'imparfait latin en *-b-*, qui a fait déjà l'objet de tant de discussions (cf. *R. Celt.*, XXXII, 116; XLII, 233). On n'est même pas d'accord sur le rapport chronologique des deux formations : Skutsch (*Kl. Schr.*, 284) et M. Güntert (*Herkunft des ital. Imperf.*, p. 28) croient le futur créé d'après l'imparfait, Walde (*Ueber ällest. spr. Bezieh.*, p. 36) et M. Manu Leumann (*I. F.*, XLII, 72) tiennent au contraire pour l'antériorité du futur. Quant à la nature de l'élément qui précède le suffixe *-b-*, les opinions sont encore plus disparates. Enfin, les éléments de comparaison que les linguistes peuvent tirer du celtique, du germanique, du lituanien, du slave, prêtent chacun à des controverses ; bien loin d'aider à résoudre le problème, ils n'ont fait souvent que le compliquer.

M. Kretschmer expose la question dans tous les détails, avec une impartialité complète ; mais il est très prudent dans ses conclusions personnelles. Il semble admettre pour le premier élément l'hypothèse d'un ancien participe (soit **paraus-jo* qui aurait éliminé un ancien futur sigmatique **parāsō* formé comme *faxō* et aurait été contaminé par lui pour devenir **parāfō*, *parābō*) ; l'imparfait en *-bam* aurait alors été créé par analogie sur le futur.

A signaler encore dans le même tome XVII des articles de M. Hans Krahe (pp. 81-104) et de M. A. von Blumenthal (pp. 104-106 et 152-158) sur le messapien. Il a été question plus haut déjà de la bibliographie étrusque de M. Vetter (ci-dessus, p. 365).

VII

Le n° 2 du tome XXXVIII des ANNALES DE BRETAGNE contient la fin du précieux *Catalogue des sources hagiographiques pour l'histoire de Bretagne jusqu'à la fin du XII^e siècle*, que l'on doit au regretté abbé Duine (pp. 425-476). Ce Catalogue a paru à part dès 1922, et M. J. Loth en a donné un compte rendu ici même, t. XL, p. 457.

On trouvera dans le même fascicule la fin des « Études sur les mines bretonnes au XVIII^e siècle », de M. Henri Sée (p. 385-397) et une « bibliographie d'Anatole Le Braz », par M. J. Ollivier (p. 315-384). A propos d'Anatole Le Braz, il convient de signaler une touchante cérémonie organisée en sa mémoire par la Société des professeurs français en Amérique. Le 19 mai 1928, dans la salle des conférences de l'American Book Co., M. Albert Feuillerat a fait, sous les auspices de la Société, une conférence sur Le Braz. Cette conférence a été imprimée dans le *Bulletin de la Société des Professeurs français en Amérique* (année scolaire 1928, p. 47-56). Ce qui en augmente la valeur, ce sont les souvenirs personnels dont elle est émaillée, M. Feuillerat ayant été pendant de longues années le collègue de Le Braz à la Faculté des Lettres de Rennes.

Le fascicule 3 du même tome XXXVIII des *Annales de Bretagne* débute par la « Bibliographie de Georges Dottin », dressée par M. Pierre Le Roux ; elle va de la p. 505 à la p. 525. Viennent ensuite, de M. Ferdinand Lot, « quelques notes de toponymie » (p. 526-532) ; elles portent sur les mots *Ariola*, *Ariolica* (que l'auteur retrouve dans *Ambierle*, Loire, et dans *Ambérieu*, Ain, Rhône, de **ambi-ariola*, sans parler de *Pontarlier*), *Vindo-* (« blanc » dans *Vendes*, Calvados, où des bancs de calcaire donnèrent lieu longtemps à une exploitation de fours à chaux), *Vindobona* auj. Wien, aurait désigné primitivement le fleuve et non la ville ; soit « rivière blanche » comme *Arabona*, auj. Raab, « rivière calme » ; [mais qu'est-ce qui justifie pour *-bona* le sens de « rivière » ?], *Vindonissa* (aurait été d'abord aussi un nom de cours d'eau, soit « ruisseau blanc » [mais **-nissa* ?]), *Vindaria* (nom d'une rivière en Allemagne celtique, a donné leur nom à trois communes de France, *Pandières*, Marne et Meurthe-et-Moselle, *Vendière*, Aisne), *Vindioalon* (se retrouve dans *Vendeuil*, Aisne, Marne, Oise, Dordogne ; [sur *-ialon*, v. Z. f. Rom. Phil., XV,

268]); *Vindobriga* (« forteresse blanche » dans *Vendeuvres, Vandœuvre*, etc.).

Le même fascicule contient de M. Louis Stoffé une étude sur « deux épisodes du roman de Mélusine par Jean d'Arras » (pp. 533-575) et une autre de Dom André Wilmart sur « Alain le Roux et Alain le Noir, comtes de Bretagne » (pp. 576-602).

VIII

Grâce au Père Paul Grosjean, les ANALECTA BOLLANDIANA fournissent une contribution régulière aux études celtiques. Le tome XLVII contient deux articles de notre savant collaborateur.

L'un (pp. 31-38) est un catalogue des manuscrits latins hagiographiques conservés à Édimbourg; ces manuscrits sont au nombre de quatre (B. Nat., anc. Bibl. des Avocats, nos 18.2.3 et 18.4.3; B. Univ., nos 21 et 23); à noter dans le premier de ces manuscrits le texte de la vie de saint Grégoire, par le diacre Jean (cf. *R. Celt.*, t. XLII, p. 122-123).

L'autre article est l'édition d'un court texte irlandais, contenant un épisode de la vie de saint Caelan (autrement dit Mochae). Comme il travaillait dans une forêt à couper du bois pour la construction d'une église, il reçut la visite d'un ange, transformé en oiseau, lequel le charma par son chant durant 150 ans. Le chant terminé, le saint rentra au monastère, où il trouva l'église construite par les soins des autres moines; ceux-ci d'ailleurs étaient morts, et Caelan fut en présence d'arrière-neveux, bien étonnés de le voir. Ce texte a été tiré du manuscrit n° VI de la Kilbride Collection (cf. Mackinnon, *a descriptive Catalogue*, pp. 84, 110, 181); il y est précédé du curieux récit du jeune abbé de Dromenagh changé en fille, sur lequel on consultera, outre une notice de M. Robin Flower (*Catalogue of Irish Mss. in the British Museum*, t. II, p. 542), un article de M. Gaidoz dans la *Revue d'histoire des Religions*, t. LVII, p. 317-332 (cf. *R. Celt.*, t. XXX, p. 112).

IX

Dans la REVUE DES ÉTUDES LATINES, t. VI, p. 180-200, M. Carcopino publie un piquant article sur *Rutilius Namatianus*. Il place en 417 et non en 416 comme on l'avait fait jusqu'ici la date du voyage sur mer raconté par le « malin Gaulois », et il en fixe

les étapes depuis le jour du départ (16 octobre) jusqu'à l'arrivée à Luna (11 novembre), où la navigation s'arrêta parce qu'à cette époque de l'année le mauvais temps fermait les mers.

M. G. Nicolau, un jeune professeur roumain, dont les débuts font augurer une belle carrière scientifique, expose, pp. 319-329, les résultats de ses recherches sur *l'Origine du cursus rythmique et les débuts de l'accent d'intensité en latin*. Ces résultats sont très neufs et apportent des précisions utiles à l'histoire de la phonétique latine. Le travail est continué dans le volume suivant t. VII, p. 47-75.

Dans le même tome VII, p. 85-94, il faut signaler un article de M. Maurice Besnier, intitulé *Enquête sur les routes de la Gaule Romaine*. L'auteur y expose un programme de recherches qui est de première importance pour l'histoire des antiquités nationales, et il indique, avec l'autorité que lui donne sa compétence en la matière, quelle méthode il convient d'y apporter.

X

THE JOURNAL OF THE WELSH BIBLIOGRAPHICAL SOCIETY, vol. III, fascicules 3 (avril 1927) et 4 (décembre 1927).

Dans le fascicule 3, Mrs. Mary Williams étudie « les sources du récit de Peredur » (pp. 73-81). Reprenant les idées émises par elle dans sa thèse (cf. *R. Celt.*, XXXI, 381), elle y ajoute un fait nouveau de nature à les préciser, et en partie, à les modifier. Le fait nouveau est dans les relations de la légende du Graal avec la ville d'York. On sait que Peredur est appelé dans le récit *Peredur ab Efracwc*; ce qui d'après Mrs. Mary Williams est issu de *Peredur o Efracwc*, le nom de la ville natale du héros ayant été pris ultérieurement pour celui de son père (lequel s'appelait Eliffer Gosgorddfawr et mourut en 580, suivant les *Annales Cambriae*). D'autre part, la tradition rapporte que Peredur fut enterré à Pickering, près d'York. Or, la ville d'York rendait un culte particulier à une image représentant la tête de saint Jean-Baptiste sur un plat. Il y avait à Nottingham, qui faisait partie au moyen âge du diocèse d'York, une véritable industrie, consacrée à la fabrication de tablettes gravées représentant une tête sur un plat avec divers motifs accessoires (cf. un article de l'*Archaeologia* de 1891, cité par Miss Weston dans la *Romania* de 1923). La tête de saint Jean-Baptiste joue ici le rôle d'un symbole de l'Eucharistique, comme le prouve un passage du Bréviaire d'York : *Caput Johannis in disco signat Corpus Christi*

quo pascimur in sancto altari (fête de saint Jean, le 29 août). En effet, il y avait à York une Confrérie du Corpus Christi, qui fut extrêmement populaire et comptait des membres dans tout le pays. Lorsque se développa la dévotion au Corpus Christi (la fête du Corpus Christi fut instituée par le pape Urbain IV en 1264), la ville d'York devint le centre de propagation de ce culte; cela explique la diffusion à travers la Grande-Bretagne de tablettes commémorant ce culte. Si l'on se rappelle d'autre part que, dans le récit de Peredur, le Graal est représenté par une tête sanglante sur un plat (*Red Book of Hergest*, p. 203), on a le moyen de localiser plus exactement la légende, d'en préciser l'origine galloise (Eliffler et Peredur étaient des Bretons du Nord) et de comprendre comment le Graal et Peredur se sont trouvés associés¹.

Dans le même fascicule, le Rev. Alexander Gordon décrit un manuscrit anonyme qui appartient à la bibliothèque Universitaire de Bangor; ce manuscrit contient des sermons en anglais portant des dates qui vont de 1657 à 1702; son principal intérêt est d'être écrit dans une sorte de sténographie dont le Rev. Gordon a trouvé la clef (p. 81-87). — M. Henry Lewis donne quelques renseignements sur Dafydd Jones (1770-1831), pasteur à Treffynnon, et sur les diverses éditions d'un recueil d'hymnes dont il était l'auteur (p. 96-98). — M. Bob Owen commence une liste de récits d'expéditions maritimes faits par des Gallois, sous le titre *Llyfryddiaeth Morwyr Cymru* « Littérature des Navigateurs de Galles » (p. 99-104, continuée dans le fascicule suivant, p. 180-185). — M. Thomas Richards, éditeur de la revue, publie un bel éloge de feu le Principal J. H. Davies, « a great bibliographer » (p. 111-115).

Le fascicule 4 débute par un long article du Rev. T. Llechid Jones, *Bye-paths in Anglesey bibliography* (pp. 125-165). L'auteur y réunit de précieux matériaux en vue d'une bibliographie de l'île d'Anglesey, comprenant d'une part les ouvrages se rapportant spécialement à cette île, d'autre part les ouvrages dont les auteurs en étaient originaires. Il signale en particulier les ouvrages plus ou moins rarissimes de Humphrey Llwyd (1527-1568), Shon Dafydd Rhys (1634-1609), Henry Perry (1560 ?-1617 ?), George Griffith (1501-1666), et de quelques autres. — Le même fascicule contient un nécrologe de feu Thomas Shankland, bibliothécaire à Bangor, mort le 20 février 1927, par John Edward Lloyd (p. 165-168); une notice par F. A. Cavenagh sur l'activité d'une « Société pour

1. Sur toutes ces questions, voir maintenant l'article de Mrs. Mary Williams publié ci-dessus, p. 213.

la diffusion des connaissances utiles » (*Cymdeithas er iaenu gwyrba-daeth fuddiol*) fondée en 1827 (p. 168-172); et enfin une notice par le Rev. O. Gaianydd Williams sur un journal de Tremadog *Y Brython*, fondéen 1858 (p. 172-180).

XI

Les « Observations sur quelques mots latins » qu'a données M. Meillet au BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE, t. XXVIII, p. 40-47, portent sur les mots *salus*, *propinquus*, *dicere* et *aperire*, *operire*. Elles sont pleines d'idées profondes et suggestives. Au sujet de *salus*, parlant de v. sl. *cělu* et de got. *hails*, M. Meillet n'a rien dit du gallois *coel*. Ce mot est instructif; il prouve qu'en celtique aussi a existé un thème **kailo-* désignant ce qui est sain et parfait (avec une ancienne valeur religieuse): *coelsein* « présage favorable, bonne nouvelle » est un mot courant du vocabulaire poétique. Mais pour désigner la santé du corps, il y a en brittonique un adjectif nouveau (gall. *iach*), comme en lituanien (*sveikas*) et comme en latin (*sānus*). Ce qui est dit de *propinquus* fait ressortir l'emploi des noms de parties du corps en indo-européen pour désigner les directions et les mouvements dans l'espace: les langues celtiques fournissent, on le sait, d'innombrables exemples de cet emploi. Quant à la racine **deik-*, le fait qu'elle avait un sens ponctuel et déterminé explique qu'elle n'ait pas fourni à l'origine de présents thématiques (*dicō* et *-teiban* sont des créations du latin et du germanique, comme *δείκνυμι* du grec) et par suite qu'elle ne se soit pas conservée en celtique. D'ailleurs les verbes exprimant l'idée de « dire » sont sujets à des renouvellements.

Dans le même volume du même périodique, M. Marouzeau présente de fines remarques sur « deux aspects de la langue vulgaire: langue expressive et langue banale » (p. 63-67). Il les a exposées avec plus de développement dans le *Journal de Psychologie*, 1927, p. 611 et suiv.

Le tome XXIX du même périodique contient deux articles sur les noms de nombre: l'un de M. Meillet (p. 29-37), « Des noms de nombre ordinaux en indo-européen », l'autre de M. Michel Lejeune (p. 109-121), « grec -το-, -ατο-, -τατο- et grec πρώτος ». Une bonne place est faite au celtique dans les deux articles. Il convient de signaler tout particulièrement le second, qui est l'œuvre de début d'un jeune linguiste, dont les langues celtiques aussi pourraient attendre beaucoup. C'est un début plein de promesse. A

propos des substantifs numéraux de la série irl. *coicer, sesser*, etc., dont parle M. Meillet p. 37, il ne paraît pas douteux qu'ils aient été sentis comme des composés dont le second terme était le nom de l'« homme », *fer* ; la même chose s'est produite en gallois (*canbwyr, camwyr, camwr* « groupe de cent hommes ») ; cf. *Mém. Soc. Lingu.*, XX, 183. Mais ce peut être évidemment le résultat d'une étymologie populaire.

Le même volume contient encore une jolie étude de M. Ernout sur « le groupe *cernò-crèscò* » (p. 82-102) ; avec une grande richesse de documentation, l'auteur y montre les actions diverses que deux homonymes exercent l'un sur l'autre, c'est-à-dire d'une part l'élimination des formes semblables et d'autre part le rapprochement sémantique des formes qui subsistent. Dans le cas du latin, une intervention particulière vient traverser le sens de l'évolution, sans réussir d'ailleurs à le faire dévier : c'est celle de l'influence du grec, certains des emplois étudiés n'étant que des traductions.

XII

ROMANIA, t. LI, p. 321-347, importante étude de M. E. Gilson sur « la Mystique de la grâce dans la *Questa del saint Graal* ». Il y souligne ce que représentait le Graal dans la conception théologique d'un Français du début du XIII^e siècle : c'est la grâce du Saint-Esprit, source inépuisable et délicieuse à laquelle s'abreuve l'âme chrétienne. L'incarnation parfaite du Graal, c'est Galaad, beau, pur, chaste, uniquement épris de choses spirituelles, admis à la jouissance des intimités et des mystères de Dieu. Il est possible qu'en créant cette figure extatique, le poète ait pensé à saint Bernard, qui est lui aussi venu à l'extase par la virginité, la chasteté et l'ascétisme. La *Questa del saint Graal*, comme M. Pauphilet l'a démontré, se dénonce comme sortie de l'influence cistercienne : ce n'est pas une glorification de la connaissance, mais une exaltation de l'amour. Ceux qui ont cherché, sans doute avec raison, les origines du Graal dans un fonds traditionnel de paganisme mythologique (voir ci-dessus, p. 340) seront intéressés de voir ce qu'en a fait l'imagination mystique et chrétienne des moines français du XIII^e s.

P. 348-362, Miss Jessie L. Weston étudie « the Relation of the *Perlesvans* to the Cyclic Romances ». Elle y combat les thèses soutenues à la fois par M. F. Lot dans son *Lancelot en prose* et par feu Bruce dans son *Evolution of Arthurian Romance*. Elle tient le *Perlesvans* pour antérieur à la *Questa* et au *Grant Saint Graal*. Dans

une note additionnelle, elle identifie le *Brian des Isles* cité dans *Perlesvaus* à un personnage historique, Brian de Wallingford, dit Brian de Insula, qui florissait entre 1127 et 1142. Le *Perlesvaus* ne saurait donc être, suivant elle, postérieur à la fin du XII^e siècle. Le *Perceval* de Borron et l'ouvrage de Wauchier seraient naturellement plus anciens.

P. 397-408, article de M. Ferdinand Lot intitulé « Encore *Bleheri-Breri* ». Il y confirme les vues indiquées jadis par Gaston Paris et par M. J. Loth sur ce personnage, qui serait venu à la Cour de Poitiers entre 1127 et 1135 et y aurait apporté la connaissance des secrets du Graal et de la légende de Tristan. Il soutient que ce prétendu voyage du « fabulator Bledhericus » appartient à la légende; l'idée qu'un conteur gallois serait venu à Poitiers pour y faire lever une floraison poétique nouvelle lui paraît invraisemblable. Bledhericus vivait en Galles; c'était un clerc et il écrivait en latin (voir toutefois W. J. Gruffydd, *R. Celt.*, XXXIII, 180). On a proposé de l'identifier avec un évêque nommé Bleddri, célèbre par son savoir et son zèle pour l'instruction (cf. J. Loth, *Mab.*, 2^e éd., I, p. 72 et *R. Celt.*, XXXII, 425) : ce Bleddri a occupé le siège de Llandaff de 983 à 1022; il aurait eu assez de réputation pour que vers 1170 le poète anglo-normand Thomas ait cru bon d'appuyer de son autorité sa version de la légende de *Tristan*. Mais il serait bien intéressant de chercher dans la littérature latine du Pays de Galles s'il n'y reste aucune trace des œuvres de Bréri.

P. 423, le même M. F. Lot propose une étymologie du nom de *Lancelot*; il le rattache au nom *Lleulleuwc* ou *Llenvlanc* qui apparaît dans le récit de *Kulhwch et Olwen* (cf. J. Loth, *Mab.*, 2^e éd., I, p. 271-272 et 276); de toute façon le nom aurait été refait sur le modèle d'un nom d'homme français tel que *Lancelin*.

P. 116-121, M. L. Foulet étudie les noms que dans le poème de *Galeran* portent les dix compagnons de Bretagne que le héros emmène en vue d'un tournoi contre des Allemands. Il étudie aussi le nom de leurs chevaux. Or sur dix des noms de chevaux, six sont tirés de la couleur du poil : Ferrant, Malrée le Bay, Liart, Vairon, Sor, Fauveau. Deux expriment la qualité de l'allure (Aron-del, Volant); un autre le pays d'origine (le Mor); un seul se rapporte à des qualités morales (l'Orgueilleux). Les poètes gallois mentionnent souvent des noms de chevaux. On en trouve dans les Triades (J. Loth, *Mab.*, 2^e éd., II, p. 227 et 268). Ces noms paraissent en majorité tirés aussi de la couleur de la robe. Les chevaux de Hywel ab Owain s'appelaient *Gwelwgan* (M. A. 198 a 3 d. b.) ou *Melyu* (*ibid.*, 198 b 11). Le poète Gwalchmai célèbre

les chevaux que possédait Madawg ab Maredudd ; il y en avait de toutes couleurs, *gwelw*, *gwinan*, *llwyd*, *llai*, *erch*, *grai*, *coch*, *du*, *dwn*, *mygdwn*, *melyn* (M. A., 149 a). Cf. T. Gwynn Jones, *Rheingwrddi'r Gogynfeirdd*, p. 17 et ss.

Même périodique, LII, pp. 328-348, M. Jud publie une quatrième série de « Mots d'origine gauloise ? ». Ces mots sont les suivants : 1. *coussar* « houx » (contamination du celtique **colenno-* et du germanique *hulsi*). 2. *branger* « labourer un champ moissonné » (cf. gall. *braenar*, irl. *branar* de **braguardo-*). 3. *condere* « pacage communal » (de **cotericum*, cf. gall. *cylir* « land held in common »). 4. *loutra* « airelle » (radical **lust-*, cf. bret. *lus*, gall. *llus* « airelle »). 5. *amborzala* « airelle » (de **ambi-broncella-*, du radical **brouco-* « bruyère »). 6. *bo(l)* « étable » (de **boutegon*, **botem* comme *sou(l)* « toit à porcs » de **soutegon*, **solem* ; cf. v. bret. *bon-tig* « étable »).

Le tome LIII de la *Romania* débute par un article de M. E. Faral sur « Geoffroy de Monmouth » (pp. 1-42). C'est une étude critique des documents relatifs à la vie et aux œuvres du fameux chroniqueur. M. Faral y ajoute quelques faits nouveaux qui lui permettent de rectifier et de compléter la dernière biographie de Geoffroy, qui est celle de M. W. Lewis Jones (dans les *Transactions of the Hon. Soc. of Cymmrodorion*, 1898-1899, p. 52-95). Il place l'achèvement de la première rédaction de l'*Historia Regum Britanniae* au mois d'avril ou mai 1136. Geoffroy s'était interrompu dans la rédaction de ce grand ouvrage pour composer, à la demande de l'évêque de Lincoln Alexandre, un livre sur les Prophéties de Merlin. Ce dernier livre ne peut guère être antérieur à 1135. Il y eut vers le mois de mai 1138 une première édition de l'*Historia Regum*, où sont déjà incorporées les Prophéties de Merlin. C'est le texte qui est conservé dans le manuscrit de Berne, dédié au roi Étienne et à Robert de Gloucester. Il y en eut une seconde entre mai 1138 et janvier 1139, dédiée à Robert de Gloucester et représentée par le manuscrit de Leyde, puis une troisième à Robert de Gloucester et à Galeran de Meulan (vers 1141-1142) ; cette dernière est dans le manuscrit de la Bibl. Nationale n° 6040. Il y en eut enfin une quatrième, conservée dans le Ms. 6233 de la Bibliothèque Nationale ; celle-là a été faite à partir de 1147 et ne porte plus aucune dédicace. Plus tard, Geoffroy revint à Merlin pour publier sur son compte un nouvel ouvrage, en vers cette fois : la *Vita Merlini*. M. Faral est de ceux qui sont convaincus que la *Vita Merlini* est bien l'œuvre de Geoffroy. Il en place la composition après l'année 1148, où Robert de Chesney prit possession du siège

de Lincoln, mais peu après cette date, comme le prouvent les vers 9-10 (cf. F. Lot, *Romania*, XXVII, 28 n. 3). Geoffroy mourut en 1154 à Llandaff, où il fut enterré.

Même tome LHI, p. 82-103, M. Roger S. Loomis discute quelques « Problems of the Tristan Legend, Bleheris, The Diarmaid Parallel, Thomas's date ». C'est d'abord pour répliquer à l'article de M. F. Lot sur Bleheris, dont il vient d'être rendu compte. Il ne voit aucune raison pour qu'un Gallois parlant français (il n'en manquait pas aux environs de l'an 1100) n'ait pu traverser la Manche et s'y faire apprécier lui-même comme conteur. Comme M. W. J. Gruffydd (*Rev. Celt.*, XXXIII, 181), il écarte tout rapport entre le conteur Bleheris et l'évêque de Llandaff et s'en tient à l'affirmation de Giraud de Cambrie : « famosus ille fabulator Bledherictus qui tempora nostra paulo praeuenit » (*Descriptio Cambriae*, I, 17; éd. Dimock, p. 202). Il se déclare d'accord avec M. Brugger (*Z. f. franz. Spr. und Lit.*, XLVII, 162), pour qui Bleheris est dans l'évolution de la légende arthurienne un personnage aussi important que Chrestien de Troyes. Sur les rapports de Tristan et de Diarmuid, il reprend les idées émises en partie ici même t. XXXVII, p. 323, par la regrettée Gertrude Schoepperle, et il défend contre divers contradicteurs les idées présentées par lui en divers articles. Ses conclusions sont résumées p. 101. Les étapes de la légende de Tristan seraient à fixer comme suit : 1. Un roi picte Drostan fils de Talorc ; le royaume de Loonois ; la forêt de Morois. — 2. Légende galloise de Tristan Mab Tallweh largement modelée sur l'*aithed* de Diarmuid et Grainne, mais conservant quelques traces d'un fond mythologique et présentant quelques liens avec la légende d'Arthur. — 3. Localisation de la légende en Cornwall (antérieurement à l'an 1000). — 4. Localisation des *enfances* en Bretagne armoricaine ; développement d'une seconde Ysolt ; refonte de la légende et de sa conclusion sous l'influence du conte arabe de Kais et Lobna. — 5. Transmission de la légende à la Cour de Poitiers par le Gallois Bleheris et fixation définitive de la tradition, avec introduction de l'amour courtois. — 6. Diffusion de la légende sous deux formes : la tradition de Bleheris représentée par Eilhart, Béroul, Thomas ; une tradition armoricaine, indépendante de Bleheris, représentée par le *Tristan* en prose.

XIII

Nous sommes fort en retard avec la REVUE DE LINGUISTIQUE

ROMANE, qui, depuis le premier fascicule annoncé ici même t. XLII, p. 441, a continué régulièrement une activité des plus fécondes. Le second fascicule du tome 1^{er} contenait de M. V. Bertoldi un intéressant article de géographie linguistique sur le nom du « cou-drier » (*Una voce moritura, ricerche sulla vitalità di CORYLUS > *COLURUS*, p. 237-261), accompagné de trois cartes montrant l'extension du mot. Dans le même fascicule, article signé J. Vendryes sur *le Celtique et le roman* (p. 262-277).

Le second volume débute par un article de M. K. Jaberg (*Sprache und Leben*, p. 1-25), où il discute la doctrine de M. Bally dans son livre, *Le langage et la vie*. On y trouve aussi (p. 26-98) un long et riche exposé de M. J. Brück (*Die bisherige Forschung über die germanischen Einflüsse auf die romanischen Sprachen*). C'est dans ce même volume que M. V. Bertoldi a fait paraître (p. 137-162) l'article *Parole e Idee* (Monaci e popolo, calques linguistiques e etimologie popolari), dont il a déjà été question ici, t. XLV, p. 118.

Enfin dans les deux volumes M. Jud traite de « Problèmes de géographie linguistique romane » (t. I, 181-236; t. II, p. 163-207), comme il sait le faire, c'est-à-dire avec autant d'ingéniosité que de science.

Le troisième volume contient un article de M. V. Bertoldi : *Residui nel lessico alpino-pirenaico (dallo spagnolo aliso al grigionese alossa)*, p. 263-282. L'auteur, avec son érudition et sa précision habituelles, détermine l'ère d'extension d'un nom botanique dérivé d'une racine **alis-* désignant quelque chose de « blanc » ou de « clair ». Il touche en passant aux noms celtiques *Alisia*, *Alisanos* ; peut-être certaines des difficultés qu'il signale seraient-elles écartées par l'hypothèse que ces mots, proprement celtiques, sortiraient non pas d'un nom d'arbre (alisier, sorbier), mais d'un mot signifiant « rocher » ; cf. *R. Celt.*, XLV, 343. C'est un aspect de la question que notre savant collaborateur n'a pas envisagé. Peut-être n'est-il pas négligeable (v. encore ci-dessus, p. 409).

XIV

M. J. Toutain a publié dans *PRO ALESIA* (t. XI, nouvelle série, nos 43-44) un article intitulé « Vingt ans de travaux sur le mont Aussois » (p. 97-107). C'est la reproduction d'une conférence faite à Alise-Sainte-Reine devant la Société des sciences de Semur. Le même fascicule contient du même M. Toutain le compte rendu

des fouilles exécutées en 1925 (p. 124-158); plusieurs plans et gravures illustrent ce compte rendu, qui montre à la fois la richesse archéologique du sol et l'activité des fouilleurs.

M. G. Poisson, p. 111-123, revient sur les divinités *Ucuetis* et *Bergusia* pour essayer une étymologie de leur nom. Il rappelle qu'on a expliqué *Ucuetis* tantôt par le radical celtique *uc* « hauteur » qui avec ses dérivés a donné tant de noms de lieu en France (les mots soulignés sont de M. Poisson), tantôt par le radical *ucu* « choix ». Il eût dû ajouter qu'il n'existe en celtique ni de radical *uc*, ni de radical *ucu*. Le gaulois présente un mot *Uxello-*, qui a d'exacts correspondants en gaélique comme en brittonique, et qui est tiré d'un adverbe signifiant « en haut »; cet adverbe remonte à **up-s-* ou **oup-s-* (Pedersen, I, 75) et ne justifie en rien l'hypothèse d'un radical *uc*. Quant au radical *ucu*, ceux qui l'ont imaginé l'ont tiré du mot irlandais *uccu*, *ucu* « choix », lequel est formé de la racine **geus-* **gus-* précédée du préverbe *ud-* (cf. *digu* « mauvais choix »). Il n'y a aucun moyen d'expliquer par là *Ucuetis*. M. Poisson propose d'ailleurs une troisième étymologie. Coupant le mot en deux éléments, il reconnaît dans le second la racine **keud-* du latin *cūdo* (cf. v. h. a. *houwu* « je frappe »), qui serait représentée en moyen-irlandais par un mot *cuad* « frapper ». Cet enseignement vient de Whitley Stokes; il montre une fois de plus avec quelle prudence il convient d'utiliser l'*Urkeltischer Sprachschatz*. L'existence de l'irlandais *cuad* n'est rien moins que prouvée. Stokes a tiré ce mot du glossaire d'O'Davoren (n° 578, *A.C.L.*, II, 290), où il est glosé par *coga[d]* « guerre ». On ne le connaît pas par ailleurs. Serait-il authentique qu'on ne serait pas autorisé à le rattacher au latin *cūdo*. Stokes cite à l'appui de son hypothèse irl. *coach*, *cuach* .i. *ruathar* « assaut », v. irl. *nephchoachtæ* gl. *inbellem* Ml. 126 c 22 et irl. *cuach-naidm*. Les deux derniers sont à rayer; sur *cuachnaidm*, v. K. Meyer, *Contr.*, p. 541; sur *nephchoachtæ*, v. *Thes. Pal.*, I, p. 430, où la vraie forme *uephthoachtæ* est donnée d'après le manuscrit (cf. Pedersen, II, 521). Il vaut mieux se garder jusqu'à nouvel ordre d'utiliser en linguistique l'irlandais *cuad*. A ce mot si mal assuré M. Poisson imagine de préfixer un élément *u-*, qui l'est plus mal encore. Cet élément serait le même que dans *Su-cellus*; il y aurait eu amuïssement de la sifflante initiale, comme dans *asia* (cf. gall. *haidd* « orge »). *U-* serait alors la forme ligure du préfixe *su-*! Comment l'auteur ne voit-il pas que tout cet amas d'hypothèses ne repose sur rien?

J. VENDRYES.

NÉCROLOGIE

JESSIE LAIDLAY WESTON.

Miss Weston, qui est morte à Londres le 29 septembre 1928, des suites d'une opération, était du nombre de ces femmes cultivées qui en Grande-Bretagne et en Amérique ont voué leur vie à l'étude de la littérature médiévale. Née à Clapham le 29 décembre 1850, elle avait reçu dès son enfance une éducation vraiment internationale. Ayant successivement étudié à Brighton, à Paris, à Hildesheim, elle parlait le français et l'allemand aussi couramment que sa langue maternelle. Elle avait commencé à cultiver les beaux-arts et notamment la musique. C'est même son admiration pour Wagner qui l'amena vers les romans de la Table Ronde. A la suite d'une représentation de Parsifal à Bayreuth en 1891, elle résolut de faire connaître au public anglais cette légende qui l'enthousiasmait. Elle avait trouvé en la personne d'Alfred Nutt un éditeur qui partageait son enthousiasme, et en 1894 elle publiait chez lui une traduction en vers de *Parzival*, puis en 1896 *Legends of the Wagner Drama*. S'étant mise alors à l'étude philologique du moyen âge, elle donna successivement à la maison Nutt la série de volumes qui a fait sa réputation : *The Legend of Sir Gawain* (1897 ; cf. *R. Celt.* XIX, 84), *The Legend of Sir Lancelot du Lac* (1901 ; cf. *R. Celt.*, XXII, 349), *The Legend of Sir Perceval* en deux volumes (1906 et 1909 ; cf. *R. Celt.*, XXVIII, 85 et XXX, 326). Sous une forme élégante et agréable, elle y présentait une érudition solide et de bon aloi. Ces ouvrages étaient mieux que de la vulgarisation. Elle avait soumis sa matière à une critique personnelle et sur mainte question elle exprimait des idées neuves. Son activité se manifesta en outre par de nombreux articles insérés dans la *Romania*, dans *Folk-Lore*, dans l'*Athenaeum* ; avec la collaboration de M. Edw. Owen, elle donna même un article à la *Revue Celtique* (t. XXXII, p. 5), qui a eu l'occasion de mentionner

d'elle quelques autres menus travaux (v. t. XXI, 117 et XXIII, 101). En 1923 elle avait été honorée du grade de Docteur ès lettres, que lui conféra l'University of Wales. C'était une femme d'un grand cœur, très dévouée aux étudiants autant qu'aux études ; elle encourageait et favorisait de toutes ses forces les recherches scientifiques sur les sujets qui lui étaient chers. Elle donnait une bonne part de son temps à diverses sociétés, et notamment au Lycæum Club, dont elle était l'une des fondatrices. Elle a laissé en manuscrit un ouvrage sur le roman français de Perlesvaux, qui devait compléter le cycle de ses études médiévales.

J. VENDRYES.

SIR JOHN MORRIS JONES.

La mort de Sir John, survenue le 16 avril 1929, met en deuil l'Université de Galles et le pays tout entier. Il y occupait en effet une des premières places à la fois comme professeur, comme poète et comme savant. On le reconnaissait pour un des maîtres de la littérature et de la langue.

Il était né le 17 octobre 1864 à Trevor (paroisse de Llandry-garn, Anglesey), où son père, d'abord maître d'école, tenait un petit commerce, qu'il transféra en 1868 à Llanfairpwllgwyngyll. C'est à l'école de ce dernier village que le futur sir John reçut son instruction primaire. Il la continua à la Friar's School de Bangor, dont le directeur était alors Daniel Lloyd, futur évêque de Bangor. Quand Daniel Lloyd passa de la Friar's School de Bangor au Christ College de Brecon, il emmena avec lui le jeune Morris Jones, dont les aptitudes l'avaient frappé. Celui-ci avait à peine quinze ans lorsque la mort prématurée de son père l'obligea à interrompre ses études pour revenir à Llanfair aider sa mère dans son commerce. Pour comble de malheur, il fut atteint à cette époque d'une fièvre typhoïde qui altéra gravement sa santé et dont il conserva toujours la trace dans une faiblesse marquée de l'un des yeux. Ce furent pour la mère et l'enfant des années difficiles. Mais des compatriotes généreux vinrent à leur aide et l'excellent M. Lloyd insista pour qu'on lui renvoyât à Brecon le jeune élève dont il augurait beaucoup. John Morris-Jones quitta définitivement la boutique maternelle en 1881, et deux ans après il obtenait une bourse au Jesus College d'Oxford.

Sa spécialité était dans les mathématiques, et il y prit ses grades en 1887. Mais il y avait alors à Oxford un groupe de

jeunes Gallois, pleins d'ardeur pour leur littérature et leur langue : c'étaient entre autres O. M. Edwards, Puleston Jones, Edward Anwyl, Llewelyn Williams, Lleufer Thomas. Sous l'active impulsion d'un maître encore plein de jeunesse, John Rhys, ils avaient fondé une « Société Dafydd ab Gwilym » (*Cymdeithas D. a. G.*) pour remettre en honneur la langue nationale et la faire servir à l'éducation du peuple. John Morris Jones se joignit à eux et obtint de rester à Oxford une cinquième année pour se consacrer à la philologie galloise. Il y fit des progrès si marqués qu'en 1889 il était nommé Lecturer in Welsh à l'University College de Bangor. Ce poste créé pour lui fut transformé en chaire magistrale en 1895. Il l'occupa jusqu'à sa mort.

Secrétaire du comité pour la réforme de l'orthographe, il fut chargé de rédiger le rapport qui fut publié en 1893 (v. ci-dessus, p. 391), et l'année suivante il éditait en collaboration avec son maître Rhys le *Llyfr yr Ancr Llandewi Brefi* (cf. *R. Celt.*, XVI, 247). Ce furent ses premières publications. En 1896, il donnait à la revue *Cymru* une série d'articles, où il prouvait que les prétentions qu'affichait la Gorsedd des bardes de remonter à l'époque druidique étaient une invention du XVIII^e siècle. Ces idées firent alors beaucoup de bruit ; il les reprit en 1911 dans un article du *Beirniad* dont la *Revue Celtique* a parlé t. XXXII, p. 240. En 1898, il donna une édition des *Gweledigaethan y Bardd Cwsc* et en 1901 publia au tome IV de la *Zeitschrift für Celtische Philologie* un article sur la Métrique galloise (cf. *R. Celt.*, XXIV, 86) ; il devait en 1925 traiter le même sujet de façon plus ample dans sa *Cerdd Dafod* (cf. *R. Celt.*, XLIV, 204). Son principal ouvrage est la *Welsh Grammar Historical and Comparative* (1913), sur lequel les lecteurs de cette Revue sont amplement édifiés (v. t. XXXV, 217 et 397 ; XXXVI, 108 et 391 ; XXXVII, 26) ; il en donna une édition abrégée en 1921 (*ibid.*, t. XXXIX, 242). De ce vaste ouvrage, le premier volume seul a paru ; le second, consacré à la syntaxe, est, dit-on, depuis longtemps, prêt pour l'impression, mais sir John n'avait pu se décider à le faire paraître. Il faut espérer que le travail énorme qu'il y a dépensé ne sera pas perdu pour la science.

Si l'on ajoute à cette liste le volume du *Cymmrodor* consacré à Taliesin (v. *R. Celt.*, XXXVII, 410) et un article du même *Cymmrodor* sur la versification de Tudur Aled, on aura indiqué à peu près toutes les publications scientifiques de sir John. Mais on ne saurait négliger ses poésies, dont il publia un recueil en 1907 sous le titre *Caniadan*. Sa traduction d'Omer Khayyam en vers fut particulièrement appréciée ; une seconde édition en a paru en

1928, imprimée à Gregynog (v. *R. Celt.*, XLIII, 477). Ses vers se recommandent par un respect scrupuleux de la tradition classique. Il y met en pratique sa doctrine, suivant laquelle on ne peut rehausser la langue qu'en s'inspirant de l'imitation des anciens maîtres.

Ses livres sont relativement peu nombreux. Mais c'est qu'en plus de son enseignement, il dépensait son activité dans un grand nombre de sociétés et de commissions. Il fut notamment pendant plus de trente ans examinateur du concours de poésie à l'*Feisteddfod* nationale. Partout où la langue et la littérature galloise étaient intéressées, on le voyait au premier rang défendre les idées qui lui étaient chères et mener le combat contre ce qui lui paraissait faux, incorrect, négligé. Il considérait comme sa mission l'éducation populaire. Ayant conscience de la noblesse de sa langue, il voulut en répandre le culte parmi le peuple. Il servit ainsi de lien entre l'Université galloise et le Pays de Galles.

Des honneurs récompensèrent cette activité. Il reçut le doctorat *honoris causa* en 1919 de l'Université de Glasgow et en 1925 de la National University d'Irlande. En 1918, il avait été fait chevalier (« knighted »), « as a recognition of his distinguished services to Welsh literature ».

Sa critique était âpre, et souvent partielle. Comme tous ceux qui luttent, il suscita des inimitiés; certains de ses ouvrages furent même passionnément attaqués dans son pays. Il admettait difficilement la contradiction et supportait mal les critiques; comme il se donnait tout entier à sa tâche et qu'il en avait une haute idée, il était particulièrement susceptible quand son amour-propre était en jeu. Aussi donna-t-il parfois l'impression d'un autoritarisme atrabilaire et ombrageux. Mais on ne le connaissait pas si on ne l'avait pas vu chez lui, dans ce « *ty coch* » qu'il avait aménagé sur le modèle des vieilles maisons galloises, dans le cercle familial où il se complaisait, auprès de ses quatre filles et de sa chère femme qu'il a célébrée dans ses *Caniadau* et dont il aimait à dire qu'il lui devait le plus grand bonheur de sa vie. Alors il se détendait. Ceux qui ont eu le rare privilège d'être admis dans son intimité savent que sous des apparences un peu fières il cachait un fond de bonhomie simple et sensible.

J. VENDRYES.

Alice Stopford Green.

Mrs. Green est morte le 28 mai 1929. Avec elle disparaît une

des personnalités les plus marquantes à la fois de la société dublinoise et du nouveau régime politique irlandais.

Fille de l'archidiacon Stopford, de Kells, elle était née le 30 mai 1847. Dès son jeune âge elle se montra passionnée pour l'étude. L'histoire surtout l'attirait ; et lorsqu'elle rencontra l'historien John Richard Green, elle fut pour lui l'épouse idéale. Richard Green était alors célèbre par sa *Short History of the English People* ; il rêvait d'avoir pour femme, disait-il, « someone who can read my horrible scrawl and copy my manuscripts for the printers ». La jeune Mrs. Green collabora avec son mari, lui prêtant le secours non seulement de sa main et de ses yeux, mais aussi de son érudition et de sa vive et prompt intelligence. Leur union, consacrée en 1877, fut malheureusement de courte durée. La secrétaire dut bientôt se faire infirmière et disputer son mari à deux impitoyables rivales, la maladie et la mort. Devenue veuve en 1883, elle compléta et publia *The Conquest of England*, que Richard Green laissait inachevé, et poursuivit pour elle-même des études historiques, consacrées spécialement à l'Irlande. Pendant ses années de mariage, son salon de Grosvenor Road, à Westminster, avait été un des plus recherchés de la capitale anglaise. Il le resta après son veuvage. Par sa distinction, son charme, son esprit, elle y attira l'élite de l'opinion libérale dans les lettres et le parlement. Parmi ses familiers les plus notables, on cite Gladstone, Tennyson, Browning, Mary Kingsley, Florence Nightingale, Lord Bryce, les Sydney Webbs, les Humphrey Wards, E. A. Freeman, Mandell Creighton, bien d'autres encore. Passionnément attachée à l'Irlande, elle soutint de ses conseils et souvent de ses deniers toutes les entreprises capables de développer dans l'île le culte du passé et le sentiment national : la school of Irish Learning dut en grande partie l'existence à ses encouragements et à sa générosité.

Après la rébellion de Pâques 1916 et l'exécution de sir Roger Casement, auquel elle était liée d'une vieille amitié, elle quitta définitivement l'Angleterre et elle alla s'installer au centre même de Dublin, sur le St. Stephen's Green, où sa maison devint rapidement un foyer de vie intellectuelle et politique. Alors commencèrent ses années héroïques. Les événements tragiques qui se déroulèrent en Irlande la trouvèrent toujours dévouée dans le péril, ferme dans la résistance, clairvoyante dans le conseil. Son enthousiasme, son entrain, son énergie firent beaucoup pour la cause qu'elle soutenait. Suspecte à bon droit aux autorités de Dublin Castle, elle eut à plusieurs reprises à subir les tracasseries de la police, et notamment la visite des « black-and-tans », qui

en perquisitionnant chez elle bousculèrent sa bibliothèque et détruisirent maint papier précieux. C'est avec un sourire plein de fierté qu'elle rappelait elle-même ces mauvais jours.

Lorsque s'organisa le Free State, elle en fut un des plus ardents champions et condamna ouvertement les excès du parti républicain, dans lequel elle comptait cependant beaucoup d'amis. Le Free State s'honora en faisant d'elle au mois de décembre 1922 un de ses premiers « sénateurs ». Mais les discussions politiques et les luttes de la tribune n'étaient pas son fait. Elle joua plutôt le rôle d'arbitre dans une assemblée qu'elle dominait de son prestige. Elle continuait d'ailleurs à consacrer la plus grande partie de son temps aux études historiques. Sa maison était ouverte à tous les savants de Dublin, dont elle aimait à suivre, à animer les discussions. Elle travailla jusqu'au dernier jour, ayant conservé une jeunesse d'esprit, qui faisait l'admiration de tous ses visiteurs.

Son premier livre, une vie de Henry II, parut en 1888 dans les « Twelve English Statesmen series ». Ensuite elle publia *Town Life in the 15th Century* (1894), *Irish Nationality* (1911 ; cf. *R. Celt.*, XXXII, 484), *The making of Ireland and its undoing* (1908), *The Old Irish World*, *Irish National Tradition*, *History of the Irish State to 1014* (1925 ; cf. *R. Celt.*, XLIII, 181), *The Government of Ireland*, et un grand nombre d'articles dans des revues variées (cf. notamment *R. Celt.*, XXXIII, 486 et XXXIV, 206). Son livre, *Woman's Place in the World of Letters*, lui valut beaucoup d'autorité parmi les femmes de lettres du Royaume Uni et en 1908 elle fut présidente de l'« Association of Women Journalists in England ». Grande voyageuse, elle avait visité la plupart des pays de l'Europe. Pendant la guerre des Boers, elle navigua jusqu'à Sainte-Hélène, et fut la seule personne civile admise à visiter le camp de prisonniers installé dans l'île : au retour elle fit une relation de son voyage et de ses impressions dans le *Nineteenth Century*.

Le 26 novembre 1924, elle offrit au sénat de Dublin un coffret richement ciselé, reproduisant des motifs du vieil art irlandais. Ce coffret, œuvre de Mrs. Cranwill, contenait un parchemin sur lequel était inscrite la liste des sénateurs. A l'envoi était joint un message, dont nous détachons les lignes suivantes, qui sont comme son testament intellectuel et moral : « Whether we are of ancient Irish descent or of later Irish birth, we are united in one people, and we are bound by one lofty obligation to complete the building of our common nation. We have lived under the breadth of her skies, we have been fed by the fatness of her fields, and nour-

ished by the civilisation of her dead. Our people lie in her earth, and we ourselves must in that earth await our doom. We have shared our country's sorrows, and we expect her joys. The mother that nursed us is she, and when we have looked on her she is not unlovely. To Ireland we have given our faith. In Ireland is our hope. »

J. VENDRYES.

ADDENDA ET CORRIGENDA

I

Dans le compte rendu du livre de Miss Maud Joynt, *The Life of Saint Gall* (*Rev. Celt.*, XLIV, 453), était exprimé le regret que l'auteur n'ait pas cité le nom de Dom Gougaud. Miss Joynt nous écrit pour répondre à cette critique. Son manuscrit était fini et envoyé à l'impression avant la fin de 1920. Des circonstances imprévues en ont retardé la publication jusqu'en 1927, mais il est resté tel quel sans subir ni addition, ni changement. Les articles de Dom Gougaud ne pouvaient pas être cités par elle, puisqu'elle ne les connaissait pas quand elle a terminé son manuscrit.

II

A propos de l'article sur *saint David et le roi Boia* publié au tome précédent, p. 141 et ss., Miss Eleanor Knott nous fait remarquer que l'épisode final relatif au feu du ciel appelle une comparaison avec la mort de Miliuc Maccu Buain, telle qu'elle est mentionnée dans la Vie de saint Patrice (*Book of Armagh* f° 3 a 1, *Tripartite Life* p. 276, *Lismore Lives*, ll. 290-297 et p. 295). Les deux épisodes ont en effet ce trait commun qu'il s'agit d'un mécréant qui est brûlé dans sa demeure et condamné à l'enfer. Mais c'est Miliucc qui met le feu à sa propre maison, tandis que la tour de Boia est frappée de la foudre. Un rapprochement plus étroit s'impose entre Boia et le tyran Benlli. Celui-ci était en différend avec saint Germain : pendant la nuit, le feu du ciel détruisit la citadelle où

il était enfermé et le fit périr avec ses compagnons. L'aventure est racontée par Nennius (*Hist. Brit.*, p. 25-27, § 112); on la trouve rappelée par M. W. J. Gruffydd dans son livre sur *Math Fab Mathonwy*, p. 180 (ci-dessus, p. 280); cf. aussi J. E. Lloyd, *History of Wales*, I, 243.

TABLE DES MATIÈRES
CONTENUES DANS LE TOME XLVI

ARTICLES DE FOND

Le nom de Gildas dans l'île de Bretagne, en Irlande et en Armorique, par J. LOTH.....	1
Sopravvivenze Galliche nelle Alpi, par V. BERTOLDI.....	16
Le symbolisme astral des stèles funéraires gallo-romaines des Vosges et de l'Illyrie, par Èm. LINCKENHELD.....	29
Modern Welsh versions of the Seven wise men of Rome, par Henry LEWIS.....	50
Les marques de potiers locales ou régionales du Musée de Bavay (Nord), par Paul DARCHE.....	89
<i>Cipèd dosnecnad</i> , par Holger PEDERSEN.....	114
Un phénomène linguistique : saint Budoc devenu saint André, saint André et la coqueluche, par J. LOTH.....	118
A prophecy ascribed to Cendfaelad, par Roland M. SMITH.....	120
Le témoignage de saint Jérôme sur le celtique parlé en Gaule, par A. Haggerty KRAPPE.....	126
Deux épisodes de provenance celtique dans la <i>Grettis saga</i> , par A. Haggerty KRAPPE.....	130
L'enfer glacé, par J. VENDRYES.....	134
Notes étymologiques et lexicographiques (suite), par J. LOTH.....	143
The « Dying God » in Welsh literature, par Mary WILLIAMS.....	167
Sur les verbes de mouvement en celtique, par J. VENDRYES.....	215
Quelques textes irlandais sur saint Grégoire le Grand, par Paul GROSJEAN.....	223
Remarques de vocabulaire, par J. VENDRYES.....	252
<i>Senbriathra Fithail</i> , par Edward J. GWYNN.....	268
Le Mabinogi de <i>Math fab Mathonwy</i> d'après W. J. Gruffydd et la méthode en celto-mythologie. par J. LOTH.....	272

NÉCROLOGIE

Alice Stopford GREEN (J. Vendryes).....	429
John MORRIS-JONES (J. Vendryes).....	427
Jessie L. WESTON (J. Vendryes).....	426

BIBLIOGRAPHIE

BĂNĂȚEANU (Vlad), l'Emploi de la préposition <i>am</i> dans la langue des Mabinogion (J. V.).....	321
CHOTZEN (Th. M.), Recherches sur la poésie de Dafydd ab Gwilym (J. V.)	311
DILLON (Myles), Nominal predicates in Irish (J. V.).....	330
EKWALL (E.), English River Names (J. V.).....	336
ELLIS (T. P.) et LLOYD (John), The Mabinogion, a new translation (J. V.).....	322
ERNAULT (Em.), Geriadurik brezhonek-gallek (J. Loth).....	301
GOUGAUD (Dom Louis), Ermites et reclus (J. V.).....	304
GRUFFYDD (W. J.), Perl mewn adfyd (J. V.).....	325
HAY (M. V.), A chain of error in Scottish history (J. V.).....	348
JENKINS (R. T.), Hanes Cymru yn y ddeunawfed ganrif (J. V.)..	326
JONES (Elizabeth) et LEWIS (Henry), Mynegai i farddoniaeth y llawysgrifau (J. V.).....	318
KNOTT (Eleanor), Irish Syllabic Poetry (J. V.).....	306
KRAPPE (A. Haggerty), Balor with the evil eye (J. V.).....	342
LEWIS (Henry) et DIVERRÈS (Pol), Delw y byd (J. V.).....	319
LLOYD-JONES (J.), Enwau lleoedd sir Gaernarfon (J. V.).....	337
LOOMIS (R. S.), Celtic Myth and Arthurian Romance (J. V.).....	339
LOS (F. C. J.), Das Keltentum in Wolframs Parzival (J. V.).....	345
MACALISTER (R. A. S.), The archaeology of Ireland (J. V.).....	332
MORRIS LEWIS (R.), Iliad Homer (J. V.).....	328
O'GRADY (Standish Hayes), Caithréim Thoirdhealblaigh (J. V.)...	309
O'RAHILLY (T.), BYRNE (Mary E.) et MULCHRONE (Cathleen), Catalogue of Irish manuscripts in the Royal Irish Academy (J. V.).....	307
PĂRVAN (Vasile), Dacia (J. V.).....	334
SJOESTEDT (Marie-Louise), l'Aspect verbal et les formations à affixe nasal en celtique (Alf Sommerfelt).....	346
THURNEYSSEN (R.), Cói conara fugill, Die Bürgerschaft im irischen Recht (J. V.).....	302
Van der ZANDEN (C. M.), Étude sur le Purgatoire de saint Patrice (J. V.).....	344
WATERS (E. G. R.), The anglo-norman Voyage of saint Brendan by Benedeit (J. V.).....	341
WILLIAMS (G. J.), Iolo Morganwg a chywyddau'r Ychwanegiad (J. V.).....	314

CHRONIQUE

AEBISCHER (P.), Noms de fleuve toscans d'origine étrusque.....	365
--	-----

AGRELL (Sigurd), Travaux sur les runes.....	359
BALLINGER (retraite de M. John).....	354
BELL (Idris), <i>Deici a'r blodyn llo mawr</i>	392
BÉRARD (Armand), les Établissements antiques sur la côte de Provence.....	365
<i>Bibliotheca Celtica</i> , t. VII.....	392
BILEȚCHI ALBESCU, les Celtes dans la toponymie roumaine.....	369
BRÖNDALL (Viggo), Mots scythes en nordique primitif.....	376
BURGER (André), Études de phonétique et de morphologie latine.....	373
CARCOPINO (Jérôme), la Basilique pythagoricienne.....	364
<i>Cyfrs y werin</i> (Suite de la collection).....	391
DOBLE (Rev. G. H.), <i>Cornish saints series</i>	393
Émigration irlandaise en Écosse (L').....	357
ERNAULT (Em.), Sur l'histoire du breton.....	393
FAYOLLE (Léo), Toponymie poitevine.....	367
GOUGAUD (Dom Louis), ses conférences à la National University of Ireland.....	355
GRAVES (A. Perceval), la Poésie de la nature chez les Celtes.....	382
GRIMES (Margaret), les Lais de Désiré, Graelent et Melion.....	388
HUBERT (Nécrologes de Henri).....	353
JABERG et JUD, Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale.....	396
JACOBSEN (M ^{me} Lis); ses travaux sur les runes.....	360
JONES (Stephen), <i>Welsh Phonetic Reader</i>	390
KELLEHER (D. L.), <i>Great Days with O'Connell</i>	386
KNOWLTON (E. C.), <i>Nature in older Irish</i>	383
KRAPPE (A. Haggerty), Études de mythologie et de folk-lore germanique.....	361
KRAPPE (A. Haggerty), sur un épisode de la Njalssaga.....	360
Langue gaélique dans l'île de Man (État de la).....	356
LEWIS (Timothy), Bibliographie des lois de Howel Dda.....	388
LEWIS (Timothy), Interprétation de la pierre de St Cadvan.....	388
LINCKENHELD, la Mythologie celtique en Lorraine.....	362
LONGNON (Aug.), les noms de lieu de la France (<i>fin</i>).....	366
LUTHER (Traduction galloise de traités de).....	391
<i>Lyfr y tri aderyn</i> (Reproduction du).....	389
MAGNIEN (Victor), les Mystères d'Eleusis.....	364
MARSTRANDER (Carl), Étymologie du v. isl. <i>þræll</i>	376
MARSTRANDER (Carl), Remarques sur la question hiberno-scandinave.....	377
MEILLET (Ant.), Esquisse d'une histoire de la langue latine.....	372
MEILLET (Ant.), la Terminologie en morphologie générale.....	370
MEYLAN, Étymologie du mot <i>parricide</i>	375
NI OGAIN (miss Una), <i>Dánta Dé</i>	385
OLSEN (Magnus), La magie et le culte dans la Norvège antique.....	358
O'RAHILLY (T.), nommé professeur à Cork.....	353

ORLANDO (M.), le nom de l'Italie.....	366
Orthographe galloise (Règles de l').....	391
O'TOOLE (Eamonn), nommé professeur à Trinity College.....	354
Ouvrages nouveaux.....	396
OWEN (Un hommage gallois à Robert).....	394
Runes (Travaux sur la question des).....	358
SAUVAGEOT (A.), l'article en gotique.....	371
SEVERÉANU (G.), les Symboles religieux des monnaies celtiques....	363
SIMPSON (Douglas); sa réponse à ses critiques.....	382
SLOVER (C. H.), Les anciennes relations entre la Grande-Bretagne et l'Irlande (<i>fin</i>).....	386
SOYER, Notes de toponomastique.....	367
TARDI (Abbé), Les Epitomae du grammairien Virgile.....	374
THURNEYSEN (R.); ses leçons à la Royal Irish Academy.....	355
VANNÉRUS, Les noms de lieu du Luxembourg.....	368
VISSCHER (de), Étymologie du mot <i>parricide</i>	375
WALSH (Abbé Paul), <i>Bis Cearbhuill 7 Fearbhlaidbe</i>	384
Welsh National Museum (Catalogue du).....	356

PÉRIODIQUES

American Journal of Philology (The), XLIX.....	411
Analecta Bollandiana, XLVII.....	416
Annales de Bretagne, XXXVIII.....	415
Bulletin de la Société de Linguistique, XXVIII-XXIX.....	419
Bulletin of the Board of Celtic Studies, IV, 1-3.....	398
Ériu, X, 2.....	402
Glotta, XVI-XVII.....	413
Journal of the Welsh bibliographical Society, III, 3-4.....	417
Language, IV.....	410
Pro Alesia, XI.....	424
Revue de Linguistique Romane, II-III.....	423
Revue des Études latines, VI-VII.....	416
Romania, LI-LIII.....	420
Zeitschrift für Celtische Philologie, XVII.....	405
Addenda et Corrigenda.....	433

Le Propriétaire-Gérant, ÉDOUARD CHAMPION

687344

Revue Celtique.
t.46(1929)

P
LaCelt
R

**University of Toronto
Library**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED



